VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN

GRÈCE,

DANS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE,

AVANT

L'ERE VULGAIRE.

EN TROIS VOLUMES.

TOME III.

À LONDRES:

CHEZ CHARLES DILLY, DANS LE POULTRY.

MDCCXCVI.

AH 4967.88.6

HARVARD COLLEGE
Aug 2. 1932
LIBRARY

Mrs. Roland Thaxter

TABLE DES CHAPITRES.

Contenus dans ce Volume.

Page

CONTINUATION du Chapitre LXI. - - 1

CHAP. XLII.

De la nature des Gouvernemens, ſuivant Ariſtote & d'autres Philoſophes. - - - 31

CHAP. LXIII.

Denys roi de Syracuſe à Corinthe. Exploits de Timoléon. 60

CHAP. LXIV.

Suite de la Bibliothèque. Phyſique. Hiſtoire naturelle. Génies - - - - 68

CHAP. LXV.

Suite de la Bibliothèque. L'Hiſtoire. - - 97

CHAP. LXVI.

Sur les noms propres uſités parmi les Grecs. - - 108

CHAP. LXVII.

Socrate. - - - - 110

CHAP. LXVIII.

Fêtes & Myſtères d'Eleuſis. - - - 136

CHAP. LXIX.

Hiſtoire du Théâtre des Grecs. - - 146

CHAP. LXX.

Repréſentation des pièces de Théâtre à Athènes. - 170

CHAP. LXXI.

Entretiens ſur la nature & ſur l'objet de la tragédie. - 189

CHAP. LXXII.

Extrait d'un voyage ſur les côtes de l'Aſie, & dans quelques-unes des îles voiſines. - - 223

CHAP. LXXIII.

Suite du Chapitre précédent; les îles de Rhodes, de Crète & de Cos. Hippocrate. - - - - 239

CHAP LXXIV.

Deſcription de Samos. Polycrate. - - - 259

CHAP.

CHAP. LXXV.

Entretien sur l'Institut de Pythagore. - - 270

CHAP. LXXVI.

Délos & les Cyclades. - - - - 284

CHAP. LXXVII.

Cérémonies du Mariage. - - - - 314

CHAP. LXXVIII.

Suite du voyage de Délos. Sur le Bonheur. - - 318

CHAP. LXXIX.

Sur les Opinions religieuses. - - - 336

CHAP. LXXX.

Suite de la Bibliothèque. La Poësie. - - 353

CHAP. LXXXI.

Suite de la Bibliothèque. La Morale. - - 366

CHAP. LXXXII.

Nouvelles entreprises de Philippe. Bataille de Chéronée. Portrait d'Alexandre. - - - 371

Avertissement sur les Tables. - - - 385

TABLES.

Ire. *Contenant les principales époques de l'histoire Grecque, depuis la fondation du royaume d'Argos, jusqu'au règne d'Alexandre.* - - 386

IIe. *Rapport des Mesures Romaines avec les nôtres.* 399

IIIe. *Rapport du Pié Romain avec le Pié de Roi.* - 400

IVe. *Rapport des Pas Romains avec nos toises.* - 402

Ve. *Rapport des Milles Romains avec nos toises* - 404

VIe. *Rapport du Pié Grec avec le Pié de Roi.* - 405

VIIe. *Rapport des Stades avec nos toises, ainsi qu'avec les Milles Romains.* - - - 407

VIIIe. *Rapport des Stades avec nos lieues de 2500 toises.* 408

IXe. *Evaluation des Monnoies d'Athènes.* - - 410

Xe. *Rapport des Poids Grecs avec les nôtres.* - 417

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE,
Dans le milieu du 4e. ſiècle avant J. C.

CONTINUATION DU CHAPITRE LXI.

SOUS L'ARCHONTE THÉMISTOCLE.

La 2e année de la 108e. olympiade.

(Depuis le 8 Juillet de l'an 347, juſqu'au 27 Juin de l'an 346 avant J. C.)

LETTRE DE CALLIMÉDON.

PHILIPPE, inſtruit de la gaieté qui règne dans nos aſſemblées*, vient de nous faire remettre un talent. Il nous invite à lui communiquer le réſultat de chaque ſéance. La ſociété n'oubliera rien pour exécuter ſes ordres. J'ai propoſé de lui envoyer le portrait de quelques uns de nos miniſtres & de nos généraux. J'en ai fourni ſur-le-champ nombre de traits. Je cherche à me les rappeler.

Démade a, pendant quelque temps, brillé dans la chiourme de nos galères; il manioit la rame avec la même adreſſe & la même force, qu'il manie aujourd'hui la parole. Il a retiré de ſon premier état l'honneur de nous avoir enrichis d'un proverbe. *De la rame à la tribune*, déſigne à préſent le chemin qu'a fait un parvenu.

Il a beaucoup d'eſprit, & ſur-tout le ton de la bonne plaiſanterie, quoiqu'il vive avec la dernière claſſe des courtiſanes; on cite de lui quantité de bons mots. Tout ce qu'il dit ſemble venir par inſpiration; l'idée & l'expreſſion propre lui apparoiſſent dans un même inſtant: auſſi ne ſe donne-t-il pas la peine d'écrire ſes diſcours, & rarement celle de les méditer. S'agit-il dans l'aſſemblée générale d'une affaire imprévue, où Démoſthène même n'oſe pas rompre le ſilence? on appelle Démade; il parle alors avec tant d'éloquence, qu'on n'héſite pas à le mettre au-deſſus de tous nos orateurs. Il eſt ſu-

* Elles étoient compoſées de gens d'eſprit & de goût, au nombre de 60, qui ſe réuniſſoient de temps en temps, pour porter des décrets ſur les ridicules dont on leur faiſoit le rapport. J'en ai parlé plus haut.

périeur dans d'autres genres: il pourroit défier tous les Athéniens de s'enivrer auſſi ſouvent que lui, & tous les Rois de la terre de le raſſaſier de biens. Comme il eſt très facile dans le commerce, il ſe vendra, même pour quelques années, à qui voudra l'acheter. Il diſoit à quelqu'un que, lorſqu'il conſtituera une dot à ſa fille, ce ſera aux dépens des puiſſances étrangères.

Philocrate eſt moins éloquent, auſſi voluptueux, & beaucoup plus intempérant. A table tout diſparoit devant lui. Il ſemble s'y multiplier; & c'eſt ce qui fait dire au poëte Eubulus, dans une de ſes pièces: Nous avons deux convives invincibles, Philocrate & Philocrate. C'eſt encore un de ces hommes ſur le front deſquels on croit lire, comme ſur la porte d'une maiſon, ces mots tracés en gros caractères: *A louer, à vendre.*

Il n'en eſt pas de même de Démoſthène. Il montre un zèle ardent pour la patrie. Il a beſoin de ces dehors pour ſupplanter ſes rivaux, & gagner la confiance du peuple. Il nous trahira peut-être, quand il ne pourra plus empêcher les autres de nous trahir.

Son éducation fut négligée: il ne connut point ces arts agréables qui pouvoient corriger les diſgraces dont il étoit abondamment pourvu. Je voudrois pouvoir vous le peindre tel qu'il parut les premières fois à la tribune. Figurez-vous un homme, l'air auſtère & chagrin, ſe grattant la tête, remuant les épaules, la voix aigre & foible, la reſpiration entrecoupée, des tons à déchirer les oreilles, une prononciation barbare, un ſtyle plus barbare encore, des périodes intariſſables, interminables, hériſſées en outre de tous les argumens de l'école. Il nous excéda, nous le lui rendîmes: il fut ſifflé, hué, obligé de ſe cacher pendant quelque temps. Mais il uſa de ſon infortune en homme ſupérieur. Des efforts inouis ont fait diſparoître une partie de ſes défauts; & chaque jour ajoute un nouveau rayon à ſa gloire. Elle lui coûte cher; il faut qu'il médite long-temps un ſujet, & qu'il retourne ſon eſprit de toutes les manières, pour le forcer à produire.

Ses ennemis prétendent que ſes ouvrages ſentent la lampe. Les gens de goût trouvent quelque choſe d'ignoble dans ſon action; ils lui reprochent des expreſſions dures & des métaphores bizarres. Pour moi je le trouve auſſi mauvais plaiſant, que ridiculement jaloux de ſa parure: la femme la plus délicate n'a pas de plus beau linge; & cette recherche fait un contraſte ſingulier avec l'âpreté de ſon caractère.

Je ne répondrois pas de ſa probité. Dans un procès, il écrivit pour les deux parties. Je citois ce fait à un de ſes amis

amis, homme de beaucoup d'eſprit; il me dit en riant: Il étoit bien jeune alors.

Ses mœurs, ſans être pures, ne ſont pas indécentes. On dit, à la vérité, qu'il voit des courtiſanes, qu'il s'habille quelquefois comme elles, & que, dans ſa jeuneſſe, un ſeul rendez-vous lui coûta tout ce que ſes plaidoyers lui avoient valu pendant une année entière. Tout cela n'eſt rien. On ajoute qu'il vendit une fois ſa femme au jeune Cnoſion; ceci eſt plus ſérieux; mais ce ſont des affaires domeſtiques dont je ne veux pas me mêler.

Pendant les dernières fêtes de Bacchus, en qualité de Chorège de ſa tribu, il étoit à la tête d'une troupe de jeunes gens qui diſputoient le prix de la danſe. Au milieu de la cérémonie, Midias, homme riche & couvert de ridicules, lui en donna un des plus vigoureux, en lui appliquant un ſoufflet en préſence d'un nombre infini de ſpectateurs. Démoſthène porta ſa plainte au tribunal; l'affaire s'eſt terminée à la ſatisfaction de l'un & de l'autre. Midias a donné de l'argent; Démoſthène en a reçu. On ſait à préſent qu'il n'en coûte que 3000 drachmes *, pour inſulter la joue d'un Chorège.

Peu de temps après, il accuſa un de ſes couſins de l'avoir bleſſé dangereuſement; il montroit une inciſion à la tête, qu'on le ſoupçonnoit s'être faite lui-même. Comme il vouloit avoir des dommages et intérêts, on diſoit que la tête de Démoſthène étoit d'un excellent rapport.

On peut rire de ſon amour-propre; on n'en eſt pas choqué, il eſt trop à découvert. J'étois l'autre jour avec lui dans la rue; une porteuſe d'eau qui l'apperçut le montroit du doigt à une autre femme: „ Tiens, regarde, voilà Démoſthène. „ Je fis ſemblant de ne pas l'entendre, mais il me la fit remarquer.

Eſchine s'accoutuma dès ſa jeuneſſe à parler en public. Sa mère l'avoit mis de bonne heure dans le monde; il alloit avec elle dans les maiſons initier les gens de la lie du peuple aux myſtères de Bacchus; il paroiſſoit dans les rues à la tête d'un chœur de Bacchants couronnés de fenouil & de branches de peuplier, & faiſoit avec eux, mais avec une grace infinie, toutes les extravagances de leur culte bizarre. Il chantoit, danſoit, hurloit, ſerrant dans ſes mains des ſerpens qu'il agitoit au deſſus de ſa tête. La populace le combloit de bénédictions, & les vieilles femmes lui donnoient de petits gâteaux.

Ce ſuccès excita ſon ambition: il s'enrôla dans une troupe de comédiens, mais ſeulement pour les troiſièmes rôles. Malgré la beauté de ſa voix, le public lui déclara une guerre

* 2700 livres.

éternelle. Il quitta ſa profeſſion, fut greffier dans un tribunal ſubalterne, enſuite miniſtre d'état.

Sa conduite a depuis toujours été régulière & décente. Il apporte dans la ſociété, de l'eſprit, du goût, de la politeſſe, la connoiſſance des égards. Son éloquence eſt diſtinguée par l'heureux choix des mots, par l'abondance & la clarté des idées, par une grande facilité, qu'il doit moins à l'art qu'à la nature. Il ne manque pas de vigueur, quoiqu'il n'en ait pas autant que Démoſthène. D'abord il éblouit, enſuite il entraîne; c'eſt du moins ce que j'entends dire à gens qui s'y connoiſſent. Il a la foibleſſe de rougir de ſon premier état, & la mal-adreſſe de le rappeler aux autres. Lorſqu'il ſe promène dans la place publique, à pas comptés, la robe traînante, la tête levée, & bourſouffiant ſes joues, on entend de tous côtés: N'eſt-ce pas là ce petit greffier d'un petit tribunal; ce fils de Tromès le maître d'école, & de Glaucothée, qu'on nommoit auparavant le Lutin? N'eſt-ce pas lui qui frottoit les bancs de l'école, quand nous étions en claſſe, & qui, pendant les bacchanales, crioit de toutes ſes forces dans les rues: EVOE, SABOE *?

On s'apperçoit aiſément de la jalouſie qui règne entre Démoſthène & lui. Ils ont dû s'en appercevoir les premiers; car ceux qui ont les mêmes prétentions ſe devinent d'un coup-dœil. Je ne ſais pas ſi Eſchine ſe laiſſeroit corrompre; mais on eſt bien foible quand on eſt ſi aimable.

Je dois ajouter qu'il eſt très brave homme. Il s'eſt diſtingué dans pluſieurs combats, & Phocion a rendu témoignage à ſa valeur.

Perſonne n'a autant de ridicules que ce dernier; c'eſt de Phocion que je parle. Il n'a jamais ſu qu'il vivoit dans ce ſiècle & dans cette ville. Il eſt pauvre, & n'en eſt pas humilié; il fait le bien, & ne s'en vante point; il donne des conſeils, quoique très perſuadé qu'ils ne ſeront pas ſuivis. Il a des talens ſans ambition, & ſert l'état ſans intérêt. A la tête de l'armée, il ſe contente de rétablir la diſcipline, & de battre l'ennemi; à la tribune, il n'eſt ni ébranlé par les cris de la multitude, ni flatté de ſes applaudiſſemens. Dans une de ſes harangues, il propoſoit un plan de campagne; une voix l'interrompit & l'accabla d'injures. Phocion ſe tut, & quand l'autre eut achevé, il reprit froidement: „ Je vous ai parlé „ de la cavalerie & de l'infanterie, il me reſte à vous parler, „ &c. &c. „ Une autre fois, il s'entendit applaudir. J'étois par haſard auprès de lui; il ſe tourna & me dit: „ Eſt-ce „ qu'il m'eſt échappé quelque ſottiſe? „

* Expreſſions barbares pour invoquer Bacchus.

Nous

Nous rions de ſes ſaillies ; mais nous avons trouvé un ſecret admirable pour nous venger de ſes mépris. C'eſt le ſeul général qui nous reſte, & nous ne l'employons preſque jamais ; c'eſt le plus intègre & peut-être le plus éclairé de nos orateurs, & nous l'écoutons encore moins. Il eſt vrai que nous ne lui ôterons pas ſes principes ; mais, par les dieux ! il ne nous ôtera pas les nôtres ; & certes il ne ſera pas dit qu'avec ce cortège de vertus ſurannées, & ces rapſodies de mœurs antiques, Phocion ſera aſſez fort pour corriger la plus aimable nation de l'univers.

Voyez ce Charès, qui, par ſes exemples, apprend à nos jeunes gens à faire profeſſion ouverte de corruption : c'eſt le plus fripon & le plus mal-adroit de nos généraux ; mais c'eſt le plus accrédité. Il s'eſt mis ſous la protection de Démoſthène & de quelques autres orateurs. Il donne des fêtes au peuple. Eſt-il queſtion d'équiper une flotte ? c'eſt Charès qui la commande & qui en diſpoſe à ſon gré. On lui ordonne d'aller d'un côté, il va d'un autre. Au lieu de garantir nos poſſeſſions, il ſe joint aux corſaires, & de concert avec eux, il rançonne les îles, & s'empare de tous les bâtimens qu'il trouve : en peu d'années, il nous a perdu plus de 100 vaiſſeaux, il a conſumé 1500 talens * dans des expéditions inutiles à l'état, mais fort lucratives pour lui & pour ſes principaux officiers Quelquefois il ne daigne pas nous donner de ſes nouvelles : mais nous en avons malgré lui ; & dernièrement nous fîmes partir un bâtiment léger, avec ordre de courir les mers, & de s'informer de ce qu'étoient devenus la flotte & le général.

LETTRE DE NICÉTAS.

Les Phocéens, épuiſés par une guerre qui dure depuis près de 10 ans, ont imploré notre ſecours. Ils conſentent de nous livrer Thronium, Nicée, Alpénus, places fortes & ſituées à l'entrée du détroit des Thermopyles. Proxène, qui commande notre flotte aux environs, s'eſt avancé pour les recevoir de leurs mains. Il y mettra des garniſons, & Philippe doit renoncer déſormais au projet de forcer le défilé.

Nous avons réſolu en même temps d'équiper une autre flotte de 50 vaiſſeaux. L'élite de notre jeuneſſe eſt prête à marcher ; nous avons enrôlé tous ceux qui n'ont pas paſſé leur 30e. année ; & nous apprenons qu'Archidamus, Roi de Lacédémone, vient d'offrir aux Phocéens toutes les forces de ſa république. La guerre eſt inévitable, & la perte de Philippe ne l'eſt pas moins.

* Huit millions cent mille livres.

LETTRE D'APOLLODORE.

Nos plus aimables Athéniennes ſont jalouſes des éloges que vous donnez à l'épouſe & à la ſœur d'Arſame ; nos plus habiles politiques conviennent que nous aurions beſoin d'un génie tel que le ſien, pour l'oppoſer à celui de Philippe : tout retentiſſoit ici du bruit des armes ; un mot de ce prince les a fait tomber de nos mains.

Pendant le ſiège d'Olynthe, il avoit, à ce qu'on dit, témoigné plus d'une fois le déſir de vivre en bonne intelligence avec nous. A cette nouvelle, que le peuple reçut avec tranſport, il fut réſolu d'entamer une négociation que divers obſtacles ſuſpendirent. Il prit Olynthe, & nous ne reſpirâmes que la guerre. Bientôt après, deux de nos acteurs, Ariſtodème & Néoptolème, que le Roi traite avec beaucoup de bonté, nous aſſurèrent à leur retour, qu'il perſiſtoit dans ſes premières diſpoſitions, & nous ne reſpirons que la paix.

Nous venons d'envoyer en Macédoine dix députés, tous diſtingués par leurs talens, Ctéſiphon, Ariſtodème, Iatrocle, Cimon & Nauſiclès, qui ſe ſont aſſocié Dercyllus, Phrynon, Philocrate, Eſchine & Démoſthène ; il faut y joindre Aglaocréon de Ténédos, qui ſe charge des intérêts de nos alliés. Ils doivent convenir avec Philippe des principaux articles de la paix, & l'engager à nous envoyer des plénipotentiaires pour la terminer ici.

Je ne connois plus rien à notre conduite. Ce prince laiſſe échapper quelques proteſtations d'amitié, vagues & peut-être inſidieuſes ; auſſitôt, ſans écouter les gens ſages qui ſe défient de ſes intentions, ſans attendre le retour des députés envoyés aux peuples de la Grèce, pour les réunir contre l'ennemi commun, nous interrompons nos préparatifs, & nous faiſons des avances dont il abuſera, s'il les accepte ; qui nous aviliront, s'il les refuſe. Il faut, pour obtenir ſa bienveillance, que nos députés aient le bonheur de lui plaire. L'acteur Ariſtodème avoit pris des engagemens avec quelques villes qui devoient donner des ſpectacles ; on va chez elles de la part du Sénat, les prier à mains jointes de ne pas condamner Ariſtodème à l'amende, parce que la république a beſoin de lui en Macédoine. Et c'eſt Démoſthène qui eſt l'auteur de ce décret, lui qui, dans ſes harangues, traitoit ce prince avec tant de hauteur & de mépris.

LETTRE DE CALLIMÉDON.

Nos ambaſſadeurs ont fait une diligence incroyable : les voilà de retour. Ils paroiſſent agir de concert ; mais Démoſthène

moſthène n'eſt pas content de ſes collègues, qui de leur côté ſe plaignent de lui. Je vais vous raconter quelques anecdotes ſur leur voyage ; je les appris hier dans un ſouper où ſe trouvèrent les principaux d'entre eux, Ctèſiphon, Eſchine, Ariſtodème & Philocrate.

Il faut vous dire d'abord que, pendant tout le voyage, ils eurent infiniment à ſouffrir de la vanité de Démoſthène ; mais ils prenoient patience. On ſupporte ſi aiſément dans la ſociété les gens inſupportables ! Ce qui les inquiétoit le plus, c'étoit le génie & l'aſcendant de Philippe. Ils ſentoient bien qu'ils n'étoient pas auſſi forts que lui en politique. Tous les jours ils ſe diſtribuoient les rôles. On diſpoſa les attaques. Il fut réglé que les plus âgés monteroient les premiers à l'aſſaut ; Démoſthène, comme le plus jeune, devoit s'y préſenter le dernier. Il leur promettoit d'ouvrir les ſources intariſſables de ſon éloquence. Ne craignez point Philippe, ajoutoit-il ; je lui *coudrai* ſi bien la bouche, qu'il ſera forcé de nous rendre Amphipolis.

Quand ils furent à l'audience du prince, Ctéſiphon & les autres s'éxprimèrent en peu de mots ; Eſchine, éloquemment & longuement ; Démoſthène...vous l'allez voir. Il ſe leva, mourant de peur. Ce n'étoit point ici la tribune d'Athènes, ni cette multitude d'ouvriers qui compoſent nos aſſemblées. Philippe étoit environné de ſes courtiſans, la plupart gens d'eſprit : on y voyoit, entre autres, Python de Byzance, qui ſe pique de bien écrire, & Léoſthène, que nous avons banni, & qui, dit-on, eſt un des plus grands orateurs de la Grèce. Tous avoient entendu parler des magnifiques promeſſes de Démoſthène ; tous en attendoient l'effet avec une attention qui acheva de le déconcerter. Il bégaie, en tremblant, un exorde obſcur ; il s'en apperçoit, ſe trouble, s'égare & ſe tait. Le Roi cherchoit vainement à l'encourager ; il ne ſe releva que pour retomber plus vîte. Quand on eut joui pendant quelques momens de ſon ſilence, le héraut fit retirer nos députés.

Démoſthène auroit dû rire le premier de cet accident ; il n'en fit rien, & s'en prit à Eſchine. Il lui reprochoit avec amertume d'avoir parlé au Roi avec trop de liberté, & d'attirer à la république une guerre qu'elle n'eſt pas en état de ſoutenir. Eſchine alloit ſe juſtifier, lorſqu'on les fit rentrer. Quand ils furent aſſis, Philippe diſcuta par ordre leurs prétentions, répondit à leurs plaintes, s'arrêta ſur-tout au diſcours d'Eſchine, & lui adreſſa pluſieurs fois la parole ; enſuite prenant un ton de douceur & de bonté, il témoigna le déſir le plus ſincère de conclure la paix.

Pendant

Pendant tout ce temps, Démoſthène, avec l'inquiétude d'un courtiſan menacé de ſa diſgrace, s'agitoit, pour attirer l'attention du prince ; mais, il n'obtint pas un ſeul mot, pas même un regard.

Il ſortit de la conférence avec un dépit qui produiſit les ſcènes les plus extravagantes. Il étoit comme un enfant, gâté par les careſſes de ſes parens, & tout-à-coup humilié par les ſuccès de ſes collègues. L'orage dura pluſieurs jours. Il s'apperçut enfin que l'humeur ne réuſſit jamais. Il voulut ſe rapprocher des autres députés. Ils étoient alors en chemin pour revenir. Il les prenoit ſéparement, leur promettoit ſa protection auprès du peuple. Il diſoit à l'un : Je rétablirai votre fortune ; à l'autre : Je vous ferai commander l'armée. Il jouoit tout ſon jeu à l'égard d'Eſchine, & ſoulageoit ſa jalouſie en exagérant le mérite de ſon rival. Ses louanges devoient être bien outrées ; Eſchine prétend qu'il en étoit importuné.

Un ſoir, dans je ne ſais quelle ville de Theſſalie, le voilà qui plaiſante, pour la première fois, de ſon aventure ; il ajoute que ſous le ciel, perſonne ne poſsède comme Philippe le talent de la parole. Ce qui m'a le plus étonné, répond Eſchine, eſt cette exactitude avec laquelle il a récapitulé tous nos diſcours ; & moi, reprend Ctéſiphon, quoique je ſois bien vieux, je n'ai jamais vu un homme ſi aimable & ſi gai. Démoſthène battoit des mains, applaudiſſoit. Fort bien, diſoitil ; mais vous n'oſeriez pas vous en expliquer de même en préſence du peuple ; & pourquoi pas, répondirent les autres ? il en douta, ils inſiſtèrent ; il exigea leur parole, ils la donnèrent.

On ne ſait pas l'uſage qu'il en veut faire ; nous le verrons à la première aſſemblée. Toute notre ſociété compte y aſſiſter ; car il nous doit revenir de tout ceci quelque ſcène ridicule. Si Démoſthène réſervoit ſes folies pour la Macédoine, je ne le lui pardonnerois de la vie.

Ce qui m'allarme, c'eſt qu'il s'eſt bien conduit à l'aſſemblée du Sénat. La lettre de Philippe ayant été remiſe à la compagnie, Démoſtène a félicité la république d'avoir confié ſes intérêts à des députés auſſi recommandables pour leur éloquence que pour leur probité : il a propoſé de leur décerner une couronne d'olivier, & de les inviter le lendemain à ſouper au Pritanée. Le Sénatus-conſulte eſt conforme à ſes concluſions.

Je ne cacheterai ma lettre, qu'après l'aſſemblée générale.

J'en ſors à l'inſtant : Démoſthène a fait des merveilles. Les députés venoient de rapporter, chacun à leur tour, différentes circonſtances de l'ambaſſade. Eſchine avoit dit un

mot

mot de l'éloquence de Philippe, & de ſon heureuſe mémoire ; Ctéſiphon, de la beauté de ſa figure, des agrémens de ſon eſprit, & de ſa gaieté quand il a le verre à la main. Ils avoient eu des applaudiſſemens. Démoſthène eſt monté à la tribune, le maintien plus impoſant qu'à l'ordinaire. Après s'être long-temps gratté le front, car il commence toujours par là : " J'admire, a-t-il dit ; & ceux qui parlent, & ceux „ qui écoutent. Comment peut-on s'entretenir de pareilles „ minuties dans une affaire ſi importante ? Je vais de mon „ côté vous rendre compte de l'ambaſſade. Qu'on liſe le dé- „ cret du peuple qui nous a fait partir, & la lettre que le Roi „ nous a remiſe. „ Cette lecture achevée : Voilà nos in- „ ſtructions, a-t-il dit ; nous les avons remplies. Voilà ce „ qu'a répondu Philippe ; il ne reſte plus qu'a délibérer. "

Ces mots ont excité une eſpèce de murmure dans l'aſſemblée. Quelle préciſion, quelle adreſſe ! diſoient les uns. Quelle envie, quelle méchanceté ! diſoient les autres. Pour moi, je riois de la contenance embarraſſée de Ctéſiphon & d'Eſchine. Sans leur donner le temps de reſpirer, il a repris : „ On vous a parlé de l'éloquence & de la mémoire de Phi- „ lippe ; tout autre, revêtu du même pouvoir, obtiendroit „ les mêmes éloges. On a relevé ſes autres qualités ; mais „ il n'eſt pas plus beau que l'acteur Ariſtodème, & ne boit „ pas mieux que Philocrate. Eſchine vous a dit qu'il m'avoit „ réſervé, du moins en partie, la diſcuſſion de nos droits ſur „ Amphipolis ; mais cet orateur ne laiſſera jamais, ni à vous, „ ni à moi, la liberté de parler. Au ſurplus, ce ne ſont là „ que des misères. Je vais propoſer un décret. Le héraut „ de Philippe eſt arrivé, ſes ambaſſadeurs le ſuivront de près. „ Je demande qu'il ſoit permis de traiter avec eux, et que les „ Prytanes convoquent une aſſemblée qui ſe tiendra deux „ jours de ſuite, & dans laquelle on délibérera ſur la paix & „ ſur l'alliance. Je demande encore qu'on donne des éloges „ aux députés, s'ils le méritent, & qu'on les invite pour de- „ main à ſouper au Prytanée. „ Ce décret a paſſé preſque tout d'une voix, & l'orateur a repris ſa ſupériorité.

Je fais grand cas de Démoſthène ; mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir des talens, il ne faut pas être ridicule. Il ſubſiſte, entre les hommes célèbres & notre ſociété, une convention tacite : nous leur payons notre eſtime ; ils doivent nous payer leurs ſottiſes.

LETTRE D'APOLLODORE.

Je vous envoie le journal de ce qui s'eſt paſſé dans nos aſſemblées, juſqu'à la concluſion de la paix.

Le

Le 8 d'élaphébolion, jour de la fête d'Eſculape.* Les Prytanes ſe ſont aſſemblés ; & conformément au décret du peuple, ils ont indiqué deux aſſemblées générales, pour délibérer ſur la paix. Elles ſe tiendront le 18 & le 19.

Le 12, premier jour des fêtes de Bacchus†. Antipater, Parménion, Euryloque ſont arrivés. Ils viennent de la part de Philippe, pour conclure le traité, & recevoir le ſerment qui en doit garantir l'exécution.

Antipater eſt, après Philippe, le plus habile politique de la Grèce ; actif, infatigable, il étend ſes ſoins ſur preſque toutes les parties de l'adminiſtration. Le Roi dit ſouvent : „ Nous pouvons nous livrer au repos ou aux plaiſirs ; Antipater veille pour nous. „

Parménion, chéri du ſouverain, plus encore des ſoldats, s'eſt déjà ſignalé par un grand nombre d'exploits : il ſeroit le le premier général de la Grèce, ſi Philippe n'exiſtoit pas. On peut juger par les talens de ces deux députés, du mérite d'Euryloque leur aſſocié.

Le 15 d'élaphébolion‡. Les ambaſſadeurs de Philippe aſſiſtent régulièrement aux ſpectacles que nous donnons dans ces fêtes. Démoſthène leur avoit fait décerner par le Sénat une place diſtinguée. Il a ſoin qu'on leur apporte des couſſins & des tapis de pourpre. Dès le point du jour, il les conduit lui-même au théatre ; il les loge chez lui. Bien des gens murmurent de ces attentions, qu'ils regardent comme des baſſeſſes. Ils prétendent que n'ayant pu gagner en Macédoine la bienveillance de Philippe, il veut aujourd'hui lui montrer qu'il en étoit digne.

Le 18 d'élaphébolion§. Le peuple s'eſt aſſemblé. Avant de vous faire part de la délibération, je dois vous en rappeler les principaux objets.

La poſſeſſion d'Amphipolis eſt la première ſource de nos différends avec Philippe. Cette ville nous appartient ; il s'en eſt emparé ; nous demandons qu'il nous la reſtitue.

Il a déclaré la guerre à quelques uns de nos alliés ; il ſeroit honteux & dangereux pour nous de les abandonner. De ce nombre ſont les villes de la Cherſonèſe de Thrace, & celles de la Phocide, Le roi Cotys nous avoit enlevé les premières. Cerſoblepte ſon fils nous les a rendues depuis quelques mois ; mais nous n'en avons pas encore pris poſſeſſion. Il eſt de notre intérêt de les conſerver, parce qu'elles aſſurent notre navigation dans l'Helleſpont, & notre commerce dans le Pont-

* Le 8 de ce mois répondoit, pour l'année dont il s'agit, au 8 mars 346 avant J. C. † Le 12 de mars, même année. ‡ Le 15 de mars 346 avant J. C. § Le 18 mars 346 avant J. C.

Euxin. Nous devons protéger les ſecondes, parce qu'elles défendent le pas des Thermopyles, & ſont le boulevard de l'Attique par terre, comme celles de la Thrace le ſont du côté de la mer.

Lorſque nos députés prirent congé du Roi, il s'acheminoit vers la Thrace ; mais il leur promit de ne pas attaquer Cerſoblepte, pendant les négociations de la paix. Nous ne ſommes pas auſſi tranquilles à l'égard des Phocéens. Ses ambaſſadeurs ont annoncé qu'il refuſe de les comprendre dans le traité : mais ſes partiſans aſſurent que s'il ne ſe déclare pas ouvertement pour eux, c'eſt pour ménager encore les Thébains & les Theſſaliens leurs ennemis.

Il prétend auſſi exclure les habitans de Hale en Theſſalie, qui ſont dans notre alliance, & qu'il aſſiège maintenant, pour venger de leurs incurſions ceux de Pharſale qui ſont dans la ſienne.

Je ſupprime d'autres articles moins importans.

Dans l'aſſemblée d'aujourd'hui, on a commencé par lire le décret que les agens de nos alliés avoient eu la précaution de dreſſer. Il porte en ſubſtance, " que, le peuple d'Athènes „ délibérant ſur la paix avec Philippe, ſes alliés ont ſtatué „ qu'après que les ambaſſadeurs, envoyés par les Athéniens „ aux différentes nations de la Grèce, ſeroient de retour et „ auroient fait leur rapport en préſence des Athéniens & des „ alliés, les Prytanes convoqueroient deux aſſemblées pour y „ traiter de de la paix ; que les alliés ratifioient d'avance tout „ ce qu'on décideroit, & qu'on accorderoit trois mois aux „ autres peuples qui voudroient accéder au traité.„

Après cette lecture, Philocrate a propoſé un décret, dont un des articles excluoit formellement du traité les habitans de Hale & de la Phocide. Le peuple en a rougi de honte. Les eſprits ſe ſont échauffés. Des orateurs rejettoient toute voie de conciliation. Ils nous exhortoient à porter nos regards ſur les monumens de nos victoires, & ſur les tombeaux de nos pères. " Imitons nos ancêtres, répondoit Eſchine, lorſqu'ils „ défendirent leur patrie contre les troupes innombrables des „ Perſes ; mais ne les imitons pas, lorſqu'au mépris de ſes „ intérêts, ils eurent l'imprudence d'envoyer leurs armées en „ Sicile, pour ſecourir les Léontins leurs alliés.„ Il a conclu pour la paix ; les autres orateurs ont fait de même, & l'avis a paſſé.

Pendant qu'on diſcutoit les conditions on a préſenté des lettres de notre général Proxène. Nous l'avions chargé de prendre poſſeſſion de quelques places fortes qui ſont à l'entrée des Thermopyles. Les Phocéens nous les avoient offertes.

Dans

Dans l'intervalle il eſt ſurvenu des diviſions entre eux. Le parti dominant a refuſé de remettre les places à Proxène. C'eſt ce que contenoient ſes lettres.

Nous avons plaint l'aveuglement des Phocéens, ſans néanmoins les abandonner. L'on a ſupprimé, dans le décret de Philocrate, la clauſe qui les excluoit du traité, & l'on a mis qu'Athènes ſtipuloit en ſon nom et au nom de tous ſes alliés.

Tout le monde diſoit en ſortant, que nos différends avec Philippe ſeroient bientôt terminés ; mais que, ſuivant les apparences, nous ne ſongerions à contracter une alliance avec lui, qu'après en avoir conféré avec les députés de la Grèce, qui doivent ſe rendre ici.

Le 19 *d'élaphébolion**. Démoſthène s'étant emparé de la tribune, a dit que la république prendroit en vain des arrangemens, ſi ce n'étoit de concert avec les ambaſſadeurs de Macédoine ; qu'on ne devoit pas *arracher* l'alliance de la paix, c'eſt l'expreſſion dont il s'eſt ſervi ; qu'il ne falloit pas attendre les lenteurs des peuples de la Grèce ; que c'étoit à eux à ſe déterminer chacun en particulier, pour la paix ou pour la guerre. Les ambaſſadeurs de Macédoine étoient préſens. Antipater a répondu conformément à l'avis de Démoſthène qui lui avoit adreſſé la parole. La matière n'a point été approfondie. Un décret précédent ordonnoit que, dans la première aſſemblée, chaque citoyen pourroit s'expliquer ſur les objets de la délibération, mais que, le lendemain, les préſidens prendroient tout de ſuite les ſuffrages. Ils les ont recueillis. Nous faiſons à-la-fois un traité de paix & un traité d'alliance.

En voici les principaux articles. Nous cédons à Philippe nos droits ſur Amphipolis : mais on nous fait eſpérer en dédommagement, ou l'île d'Eubée, dont il peut, en quelque manière, diſpoſer, ou la ville d'Orope, que les Thébains nous ont enlevée. Nous nous flattons auſſi qu'il nous laiſſera jouir de la Cherſonnèſe de Thrace. Nous avons compris tous nos alliés dans le traité, & par là nous ſauvons le roi de Thrace, les habitans de Hale, & les Phocéens. Nous garantiſſons à Philippe tout ce qu'il poſsède actuellement, & nous regardons comme ennemis tous ceux qui voudroient l'en dépouiller.

Des objets ſi importans auroient dû ſe régler dans une diète générale de la Grèce. Nous l'avions convoquée, & nos alliés la déſiroient ; mais l'affaire a pris tout-à-coup un mouvement ſi rapide, qu'on a tout précipité, tout conclu. Philippe nous avoit écrit, que ſi nous nous joignions à lui, il s'expliqueroit plus clairement ſur les ceſſions qu'il pourroit nous faire. Cette promeſſe vague a ſéduit le peuple, & le déſir de lui plaire, nos

* Le 16 mars 346 avant J. C.

orateurs.

orateurs. Quoique ſes ambaſſadeurs n'aient rien promis, nous nous ſommes hâtés dé prêter ſerment entre leurs mains & de nommer des députés pour aller au plus tôt recevoir le ſien.

Ils ſont au nombre de dix, ſans compter celui de nos alliés. Quelques uns avoient été de la première ambaſſade, entre autres, Démoſthène & Eſchine. Leurs inſtructions portent, entre autres choſes, que le traité s'étend ſur les alliés d'Athènes & ſur ceux de Philippe; que les députés ſe rendront auprès de ce prince, pour en exiger la ratification; qu'ils éviteront toute conférence particulière avec lui; qu'ils demanderont la liberté des Athéniens qu'il retient dans ſes fers; que, dans chacune des villes qui lui ſont alliées, ils prendront le ſerment de ceux qui ſe trouvent à la tête de l'adminiſtration; qu'au ſurplus, les députés feront, ſuivant les circonſtances, ce qu'ils jugeront de plus convenable aux intérêts de la république. Le Sénat eſt chargé de preſſer leur départ.

Le 25 *d'élaphébolion**. Les agens, ou repréſentans de quelques uns de nos alliés ont aujourd'hui prêté leur ſerment entre les mains des ambaſſadeurs de Philippe.

Le 3 *de munychion*†. L'intérêt de Philippe eſt de différer la ratification du traité; le nôtre, de la hâter: car nos préparatifs ſont ſuſpendus, & lui n'a jamais été ſi actif. Il préſume avec raiſon qu'on ne lui diſputera pas les conquêtes qu'il aura faites dans l'intervalle. Démoſthène a prévu ſes deſſeins. Il a fait paſſer dans le Sénat, dont il eſt membre, un décret qui ordonne à nos députés de partir au plus tôt. Ils ne tarderont pas à ſe mettre en chemin.

Le 15 *de targélion*‡. Philippe n'a pas encore ſigné le traité; nos députés ne ſe hâtent pas de le joindre: ils ſont en Macédoine; il eſt en Thrace. Malgré la parole qu'il avoit donnée de ne pas toucher aux états du roi Cerſoblepte, il en a pris une partie, & ſe diſpoſe à prendre l'autre. Ils augmenteront conſidérablement ſes forces & ſon revenu. Outre que le pays eſt riche & peuplé, les droits que le roi de Thrace lève tous les ans dans ſes ports, ſe montent à 200 talens§. Il nous étoit aiſé de prévenir cette conquête. Nos députés pouvoient ſe rendre à l'Helleſpont en moins de dix jours, peut-être en moins de trois ou quatre. Ils auroient trouvé Philippe aux environs, & lui auroient offert l'alternative, ou de ſe ſoumettre aux conditions de la paix, ou de les rejetter. Dans le premier cas, il s'engageoit à ménager les poſſeſſions de nos alliés, & par conſéquent celles du roi de Thrace; dans le ſecond,

* Le 25 mars de l'an 346 avant J. C. † Le premier avril même année.
‡ Le 13 mai même année. § Un million quatre-vingt mille livres.

notre

notre armée, jointe à celle des Phocéens, l'arrêtoit aux Thermopyles. Nos flottes, maîtreſſes de la mer, empêchoient les ſiennes de faire une déſcente dans l'Attique ; nous lui fermions nos ports ; &, plutôt que de laiſſer ruiner ſon commerce, il auroit reſpecté nos prétentions & nos droits.

Tel étoit le plan de Démoſthène. Il vouloit aller par mer ; Eſchine, Philocrate, & la plupart des députés ont préféré la route par terre, &, marchant à petites journées, ils en ont mis 23 pour ſe rendre à Pella, capitale de la Macédoine. Ils pouvoient ſe rendre tout de ſuite au camp de Philippe, ou du moins aller de côté & d'autre recevoir le ſerment de ſes alliés ; ils ont pris le parti d'attendre tranquillement, dans cette ville, que ſon expédition fût achevée.

A ſon retour, il comprendra ſes nouvelles acquiſitions parmi les poſſeſſions que nous lui avons garanties ; & ſi nous lui reprochons, comme une infraction au traité, l'uſurpation des états de Cerſoblepte, il répondra que lors de la conquête, il n'avoit pas encore vu nos ambaſſadeurs, ni ratifié le traité qui pouvoit borner le cours de ſes exploits.

Cependant les Thébains ayant imploré ſon ſecours contre les troupes, il a ſaiſi cette occaſion pour raſſembler dans ſa capitale les députés des principales villes de la Grèce. Le prétexte de cette eſpèce de diète, eſt de terminer la guerre des Phocéens & des Thébains ; & l'objet de Philippe eſt de tenir la Grèce dans l'inaction, juſqu'à ce qu'il ait exécuté les projets qu'il médite.

Le 13 *de ſcirophorion**. Nos députés viennent enfin d'arriver. Ils rendront compte de leur miſſion au Sénat après demain ; dans l'aſſemblée du peuple, le jour d'après.

Le 15 *de ſcirophorion*†. Rien de plus criminel & de plus révoltant que la conduite de nos députés, ſi l'on en croit Démoſthène. Il les accuſe de s'être vendus à Philippe, d'avoir trahi la république & ſes alliés. Il les preſſoit vivement de ſe rendre auprès de ce prince ; ils ſe ſont obſtinés à l'attendre pendant 27 jours à Pella, & ne l'ont vu que 50 jours après leur départ d'Athènes.

Il a trouvé les députés des premières villes de la Grèce, réunis dans ſa capitale, alarmés de ſes nouvelles victoires, plus inquiets encore du deſſein qu'il a de s'approcher inceſſamment des Thermopyles. Tous ignoroient ſes vues & cherchoient à les pénétrer. Les courtiſans du prince diſoient à quelques uns de nos députés, que les villes de Béotie ſeroient rétablies, & l'on en devoit conclure que celle de Thèbes étoit menacée. Les ambaſſadeurs de Lacédémone accréditoient

* Le 9 juin 346 avant J. C. † Le 11 juin même année.

ce

ce bruit, &, ſe joignant aux nôtres, preſſoient Philippe de le réaliſer. Ceux de Theſſalie diſoient que l'expédition les regardoit uniquement.

Pendant qu'ils ſe conſumoient en craintes & en eſpérances, Philippe employoit, pour ſe les attirer, tantôt des préſens, qui ne ſembloient être que des témoignages d'eſtime, tantôt des careſſes qu'on eût priſes pour des épanchemens d'amitié. On ſoupçonne Eſchine & Philocrate de n'avoir pas été inſenſibles à ces deux genres de ſéduction.

Le jour de l'audience publique, il ſe fit attendre. Il étoit encore au lit. Les ambaſſadeurs murmuroient. " Ne ſoyez „ pas ſurpris, leur dit Parménion, que Philippe dorme pen„ dant que vous veillez ; il veilloit pendant que vous dor„ miez.„ Il parut enfin ; & ils exposèrent, chacun à leur tour, l'objet de leur miſſion. Eſchine s'étendit ſur la réſolution qu'avoit priſe le Roi de terminer la guerre des Phocéens. Il le conjura, quand il ſeroit à Delphes, de rendre la liberté aux villes de Béotie, & de rétablir celles que les Thébains avoient détruites ; de ne pas livrer à ces derniers indiſtinctement les malheureux habitans de la Phocide, mais de ſoumettre le jugement de ceux qui avoient profané le temple & le tréſor d'Apollon, à la déciſion des peuples Amphictyoniques, de tous temps chargés de pourſuivre ces ſortes de crimes.

Philippe ne s'expliqua pas ouvertement ſur ces demandes. Il congédia les autres députés, partit avec les nôtres pour la Theſſalie ; & ce ne fut que dans une auberge de la ville de Phères, qu'il ſigna le traité dont il jura l'obſervation. Il refuſa d'y comprendre les Phocéens, pour ne pas violer le ſerment qu'il avoit prêté & aux Theſſaliens aux Thébains ; mais il donna des promeſſes & une lettre. Nos députés prirent congé de lui, & les troupes du Roi s'avancèrent vers les Thermopyles.

Le Sénat s'eſt aſſemblé ce matin. La ſalle étoit pleine de monde. Démoſthène a tâché de prouver que ſes collègues ont agi contre leurs inſtructions, qu'ils ſont d'intelligence avec Philippe, & que notre unique reſſource eſt de voler au ſecours des Phocéens & de nous emparer du pas des Thermopyles.

La lettre du Roi n'étoit pas capable de calmer les eſprits. " J'ai prêté le ſerment, dit-il, entre les mains de vos députés. „ Vous y verrez inſcrits les noms de ceux de mes alliés qui „ étoient préſens. Je vous enverrai à meſure le ſerment des „ autres.„ Et plus bas : " Vos députés auroient été le pren„ dre ſur les lieux ; je les ai retenus auprès de moi ; j'en „ avois beſoin pour réconcilier ceux de Hale avec ceux de „ Pharſale.„

La

La lettre ne dit pas un mot des Phocéens, ni des eſpérances qu'on nous avoit données de ſa part, & qu'il nous laiſſoit entrevoir quand nous conclûmes la paix. Il nous mandoit alors, qui ſi nous conſentions à nous allier avec lui, il s'expliqueroit plus clairement ſur les ſervices qu'il pourroit nous rendre. Mais dans ſa dernière lettre, il dit froidement qu'il ne ſait en quoi il peut nous obliger. Le Sénat indigné a porté un décret conforme à l'avis de Démoſthène. Il n'a point décerné d'éloges aux députés, & ne les a point invités au repas du Prytanée; ſévérité qu'il n'avoit jamais excercée contre des ambaſſadeurs, & qui ſans doute préviendra le peuple contre Eſchine & ſes adhérens.

LETTRE DE CALLIMÉDON.

Le 16 *de Scirophorion**. Me voilà chez le grave Apollodore. Je venois le voir; il alloit vous écrire; je lui arrache la plume des mains, & je continue ſon journal.

Je ſais à préſent mon Démoſthène par cœur. Voulez-vous un génie vigoureux & ſublime? faites-le monter à la tribune; un homme lourd, gauche, de mauvais ton? vous n'avez qu'à le tranſporter à la cour de Macédoine. Il s'eſt hâté de parler le premier, quand nos députés ont reparu devant Philippe. D'abord des invectives contre ſes collègues; enſuite un long étalage des ſervices qu'il avoit rendus à ce prince; la lecture ennuyeuſe des décrets qu'il avoit portés pour accélérer la paix; ſon attention à loger chez lui les ambaſſadeurs de Macédoine, à leur procurer de bons couſſins aux ſpectacles, à leur choiſir trois attelages de mulets quand ils ſont partis, à les accompagner lui-même à cheval, & tout cela en dépit des envieux, à découvert, dans l'unique intention de plaire au monarque. Ses collègues ſe couvroient le viſage pour cacher leur honte: il continuoit toujours. " Je „ n'ai pas parlé de votre beauté, c'eſt le mérite d'une femme; „ ni de votre mémoire, c'eſt celui d'un rhéteur; ni de votre „ talent pour boire, c'eſt celui d'une éponge.„ Enfin il en a tant dit, que tout le monde a fini par éclater de rire.

J'ai une autre ſcène à vous raconter. Je viens de l'aſſemblée générale. On s'attendoit qu'elle ſeroit orageuſe & piquante. Nos députés ne s'accordent point ſur la réponſe de Philippe. Ce n'étoit pourtant que l'objet principal de leur ambaſſade. Eſchine a parlé des avantages ſans nombre que le Roi veut nous accorder; il en a détaillé quelques-uns; il s'eſt expliqué ſur les autres en fin politique, à demi mot, comme un homme honoré de la confiance du prince, & l'uni-

* Le 12 juin 346 avant J. C.

que

que dépositaire de ses secrets. Après avoir donné une haute idée de sa capacité, il est descendu gravement de la tribune. Démosthène l'a remplacé ; il a nié tout ce que l'autre avoit avancé. Eschine & Philocrate s'étoient mis auprès de lui, à droite & à gauche ; ils l'interrompoient à chaque phrase, par des cris ou par des plaisanteries. La multitude en faisoit autant. „ Puisque vous craignez, a-t-il ajouté, que je ne dé-„ truise vos espérances, je proteste contre ces vaines promes-„ ses, & je me retire. Pas si vite, a repris Eschine ; encore „ un moment : affirmez du moins, que, dans la suite, vous ne „ vous attribuerez pas les succès de vos collègues. Non, „ non, a répondu Démosthène avec un sourire amer, je ne „ vous ferai jamais cette injustice. „ Alors Philocrate, prenant la parole, a commencé ainsi : „ Athéniens, ne soyez pas „ surpris que Démosthène et moi ne soyons pas du même „ avis. Il ne boit que de l'eau, et moi que du vin. „ Ces mots ont excité un rire excessif ; et Philocrate est resté maître du champ de bataille.

Apollodore vous instruira du dénouement de cette farce ; car notre tribune n'est plus qu'une scène de comédie, & nos orateurs que des histrions qui détonnent dans leurs discours ou dans leur conduite. On dit qu'en cette occasion, quelques uns d'entre eux ont porté ce privilège un peu loin. Je l'ignore, mais je vois clairement que Philippe s'est moqué d'eux, qu'ils se moquent du peuple, & que le meilleur parti est de se moquer du peuple & de ceux qui le gouvernent.

LETTRE D'APPOLLODORE.

Je vais ajouter ce qui manque au récit de ce fou de Callimédon.

Le peuple étoit alarmé de l'arrivée de Philippe aux Thermopyles. Si ce prince alloit se joindre aux Thébains nos ennemis, & détruire les Phocéens nos alliés, quel seroit l'espoir de la république ? Eschine a répondu des dispositions favorables du Roi, & du salut de la Phocide. Dans deux ou trois jours, a-t-il dit, sans sortir de chez nous, sans être obligés de recourir aux armes, nous apprendrons que la ville de Thèbes est assiégée, que la Béotie est libre, qu'on travaille au rétablissement de Platée & de Thespies démolies par les Thébains. Le sacrilège, commis contre le temple d'Apollon, sera jugé par le tribunal des Amphictyons ; le crime de quelques particuliers ne retombera plus sur la nation entière des Phocéens. Nous cédons Amphipolis, mais nous aurons un dédommagement qui nous consolera de ce sacrifice.

Après ce discours, le peuple, ivre d'espérance & de joie, a

refuſé d'entendre Démoſthène ; & Philocrate a propoſé un décret qui a paſſé ſans contradiction : il contient des éloges pour Philippe, une alliance étroite avec ſa poſtérité, pluſieurs autres articles dont celui-ci eſt le plus important : " Si les „ Phocéens ne livrent pas le temple de Delphes aux Am- „ phictyons, les Athéniens feront marcher des troupes contre „ eux. „

Cette réſolution priſe, on a choiſi de nouveaux députés qui ſe rendront auprès de Philippe, & veilleront à l'exécution de ſes promeſſes. Démoſthène s'eſt excuſé ; Eſchine a prétexté une maladie ; on les a remplacés tout de ſuite. Etienne, Dercyllus & les autres partent à l'inſtant. Encore quelque jours, & nous ſaurons ſi l'orage eſt tombé ſur nos amis ou ſur nos ennemis, ſur les Phocéens ou ſur les Thébains.

Le 27 *de ſcirophorion.** C'en eſt fait de la Phocide & de ſes habitans. L'aſſemblée générale ſe tenoit aujourd'hui au Pirée ; c'étoit au ſujet de nos arſenaux. Dercyllus, un de nos députés, a paru tout-à-coup. Il avoit appris à Chalcis en Eubée, que, peu de jours auparavant, les Phocéens s'étoient livrés à Philippe qui va les livrer aux Thébains. Je ne ſaurois vous peindre la douleur, la conſternation & l'épouvante qui ſe ſont emparées de tous les eſprits.

Le 28 *de ſcirophorion.*† Nous ſommes dans une agitation que le ſentiment de notre foibleſſe rend inſupportable. Les généraux, de l'avis du Sénat, ont convoqué une aſſemblée extraordinaire. Elle ordonne de tranſporter au plutôt de la campagne, les femmes, les enfans, les meubles, tous les effets ; ceux qui ſont en-deça de 120 ſtades,‡ dans la ville & au Pirée ; ceux qui ſont au-delà, dans Eleuſis, Phylé, Aphidné, Rhamnonte & Sunium ; de réparer les murs d'Athènes & des autres places fortes, & d'offrir des ſacrifices en l'honneur d'Hercule, comme c'eſt notre uſage dans les calamités publiques.

Le 30 *de ſcirophorion.*§ Voici quelques détails ſur les malheurs des Phocéens. Dans le temps qu'Eſchine & Philocrate nous faiſoient de ſi magnifiques promeſſes de la part de Philippe, il avoit déjà paſſé les Thermopyles. Les Phocéens, incertains de ſes vues, & flottant entre la crainte & l'eſpérance, n'avoient pas cru devoir ſe ſaiſir de ce poſte important ; ils occupoient les places qui ſont à l'entrée du détroit ; le Roi cherchoit à traiter avec eux, ils ſe défioient de ſes intentions, & vouloient connoître les nôtres. Bientôt, inſtruits par les députés qu'ils nous avoient envoyés récemment, de ce

* Le 23 Juin 346 avant J. C.
† Le 24 Juin même année.
‡ Environ 4 lieues & demie.
§ Le 26 Juin 346 avant J. C.

qui

qui s'étoit paſſé dans notre aſſemblée du 16 de ce mois,* ils furent perſuadés que Philippe, d'intelligence avec nous, n'en vouloit qu'aux Thébains, & ne crurent pas devoir ſe défendre. Phalécus leur général lui remit Nicée, & les forts qui ſont aux environs des Thermopyles. Il obtint la permiſſion de ſe retirer de la Phocide avec les 8000 hommes qu'il avoit ſous ſes ordres. A cette nouvelle, les Lacédémoniens, qui venoient ſous la conduite d'Archidamus au ſecours des Phocéens, reprirent tranquillement le chemin du Péloponèſe ; & Philippe, ſans le moindre obſtacle, ſans efforts, ſans avoir perdu un ſeul homme, tient entre ſes mains la deſtinée d'un peuple qui, depuis dix ans, réſiſtoit aux attaques des Thébains & des Theſſaliens acharnés à ſa perte. Elle eſt réſolue ſans doute ; Philippe la doit & l'a promiſe à ſes alliés ; il croira ſe la devoir à lui-même. Il va pourſuivre les Phocéens comme ſacrilèges. S'il exerce contre eux des cruautés, il ſera par-tout condamné par un petit nombre de ſages, mais par-tout adoré de la multitude.

Comme il nous a trompés ! ou plutôt comme nous avons voulu l'être ! Quand il faiſoit attendre ſi long-temps nos députés à Pella, n'étoit-il pas viſible qu'il vouloit paiſiblement achever ſon expédition de Thrace ? quand il les retenoit chez lui, après avoir congédié les autres, n'étoit-il pas clair que ſon intention étoit de finir ſes préparatifs, & de ſuſpendre les nôtres ? quand il nous les renvoyoit avec des paroles qui promettoient tout, & une lettre qui ne promettoit rien, n'étoit-il pas démontré qu'il n'avoit pris aucun engagement avec nous ?

J'ai oublié de vous dire que, dans cette lettre, il nous propoſoit de faire avancer nos troupes, & de terminer, de concert avec lui, la guerre des Phocéens ; mais il ſavoit bien que la lettre ne nous ſeroit remiſe, que lorſqu'il ſeroit maître de la Phocide.

Nous n'avons à préſent d'autre reſſource que l'indulgence ou la pitié de ce prince. La pitié ! Mânes de Thémiſtocle & d'Ariſtide !....En nous alliant avec lui, en concluant tout-à-coup la paix, dans le temps que nous invitions les autres peuples à prendre les armes, nous avons perdu nos poſſeſſions & nos alliés. A qui nous adreſſer maintenant ? Toute la Grèce ſeptentrionale eſt dévouée à Philippe. Dans le Péloponèſe, l'Elide, l'Arcadie & l'Argolide, pleines de ſes partiſans, ne ſauroient, non plus que les autres peuples de ces cantons, nous pardonner notre alliance avec les Lacédémoniens. Ces derniers, malgré l'ardeur bouillante d'Archidamus leur Roi, préfèrent la paix à la guerre. De notre côté,

* Du 12 Juin même année.

quand je jette les yeux sur l'état de la marine, de l'armée & des finances, je n'y vois que les débris d'une puissance autrefois si redoutable.

Un cri général s'est élevé contre nos députés : ils sont bien coupables, s'ils nous ont trahis ; bien malheureux s'ils sont innocens. Je demandois à Eschine, pourquoi ils s'étoient arrêtés en Macédoine ? Il répondit : Nous n'avions pas ordre d'aller plus loin.—Pourquoi il nous avoit bercés de si belles espérances ?—J'ai rapporté ce qu'on m'a dit & ce que j'ai vu, comme on me l'a dit & comme je l'ai vu. Cet orateur, instruit des succès de Philippe, est parti subitement pour se joindre à la troisième députation que nous envoyons à ce prince, & dont il avoit refusé d'être quelques jours auparavant.

SOUS L'ARCHONTE ARCHIAS.

La 3e. année de la 108e. olympiade.

(Depuis le 27 Juin de l'an 346, jusqu'au 15 Juillet de l'an 345 avant J. C.

LETTRE D'APOLLODORE.

*Le 7 de mētagēitnion.** Il nous est encore permis d'être libres. Philippe ne tournera point ses armes contre nous. Les affaires de la Phocide l'ont occupé jusqu'à présent, &, bientôt, d'autres intérêts le ramèneront en Macédoine.

Dès qu'il fut à Delphes, il assembla les Amphictyons. C'étoit pour décerner une peine éclatante contre ceux qui s'étoient emparés du temple & du trésor sacré. La forme étoit légale ; nous l'avions indiquée nous-mêmes par notre décret du 16 de scirophorion † : cependant, comme les Thébains & les Thessaliens, par le nombre de leurs suffrages, entraînent à leur gré les décisions de ce tribunal, la haine & la cruauté devoient nécessairement influer sur le jugement. Les principaux auteurs du sacrilège sont dévoués à l'exécration publique ; il est permis de les poursuivre en tous lieux. La nation, comme complice de leur crime, puisqu'elle en a pris la défense, perd le double suffrage qu'elle avoit dans l'assemblée des Amphictyons, & ce privilège est à jamais dévolu aux rois de Macédoine. A l'exception de trois villes, dont on se contente de détruire les fortifications, toutes seront rasées & réduites en des hameaux de cinquante petites maisons, placés à une certaine distance l'un de l'autre. Les habitans de la

* Le premier août de l'an 346 avant J. C.

† Du 12 juin même année.

Phocide,

Phocide, privés du droit d'offrir des ſacrifices dans le temple, & d'y participer aux cérémonies ſaintes, cultiveront leurs terres ; dépoſeront tous les ans, dans le tréſor ſacré, 60 talens,* juſqu'à ce qu'ils aient reſtitué en entier les ſommes qu'ils en ont enlevées ; ils livreront leurs armes & leurs chevaux, & n'en pourront avoir d'autres, juſqu'à ce que le tréſor ſoit indemniſé. Philippe, de concert avec les Béotiens & les Theſſaliens, préſidera aux jeux Pythiques, à la place des Corinthiens, accuſés d'avoir favoriſé les Phocéens. D'autres articles ont pour objet de rétablir l'union parmi les peuples de la Grèce, & la majeſté du culte dans le temple d'Apollon.

L'avis des Œtéens de Theſſalie fut cruel, parce qu'il fut conforme aux lois portées contre les ſacrilèges. Ils propoſèrent d'exterminer la race impie des Phocéens, en précipitant leurs enfans du haut d'un rocher. Eſchine prit hautement leur défence, & ſauva l'eſpérance de tant de malheureuſes familles.

Philippe a fait exécuter le décret, ſuivant les uns, avec une rigueur barbare ; ſuivant d'autres, avec plus de modération que n'en ont montré les Thébains & les Theſſaliens.

Vingt-deux villes entourées de murailles, faiſoient l'ornement de la Phocide ; la plupart ne préſentent que des amas de cendres & de décombres. On ne voit dans les campagnes que des vieillards, des femmes, des enfans, des hommes infirmes, dont les mains foibles & tremblantes arrachent à peine de la terre quelques alimens groſſiers. Leurs fils, leurs époux, leurs pères ont été forcés de les abandonner. Les uns, vendus à l'encan, gémiſſent dans les fers ; les autres, proſcrits ou fugitifs, ne trouvent point d'aſyle dans la Grèce. Nous en avons reçu quelques uns, & déjà les Theſſaliens nous en font un crime. Quand même des circonſtances plus heureuſes les ramèneroient dans leur patrie, quel temps ne leur faudra-t-il pas pour reſtituer au temple de Delphes, l'or & l'argent dont leurs généraux l'ont dépouillé pendant le cours de la guerre ? On en fait monter la valeur à plus de 10,000 talens†.

Après l'aſſemblée, Philippe offrit des ſacrifices en actions de graces ; &, dans un repas ſplendide, où ſe trouvèrent 200 convives, y compris les députés de la Grèce, & les nôtres en particulier, on n'entendit que des hymnes en l'honneur des dieux, des chants de victoire en l'honneur du prince.

Le 1er de puanepſion‡. Philippe, avant de retourner dans ſes états, a rempli les engagemens qu'il avoit contractés avec les Thébains & les Theſſaliens. Il a donné aux premiers,

* 324,000 livres. † Plus de 54 millions.
‡ Le 23 octobre 346 avant J. C.

Orchomène, Coronée, & d'autres villes de la Béotie, qu'ils ont démantelées; aux ſeconds, Nicée, & les places qui ſont à l'iſſue des Thermopyles, & que les Phocéens avoient enlevées aux Locriens. Ainſi les Theſſaliens reſtent maîtres du détroit; mais ils ſont ſi faciles à tromper, que Philippe ne riſque rien à leur en confier la garde. Pour lui, il a retiré de ſon expédition le fruit qu'il en attendoit, la liberté de paſſer les Thermopyles quand il le jugeroit à propos, l'honneur d'avoir terminé une guerre de religion, le droit de préſider aux jeux Pythiques, & le droit plus important de ſéance & de ſuffrage dans l'aſſemblée des Amphictyons.

Comme cette dernière prérogative peut lui donner une très grande prépondérance ſur les affaires de la Grèce, il eſt très jaloux de ſe la conſerver. Il ne la tient juſqu'à préſent que des Thébains & des Theſſaliens. Pour la rendre légitime, le conſentement des autres peuples de la ligue eſt néceſſaire. Ses ambaſſadeurs & ceux des Theſſaliens, ſont venus dernièrement ſolliciter le nôtre; ils ne l'ont pas obtenu, quoique Démoſthène fût d'avis de l'accorder: il craignoit qu'un refus n'irritât les nations Amphictyoniques, et ne fît de l'Attique une ſeconde Phocide.

Nous ſommes ſi mécontens de la dernière paix, que nous avons été bien aiſes de donner ce dégoût à Philippe. S'il eſt bleſſé de notre oppoſition, nous devons l'être de ſes procédés. En effet, nous lui avons toute cédé, et il ne s'eſt relâché que ſur l'article des villes de Thrace qui nous appartenoient. On va reſter de part & d'autre dans un état de défiance; & de-là réſulteront des infractions & des raccommodemens, qui ſe termineront par quelque éclat funeſte.

Vous êtes étonné de notre audace. Le peuple ne craint plus Philippe depuis qu'il eſt éloigné; nous l'avons trop redouté, quand il étoit dans les contrées voiſines. La manière dont il a conduit & terminé la guerre des Phocéens, ſon déſintéreſſement dans le partage de leurs dépouilles, enfin ſes démarches mieux approfondies, nous doivent autant raſſurer ſur le préſent, que nous effrayer pour un avenir qui n'eſt peut-être pas éloigné. Les autres conquérans ſe hâtent de s'emparer d'un pays, ſans ſonger à ceux qui l'habitent, & n'ont pour nouveaux ſujets que des eſclaves prêts à ſe révolter: Philippe veut conquérir les Grecs avant la Grèce; il veut nous attirer, gagner notre confiance, nous accoutumer aux fers, nous forcer peut-être à lui en demander, &, par des voies lentes & douces, devenir inſenſiblement notre arbitre, notre défenſeur & notre maître.

Je finis par deux traits qu'on m'a racontés de lui. Pendant qu'il

qu'il étoit à Delphes, il apprit qu'un Achéen, nommé Arcadion, homme d'eſprit, & prompt à la répartie, le haïſſoit, et affectoit d'éviter ſa préſence; il le rencontra par haſard. „ Juſqu'à quand me fuirez-vous, lui dit-il avec bonté? „ Juſqu'à ce que, répondit Arcadion, je parvienne en des „ lieux où votre nom ne ſoit pas connu. „ Le Roi ſe prit à rire, et l'engagea, par ſes careſſes, à venir ſouper avec lui.

Ce prince eſt ſi grand, que j'attendois de lui quelque foibleſſe. Mon attente n'a point été trompée: il vient de défendre l'uſage des chars dans ſes états. Savez-vous pourquoi? Un devin lui a prédit qu'il périroit par un char *.

SOUS L'ARCHONTE EUBULUS.

Dans la 4e. année de la 108e. olympiade.

(Depuis le 15 Juillet de l'an 345 juſqu'au 4 Juillet de l'an 344 avant J. C.)

LETTRE D'APPOLLODORE.

Timonide de Leucade eſt arrivé depuis quelques jours. Vous le connûtes à l'Académie. Vous ſavez qu'il accompagna Dion en Sicile, il y a 13 ans, et qu'il combattit toujours à ſes côtés. L'hiſtoire à laquelle il travaille contiendra les détails de cette célèbre expédition.

Rien de plus épouvantable que l'état où il a laiſſé cette île autrefois ſi floriſſante. Il ſemble que la fortune ait choiſi ce théatre pour y montrer en un petit nombre d'années toutes les viciſſitudes des choſes humaines. Elle y fait d'abord paroître deux tyrans qui l'oppriment pendant un demi-ſiècle. Elle ſoulève contre le dernier de ces princes, Dion ſon oncle; contre Dion, Callipe ſon ami; contre cet infâme aſſaſſin, Hipparinus qu'elle fait périr deux ans après d'une mort violente; elle le remplace par une ſucceſſion rapide de deſpotes moins puiſſans, mais auſſi cruels que les premiers.

Ces différentes éruptions de la tyrannie, précédées, accompagnées & ſuivies de terribles ſecouſſes, ſe diſtinguent toutes, comme celles de l'Etna, par des traces effrayantes. Les mêmes ſcènes ſe renouvellent à chaque inſtant dans les principales villes de la Sicile. La plupart ont briſé les liens qui faiſoient leur force, en les attachant à la capitale, & ſe ſont livrées à des chefs qui les ont aſſervies en leur promettant la liberté. Hippon s'eſt rendu maître de Meſſine; Mamercus, de Catane; Icétas de Léonte; Niſéus, de Syracuſe;

* Les auteurs qui rapportent cette anecdote, ajoutent qu'on avoit gravé un char ſur le manche du poignard dont ce prince fut aſſaſſiné.

Leptine, d'Apollonie : d'autres villes gémiſſent ſous le joug de Nicodème, d'Apolloniade, &c. Ces révolutions ne ſe ſont opérées qu'avec des torrens de ſang, qu'avec des haines implacables & des crimes atroces.

Les Carthaginois, qui occupent pluſieurs places en Sicile, étendent leurs conquêtes, & font journellement des incurſions ſur les domaines des villes Grecques, dont les habitans éprouvent, ſans la moindre interruption, les horreurs d'une guerre étrangère & d'une guerre civile ; ſans ceſſe expoſés aux attaques des Barbares, aux entrepriſes du tyran de Syracuſe, aux attentats de leurs tyrans particuliers, à la rage des partis, parvenue au point d'armer les gens de bien les uns contre les autres.

Tant de calamités n'ont fait de la Sicile qu'une ſolitude profonde, qu'un vaſte tombeau. Les hameaux, les bourgs ont diſparu. Les campagnes incultes, les villes à demi détruites & déſertes, ſont glacées d'effroi à l'aſpect menaçant de ces citadelles qui renferment leurs tyrans, entourés des miniſtres de la mort.

Vous le voyez, Anacharſis, rien n'eſt ſi funeſte pour une nation qui n'a plus de mœurs, que d'entreprendre de briſer ſes fers. Les Grecs de Sicile étoient trop corrompus pour conſerver leur liberté, trop vains pour ſupporter la ſervitude. Leurs diviſions, leurs guerres ne ſont venues que de l'alliance monſtrueuſe qu'ils ont voulu faire de l'amour de l'indépendance avec le goût exceſſif des plaiſirs. A force de ſe tourmenter, ils ſont devenus les plus infortunés des hommes, & les plus vils des eſclaves.

Timonide ſort d'ici dans le moment : il a reçu des lettres de Syracuſe. Denys eſt remonté ſur le trône ; il en a chaſſé Niſéus, fils du même père que lui, mais d'une autre mère. Niſéus régnoit depuis quelques années, & perpétuoit avec éclat la tyrannie de ſes prédéceſſeurs. Trahi des ſiens, jeté dans un cachot, condamné à perdre la vie, il en a paſſé les derniers jours dans une ivreſſe continuelle ; il eſt mort comme ſon frère Hipparinus, qui avoit régné avant lui, comme vécut un autre de ſes frères, nommé Apollocrate.

Denys a de grandes vengeances à exercer contre ſes ſujets. Ils l'avoient dépouillé du pouvoir ſuprême ; il a traîné, pendant pluſieurs années, en Italie le poids de l'ignominie & du mépris. On craint l'altière impétuoſité de ſon caractère ; on craint un eſprit effarouché par le malheur : c'eſt une nouvelle intrigue pour la grande tragédie que la fortune repréſente en Sicile.

LETTRE D'APPOLLODORE.

On vient de recevoir des nouvelles de Sicile. Denys ſe croyoit heureux ſur un trône pluſieurs fois ſouillé du ſang de ſa famille. C'étoit le moment fatal où l'attendoit ſa deſtinée : ſon épouſe, ſes filles, le plus jeune de ſes fils viennent de périr tous enſemble de la mort la plus lente & la plus douloureuſe. Lorſqu'il partit de l'Italie pour la Sicile, il les laiſſa dans la capitale des Locriens Epizéphyriens, qui profitèrent de ſon abſence pour les aſſiéger dans la citadelle. S'en étant rendus maîtres, ils les dépouillèrent de leurs vêtemens, & les expoſèrent à la brutalité des déſirs d'une populace effrénée, dont la fureur ne fut pas aſſouvie par cet excès d'indignité. On les fit expirer, en leur enfonçant des aiguilles ſous les ongles ; on briſa leurs os dans un mortier ; les reſtes de leurs corps, mis en morceaux, furent jetés dans les flammes ou dans la mer, après que chaque citoyen eut été forcé d'en goûter.

Denys étoit accuſé d'avoir, de concert avec les médecins, abrégé par le poiſon, la vie de ſon père ; il l'étoit d'avoir fait périr quelques uns de ſes frères & de ſes parens, qui faiſoient ombrage à ſon autorité. Il a fini par être le bourreau de ſon épouſe & de ſes enfans. Lorſque les peuples ſe portent à de ſi étranges barbaries, il faut remonter plus haut pour trouver le coupable. Examinez la conduite des Locriens ; ils vivoient tranquillement ſous des lois qui maintenoient l'ordre & la décence dans leur ville. Denys, chaſſé de Syracuſe, leur demande un aſyle ; ils l'accueillent avec d'autant plus d'égards, qu'ils avoient un traité d'alliance avec lui, & que ſa mère avoit reçu le jour parmi eux. Leurs pères, en permettant, contre les lois d'une ſage politique, qu'une famille particulière donnât une Reine à la Sicile, n'avoient pas prévu que la Sicile leur rendroit un tyran. Denys, par le ſecours de ſes parens & de ſes troupes, s'empare de la citadelle, ſaiſit les biens des riches citoyens, preſque tous maſſacrés par ſes ordres, expoſe leurs épouſes & leurs filles à la plus infâme proſtitution, &, dans un petit nombre d'années, détruit pour jamais les lois, les mœurs, le repos & le bonheur d'une nation, que tant d'outrages ont rendue féroce.

Le malheur épouvantable qu'il vient d'eſſuyer, a répandu la terreur dans tout l'empire. Il n'en faut pas douter ; Denys va renchérir ſur les cruautés de ſon père, & réaliſer une prédiction qu'un Sicilien m'a racontée ces jours paſſés.

Pendant que tous les ſujets de Denys l'Ancien faiſoient des imprécations contre lui, il apprit avec ſurpriſe, qu'une femme

me de Syracuſe, extrêmement agée, demandoit tous les matins aux dieux de ne pas ſurvivre à ce prince. Il la fit venir, & voulut ſavoir la raiſon d'un ſi tendre intérêt. " Je vais vous „ la dire, répondit-elle : Dans mon enfance, il y a bien long- „ temps de cela, j'entendois tout le monde ſe plaindre de celui „ qui nous gouvernoit, & je déſirois ſa mort avec tout le „ monde ; il fut maſſacré. Il en vint un ſecond qui, s'étant „ rendu maître de la citadelle, fit regretter le premier. Nous „ conjurions les dieux de nous en délivrer ; ils nous exau- „ cèrent. Vous parûtes, & vous nous avez fait plus de mal „ que les deux autres. Comme je penſe que le quatrième „ ſeroit encore plus cruel que vous, j'adreſſe tous les jours des „ vœux au ciel pour votre conſervation.„ Denys, frappé de la franchiſe de cette femme, la traita fort bien ; il ne la fit pas mourir.

SOUS L'ARCHONTE LYCISCUS.

La 1re. année de la 108e. olympiade.

(Depuis le 4 Juillet de l'an 344, juſqu'au 23 Juillet de l'an 343 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Les rois de Macédoine haïſſoient les Illyriens, qui les avoient ſouvent battus ; Philippe ne hait aucun peuple, parce qu'il n'en craint aucun. Il veut ſimplement les ſubjuguer tous.

Suivez, ſi vous le pouvez, les opérations rapides de ſa dernière campagne. Il raſſemble une forte armée, tombe ſur l'Illyrie, s'empare de pluſieurs villes, fait un butin immenſe, revient en Macédoine, pénètre en Theſſalie où l'appellent ſes partiſans, la délivre de tous les petits tyrans qui l'opprimoient, la partage en quatre grands diſtricts, place à leur tête les chefs quelle déſire & qui lui ſont dévoués, s'attache par de nouveaux liens les peuples qui l'habitent, ſe fait confirmer les droits qu'il percevoit dans leurs ports, & retourne paiſiblement dans ſes états. Qu'arrive-t-il de-là ? Tandis que les barbares traînent, en frémiſſant de rage, les fers qu'il leur a donnés, les Grecs aveuglés courent au-devant de la ſervitude. Ils le regardent comme l'ennemi de la tyrannie, comme leur ami, leur bienfaiteur, leur ſauveur. Les uns briguent ſon alliance ; les autres implorent ſa protection. Actuellement même, il prend avec hauteur la défenſe des Meſſéniens & des Argiens ; il leur fournit des troupes & de l'argent ; il fait

fait dire aux Lacédémoniens, que, s'ils s'aviſent de les attaquer, il entrera dans le Péloponèſe. Démoſthène eſt allé en Meſſénie & dans l'Argolide ; il a vainement tâché d'éclairer ces nations ſur leurs intérêts....

DU MÊME.

Il nous eſt arrivé des ambaſſadeurs de Philippe. Il ſe plaint des calomnies que nous ſemons contre lui, au ſujet de la dernière paix. Il ſoutient qu'il n'avoit pris aucun engagement, qu'il n'avoit fait aucune promeſſe : il nous défie de prouver le contraire. Nos députés nous ont donc indignement trompés ; il faut donc qu'ils ſe juſtifient, ou qu'ils ſoient punis. C'eſt ce que Démoſthène avoit propoſé.

Ils le feront bientôt. L'orateur Hypéride dénonça dernièrement Philocrate, & dévoila ſes indignes manœuvres. Tous les eſprits étoient ſoulevés contre l'accuſé, qui demeuroit tranquille. Il attendoit que la fureur de la multitude fût calmée. „ Défendez-vous donc, lui dit quelqu'un ;—Il „ n'eſt pas temps.—Et qu'attendez-vous ?—Que le peuple ait „ condamné quelque autre orateur. „ A la fin pourtant, convaincu d'avoir reçu de riches préſens de Philippe, il a pris la fuite pour ſe dérober au ſupplice.

LETTRE DE CALLIMÉDON.

Vous avez ouï dire que du temps de nos pères, il y a dix à douze ſiècles, les dieux, pour ſe délaſſer de leur bonheur, venoient quelquefois ſur la terre s'amuſer avec les filles des mortels. Vous croyez qu'ils ſe ſont depuis dégoûtés de ce commerce ; vous vous trompez.

Il n'y a pas long-temps que je vis un athlète, nommé Attalus, né à Magnéſie, ville ſituée ſur le Méandre en Phrygie. Il arrivoit des jeux Olympiques, & n'avoit remporté du combat que des bleſſures aſſez conſidérables. J'en témoignai ma ſurpriſe, parce qu'il me paroiſſoit d'une force invincible. Son père, qui étoit avec lui, me dit : On ne doit attribuer ſa défaite qu'à ſon ingratitude ; en ſe faiſant inſcrire, il n'a pas déclaré ſon véritable père, qui s'en eſt vengé, en le privant de la victoire.—Il n'eſt donc pas votre fils ?—Non, c'eſt le Méandre qui lui a donné le jour.—Il eſt fils d'un fleuve ?—Sans doute ; ma femme me l'a dit, & tout Magnéſie en fut temoin. Suivant un uſage très ancien, nos filles, avant de ſe marier, ſe baignent dans les eaux du Méandre, & ne manquent pas d'offrir au dieu leurs premières faveurs ; il les dédaigne ſouvent ; il accepta celles de ma femme. Nous vîmes de loin cette divinité ſous la figure d'un beau jeune homme, la

la conduire dans des buiſſons épais, dont le rivage eſt couvert. —Et comment ſavez-vous que c'étoit le fleuve?—Il le falloit bien; il avoit la tête couronnée de roſeaux.—Je me rends à cette preuve.

Je fis part à pluſieurs de mes amis de cette étrange converſation; ils me citèrent un muſicien d'Epidamne, nommé Carion, qui prétend qu'un de ſes enfans eſt fils d'Hercule. Æſchine me raconta le fait ſuivant*. Je rapporte ſes paroles.

J'étois dans la Troade avec le jeune Cimon. J'étudiois l'Iliade ſur les lieux mêmes; Cimon étudioit toute autre choſe. On devoit marier un certain nombre de filles. Callirhoé, la plus belle de toutes, alla ſe baigner dans le Scamandre. Sa nourrice ſe tenoit ſur le rivage, à une certaine diſtance. Callirhoé fut à peine dans le fleuve, qu'elle dit à haute voix: Scamandre, recevez l'hommage que nous vous devons. Je le reçois, répondit un jeune homme, qui ſe leva du milieu de quelques arbriſſeaux. J'étois avec tout le peuple dans un ſi grand éloignement, que nous ne pûmes diſtinguer les traits de ſon viſage: d'ailleurs ſa tête étoit couverte de roſeaux. Le ſoir je riois avec Cimon, de la ſimplicité de ces gens-là.

Quatre jours après, les nouvelles mariées parurent avec tous leurs ornemens, dans une proceſſion que l'on faiſoit en l'honneur de Vénus. Pendant qu'elle défiloit, Callirhoé appercevant Cimon à mes côtés, tombe tout-à-coup à ſes piés, & s'écrie avec une joie naïve: Oh ma nourice, voilà le dieu Scamandre, mon premier époux! La nourrice jette les hauts cris; l'impoſture eſt découverte; Cimon diſparoit; je le ſuis de près: arrivé à la maiſon, je le traite d'imprudent, de ſcélérat. Mais lui, de me rire au nez. Il me cite l'exemple de l'athlète Attalus, du muſicien Carion. Après tout, ajoute-t-il, Homère a mis le Scamandre en tragédie, & je l'ai mis en comédie. J'irai plus loin encore: je veux donner un enfant à Bacchus, un autre à Apollon. Fort bien, répondis-je; mais en attendant, nous allons être brûlés vifs, car je vois le peuple s'avancer avec des tiſons ardens. Nous n'eûmes que le temps de nous ſauver par une porte de derrière, & de nous rembarquer au plus vîte.

Mon cher Anacharſis, quand on dit qu'un ſiècle eſt éclairé, cela ſignifie qu'on trouve plus de lumières dans certaines villes que dans d'autres; & que, dans les premières, la principale claſſe des citoyens eſt plus inſtruite qu'elle ne l'étoit autrefois.

* Ce fait n'arriva que quelques années après: mais comme il s'agit ici des mœurs, j'ai cru qu'on me pardonneroit l'anachroniſme, & qu'il ſuffiroit d'e avertir.

La

La multitude, je n'en excepte pas celle d'Athènes, tient d'autant plus à ſes ſuperſtitions, qu'on fait plus d'efforts pour l'en arracher. Pendant les dernières fêtes d'Eleuſis, la jeune & charmante Phryné s'étant dépouillée de ſes habits, & laiſſant tomber ſes beaux cheveux ſur ſes épaules, entra dans la mer, & ſe joua long-temps au milieu des flots. Un nombre infini de ſpectateurs couvroit le rivage; quand elle ſortit, ils s'écrièrent tous: c'eſt Vénus qui ſort des eaux. Le peuple l'auroit priſe pour la Déeſſe, ſi elle n'étoit pas ſi connue, &, peut-être même, ſi les gens éclairés avoient voulu favoriſer une pareille illuſion.

N'en doutez pas, les hommes ont deux paſſions favorites, que la philoſophie ne détruira jamais; celle de l'erreur, & celle de l'eſclavage. Mais laiſſons la philoſophie, & revenons à Phryné. La ſcène qu'elle nous donna, & qui fut trop applaudie pour ne pas ſe réitérer, tournera ſans doute à l'avantage des arts. Le peintre Apelle, & le ſculpteur Praxitèle étoient ſur le rivage. L'un & l'autre ont réſolu de repréſenter la naiſſance de Vénus, d'après le modèle qu'ils avoient ſous les yeux.

Vous la verrez à votre retour, cette Phryné, & vous conviendrez qu'aucune des beautés de l'Aſie n'a offert à vos yeux tant de graces à-la-fois. Praxitèle en eſt éperdument amoureux. Il ſe connoit en beauté; il avoue qu'il n'a jamais rien trouvé de ſi parfait. Elle vouloit avoir le plus bel ouvrage de cet artiſte. Je vous le donne avec plaiſir, lui dit-il, à condition que vous le choiſirez vous-même. Mais comment ſe déterminer au milieu de tant de chef-d'œuvres? Pendant qu'elle héſitoit, un eſclave ſecrètement gagné vint en courant annoncer à ſon maître, que le feu avoit pris à l'atelier, que la plupart des ſtatues étoient détruites, que les autres étoient ſur le point de l'être. Ah! c'en eſt fait de moi, s'écrie Praxitèle, ſi l'on ne ſauve pas l'Amour & le Satyre: Raſſurez-vous, lui dit Phryné en riant; j'ai voulu, par cette fauſſe nouvelle, vous forcer à m'éclairer ſur mon choix. Elle prit la figure de l'Amour, & ſon projet eſt d'en enrichir la ville de Theſpies, lieu de ſa naiſſance. On dit auſſi que cette ville veut lui conſacrer une ſtatue dans l'enceinte du temple de Delphes, & la placer à côté de celle de Philippe. Il convient en effet qu'une courtiſane ſoit auprès d'un conquérant.

Je pardonne à Phryné de ruiner ſes amans; mais je ne lui pardonne pas de les renvoyer enſuite. Nos lois plus indulgentes fermoient les yeux ſur ſes fréquentes infidélités, & ſur la licence de ſes mœurs: mais on la ſoupçonna d'avoir, à l'exemple d'Alcibiade, profané les myſtères d'Eleuſis. Elle

fut

fut déférée au tribunal des Héliaſtes ; elle y comparut, &, à meſure que les juges entroient, elle arroſoit leurs mains de ſes larmes. Euthias, qui la pourſuivoit, conclut à la mort. Hypéride parla pour elle. Ce célèbre orateur, qui l'avoit aimée, qui l'aimoit encore, s'appercevant que ſon éloquence ne faiſoit aucune impreſſion, s'abandonna tout-à-coup au ſentiment qui l'animoit. Il fait approcher Phryné, déchire les voiles qui couvroient ſon ſein, & repréſente fortement que ce ſeroit une impiété de condamner à mort la prêtreſſe de Vénus. Les juges, frappés d'une crainte religieuſe, & plus éblouis encore des charmes expoſés à leurs yeux, reconnurent l'innocence de Phryné.

Depuis quelque temps la ſolde des troupes étrangères nous a coûté plus de mille talens.* Nous avons perdu ſoixante-quinze villes qui étoient dans notre dépendance : mais nous avons peut-être acquis autant de beautés plus aimables les unes que les autres. Elles augmentent ſans doute les agrémens de la ſociété ; mais elles en multiplient les ridicules. Nos orateurs, nos philoſophes, les perſonnages les plus graves ſe piquent de galanterie. Nos petites-maîtreſſes apprennent les mathématiques. Gnathène n'a pas beſoin de cette reſſource pour plaire. Diphilus, qui l'aime beaucoup, donna dernièrement une comédie dont il ne peut attribuer la chûte à la cabale. J'arrivai un moment après chez ſon amie : il y vint pénétré de douleur ; en entrant, il la pria de lui laver les piés.† Vous n'en avez pas beſoin, lui dit-elle, tout le monde vous a porté ſur les épaules.

Le même, dînant un jour chez elle, lui demandoit comment elle faiſoit pour avoir du vin ſi frais. Je le fais rafraîchir, répondit-elle, dans un puits où j'ai jeté les prologues de vos pièces.

Avant de finir, je veux vous rapporter un jugement que Philippe vient de prononcer. On lui avoit préſenté deux ſcélérats également coupables ; ils méritoient la mort : mais il n'aime pas à verſer le ſang. Il a banni l'un de ſes états, & condamné l'autre à pourſuivre le premier, juſqu'à ce qu'il le ramène en Macédoine.

LETTRE D'APOLLODORE.

Iſocrate vient de me montrer une lettre qu'il écrit à Philippe. Un vieux courtiſan ne ſeroit pas plus adroit à flatter un prince. Il s'excuſe d'oſer lui donner des conſeils ; mais il s'y trouve contraint : l'intérêt d'Athènes & de la Grèce

* Plus de cinq millions quatre cent mille livres.
† Pluſieurs Athéniens alloient piés nus.

l'exige :

l'exige: il s'agit d'un objet important, du ſoin que le roi de Macédoine devroit prendre de ſa conſervation. Tout le monde vous blâme, dit-il, de vous précipiter dans le danger avec moins de précaution qu'un ſimple ſoldat. Il eſt beau de mourir pour ſa patrie, pour ſes enfans, pour ceux qui nous ont donné le jour ; mais rien de ſi condamnable, que d'expoſer une vie d'où dépend le ſort d'un empire, & de ternir, par une funeſte témérité, le cours brillant de tant d'exploits. Il lui cite l'exemple des rois de Lacédémone, entourés dans la mêlée de pluſieurs guerriers qui veillent ſur leurs jours ; de Xerxès, roi de Perſe, qui, malgré ſa défaite, ſauva ſon royaume en veillant ſur les ſiens ; de tant de généraux qui, pour ne s'être pas ménagés, ont entraîné la perte de leurs armées.

Il voudroit établir, entre Philippe & les Athéniens, une amitié ſincère, & diriger leurs forces contre l'empire des Perſes. Il fait les honneurs de la république: il convient que nous avons des torts, mais les dieux mêmes ne ſont pas irréprochables à nos yeux.

Je m'arrête, & ne ſuis point ſurpris qu'un homme agé de plus de quatre-vingt-dix ans, rampe encore, après avoir rampé toute ſa vie. Ce qui m'afflige, c'eſt que beaucoup d'Athéniens penſent comme lui ; & vous devez en conclure que, depuis votre départ, nos idées ſont bien changées.

Fin du Chapitre ſoixante-et-unième.

CHAPITRE LXII.

De la nature des Gouvernemens, ſuivant Ariſtote & d'autres Philoſophes.

CE fut à Smyrne, à notre retour de Perſe,* qu'on nous remit les dernières lettres que j'ai rapportées. Nous apprîmes dans cette ville, qu'Ariſtote, après avoir paſſé trois ans auprès d'Hermias, gouverneur d'Atarnée, s'étoit établi à Mytilène, capitale de Leſbos.

Nous étions ſi près de lui, & nous avions été ſi long-temps ſans le voir, que nous réſolûmes de l'aller ſurprendre ; cette attention le tranſporta de joie. Il ſe diſpoſoit à partir pour la Macédoine ; Philippe avoit enfin obtenu de lui qu'il ſe chargeroit de l'éducation d'Alexandre ſon fils. Je ſacrifie ma liberté, nous dit-il, mais voici mon excuſe ; il nous montra

* Au printemps de l'année 343 avant J. C.

une

une lettre du Roi ; elle étoit conçue en ces termes : ,, J'ai ,, un fils, & je rends graces aux dieux, moins encore de me ,, l'avoir donné, que de l'avoir fait naître de votre temps. ,, J'eſpère que vos ſoins & vos lumières le rendront digne de ,, moi & de cet empire. ,,

Nous paſſions des journées entières avec Ariſtote ; nous lui rendîmes un compte exact de notre voyage ; les détails ſuivans parurent l'intéreſſer. Nous étions, lui dis je, en Phénicie, nous fûmes priés à dîner avec quelques ſeigneurs Perſes, chez le Satrape de la province : la converſation, ſuivant l'uſage, ne roula que ſur le grand Roi. Vous ſavez que ſon autorité eſt moins reſpectée dans les pays éloignés de la capitale. Ils citèrent pluſieurs exemples de ſon orgueil & de ſon deſpotiſme : Il faut convenir, dit le Satrape, que les Rois ſe croient d'une autre eſpèce que nous. Quelques jours après, nous trouvant avec pluſieurs officiers ſubalternes, employés dans cette province, ils racontèrent les injuſtices qu'ils eſſuyoient de la part du Satrape. Tout ce que j'en conclus, dit l'un deux, c'eſt qu'un Satrape ſe croit d'une nature différente de la nôtre. J'interrogeai leurs eſclaves ; tous ſe plaignirent de la rigueur de leur ſort, & convinrent que leurs maîtres ſe croyoient d'une eſpèce ſupérieure à la leur. De notre côté, nous reconnûmes avec Platon que la plupart des hommes, tour-à-tour eſclaves & tyrans, ſe révoltent contre l'injuſtice, moins par la haine qu'elle mérite, que par la crainte qu'elle inſpire.

Etant à Suze, dans une converſation que nous eûmes avec un Perſe, nous lui dîmes que la condition des deſpotes eſt ſi malheureuſe, qu'ils ont aſſez de puiſſance pour opérer les plus grands maux. Nous déplorions en conſéquence l'eſclavage où ſon pays étoit réduit, & nous l'oppoſions à la liberté dont on jouit dans la Grèce. Il nous répondit en ſouriant : vous avez parcouru pluſieurs de nos provinces ; comment les avez-vous trouvées ? Très floriſſantes, lui dis-je ; une nombreuſe population, un grand commerce, l'agriculture honorée & hautement protégée par le ſouverain, des manufactures en activité, une tranquillité profonde, quelques vexations de la part des gouverneurs.

Ne vous fiez donc pas, reprit-il, aux vaines déclamation de vos écrivains. Je la connois cette Grèce dont vous parlez ; j'y ai paſſé pluſieurs années ; j'ai étudié ſes inſtitutions, & j'ai été témoin des troubles qui la déchirent. Citez-moi, je ne dis pas une nation entière, mais une ſeule ville, qui n'éprouve pas à tous momens les cruautés du deſpotiſme, ou les convulſions de l'anarchie. Vos lois ſont excellentes, & ne

ſont

ſont pas mieux obſervées que les nôtres ; car nous en avons de très ſages, & qui reſtent ſans effet, parce que l'empire eſt trop riche & trop vaſte. Quand le ſouverain les reſpecte, nous ne changerions pas notre deſtinée pour la vôtre ; quand il les viole, le peuple a du moins la conſolation d'eſpérer que la foudre ne frappera que les principaux citoyens, & qu'elle retombera ſur celui qui l'a lancée : en un mot, nous ſommes quelquefois malheureux par l'abus du pouvoir ; vous l'êtes preſque toujours par l'excès de la liberté.

Ces réflexions engagèrent inſenſiblement Ariſtote à nous parler des différentes formes de gouvernemens ; il s'en étoit occupé depuis notre départ : il avoit commencé par recueillir les lois & les inſtitutions de preſque toutes les nations Grecques & barbares ; il nous les fit voir rangées par ordre, & accompagnées de remarques, dans autant de traités particuliers, au nombre de plus de 150 * ; il ſe flattoit de pouvoir un jour compléter ce recueil. Là, ſe trouvent la conſtitution d'Athènes, celles de Lacédémone, des Theſſaliens, des Arcadiens, de Syracuſe, de Marſeille, juſqu'à celle de la petite île d'Ithaque.

Cette immenſe collection pouvoit par elle-même aſſurer la gloire de l'auteur ; mais il ne la regardoit que comme un échafaud pour élever un monument plus précieux encore. Les faits étoient raſſemblés ; ils préſentoient des différences & des contradictions frappantes : pour en tirer des réſultats utiles au genre humain, il falloit faire ce qu'on n'avoit pas fait encore, remonter à l'eſprit des lois, & les ſuivre dans leurs effets ; examiner, d'après l'expérience de pluſieurs ſiècles, les cauſes qui conſervent ou détruiſent les états ; propoſer des remèdes contre les vices qui ſont inhérens à la conſtitution, & contre les principes d'altération qui lui ſont étrangers ; dreſſer enfin pour chaque légiſlateur un code lumineux, à la faveur duquel il puiſſe choiſir le gouvernement qui conviendra le mieux au caractère de la nation, ainſi qu'aux circonſtances des temps & des lieux.

Ce grand ouvrage étoit preſque achevé, quand nous arrivâmes à Mytilène, & parut quelques années après. Ariſtote nous permit de le lire, & d'en faire l'extrait que je joins ici † ; je le diviſe en deux parties.

PREMIÈRE

* Diogène Laërce dit que le nombre de ces traités étoit de 158. Ammonius, dans la vie d'Ariſtote, le porte à 255.

† Ariſtote a ſuivi, dans cet ouvrage, à peu-près la même méthode que dans ceux qu'il a compoſés ſur les animaux. Après les principes généraux, il traite des différentes formes de gouvernemens, de leurs parties conſtitutives, de leurs variations, des cauſes de leur décadence, des moyens

PREMIÈRE PARTIE.

Sur les différentes espèces de Gouvernemens.

IL faut d'abord distinguer deux sortes de gouvernemens; ceux où l'utilité publique est comptée pour tout, & ceux où elle n'est comptée pour rien. Dans la première classe, nous placerons la monarchie tempérée, le gouvernement aristocratique, & le républicain proprement dit: ainsi la constitution peut être excellente, soit que l'autorité se trouve entre les mains d'un seul, soit qu'elle se trouve entre les mains de plusieurs, soit qu'elle réside dans celles du peuple.

La seconde classe comprend la tyrannie, l'oligarchie & la démocratie, qui ne sont que des corruptions des trois premières formes de gouvernement; car la monarchie tempérée dégénère en tyrannie ou despotisme, lorsque le souverain, rapportant tout à lui, ne met plus de bornes à son pouvoir; l'aristocratie en oligarchie, lorsque la puissance suprême n'est plus le partage d'un certain nombre de personnes vertueuses, mais d'un petit nombre de gens, uniquement distingués par leurs richesses; le gouvernement républicain en démocratique, lorsque les plus pauvres ont trop d'influence dans les délibérations publiques.

Comme le nom de Monarque désigne également un Roi & un tyran, & qu'il peut se faire que la puissance de l'un soit aussi absolue que celle de l'autre, nous les distinguerons par deux principales différences*; l'une tirée de l'usage qu'ils font de leur pouvoir; l'autre, des dispositions qu'ils trouvent dans leurs sujets. Quant à la première, nous avons déjà dit que le Roi rapporte tout à son peuple, & le tyran à lui seul.

qui servent à les maintenir, &c. &c. Il discute tous ces points, comparant sans cesse les constitutions entre elles, pour en montrer les ressemblances & les différences, & sans cesse confirmant ses réflexions par des exemples. Si je m'étois assujetti à sa marche, il auroit fallu extraire livre par livre, & chapitre par chapitre, un ouvrage qui n'est lui-même qu'un extrait; mais, ne voulant que donner une idée de la doctrine de l'auteur, j'ai tâché, par un travail beaucoup plus pénible, de rapprocher les notions de même genre, éparses dans cet ouvrage, & relatives, les unes aux différentes formes de gouvernemens, les autres à la meilleure de ces formes. Une autre raison m'a engagé à prendre ce parti: le traité de la république, tel que nous l'avons, est divisé en plusieurs livres; or d'habiles critiques prétendent que cette division ne vient point de l'auteur, & que des copistes ont, dans la suite, interverti l'ordre de ces livres.

* Xénophon établit entre un roi & un tyran, la même différence qu'Aristote. Le premier, dit-il, est celui qui gouverne suivant les lois, & du consentement de son peuple; le second, celui dont le gouvernement, arbitraire & détesté du peuple, n'est point fondé sur les lois. Voyez aussi ce qu'observent à ce sujet Platon, Aristippe, & d'autres encore.

Quant

Quant à la ſeconde, nous diſons que l'autorité la plus abſolue devient légitime, ſi les ſujets conſentent à l'établir ou à la ſupporter.

D'après ces notions préliminaires, nous découvrirons dans l'hiſtoire des peuples, cinq eſpèces de royautés.

La première eſt celle qu'on trouve fréquemment dans les temps héroïques : le ſouverain avoit le droit de commander les armées, d'infliger la peine de mort pendant qu'il les commandoit, de préſider aux ſacrifices, de juger les cauſes des particuliers, & de tranſmettre ſa puiſſance à ſes enfans. La ſeconde s'établiſſoit, lorſque des diſſentions interminables forçoient une ville à dépoſer ſon autorité entre les mains d'un particulier, ou pour toute ſa vie, ou pour un certain nombre d'années. La troiſième eſt celle des nations barbares de l'Aſie : le ſouverain y jouit d'un pouvoir immenſe, qu'il a néanmoins reçu de ſes pères, & contre lequel les peuples n'ont pas réclamé. La quatrième eſt celle de Lacédémone : elle paroit la plus conforme aux lois, qui l'ont bornée au commandement des armées, & à des fonctions relatives au culte divin. La cinquième enfin, que je nommerai royauté ou monarchie tempérée, eſt celle où le ſouverain exerce dans ſes états la même autorité qu'un père de famille dans l'intérieur de ſa maiſon.

C'eſt la ſeule dont je dois m'occuper ici. Je ne parlerai pas de la première, parce qu'elle eſt preſque par-tout abolie depuis long-temps ; ni de la ſeconde, parce qu'elle n'étoit qu'une commiſſion paſſagère ; ni de la troiſième, parce qu'elle ne convient qu'à des Aſiatiques, plus accoutumés à la ſervitude que les Grecs & les Européens ; ni de celle de Lacédémone, parce que, reſſerrée dans des limites très étroites, elle ne fait que partie de la conſtitution, & n'eſt pas par elle-même un gouvernement particulier.

Voici donc l'idée que nous nous formons d'une véritable royauté. Le ſouverain jouit de l'autorité ſuprême, & veille ſur toutes les parties de l'adminiſtration, ainſi que ſur la tranquilité de l'état.

C'eſt à lui de faire exécuter les lois ; & comme, d'un côté, il ne peut les maintenir contre ceux qui les violent, s'il n'a pas un corps de troupes à ſa diſpoſition, & que, d'un autre côté, il pourroit abuſer de ce moyen, nous établirons pour règle générale, qu'il doit avoir aſſez de force pour réprimer les particuliers, & point aſſez pour opprimer la nation.

Il pourra ſtatuer ſur les cas que les lois n'ont pas prévus. Le ſoin de rendre la juſtice & de punir les coupables, ſera confié à des magiſtrats. Ne pouvant ni tout voir, ni tout

régler lui-même, il aura un conſeil qui l'éclairera de ſes lumières, & le ſoulagera dans les détails de l'adminiſtration.

Les impôts ne ſeront établis qu'à l'occaſion d'une guerre, ou de quelque autre beſoin de l'état. Il n'inſultera point à la misère des peuples, en prodiguant leurs biens à des étrangers, des hiſtrions & des courtiſanes. Il faut de plus que, méditant ſur la nature du pouvoir dont il eſt revêtu, il ſe rende acceſſible à ſes ſujets, & vive au milieu d'eux comme un père au milieu de ſes enfans; il faut qu'il ſoit plus occupé de leurs intérêts que des ſiens; que l'éclat qui l'environne inſpire le reſpect & non la terreur; que l'honneur ſoit le mobile de toutes ſes entrepriſes, & que l'amour de ſon peuple en ſoit le prix; qu'il diſcerne & récompenſe le mérite, & que, ſous ſon empire, les riches, maintenus dans la poſſeſſion de leurs biens, & les pauvres, protégés contre les entrepriſes des riches, apprennent à s'eſtimer eux-mêmes, & à chérir une des belles conſtitutions établies parmi les hommes.

Cependant comme ſon excellence dépend uniquement de la modération du prince, il eſt viſible que la ſûreté & la liberté des ſujets doivent en dépendre auſſi; & c'eſt ce qui fait que dans les villes de la Grèce, les citoyens s'eſtimant tous égaux, & pouvant tous participer à l'autorité ſouveraine, ſont plus frappés des inconvéniens que des avantages d'un gouvernement, qui peut tour-à-tour faire le bonheur ou le malheur d'un peuple*.

La royauté n'étant fondée que ſur la confiance qu'elle inſpire, elle ſe détruit lorſque le ſouverain ſe rend odieux par ſon deſpotiſme, ou mépriſable par ſes vices.

Sous un tyran, toutes les forces de la nation ſont tournées contre elle-même. Le gouvernement fait une guerre continuelle aux ſujets; il les attaque dans leurs lois, dans leurs biens, dans leur honneur; & il ne leur laiſſe que le ſentiment profond de leur misère.

Au lieu qu'un Roi ſe propoſe la gloire de ſon règne & le bien de ſon peuple, un tyran n'a d'autre vue que d'attirer à lui toutes les richeſſes de l'état, & de les faire ſervir à ſes ſales voluptés. Denys, roi de Syracuſe, avoit tellement multiplié les impôts, que, dans l'eſpace de cinq ans, les biens de tous les particuliers étoient entrés dans ſon tréſor. Comme le tyran

* Ariſtote n'a preſque rien dit ſur les grandes monarchies qui ſubſiſtoient encore de ſon temps, telles que celles de Perſe & d'Egypte; il ne s'eſt pas expliqué non plus ſur le gouvernement de Macédoine, quoiqu'il dût bien le connoître. Il n'avoit en vue que l'eſpèce de royauté qui s'étoit quelquefois établie en certaines villes de la Grèce, & qui étoit d'une autre nature que les monarchies modernes.

ne

ne règne que par la crainte qu'il inſpire, ſa ſûreté doit être l'unique objet de ſon attention. Ainſi, tandis que la garde d'un Roi eſt compoſée de citoyens intéreſſés à la choſe publique, celle d'un tyran ne l'eſt que d'étrangers, qui ſervent d'inſtrument à ſes fureurs ou à ſes caprices.

Une telle conſtitution, ſi toutefois elle mérite ce nom, renferme tous les vices des gouvernemens les plus corrompus. Elle ne peut donc naturellement ſe ſoutenir que par les moyens les plus violens ou les plus honteux : elle doit donc renfermer toutes les cauſes poſſibles de deſtruction.

La tyrannie ſe maintient, lorſque le prince a l'attention d'anéantir les citoyens qui s'élèvent trop au deſſus des autres ; lorſqu'il ne permet ni les progrès des connoiſſances qui peuvent éclairer les ſujets, ni les repas publics & les aſſemblées qui peuvent les réunir ; lorſqu'à l'exemple des rois de Syracuſe, il les aſſiège par des eſpions qui les tiennent, à tous momens, dans l'inquiétude & dans l'épouvante ; lorſque, par des pratiques adroites, il sème le trouble dans les familles, la diviſion dans les différens ordres de l'état, la méfiance juſque dans les liaiſons les plus intimes ; lorſque le peuple, écraſé par des travaux publics, accablé d'impôts, entraîné à des guerres excitées à deſſein, réduit au point de n'avoir ni élévation dans les idées, ni nobleſſe dans les ſentimens, a perdu le courage, & les moyens de ſecouer le joug qui l'opprime ; lorſque le trône n'eſt environné que de vils flatteurs, & de tyrans ſubalternes, d'autant plus utiles au deſpote, qu'ils ne ſont arrêtés ni par la honte, ni par le remords.

Il eſt cependant un moyen plus propre à perpétuer ſon autorité ; c'eſt lorſqu'en conſervant toute la plénitude de la puiſſance, il veut bien s'aſſujettir à des formes qui en adouciſſent la rigueur, & ſe montrer à ſes peuples plutôt ſous les traits d'un père dont ils ſont l'héritage, que ſous l'aſpect d'un animal féroce, dont ils deviennent les victimes.

Comme ils doivent être perſuadés que leur fortune eſt ſacrifiée au bien de l'état, & non au ſien particulier, il faut que, par ſon application, il établiſſe l'opinion de ſon habileté dans la ſcience du gouvernement. Il ſera très avantageux pour lui, qu'il ait les qualités qui inſpirent le reſpect, & les apparences des vertus qui attirent l'amour. Il ne le ſera pas moins qu'il paroiſſe attaché, mais ſans baſſeſſe, au culte religieux ; car les peuples le croiront retenu par la crainte des dieux, & n'oſeront s'élever contre une prince qu'ils protègent.

Ce qu'il doit éviter, c'eſt d'élever un de ſes ſujets à un point de grandeur dont ce dernier puiſſe abuſer ; mais il doit encore plus s'abſtenir d'outrager des particuliers, & de porter

le déſhonneur dans les familles. Parmi cette foule de princes que l'abus du pouvoir a précipités du trône, pluſieurs ont péri pour expier des injures perſonnelles dont ils s'étoient rendus coupables, ou qu'ils avoient autoriſées.

C'eſt avec de pareils ménagemens que le deſpotiſme s'eſt maintenu à Sicyone pendant un ſiècle entier; à Corinthe, pendant près d'un ſiècle. Ceux qui gouvernèrent ces deux états, obtinrent l'eſtime ou la confiance publique, les uns par leurs talens militaires, les autres par leur affabilité, d'autres par les égards qu'en certaines occaſions ils eurent pour les lois. Par-tout ailleurs la tyrannie a plus ou moins ſubſiſté, ſuivant qu'elle a plus ou moins négligé de ſe cacher. On l'a vue quelquefois déſarmer la multitude irritée; d'autres fois, briſer les fers des eſclaves, & les appeler à ſon ſecours: mais il faut de toute néceſſité, qu'un gouvernement ſi monſtrueux finiſſe tôt ou tard, parce que la haine ou le mépris qu'il inſpire, doit tôt ou tard venger la majeſté des nations outragées.

Lorſqu'après l'extinction de la royauté, l'autorité revint aux ſociétés dont elle étoit émanée, les unes prirent le parti de l'exercer en corps de nation, les autres de la confier à un certain nombre de citoyens.

Alors ſe ranimèrent deux puiſſantes factions, celle des grands & celle du peuple, toutes deux réprimées auparavant par l'autorité d'un ſeul, & depuis, beaucoup plus occupées à ſe détruire qu'à ſe balancer. Leurs diviſions ont preſque partout dénaturé la conſtitution primitive; & d'autres cauſes ont contribué à l'altérer. Telles ſont les imperfections que l'expérience a fait découvrir dans les différens ſyſtêmes des légiſlateurs, les abus attachés à l'exercice du pouvoir même le plus légitime, les variations que les peuples ont éprouvées dans leur puiſſance, dans leurs mœurs, dans leurs rapports avec les autres nations. Ainſi chez ces Grecs, également enflammés de l'amour de la liberté, vous ne trouverez pas deux nations ou deux villes, quelque voiſines qu'elles ſoient, qui aient préciſément la même légiſlation & la même forme de gouvernement; mais vous verrez par-tout la conſtitution incliner vers le deſpotiſme des grands, ou vers celui de la multitude.

Il réſulte de-là qu'il faut diſtinguer pluſieurs eſpèces d'ariſtocratie; les unes approchant plus ou moins de la perfection dont ce gouvernement eſt ſuſceptible; les autres tendant plus ou moins vers l'oligarchie, qui en eſt la corruption.

La véritable ariſtocratie ſeroit celle où l'autorité ſe trouveroit entre les mains d'un certain nombre de magiſtrats éclairés & vertueux. Par vertu, j'entends la vertu politique, qui n'eſt

autre

autre choſe que l'amour du bien public ou de la patrie; comme on lui déféreroit tous les honneurs, elle ſeroit le principe de ce gouvernement.

Pour aſſurer cette conſtitution, il faudroit la tempérer de manière que les principaux citoyens y trouvaſſent les avantages de l'oligarchie; & le peuple, ceux de la democratie. Deux lois contribueroient à produire ce double effet; l'une, qui dérive du principe de ce gouvernement, conféreroit les magiſtratures ſuprêmes aux qualités perſonnelles, ſans avoir égard aux fortunes; l'autre, pour empêcher que les magiſtrats ne puſſent s'enrichir dans leurs emplois, les obligeroit de rendre compte au public de l'adminiſtration des finances.

Par la première, tous les citoyens pourroient aſpirer aux principales dignités; par la ſeconde, ceux des dernières claſſes renonceroient à un droit qu'ils n'ambitionnent que parce qu'ils le croient utile.

Comme il ſeroit à craindre qu'à la longue, une vertu revêtue de toute l'autorité, ne s'affoiblit ou n'excitât la jalouſie, on a ſoin, dans pluſieurs ariſtocraties, de limiter le pouvoir des magiſtratures, & d'ordonner qu'elles paſſent en de nouvelles mains, de ſix en ſix mois.

S'il eſt important que les juges de certains tribunaux ſoient tirés de la claſſe des citoyens diſtingués, il faudra du moins qu'on trouve, en d'autres tribunaux, des juges choiſis dans tous les états.

Il n'appartient qu'à ce gouvernement d'établir des magiſtrats qui veillent ſur l'éducation des enfans, & ſur la conduite des femmes. Une telle cenſure ſeroit ſans effet dans la démocratie & dans l'oligarchie; dans la première, parce que le petit peuple y veut jouir d'une liberté exceſſive; dans la ſeconde, parce que les gens en place y ſont les premiers à donner l'exemple de la corruption & de l'impunité.

Ce ſyſtême de gouvernement, où l'homme de bien ne ſeroit jamais diſtingué du citoyen, ne ſubſiſte nulle part; s'il étoit queſtion de le développer, il faudroit d'autres lois & d'autres règlemens. Contentons-nous, pour juger des différentes ariſtocraties, de remonter au principe, car c'eſt de-là ſur-tout que dépend la bonté du gouvernement: celui de l'ariſtocratie pure ſeroit la vertu politique ou l'amour du bien public. Si dans les ariſtocraties actuelles, cet amour influe plus ou moins ſur le choix des magiſtrats, concluez-en que la conſtitution eſt plus ou moins avantageuſe. C'eſt ainſi que le gouvernement de Lacédémone approche plus de la véritable ariſtocratie que celui de Carthage, quoiqu'ils aient d'ailleurs beaucoup de conformité entre eux. Il faut à Lacédémone, que le magiſtrat

choiſi ſoit animé de l'amour de la patrie, & dans la diſpoſition de favoriſer le peuple ; à Carthage, il faut de plus qu'il jouiſſe d'une fortune aiſée ; & de-là vient que ce gouvernement incline plus vers l'oligarchie.

La conſtitution eſt en danger dans l'ariſtocratie, lorſque les intérêts des principaux citoyens ne ſont pas aſſez bien combinés avec ceux du peuple, pour que chacune de ces claſſes n'en ait pas un infiniment grand à s'emparer de l'autorité ; lorſque les lois permettent que toutes les richeſſes paſſent inſenſiblement entre les mains de quelques particuliers ; lorſqu'on ferme les yeux ſur les premières innovations qui attaquent la conſtitution ; lorſque les magiſtrats, jaloux ou négligens, perſécutent des citoyens illuſtres, ou les excluent des magiſtratures, ou les laiſſent devenir aſſez puiſſans pour aſſervir leur patrie.

L'ariſtocratie imparfaite a tant de rapports avec l'oligarchie, qu'il faut néceſſairement les enviſager enſemble, lorſqu'on veut détailler les cauſes qui détruiſent, & celles qui maintennent l'une ou l'autre.

Dans l'oligarchie, l'autorité eſt entre les mains d'un petit nombre de gens riches. Comme il eſt de l'eſſence de ce gouvernement qu'au moins les principales magiſtratures ſoient électives, & qu'en les conférant on ſe règle ſur le cens, c'eſt-à-dire, ſur la fortune des particuliers, les richeſſes y doivent être préférées à tout ; elles établiſſent une très grande inégalité entre les citoyens, & le déſir d'en acquérir eſt le principe du gouvernement.

Quantité de villes ont choiſi d'elles-mêmes ce ſyſtême d'adminiſtration. Les Lacédémoniens cherchent à l'introduire chez les autres peuples, avec le même zèle que les Athéniens veulent y établir la démocratie ; mais par-tout il ſe diverſifie, ſuivant la nature du cens exigé pour parvenir aux premiers emplois, ſuivant les différentes manières dont ils ſont conférés, ſuivant que la puiſſance du magiſtrat eſt plus ou moins reſtreinte. Par-tout encore, le petit nombre de citoyens qui gouverne, cherche à ſe maintenir contre le grand nombre de citoyens qui obéit.

Le moyen que l'on emploie dans pluſieurs états, eſt d'accorder à tous les citoyens le droit d'aſſiſter aux aſſemblées générales de la nation, de remplir les magiſtratures, de donner leurs ſuffrages dans les tribunaux de juſtice, d'avoir des armes dans leurs maiſons, d'augmenter leurs forces par les exercices du gymnaſe. Mais nulle peine n'eſt décernée contre les pauvres qui négligent ces avantages, tandis que les riches ne peuvent y renoncer ſans être aſſujettis à une amende. L'indulgence qu'on a pour les premiers, fondée en apparence ſur

la multiplicité de leurs travaux & de leurs beſoins, les éloigne des affaires, & les accoutume à regarder les délibérations publiques, les ſoins de rendre la juſtice, & les autres détails de l'adminiſtration, comme un fardeau pénible que les riches ſeuls peuvent & doivent ſupporter.

Pour conſtituer la meilleure des oligarchies, il faut que le cens, qui fixe la claſſe des premiers citoyens, ne ſoit pas trop fort ; car plus cette claſſe eſt nombreuſe, plus on doit préſumer que ce ſont les lois qui gouvernent, & non pas les hommes.

Il faut que pluſieurs magiſtratures ne tombent pas à-la-fois dans la même famille, parce qu'elle deviendroit trop puiſſante. Dans quelques villes, le fils eſt exclus par ſon père, le frère par ſon frère aîné.

Il faut, pour éviter que les fortunes ſoient trop inégalement diſtribuées, que l'on ne puiſſe diſpoſer de la ſienne au préjudice des héritiers légitimes, & que, d'un autre côté, deux hérédités ne puiſſent s'accumuler ſur la même tête.

Il faut que le peuple ſoit ſous la protection immédiate du gouvernement, qu'il ſoit plus favoriſé que les riches dans la pourſuite des inſultes qu'il éprouve, & que nulle loi, nul crédit ne mette obſtacle à ſa ſubſiſtance ou à ſa fortune. Peu jaloux des dignités qui ne procurent que l'honneur de ſervir la patrie, il les verra paſſer avec plaiſir en d'autres mains, ſi l'on n'arrache pas des ſiennes le fruit de ſes travaux.

Pour l'attacher de plus en plus au gouvernement, il faut lui conférer un certain nombre de petits emplois lucratifs, & lui laiſſer même l'eſpérance de pouvoir, à force de mérite, s'élever à certaines magiſtratures importantes, comme on le pratique à Marſeille.

La loi qui, dans pluſieurs oligarchies, interdit le commerce aux magiſtrats, produit deux excellens effets ; elle les empêche de ſacrifier à l'intérêt de leur fortune, des moments qu'ils doivent à l'état, & d'exercer un monopole qui ruineroit les autres commerçans*.

Quand les magiſtrats conſacrent, à l'envi, une partie de leurs biens à décorer la capitale, à donner des fêtes, des ſpectacles, des repas publics, une pareille émulation eſt une reſſource pour le tréſor de l'état. Elle réduit à de juſtes bornes les richeſſes exceſſives de quelques particuliers ; le peuple pardonne aiſément une autorité qui s'annonce par de tels bienfaits ; il eſt alors moins frappé de l'éclat des dignités, que des devoirs accablans qu'elles entraînent, & des avantages réels qu'il en retire.

* A Veniſe le commere éſt interdit aux nobles.

Mais

Mais quand le cens, qui fixe la claſſe des citoyens deſtinés à gouverner, eſt trop fort, cette claſſe eſt trop peu nombreuſe. Bientôt ceux qui, par leurs intrigues ou par leurs talens, ſe ſeront mis à la tête des affaires, chercheront à s'y maintenir par les mêmes voies ; on les verra étendre inſenſiblement leurs droits, ſe faire autoriſer à ſe choiſir des aſſociés, & à laiſſer leurs places à leurs enfans, ſupprimer enfin toutes les formes, & ſubſtituer impunément leurs volontés aux lois. Le gouvernement ſe trouvera au dernier dégré de la corruption, & l'oligarchie ſera dans l'oligarchie comme cela eſt arrivé dans la ville d'Elis.

La tyrannie d'un petit nombre de citoyens ne ſubſiſtera pas plus long-temps que celle d'un ſeul ; elle s'affoiblira par l'excès de ſon pouvoir. Les riches, exclus du gouvernement, ſe mêleront avec la multitude pour le détruire : c'eſt ainſi qu'à Cnide, l'oligarchie fut tout-à-coup changée en démocratie.

On doit s'attendre à la même révolution, lorſque la claſſe des riches s'unit étroitement pour traiter les autres citoyens en eſclaves. Dans quelques endroits, ils oſent prononcer ce ſerment auſſi barbare qu'inſenſé : „ Je ferai au peuple tout le „ mal qui dépendra de moi. „ Cependant, comme le peuple eſt également dangereux, ſoit qu'il rampe devant les autres, ſoit qu'on rampe devant lui, il ne faut pas qu'il poſsède excluſivement le droit de juger, & qu'il confère toutes les magiſtratures : car alors, la claſſe des gens riches étant obligée de mendier baſſement ſes ſuffrages, il ne tardera pas à ſe convaincre qu'il lui eſt auſſi facile de retenir l'autorité que d'en diſpoſer.

Les mœurs peuvent rendre populaire un gouvernement qui ne l'eſt pas, ou ſubſtituer l'oligarchie à la démocratie. Quoique ces changemens mettent le gouvernement en oppoſition avec la conſtitution, ils peuvent n'être pas dangereux, parce qu'ils s'opèrent avec lenteur, du conſentement de tous les ordres de l'état. Mais rien n'eſt ſi eſſentiel que d'arrêter, dès le principe, les innovations qui attaquent violemment la conſtitution ; & en effet, dans un gouvernement qui ſe propoſe de maintenir une ſorte d'équilibre entre les volontés de deux puiſſantes claſſes de citoyens, le moindre avantage remporté ſur les lois établies, en prépare la ruine. A Thurium, la loi ne permettoit de remplir pour la ſeconde fois un emploi militaire, qu'après un intervalle de cinq ans. Des jeunes gens, aſſurés de la confiance des troupes & des ſuffrages du peuple, firent révoquer la loi, malgré l'oppoſition des magiſtrats ; & bientôt, par des entrepriſes plus hardies, ils changèrent le gouvernement ſage & modéré de ce peuple en une affreuſe tyrannie.

La

La liberté ne peut ſe trouver que dans la démocratie, diſent les fanatiques partiſans du pouvoir populaire : elle eſt le principe de ce gouvernement ; elle donne à chaque citoyen la volonté d'obéir, le pouvoir de commander ; elle le rend maître de lui-même, égal aux autres, & précieux à l'état dont il fait partie.

Il eſt donc eſſentiel à ce gouvernement, que toutes les magiſtratures, ou du moins la plupart, puiſſent être conférées par la voie du ſort, à chaque particulier ; que les emplois, à l'exception des militaires, ſoient très rarement accordés à celui qui les a déjà remplis une fois ; que tous les citoyens ſoient alternativement diſtribués dans les cours de juſtice ; qu'on établiſſe un Sénat pour préparer les affaires qui doivent ſe terminer dans l'aſſemblée nationale & ſouveraine, où tous les citoyens puiſſent aſſiſter ; qu'on accorde un droit de préſence à ceux qui ſe rendent aſſidus à cette aſſemblée, ainſi qu'au Sénat & aux tribunaux de juſtice.

Cette forme de gouvernement eſt ſujette aux mêmes révolutions que l'ariſtocratie ; elle eſt tempérée dans les lieux où, pour écarter une populace ignorante & inquiète, on exige un cens modique de la part de ceux qui veulent participer à l'adminiſtration ; dans les lieux où, par de ſages règlemens, la première claſſe des citoyens n'eſt pas victime de la haine & de la jalouſie des dernières claſſes ; dans tous les lieux enfin où, au milieu des mouvemens les plus tumultueux, les lois ont la force de parler & de ſe faire entendre. Mais elle eſt tyrannique, par tout où les pauvres influent trop dans les délibérations publiques.

Pluſieurs cauſes leur ont valu cet excès de pouvoir ; la première eſt la ſuppreſſion du cens, ſuivant lequel on devoit régler la diſtribution des charges ; par là, les moindres citoyens ont obtenu le droit de ſe mêler des affaires publiques ; la ſeconde eſt la gratification accordée aux pauvres, & refuſée aux riches qui portent leurs ſuffrages, ſoit dans les aſſemblées générales, ſoit dans les tribunaux de juſtice ; trop légère pour engager les ſeconds à une ſorte d'aſſiduité, elle ſuffit pour dédommager les premiers de l'interruption de leurs travaux ; & de-là cette foule d'ouvriers & de mercenaires qui élèvent une voix impérieuſe dans les lieux auguſtes où ſe diſcutent les intérêts de la patrie : la troiſième eſt le pouvoir que les orateurs de l'état ont acquis ſur la multitude.

Elle étoit jadis conduite par des militaires qui abuſèrent plus d'une fois de ſa confiance, pour la ſubjuguer ; & comme ſon deſtin eſt d'être aſſervie, il s'eſt élevé, dans ces derniers temps,

temps, des hommes ambitieux qui emploient leurs talens à flatter ſes paſſions & ſes vices, à l'enivrer de l'opinion de ſon pouvoir & de ſa gloire, à ranimer ſa haine contre les riches, ſon mépris pour les règles, ſon amour de l'indépendance. Leur triomphe eſt celui de l'éloquence, qui ſemble ne s'être perfectionnée de nos jours, que pour introduire le deſpotiſme dans le ſein de la liberté même. Les républiques ſagement adminiſtrées ne ſe livrent point à ces hommes dangereux ; mais par-tout où ils ont du crédit, le gouvernement parvient avec rapidité au plus haut point de la corruption, & le peuple contracte les vices & la férocité des tyrans.

Preſque tous nos gouvernemens, ſous quelque forme qu'ils ſoient établis, portent en eux-mêmes pluſieurs germes de deſtruction. Comme la plupart des républiques Grecques ſont renfermées dans l'enceinte étroite d'une ville ou d'un canton, les diviſions des particuliers devenues diviſions de l'état, les malheurs d'une guerre qui ſemble ne laiſſer aucune reſſource, la jalouſie invétérée & toujours renaiſſante des diverſes claſſes de citoyens, une ſucceſſion rapide d'évènemens imprévus, y peuvent, dans un inſtant, ébranler ou renverſer la conſtitution. On a vu la démocratie abolie dans la ville de Thèbes, par la perte d'une bataille ; dans celles d'Héraclée, de Cumes & de Mégare, par le retour des principaux citoyens, que le peuple avoit proſcrits pour enrichir le tréſor public de leurs dépouilles. On a vu la forme du gouvernement changer à Syracuſe, par une intrigue d'amour ; dans la ville d'Erétrie, par une inſulte faite à un particulier ; à Epidaure, par une amende infligée à un autre particulier ; & combien de ſéditions qui n'avoient pas de cauſes plus importantes, & qui ſe communiquant par degrés, ont fini par exciter des guerres ſanglantes ?

Tandis que ces calamités affligent la plus grande partie de la Grèce, trois nations, les Crétois, les Lacédémoniens & les Carthaginois, jouiſſent en paix, depuis pluſieurs ſiècles, d'un gouvernement qui diffère de tous les autres, quoiqu'il en réuniſſe les avantages. Les Crétois conçurent, dans les plus anciens temps, l'idée de tempérer la puiſſance des grands par celle du peuple ; les Lacédémoniens, & les Carthaginois ſans doute à leur exemple, celle de concilier la royauté avec l'ariſtocratie & la démocratie.

Ici Ariſtote expoſe ſuccinctement les ſyſtêmes adoptés en Crète, à Lacédémone, à Carthage ; je vais rapporter ce qu'il penſe du dernier, en ajoutant quelques traits légers à ſon eſquiſſe.

A Carthage,

A Carthage, la puiſſance ſouveraine eſt partagée entre deux Rois*, un Sénat, & l'aſſemblée du peuple.

Les deux Rois ne ſont pas tirés de deux ſeules familles, comme à Lacédémone ; mais ils ſont choiſis tous les ans, tantôt dans une maiſon, tantôt dans une autre : on exige qu'ils aient de la naiſſance, des richeſſes & des vertus.

Le Sénat eſt très nombreux. C'eſt aux Rois à le convoquer. Ils y préſident ; ils y diſcutent la guerre, la paix, les affaires les plus importantes de l'état. Un corps de magiſtrats, au nombre de cent quatre, eſt chargé d'y ſoutenir les intérêts du peuple. On peut ſe diſpenſer de renvoyer l'affaire à la nation, ſi les avis ſont uniformes ; on doit la communiquer, s'ils ne le ſont pas.

Dans l'aſſemblée générale, les Rois & les Sénateurs expoſent les raiſons qui ont réuni ou partagé les ſuffrages. Le moindre citoyen peut s'élever contre leur décret ou contre les diverſes opinions qui l'ont ſuſpendu ; le peuple décide en dernier reſſort.

Toutes les magiſtratures, celle des Rois, celles des Sénateurs, des Juges, des Stratèges ou gouverneurs de provinces, ſont conférées par voie d'élection, & renfermées dans les bornes preſcrites par les lois. Le général des armées ſeul n'en connoit aucune. Il eſt abſolu quand il eſt à la tête des troupes ; mais, à ſon retour, il doit rendre compte de ſes opérations devant un tribunal qui eſt compoſé de cent Sénateurs, & dont les jugemens ſont accompagnés d'une extrême ſévérité.

C'eſt par la diſtribution éclairée & le ſage exercice de ces différens pouvoirs, qu'un peuple nombreux, puiſſant, actif, auſſi jaloux de ſa liberté que fier de ſon opulence, a toujours repouſſé les efforts de la tyrannie, & jouit depuis très long-temps d'une tranquillité à peine troublée par quelques orages paſſagers, qui n'ont pas détruit ſa conſtitution primitive.

Cependant, malgré ſon excellence, cette conſtitution a des défauts. C'en eſt un de regarder comme une diſtinction glorieuſe, la réunion de pluſieurs magiſtratures ſur une même tête†, parce qu'alors il eſt plus avantageux de multiplier ſes devoirs que de les remplir, & qu'on s'accoutume à croire qu'obtenir des places, c'eſt les mériter. C'eſt encore un défaut de conſidérer autant la fortune que la vertu, quand il eſt

* Les auteurs Latins donnent à ces deux magiſtrats ſuprêmes le nom de Suffètes, qui eſt leur véritable nom. Les auteurs Grecs leur donnent celui de Rois.

† A Veniſe, dit Amelot, les nobles ne ſauroient tenir pluſieurs magiſtratures à la fois, quelque petites qu'elles ſoient.

queſtion

queſtion de choiſir des magiſtrats. Dès que, dans un état, l'argent devient un moyen pour s'élever, bientôt on n'en connoit plus d'autre ; accumuler des richeſſes eſt la ſeule ambition du citoyen, & le gouvernement incline fortement vers l'oligarchie.

Pour le retenir dans ſon équilibre, on a penſé à Carthage qu'il falloit accorder quelques avantages au peuple, & envoyer par intervalles les principaux de cette claſſe dans des villes particulières, avec des commiſſions qui leur donnent la facilité de s'enrichir. Cette reſſource a, juſqu'à préſent, maintenu la république ; mais comme elle ne tient pas immédiatement à la légiſlation, & qu'elle renferme en elle-même un vice ſecret, on ne doit en attribuer le ſuccès qu'au haſard ; & ſi jamais, devenu trop riche & trop puiſſant, le peuple ſépare ſes intérêts de ceux des autres citoyens, les lois actuelles ne ſuffiront pas pour arrêter ſes prétentions, & la conſtitution ſera détruite*.

D'après ce que nous avons dit, il eſt aiſé de découvrir l'objet que doit ſe propoſer le magiſtrat ſouverain dans l'exercice de ſon pouvoir, ou ſi l'on veut, quel eſt dans chaque conſtitution le principe du gouvernement. Dans la monarchie, c'eſt le beau, l'honnête ; car le prince doit déſirer la gloire de ſon règne, & ne l'acquérir que par des voies honorables. Dans la tyrannie, c'eſt la ſûreté du tyran ; car il ne ſe maintient ſur le trône que par la terreur qu'il inſpire. Dans l'ariſtocratie, la vertu ; puiſque les chefs ne peuvent s'y diſtinguer que par l'amour de la patrie. Dans l'oligarchie, les richeſſes ; puiſque ce n'eſt que parmi les riches qu'on choiſit les adminiſtrateurs de l'état. Dans la démocratie, la liberté de chaque citoyen ; mais ce principe dégénère preſque partout en licence, & ne pourroit ſubſiſter que dans le gouvernement dont la ſeconde partie de cet extrait préſente une idée ſuccincte.

SECONDE PARTIE.

De la meilleure des Conſtitutions.

Si j'étois chargé d'inſtruire un chef de colonie, je remonterois d'abord aux principes.

Toute ſociété eſt une agrégation de familles, qui n'ont

* La prédiction d'Ariſtote ne tarda pas à ſe vérifier. Au temps de la 2e. guerre Punique, environ 100 ans après ce philoſophe, la république de Carthage penchoit vers ſa ruine, & Polybe regarde l'autorité que le peuple avoit uſurpée, comme la principale cauſe de ſa décadence.

d'autre

d'autre but, en ſe réuniſſant, que de travailler à leur bonheur commun. Si elles ne ſont pas aſſez nombreuſes, comment les défendre contre les attaques du dehors? Si elles le ſont trop, comment les contenir par des lois qui aſſurent leur repos? Ne cherchez pas à fonder un empire, mais une cité, moins puiſſante par la multitude des habitans, que par les qualités des citoyens. Tant que l'ordre ou la loi pourra diriger ſon action ſur toutes les parties de ce corps, ne ſongez pas à le réduire; mais dès que ceux qui obéiſſent ne ſont plus ſous les yeux ni ſous la main de ceux qui commandent, ſongez que le gouvernement a perdu une partie de ſon influence, & l'état une partie de ſa force.

Que votre capitale, ſituée auprès de la mer, ne ſoit ni trop grande, ni trop petite; qu'une expoſition favorable, un air pur, des eaux ſalubres, contribuent de concert à la conſervation des habitans; que ſon territoire ſuffiſe à ſes beſoins, & préſente à-la-fois un accès difficile à l'ennemi, & des communications aiſées à vos troupes; qu'elle ſoit commandée par une citadelle, ſi l'on préfère le gouvernement monarchique; que divers poſtes fortifiés la garantiſſent des premières fureurs de la populace, ſi l'on choiſit l'ariſtocratie; qu'elle n'ait d'autre défenſe que ſes remparts, ſi l'on établit une démocratie; que ſes murailles ſoient fortes & capables de réſiſter aux nouvelles machines dont on ſe ſert depuis quelque temps dans les ſièges; que les rues ſoient en partie larges & tirées au cordeau, en partie étroites & tortueuſes: les premières ſerviront à ſon embelliſſement; les ſecondes, à ſa défenſe, en cas de ſurpriſe.

Conſtruiſez, à quelque diſtance, un port qui ſoit joint à la ville par de longues murailles, comme on le pratique en pluſieurs endroits de la Grèce: pendant la guerre, il facilitera les ſecours de vos alliés; pendant la paix, vous y retiendrez cette foule de matelots étrangers ou régnicoles, dont la licence & l'avidité corromproient les mœurs de vos citoyens, ſi vous les receviez dans la ville. Mais que votre commerce ſe borne à échanger le ſuperflu que votre territoire vous accorde, contre le néceſſaire qu'il vous refuſe, & votre marine, à vous faire redouter ou rechercher des nations voiſines.

Votre colonie eſt établie; il faut lui donner des lois: il en faut de fondamentales pour former ſa conſtitution, & de civiles pour aſſurer ſa tranquillité.

Vous vous inſtruirez des différentes formes de gouvernemens adoptées par nos légiſlateurs, ou imaginées par nos philoſophes. Quelques-uns de ces ſyſtêmes ſont trop imparfaits, les autres exigent trop de perfection. Ayez le courage de

comparer

comparer les principes des premiers avec leurs effets, & le courage encore plus grand de réſiſter à l'attrait des ſeconds. Si, par la force de votre génie, vous pouvez concevoir le plan d'une conſtitution ſans défaut, il faudra qu'une raiſon ſupérieure vous perſuade qu'un tel plan n'eſt pas ſuſceptible d'exécution, ou s'il l'étoit par haſard, qu'il ne conviendroit peut-être pas à toutes les nations.

Le meilleur gouvernement pour un peuple, eſt celui qui s'aſſortit à ſon caractère, à ſes intérêts, au climat qu'il habite, à une foule de circonſtances qui lui ſont particulières.

La nature a diſtingué, par des traits frappans & variés, les ſociétés répandues ſur notre globe; celles du nord & de l'Europe ont de la valeur, mais peu de lumières & d'induſtrie; il faut donc qu'elles ſoient libres, indociles au joug des lois, incapables de gouverner les nations voiſines. Celles de l'Aſie poſsèdent tous les talens de l'eſprit, toutes les reſſources des arts; mais leur extrême lâcheté les condamne à la ſervitude. Les Grecs, placés entre les unes & les autres, enrichis de tous les avantages dont elles ſe glorifient, réuniſſent tellement la valeur aux lumières, l'amour des lois à celui de la liberté, qu'ils ſeroient en état de conquérir & de gouverner l'univers. Et par combien de nuances la nature ne ſe plaît-elle pas à diverſifier ces caractères principaux dans une même contrée? Parmi les peuples de la Grèce, les uns ont plus d'eſprit, les autres plus de bravoure. Il en eſt chez qui ces qualités brillantes ſont dans un juſte équilibre.

C'eſt en étudiant les hommes ſoumis à ſa conduite, qu'un légiſlateur verra s'ils ont reçu de la nature, ou s'il peuvent recevoir de ſes inſtitutions, aſſez de force & de chaleur pour la préférer à tout: plus il ſe propoſe un grand objet, plus il doit réfléchir, s'inſtruire & douter: une circonſtance locale ſuffira quelquefois pour fixer ſes irréſolutions. Si par exemple, le ſol que ſa colonie doit occuper, eſt ſuſceptible d'une grande culture, & que des obſtacles inſurmontables ne lui permettent pas de propoſer une autre conſtitution, qu'il n'héſite pas à établir le gouvernement populaire. Un peuple agriculteur eſt le meilleur de tous les peuples; il n'abandonnera point des travaux qui exigent ſa préſence, pour venir, ſur la place publique, s'occuper des diſſentions que fomente l'oiſiveté, & diſputer des honneurs dont il n'eſt point avide. Les magiſtrats, plus reſpectés, ne ſeront pas expoſés aux caprices d'une multitude d'ouvriers & de mercenaires auſſi audacieux qu'inſatiables.

D'un autre côté, l'oligarchie s'établit naturellement dans les lieux où il eſt néceſſaire & poſſible d'avoir une nombreuſe cavalerie: comme elle y fait la principale force de l'état, il

faut

faut qu'un grand nombre de citoyens y puiſſent entretenir un cheval, & ſupporter la dépenſe qu'exige leur profeſſion: alors le parti des riches domine ſur celui des pauvres.

Avant que d'aller plus loin, examinons quels ſont les droits, quelles doivent être les diſpoſitions du citoyen.

Dans certains endroits, pour être citoyen, il ſuffit d'être né d'un père & d'une mère qui l'étoient; ailleurs, on exige un plus grand nombre de degrés; mais il ſuit de-là que les premiers qui ont pris cette qualité, n'en avoient pas le droit; & s'ils ne l'avoient pas, comment ont-ils pu le tranſmettre à leurs enfans?

Ce n'eſt pas l'enceinte d'une ville ou d'un état qui donne ce privilège à celui qui l'habite; ſi cela étoit, il conviendroit à l'eſclave ainſi qu'à l'homme libre; ſi l'eſclave ne peut pas être citoyen, tous ceux qui ſont au ſervice de leurs ſemblables, ou qui, en exerçant des arts méchaniques, ſe mettent dans une étroite dépendance du public, ne ſauroient l'être non plus. Je ſais qu'on les regarde comme tels dans la plupart des républiques, & ſur-tout dans l'extrême démocratie; mais dans un état bien conſtitué, on ne doit pas leur accorder une ſi belle prérogative.

Quel eſt donc le véritable citoyen? Celui qui, libre de tout autre ſoin, ſe conſacre uniquement au ſervice de la patrie, & peut participer aux charges, aux dignités, aux honneurs, en un mot, à l'autorité ſouveraine.

De-là il ſuit que ce nom ne convient qu'imparfaitement aux enfans, aux vieillards décrépits, & ne ſauroit convenir aux artiſans, aux laboureurs, aux affranchis; il ſuit encore qu'on n'eſt citoyen que dans une république, quoiqu'on y partage ce droit avec des gens à qui, ſuivant nos principes, il faudroit le refuſer.

Dans votre cité, tout travail qui détournera l'attention que l'on doit excluſivement aux intérêts de la patrie ſera interdit au citoyen, & vous ne donnerez ce titre qu'à ceux qui, dans leur jeuneſſe, porteront les armes pour la défenſe de l'état, & qui, dans un age plus avancé, l'éclaireront de leur lumières.

Ainſi vos citoyens feront véritablement partie de la cité: leur prérogative eſſentielle ſera de parvenir aux magiſtratures, de juger les affaires des particuliers, de voter dans le Sénat ou dans l'aſſemblée générale; ils la tiendront de la loi fondamentale, parce que la loi eſt un contrat qui aſſure les droits des citoyens. Le premier de leurs devoirs ſera de ſe mettre en état de commander & d'obéir; ils le rempliront en vertu de leur inſtitution, parce qu'elle peut ſeule leur inſpirer les vertus du citoyen, ou l'amour de la patrie.

Ces réflexions nous feront connoître l'eſpèce d'égalité que le légiſlateur doit introduire dans la cité.

On n'en admet aucune dans l'oligarchie ; on y ſuppoſe au contraire que la différence dans les fortunes en établit une dans l'état des citoyens, & qu'en conſéquence, les préférences & les diſtinctions ne doivent être accordées qu'aux richeſſes. Dans la démocratie, les citoyens ſe croient tous égaux, parce qu'ils ſont tous libres; mais comme ils n'ont qu'une fauſſe idée de la liberté, l'égalité qu'ils affectent, détruit toute ſubordination. De-là les ſéditions qui fermentent ſans ceſſe dans le premier de ces gouvernemens, parce que la multitude y regarde l'inégalité comme une injuſtice; & dans le ſecond, parce que les riches y ſont bleſſés d'une égalité qui les humilie.

Parmi les avantages qui établiſſent ou détruiſent l'égalité entre les citoyens, il en eſt trois qui méritent quelques réflexions: la liberté, la vertu & les richeſſes. Je ne parle pas de la nobleſſe, parce qu'elle rentre dans cette diviſion générale, en ce qu'elle n'eſt que l'ancienneté des richeſſes & de la vertu dans une famille.

Rien n'eſt ſi oppoſé à la licence, que la liberté : dans tous les gouvernemens, les particuliers ſont & doivent être aſſervis; avec cette différence pourtant qu'en certains endroits, ils ne ſont eſclaves que des hommes; & que dans d'autres, ils ne doivent l'être que des lois. En effet, la liberté ne conſiſte pas à faire tout ce que l'on veut, comme on le ſoutient dans certaines démocraties; mais à ne faire que ce que veulent les lois qui aſſurent l'indépendance de chaque particulier ; & ſous cet aſpect, tous vos citoyens peuvent être auſſi libres les uns que les autres.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur la vertu ; comme nos citoyens participeront à l'autorité ſouveraine, ils ſeront tous également intéreſſés à la maintenir & à ſe pénétrer d'un même amour pour la patrie: j'ajoute qu'ils ſeront plus ou moins libres, à proportion qu'ils ſeront plus ou moins vertueux.

Quant aux richeſſes, la plupart des philoſophes n'ont pu ſe garantir d'une illuſion trop naturelle: c'eſt de porter leur attention ſur l'abus qui choque le plus leur goût ou leurs intérêts, & de croire qu'en le déracinant, l'état ira de lui-même. D'anciens légiſlateurs avoient jugé convenable, dans un commencement de réforme, de répartir également les biens entre tous les citoyens; & de-là quelques légiſlateurs modernes, entre autres Phaléas de Chalcédoine, ont propoſé l'égalité conſtante des fortunes, pour baſe de leurs ſyſtêmes Les uns

veulent

veulent que les riches ne puiſſent s'allier qu'avec les pauvres, & que les filles des premiers ſoient dotées, tandis que celles des derniers ne le ſeront pas; d'autres, qu'il ne ſoit permis d'augmenter ſon bien, que juſqu'à un taux fixé par la loi. Mais en limitant les facultés de chaque famille, il faudroit donc limiter le nombre des enfans qu'elle doit avoir. Ce n'eſt point par des lois prohibitives que l'on tiendra dans une ſorte d'équilibre, les fortunes des particuliers: il faut, autant qu'il eſt poſſible, introduire parmi eux l'eſprit de déſintéreſſement, & régler les choſes de manière que les gens de bien ne veuillent pas augmenter leurs poſſeſſions, & que les méchans ne le puiſſent pas.

Ainſi vos citoyens pourront différer les uns des autres par les richeſſes. Mais comme cette différence n'en occaſionnera aucune dans la diſtribution des emplois & des honneurs, elle ne détruira pas l'égalité qui doit ſubſiſter entre eux. Ils ſeront égaux, parce qu'ils ne dépendront que des lois, & qu'ils ſeront tous également chargés du glorieux emploi de contribuer au repos & au bonheur de la patrie.

Vous voyez déjà que le gouvernement dont je veux vous donner l'idée, approcheroit de la démocratie, mais il tiendroit auſſi de l'oligarchie; car ce ſeroit un gouvernement mixte, tellement combiné, qu'on héſiteroit ſur le nom dont il faudroit l'appeler, & dans lequel néanmoins les partiſans de la démocratie & ceux de l'oligarchie trouveroient les avantages de la conſtitution qu'ils préfèrent, ſans y trouver les inconvéniens de celle qu'ils rejettent.

Cet heureux mélange ſeroit ſur-tout ſenſible dans la diſtribution des trois pouvoirs qui conſtituent un état républicain. Le premier, qui eſt le légiſlatif, réſidera dans l'aſſemblée générale de la nation; le ſecond, qui concerne l'exécution, appartiendra aux magiſtrats; le troiſième, qui eſt le pouvoir de juger, ſera confié aux tribunaux de juſtice.

1°. La paix, la guerre, les alliances, les lois, le choix des magiſtrats, la punition des crimes contre l'état, la reddition des comptes, de la part de ceux qui ont rempli des fonctions importantes; ſur tous ces objets, on doit s'en rapporter au jugement du peuple, qui ſe trompe rarement, lorſqu'il n'eſt point agité par des factions. Dans ces circonſtances ſes ſuffrages ſont libres, & ne ſont point ſouillés par un vil intérêt, car il ſeroit impoſſible de corrompre tout un peuple; ils ſont éclairés, car les moindres citoyens ont un ſingulier talent pour diſcerner les hommes diſtingués par leurs lumières & leurs vertus, & une ſingulière facilité à combiner, à ſuivre, & même à rectifier leurs avis.

Les décrets de l'assemblée générale ne pourront être réformés, à moins qu'il ne soit question d'affaires criminelles : dans ce cas, si l'assemblée absout l'accusé, la cause est finie ; si elle le condamne, son jugement doit être cassé par un des tribunaux de justice.

Pour éloigner de l'assemblée générale des gens de la lie du peuple, qui, ne possédant rien, & n'exerçant aucune profession méchanique, seroient, en qualité de citoyens, en droit d'y assister, on aura recours au cens, ou à l'état connu des biens des particuliers. Dans l'oligarchie, le cens est si fort, qu'il n'admet à l'assemblée de la nation que les gens les plus riches. Il n'existe pas dans certaines démocraties, & dans d'autres il est si foible, qu'il n'exclut presque personne. Vous établirez un cens, en vertu duquel la plus grande & la plus saine partie des citoyens aura le droit de voter dans les délibérations publiques.

Et comme le cens n'est pas une mesure fixe, qu'il varie suivant le prix des denrées, & que ces variations ont quelquefois suffit pour changer la nature du gouvernement, vous aurez l'attention de le renouveler de temps en temps, & de le proportionner, suivant les occurrences, aux facultés des particuliers, & à l'objet que vous vous proposez.

2°. Les décrets de l'assemblée générale doivent être exécutés par des magistrats, dont il faut que le choix, le nombre, les fonctions, & la durée de leur exercice, soient assortis à l'étendue de la république, ainsi qu'à la forme du gouvernement.

Ici, comme dans presque tous les objets que nous traitons, il s'élève une foule de questions, que nous passons sous silence, pour nous attacher à deux points importans, qui sont le choix & le nombre de ces magistrats. Il est de l'essence de l'oligarchie, qu'ils soient élus relativement au cens ; de la démocratie, qu'on le tire au sort, sans aucun égard aux facultés des particuliers. Vous emprunterez de la première, la voie de l'élection, parce qu'elle est la plus propre à vous donner des magistrats vertueux & éclairés ; à l'exemple de la seconde, vous ne vous règlerez pas sur le cens, parce que vous ne craindrez point qu'on élève aux magistratures, des gens obscurs & incapables de les remplir. Quant au nombre des magistrats, il vaut mieux multiplier les places, que de surcharger chaque département.

3°. Le même mélange de formes s'observera dans les règlemens relatifs aux tribunaux de justice. Dans le gouvernement oligarchique, on prononce une amende contre les riches qui ne s'acquittent pas des fonctions de la judicature, & on n'assigne aucun salaire aux pauvres qui les rempliſſent. On

fait

fait le contraire dans les démocraties : vous engagerez tous les juges à être aſſidus, en condamnant les premiers à une peine pécuniaire quand ils s'abſenteront, en accordant un droit de préſence aux ſeconds.

Après avoir intéreſſé ces deux claſſes de citoyens au bien de l'état, il s'agit d'étouffer dans leurs cœurs cette rivalité odieuſe qui a perdu la plupart des républiques de la Grèce ; & c'eſt encore ici un des points les plus importans de notre légiſlation.

Ne cherchez pas à concilier des prétentions que l'ambition & les vices des deux partis ne feroient qu'éterniſer. L'unique moyen de les détruire eſt de favoriſer, par préférence, l'état mitoyen *, & de le rendre auſſi puiſſant qu'il peut l'être : c'eſt dans cet état que vous trouverez le plus de mœurs & d'honnêteté. Content de ſon ſort, il n'éprouve, & ne fait éprouver aux autres, ni l'orgueil mépriſant qu'inſpirent les richeſſes, ni la baſſe envie que fait naître le beſoin. Les grandes villes, où il eſt plus nombreux, lui doivent d'être moins ſujettes à des ſéditions que les petites ; la démocratie, où il eſt honoré, d'être plus durable que l'oligarchie, qui lui accorde à peine quelques égards.

Que la principale partie de vos colons ſoit formée de cet ordre reſpectable ; que vos lois les rendent ſuſceptibles de toutes les diſtinctions ; qu'une ſage inſtitution entretienne à jamais parmi eux l'eſprit & l'amour de la médiocrité ; & laiſſez les dominer dans la place publique. Leur prépondérance garantira l'état du deſpotiſme réfléchi des riches, toujours incapables d'obéir ; du deſpotiſme aveugle des pauvres, toujours incapables de commander ; & il réſultera de-là, que la plus grande partie de la nation, fortement attachée au gouvernement, fera tous ſes efforts pour en maintenir la durée ; ce qui eſt le premier élément & la meilleure preuve d'une bonne conſtitution.

Dans toute république, un citoyen ſe rend coupable, dès qu'il devient trop puiſſant. Si vos lois ne peuvent empêcher que des particuliers n'acquièrent trop de richeſſes, & ne raſſemblent autour d'eux une aſſez grande quantité de partiſans pour ſe faire redouter, vous aurez recours à l'oſtraciſme ou l'exil, & vous les tiendrez éloignés pendant un certain nombre d'années.

L'oſtraciſme eſt un remède violent, peut-être injuſte, trop ſouvent employé pour ſervir des vengeances perſonnelles, mais

* Par cet état mitoyen, Ariſtote entend ceux qui jouiſſent d'une fortune médiocre. Comparez ce qu'il en dit avec le commencement de la vie de Solon par Plutarque.

juſtifié par de grands exemples & de grandes autorités, & le ſeul qui, dans ces occaſions, puiſſe ſauver l'état. Si néanmoins il s'élevoit un homme qui, ſeulement par la ſublimité de ſes vertus, entraînât tous les cœurs après lui, j'avoue qu'au lieu de le proſcrire, il ſeroit plus conforme aux vrais principes, de le placer ſur le trône.

Nous avons dit que vos citoyens ſeront ou des jeunes-gens qui ſerviront la patrie par leur valeur, ou des vieillards qui, après l'avoir ſervie, la dirigeront par leurs conſeils. C'eſt dans cette dernière claſſe que vous choiſirez les prêtres ; car il ne ſeroit pas décent que l'hommage d'un peuple libre fût offert aux dieux par des mains accoutumées à un travail méchanique & ſervile.

Vous établirez les repas publics, parce que rien ne contribue plus à maintenir l'union.

Vous diviſerez les biens en deux portions, l'une deſtinée aux beſoins de l'état, l'autre à ceux des particuliers : la première, ſera conſacrée à l'entretien du culte religieux & des repas publics ; la ſeconde ne ſera poſſédée que par ceux que j'ai déſignés ſous le nom de citoyens. L'une & l'autre ſeront cultivées par des eſclaves tirés de différentes nations.

Après avoir réglé la forme du gouvernement, vous rédigerez un corps de lois civiles, qui toutes ſe rapportent aux lois fondamentales, & ſervent à les cimenter.

L'une des plus eſſentielles doit regarder les mariages. Que les époux ne ſoient pas d'un âge trop diſproportionné ; rien ne ſeroit plus propre à ſemer entre eux la diviſion & les dégoûts : qu'ils ne ſoient ni trop jeunes ni trop vieux ; rien ne fait plus dégénérer l'eſpèce humaine ; que les filles ſe marient à l'âge d'environ 18 ans, les hommes à celui de 27, ou environ ; que leur mariage ſe célèbre vers le ſolſtice d'hiver* ; qu'il ſoit permis d'expoſer les enfans, quand ils apportent en naiſſant une conſtitution trop foible, ou des défauts trop ſenſibles ; qu'il ſoit encore permis de les expoſer, pour éviter l'excès de la population. Si cette idée choque le caractère de la nation, fixez du moins le nombre des enfans dans chaque famille ; & ſi deux époux tranſgreſſent la loi, qu'il ſoit ordonné à la mère de détruire le fruit de ſon amour, avant qu'il ait reçu les principes de la vie & du ſentiment. Proſcrivez ſévèrement l'adultère, & que les peines les plus graves flétriſſent celui qui déſhonore une ſi belle union.

* En 1772, M. Vargentin, dans un mémoire préſenté à l'Académie des ſciences de Stokholm, prouva, d'après des obſervations faites pendant quatorze ans, que le mois de l'année où il nait le plus d'enfans, eſt le mois de Septembre.

Ariſtote

Ariſtote s'étend enſuite ſur la manière dont on doit élever le citoyen. Il le prend au berceau ; il le ſuit dans les différens âges de la vie, dans les différens emplois de la république, dans ſes différens rapports avec la ſociété. Il traite des connoiſſances dont il faut éclairer ſon eſprit, & des vertus dont il faut pénétrer ſon ame : &, développant inſenſiblement à ſes yeux la chaîne de ſes devoirs, il lui fait remarquer en même temps la chaîne des lois qui l'obligeront à les remplir*.

Je viens d'expoſer quelques unes des réflexions d'Ariſtote ſur le meilleur des gouvernemens. J'ai rapporté plus haut celles de Platon† ainſi que les conſtitutions établies par Lycurgue‡ & par Solon§. D'autres écrivains, légiſlateurs, philoſophes, orateurs, poëtes, ont publié leurs idées ſur cet important ſujet. Qui pourroit, ſans un mortel ennui, analyſer leurs différens ſyſtèmes, & cette prodigieuſe quantité de maximes ou de queſtions qu'ils ont avancées ou diſcutées ? Bornons-nous au petit nombre de principes qui leur ſont communs à tous, ou qui, par leur ſingularité, méritent d'être recueillis.

Ariſtote n'eſt pas le ſeul qui ait fait l'éloge de la royauté. La plupart des philoſophes ont reconnu l'excellence de ce gouvernement, qu'ils ont conſidéré, les uns relativement à la ſociété, les autres par rapport au ſyſtême général de la nature.

La plus belle des conſtitutions, diſent les premiers, ſeroit celle où l'autorité dépoſée entre les mains d'un ſeul homme, ne s'exerceroit que ſuivant des lois ſagement établies ; où le ſouverain, élevé au deſſus de ſes ſujets autant par ſes lumières & ſes vertus, que par ſa puiſſance, ſeroit perſuadé qu'il eſt lui-même comme la loi, qui n'exiſte que pour le bonheur des peuples ; où le gouvernement inſpireroit la crainte & le repect au dedans & au dehors, non-ſeulement par l'uniformité des principes, le ſecret des entrepriſes, & la célérité dans l'exécution, mais encore par la droiture & la bonne foi : car on compteroit plus ſur la parole du prince, que ſur les ſermens des autres hommes.

Tout dans la nature nous ramène à l'unité, diſent les ſeconds : l'univers eſt préſidé par l'Etre ſuprême ; les ſphères céleſtes le ſont par autant de génies ; les royaumes de la terre le doivent être par autant de ſouverains établis ſur le trône,

* Nous n'avons plus ces détails mais il eſt aiſé de juger par les premiers chapitres du liv. 8 de la république, de la marche qu'avoit ſuivie Ariſtote dans le reſte de l'ouvrage.

† Voyez le chapitre LIV. de cet ouvrage. ‡ Voyez le chapitre XLV. § Voyez l'introduction, p. 102, & le chapitre XIV.

pour entretenir dans leurs états l'harmonie qui règne dans l'univers. Mais pour remplir une ſi haute deſtinée, ils doivent retracer en eux mêmes les vertus de ce dieu dont ils ſont les images, & gouverner leurs ſujets avec la tendreſſe d'un père, les ſoins vigilans d'un paſteur, & l'impartiale équité de la loi.

Tels ſont en partie les devoirs que les Grecs attachent à la royauté ; &, comme ils ont vu preſque par-tout les princes s'en écarter, ils ne conſidèrent ce gouvernement que comme un modèle que doit ſe propoſer un légiſlateur, pour ne faire qu'une volonté générale de toutes les volontés des particuliers. Si tous les gouvernemens étoient tempérés, diſoit Platon, il faudroit chercher ſon bonheur dans le monarchique ; mais puiſqu'ils ſont tous corrompus, il faut vivre dans une démocratie.

Quelle eſt donc la conſtitution qui convient le mieux à des peuples extrêmement jaloux de leur liberté ? Le gouvernement mixte, celui où ſe trouvent la royauté, l'ariſtocratie & la démocratie, combinées par des lois qui redreſſent la balance du pouvoir, toutes les fois qu'elle incline trop vers une de ces formes. Comme on peut opérer ce tempérament d'une infinité de manières, de-là cette prodigieuſe variété qui ſe trouve dans les conſtitutions des peuples, & dans les opinions des philoſophes.

On s'accorde beaucoup mieux ſur la néceſſité d'établir de bonnes lois, ſur l'obéiſſance qu'elles exigent, ſur les changemens qu'elles doivent quelquefois éprouver.

Comme il n'eſt pas donné à un ſimple mortel d'entretenir l'ordre par ſes ſeules volontés paſſagères, il faut des lois dans une monarchie ; ſans ce frein, tout gouvernement devient tyrannique.

On a préſenté une bien juſte image, quand on a dit que la loi étoit l'ame d'un état. En effet, ſi on détruit la loi, l'état n'eſt plus qu'un corps ſans vie.

Les lois doivent être claires, préciſes, générales, relatives au climat, toutes en faveur de la vertu ; il faut qu'elles laiſſent le moins de choſes qu'il eſt poſſible à la deciſion des juges ; elles ſeront ſévères, mais les juges ne le doivent jamais être, parce qu'il vaut mieux riſquer d'abſoudre un criminel, que de condamner un innocent. Dans le premier cas, le jugement eſt une erreur ; dans le ſecond, c'eſt une impiété.

On a vu des peuples perdre dans l'inaction la ſupériorité qu'ils avoient acquiſe par des victoires. Ce fut la faute de leurs lois qui les ont endurcis contre les travaux de la guerre, & non contre les douceurs du repos. Un légiſlateur s'occupera moins

moins de l'état de guerre, qui doit être paſſager, que des vertus qui apprennent au citoyen tranquille à ne pas craindre la guerre, à ne pas abuſer de la paix.

La multiplicité des lois dans un état, eſt une preuve de ſa corruption & de ſa décadence, par la raiſon qu'une ſociété ſeroit heureuſe, ſi elle pouvoit ſe paſſer de lois.

Quelques uns ſouhaiteroient qu'à la tête de la plupart des lois, un préambule en exposât les motifs & l'eſprit ; rien ne ſeroit plus utile, diſent-ils, que d'éclairer l'obéiſſance des peuples, & des les ſoumettre par la perſuaſion, avant que de les intimider par des menaces.

D'autres regardent l'ignominie, comme la peine qui produit le plus d'effet. Quand les fautes ſont rachetées par de l'argent, on accoutume les hommes à donner une très grande valeur à l'argent, une très petite aux fautes.

Plus les lois ſont excellentes, plus il eſt dangereux d'en ſecouer le joug. Il vaudroit mieux en avoir de mauvaiſes & les obſerver, que d'en avoir de bonnes & les enfreindre.

Rien n'eſt ſi dangereux encore que d'y faire de fréquens changemens. Parmi les Locriens d'Italie, celui qui propoſe d'en abolir ou d'en modifier quelqu'une, doit avoir autour de ſon cou un nœud coulant, qu'on reſſerre ſi l'on n'approuve pas ſa propoſition. Chez les mêmes Locriens, il n'eſt pas permis de tourmenter & d'éluder les lois à force d'interprétations. Si elles ſont équivoques, & qu'une des parties murmure contre l'explication qu'en a donnée le magiſtrat, elle peut le citer devant un tribunal compoſé de mille juges. Ils paroiſſent tous deux la corde au cou, & la mort eſt la peine de celui dont l'interprétation eſt rejettée. Les autres légiſlateurs ont tous déclaré qu'il ne falloit toucher aux lois qu'avec une extrême circonſpection, & dans une extrême néceſſité.

Mais quel eſt le fondement ſolide du repos & du bonheur des peuples ? Ce ne ſont point les lois qui règlent leur conſtitution, ou qui augmentent leur puiſſance, mais les inſtitutions qui forment les citoyens, & qui donnent du reſſort à leurs ames ; non les lois qui diſpenſent les peines & les récompenſes, mais la voix du public, lorſqu'elle fait une exacte répartition du mépris & de l'eſtime. Telle eſt la déciſion unanime des légiſlateurs, des philoſophes, de tous les Grecs, peut-être de toutes les nations. Quand on approfondit la nature, les avantages & les inconvéniens des diverſes eſpèces de gouvernemens, on trouve pour dernier réſultat, que la différence des mœurs ſuffit pour détruire la meilleure des conſtitutions, pour rectifier la plus défectueuſe.

Les lois, impuiſſantes par elles-mêmes, empruntent leurs forces

forces uniquement des mœurs, qui ſont autant au deſſus d'elles, que la vertu eſt au deſſus de la probité. C'eſt par les mœurs qu'on préfère ce qui eſt honnête à ce qui n'eſt que juſte, & ce qui eſt juſte à ce qui n'eſt qu'utile. Elles arrêtent le citoyen par la crainte de l'opinion, tandis que les lois ne l'effraient que par la crainte des peines.

Sous l'empire des mœurs, les ames montreront beaucoup d'élévation dans leurs ſentimens, de méfiance pour leurs lumières, de décence & de ſimplicité dans leurs actions. Une certaine pudeur les pénètrera d'un ſaint reſpect pour les dieux, pour les lois, pour les magiſtrats, pour la puiſſance paternelle, pour la ſageſſe des vieillards, pour elles-mêmes encore plus que pour tout le reſte.

De-là réſulte, pour tout gouvernement, l'indiſpenſable néceſſité de s'occuper de l'éducation des enfans, comme de l'affaire la plus eſſentielle, de les élever dans l'eſprit & l'amour de la conſtitution, dans la ſimplicité des anciens temps, en un mot, dans les principes qui doivent à jamais régler leurs vertus, leurs opinions, leurs ſentimens & leurs manières. Tous ceux qui ont médité ſur l'art de gouverner les hommes, ont reconnu que c'étoit de l'inſtitution de la jeuneſſe que dépendoit le ſort des empires; &, d'après leurs réflexions, on peut poſer ce principe lumineux: Que l'éducation, les lois & les mœurs ne doivent jamais être en contradiction. Autre principe non moins certain: Dans tous les états, les mœurs du peuple ſe conforment à celles des chefs.

Zaleucus & Charondas, peu contens de diriger au maintien des mœurs la plupart des lois qu'ils ont données, le premier aux Locriens d'Italie,* le ſecond à divers peuples de Sicile, ont mis à la tête de leurs codes une ſuite de maximes qu'on peut regarder comme les fondemens de la morale. J'en rapporterai quelques unes, pour achever de montrer ſous quel point de vue on enviſageoit autrefois la légiſlation.

Tous les citoyens, dit Zaleucus, doivent être perſuadés de l'exiſtence des dieux. L'ordre & la beauté de l'univers les convaincront aiſément qu'il n'eſt pas l'effet du haſard, ni l'ouvrage de la main des hommes. Il faut adorer les dieux, parce qu'ils ſont les auteurs des vrais biens. Il faut préparer & purifier ſon ame, car la divinité n'eſt point honorée par l'hommage du méchant; elle n'eſt point flattée des ſacrifices pompeux, & des magnifiques ſpectacles dont on embellit ſes fêtes; on ne peut lui plaire que par les bonnes œuvres, que par une vertu conſtante dans ſes principes & dans ſes effets,

* Suivant Timée, Zaleucus n'avoit pas donné des lois aux Locriens; mais il contrediſoit toute l'antiquité.

que

que par une ferme réſolution de préférer la juſtice & la pauvreté à l'injuſtice & à l'ignominie.

Si, parmi les habitans de cette ville, hommes, femmes, citoyens, étrangers, il s'en trouve qui ne goûtent pas ces vérités, & qui ſoient naturellement portés au mal, qu'ils ſachent que rien ne pourra ſouſtraire le coupable à la vengeance des dieux; qu'ils aient toujours devant les yeux le moment qui doit terminer leur vie, ce moment où l'on ſe rappelle, avec tant de regrets & de remords, le mal qu'on a fait, & le bien qu'on a négligé de faire.

Ainſi, que chaque citoyen ait dans toutes ſes actions l'heure de la mort préſente à ſon eſprit; &, toutes les fois qu'un génie malfaiſant l'entraînera vers le crime, qu'il ſe réfugie dans les temples, aux piés des autels, dans tous les lieux ſacrés, pour demander l'aſſiſtance divine; qu'il ſe ſauve auprès des gens de bien, qui ſoutiendront ſa foibleſſe, par le tableau des récompenſes deſtinées à la vertu, & des malheurs attachés à l'injuſtice.

Reſpectez vos parens, vos lois, vos magiſtrats; chériſſez votre patrie, n'en déſirez pas d'autre; ce déſir feroit un commencement de trahiſon. Ne dites du mal de perſonne; c'eſt aux gardiens des lois à veiller ſur les coupables; mais avant de les punir, ils doivent les ramener par leurs conſeils.

Que les magiſtrats, dans leurs jugemens, ne ſe ſouviennent ni de leurs liaiſons, ni de leurs haines particulières. Des eſclaves peuvent être ſoumis par la crainte, mais des hommes libres ne doivent obéir qu'à la juſtice.

Dans vos projets & dans vos actions, dit Charondas, commencez par implorer le ſecours des dieux, qui ſont les auteurs de toutes choſes: pour l'obtenir, abſtenez-vous du mal; car il n'y a point de ſociété entre dieu & l'homme injuſte.

Qu'il règne entre les ſimples citoyens, & ceux qui ſont à la tête du gouvernement, la même tendreſſe qu'entre les enfans & les pères.

Sacrifiez vos jours pour la patrie, & ſongez qu'il vaut mieux mourir avec honneur, que de vivre dans l'opprobre.

Que les époux ſe gardent mutuellement la foi qu'ils ſe ſont promiſe.

Vous ne devez pas honorer les morts par des larmes & par une douleur immodérée, mais par le ſouvenir de leurs vertus, & par les offrandes que vous porterez tous les ans ſur leurs tombeaux.

Que les jeunes-gens déférent aux avis des vieillards, attentifs à s'attirer le reſpect par la régularité de leur vie. Si ces derniers ſe dépouilloient de la pudeur, ils introduiroient dans l'état,

l'état, le mépris de la honte, & tous les vices qui en ſont la ſuite.

Déteſtez l'infamie & le menſonge ; aimez la vertu, fréquentez ceux qui la cultivent, & parvenez à la plus haute perfection, en devenant véritablement honnête homme. Volez au ſecours du citoyen opprimé ; ſoulagez la misère du pauvre, pourvu qu'elle ne ſoit pas le fruit de l'oiſiveté. Mépriſez celui qui ſe rend l'eſclave de ſes richeſſes, & décernez l'ignominie à celui qui ſe conſtruit une maiſon plus magnifique que les édifices publics. Mettez de la décence dans vos expreſſions ; réprimez votre colère, & ne faites pas d'imprécations contre ceux mêmes qui vous ont fait du tort.

Que tous les citoyens aient toujours ces préceptes devant les yeux ; & qu'aux jours de fêtes, on les récite à haute voix dans les repas, afin qu'ils ſe gravent encore mieux dans les eſprits.

Fin du Chapitre ſoixante-et-deuxième.

CHAPITRE LXIII.

Denys roi de Syracuſe à Corinthe. Exploits de Timoléon.

DE retour à Athènes, après onze ans d'abſence, nous crûmes, pour ainſi dire, y venir pour la première fois. La mort nous avoit privés de pluſieurs de nos amis & de nos connoiſſances ; des familles entières avoient diſparu ; d'autres s'étoient élevées à leur place : on nous recevoit comme étrangers dans des maiſons que nous fréquentions auparavant ; c'étoit par-tout la même ſcène, & d'autres acteurs.

La tribune aux harangues retentiſſoit ſans ceſſe de plaintes contre Philippe. Les uns en étoient alarmés, les autres les écoutoient avec indifférence. Démoſthène avoit récemment accuſé Eſchine de s'être vendu à ce prince, lorſqu'il fut envoyé en Macédoine pour conclure la dernière paix ; & comme Eſchine avoit relevé la modeſtie des anciens orateurs, qui, en haranguant le peuple, ne ſe livroient pas à des geſtes outrés : Non, non, s'écria Démoſthène, ce n'eſt point à la tribune, mais dans une ambaſſade, qu'il faut cacher ſes mains ſous ſon manteau. Ce trait réuſſit, & cependant l'accuſation n'eut pas de ſuite.

Nous fûmes pendant quelque temps accablés de queſtions ſur l'Egypte & ſur la Perſe : je repris enſuite mes anciennes recherches. Un jour que je traverſois la place publique, je

vis

vis un grand nombre de nouvelliſtes, qui alloient, venoient, s'agitoient en tumulte, & ne ſavoient comment exprimer leur ſurpriſe. Qu'eſt-il donc arrivé, dis-je en m'approchant?—Denys eſt à Corinthe, répondit-on.—Quel Denys?—Ce roi de Syracuſe, ſi puiſſant & ſi redouté. Timoléon l'a chaſſé du trône, & l'a fait jeter ſur une galère qui vient de le mener à Corinthe. Il eſt arrivé * ſans eſcorte, ſans amis, ſans parens; il a tout perdu, excepté le ſouvenir de ce qu'il étoit.

Cette nouvelle me fut bientôt confirmée par Euryale, que je trouvai chez Apollodore. C'étoit un Corinthien avec qui j'avois des liaiſons, & qui en avoit eu autrefois avec Denys: il devoit retourner quelques mois après à Corinthe; je réſolus de l'accompagner, & de contempler à loiſir un des plus ſinguliers phénomènes de la fortune.

En arrivant dans cette ville, nous trouvâmes, à la porte d'un cabaret, un gros homme, enveloppé d'un méchant habit, à qui le maître de la maiſon ſembloit accorder, par pitié, les reſtes de quelques bouteilles de vin. Il recevoit & repouſſoit, en riant, les plaiſanteries groſſières de quelques femmes de mauvaiſe vie, & ſes bons-mots amuſoient la populace aſſemblée autour de lui.

Euryale me propoſa, je ne ſais ſous quel prétexte, de deſcendre de voiture, & de ne pas quitter cet homme. Nous le ſuivîmes en un endroit où l'on exerçoit des femmes qui devoient, à la prochaine fête, chanter dans les chœurs; il leur faiſoit répéter leur rôle, dirigeoit leurs voix, & diſputoit avec elles ſur la manière de rendre certains paſſages. Il fut enſuite chez un parfumeur, où s'offrirent d'abord à nos yeux, le philoſophe Diogène & le muſicien Ariſtoxène,† qui, depuis quelques jours, étoient arrivés à Corinthe. Le premier, s'approchant de l'inconnu, lui dit: „Tu ne méritois pas le „ſort que tu éprouves.—Tu compatis donc à mes maux? „répondit cet infortuné; je t'en remercie.—Moi, compatir „à tes maux, reprit Diogène! tu te trompes, vil eſclave; „tu devois vivre & mourir, comme ton père, dans l'effroi „des tyrans, & je ſuis indigné de te voir dans une ville où tu „peux ſans crainte goûter encore quelques plaiſirs.„

Euryale, dis-je alors tout étonné, c'eſt donc là le roi de Syracuſe! C'eſt lui-même, répondit-il: il ne me reconnoit pas; ſa vue eſt affoiblie par les excès du vin. Ecoutons la ſuite de la converſation. Denys la ſoutint avec autant d'eſprit que de modération. Ariſtoxène lui demanda la cauſe de

* L'an 343 avant J. C.

† C'eſt le même ſans doute dont il nous reſte un traité de muſique, inſéré dans le recueil de Meibomius.

la

la diſgrace de Platon. „ Tous les maux aſſiègent un tyran, „ répondit-il ; le plus dangereux eſt d'avoir des amis qui lui „ cachent la vérité. Je ſuivis leurs avis ; j'éloignai Platon. „ Qu'en arriva-t-il ? J'étois roi à Syracuſe, je ſuis maître „ d'école à Corinthe. „ En effet, nous le vîmes plus d'une fois, dans un carrefour, expliquer à des enfans les principes de la grammaire.

Le même motif qui m'avoit conduit à Corinthe, y attiroit journellement quantité d'étrangers. Les uns, à l'aſpect de ce malheureux prince, laiſſoient échapper des mouvemens de pitié ; la plupart ſe repaiſſoient avec délices d'un ſpectacle que les circonſtances rendoient plus intéreſſant. Comme Philippe étoit ſur le point de donner des fers à la Grèce, ils aſſouviſſoient, ſur le roi de Syracuſe, la haine que leur inſpiroit le roi de Macédoine. L'exemple inſtructif d'un tyran, plongé tout-à-coup dans la plus profonde humiliation, fut bientôt l'unique conſolation de ces fiers républicains ; quelque temps après, les Lacédémoniens ne répondirent aux menaces de Philippe, que par ces mots énergiques : *Denys à Corinthe.*

Nous eûmes pluſieurs converſations avec ce dernier ; il faiſoit ſans peine l'aveu de ſes fautes, apparemment parce qu'elles ne lui avoient guère coûté. Euryale voulut ſavoir ce qu'il penſoit des hommages qu'on lui rendoit à Syracuſe. J'entretenois, répondit-il, quantité de ſophiſtes & de poëtes dans mon palais ; je ne les eſtimois point, cependant ils me faiſoient une réputation. Mes courtiſans s'apperçurent que ma vue commençoit à s'affoiblir ; ils devinrent, pour ainſi dire, tous aveugles ; ils ne diſcernoient plus rien ; s'ils ſe rencontroient en ma préſence, ils ſe heurtoient les uns contre les autres ; dans nos ſoupers, j'étois obligé de diriger leurs mains, qui ſembloient errer ſur la table. Et n'étiez-vous pas offenſé de cette baſſeſſe, lui dit Euryale ? Quelquefois, reprit Denys ; mais il eſt ſi doux de pardonner !

Dans ce moment, un Corinthien, qui vouloit être plaiſant, & dont on ſoupçonnoit la probité, parut ſur le ſeuil de la porte ; il s'arrêta, &, pour montrer qu'il n'avoit point de poignard ſous ſa robe, il affecta de la ſecouer à pluſieurs repriſes, & comme font ceux qui abordent les tyrans. Cette épreuve ſeroit mieux placée, lui dit le prince, quand vous ſortirez d'ici.

Quelques momens après, un autre particulier entra, & l'excédoit par ſes importunités. Denys nous dit tout bas en ſoupirant : „ Heureux ceux qui ont appris à ſouffrir dès leur „ enfance ! „

De

De pareils outrages ſe renouveloient à tous momens: il cherchoit lui-même à ſe les attirer ; couvert de haillons, il paſſoit ſa vie dans les cabarets, dans les rues, avec des gens du peuple, devenus les compagnons de ſes plaiſirs. On diſcernoit encore dans ſon ame, ce fonds d'inclinations baſſes qu'il reçut de la nature, & ces ſentimens élevés qu'il devoit à ſon premier état ; il parloit comme un ſage, il agiſſoit comme un fou ; je ne pouvois expliquer le myſtère de ſa conduite. Un Syracuſain, qui l'avoit étudié avec attention, me dit: Outre que ſon eſprit eſt trop foible & trop léger, pour avoir plus de meſure dans l'adverſité que dans la proſpérité; il s'eſt apperçu que la vue d'un tyran, même détrôné, répand la défiance & l'effroi parmi des hommes libres. S'il préféroit l'obſcurité à l'aviliſſement, ſa tranquillité ſeroit ſuſpecte aux Corinthiens, qui favoriſent la révolte de la Sicile. Il craint qu'ils ne parviennent à le craindre, & ſe ſauve de leur haine par leur mépris.

Il l'avoit obtenu tout entier pendant mon ſéjour à Corinthe ; &, dans la ſuite, il mérita celui de toute la Grèce. Soit misère, ſoit dérangement d'eſprit, il s'enrôla dans une troupe de prêtres de Cybèle ; il parcouroit avec eux les villes & les bourgs, un tympanon à la main, chantant, danſant autour de la figure de la déeſſe, & tendant la main pour recevoir quelques foibles aumônes.

Avant de donner ces ſcènes humiliantes, il avoit eu la permiſſion de s'abſenter de Corinthe, & de voyager dans la Grèce. Le roi de Macédoine le reçut avec diſtinction : dans leur premier entretien, Philippe lui demanda comment il avoit pu perdre cet empire que ſon père avoit conſervé pendant ſi long-temps : „ C'eſt, répondit-il, que j'héritai de ſa puiſſance, „ & non de ſa fortune.„ Un Corinthien lui ayant déjà fait la même queſtion, il avoit répondu : „ Quand mon père „ monta ſur le trône, les Syracuſains étoient las de la démo- „ cratie ; quand on m'a forcé d'en déſcendre, ils l'étoient de „ la tyrannie.„ Un jour qu'à la table du roi de Macédoine, on s'entretenoit des poëſies de Denys l'ancien : „ Mais quel „ temps choiſiſſoit votre père, lui dit Philippe, pour com- „ poſer un ſi grand nombre d'ouvrages? Celui, répondit-il, „ que vous & moi paſſons ici à boire.„

Ses vices le précipitèrent deux fois dans l'infortune, & ſa deſtinée lui oppoſa chaque fois un des plus grands hommes que ce ſiècle ait produits: Dion en premier lieu, & Timoléon enſuite. Je vais parler de ce dernier, & je raconterai ce que j'en appris dans les dernières années de mon ſéjour en Grèce.

On

On a vu plus haut*, qu'après la mort de ſon frère, Timoléon s'étoit éloigné, pendant quelque temps, de Corinthe, &, pour toujours, des affaires publiques. Il avoit paſſé près de vingt ans dans cet exil volontaire, lorſque ceux de Syracuſe, ne pouvant plus réſiſter à leurs tyrans, implorèrent l'aſſiſtance des Corinthiens, dont ils tirent leur origine. Ces derniers réſolurent de lever des troupes; mais, comme ils balançoient ſur le choix du général, une voix nomma par haſard Timoléon, & fut ſuivie à l'inſtant d'une acclamation univerſelle. L'accuſation, autrefois intentée contre lui, n'avoit été que ſuſpendue; les juges lui en remirent la déciſion: Timoléon, lui dirent-ils, ſuivant la manière dont vous vous conduirez en Sicile, nous conclurons que vous avez fait mourir un frère ou un tyran.

Les Syracuſains ſe croyoient alors ſans reſſources. Icétas, chef des Léontins, dont ils avoient demandé l'appui, ne ſongeoit qu'à les aſſervir; il venoit de ſe liguer avec les Carthaginois. Maître de Syracuſe, il tenoit Denys aſſiégé dans la citadelle: La flotte de Carthage croiſoit aux environs, pour intercepter celle de Corinthe. Dans l'intérieur de l'île, une fatale expérience avoit appris aux villes Grecques, à ſe défier de tous ceux qui s'empreſſoient de les ſecourir.

Timoléon part avec dix galères & un petit nombre de ſoldats; malgré la flotte des Carthaginois, il aborde en Italie, & ſe rend bientôt après à Tauroménium en Sicile. Entre cette ville & celle de Syracuſe, eſt la ville d'Adranum, dont les habitans avoient appelé, les uns Icétas, & les autres Timoléon. Ils marchent tous deux en même temps, le premier à la tête de 5000 hommes, le ſecond avec 1200. A trente ſtades† d'Adranum, Timoléon apprend que les troupes d'Icétas viennent d'arriver, & ſont occupées à ſe loger autour de la ville: il précipite ſes pas, & fond ſur elles avec tant d'ordre & d'impétuoſité, qu'elles abandonnent, ſans réſiſtance, le camp, le bagage & beaucoup de priſonniers.

Ce ſuccès changea tout-à-coup la diſpoſition des eſprits, & la face des affaires: la révolution fut ſi prompte, que, cinquante jours après ſon arrivée en Sicile, Timoléon vit les peuples de cette île briguer ſon alliance; quelques uns des tyrans joindre leurs forces aux ſiennes; Denys lui-même ſe rendre à diſcrétion, & lui remettre la citadelle de Syracuſe avec les tréſors & les troupes qu'il avoit pris ſoin d'y raſſembler.

Mon objet n'eſt pas de tracer ici les détails d'une ſi glorieuſe expédition. Je dirai ſeulement que ſi Timoléon, jeune encore,

* Voyez le chapitre ix. de cet ouvrage.

† Une lieue 335 toiſes.

encore, avoit montré dans les combats, la maturité d'un âge avancé, il montra, ſur le déclin de ſa vie, la chaleur & l'activité de la jeuneſſe ; je dirai qu'il développa tous les talens, toutes les qualités d'un grand général ; qu'à la tête d'un petit nombre de troupes, il délivra la Sicile des tyrans qui l'opprimoient, & la défendit contre une puiſſance encore plus formidable qui vouloit l'aſſujettir ; qu'avec 6000 hommes, il mit en fuite une armée de 70,000 Carthaginois, & qu'enfin ſes projets étoient médités avec tant de ſageſſe, qu'il parut maîtriſer les haſards, & diſpoſer des évènemens.

Mais la gloire de Timoléon ne conſiſte pas dans cette continuité rapide de ſuccès, qu'il attribuoit lui-même à la fortune, & dont il faiſoit rejaillir l'éclat ſur ſa patrie ; elle eſt établie ſur une ſuite de conquêtes plus dignes de la reconnoiſſance des hommes.

Le fer avoit moiſſonné une partie des habitans de la Sicile ; d'autres, en grand nombre, s'étant dérobés par la fuite à l'oppreſſion de leurs deſpotes, s'étoient diſperſés dans la Grèce, dans les îles de la mer Egée, ſur les côtes de l'Aſie. Corinthe, remplie du même eſprit que ſon général, les engagea, par ſes députés, à retourner dans leur patrie ; elle leur donna des vaiſſeaux, des chefs, une eſcorte, &, à leur arrivée en Sicile, des terres à partager. En même temps des hérauts déclarèrent aux jeux ſolennels de la Grèce, qu'elle reconnoiſſoit l'indépendance de Syracuſe & de toute la Sicile.

A ces cris de liberté, qui retentirent auſſi dans toute l'Italie, 60,000 hommes ſe rendirent à Syracuſe, les uns pour y jouir des droits de citoyen, les autres pour être diſtribués dans l'intérieur de l'île.

La forme de gouvernement avoit récemment eſſuyé de fréquentes révolutions, & les lois étoient ſans vigueur. Elles avoient été rédigées, pendant la guerre du Péloponèſe, par une aſſemblée d'hommes éclairés, à la tête deſquels étoit ce Dioclès, dont la mémoire fut conſacrée par un temple que l'ancien Denys fit démolir. Ce légiſlateur ſévère avoit défendu, ſous peine de mort, de paroître avec des armes dans la place publique. Quelque temps après, les ennemis ayant fait une irruption aux environs de Syracuſe, il ſort de chez lui, l'épée à la main ; il apprend au même inſtant qu'il s'eſt élevé une émeute dans la place ; il y court ; un particulier s'écrie : „ Vous venez d'abroger votre loi. Dites plutôt que je l'ai „ confirmée," répondit-il, en ſe plongeant l'épée dans le ſein.

Ses lois établiſſoient la démocratie ; mais, pour corriger les vices de ce gouvernement, elles pourſuivoient avec vigueur

toutes les eſpèces d'injuſtices; &, pour ne rien laiſſer aux caprices des juges, elles attachoient, autant qu'il eſt poſſible, une déciſion à chaque conteſtation, une peine à chaque délit. Cependant, outre qu'elles ſont écrites en ancien langage, leur extrême préciſion nuit à leur clarté. Timoléon les revit avec Céphalus & Denys, deux Corinthiens qu'il avoit attirés auprès de lui. Celles qui concernent les particuliers, furent conſervées avec des interprétations qui en déterminent le ſens; on réforma celles qui regardent la conſtitution, & l'on réprima la licence du peuple, ſans nuire à ſa liberté. Pour lui aſſurer à jamais la jouiſſance de cette liberté, Timoléon l'invita à détruire toutes ces citadelles, qui ſervoient de repaires aux tyrans.

La puiſſante république de Carthage forcée de demander la paix aux Syracuſains, les oppreſſeurs de la Sicile ſucceſſivement détruits, les villes rétablies dans leur ſplendeur, les campagnes couvertes de moiſſons, un commerce floriſſant, par-tout l'image de l'union & du bonheur, voilà les bienfaits que Timoléon répandit ſur cette belle contrée: voici les fruits qu'il en recueillit lui-même.

Réduit volontairement à l'état de ſimple particulier, il vit ſa conſidération s'accroître de jour en jour. Ceux de Syracuſe le forcèrent d'accepter dans leur ville une maiſon diſtinguée; &, aux environs, une retraite agréable, où il couloit des jours tranquilles, avec ſa femme & ſes enfans, qu'il avoit fait venir de Corinthe. Il y recevoit ſans ceſſe les tributs d'eſtime & de reconnoiſſance que lui offroient les peuples qui le regardoient comme leur ſecond fondateur. Tous les traités, tous les règlemens qui ſe faiſoient en Sicile, on venoit de près, de loin, les ſoumettre à ſes lumières, & rien ne s'exécutoit qu'avec ſon approbation,

Il perdit la vue dans un âge aſſez avancé. Les Syracuſains, plus touchés de ſon malheur qu'il ne le fut lui-même, redoublèrent d'attentions à ſon égard. Ils lui amenoient les étrangers qui venoient chez eux. Voilà, diſoient-ils, notre bienfaiteur, notre père; il a préféré au triomphe brillant qui l'attendoit à Corinthe, à la gloire qu'il auroit acquiſe dans la Grèce, le plaiſir de vivre au milieu de ſes enfans. Timoléon n'oppoſoit aux louanges qu'on lui prodiguoit, que cette réponſe modeſte: „ Les dieux vouloient ſauver la Sicile; je „ leur rends graces de m'avoir choiſi pour l'inſtrument de leurs „ bontés.„

L'amour des Syracuſains éclatoit encore plus, lorſque, dans l'aſſemblée générale, on agitoit quelque queſtion importante. Des députés l'invitoient à s'y rendre; il montoit ſur un char; dès

dès qu'il paroiſſoit, tout le peuple le ſaluoit à grands cris ; Timoléon ſaluoit le peuple à ſon tour, &, après que les tranſports de joie & d'amour avoient ceſſé, il s'informoit du ſujet de la délibération, & donnoit ſon avis, qui entraînoit tous les ſuffrages. A ſon retour, il traverſoit de nouveau la place, & les mêmes acclamations le ſuivoient, juſqu'à ce qu'on l'eût perdu de vue.

La reconnoiſſance des Syracuſains ne pouvoit s'épuiſer. Ils décidèrent que le jour de ſa naiſſance ſeroit regardé comme un jour de fête, & qu'ils demanderoient un général à Corinthe, toutes les fois qu'ils auroient une guerre à ſoutenir contre quelque nation étrangère.

A ſa mort, la douleur publique ne trouva de ſoulagement que dans les honneurs accordés à ſa mémoire. On donna le temps aux habitans des villes voiſines de ſe rendre à Syracuſe pour aſſiſter au convoi. Des jeunes-gens, choiſis par le ſort, portèrent le corps ſur leurs épaules. Il étoit étendu ſur un lit richement paré. Un nombre infini d'hommes & de femmes l'accompagnoient, couronnés de fleurs, vêtus de robes blanches, & faiſant retentir les airs du nom & des louanges de Timoléon ; mais leurs gémiſſemens & leurs larmes atteſtoient encore mieux leur tendreſſe & leur douleur.

Quand le corps fut mis ſur le bucher, un héraut lut à haute voix le décret ſuivant : " Le peuple de Syracuſe, en reconnoiſſance de ce que Timoléon a détruit les tyrans, vaincu " les barbares, rétabli pluſieurs grandes villes, & donné des " lois aux Siciliens, a réſolu de conſacrer deux cents mines* " à ſes funérailles, & d'honorer tous les ans ſa mémoire par " des combats de muſique, des courſes de chevaux, & des " jeux gymniques. ,,

D'autres généraux ſe ſont ſignalés par des conquêtes plus brillantes ; aucun n'a fait de ſi grandes choſes. Il entreprit la guerre pour travailler au bonheur de la Sicile ; &, quand il l'eut terminée, il ne lui reſta plus d'autre ambition que d'être aimé.

Il fit reſpecter & chérir l'autorité pendant qu'il en étoit revêtu ; lorſqu'il s'en fut dépouillé, il la reſpecta & la chérit plus que les autres citoyens. Un jour, en pleine aſſemblée, deux orateurs osèrent l'accuſer d'avoir malverſé dans les places qu'il avoit remplies. Il arrêta le peuple ſoulevé contre eux : " Je n'ai affronté, dit-il, tant de travaux & de dangers, ,, que pour mettre le moindre des citoyens en état de défendre ,, les lois, & de dire librement ſa penſée. ,,

Il exerça ſur les cœurs un empire abſolu, parce qu'il fut

* 18000 livres.

doux, modeſte, ſimple, déſintéreſſé, & ſur-tout infiniment juſte. Tant de vertus déſarmoient ceux qui étoient accablés de l'éclat de ſes actions, & de la ſupériorité de ſes lumières. Timoléon éprouva qu'après avoir rendu de grands ſervices à une nation, il ſuffit de la laiſſer faire, pour en être adoré.

Fin du Chapitre ſoixante-troiſième.

CHAPITRE LXIV.

Suite de la Bibliothèque. Phyſique. Hiſtoire naturelle. Génies.

AMON retour de Perſe, je retournai chez Euclide : il me reſtoit à parcourir une partie de ſa bibliothèque ; je l'y trouvai avec Méton & Anaxarque. Le premier étoit d'Agrigente en Sicile, & de la même famille que le célèbre Empédocle ; le ſecond étoit d'Abdère en Thrace, & de l'école de Démocrite : tous deux, un livre à la main, paroiſſoient enſévelis dans une méditation profonde.

Euclide me montra quelques traités ſur les animaux, ſur les plantes, ſur les foſſiles. Je ne ſuis pas fort riche en ce genre, me dit-il ; le goût de l'hiſtoire naturelle & de la phyſique proprement dite, ne s'eſt introduit parmi nous que depuis quelques années. Ce n'eſt pas que pluſieurs hommes de génie ne ſe ſoient anciennement occupés de la nature ; je vous ai montré autrefois leurs ouvrages, & vous vous rappelez ſans doute ce diſcours où le grand-prêtre de Cérès vous donna une idée ſuccincte de leurs ſyſtêmes*. Vous apprîtes alors qu'ils cherchèrent à connoître les cauſes plutôt que les effets, la matière des êtres plutôt que leurs formes.

Socrate dirigea la philoſophie vers l'utilité publique ; & ſes diſciples, à ſon exemple, conſacrèrent leurs veilles à l'étude de l'homme. Celle du reſte de l'univers, ſuſpendue pendant près d'un ſiècle, & renouvelée de nos jours, procède avec plus de lumières & de ſageſſe. On agite, à la vérité, ces queſtions générales, qui avoient diviſé les anciens philoſophes ; mais on tâche en même temps de remonter des effets aux cauſes, du connu à l'inconnu. En conſéquence, on s'occupe des détails avec un ſoin particulier, & l'on commence à recueillir les faits & à les comparer.

Un défaut eſſentiel arrêtoit autrefois les progrès de la ſcience ; on n'étoit pas aſſez attentif à expliquer l'eſſence de

* Voyez le chapitre XXX de cet ouvrage.

chaque

chaque corps, ni à définir les termes dont on ſe ſervoit ; cette négligence avoit fini par inſpirer tant de dégoût, que l'étude de la phyſique fut abandonnée au moment précis où commença l'art des définitions. Ce fut au temps de Socrate.

A ces mots, Anaxarque & Méton s'approchèrent de nous. Eſt-ce que Démocrite, dit le premier, n'a pas donné des définitions exactes ? Eſt-ce qu'Empédocle, dit le ſecond, ne s'eſt pas attaché à l'analyſe des corps ? Plus fréquemment que les autres philoſophes, répondit Euclide, mais pas auſſi ſouvent qu'ils l'auroient dû. La converſation devint alors plus animée : Euclide défendoit avec vivacité la doctrine d'Ariſtote ſon ami ; Anaxarque & Méton, celle de leurs compatriotes : ils accusèrent plus d'une fois Ariſtote d'avoir altéré, dans ſes ouvrages, les ſyſtêmes des anciens, pour les combattre avec avantage. Méton alla plus loin ; il prétendit qu'Ariſtote, Platon, Socrate même, avoient puiſé dans les écrits des Pythagoriciens d'Italie & de Sicile, preſque tout ce qu'ils ont enſeigné ſur la nature, la politique & la morale. C'eſt dans ces heureuſes contrées, ajouta-t-il, que la vraie philoſophie a pris naiſſance, & c'eſt à Pythagore que l'on doit ce bienfait.

J'ai une profonde vénération pour ce grand homme, reprit Euclide ; mais puiſque lui & d'autres philoſophes ſe ſont appropriés, ſans en avertir, les richeſſes de l'Egypte, de l'Orient & de tous les peuples que nous nommons barbares, n'avions-nous pas le même droit de les tranſporter dans la Grèce ? Ayons le courage de nous pardonner mutuellement nos larcins ; ayez celui de rendre à mon ami la juſtice qu'il mérite. Je lui ai ſouvent ouï dire qu'il faut diſcuter les opinions avec l'équité d'un arbitre impartial ; s'il s'eſt écarté de cette règle, je le condamne. Il ne cite pas toujours les auteurs dont il emprunte des lumières, parce qu'il a déclaré en général que ſon deſſein étoit d'en profiter. Il les cite plus ſouvent, quand il les réfute, parce que la célébrité de leur nom n'étoit que trop capable d'accréditer les erreurs qu'il vouloit détruire.

Ariſtote s'eſt emparé du dépôt des connoiſſances, accru par vos ſoins & par les nôtres ; il l'augmentera pas ſes travaux, &, en le faiſant paſſer à la poſtérité, il élèvera le plus ſuperbe des monumens, non à la vanité d'une école en particulier, mais à la gloire de toutes nos écoles.

Je le connus à l'Académie ; nos liens ſe fortifièrent avec les années, &, depuis qu'il eſt ſorti d'Athènes, j'entretiens avec lui une correſpondance ſuivie. Vous, qui ne pouvez le juger que d'après le petit nombre d'ouvrages qu'il a publiés, apprenez quelle eſt l'étendue de ſes projets, & reprochez-lui, ſi vous l'oſez, des erreurs & des omiſſions.

La nature, qui ne dit rien à la plupart des hommes, l'avertit de bonne heure qu'elle l'avoit choiſi pour ſon confident & ſon interprète. Je ne vous dirai pas que, né avec les plus heureuſes diſpoſitions, il fit les plus rapides progrès dans la carrière des ſciences & des arts; qu'on le vit, dès ſa tendre jeuneſſe, dévorer les ouvrages des philoſophes, ſe délaſſer dans ceux des poëtes, s'approprier les connoiſſances de tous les pays & de tous les temps: ce ſeroit le louer, comme on loue le commun des grands hommes. Ce qui le diſtingue, c'eſt le goût & le génie de l'obſervation; c'eſt d'allier, dans les recherches, l'activité la plus ſurprenante, avec la conſtance la plus opiniâtre; c'eſt encore cette vue perçante, cette ſagacité extraordinaire, qui le conduit, dans un inſtant, aux réſultats, & qui feroit croire ſouvent que ſon eſprit agit plutôt par inſtinct que par réflexion; c'eſt enfin d'avoir conçu que tout ce que la nature & l'art préſentent à nos yeux, n'eſt qu'une ſuite immenſe de faits, tenant tous à une chaîne commune, ſouvent trop ſemblables pour n'être pas facilement confondus, & trop différens pour ne devoir pas être diſtingués. De-là le parti qu'il a pris d'aſſurer ſa marche par le doute, de l'éclairer par l'uſage fréquent des définitions, des diviſions & ſubdiviſions, & de ne s'avancer vers le ſéjour de la vérité, qu'après avoir reconnu les dehors de l'enceinte qui la tient renfermée.

Telle eſt la méthode qu'il ſuivra dans l'exécution d'un projet qui effraieroit tout autre que lui: c'eſt l'hiſtoire générale & particulière de la nature. Il prendra d'abord les grandes maſſes; l'origine ou l'éternité du monde; les cauſes, les principes & l'eſſence des êtres; la nature & l'action réciproque des élémens; la compoſition & la décompoſition des corps. Là ſeront rappelées & diſcutées les queſtions ſur l'infini, ſur le mouvement, le vide, l'eſpace & le temps.

Il décrira, en tout ou en partie, ce qui exiſte, & ce qui s'opère dans les cieux, dans l'intérieur & ſur la ſurface de notre globe; dans les cieux, les météores, les diſtances & les révolutions des planètes, la nature des aſtres & des ſphères auxquelles ils ſont attachés; dans le ſein de la terre, les foſſiles, les minéraux, les ſecouſſes violentes qui bouleverſent le globe; ſur ſa ſurface, les mers, les fleuves, les plantes, les animaux.

Comme l'homme eſt ſujet à une infinité de beſoins & de devoirs, il ſera ſuivi dans tous ſes rapports. L'anatomie du corps humain, la nature & les facultés de l'ame, les objets & les organes des ſenſations, les règles propres à diriger les plus fines opérations de l'eſprit, & les plus ſecrets mouvemens du cœur, les lois, les gouvernemens, les ſciences, les arts;

ſur

ſur tous ces objets intéreſſans, l'hiſtorien joindra ſes lumières à celles des ſiècles qui l'ont précédé ; &, conformément à la méthode de pluſieurs philoſophes, appliquant toujours la phyſique à la morale, il nous rendra plus éclairés, pour nous rendre plus heureux.

Voilà le plan d'Ariſtote, autant que je l'ai pu comprendre par ſes converſations & par ſes lettres : je ne ſais s'il pourra s'aſſujettir à l'ordre que je viens d'indiquer. Et pourquoi ne le ſuivroit-il pas, lui dis-je ? C'eſt, répondit Euclide, que certaines matières exigent des éclairciſſemens préliminaires. Sans ſortir de ſon cabinet, où il a raſſemblé une bibliothèque précieuſe, il eſt en état de traiter quantité de ſujets : mais quand il faudra tracer l'hiſtoire & les mœurs de tous les animaux répandus ſur la terre, de quelle longue & pénible ſuite d'obſervations n'aura-t-il pas beſoin ! Cependant, ſon courage s'enflamme par les obſtacles ; outre les matériaux qui ſont entre ſes mains, il fonde de juſtes eſpérances ſur la protection de Philippe, dont il a mérité l'eſtime, & ſur celle d'Alexandre, dont il va diriger l'éducation. S'il eſt vrai, comme on le dit, que ce jeune prince montre un goût très vif pour les ſciences, j'eſpère que, parvenu au trône, il mettra ſon inſtituteur à portée d'en hâter les progrès.

A peine Euclide eut achevé, qu'Anaxarque prenant la parole : Je pourrois, dit-il, attribuer à Démocrite le même projet que vous prêtez à Ariſtote. Je vois ici les ouvrages ſans nombre qu'il a publiés ſur la nature & les différentes parties de l'univers ; ſur les animaux & les plantes ; ſur notre ame, nos ſens, nos devoirs, nos vertus ; ſur la médecine, l'anatomie, l'agriculture, la logique, la géométrie, l'aſtronomie, la géographie ; j'ajoute ſur la muſique & la poëſie : & je ne parle pas de ce ſtyle enchanteur qui répand des graces ſur les matières les plus abſtraites. L'eſtime publique l'a placé au premier rang des phyſiciens qui ont appliqué les effets aux cauſes. On admire dans ſes écrits une ſuite d'idées neuves, quelquefois trop hardies, ſouvent heureuſes. Vous ſavez qu'à l'exemple de Leucippe ſon maître, dont il perfectionna le ſyſtême, il admit le vide, les atômes, les tourbillons ; qu'il regarda la lune comme une terre couverte d'habitans ; qu'il prit la voie lactée pour une multitude de petites étoiles ; qu'il réduiſit toutes nos ſenſations à celle du toucher, & qu'il nia toujours que les couleurs & les autres qualités ſenſibles fuſſent inhérentes au corps.

Quelques unes de ces vues avoient été propoſées : mais il eut le mérite de les adopter & de les étendre. Il fut le premier à concevoir les autres, & la poſtérité jugera ſi ce ſont

des traits du génie, ou des écarts de l'eſprit : peut-être même découvrira-t-elle ce qu'il n'a pu que deviner. Si je pouvois ſoupçonner vos philoſophes de jalouſie, je dirois que, dans leurs ouvrages, Platon affecte de ne le point nommer, & Ariſtote de l'attaquer ſans ceſſe.

Euclide ſe récria contre ce reproche. On reprit les queſtions déjà traitées ; tantôt, chaque athlète combattoit ſans ſecond ; tantôt, le troiſième avoit à ſoutenir les efforts des deux autres. En ſupprimant les diſcuſſions, pour m'en tenir aux réſultats, je vais expoſer en peu de mots l'opinion d'Ariſtote & celle d'Empédocle, ſur l'origine & l'adminiſtration de l'univers. J'ai rapporté dans un autre endroit celle de Démocrite ſur le même ſujet.*

Tous les philoſophes, dit Euclide, ont avancé que le monde avoit été fait pour toujours ſubſiſter, ſuivant les uns ; pour finir un jour, ſuivant les autres ; pour finir & ſe reproduire dans des intervalles périodiques, ſuivant les troiſièmes. Ariſtote ſoutient que le monde a toujours été, & ſera toujours. Permettez que je vous interrompe, dit Méton. Avant Ariſtote, pluſieurs de nos Pythagoriciens, & entre autres Ocellus de Lucanie, avoient admis l'éternité du monde. Je l'avoue, répondit Euclide ; mais Ariſtote a fortifié ce ſentiment par de nouvelles preuves. Je me borne à celles qu'il tire du mouvement. En effet, dit-il, ſi le mouvement a commencé, il fut dans l'origine imprimé à des êtres préexiſtans ; ces êtres avoient été produits, ou exiſtoient de toute éternité. Dans le premier cas, ils ne purent être produits que par un mouvement antérieur à celui que nous ſuppoſons être le premier ; dans le ſecond cas, il faut dire que les êtres, avant d'être mus, étoient en repos ; or, l'idée du repos entraîne toujours celle d'un mouvement ſuſpendu, dont il eſt la privation. Le mouvement eſt donc éternel.

Quelques uns admettent l'éternité de la matière, & donnent une origine à l'univers : les parties de la matière, diſent-ils, furent agitées ſans ordre dans le chaos, juſqu'au moment où elles ſe réunirent pour former les corps. Nous répondons que leur mouvement devoit être conforme ou contraire aux lois de la nature, puiſque nous n'en connoiſſons pas d'autres. S'il leur étoit conforme, le monde a toujours été ; s'il leur étoit contraire, il n'a jamais pu être ; car, dans la première ſuppoſition, les parties de la matière auroient pris d'elles-mêmes, & de toute éternité, l'arrangement qu'elles conſervent aujourd'hui ; dans la ſeconde, elles n'auroient jamais pu le prendre, puiſque le mouvement contre nature, ſépare & détruit,

* Voyez le chapitre XXX de cet ouvrage.

détruit, au lieu de réunir & de conſtruire. Et qui concevra jamais que des mouvemens irréguliers aient pu compoſer des ſubſtances telles que les os, la chair, & les autres parties de notre corps ?

Nous appercevons par-tout une ſuite de forces motrices qui, en opérant les unes ſur les autres, produiſent une continuité de cauſes & d'effets. Ainſi la pierre eſt remuée par le bâton, le bâton par le bras, le bras par la volonté, &c. La ſérie de ces forces ne pouvant ſe prolonger à l'infini, s'arrête à des moteurs, ou plutôt à un moteur unique qui exiſte de toute éternité : c'eſt l'être néceſſaire, le premier & le plus excellent des êtres : c'eſt dieu lui-même ; il eſt immuable, intelligent, indiviſible, ſans étendue ; il réſide au deſſus de l'enceinte du monde ; il y trouve ſon bonheur dans la contemplation de lui-même.

Comme ſa puiſſance eſt toujours en action, il communique & communiquera, ſans interruption, le mouvement au premier mobile, à la ſphère des cieux où ſont les étoiles fixes ; il l'a communiqué de toute éternité. Et en effet quelle force auroit enchaîné ſon bras, ou pourroit l'enchaîner dans la ſuite ? Pourquoi le mouvement auroit-il commencé dans une époque plutôt que dans une autre ? Pourquoi finiroit-il un jour ?

Le mouvement du premier mobile ſe communique aux ſphères inférieures, & les fait rouler tous les jours d'orient en occident : mais chacune d'elles a de plus un ou pluſieurs mouvemens dirigés par des ſubſtances éternelles & immatérielles.

Ces agens ſecondaires ſont ſubordonnés au premier moteur, à-peu-près comme dans une armée, les officiers le ſont au général. Ce dogme n'eſt pas nouveau. Suivant les traditions antiques, la divinité embraſſe la nature entière. Quoiqu'on les ait altérées par des fables monſtrueuſes, elles n'en conſervent pas moins les débris de la vraie doctrine.

Le premier mobile étant mu par l'action immédiate du premier moteur, action toujours ſimple, toujours la même, n'éprouve point de changement, point de génération ni de corruption. C'eſt dans cette uniformité conſtante & paiſible que brille le caractère de l'immortalité.

Il en eſt de même des ſphères inférieures, mais la diverſité de leurs mouvemens produit ſur la terre & dans la région ſublunaire, des révolutions continuelles, telles que la deſtruction & la reproduction des corps.

Euclide, après avoir tâché de montrer la liaiſon de ces effets aux

aux cauſes qu'il venoit de leur aſſigner, continua de cette manière :

L'excellence & la beauté de l'univers conſiſtent dans l'ordre qui le perpétue ; ordre qui éclate plus dans les cieux que ſur la terre ; ordre auquel tous les êtres tendent plus ou moins directement. Comme dans une maiſon bien réglée, les hommes libres, les eſclaves, les bêtes de ſomme concourent au maintien de la communauté, avec plus ou moins de zèle & de ſuccès, ſuivant qu'ils approchent plus ou moins de la perſonne du chef ; de même dans le ſyſtême général des choſes, tous les efforts ſont dirigés à la conſervation du tout, avec plus de promptitude & de concert dans les cieux, où l'influence du premier moteur ſe fait mieux ſentir ; avec plus de négligence & de confuſion dans les eſpaces ſublunaires, parce qu'ils ſont plus éloignés de ſes regards.

De cette tendance univerſelle des êtres à un même but, il réſulte que la nature, loin de rien faire d'inutile, cherche toujours le mieux poſſible, & ſe propoſe une fin dans toutes ſes opérations.

A ces mots, les deux étrangers s'écrièrent à-la-fois : eh ! pourquoi recourir à des cauſes finales ? & qui vous a dit que la nature choiſit ce qui convient le mieux à chaque eſpèce d'êtres ? Il pleut ſur nos campagnes, eſt-ce pour les fertiliſer ? non ſans doute ; c'eſt parce que les vapeurs attirées par le ſoleil, & condenſées par le froid, acquièrent par leur réunion, une gravité qui les précipite ſur la terre. C'eſt par accident qu'elles font croître votre blé, & le pourriſſent quand il eſt amoncelé dans votre aire. C'eſt par accident que vous avez des dents propres à diviſer les alimens, & d'autres propres à les broyer. Dans l'origine des choſes, ajouta Méton, quand le haſard ébauchoit les animaux, il forma des têtes qui n'étoient point attachées à des cous. Bientôt il parut des hommes à tête de taureau, des taureaux à face humaine. Ces faits ſont confirmés par la tradition, qui place, après le débrouillement du chaos, des géans, des corps armés de quantité de bras, des hommes qui n'avoient qu'un œil. Ces races périrent par quelque vice de conformation ; d'autres ont ſubſiſté. Au lieu de dire que ces dernières étoient mieux organiſées, on a ſuppoſé une proportion entre leurs actions & leur fin prétendue.

Preſqu'aucun des anciens philoſophes, répondit Euclide, n'a cru devoir admettre comme principe, ce qu'on appelle haſard ou fortune. Ces mots vagues n'ont été employés que pour expliquer des effets qu'on n'avoit pas prévus ; & ceux qui

qui tiennent à des cauſes éloignées, ou juſqu'à préſent ignorées. A proprement parler, la fortune & le haſard ne produiſent rien par eux-mêmes ; &, ſi pour nous conformer au langage vulgaire, nous les regardons comme des cauſes accidentelles, nous n'en admettons pas moins l'intelligence & la nature pour cauſes premières.

Vous n'ignorez pas, dit alors Anaxarque, que le mot nature a diverſes acceptions. Dans quel ſens le prenez-vous ici ? J'entends par ce mot, répondit Euclide, le principe du mouvement ſubſiſtant par lui-même dans les élémens du feu, de l'air, de la terre & de l'eau. Son action eſt toujours uniforme dans les cieux ; elle eſt ſouvent contrariée par des obſtacles dans la région ſublunaire. Par exemple, la propriété naturelle du feu eſt de s'élever ; cependant une force étrangère l'oblige ſouvent à prendre une direction oppoſée. Auſſi, quand il s'agit de cette région, la nature eſt non-ſeulement le principe du mouvement, mais elle l'eſt encore, par accident, du repos & du changement.

Elle nous préſente des révolutions conſtantes & régulières, des effets qui ſont invariables, ou preſque toujours les mêmes. Permettez que je ne m'arrête qu'à ceux-là. Oſeriez-vous les regarder comme des cas fortuits ? Sans m'étendre ſur l'ordre admirable qui brille dans les ſphères ſupérieures, direz-vous que c'eſt par haſard que les pluies ſont conſtamment plus fréquentes en hiver qu'en été, les chaleurs plus fortes en été qu'en hiver ? Jetez les yeux ſur les plantes, & principalement ſur les animaux, où la nature s'exprime avec des traits plus marqués. Quoique les derniers agiſſent ſans recherche & ſans délibération, leurs actions néanmoins ſont tellement combinées, qu'on a douté ſi les araignées & les fourmis ne ſont pas douées d'intelligence. Or, ſi l'hirondelle a un objet en conſtruiſant ſon nid, & l'araignée en ourdiſſant ſa toile ; ſi les plantes ſe couvrent de feuilles pour garantir leurs fruits, & ſi leurs racines, au lieu de s'élever, s'enfoncent dans la terre, pour y puiſer des ſucs nourriciers, ne reconnoîtrez-vous pas que la cauſe finale ſe montre clairement dans ces effets toujours reproduits de la même manière ?

L'art s'écarte quelquefois de ſon but, même lorſqu'il délibère ; il l'atteint quelquefois, même ſans délibérer. Il n'en eſt pas moins vrai qu'il a toujours une fin. On peut dire la même choſe de la nature. D'un côté, des obſtacles l'arrêtent dans ſes opérations, & les monſtres ſont ſes écarts. D'un autre côté, en forçant des êtres incapables de délibération, à ſe reproduire, elle les conduit à l'objet qu'elle ſe propoſe. Quel eſt cet objet ? la perpétuité des eſpèces. Quel eſt le

plus

plus grand bien de ces eſpèces ? leur exiſtence & leur conſervation.

Pendant qu'Euclide expoſoit ainſi les idées d'Ariſtote, Anaxarque & Méton lui arrachoient des aveux qu'ils tournèrent bientôt contre lui.

Vous reconnoiſſez, lui dirent-ils, un dieu, un premier moteur, dont l'action immédiate entretient éternellement l'ordre dans les cieux ; mais vous nous laiſſez ignorer juſqu'à quel point ſon influence agit ſur la terre. Preſſé par nos inſtances, vous avez d'abord avancé que le ciel & la nature ſont dans ſa dépendance ; vous avez dit enſuite avec reſtriction, que tous les mouvemens lui ſont, *en quelque façon*, ſubordonnés ; qu'il *paroit* être la cauſe & le principe de tout ; qu'il *paroit* prendre quelque ſoin des choſes humaines ; vous avez enfin ajouté qu'il ne peut voir dans l'univers que lui-même ; que l'aſpect du crime & du déſordre ſouilleroit ſes regards ; qu'il ne ſauroit être l'auteur ni de la proſpérité des méchans, ni de l'infortune des gens de bien. Pourquoi ces doutes, ces reſtrictions ? expliquez-vous nettement. Sa vigilance s'étend-elle ſur les hommes ?

Comme celle d'un chef de famille, répondit Euclide, s'étend ſur ſes derniers eſclaves. La règle établie chez lui pour le maintien de la maiſon, & non pour leur bien particulier, n'en ſubſiſte pas moins, quoiqu'ils s'en écartent ſouvent ; il ferme les yeux ſur leurs diviſions & ſur les vices inſéparables de leur nature : ſi des maladies les épuiſent, s'ils ſe détruiſent entre eux, ils ſont bientôt remplacés. Ainſi dans ce petit coin du monde, où les hommes ſont relégués, l'ordre ſe ſoutient par l'impreſſion générale de la volonté de l'Etre ſuprême. Les bouleverſemens qu'éprouve ce globe, & les maux qui affligent l'humanité, n'arrêtent point la marche de l'univers ; la terre ſubſiſte, les générations ſe renouvellent, & le grand objet du premier moteur eſt rempli.

Vous m'excuſerez, dit Euclide, ſi je n'entre pas dans de plus grands détails : Ariſtote n'a pas encore développé ce point de doctrine, & peut-être le négligera-t-il ; car il s'attache plus aux principes de la phyſique qu'à ceux de la théologie. Je ne ſais même ſi j'ai bien ſaiſi ſes idées ; le récit d'une opinion que l'on ne connoit que par de courts entretiens, ſans ſuite & ſans liaiſon, reſſemble ſouvent à ces ouvrages défigurés par l'inattention & l'ignorance des copiſtes.

Euclide ceſſa de parler, & Méton prenant la parole : Empédocle, diſoit-il, illuſtra ſa patrie par ſes lois, & la philoſophie par ſes écrits : ſon poëme ſur la nature, & tous ſes ouvrages en vers fourmillent de beautés qu'Homère n'auroit pas

déſavouées

déſavouées. Je conviens néanmoins que ſes métaphores, quelque heureuſes qu'elles ſoient, nuiſent à la préciſion de ſes idées, & ne ſervent quelquefois qu'à jeter un voile brillant ſur les opérations de la nature. Quant aux dogmes, il ſuivit Pythagore, non avec la déférence aveugle d'un ſoldat, mais avec la noble audace d'un chef de parti, & l'indépendance d'un homme qui avoit mieux aimé vivre en ſimple particulier dans une ville libre, que de régner ſur des eſclaves. Quoiqu'il ſe ſoit principalement occupé des phénomènes de la nature, il n'en expoſa pas moins ſon opinion ſur les premières cauſes.

Dans ce monde, qui n'eſt qu'une petite portion du tout, & au-délà duquel il n'y a ni mouvement, ni vie, nous diſtinguons deux principes, l'un actif qui eſt dieu, l'autre paſſif qui eſt la matière.

Dieu, intelligence ſuprême, ſource de vérité, ne peut être conçu que par l'eſprit; la matière n'étoit qu'un aſſemblage de parties ſubtiles, ſimilaires, rondes, immobiles, poſſédant par eſſence deux propriétés, que nous déſignons ſous le nom d'amour & de haine, déſtinées, l'une à joindre ces parties, l'autre à les ſéparer. Pour former le monde, dieu ſe contenta de donner de l'activité à ces deux forces motrices, juſqu'alors enchaînées: auſſitôt elles s'agitèrent, & le chaos fut en proie aux horreurs de la haine & de l'amour. Dans ſon ſein bouleverſé de fond en comble, des torrens de matière rouloient avec impétuoſité, & ſe briſoient les uns contre les autres: les parties ſimilaires, tour-a-tour attirées & repouſſées, ſe réunirent enfin, & formèrent les quatre élémens, qui, après de nouveaux combats, produiſirent des natures informes, des êtres monſtrueux, remplacés dans la ſuite par des corps dont l'organiſation étoit plus parfaite.

C'eſt ainſi que le monde ſortit du chaos; c'eſt ainſi qu'il y rentrera; car ce qui eſt compoſé à un commencement, un milieu & une fin. Tout ſe meut & ſubſiſte, tant que l'amour fait une ſeule choſe de pluſieurs, & que la haine en fait pluſieurs d'une ſeule; tout s'arrête & ſe décompoſe, quand ces deux principes contraires ne ſe balancent plus. Ces paſſages réciproques du mouvement au repos, de l'exiſtence des corps à leur diſſolution, reviennent dans des intervalles périodiques. Des dieux & des génies dans les cieux, des ames particulières dans les animaux & dans les plantes, une ame univerſelle dans le monde, entretiennent par-tout le mouvement & la vie. Ces intelligences, dont un feu très pur & très ſubtil compoſe l'eſſence, ſont ſubordonnées à l'Etre ſuprême, de même qu'un chœur de muſique l'eſt à ſon coryphée, une armée à ſon général:

néral: mais comme elles émanent de cet être, l'école de Pythagore leur donne le nom de ſubſtances divines; & de-là viennent ces expreſſions qui lui ſont familières: „ Que le ſage „ eſt un dieu; que la divinité eſt l'eſprit & l'ame du monde; „ qu'elle pénètre la matière, s'incorpore avec elle & la vi- „ vifie.„ Gardez-vous d'en conclure que la nature divine eſt diviſée en une infinité de parcelles. Dieu eſt l'unité même; il ſe communique, mais il ne ſe partage point.

Il réſide dans la partie la plus élevée des cieux; miniſtres de ſes volontés, les dieux inférieurs préſident aux aſtres, & les génies à la terre, ainſi qu'à l'eſpace dont elle eſt immédiatement entourée. Dans les ſphères voiſines du ſéjour qu'il habite, tout eſt bien, tout eſt dans l'ordre, parce que les êtres les plus parfaits ont été placés auprès de ſon trône & qu'ils obéiſſent aveuglément au deſtin, je veux dire aux lois qu'il a lui-même établies. Le déſordre commence à ſe faire ſentir dans les eſpaces intermédiares, & le mal prévaut totalement ſur le bien dans la région ſublunaire, parce que c'eſt là que ſe déposèrent le ſédiment & la lie de toutes ces ſubſtances que les chocs multipliés de la haine & de l'amour ne purent conduire à leur perfection. C'eſt là que quatre cauſes principales influent ſur nos actions; dieu, notre volonté, parce que nous délibérons avant que d'agir; le deſtin, la fortune, parce que nos projets ſont ſouvent renverſés par des évènemens conformes ou contraires en apparence aux lois établies.

Nous avons deux ames, l'une ſenſitive, groſſière, corruptible, compoſée des quatre élémens; l'autre intelligente, indiſſoluble, émanée de la divinité même. Je ne parlerai que de cette dernière; elle établit les rapports les plus intimes entre nous, les dieux, les génies, les animaux, les plantes, tous les êtres dont les ames ont une commune origine avec la nôtre. Ainſi la nature animée & vivante, n'eſt qu'une ſeule famille, dont dieu eſt le chef.

C'eſt ſur cette affinité qu'eſt fondé le dogme de la métempſychoſe, que nous avons emprunté des Egyptiens, que quelques uns admettent avec différentes modifications, & auquel Empédocle s'eſt cru permis de mêler les fictions qui parent la poëſie.

Cette opinion ſuppoſe la chute, la punition & le rétabliſſement des ames. Leur nombre eſt limité; leur deſtinée, de vivre heureuſes dans quelqu'une des planètes. Si elles ſe rendent coupables, elles ſont proſcrites & exilées ſur la terre. Alors, condamnées à s'envelopper d'un matière groſſière, elles paſſent continuellement d'un corps dans un autre, épuiſant les calamités attachées à toutes les conditions de la vie, ne

pouvant

pouvant ſupporter leur nouvel état, aſſez infortunées pour oublier leur dignité primitive. Dès que la mort briſe les liens qui les enchaînent à la matière, un des génies céleſtes s'empare d'elles, il conduit aux enfers, & livre pour un temps aux furies, celles qui ſe ſont ſouillées par des crimes atroces ; il tranſporte dans les aſtres, celles qui ont marché dans la voie de la juſtice. Mais ſouvent les décrets immuables des dieux, ſoumettent les unes & les autres à de plus rudes épreuves ; leur exil & leurs courſes durent des milliers d'années ; il finit lorſque, par une conduite plus régulière, elles ont mérité de ſe rejoindre à leur auteur, & de partager en quelque façon avec lui les honneurs de la divinité.

Empédocle décrit ainſi les tourmens qu'il prétendoit avoir éprouvés lui-même : „ J'ai paru ſucceſſivement ſous la forme „ d'un jeune homme, d'une jeune fille, d'une plante, d'un „ oiſeau, d'un poiſſon : dans une de ces tranſmigrations, „ j'errai pendant quelque temps comme un fantôme léger „ dans le vague des cieux ; mais bientôt je fus pluſieurs fois „ précipité dans la mer, rejetté ſur la terre, lancé dans le „ ſoleil, relancé dans les tourbillons des airs. En horreur „ aux autres & à moi-même, tous les élémens me repouſ- „ ſoient comme un eſclave qui s'étoit dérobé aux regards de „ ſon maître. „

Méton, en finiſſant, obſerva que la plupart de ces idées étoient communes aux diſciples de Pythagore, mais qu'Empédocle avoit le premier ſuppoſé la deſtruction & la reproduction alternatives du monde, établi les quatre élémens comme principes, & mis en action les élémens par le ſecours de l'amour & de la haine.

Convenez, me dit alors Anaxarque en riant, que Démocrite avoit raiſon de prétendre que la vérité eſt reléguée dans un puits d'une profondeur immenſe. Convenez auſſi, lui répondis-je, qu'elle ſeroit bien étonnée ſi elle venoit ſur la terre, & principalement dans la Grèce. Elle s'en retourneroit bien vite, reprit Euclide ; nous la prendrions pour l'erreur.

Les ſyſtêmes précedens concernent l'origine du monde. On ne s'eſt pas moins partagé ſur l'état de notre globe après ſa formation, & ſur les révolutions qu'il a éprouvées juſqu'à préſent. Il fut long-temps enſéveli ſous les eaux de la mer, diſoit Anaxarque ; la chaleur du ſoleil en fit évaporer une partie, & la terre ſe manifeſta ; du limon reſté ſur ſa ſurface, & mis en fermentation par la même chaleur, tirèrent leur origine les diverſes eſpèces d'animaux & de plantes. Nous en avons encore un exemple frappant en Egypte ; après l'inondation du Nil, les matières dépoſées ſur les campagnes produiſent

ſent un nombre infini de petits animaux. Je doute de ce fait, dis-je alors; on me l'avoit raconté dans la Thébaïde, & je ne pus jamais le vérifier. Nous ne ferions aucune difficulté de l'admettre, répondit Euclide, nous qui n'attribuons d'autre origine à certaines eſpèces de poiſſons, que la vaſe & les ſables de la mer.

Anaxarque continua: J'ai dit que dans la ſuite des ſiècles, le volume des eaux qui couvroient la terre, diminua par l'action du ſoleil. La même cauſe ſubſiſtant toujours, il viendra un temps où la mer ſera totalement épuiſée. Je crois, en vérité, reprit Euclide, entendre Eſope raconter à ſon pilote la fable ſuivante: Charybde a deux fois ouvert ſa bouche énorme, & deux fois les eaux qui couvroient la terre ſe ſont précipitées dans ſon ſein: à la première, les montagnes parurent; à la ſeconde, les îles; à la troiſième, la mer diſparoîtra. Comment Démocrite a-t-il pu ignorer que ſi une immenſe quantité de vapeurs eſt attirée par la chaleur du ſoleil, elles ſe convertiſſent bientôt en pluies, retombent ſur la terre, & vont rapidement reſtituer à la mer ce qu'elle avoit perdu? N'avouez-vous pas, dit Anaxarque, que des champs, aujourd'hui chargés de moiſſons, étoient autrefois cachés ſous ſes eaux? Ou, puiſqu'elle a été forcée d'abandonner ces lieux-là, elle doit avoir diminué de volume. Si en certains endroits, répondit Euclide, la terre à gagné ſur la mer, en d'autres la mer a gagné ſur la terre.

Anaxarque alloit inſiſter; mais prenant auſſitôt la parole: Je comprends à préſent, dis-je à Euclide, pourquoi on trouve des coquilles dans les montagnes & dans le ſein de la terre, des poiſſons pétrifiés dans les carrières de Syracuſe. La mer a une marche lente & réglée qui lui fait parcourir ſucceſſivement toutes les régions de notre globe; elle enſévelira ſans doute un jour Athènes, Lacédémone & les plus grandes villes de la Grèce. Si cette idée n'eſt pas flatteuſe pour les nations qui comptent ſur l'éternité de leur renommée, elle rappelle du moins ces étonnantes révolutions des corps céleſtes, dont me parloient les prêtres Egyptiens. A-t-on fixé la durée de celle de la mer?

Votre imagination s'échauffe, me répondit Euclide: calmez-vous; la mer & le continent, ſuivant nous, ſont comme deux grands empires qui ne changent jamais de place, & qui ſe diſputent ſouvent la poſſeſſion de quelques petits pays limitrophes. Tantôt la mer eſt forcée de reculer ſes bornes par le limon & les ſables que les fleuves entraînent dans ſon ſein; tantôt elle les recule par l'action de ſes flots, & par d'autres cauſes qui lui ſont étrangères. Dans l'Arcananie, dans la plaine

plaine d'Ilion, auprès d'Ephèse & de Milet, les attériſſemens formés à l'embouchure des rivières, ont prolongé le continent.

Quand je paſſai, lui dis-je, au Palus-Méotide, on m'apprit que les dépôts qu'y laiſſe journellement le Tanaïs, avoient tellement exhauſſé le fond de ce lac, que, depuis quelques années, les vaiſſeaux qui venoient y trafiquer, étoient plus petits que ceux d'autrefois. J'ai un exemple plus frappant à vous citer, répondit-il: cette partie de l'Egypte qui s'étend du nord au midi depuis la mer juſqu'à la Thébaïde, eſt l'ouvrage & un préſent du Nil. C'eſt là qu'exiſtoit, dans les plus anciens temps, un golphe qui s'étendoit dans une direction à-peu-près parallèle à celle de la mer rouge; le Nil l'a comblé par les couches de limon qu'il y dépoſe tous les ans. Il eſt aiſé de s'en convaincre non ſeulement par les traditions des Egyptiens, par la nature du terrein, par les coquilles que l'on trouve dans les montagnes ſituées au deſſus de Memphis*; mais encore par une obſervation qui prouve que, malgré ſon exhauſſement actuel, le ſol de l'Egypte n'a pas encore atteint le niveau des régions voiſines. Séſoſtris, Nécos, Darius, & d'autres princes, ayant eſſayé d'établir des canaux de communication entre la mer Rouge & le Nil, s'apperçurent que la ſurface de cette mer étoit plus haute que celle du ſol de l'Egypte.

Pendant que la mer ſe laiſſe ravir ſur ſes frontières quelques portions de ſes domaines, elle s'en dédommage de temps à autres par ſes uſurpations ſur la terre. Ses efforts continuels lui ouvrent tout-à-coup des paſſages à travers des terreins qu'elle minoit ſourdement; c'eſt elle qui, ſuivant les apparences, a ſéparé de l'Italie, la Sicile; de la Béotie, l'Eubée; du continent voiſin, quantité d'autres îles; de vaſtes régions ont été englouties par une ſoudaine irruption de ſes flots. Ces révolutions effrayantes n'ont point été décrites par nos hiſtoriens, parce que l'hiſtoire n'embraſſe que quelques momens de la vie des nations; mais elles ont laiſſé quelquefois des traces ineffaçables dans le ſouvenir des peuples.

Allez à Samothrace, vous apprendrez que les eaux du Pont-Euxin, long-temps reſſerrées dans un baſſin fermé de tous côtés, & ſans ceſſe accrues par celles de l'Europe & de l'Aſie, forcèrent les paſſages du Boſphore & de l'Helleſpont, &, ſe précipitant avec impétuoſité dans la mer Egée, étendirent ſes bornes aux dépens des rivages dont elle étoit entourée. Des fêtes établies dans l'île, atteſtent encore le malheur dont

* Les anciens croyoient qu'une grande partie de l'Egypte étoit l'ouvrage du Nil. Les modernes ſe ſont partagés ſur cette queſtion.

les anciens habitans furent menacés, & le bienfait des dieux qui les en garantirent. Conſultez la mythologie : Hercule, dont on s'eſt plu à confondre les travaux avec ceux de la nature, cet Hercule ſéparant l'Europe de l'Afrique, ne déſigne-t-il pas que la mer Atlantique détruiſit l'iſthme qui uniſſoit ces deux parties de la terre, & ſe répandit dans la mer intérieure ?

D'autres cauſes ont multiplié ces funeſtes & prodigieux effets. Au-de-là du détroit dont je viens de parler, exiſtoit, ſuivant les traditions anciennes, une île auſſi grande que l'Aſie & l'Afrique ; un tremblement de terre l'engloutit avec ſes malheureux habitans, dans les gouffres profonds de la mer Atlantique. Combien de régions ont été ſubmergées par les eaux du ciel ! Combien de fois des vents impétueux ont tranſporté des montagnes de ſable, ſur des plaines fertiles ! L'air, l'eau & le feu ſemblent conjurés contre la terre : cependant ces terribles cataſtrophes, qui menacent le monde entier d'une ruine prochaine, affectent à peine quelques points de la ſurface d'un globe qui n'eſt qu'un point de l'univers.

Nous avons vu plus haut la mer & le continent, anticiper l'un ſur l'autre par droit de conquête, & par conſéquent aux dépens des malheureux mortels. Les eaux qui coulent ou reſtent ſtagnantes ſur la terre, n'altèrent pas moins ſa ſurface. Sans parler de ces fleuves qui portent tour-à-tour l'abondance & la déſolation dans un pays, nous devons obſerver que, ſous différentes époques, la même contrée eſt ſurchargée, ſuffiſamment fournie, abſolument dépourvue des eaux dont elle a beſoin. Du temps de la guerre de Troie, on voyoit aux environs d'Argos un terrein marécageux, & peu de mains pour le cultiver ; tandis que le territoire de Mycènes, renfermant encore tous les principes de la végétation, offroit de riches moiſſons & une nombreuſe population ; la chaleur du ſoleil ayant, pendant huit ſiècles, abſorbé l'humidité ſuperflue du premier de ces cantons, & l'humidité néceſſaire au ſecond, a rendu ſtériles les champs de Mycènes, & fécondé ceux d'Argos.

Ce que la nature a fait ici en petit, elle l'opère en grand ſur toute la terre ; elle la dépouille ſans ceſſe par le miniſtère du ſoleil, des ſucs qui la fertiliſent : mais, comme elle finiroit par les épuiſer, elle ramène de temps à autre des déluges qui, ſemblables à de grands hivers, réparent en peu de temps les pertes que certaines régions ont eſſuyées pendant une longue ſuite de ſiècles. C'eſt ce qui eſt indiqué par nos annales, où nous voyons les hommes, ſans doute échappés au naufrage de leur nation, s'établir ſur des hauteurs, conſtruire des digues,

& donner

& donner un écoulement aux eaux reſtées dans les plaines. C'eſt ainſi que, dans les plus anciens temps, un roi de Lacédémone aſſervit dans un canal celles dont la Laconie étoit couverte, & fit couler l'Eurotas.

D'après ces remarques, nous pourrons préſumer que le Nil, le Tanaïs & tous les fleuves qu'on nomme éternels, ne furent d'abord que des lacs formés dans des plaines ſtériles par des inondations ſubites, & contraints enſuite, par l'induſtrie des hommes, ou par quelque autre cauſe, à ſe frayer une route à travers les terres. Nous devons préſumer encore qu'ils abandonnèrent leur lit, lorſque de nouvelles révolutions les forcèrent à ſe répandre dans des lieux qui ſont aujourd'hui arides & déſerts. Telle eſt, ſuivant Ariſtote, la diſtribution des eaux que la nature accorde aux différentes régions de la terre.

Mais où les tient elle en réſerve, avant que de les montrer à nos yeux? Où a-t-elle placé l'origine des fontaines & des rivières? Elle a creuſé, diſent les uns, d'immenſes réſervoirs dans les entrailles de la terre; c'eſt là que ſe rendent, en grande partie, les eaux du ciel; c'eſt de-là qu'elles coulent avec plus ou moins d'abondance & de continuité, ſuivant la capacité du vaſe qui les renferme. Mais répondent les autres, quel eſpace pourroit jamais contenir le volume d'eau que les grands fleuves entraînent pendant toute une année? Admettons, ſi l'on veut, des cavités ſouterreines pour l'excédent des pluies; mais comme elles ne ſuffiroient pas à la dépenſe journalière des fleuves & des fontaines, reconnoiſſons qu'en tout temps, en tout lieu, l'air, ou plutôt les vapeurs dont il eſt chargé, condenſées par le froid, ſe convertiſſent en eau dans le ſein de la terre & ſur ſa ſurface, comme elles ſe changent en pluie dans l'Atmoſphère. Cette opération ſe fait encore plus aiſément ſur les montagnes, parce que leur ſuperficie arrête une quantité prodigieuſe de vapeurs; auſſi a-t-on remarqué que les plus grandes montagnes donnent naiſſance aux plus grands fleuves.

Anaxarque & Méton ayant pris congé d'Euclide, je reſtai, & je le priai de me communiquer quelques unes de ſes idées ſur cette partie de la phyſique, qui conſidère en particulier l'eſſence, les propriétés & l'action réciproque des corps. Cette ſcience, répondit Euclide, a quelque rapport avec la divination: l'une doit manifeſter l'intention de la nature, dans les cas ordinaires; l'autre, la volonté des dieux, dans les évènemens extraordinares: mais les lumières de la première diſſiperont tôt ou tard les impoſtures de ſa rivale. Il viendra un temps où les prodiges qui alarment le peuple, ſeront rangés dans

dans la claſſe des choſes naturelles, où ſon aveuglement actuel ſera ſeul regardé comme une ſorte de prodige.

Les effets de la nature étant infiniment variés, & leurs cauſes infiniment obſcures, la phyſique n'a, juſqu'à préſent, haſardé que des opinions : point de vérité peut-être qu'elle n'ait entrevue ; point d'abſurdité qu'elle n'ait avancée. Elle devroit donc, quant à préſent, ſe borner à l'obſervation, & renvoyer la déciſion aux ſiècles ſuivans. Cependant, à peine ſortie de l'enfance, elle montre déjà l'indiſcrétion & la préſomption d'un age plus avancé ; elle court dans la carrière, au lieu de s'y traîner ; &, malgré les règles ſévères qu'elle s'eſt preſcrites, on la voit tous les jours élever des ſyſtêmes ſur de ſimples probabilités, ou ſur de frivoles apparences.

Je ne rapporterai point ce qu'ont dit les différentes écoles ſur chacun des phénomènes qui frappent nos ſens. Si je m'arrête ſur la théorie des élémens & ſur l'application qu'on a faite de cette théorie, c'eſt que rien ne me paroit donner une plus juſte idée de la ſagacité des philoſophes Grecs. Peu importe que leurs principes ſoient bien ou mal fondés : on leur reprochera peut-être un jour de n'avoir pas eu des notions exactes ſur la phyſique, mais on conviendra du moins qu'ils ſe ſont égarés en hommes d'eſprit.

Pouvoient-ils ſe flatter du ſuccès, les premiers phyſiciens qui voulurent connoître les principes conſtitutifs des êtres ſenſibles ? L'art ne fourniſſoit aucun moyen pour décompoſer ces êtres ; la diviſion, à quelque terme qu'on puiſſe la conduire, ne préſente à l'œil ou à l'imagination de l'obſervateur, que des ſurfaces plus ou moins étendues : cependant, on crut s'appercevoir, après bien des tentatives, que certaines ſubſtances ſe réduiſoient en d'autres ſubſtances ; & de-là on conclut ſucceſſivement qu'il y avoit, dans la nature, des corps ſimples & des corps mixtes ; que les derniers n'etoient que les réſultats des combinaiſons des premiers ; enfin, que les corps ſimples conſervoient, dans les mixtes, les mêmes affections, les mêmes propriétés qu'ils avoient auparavant. La route fut dès-lors ouverte, & il parut eſſentiel d'étudier d'abord la nature des corps ſimples. Voici quelques une des obſervations qu'on a faites ſur ce ſujet ! je les tiens d'Ariſtote.

La terre, l'eau, l'air & le feu, ſont les élémens de tous les corps ; ainſi chaque corps peut ſe réſoudre en quelques uns de ces élémens.

Les élémens étant des corps ſimples, ne peuvent ſe diviſer en des corps d'une autre nature ; mais ils s'engendrent mutuellement, & ſe changent ſans ceſſe l'un dans l'autre.

Il n'eſt pas poſſible de fixer d'une manière préciſe quelle eſt la combinaiſon de ces principes conſtitutifs dans chaque corps ; ce n'eſt donc que par conjecture, qu'Empédocle a dit qu'un os eſt compoſé de deux parties d'eau, deux de terre, quatre de feu.

Nous ne connoiſſons pas mieux la forme des parties intégrantes des élémens : ceux qui ont entrepris de la déterminer, ont fait de vains efforts. Pour expliquer les propriétés du feu, les uns ont dit : ſes parties doivent être de forme pyramidale ; les autres ont dit : elles doivent être de forme ſphérique. La ſolidité du globe que nous habitons a fait donner aux parties de l'élément terreſtre, la forme cubique.

Les élémens ont en eux-mêmes un principe de mouvement & de repos qui leur eſt inhérent : ce principe oblige l'élément terreſtre à ſe réunir vers le centre de l'univers ; l'eau, à s'élever au deſſus de la terre ; l'air, au deſſus de l'eau ; le feu, au deſſus de l'air : ainſi la peſanteur poſitive, & ſans mélange de légèreté, n'appartient qu'à la terre ; la légèreté poſitive, & ſans mélange de peſanteur, qu'au feu ; les deux intermédiaires, l'air & l'eau, n'ont, par rapport aux deux extrêmes, qu'une peſanteur & une légèreté relatives, puiſqu'ils ſont plus légers que la terre, & plus peſans que le feu. La peſanteur relative s'évanouit, quand l'élément qui la poſsède, deſcend dans une région inférieure à la ſienne : c'eſt ainſi que l'air perd ſa peſanteur dans l'eau, & l'eau dans la terre.

Vous croyez donc, dis-je à Euclide, que l'air eſt peſant ? On n'en ſauroit douter, répondit-il ; un ballon enflé pèſe plus que s'il étoit vide.

Aux quatre élémens ſont attachées quatre propriétés eſſentielles : froideur, chaleur, ſéchereſſe & humidité. Les deux premières ſont actives, les deux ſecondes paſſives ; chaque élément en poſsède deux : la terre eſt froide & sèche ; l'eau, froide & humide ; l'air chaud & humide ; le feu, ſec & chaud. L'oppoſition de ces qualités ſeconde les vues de la nature, qui agit toujours par les contraires ; auſſi ſont-elles les ſeuls agens qu'elle emploie pour produire tous ſes effets.

Les élémens qui ont une propriété commune, ſe changent facilement l'un dans l'autre ; il ſuffit pour cela de détruire, dans l'un ou dans l'autre, la propriété qui les différencie. Qu'une cauſe étrangère dépouille l'eau de ſa froideur, & lui communique la chaleur, l'eau ſera chaude & humide ; elle aura donc les deux propriétés caractériſtiques de l'air, & ne ſera plus diſtinguée de cet élément ; & voilà ce qui fait que par l'ébullition, l'eau s'évapore & monte à la région de l'air. Que dans ces lieux élevés, une autre cauſe la prive de ſa chaleur, & lui rende ſa froideur naturelle, elle reprendra ſa première forme,

& retombera ſur la terre ; & c'eſt ce qui arrive dans les pluies. De même, ôtez à la terre ſa froideur naturelle, vous la convertirez en feu ; ôtez-lui la ſéchereſſe, vous la changerez en eau.

Les élémens, qui n'ont aucune qualité commune, ſe métamorphoſent auſſi réciproquement ; mais ces permutations ſont plus rares & plus lentes.

D'après ces aſſertions établies ſur des faits ou ſur des inductions, on conçoit aiſément que les corps mixtes doivent être plus ou moins peſans, ſuivant qu'ils contiennent plus ou moins de parties des élémens qui ont la peſanteur poſitive ou relative. Prenez deux corps d'un volume égal : ſi l'un eſt plus peſant que l'autre, concluez que l'élément terreſtre domine dans le premier, & l'eau ou l'air dans le ſecond.

L'eau s'évapore par la chaleur, & ſe gèle par le froid ; ainſi les liquides, ſujets aux mêmes viciſſitudes, ſeront en grande partie compoſés de cet élément. La chaleur sèche & durcit la terre ; ainſi tous les corps ſur leſquels elle agit de même, ſeront principalement compoſés de l'élément terreſtre.

De la nature des quatre élémens, de leurs propriétés eſſentielles, qui ſont, comme je l'ai dit, la chaleur & la froideur, la ſéchereſſe & l'humidité, dérivent non-ſeulement la peſanteur & la légèreté, mais encore la denſité & la rareté, la molleſſe & la dureté, la fragilité, la flexibilité, & toutes les autres qualités des corps mixtes. C'eſt par là qu'on peut rendre raiſon de leurs changemens continuels ; c'eſt par là qu'on explique les phénomènes du ciel, & les productions de la terre. Dans le ciel, les météores ; dans le ſein de notre globe, les foſſiles, les métaux, &c. ne ſont que le produit des exhalaiſons sèches, ou des vapeurs humides.

L'exemple ſuivant montrera, d'une manière plus claire, l'uſage que l'on fait des notions précédentes. Les phyſiciens s'étoient partagés ſur la cauſe des tremblemens de terre : Démocrite entre autres les attribuoit aux pluies abondantes qui pénétroient la terre, & qui, en certaines occaſions, ne pouvant être contenues dans les vaſtes réſervoirs d'eau qu'il ſuppoſoit dans l'intérieur du globe, faiſoient des efforts pour s'échapper. Ariſtote, conformément aux principes que je viens d'établir, prétend, au contraire, que l'eau des pluies, raréfiée par la chaleur interne de la terre, ou par celle du ſoleil, ſe convertit en un volume d'air, qui, ne trouvant pas d'iſſue, ébranle & ſoulève les couches ſupérieures du globe:

Les anciens philoſophes vouloient ſavoir comment les choſes avoient été faites, avant que de ſavoir comment elles ſont. Le livre de la nature étoit ouvert devant leurs yeux ; au lieu de

de le lire, ils entreprirent de le commenter. Après de longs & inutiles détours, on comprit enfin que pour connoître les animaux, les plantes & les différentes productions de la nature, il falloit les étudier avec une conſtance opiniâtre. Il eſt réſulté de-là un corps d'obſervations, une nouvelle ſcience, plus curieuſe, plus féconde, plus intéreſſante que l'ancienne phyſique. Si celui qui s'en occupe veut me faire part de ſes veilles long-temps conſacrées à l'étude des animaux, il doit remplir deux devoirs eſſentiels ; d'abord celui d'hiſtorien, enſuite celui d'interprète.

Comme hiſtorien, il traitera de leur génération, de leur grandeur, de leur forme, de leur couleur, de leur nourriture, de leur caractère, de leurs mœurs. Il aura ſoin de donner l'expoſition anatomique de leurs corps, dont les parties lui ſeront connues par la voie de la diſſection.

Comme interprète, il doit me faire admirer la ſageſſe de la nature dans les rapports de leur organiſation avec les fonctions qu'ils ont à remplir, avec l'élément où ils doivent ſubſiſter, avec le principe de vie qui les anime ; il doit me la montrer dans le jeu des divers reſſorts qui produiſent le mouvement, ainſi que dans les moyens employés pour conſerver & perpétuer chaque eſpèce.

Quelque bornée que ſoit l'étude des corps célèſtes & éternels, elle excite plus nos tranſports que celle des ſubſtances terreſtres & périſſables. On diroit que le ſpectacle des cieux fait ſur un phyſicien la même impreſſion que feroit la beauté ſur un homme qui, pour avoir l'objet dont il eſt épris, conſentiroit à fermer les yeux ſur le reſte du monde. Mais ſi la phyſique, en montant dans les régions ſupérieures, nous étonne par la ſublimité de ſes découvertes, du moins en reſtant ſur la terre, elle nous attire par l'abondance des lumières qu'elle nous procure, & nous dédommage avec uſure des peines qu'elle nous coûte. Quels charmes en effet la nature ne répand-elle pas ſur les travaux du philoſophe qui, perſuadé qu'elle ne fait rien en vain, parvient à ſurprendre le ſecret de ſes opérations, trouve par-tout l'empreinte de ſa grandeur, & n'imite pas ces eſprits puérilement ſuperbes, qui n'oſent abaiſſer leurs regards ſur un inſecte ! Des étrangers étoient venus pour conſulter Héraclite ; ils le trouvèrent aſſis auprès d'un four, où la rigueur de la ſaiſon l'avoit obligé de ſe réfugier. Comme une ſorte de honte les arrêtoit ſur le ſeuil de la porte : „ Entrez, leur dit-il ; les dieux immortels ne dé-„ daignent pas d'honorer ces lieux de leur préſence. „ La majeſté de la nature ennoblit de même les êtres les plus vils à nos yeux ; par-tout cette mère commune agit avec une

ſageſſe profonde, & par des voies sûres, qui la conduiſent à ſes fins.

Quand on parcourt d'un premier coup-d'œil le nombre infini de ſes productions, on ſent aiſément que, pour les étudier avec fruit, ſaiſir leurs rapports, & les décrire avec exactitude, il faut les ranger dans un certain ordre, & les diſtribuer d'abord en un petit nombre de claſſes, telles que celles des animaux, des plantes, & des minéraux. Si l'on examine enſuite chacune de ces claſſes, on trouve que les êtres dont elles ſont compoſées, ayant entre eux des reſſemblances & des différences plus ou moins ſenſibles, doivent être diviſés & ſubdiviſés en pluſieurs eſpèces, juſqu'à ce qu'on parvienne aux individus.

Ces ſortes d'échelles ſeroient faciles à dreſſer, s'il étoit poſſible de reconnoître le paſſage d'une eſpèce à l'autre. Mais de telles tranſitions ſe faiſant d'une manière imperceptible, on riſque à tout moment de confondre ce qui doit être diſtingué, & de diſtinguer ce qui doit être confondu. C'eſt le défaut des méthodes publiées juſqu'à préſent ; dans quelques uns de ces tableaux de diſtribution, on voit avec ſurpriſe certains oiſeaux rangés parmi les animaux aquatiques, ou dans une eſpèce qui leur eſt également étrangère. Les auteurs de ces tableaux ſe ſont trompés dans le principe ; ils ont jugé du tout par une partie : en prenant les ailes pour une différence ſpécifique, ils ont diviſé tous les animaux en deux grandes familles ; l'une, de ceux qui ſont ailés ; l'autre, de ceux qui ne le ſont pas ; ſans s'appercevoir que parmi les individus d'une même eſpèce, les fourmis, par exemple, il en eſt qui ſont doués de cet organe, d'autres qui en ſont privés.

La diviſion en animaux domeſtiques & ſauvages, quoique adoptée par quelques naturaliſtes, eſt également défectueuſe ; car l'homme & les animaux dont il a ſu adoucir les mœurs, ne diffèrent pas ſpécifiquement de l'homme, du cheval & du chien qui vivent dans les bois.

Toute diviſion, pour être exacte, doit établir une diſtinction réelle entre les objets qu'elle ſépare ; toute différence, pour être ſpécifique, doit réunir, dans une ſeule & même eſpèce, tous les individus qui lui appartiennent, c'eſt-à-dire, tous ceux qui ſont abſolument ſemblables, ou qui ne diffèrent que du plus au moins.

Comme ces conditions ſont très difficiles à remplir, Ariſtote a conçu un plan de diſtribution qui réunit tous les avantages ſans aucun des inconvéniens des méthodes précédentes. Il l'expoſera dans un de ſes traités ; & ce traité ſera certainement

ment l'ouvrage d'un homme laborieux qui ne néglige rien; & d'un homme de génie qui voit tout.*

Parmi les obſervations dont il enrichira ſon hiſtoire des animaux, il en eſt quelques unes qu'il m'a communiquées, & que je vais rapporter pour vous inſtruire de la manière dont on étudie à préſent la nature. 1°. En enviſageant les animaux par rapport au climat, on a trouvé que les ſauvages ſont plus farouches en Aſie, plus forts en Europe, plus variés dans leurs formes en Afrique, où, ſuivant le proverbe, il paroit ſans ceſſe quelque nouveau monſtre; ceux qui vivent ſur les montagnes ſont plus méchans que ceux des plaines. Je ne ſais pourtant ſi cette différence vient des lieux qu'ils habitent, plutôt que du défaut de vivres; car en Egypte, où l'on pourvoit à la ſubſiſtance de pluſieurs ſortes d'animaux, les plus féroces & les plus doux vivent paiſiblement enſemble, & le crocodile flatte la main du prêtre qui le nourrit.

Le climat influe puiſſamment ſur leurs mœurs. L'excès du froid & de la chaleur, les rend agreſtes & cruels; les vents, les eaux, les alimens ſuffiſent quelquefois pour les altérer. Les nations du midi ſont timides & lâches; celles du nord, courageuſes & confiantes: mais les premières ſont plus éclairées, peut-être parce qu'elles ſont plus anciennes, peut-être auſſi parce qu'elles ſont plus amollies. En effet, les ames fortes ſont rarement tourmentées du déſir inquiet de s'inſtruire.

La même cauſe qui produit ces différences morales parmi les hommes, influe encore ſur leur organiſation. Entre autres preuves, les yeux ſont communément bleus dans les pays froids, & noirs dans les pays chauds.

2°. Les oiſeaux ſont très ſenſibles aux rigueurs des ſaiſons. A l'approche de l'hiver ou de l'été, les uns déſcendent dans la plaine ou ſe retirent ſur les montagnes; d'autres quittent leur demeure, & vont au loin reſpirer un air plus tempéré. C'eſt ainſi que, pour éviter l'excès du froid & de la chaleur, le roi de Perſe tranſporte ſucceſſivement ſa cour au nord & au midi de ſon empire.

Le temps du départ & du retour des oiſeaux eſt fixé vers les équinoxes. Les plus foibles ouvrent la marche; preſque tous voyagent enſemble & comme par tribus; ils ont quelquefois un long chemin à faire, avant que de parvenir à leur deſtination; les grues viennent de Scythie, & ſe rendent vers des marais qui ſont au deſſus de l'Egypte, & d'où le Nil tire ſon origine: c'eſt là qu'habitent les pygmées. Quoi! repris-

* M. de Buffon a très bien développé ce plan dans la préface du premier volume de l'hiſtoire naturelle.

je, vous croyez aux pygmées? ſont-ils encore en guerre avec les grues, comme ils l'étoient du temps d'Homère? Cette guerre, répondit-il, eſt une fiction du poëte, qui ne ſera point adoptée par l'hiſtorien de la nature*; mais les pygmées exiſtent; c'eſt une race d'hommes très petits, ainſi que leurs chevaux; ils ſont noirs, & paſſent leur vie dans des cavernes, à la manière des Troglodytes.

La même cauſe, ajouta Euclide, qui oblige certains oiſeaux à s'expatrier tous les ans, agit dans le ſein des eaux. Quand on eſt à Byzance, on voit, à des époques marquées, pluſieurs eſpèces de poiſſons, tantôt, remonter vers le Pont-Euxin, tantôt, deſcendre dans la mer Egée: ils vont en corps de nation, comme les oiſeaux; & leur route, comme notre vie, eſt marquée par des pièges qui les attendent au paſſage.

3°. On a fait des recherches ſur la durée de la vie des animaux, & l'on croit s'être apperçu que dans pluſieurs eſpèces, les femelles vivent plus long-temps que les mâles. Mais, ſans nous attacher à cette différence, nous pouvons avancer que les chiens vont pour l'ordinaire juſqu'à 14 ou 15 ans, & quelquefois juſqu'à 20; les bœufs, à-peu-près au même terme; les chevaux, communément à 18 ou 20, quelquefois à 30 & même à 50; les ânes, à plus de 30†; les chameaux, à plus de 50,‡ quelques uns juſques à 100; les éléphans parviennent, ſuivant les uns, à 200 ans, ſuivant les autres, à 300. On prétendoit anciennement que le cerf vivoit quatre fois l'âge de la corneille, & cette dernière neuf fois l'âge de l'homme. Tout ce qu'on ſait de certain aujourd'hui à l'égard des cerfs, c'eſt que le temps de la geſtation & leur rapide accroiſſement, ne permettent pas de leur attribuer une très longue vie.

La nature fait quelquefois des exceptions à ſes lois générales. Les Athéniens vous citeront l'exemple d'un mulet qui mourut à l'âge de 80 ans. Lors de la conſtruction du temple de Minerve, on lui rendit ſa liberté, parce qu'il étoit extrêmement vieux; mais il continua de marcher à la tête des autres, les animant par ſon exemple, & cherchant à partager leurs peines. Un décret du peuple défendit aux marchands de l'écarter, quand il s'approcheroit des corbeilles de grains ou de fruits expoſées en vente.

4°. On a remarqué, ainſi que je vous l'ai dit, que la nature paſſe d'un genre & d'une eſpèce à l'autre par des gradations

* Ariſtote n'a point rapporté cette fable, quoique des auteurs l'en aient accuſé ſur la foi de la traduction latine.

† Suivant M. de Buffon, les ânes, comme les chevaux, vivent 25 ou 30 ans. ‡ Suivant M. de Buffon, 40 ou 50 ans.

imper-

imperceptibles, & que, depuis l'homme juſqu'aux êtres les plus inſenſibles, toutes ſes productions ſemblent ſe tenir par une liaiſon continue. Prenons les minéraux, qui forment le premier anneau de la chaîne.

Je ne vois qu'une matière paſſive, ſtérile, ſans organes, & par conſéquent ſans beſoins & ſans fonctions. Bientôt je crois diſtinguer dans quelques plantes une ſorte de mouvement, des ſenſations obſcures, une étincelle de vie; dans toutes une reproduction conſtante, mais privée de ſoins maternels qui la favoriſent. Je vais ſur les bords de la mer; & je douterois volontiers, ſi ſes coquillages appartiennent au genre des animaux, ou à celui des végétaux. Je retourne ſur mes pas, & les ſignes de vie ſe multiplient à mes yeux. Voici des êtres qui ſe meuvent, qui reſpirent, qui ont des affections & des devoirs. S'il en eſt qui, de même que les plantes dont je viens de parler, furent dès leur enfance abandonnés au haſard, il en eſt auſſi dont l'éducation fut plus ou moins ſoignée. Ceux-ci vivent en ſociété avec le fruit de leurs amours; ceux-là ſont devenus étrangers à leurs familles. Pluſieurs offrent à mes regards l'eſquiſſe de nos mœurs; je trouve parmi eux des caractères faciles; j'en trouve d'indomptables; j'y vois des traits de douceur, de courage, d'audace, de barbarie, de crainte, de lâcheté, quelquefois même l'image de la prudence & de la raiſon. Nous avons l'intelligence, la ſageſſe & les arts; ils ont des facultés qui ſuppléent à ces avantages.

Cette ſuite d'analogies nous conduit enfin à l'extrémité de la chaîne, où l'homme eſt placé. Parmi les qualités qui lui aſſignent le rang ſuprême, j'en remarque deux eſſentielles: la première eſt cette intelligence qui, pendant ſa vie, l'élève à la contemplation des choſes célèſtes; la ſeconde eſt ſon heureuſe organiſation, & ſur-tout ce tact, le premier, le plus néceſſaire & le plus exquis de nos ſens, la ſource de l'induſtrie & l'inſtrument le plus propre à ſeconder les opérations de l'eſprit. C'eſt à la main, diſoit le philoſophe Anaxagore, que l'homme doit une partie de ſa ſupériorité.

Pourquoi, dis-je alors, placez-vous l'homme à l'extrémité de la chaîne? L'eſpace immenſe qui le ſépare de la divinité, ne ſeroit-il qu'un vaſte déſert? Les Egyptiens, les mages de Chaldée, les Phrygiens, les Thraces, le rempliſſent d'habitans auſſi ſupérieurs à nous, que nous le ſommes aux brutes.

Je ne parlois, répondit Euclide, que des êtres viſibles. Il eſt à préſumer qu'il en exiſte au deſſus de nous une infinité d'autres qui ſe dérobent à nos yeux. De l'être le plus groſſier, nous ſommes remontés par des degrés imperceptibles, juſqu'à

juſqu'à notre eſpèce ; pour parvenir de ce terme juſqu'à la divinité, il faut ſans doute paſſer par divers ordres d'intelligences, d'autant plus brillantes & plus pures, qu'elles approchent plus du trône de l'Eternel.

Cette opinion, conforme à la marche de la nature, eſt auſſi ancienne que générale parmi les nations ; c'eſt d'elles que nous l'avons empruntée. Nous peuplons la terre & les cieux de génies auxquels l'Etre ſuprême a confié l'adminiſtration de l'univers ; nous en diſtribuons par-tout où la nature paroit animée, mais principalement dans ces régions qui s'étendent autour & au deſſus de nous, depuis la terre juſqu'à la ſphère de la lune. C'eſt là qu'exerçant une immenſe autorité, ils diſpenſent la vie & la mort, les biens & les maux, la lumière & les ténèbres.

Chaque peuple, chaque particulier trouve dans ces agens inviſibles, un ami ardent à le protéger, un ennemi non moins ardent à le pourſuivre. Ils ſont revêtus d'un corps aérien ; leur eſſence tient le milieu entre la nature divine & la nôtre ; ils nous ſurpaſſent en intelligence ; quelques uns ſont ſujets à nos paſſions, la plupart à des changemens qui les font paſſer à un rang ſupérieur. Car le peuple innombrable des eſprits eſt diviſé en 4 claſſes principales ; la 1e. eſt celle des dieux, que le peuple adore, & qui réſident dans les aſtres ; la 2e. celle des génies proprement dits ; la 3e. celle des héros qui, pendant leur vie, ont rendu de grands ſervices à l'humanité ; la 4e. celle de nos ames après qu'elles ſont ſéparées de leurs corps. Nous décernons aux trois premières claſſes, des honneurs qui deviendront un jour le partage de la nôtre, & qui nous élèveront ſucceſſivement à la dignité des héros, des génies & des dieux.

Euclide, qui ne comprenoit pas mieux que moi les motifs de ces promotions, ajouta que certains génies étoient, comme nous, dévorés de chagrins, comme nous, deſtinés à la mort. Je demandai quel terme on aſſignoit à leur vie. Suivant Héſiode, répondit-il, les nymphes vivent des milliers d'années ; ſuivant Pindare, une Hamadryade meurt avec l'arbre qui la renferme dans ſon ſein.

On ne s'eſt pas aſſez occupé, repris-je, d'un objet ſi intéreſſant : il ſeroit pourtant eſſentiel de connoître l'eſpèce d'autorité que ces intelligences exercent ſur nous : peut-être doit-on leur attribuer pluſieurs effets dont nous ignorons la cauſe ; ce ſont elles peut-être qui amènent les évènemens imprévus, ſoit dans les jeux de haſard, ſoit dans ceux de la politique. Je vous l'avouerai ; je ſuis dégoûté de l'hiſtoire des hommes ; je voudrois qu'on écrivît celle des êtres inviſibles. Voici quel-

quelqu'un, répondit Euclide, qui pourra vous fournir d'excellens mémoires.

Le pythagoricien Téléſiclès étant entré dans ce moment, s'informa du ſujet de notre entretien, et parut ſurpris de ce que nous n'avions jamais vu de génies. Il eſt vrai, dit-il, qu'ils ne ſe communiquent qu'aux ames depuis long-temps préparées par la méditation et par la prière. Il convint enſuite que le ſien l'honoroit quelquefois de ſa préſence, et que, cédant un jour à ſes inſtances réitérées, il le tranſporta dans l'empire des eſprits. Daignez, lui dis-je, nous raconter votre voyage, je vous en conjure *au nom de celui qui vous enſeigna la vertu des nombres* 1, 2, 3, 4*. Téléſiclès ne fit plus de reſiſtance, et commença par ces mots :

Le moment du départ étant arrivé, je ſentis mon ame ſe dégager des liens qui l'attachoient au corps, & je me trouvai au milieu d'un nouveau monde de ſubſtances animées, bonnes ou malfaiſantes, gaies ou triſtes, prudentes ou étourdies ; nous les ſuivîmes pendant quelque temps, & je crus reconnoître qu'elles dirigent les intérêts des états & ceux des particuliers, les recherches des ſages & les opinions de la multitude.

Bientôt une femme de taille giganteſque, étendit ſes crêpes noirs ſous la voûte des cieux, &, étant déſcendue lentement ſur la terre, elle donna ſes ordres au cortège dont elle étoit accompagnée. Nous nous gliſsâmes dans pluſieurs maiſons ; le ſommeil & ſes miniſtres y répandoient des pavots à pleines mains ; &, tandis que le ſilence & la paix s'aſſeyoient doucement auprès de l'homme vertueux, les remords & les ſpectres effrayans ſecouoient avec violence le lit du ſcélérat. Platon écrivoit ſous la dictée du génie d'Homère, & des ſonges agréables voltigeoient au tour de la jeune Lycoris.

L'aurore & les heures ouvrent les barrières du jour, me dit mon conducteur ; il eſt temps de nous élever dans les airs. Voyez les génies tutélaires d'Athènes, de Corinthe, de Lacédémone, planer circulairement au deſſus de ces villes ; ils en écartent, autant qu'il eſt poſſible, les maux dont elles ſont menacées : cependant leurs campagnes vont être dévaſtées ; car les génies du midi, enveloppés de nuages ſombres, s'avancent en grondant contre ceux du nord. Les guerres ſont auſſi fréquentes dans ces régions que dans les vôtres, & le combat des Titans & des Typhons ne fut que celui de deux peuplades de génies.

Obſervez maintenant ces agens empreſſés, qui, d'un vol

* C'eſt-a-dire, *au nom de Pythagore*. J'ai rapporté la formule du ſerment uſité parmi les diſciples de ce grand homme qui avoit découvert les proportions harmoniques dans ces nombres.

auſſi

auſſi inquiet que celui de l'hirondelle, raſent la terre, & portent de tous côtés des regards avides & perçans ; ce ſont les inſpecteurs des choſes humaines ; les uns répandent leurs douces influences ſur les mortels qu'ils protègent ; les autres détachent contre les forfaits l'implacable Néméſis. Voyez ces médiateurs, ces interprètes, qui montent & deſcendent ſans ceſſe ; ils portent aux dieux vos vœux & vos offrandes ; ils vous rapportent les ſonges heureux ou funeſtes, & les ſecrets de l'avenir, qui vous ſont enſuite révélés par la bouche des oracles.

O mon protecteur ! m'écriai-je tout-à-coup, voici des êtres dont la taille & l'air ſiniſtre inſpirent la terreur, ils viennent à nous. Fuyons, me dit-il ; ils ſont malheureux, le bonheur des autres les irrite, & ils n'épargnent que ceux qui paſſent leur vie dans les ſouffrances & dans les pleurs.

Echappés à leur fureur, nous trouvâmes d'autres objets non moins affligeans : Até, la déteſtable Até, ſource éternelle des diſſentions qui tourmentent les hommes, marchoit fièrement au deſſus de leur tête, & ſouffloit dans leur cœur l'outrage & la vengeance. D'un pas timide, & les yeux baiſſés, les prières ſe traînoient ſur ſes traces, et tâchoient de ramener le calme par-tout où la diſcorde venoit de ſe montrer. La gloire étoit pourſuivie par l'envie, qui ſe déchiroit elle-même les flancs ; la vérité, par l'impoſture, qui changeoit à chaque inſtant de maſque ; chaque vertu, par pluſieurs vices qui portoient des filets ou des poignards.

La fortune parut tout-à-coup ; je la félicitai des dons qu'elle diſtribuoit aux mortels. Je ne donne point, me dit-elle d'un ton ſévère ; mais je prête à groſſe uſure. En proférant ces paroles, elle trempoit les fleurs & les fruits qu'elle tenoit d'une main, dans une coupe empoiſonnée qu'elle ſoutenoit de l'autre.

Alors paſsèrent, auprès de nous, deux puiſſantes divinités qui laiſſoient après elles de longs ſillons de lumière. C'eſt l'impétueux Mars & la ſage Minerve, me dit mon conducteur : deux armées ſe rapprochent en Béotie ; la Déeſſe va ſe placer auprès d'Epaminondas, chef des Thébains ; & le dieu court ſe joindre aux Lacédémoniens, qui ſeront vaincus ; car la ſageſſe doit triompher de la valeur.

Voyez en même temps ſe précipiter ſur la terre ce couple de génies, l'un bon, l'autre mauvais ; ils doivent s'emparer d'un enfant qui vient de naître ; ils l'accompagneront juſqu'au tombeau : dans ce premier moment, ils chercheront, à l'envi, à le douer de tous les avantages ou de toutes les difformités du cœur & de l'eſprit ; dans le cours de ſa vie, à le porter au

bien

bien ou au mal, ſuivant que l'influence de l'un prévaudra ſur celle de l'autre.

Cependant je voyois monter & déſcendre des êtres, dont les traits me paroiſſoient plus groſſiers que ceux des génies. J'appris que c'étoient les ames qui alloient s'unir à des corps mortels, ou qui venoient de les quitter. Il en parut tout-à-coup de nombreux eſſaims ; ils ſe ſuivoient par intervalles, & ſe répandoient dans les plaines des airs, comme ces amas de pouſſière blanchâtre qui tourbillonne dans nos campagnes. La bataille a commencé, me dit le génie ; le ſang coule à gros bouillons. Aveugles & malheureux mortels ! Voilà les ames des Lacédémoniens et des Thébains, qui viennent de périr dans les champs de Leuctres. Où vont-elles ? lui dis-je. Suivez-moi, répondit-il, et vous en ſerez inſtruit.

Nous franchîmes les limites de l'empire des ténèbres et de la mort ; et, nous étant élancés au-deſſus de la ſphère de la lune, nous parvînmes aux régions qu'éclaire un jour éternel. Arrêtons-nous un inſtant me dit le guide ; jetez les yeux ſur le magnifique ſpectacle qui vous entoure ; écoutez l'harmonie divine qui produit la marche régulière des corps célèſtes ; voyez comme à chaque planète, à chaque étoile, eſt attaché un génie qui dirige ſa courſe. Ces aſtres ſont peuplés d'intelligences ſublimes et d'une nature ſupérieure à la nôtre.

Pendant que, les yeux fixés ſur le ſoleil, je contemplois avec raviſſement le génie dont le bras vigoureux pouſſoit ce globe étincelant dans la carrière qu'il décrit, je le vis écarter avec fureur la plupart des ames que nous avions rencontrées, et ne permettre qu'au plus petit nombre de ſe plonger dans les flots bouillonnans de cet aſtre. Ces dernières, moins coupables que les autres, diſoit mon conducteur, ſeront purifiées par la flamme ; elles s'envoleront enſuite dans les différens aſtres, où elles furent diſtribuées lors de la formation de l'univers. Elles y reſteront en dépôt juſqu'à ce que les lois de la nature les rappellent ſur la terre pour animer d'autres corps. Mais celles que le génie vient de repouſſer, lui dis-je, quelle ſera leur deſtinée ? Elles vont ſe rendre au champ de la vérité, répondit-il ; des juges intègres condamneront les plus criminelles aux tourmens du Tartare : les autres, à des courſes longues et déſeſpérantes. Alors, dirigeant mes regards, il me montra des millions d'ames, qui depuis des milliers d'années, erroient triſtement dans les airs, et s'épuiſoient en vains efforts pour obtenir un aſyle dans un des globes célèſtes. Ce ne ſera, me dit-il, qu'après ces rigoureuſes épreuves qu'elles parviendront, ainſi que les premières au lieu de leur origine.

Touché de leur infortune, je le priai de m'en dérober la vue,

vue, et de me conduire au loin, vers une enceinte d'où s'echappoient les rayons d'une lumière plus éclatante. J'eſpérois entrevoir le ſouverain de l'univers, entouré des aſſiſtans de ſon trône, de ces êtres purs que nos philoſophes appellent nombres, idées éternelles, génies immortels. Il habite des lieux inacceſſibles aux mortels, me dit le génie : offrez-lui votre hommage, & déſcendons ſur la terre.

Après que Téléſiclès ſe fut retiré, je dis à Euclide : Quel nom donner au récit que nous venons d'entendre ? Eſt ce un ſonge ? eſt-ce une fiction ? L'un ou l'autre, répondit-il ; mais enfin, Téléſiclès n'a preſque rien avancé qui ne ſoit conforme aux opinions des philoſophes. Il faut lui rendre juſtice : il pouvoit, en adoptant celles de la multitude, augmenter conſidérablement la population des airs ; nous parler de ces ombres que l'art des devins ou des ſorciers attire du fond des tombeaux ; de ces ames infortunées qui s'agitent tumultueuſement autour de leurs corps privés de ſépulture ; de ces dieux & de ces phantômes qui rôdent la nuit dans les rues, pour effrayer les enfans ou pour les dévorer.

Je lui ſais gré de cette modération, repris-je, mais j'aurois ſouhaité qu'il ſe fût un peu plus étendu ſur la nature de cet être bienfaiſant auquel j'appartiens. Dieu l'a commis, à ce qu'on prétend, pour veiller ſur mes ſentimens & ſur mes actions ; pourquoi ne m'eſt-il pas permis de le connoître & de l'aimer ? Téléſiclès vous a répondu d'avance, dit Euclide : le bonheur de voir les génies n'eſt réſervé qu'aux ames pures.— J'ai ouï cependant citer des apparitions dont tout un peuple avoit été témoin.—Sans doute, & telle eſt celle dont la tradition s'eſt conſervée en Italie, & qu'on eut autrefois l'attention de repréſenter dans un tableau que j'ai vu. Attendez-vous à un tiſſu d'abſurdités ; elles vous montreront du moins, juſqu'à quel excès on a porté quelquefois l'impoſture & la crédulité.

Ulyſſe ayant abordé à Témèſe, ville des Brutiens, un de ſes compagnons, nommé Politès, fut maſſacré par les habitans, qui, bientôt après, éprouvèrent tous les fléaux de la vengeance célèſte. L'oracle, interrogé, leur ordonna d'appaiſer le génie de Politès, d'élever en ſon honneur un édifice ſacré, & de lui offrir tous les ans la plus belle fille de la contrée. Ils obéirent, & jouirent d'un calme profond. Vers la 66e. olympiade, un fameux athlète nommé Eutyme, arriva au moment qu'on venoit d'introduire dans le temple une de ces malheureuſes victimes. Il obtint la permiſſion de la ſuivre, &, frappé de ſes attraits, il lui demanda ſi elle conſentiroit à l'épouſer, dès qu'il auroit briſé ſes chaînes. Elle y conſentit ; le génie parut, &, ayant ſuccombé ſous les coups

de

de l'athlète, il renonça au tribut qu'on lui avoit offert pendant ſept à huit ſiècles, & alla ſe précipiter dans la mer voiſine.

Fin du Chapitre ſoixante-quatrième.

CHAPITRE LXV.

Suite de la Bibliothèque. L'Hiſtoire.

LE lendemain, Euclide me voyant arriver de bonne heure: Vous me raſſurez, me dit-il; je craignois que vous ne fuſſiez dégoûté de la longueur de notre dernière ſéance: nous allons aujourd'hui nous occuper des hiſtoriens, & nous ne ſerons point arrêtés par des opinions & par des préceptes. Pluſieurs auteurs ont écrit l'hiſtoire; aucun ne s'eſt expliqué ſur la manière de l'écrire, ni ſur le ſtyle qui lui convient.

Nous placerons à leur tête Cadmus, qui vivoit il y a environ deux ſiècles, & qui ſe propoſa d'éclaircir les antiquités de Milet, ſa patrie; ſon ouvrage fut abrégé par Biron de Proconnèſe.

Depuis Cadmus, nous avons une ſuite non interrompue d'hiſtoriens. Je cite parmi les plus anciens, Eugéon de Samos, Déïochus de Proconnèſe, Eudémus de Paros, Démoclès de Pygèle. Quand je lus ces auteurs, dis-je alors, non-ſeulement je fus révolté des fables abſurdes qu'ils rapportent; mais, à l'exception des faits dont ils ont été témoins, je les rejettai tous. Car enfin, dès qu'ils ont été les premiers à nous les tranſmettre, dans quelles ſources les avoient-ils puiſés?

Euclide me répondit: Ils ſubſiſtoient dans la tradition qui perpétue d'âge en âge le ſouvenir des révolutions qui affligent l'humanité; dans les écrits des poëtes qui avoient conſervé la gloire des héros, les généalogies des ſouverains, l'origine & les émigrations de pluſieurs peuples; dans ces longues inſcriptions qui contenoient des traités entre les nations, & l'ordre ſucceſſif des miniſtres attachés aux principaux temples de la Grèce; dans les fêtes, les autels, les ſtatues, les édifices conſacrés à l'occaſion de certains évènemens que l'aſpect continuel des lieux & des cérémonies ſembloit renouveler tous les ans.

Il eſt vrai que le récit de ces évènemens s'étoit, peu-à-peu, chargé de circonſtances merveilleuſes, & que nos premiers hiſtoriens adoptèrent ſans examen cet amas confus de vérités & d'erreurs. Mais bientôt, Acuſilaüs, Phérécyde, Hécatée, Xanthus,

Xanthus, Hellanicus, & d'autres encore, montrèrent plus de critique ; &, s'ils ne débrouillèrent pas entièrement le chaos, ils donnèrent au moins l'exemple du mépris que méritent les fictions des premiers siècles.

Voici l'ouvrage dans lequel Acuſilaüs, en rapportant les généalogies des anciennes familles royales, remonte aux siècles antérieurs à la guerre de Troie, & juſqu'à Phoronée roi d'Argos. Je le ſais, répondis-je, & j'ai bien ri quand j'ai vu cet auteur & ceux qui l'ont ſuivi, nommer Phoronée le premier des humains. Cependant Acuſilaüs mérite de l'indulgence ; s'il rapproche trop de nous l'origine du genre humain, il relève celle de l'Amour, qu'il regarde comme un des dieux les plus anciens, & qu'il fait naître avec le monde.

Peu de temps après Acuſilaüs, dit Euclide, floriſſoit Phérécyde d'Athènes, ou plutôt de Léros, une des îles Sporades ; il a recueilli les traditions relatives à l'ancienne hiſtoire d'Athènes, & par occaſion à celle des peuples voiſins. Son ouvrage contient des détails intéreſſans, tels que la fondation de pluſieurs villes, & les émigrations des premiers habitans de la Grèce. Ses généalogies ont un défaut qui, dans l'origine des ſociétes, aſſuroit la gloire d'une maiſon : après être parvenues aux siècles les plus reculés, elles ſe dénouent par l'intervention de quelque divinité. On y voit, par exemple, qu'Orion étoit fils de Neptune & d'Euryalé ; Triptolème, fils de l'Océan & de la Terre.

Vers le même temps, parurent Hécatée de Milet & Xanthus de Lydie. Ils jouirent l'un & l'autre d'une réputation affoiblie & non détruite par les travaux de leurs ſucceſſeurs. Le premier, dans ſon hiſtoire & dans ſes généalogies, ſe propoſa auſſi d'éclaircir les antiquités des Grecs. Il a quelquefois l'intention de les diſcuter & d'en écarter le merveilleux. „ Voici, dit-il au commencement de ſon hiſtoire, ce „ que raconte Hécatée de Milet : j'écris ce qui me paroit „ vrai. Les Grecs, à mon avis, ont rapporté beaucoup de „ choſes contradictoires & ridicules. „ Croiroit-on qu'après cette promeſſe, il accorde le don de la parole au bélier, qui tranſporta Phrixus en Colchide ?

L'hiſtoire ne s'étoit encore occupée que de la Grèce. Hécatée étendit ſon domaine ; il parcourut l'Egypte & d'autres contrées juſqu'alors inconnues. Sa deſcription de la terre ajouta de nouvelles lumières à la géographie, et fournit des matériaux aux hiſtoriens qui l'ont ſuivi.

Voici l'hiſtoire de Lydie par Xanthus, écrivain exact, & très inſtruit des antiquités de ſon pays ; elle eſt accompagnée de pluſieurs ouvrages qu'Hellanicus de Leſbos a publiés ſur les

les différentes nations de la Grèce. Cet auteur, qui mourut dans la vingt-et-unième année de la guerre du Péloponèſe*, manque quelquefois d'ordre & d'étendue; mais il termine avec honneur la claſſe de nos premiers hiſtoriens.

Tous s'étoient bornés à tracer l'hiſtoire d'une ville ou d'une nation; tous ignoroient l'art de lier à la même chaîne les évènemens qui intéreſſent les divers peuples de la terre, & de faire un tout régulier, de tant de parties détachées. Hérodote eut le mérite de concevoir cette grande idée, & de l'exécuter. Il ouvrit aux yeux des Grecs les annales de l'univers connu, & leur offrit ſous un même point de vue, tout ce qui s'étoit paſſé de mémorable dans l'eſpace d'environ 240 ans. On vit alors, pour la première fois, une ſuite de tableaux qui, placés les uns auprès des autres, n'en devenoient que plus effrayans: les nations, toujours inquiètes & en mouvement quoique jalouſes de leur repos, déſunies par l'intérêt, & rapprochées par la guerre, ſoupirant pour la liberté, & gémiſſant ſous la tyrannie; par-tout le crime triomphant, la vertu pourſuivie, la terre abreuvée de ſang, & l'empire de la deſtruction établi d'un bout du monde à l'autre. Mais la main qui peignit ces tableaux, ſut tellement en adoucir l'horreur par les charmes du coloris & par des images agréables; aux beautés de l'ordonnance, elle joignit tant de graces, d'harmonie & de variété; elle excita ſi ſouvent cette douce ſenſibilité, qui ſe réjouit du bien, & s'afflige du mal, que ſon ouvrage fut regardé comme une des plus belles productions de l'eſprit humain.

Permettez-moi de haſarder une réflexion. Il ſemble que dans les lettres, ainſi que dans les arts, les talens entrent d'abord dans la carrière, & luttent pendant quelque temps contre les difficultés. Après qu'ils ont épuiſé leurs efforts, il paroit un homme de génie qui va poſer le modèle audelà des bornes connues, c'eſt ce que fit Homère pour le poëme épique; c'eſt ce qu'a fait Hérodote pour l'hiſtoire générale. Ceux qui viendront après lui, pourront ſe diſtinguer par des beautés de détail, & par une critique plus éclairée: mais pour la conduite de l'ouvrage & l'enchaînement des faits, ils chercheront ſans doute moins à le ſurpaſſer qu'à l'égaler.

Quant à ſa vie, il ſuffira d'obſerver qu'il naquit dans la ville d'Halicarnaſſe en Carie, vers la 4e. année de la 73e. Olympiade*, qu'il voyagea dans la plupart des pays dont il vouloit écrire l'hiſtoire; que ſon ouvrage, lu dans l'aſſemblée des jeux Olympiques, & enſuite dans celle des Athéniens, y reçut des applaudiſſemens univerſels; & que, forcé de quitter ſa patrie,

* Vers l'an 410 avant. J. C. † Vers l'an 484. avant J. C.

déchirée par des factions, il alla finir ſes jours dans une ville de la grande Grèce.

Dans le même ſiècle vivoit Thucydide, plus jeune qu'Hérodote d'environ 13 ans. Il étoit d'une des premières familles d'Athènes: placé à la tête d'un corps de troupes, il tint pour quelque temps en reſpect celles de Braſidas, le plus habile général de Lacédémone; mais ce dernier ayant ſurpris la ville d'Amphipolis, Athènes ſe vengea ſur Thucydide, d'un revers qu'il n'avoit pu prévenir.

Pendant ſon exil, qui dura 20 ans, il raſſembla des matériaux pour l'hiſtoire de la guerre du Péloponèſe, & n'épargna ni ſoins ni dépenſes, pour connoître non-ſeulement les cauſes qui la produiſirent, mais encore les intérêts particuliers qui la perpétuèrent. Il ſe rendit chez les différentes nations ennemies, conſulta par-tout les chefs de l'adminiſtration, les généraux, les ſoldats, & fut lui-même témoin de la plupart des évènemens qu'il avoit à décrire. Son hiſtoire, qui comprend les 21 premières années de cette fatale guerre, ſe reſſent de ſon amour extrême pour la vérité, & de ſon caractère qui le portoit à la réflexion. Des Athéniens, qui l'avoient vu après ſon retour de l'exil, m'ont aſſuré qu'il étoit aſſez ſérieux, penſant beaucoup, & parlant peu.

Il étoit plus jaloux d'inſtruire que de plaire, d'arriver à ſon but que de s'en écarter par des digreſſions. Auſſi ſon ouvrage n'eſt point, comme celui d'Hérodote, une eſpèce de poëme, où l'on trouve les traditions des peuples ſur leur origine, l'analyſe de leurs uſages & de leurs mœurs, la deſcription des pays qu'ils habitent, & des traits d'un merveilleux qui réveille preſque toujours l'imagination; ce ſont des annales, ou, ſi l'on veut, les mémoires d'un militaire, qui, tout à-la-fois homme d'état et philoſophe, a mêlé dans ſes récits et dans ſes harangues, les principes de ſageſſe qu'il avoit reçus d'Anaxagore, et les leçons d'éloquence qu'il tenoit de l'orateur Antiphon. Ses réflexions ſont ſouvent profondes, toujours juſtes: ſon ſtyle, énergique, concis, et par-là même quelquefois obſcur, offenſe l'oreille par intervalles; mais il fixe ſans ceſſe l'attention, et l'on diroit que ſa dureté fait ſa majeſté. Si cet auteur eſtimable emploie des expreſſions ſurannées, ou des mots nouveaux, c'eſt qu'un eſprit tel que le ſien, s'accommode rarement de la langue que tout le monde parle. On prétend qu'Hérodote, pour des raiſons perſonnelles, a rapporté des traditions injurieuſes à certains peuples de la Grèce. Thucydide n'a dit qu'un mot de ſon exil, ſans ſe défendre, ſans ſe plaindre, et a repréſenté comme un grand homme, Braſidas, dont la gloire éclipſa la ſienne, et dont les ſuccès causèrent ſa

diſgrace

diſgrace. L'hiſtoire de Thucydide fut continuée avec ſuccès par Xénophon, que vous avez connu.

Hérodote, Thucydide & Xénophon ſeront ſans doute regardés, à l'avenir, comme les principaux de nos hiſtoriens, quoiqu'ils diffèrent eſſentiellement par le ſtyle; & ſur-tout, dis-je alors, par la manière dont ils enviſagent communément les objets. Hérodote voit par-tout une divinité jalouſe, qui attend les hommes & les empires au point de leur élévation, pour les précipiter dans l'abyme: Thucydide ne découvre dans les revers que les fautes des chefs de l'adminiſtration ou de l'armée: Xénophon attribue preſque toujours à la faveur ou à la colère des dieux, les bons ou les mauvais ſuccès. Ainſi tout, dans le monde, dépend de la fatalité, ſuivant le premier; de la prudence, ſuivant le ſecond; de la piété envers les dieux, ſuivant le troiſième: tant il eſt vrai que nous ſommes naturellement diſpoſés à tout rapporter à un petit nombre de principes favoris.

Euclide pourſuivit: Hérodote avoit ébauché l'hiſtoire des Aſſyriens & des Perſes; ſes erreurs ont été relevées par un auteur qui connoiſſoit mieux que lui ces deux célèbres nations. C'eſt Ctéſias de Cnide, qui a vécu de notre temps. Il fut médecin du roi Artaxerxès, & fit un long ſéjour à la cour de Suze: il nous a communiqué ce qu'il avoit trouvé dans les archives de l'empire, ce qu'il avoit vu, ce que lui avoient tranſmis des témoins oculaires; mais, s'il eſt plus exact qu'Hérodote, il lui eſt inférieur quant au ſtyle, quoique le ſien ait beaucoup d'agrémens, & ſe diſtingue ſur-tout par une extrême clarté. Entre pluſieurs autres ouvrages, Ctéſias nous a laiſſé une hiſtoire des Indes, où il traite des animaux & des productions naturelles de ces climats éloignés; mais comme il n'eut pas d'aſſez bons mémoires, on commence à douter de la vérité de ſes récits.

Voici les antiquités de la Sicile, la vie de Denys l'ancien & celle de ſon fils, par Philiſtus, mort il y a quelques années, après avoir vu diſſiper la flotte qu'il commandoit au nom du plus jeune de ces Princes. Philiſtus avoit des talens qui l'ont, en quelque façon, rapproché de Thucydide; mais il n'avoit pas les vertus de Thucydide. C'eſt un eſclave qui n'écrit que pour flatter les tyrans, & qui montre, à chaque inſtant, qu'il eſt encore plus ami de la tyrannie que des tyrans mêmes.

Je termine ici cette énumération déjà trop longue. Vous ne trouverez peut-être pas un peuple, une ville, un temple célèbre, qui n'ait ſon hiſtorien. Quantité d'écrivains s'exercent actuellement dans ce genre: je vous citerai Ephore & Théopompe qui s'y ſont déjà ſignalés; deux Béotiens,

nommés Anaxis & Dionyſiodore, qui viennent de publier l'hiſtoire de la Grèce ; Anaximène de Lampſaque qui nous a donné celle des Grecs & des barbares, depuis la naiſſance du genre humain juſqu'à la mort d'Epaminondas.

Un titre ſi pompeux, lui dis-je, me préviendroit contre l'ouvrage : votre chronologie ſe traîne avec peine à cinq ou ſix ſiècles au-delà de la guerre de Troie ; après quoi les temps finiſſent pour vous : à l'exception d'un petit nombre de peuples étrangers, toute la terre vous eſt inconnue. Vous n'appercevez qu'un point dans la durée ainſi que dans l'eſpace, & votre auteur prétend nous inſtruire de ce qui s'eſt fait dans les ſiècles & les pays les plus éloignés!

Quand on connoit les titres d'ancienneté que les Egyptiens & les Chaldéens produiſent en leur faveur, de quel œil de pitié regarde-t-on l'imperfection & la nouveauté des vôtres! Combien furent ſurpris les prêtres de Saïs, lorſqu'ils entendirent Solon leur étaler vos traditions, leur parler du règne de Phoronée, du déluge de Deucalion & de tant d'époques ſi récentes pour eux, ſi anciennes pour lui? „ Solon! Solon! lui „ dit un de ces prêtres, vos Grecs ne ſont que des enfans. „

Il n'ont pas ceſſé de l'être depuis. Les uns ne cherchent, dans un hiſtorien, que les charmes du ſtyle ; les autres, que des aventures ſurnaturelles & puériles : d'autres dévorent avec intérêt ces fatigantes liſtes de noms inconnus, et de faits ſtériles, qui, étayés d'un long amas de fables et de prodiges, rempliſſent preſque entièrement votre ancienne hiſtoire, cette hiſtoire, ſur laquelle Homère avoit répandu un éclat immortel, à laquelle vos chroniqueurs n'ont ajouté que l'ennui le plus exceſſif.

Je voudrois que déſormais vos auteurs ne s'occupaſſent que des deux ou trois derniers ſiècles et que les temps antérieurs reſtaſſent en proie aux poëtes. Vous avez interprété la penſée d'Iſocrate, me dit Euclide ; il engagea deux de ſes diſciples, Ephore et Théopompe, à ſe conſacrer uniquement à l'hiſtoire. Ephore eſt lent et incapable de pénibles recherches ; Théopompe, actif, ardent et propre aux diſcuſſions : que fit Iſocrate? il lâcha le premier ſur l'hiſtoire ancienne, et deſtina le ſecond à l'hiſtoire moderne.

Ephore et Théopompe arrivèrent dans ce moment. Euclide, qui les attendoit, me dit tout bas qu'ils devoient nous lire quelques fragmens des ouvrages dont ils s'occupoient alors. Ils amenoient avec eux deux ou trois de leurs amis ; Euclide en avoit invité quelques uns des ſiens. Avant qu'ils fuſſent tous réunis, les deux hiſtoriens déclarèrent qu'ils n'avoient pas conſumé leur temps à éclaircir les fictions des

ſiècles

ſiècles antérieurs à la guerre de Troie, et, faiſant profeſſion d'un vif amour pour la vérité, ils ajoutèrent qu'il ſeroit à déſirer qu'un auteur eût été préſent à tous les faits qu'il raconte.

Je me ſuis propoſé, dit enſuite Ephore, d'écrire tout ce qui s'eſt paſſé parmi les Grecs et les Barbares, depuis le retour des Héraclides juſqu'à nos jours, pendant l'eſpace de 850 ans. Dans cet ouvrage, diviſé en 30 livres, précédés chacun d'un avant-propos, on trouvera l'origine des différens peuples, la fondation des principales villes, leurs colonies, leurs lois, leurs mœurs, la nature de leurs climats, et les grands hommes qu'elles ont produits. Ephore finit par reconnoître que les nations barbares étoient plus anciennes que celles de la Grèce, et cet aveu me prévint en ſa faveur.

Ce préambule fut ſuivi de la lecture d'un morceau tiré du onzième livre de ſon hiſtoire, et contenant une deſcription de l'Egypte. C'eſt là qu'aux diverſes opinions haſardées ſur le débordement du Nil, il en ſubſtitue une qui ne s'accorde ni avec les lois de la phyſique, ni avec les circonſtances de ce phénomène. J'étois auprès d'Euclide; je lui dis: Ephore ne connoit pas l'Egype, et n'a point conſulté ceux qui la connoiſſent.

Je me convainquis bientôt que l'auteur ne ſe piquoit pas d'exactitude, et que, trop fidèle imitateur de la plupart de ceux qui l'ont précédé, il affectoit d'aſſaiſonner ſa narration, de fables conſignées dans les traditions des peuples, et dans les récits des voyageurs.

Il me parut s'abandonner volontiers à des formes oratoires. Comme pluſieurs écrivains placent l'orateur au deſſus de l'hiſtorien, Ephore crut ne pouvoir mieux leur répondre, qu'en s'efforçant de réuſſir dans les deux genres.

Malgré ces défauts, ſon ouvrage ſera toujours regardé comme un tréſor d'autant plus précieux, que chaque nation y trouvera, ſéparément et dans un bel ordre, tout ce qui peut l'intéreſſer: le ſtyle en eſt pur, élégant, fleuri, quoique trop ſouvent aſſujetti à certaines harmonies, et preſque toujours dénué d'élévation et de chaleur.

Après cette lecture, tous les yeux ſe tournèrent vers Théopompe, qui commença par nous parler de lui. Mon père Damoſtrate, nous dit-il, ayant été banni de l'île de Chio, ſa patrie, pour avoir montré trop d'attachement aux Lacédémoniens, m'amena dans la Grèce, &, quelque temps après, je vins dans cette ville où je m'appliquai ſans relâche à l'étude de la philoſophie & de l'éloquence.

Je compoſai pluſieurs diſcours; je voyageai chez différens

peuples ; je parlai dans leurs aſſemblées, &, après une longue ſuite de ſuccès, je crois pouvoir me placer parmi les hommes les plus éloquens de ce ſiècle, au deſſus des plus éloquens du ſiècle dernier : car tel qui jouiſſoit alors du premier rang, n'obtiendroit pas le ſecond aujourd'hui.

Iſocrate me fit paſſer, de la carrière brillante où je m'étois ſignalé, dans celle qu'avoient illuſtrée les talens d'Hérodote & de Thucydide, j'ai continué l'ouvrage de ce dernier : je travaille maintenant à la vie de Philippe de Macédoine ; mais, loin de me borner à décrire les actions de ce prince, j'ai ſoin de les lier avec l'hiſtoire de preſque tous les peuples, dont je rapporte les mœurs & les lois. J'embraſſe un objet auſſi vaſte que celui d'Ephore ; mon plan diffère du ſien.

A l'exemple de Thucydide, je n'ai rien épargné pour m'inſtruire des faits : pluſieurs des évènemens que je raconte ſe ſont paſſés ſous mes yeux ; j'ai conſulté ſur les autres, ceux qui en ont été les acteurs ou les témoins ; il n'eſt point de canton dans la Grèce que je n'aie parcouru ; il n'en eſt point, où je n'aie contracté des liaiſons avec ceux qui ont dirigé les opérations politiques ou militaires. Je ſuis aſſez riche pour ne pas craindre la dépenſe, & trop ami de la vérité pour redouter la fatigue.

Une ſi ſotte vanité nous indiſpoſa contre l'auteur ; mais il s'engagea tout-à-coup dans une route ſi lumineuſe, il développa de ſi grandes connoiſſances ſur les affaires de la Grèce & des autres peuples, tant d'intelligence dans la diſtribution des faits, tant de ſimplicité, de clarté, de nobleſſe & d'harmonie dans ſon ſtyle, que nous fûmes forcés d'accabler d'éloges, l'homme du monde qui méritoit le plus d'être humilié.

Cependant il continuoit de lire, & notre admiration commençoit à ſe refroidir ; nous vîmes reparoître des fables ; nous entendîmes des récits incroyables. Il nous dit qu'un homme qui, malgré la défenſe des dieux, peut entrer dans un temple de Jupiter en Arcadie, jouit pendant toute ſa vie d'un privilège ſingulier : ſon corps, frappé des rayons du ſoleil, ne projette plus d'ombre. Il nous dit encore que dans les premières années du règne de Philippe, on vit tout-à-coup, en quelques villes de Macédoine, les figuiers, les vignes & les oliviers, porter des fruits mûrs au milieu du printemps, & que, depuis cette époque, les affaires de ce prince ne ceſsèrent de proſpérer.

Ses digreſſions ſont ſi fréquentes qu'elles rempliſſent près des trois quarts de ſon ouvrage, & quelquefois ſi longues, qu'on oublie à la fin l'occaſion qui les a fait naître. Les

harangues

harangues qu'il met dans la bouche des généraux, au moment du combat, impatientent le lecteur, comme elles auroient laſſé les ſoldats.

Son ſtyle, plus convenable à l'orateur qu'à l'hiſtorien, a de grandes beautés & de grands défauts : il n'eſt pas aſſez négligé quand il s'agit de l'arrangement des mots ; il l'eſt trop quand il eſt queſtion de leur choix. Vous voyez l'auteur quelquefois tourmenter ſes périodes pour les arrondir, ou pour en écarter le choc des voyelles ; d'autres fois les défigurer par des expreſſions ignobles & des ornemens déplacés.

Pendant le cours de ces lectures, je me convainquis ſouvent du mépris ou de l'ignorance des Grecs, à l'égard des peuples éloignés. Ephore avoit pris l'Ibèrie * pour une ville, & cette erreur ne fut point relevée ; j'avois appris par un marchand Phénicien, dont le commerce s'étendoit juſqu'à Gadir, que l'Ibérie eſt une région vaſte & peuplée. Quelques momens après, Théopompe ayant cité la ville de Rome, on lui demanda quelques détails ſur cette ville. Elle eſt en Italie, répondit-il ; tout ce que j'en ſais, c'eſt qu'elle fut priſe une fois par un peuple des Gaules.

Ces deux auteurs s'étant retirés, on leur donna les éloges qu'ils méritoient à bien des égards. Un des aſſiſtans qui étoit couvert d'un manteau de philoſophe, s'écria d'un ton d'autorité : Théopompe eſt le premier qui ait cité le cœur humain au tribunal de l'hiſtoire : voyez avec quelle ſupériorité de lumières, il creuſe dans cet abyme profond ; avec quelle impétuoſité d'éloquence, il met ſous nos yeux ſes affreuſes découvertes. Toujours en garde contre les belles actions, il tâche de ſurprendre les ſecrets du vice déguiſé ſous le maſque de la vertu.

Je crains bien, lui dis-je, qu'on ne démêle un jour dans ſes écrits le poiſon de la malignité caché ſous les dehors de la franchiſe & de la probité. Je ne puis ſouffrir ces eſprits chagrins qui ne trouvent rien de pur & d'innocent parmi les hommes. Celui qui ſe défie ſans ceſſe des intentions des autres, m'apprend à me défier des ſiennes.

Un hiſtorien ordinaire, me répondit-on, ſe contente d'expoſer les faits ; un hiſtorien philoſophe remonte à leurs cauſes. Pour moi, je hais le crime, & je veux connoître le coupable pour l'accabler de ma haine. Mais il faut du moins, lui dis-je, qu'il ſoit convaincu. Il eſt coupable, répondit mon adverſaire, s'il avoit intérêt de l'être. Qu'on me donne un ambitieux, je dois reconnoître dans toutes ſes démarches, non ce qu'il a fait, mais ce qu'il a voulu faire, & je ſaurai gré à

* L'Eſpagne.

l'hiſtorien

l'hiſtorien de me révéler les odieux myſtères de cette paſſion. Comment, lui dis-je! de ſimples préſomptions qu'on ne riſque devant les juges, que pour étayer des preuves plus fortes, & qu'en les expoſant à la contradiction, ſuffiront dans l'hiſtoire pour imprimer, ſur la mémoire d'un homme, un opprobre éternel!

Théopompe paroit aſſez exact dans ſes récits; mais il n'eſt plus qu'un déclamateur, quand il diſtribue à ſon gré le blâme et la louange. Traite-t-il d'une paſſion? elle doit être atroce et conſéquente. S'agit-il d'un homme contre lequel il eſt prévenu? il juge de ſon caractère par quelques actions, et du reſte de ſa vie par ſon caractère. Il ſeroit bien malheureux que de pareils impoſteurs puſſent diſpoſer des réputations.

Il le ſeroit bien plus, répliqua-t-on avec chaleur, qu'il ne fût pas permis d'attaquer les réputations uſurpées. Théopompe eſt comme ces juges de l'enfer qui liſent clairement dans le cœur des coupables; comme ces médecins qui appliquent le fer et le feu ſur le mal, ſans offenſer les parties ſaines. Il ne s'arrête à la ſource des vices, qu'après s'être aſſuré qu'elle eſt empoiſonnée. Et pourquoi donc, répondis-je, ſe contredit-il lui-même? Il nous annonce au commencement de ſon ouvrage, qu'il ne l'entreprend que pour rendre à Philippe l'hommage dû au plus grand homme qui ait paru en Europe; et bientôt il le repréſente comme le plus diſſolu, le plus injuſte et le plus perfide des hommes. Si ce prince daignoit jeter un regard ſur lui, il le verroit ſe traîner honteuſement à ſes piés. On ſe récria; j'ajoutai: apprenez donc qu'à préſent même, Théopompe compoſe en l'honneur de Philippe un éloge rempli d'adulations. Qui croire ſur ce point? l'hiſtorien, ou le philoſophe?

Ni l'un ni l'autre, répondit Léocrate, ami d'Euclide. C'étoit un homme de lettres qui s'étant appliqué à l'étude de la politique & de la morale, mépriſoit celle de l'hiſtoire. Acuſilaüs, diſoit-il, eſt convaincu de menſonge par Hellanicus, & ce dernier par Ephore, qui le ſera bientôt par d'autres. On découvre tous les jours de nouvelles erreurs dans Hérodote, & Thucydide même n'en eſt pas exempt. Des écrivains ignorans ou prévenus, des faits incertains dans leur cauſe & dans leurs circonſtances, voilà quelques uns des vices inhérens à ce genre.

En voici les avantages, répondit Euclide: de grandes autorités pour la politique, de grands exemples pour la morale. C'eſt à l'hiſtoire que les nations de la Grèce ſont à tout moment forcées de recourir, pour connoître leurs droits reſpectifs, & terminer leurs différens; c'eſt là que chaque république

blique trouve les titres de ſa puiſſance & de ſa gloire ; c'eſt enfin à ſon témoignage que remontent ſans ceſſe nos orateurs pour nous éclairer ſur nos intérêts. Quant à la morale, ſes préceptes nombreux ſur la juſtice, ſur la ſageſſe, ſur l'amour de la patrie, valent-ils les exemples éclatans d'Ariſtide, de Socrate & de Léonidas ?

Nos auteurs varient quelquefois, lorſqu'il s'agit de notre ancienne chronologie, ou lorſqu'ils parlent des nations étrangères : nous les abandonnerons, ſi vous voulez, ſur ces articles ; mais, depuis nos guerres avec les Perſes, où commence proprement notre hiſtoire, elle eſt devenue le dépôt précieux des expériences que chaque ſiècle laiſſe aux ſiècles ſuivans. La paix, la guerre, les impoſitions, toutes les branches de l'adminiſtration ſont diſcutées dans des aſſemblées générales ; ces délibérations ſe trouvent conſignées dans des regiſtres publics ; le récit des grands évènemens eſt dans tous les écrits, dans toutes les bouches ; nos ſuccès, nos traités ſont gravés ſur des monumens expoſés à nos yeux. Quel écrivain ſeroit aſſez hardi pour contredire des témoins ſi viſibles & ſi authentiques ?

Direz-vous qu'on ſe partage quelquefois ſur les circonſtances d'un fait ?

Et qu'importe qu'à la bataille de Salamine, les Corinthiens ſe ſoient bien ou mal comportés ? Il n'en eſt pas moins vrai qu'à Salamine, à Platée & aux Thermopyles, quelques milliers de Grecs réſiſtèrent à des millions de Perſes, & qu'alors fut dévoilée, pour la première fois peut-être, cette grande & inſigne vérité, que l'amour de la patrie eſt capable d'opérer des actions qui ſemblent être au deſſus des forces humaines.

L'hiſtoire eſt un théatre où la politique & la morale ſont miſes en action ; les jeunes gens y reçoivent ces premières impreſſions, qui décident quelquefois de leur deſtinée ; il faut donc qu'on leur préſente de beaux modèles à ſuivre, & qu'on ne leur inſpire que de l'horreur pour le faux héroïſme. Les ſouverains & les nations peuvent y puiſer des leçons importantes ; il faut donc que l'hiſtorien ſoit impaſſible comme la juſtice dont il doit ſoutenir les droits, & ſincère comme la vérité dont il prétend être l'organe. Ses fonctions ſont ſi auguſtes, qu'elles devroient être exercées par des hommes d'une probité reconnue, & ſous les yeux d'un tribunal auſſi ſévère que celui de l'Aréopage. En un mot, dit Euclide en finiſſant, l'utilité de l'hiſtoire n'eſt affoiblie que par ceux qui ne ſavent pas l'écrire, & n'eſt méconnue que de ceux qui ne ſavent pas la lire.

Fin du Chapitre ſoixante-cinquième.

CHAPITRE

CHAPITRE LXVI.

Sur les noms propres uſités parmi les Grecs.

PLATON a fait un traité dans lequel il haſarde pluſieurs étymologies ſur les noms des héros, des génies & des dieux. Il y prend des licences dont cette eſpèce de travail n'eſt que trop ſuſceptible. Encouragé par ſon exemple, & moins hardi que lui, je place ici quelques remarques touchant les noms propres uſités chez les Grecs; le haſard les avoit amenées pendant les deux entretiens que je viens de rapporter. Des écarts d'un autre genre, ayant dans ces mêmes ſéances arrêté plus d'une fois notre attention ſur la philoſophie & ſur la mort de Socrate, j'appris des détails dont je ferai uſage dans le chapitre ſuivant.

On diſtingue deux ſortes de noms; les uns ſimples, les autres compoſés. Parmi les premiers, il en eſt qui tirent leur origine de certains rapports qu'on avoit trouvés entre un tel homme & un tel animal. Par exemple, Léo, *le lion*; Lycos, *le loup*; Moſchos, *le veau*; Corax, *le corbeau*; Sauros, *le lézard*; Batrachos, *la grenouille*; Alectryon, *le coq*, &c. Il en eſt encore qui paroiſſent tirés de la couleur du viſage: Argos, *le blanc*; Mélas, *le noir*; Xantos, *le blond*; Pyrrhos, *le roux*.*

Quelquefois un enfant reçoit le nom d'une divinité, auquel on donne une légère inflexion. C'eſt ainſi qu'Apollonios vient d'Apollon; Poſéidonios, de Poſéidon ou Neptune; Démétrios de Déméter ou Cérès; Athénée, d'Athéné ou Minerve.

Les noms compoſés ſont en plus grand nombre que les ſimples. Si des époux croient avoir obtenu par leurs prières la naiſſance d'un fils, l'eſpoir de leur famille, alors, par reconnoiſſance, on ajoute, avec un très léger changement, au nom de la divinité protectrice, le mot doron, qui ſignifie *préſent*. Et de-là les noms de Théodore, Diodore, Olympiodore, Hypatodore, Hérodore, Athénodore, Hermodore, Héphеſtiodore, Héliodore, Aſclépiodore, Céphiſodore, &c. c'eſt-à-dire, *préſent* des dieux, de Jupiter, du dieu d'Olympie, du très haut, de Junon, de Minerve, de Mercure, de Vulcain, du Soleil, d'Eſculape, du fleuve Céphiſe, &c.

Quelques familles prétendent deſcendre des dieux: & de-là

* Argos eſt la même choſe qu'Argus; Pyrrhos que Pyrrhus, &c. les Latins ayant terminé en *us*, les noms propres qui, parmi les Grecs, finiſſoient en *os*.

les

les noms de Théogène ou Théagène, *né des dieux*; Diogène, *né de Jupiter*; Hermogène, *né de Mercure*, &c.

C'eſt une remarque digne d'attention, que la plupart des noms rapportés par Homère, ſont des marques de diſtinction. Elles furent accordées comme récompenſe, aux qualités qu'on eſtimoit le plus dans les ſiècles héroïques; telles que la valeur, la force, la légèreté à la courſe, la prudence, & d'autres vertus. Du mot polémos, qui déſigne *la guerre*, on fit Tlépolème, c'eſt-à-dire, *propre à ſoutenir les travaux de la guerre*; Archéptolème, *propre à diriger les travaux de la guerre*.

En joignant au mot maké, *combat*, des prépoſitions, & diverſes parties d'oraiſon qui en modifient le ſens d'une manière toujours honorable, on compoſa les noms d'Amphimaque, d'Antimaque, de Promaque, de Télémaque. En procédant de la même manière ſur le mot hénoréa, *force, intrépidité*, on eut Agapénor, *celui qui eſtime la valeur*; Agénor, *celui qui la dirige*; Prothoénor, *le premier par ſon courage:* quantité d'autres encore, tels que Alégénor, Anténor, Eléphénor, Euchénor, Péſénor, Hypſénor, Hypérénor, &c. Du mot Damao, *je dompte, je ſoumets*, on fit Damaſtor, Amphidamas, Cherſidamas, Iphidamas, Polydamas, &c.

De thoos, *léger à la courſe*, dérivèrent les noms d'Aléithoos, d'Alcathoos, de Panthoos, de Pirithoos, &c.

De noos, *eſprit, intelligence*, ceux d'Aſtynoos, Arſinoos, Autonoos, Iphinoos, &c. De médos, *conſeil*, ceux d'Agamède, Eumède, Lycomède, Périmède, Thraſymède. De Cléos, *gloire*, ceux d'Amphiclès, Agaclès, Bathyclès, Doriclos, Echéclos, Iphiclos, Patrocle, Cléobule, &c.

Il ſuit de-là que pluſieurs particuliers avoient alors deux noms, celui que leur avoient donné leurs parens, & celui qu'ils méritèrent par leurs actions; mais le ſecond fit bientôt oublier le premier.

Les titres d'honneur que je viens de rapporter, & d'autres en grand nombre que je ſupprime, tels que celui d'Orménos, *l'impétueux*; d'Aſtéropos, *le foudroyant*, ſe tranſmettoient aux enfans, pour leur rappeler les actions de leurs pères, & les engager à les imiter.

Ils ſubſiſtent encore aujourd'hui; &, comme ils ont paſſé dans les différentes claſſes des citoyens, ils n'impoſent aucune obligation. Quelquefois même il en réſulte un ſingulier contraſte avec l'état ou le caractère de ceux qui les ont reçus dans leur enfance.

Un Perſe, qui fondoit tout ſon mérite ſur l'éclat de ſon nom, vint à Athènes. Je l'avois connu à Suze; je le menai

à la

à la place publique. Nous nous aſsîmes auprès de pluſieurs Athéniens qui converſoient enſemble. Il me demanda leurs noms, & me pria de les lui expliquer. Le premier lui dis-je, s'appelle Eudoxe, c'eſt-à-dire, *illuſtre, honorable*; & voilà mon Perſe qui s'incline devant Eudoxe. Le ſecond, repris-je, ſe nomme Polyclète, ce qui ſignifie *fort célèbre*; autre révérence plus profonde. Sans doute, me dit-il, ces deux perſonnages ſont à la tête de la république. Point du tout, répondis-je: ce ſont des gens du peuple à peine connus. Le troiſième, qui paroit ſi foible, ſe nomme Agaſthène, ou peut-être, Mégaſthène; ce qui ſignifie *le fort*, ou même *le très fort*. Le quatrième, qui eſt ſi gros & ſi peſant, s'appelle Prothoos, mot qui déſigne *le léger, celui qui devance les autres à la courſe*. Le cinquième, qui vous paroit ſi triſte, ſe nomme Epicharès, *le gai*. Et le ſixième, me dit le Perſe avec impatience? Le ſixième, c'eſt Soſtrate, c'eſt-à-dire, *le ſauveur de l'armée*.—Il a donc commandé?—Non, il n'a jamais ſervi. Le ſeptième, qui s'appelle Clitomaque, *illuſtre guerrier*, a toujours pris la fuite, & on l'a déclaré infâme. Le huitième s'appelle Dicæus, *le juſte*.—Eh bien?—Eh bien, c'eſt le plus inſigne fripon qui exiſte. J'allois lui citer encore le neuvième qui s'appeloit Evelthon, *le bienvenu*, lorſque l'étranger ſe leva, & me dit: Voilà des gens qui déſhonorent leurs noms. Mais du moins, repris-je, ces noms ne leur inſpirent point de vanité.

On ne trouve preſque aucune dénomination flétriſſante dans Homère. Elles ſont plus fréquentes aujourd'hui, mais beaucoup moins qu'on n'auroit dû l'attendre d'un peuple qui eſt ſi aiſément frappé des ridicules & des défauts.

Fin du Chapitre ſoixante-ſixième.

CHAPITRE LXVII.

Socrate.

SOCRATE étoit fils d'un ſculpteur nommé Sophroniſque; il quitta la profeſſion de ſon père, après l'avoir ſuivie pendant quelque temps. Phénarète, ſa mere, exerçoit celle de ſage-femme.

Ces belles proportions, ces formes élégantes que le marbre reçoit du ciſeau, lui donnèrent la première idée de la perfection; & cette idée s'élevant par degrés, il ſentit qu'il devoit régner dans l'univers une harmonie générale entre ſes parties, & dans

& dans l'homme, un rapport exact entre ſes actions & ſes devoirs.

Pour développer ces premières notions, il porta dans tous les genres d'études l'ardeur & l'obſtination d'une ame forte & avide d'inſtruction. L'examen de la nature, les ſciences exactes & les arts agréables, fixèrent tour-à-tour ſon attention.

Il parut dans un temps où l'eſprit humain ſembloit tous les jours s'ouvrir de nouvelles ſources de lumières. Deux claſſes d'hommes ſe chargeoient du ſoin de les recueillir ou de les répandre: les philoſophes, dont la plupart paſſoient leur vie à méditer ſur la formation de l'univers & ſur l'eſſence des êtres; & les ſophiſtes qui, à la faveur de quelques notions légères & d'une éloquence faſtueuſe, ſe faiſoient un jeu de diſcourir ſur tous les objets de la morale & de la politique, ſans en éclaircir aucun.

Socrate fréquenta les uns & les autres; il admira leurs talens, & s'inſtruiſit par leurs écarts. A la ſuite des premiers, il s'apperçut que plus il avançoit dans la carrière, plus les ténèbres s'épaiſſiſſoient autour de lui: alors il reconnut que la nature, en nous accordant ſans peine les connoiſſances de première néceſſité, ſe fait arracher celles qui ſont moins utiles, & nous refuſe avec rigueur toutes celles qui ne ſatisferoient qu'une curioſité inquiète. Ainſi, jugeant de leur importance par le degré d'évidence ou d'obſcurité dont elles ſont accompagnées, il prit le parti de renoncer à l'étude des premières cauſes, & de rejetter ces théories abſtraites qui ne ſervent qu'à tourmenter ou égarer l'eſprit.

S'il regarda comme inutiles les méditations des philoſophes, les ſophiſtes lui parurent d'autant plus dangereux que, ſoutenant toutes les doctrines, ſans en adopter aucune, ils introduiſoient la licence du doute dans les vérités les plus eſſentielles au repos des ſociétés.

De ſes recherches infructueuſes, il conclut que la ſeule connoiſſance néceſſaire aux hommes étoit celle de leurs devoirs; la ſeule occupation digne du philoſophe, celle de les en inſtruire; &, ſoumettant à l'examen de ſa raiſon les rapports que nous avons avec les dieux & nos ſemblables, il s'en tint à cette théologie ſimple dont les nations avoient tranquillement écouté la voix depuis une longue ſuite de ſiècles.

La ſageſſe ſuprême conſerve, dans une éternelle jeuneſſe, l'univers qu'elle a formé; inviſible en elle-même, les merveilles qu'elle produit l'annoncent avec éclat; les dieux étendent leur providence ſur la nature entière; préſens en tous lieux, ils voient tout, ils entendent tout. Parmi cette infinité d'êtres ſortis de leurs mains, l'homme, diſtingué des autres

animaux

animaux par des qualités éminentes, & ſur-tout par une intelligence capable de concevoir l'idée de la divinité, l'homme fut toujours l'objet de leur amour & de leur prédilection ; ils lui parlent ſans ceſſe par ces lois ſouveraines qu'ils ont gravées dans ſon cœur ; „ Proſternez-vous devant les dieux ; honorez „ vos parens ; faites du bien à ceux qui vous en font. „ Ils lui parlent auſſi par leurs oracles répandus ſur la terre, & par une foule de prodiges & de préſages, indices de leurs volontés.

Qu'on ne ſe plaigne donc plus de leur ſilence ; qu'on ne diſe point qu'ils ſont trop grands pour s'abaiſſer juſqu'à notre foibleſſe. Si leur puiſſance les élève au-deſſus de nous, leur bonté nous rapproche d'eux. Mais qu'exigent-ils ? le culte établi dans chaque contrée ; des prières qui ſe borneront à ſolliciter en général leur protection ; des ſacrifices où la pureté du cœur eſt plus eſſentielle que la magnificence des offrandes. Ils exigent encore plus : c'eſt les honorer, que de leur obéir ; c'eſt leur obéir que d'être utile à la ſociété. L'homme d'état qui travaille au bonheur du peuple, le laboureur qui rend la terre plus fertile, tous ceux qui s'acquittent exactement de leurs devoirs, rendent aux dieux le plus beau des hommages ; mais il faut qu'il ſoit continuel : leurs faveurs ſont le prix d'une piété fervente, & accompagnée d'eſpoir & de confiance. N'entreprenons rien d'eſſentiel ſans les conſulter, n'exécutons rien contre leurs ordres, & ſouvenons-nous que la préſence des dieux éclaire & remplit les lieux les plus obſcurs & les plus ſolitaires.

Socrate ne s'expliqua point ſur la nature de la divinité ; mais il s'énonça toujours clairement ſur ſon exiſtence & ſur ſa providence ; vérités dont il étoit intimement convaincu, & les ſeules aux quelles il lui fût poſſible & important de parvenir. Il reconnut un Dieu unique, auteur & conſervateur de l'univers ; au-deſſous de lui, des dieux inférieurs, formés de ſes mains, revêtus d'une partie de ſon autorité, & dignes de notre vénération. Pénétré du plus profond reſpect pour le ſouverain, par-tout il ſe fût proſterné devant lui, par-tout il eût honoré ſes miniſtres, ſous quelque nom qu'on les invoquât, pourvu qu'on ne leur attribuât aucune de nos foibleſſes, & qu'on écartât de leur culte les ſuperſtitions qui le défigurent. Les cérémonies pouvoient varier chez les différens peuples ; mais elles devoient être autoriſées par les lois, & accompagnées de la pureté d'intention.

Il ne rechercha point l'origine du mal qui règne dans le moral ainſi que dans le phyſique ; mais il connut les biens & les maux qui font le bonheur & le malheur de l'homme, & c'eſt ſur cette connoiſſance qu'il fonda ſa morale.

Le

Le vrai bien eſt permanent & inaltérable ; il remplit l'ame ſans l'épuiſer, & l'établit dans une tranquillité profonde pour le préſent, dans une entière ſécurité pour l'avenir. Il ne conſiſte donc point dans la jouiſſance des plaiſirs, du pouvoir, de la ſanté, des richeſſes & des honneurs. Ces avantages & tous ceux qui irritent le plus nos déſirs, ne ſont pas des biens par eux-mêmes, puiſqu'ils peuvent être utiles ou nuiſibles par l'uſage qu'on en fait, ou par les effets qu'ils produiſent naturellement : les uns ſont accompagnés de tourmens, les autres ſuivis de dégoûts & de remords ; tous ſont détruits, dès qu'on en abuſe ; & l'on ceſſe d'en jouir, dès qu'on craint de les perdre.

Nous n'avons pas de plus juſtes idées des maux que nous redoutons : il en eſt, comme la diſgrace, la maladie, la pauvreté, qui, malgré la terreur qu'ils inſpirent, procurent quelquefois plus d'avantages que le crédit, les richeſſes & la ſanté.

Ainſi, placé entre des objets dont nous ignorons la nature, notre eſprit flottant & incertain ne diſcerne qu'à la faveur de quelques lueurs ſombres, le bon & le mauvais, le juſte & l'injuſte, l'honnête & le mâlhonnête ; &, comme toutes nos actions ſont des choix, & que ces choix ſont d'autant plus aveugles qu'ils ſont plus importans, nous riſquons ſans ceſſe de tomber dans les pièges qui nous entourent. De-là tant de contradictions dans notre conduite, tant de vertus fragiles, tant de ſyſtêmes de bonheur renverſés.

Cependant les dieux nous ont accordé un guide pour nous diriger au milieu de ces routes incertaines : ce guide eſt la ſageſſe, qui eſt le plus grand des biens, comme l'ignorance eſt le plus grand des maux. La ſageſſe eſt une raiſon éclairée, qui, dépouillant de leurs fauſſes couleurs les objets de nos craintes & de nos eſpérances, nous les montre tels qu'ils ſont en eux-mêmes, fixe l'inſtabilité de nos jugemens, et détermine notre volonté par la ſeule force de l'évidence.

A la faveur de cette lumière vive et pure, l'homme eſt juſte, parce qu'il eſt intimement perſuadé que ſon intérêt eſt d'obéir aux lois, et de ne faire tort à perſonne ; il eſt frugal et tempérant, parce qu'il voit clairement que l'excès des plaiſirs entraîne, avec la perte de la ſanté, celle de la fortune et de la réputation ; il a le courage de l'ame, parce qu'il connoit le danger, et la néceſſité de le braver. Ses autres vertus émanent du même principe, ou plutôt elles ne ſont toutes que la ſageſſe appliquée aux différentes circonſtances de la vie.

Il ſuit de-là que toute vertu eſt une ſcience qui s'augmente par l'exercice et la méditation ; tout vice, une erreur qui, par ſa nature, doit produire tous les autres vices.

Ce principe, discuté encore aujourd'hui par les philosophes, trouvoit des contradictions du temps de Socrate. On lui disoit: Nous devons nous plaindre de notre foiblesse, & non de notre ignorance; &, si nous faisons le mal, ce n'est pas faute de le connoître. Vous ne le connoissez pas, répondit-il; vous le rejetteriez loin de vous, si vous le regardiez comme un mal; mais vous le préférez au bien, parce qu'il vous paroit un bien plus grand encore.

On insistoit: Cette préférence, nous la condamnons avant et après nos chutes; mais il est des momens où l'attrait de la volupté nous fait oublier nos principes, et nous ferme les yeux sur l'avenir. Et pouvons-nous, après tout, éteindre les passions qui nous asservissent malgré nous?

Si vous êtes des esclaves, répliquoit Socrate, vous ne devez plus compter sur votre vertu, et par conséquent sur le bonheur. La sagesse, qui peut seule le procurer, ne fait entendre sa voix qu'à des hommes libres, ou qui s'efforcent de le devenir. Pour vous rendre votre liberté, elle n'exige que le sacrifice des besoins que la nature n'a pas donnés; à mesure qu'on goûte et qu'on médite ses leçons, on secoue aisément toutes ces servitudes qui troublent et obscurcissent l'esprit; car ce n'est pas la tyrannie des passions qu'il faut craindre, c'est celle de l'ignorance qui vous livre entre leurs mains, en exagérant leur puissance: détruisez son empire, et vous verrez disparoître ces illusions que vous prenez pour des principes. C'est alors que l'éclat et la beauté de la vertu font une telle impression sur nos ames, qu'elles ne résistent plus à l'attrait impérieux qui les entraîne. Alors on peut dire que nous n'avons pas le pouvoir d'être méchans, parce que nous n'aurons jamais celui de préférer avec connoissance de cause le mal au bien, ni même un plus petit avantage à un plus grand.

Pénétré de cette doctrine, Socrate conçut le dessein aussi extraordinaire qu'intéressant, de détruire, s'il en étoit temps encore, les erreurs et les préjugés qui font le malheur et la honte de l'humanité. On vit donc un simple particulier, sans naissance, sans crédit, sans aucune vue d'intérêt, sans aucun désir de la gloire, se charger du soin pénible et dangereux d'instruire les hommes, & de les conduire à la vertu par la vérité; on le vit consacrer tous les momens de sa vie, à ce glorieux ministère, l'exercer avec la chaleur & la modération qu'inspire l'amour éclairé du bien public, & soutenir, autant qu'il lui étoit possible, l'empire chancelant des lois & des mœurs.

Socrate ne chercha point à se mêler de l'administration; il avoit

avoit de plus nobles fonctions à remplir. En formant de bons citoyens, disoit-il, je multiplie les services que je dois à ma patrie.

Comme il ne devoit, ni annoncer ses projets de réforme, ni en précipiter l'exécution, il ne composa point d'ouvrages; il n'affecta point de réunir, à des heures marquées, ses auditeurs auprès de lui. Mais dans les places & les promenades publiques, dans les sociétés choisies, parmi le peuple, il profitoit de la moindre occasion pour éclairer sur leurs vrais intérêts, le magistrat, l'artisan, le laboureur, tous ses frères en un mot; car c'étoit sous ce point de vue qu'il envisageoit tous les hommes*. La conversation ne rouloit d'abord que sur des choses indifférentes; mais par degrés, sans s'en apercevoir; ils lui rendoient compte de leur conduite, & la plupart apprenoient avec surprise, que, dans chaque état, le bonheur consiste à être bon parent, bon ami, bon citoyen.

Socrate ne se flattoit pas que sa doctrine seroit goûtée des Athéniens, pendant que la guerre du Péloponèse agitoit les esprits, & portoit la licence à son comble; mais il présumoit que leurs enfans, plus dociles, la transmettroient à la génération suivante.

Il les attiroit par les charmes de sa conversation, quelquefois en s'associant à leurs plaisirs, sans participer à leurs excès; un d'entre eux, nommé Eschine, après l'avoir entendu, s'écria: „ Socrate, je suis pauvre; mais je me donne entière„ ment à vous, c'est tout ce que je puis vous offrir. Vous „ ignorez, lui répondit Socrate, la beauté du présent que „ vous me faites.„ Son premier soin étoit de démêler leur caractère; il les aidoit, par ses questions, à mettre au jour leurs idées, & les forçoit, par ses réponses, à les rejetter. Des définitions plus exactes dissipoient par degrés les fausses lumières qu'on leur avoit données dans une première institution; & des doutes, adroitement exposés, redoubloient leur inquiétude & leur curiosité: car son grand art fut toujours de les amener au point où ils ne pouvoient supporter ni leur ignorance, ni leurs foiblesses.

Plusieurs ne purent soutenir cette épreuve; &, rougissant de leur état, sans avoir la force d'en sortir, ils abandonnèrent Socrate, qui ne s'empressa pas de les rappeler. Les autres apprirent, par leur humiliation, à se méfier d'eux-mêmes, & dès cet instant il cessa de tendre des pièges à leur vanité. Il ne leur parloit point avec la rigidité d'un censeur, ni avec la hauteur d'un sophiste; point de reproches amers, point de

* Socrate disoit: Je suis citoyen de l'univers. Aristippe: Je suis étranger par-tout. Ces deux mots suffisent pour caractériser le maître & le disciple.

plaintes importunes: c'étoit le langage de la raiſon & de l'amitié, dans la bouche de la vertu.

Il s'attachoit à former leur eſprit, parce que chaque précepte devoit avoir ſon principe; il les exerçoit dans la dialectique, parce qu'ils auroient à combattre contre les ſophiſmes de la volupté & des autres paſſions.

Jamais homme ne fut moins ſuſceptible de jalouſie. Vouloient-ils prendre une légère teinture des ſciences exactes? il leur indiquoit les maîtres qu'il croyoit plus éclairés que lui. Deſiroient-ils de fréquenter d'autres écoles? il les recommandoit lui-même aux philoſophes qu'ils lui préféroient.

Ses leçons n'étoient que des entretiens familiers, dont les circonſtances amenoient le ſujet: tantôt il liſoit avec eux les écrits des ſages qui l'avoient précédé; il les reliſoit, parce qu'il ſavoit que pour perſévérer dans l'amour du bien, il faut ſouvent ſe convaincre de nouveau des vérités dont on eſt convaincu: tantôt il diſcutoit la nature de la juſtice, de la ſcience & du vrai bien. Périſſe, s'écrioit-il alors, la mémoire de celui qui oſa le premier, établir une diſtinction entre ce qui eſt juſte & ce qui eſt utile! D'autres fois il leur montroit plus en détail les rapports qui lient les hommes entre eux, & ceux qu'ils ont avec les objets qui les entourent. Soumiſſion aux volontés des parens, quelque dures qu'elles ſoient; ſoumiſſion plus entière aux ordres de la patrie, quelque ſévères qu'ils puiſſent être; égalité d'ame dans l'une & l'autre fortune; obligation de ſe rendre utile aux hommes; néceſſité de ſe tenir dans un état de guerre contre les paſſions des autres: ces points de doctrine, Socrate les expoſoit avec autant de clarté que de préciſion.

De-là ce développement d'une foule d'idées nouvelles pour eux; de-là ces maximes, priſes au haſard parmi celles qui nous reſtent de lui: que moins on a de beſoins, plus on approche de la divinité; que l'oiſiveté avilit, & non le travail; qu'un regard, arrêté avec complaiſance ſur la beauté, introduit un poiſon mortel dans le cœur; que la gloire du ſage conſiſte à être vertueux, ſans affecter de le paroître, & ſa volupté à l'être tous les jours de plus en plus; qu'il vaut mieux mourir avec honneur, que de vivre avec ignominie; qu'il ne faut jamais rendre le mal pour le mal; enfin, & c'étoit une de ces vérités effrayantes ſur leſquelles il inſiſtoit davantage, que la plus grande des impoſtures eſt de prétendre gouverner & & conduire les hommes, ſans en avoir le talent.

Eh! comment en effet la préſomption de l'ignorance ne l'auroit-elle pas révolté, lui qui, à force de connoiſſances & de travaux, croyoit à peine avoir acquis le droit d'avouer qu'il

ne

ne ſavoit rien; lui qui voyoit dans l'état, les places les plus importantes obtenues par l'intrigue, & confiées à des gens ſans lumières ou ſans probité; dans la ſociété & dans l'intérieur des familles, tous les principes obſcurcis, tous les devoirs méconnus; parmi la jeuneſſe d'Athènes, des eſprits altiers & frivoles, dont les prétentions n'avoient point de bornes, & dont l'incapacité égaloit l'orgueil?

Socrate, toujours attentif à détruire la haute opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, liſoit dans le cœur d'Alcibiade, le déſir d'être bientôt à la tête de la république; & dans celui de Critias, l'ambition de la ſubjuguer un jour: l'un & l'autre, diſtingués par leur naiſſance & par leurs richeſſes, cherchoient à s'inſtruire pour étaler dans la ſuite leurs connoiſſances aux yeux du peuple. Mais le premier étoit plus dangereux, parce qu'il joignoit à ces avantages, les qualités les plus aimables. Socrate, après avoir obtenu ſa confiance, le forçoit à pleurer, tantôt ſur ſon ignorance, tantôt ſur ſa vanité, &, dans cette confuſion de ſentimens, le diſciple avouoit qu'il ne pouvoit être heureux ni avec un tel maître, ni ſans un tel ami. Pour échapper à ſa ſéduction, Alcibiade & Critias prirent enfin le parti d'éviter ſa préſence.

Des ſuccès moins brillans & plus durables, ſans le conſoler de cette perte, le dédommageoient de ſes travaux. Ecarter des emplois publics, ceux de ſes élèves qui n'avoient pas encore aſſez d'expérience; en rapprocher d'autres qui s'en éloignoient par indifférence ou par modeſtie; les réunir quand ils étoient diviſés; rétablir le calme dans leurs familles, & l'ordre dans leurs affaires; les rendre plus religieux, plus juſtes, plus tempérans: tels étoient les effets de cette perſuaſion douce qu'il faiſoit couler dans les ames; tels étoient les plaiſirs qui tranſportoient la ſienne.

Il les dut encore moins à ſes leçons qu'à ſes exemples: les traits ſuivans montreront qu'il étoit difficile de le fréquenter, ſans devenir meilleur. Né avec un extrême penchant pour le vice, ſa vie entière fut le modèle de toutes les vertus. Il eut de la peine à réprimer la violence de ſon caractère, ſoit que ce défaut paroiſſe le plus difficile à corriger, ſoit qu'on ſe le pardonne plus aiſément: dans la ſuite, ſa patience devint invincible. L'humeur difficile de Xanthippe, ſon épouſe, ne troubla plus le calme de ſon ame, ni la ſérénité qui régnoit ſur ſon front. Il leva le bras ſur ſon eſclave: Ah! ſi je n'étois en colère, lui dit-il! & il ne le frappa point. Il avoit prié ſes amis de l'avertir quand ils appercevroient de l'altération dans ſes traits ou dans ſa voix.

Quoiqu'il fût très pauvre, il ne retira aucun ſalaire de ſes

inſtructions, & n'accepta jamais les offres de ſes diſciples. Quelques riches particuliers de la Grèce voulurent l'attirer chez eux, il les refuſa; & quand Archélaüs, roi de Macédoine, lui propoſa un établiſſement à ſa cour, il le refuſa encore, ſous prétexte qu'il n'étoit pas en état de lui rendre bienfait pour bienfait.

Cependant ſon extérieur n'étoit point négligé, quoiqu'il ſe reſſentit de la médiocrité de ſa fortune. Cette propreté tenoit aux idées d'ordre & de décence qui dirigeoient ſes actions, & le ſoin qu'il prenoit de ſa ſanté, au déſir qu'il avoit de conſerver ſon eſprit libre & tranquille.

Dans ces repas où le plaiſir va quelquefois juſqu'à la licence, ſes amis admirèrent ſa frugalité; & dans ſa conduite, ſes ennemis reſpectèrent la pureté de ſes mœurs.

Il fit pluſieurs campagnes; dans toutes il donna l'exemple de la valeur & de l'obéiſſance: comme il s'étoit endurci depuis long-temps, contre les beſoins de la vie & contre l'intempérie des ſaiſons, on le vit au ſiège de Potidée, pendant qu'un froid rigoureux retenoit les troupes ſous les tentes, ſortir de la ſienne avec l'habit qu'il portoit en tout temps, ne prendre aucune précaution, & marcher piés nus ſur la glace. Les ſoldats lui ſuppoſèrent le projet d'inſulter à leur moleſſe; mais il en auroit agi de même s'il n'avoit pas eu de témoins.

Au même ſiège, pendant une ſortie que fit la garniſon, ayant trouvé Alcibiade couvert de bleſſures, il l'arracha des mains de l'ennemi, & quelque temps après, lui fit décerner le prix de la bravoure qu'il avoit mérité lui-même.

A la bataille de Délium, il ſe retira des derniers, à côté du général, qu'il aidoit de ſes conſeils, marchant à petits pas, & toujours combattant, juſqu'à ce qu'ayant apperçu le jeune Xénophon, épuiſé de fatigue & renverſé de cheval, il le prit ſur ſes épaules & le mit en lieu de ſûreté. Lachès, c'étoit le nom du général, avoua depuis, qu'il auroit pu compter ſur la victoire, ſi tout le monde s'étoit comporté comme Socrate.

Ce courage ne l'abandonnoit pas dans des occaſions peut-être plus périlleuſes. Le ſort l'avoit élevé au rang de Sénateur; en cette qualité, il préſidoit avec quelques autres membres du Sénat, à l'aſſemblée du peuple. Il s'agiſſoit d'une accuſation contre des généraux qui venoient de remporter une victoire ſignalée: on propoſoit une forme de jugement auſſi vicieuſe par ſon irrégularité, que funeſte à la cauſe de l'innocence. La multitude ſe ſoulevoit à la moindre contradiction, & demandoit qu'on mit les oppoſans au nombre des accuſés. Les autres préſidens, effrayés, approuvèrent le décret; Socrate ſeul, intrépide au milieu des clameurs & des menaces,

menaces, proteſta qu'ayant fait le ſerment de juger conformément aux lois, rien ne le forceroit à le violer, & il ne le viola point.

Socrate plaiſantoit ſouvent de la reſſemblance de ſes traits avec ceux auxquels on reconnoit le dieu Silène. Il avoit beaucoup d'agrémens & de gaieté dans l'eſprit autant de force que de ſolidité dans le caractère, un talent particulier pour rendre la vérité ſenſible & intéreſſante; point d'ornemens dans ſes diſcours, ſouvent de l'élévation, toujours la propriété du terme, ainſi que l'enchaînement & la juſteſſe des idées. Il diſoit qu'Aſpaſie lui avoit donné des leçons de rhétorique; ce qui ſignifioit ſans doute, qu'il avoit appris auprès d'elle à s'exprimer avec plus de graces: il eut des liaiſons avec cette femme célèbre, avec Périclès, Euripide, & les hommes les plus diſtingués de ſon ſiècle; mais ſes diſciples furent toujours ſes véritables amis; il en étoit adoré, & j'en ai vu qui, long-temps après ſa mort, s'attendriſſoient à ſon ſouvenir.

Pendant qu'il converſoit avec eux, il leur parloit fréquemment d'un génie qui l'accompagnoit depuis ſon enfance, & dont les inſpirations ne l'engageoient jamais à rien entreprendre, mais l'arrêtoient ſouvent ſur le point de l'exécution. Si on le conſultoit ſur un projet dont l'iſſue dût être funeſte, la voix ſecrète ſe faiſoit entendre; s'il devoit réuſſir, elle gardoit le ſilence. Un de ſes diſciples, étonné d'un langage ſi nouveau, le preſſa de s'expliquer ſur la nature de cette voix céleſte, & n'obtint aucune réponſe; un autre s'adreſſa pour le même ſujet à l'oracle Trophonius, & ſa curioſité ne fut pas mieux ſatisfaite. Les auroit-il laiſſés dans le doute, ſi, par ce génie, il prétendoit déſigner cette prudence rare que ſon expérience lui avoit acquiſe? Vouloit-il les engager dans l'erreur, & s'accréditer dans leur eſprit, en ſe montrant à leurs yeux comme un homme inſpiré? Non, me répondit Xénophon, à qui je propoſois un jour ces queſtions: jamais Socrate ne déguiſa la vérité; jamais il ne fut capable d'une impoſture: il n'étoit ni aſſez vain, ni aſſez imbécille pour donner de ſimples conjectures, comme de véritables prédictions; mais il étoit convaincu lui-même; & quand il nous parloit au nom de ſon génie, c'eſt qu'il en reſſentoit intérieurement l'influence.

Un autre diſciple de Socrate, nommé Simmias, que je connus à Thèbes, atteſtoit que ſon maître, perſuadé que les dieux ne ſe rendent pas viſibles aux mortels, rejettoit les apparitions dont on lui faiſoit le récit; mais qu'il écoutoit & interrogeoit avec l'intérêt le plus vif, ceux qui croyoient entendre au dedans d'eux-mêmes les accens d'une voix divine.

Si l'on ajoute à ces témoignages formels, que Socrate a proteſté juſqu'à ſa mort que les dieux daignoient quelquefois lui communiquer une portion de leur préſcience; qu'il racontoit, ainſi que ſes diſciples, pluſieurs de ſes prédictions que l'évènement avoit juſtifiées; que quelques unes firent beaucoup de bruit parmi les Athéniens, & qu'il ne ſongea point à les démentir; on verra clairement qu'il étoit de bonne foi, lorſqu'en parlant de ſon génie, il diſoit, qu'il éprouvoit en lui-même ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé à perſonne.

En examinant ſes principes & ſa conduite, on entrevoit par quels degrés il parvint à s'attribuer une pareille prérogative. Attaché à la religion dominante, il penſoit, conformément aux traditions anciennes, adoptées par des philoſophes, que les dieux, touchés des beſoins, & fléchis par les prières de l'homme de bien, lui dévoilent quelquefois l'avenir par différens ſignes. En conſéquence il exhortoit ſes diſciples, tantôt à conſulter les oracles, tantôt à s'appliquer à l'étude de la divination. Lui-même, docile à l'opinion du plus grand nombre, étoit attentif aux ſonges, & leur obéiſſoit comme à des avertiſſemens du ciel. Ce n'eſt pas tout encore; ſouvent plongée pendant des heures entières dans la contemplation, ſon ame, pure & dégagée des ſens, remontoit inſenſiblement à la ſource des devoirs & des vertus: or, il eſt difficile de ſe tenir long-temps ſous les yeux de la divinité, ſans oſer l'interroger, ſans écouter ſa réponſe, ſans ſe familiariſer avec les illuſions que produit quelquefois la contention d'eſprit. D'après ces notions, doit-on s'étonner que Socrate prît quelquefois ſes préſſentimens pour des inſpirations divines, & rapportât a une cauſe ſurnaturelle, les effets de la prudence ou du haſard?

Cependant on trouve dans l'hiſtoire de ſa vie des faits qui porteroient à ſoupçonner la droiture de ſes intentions. Que penſer en effet d'un homme qui, ſuivi de ſes diſciples, s'arrête tout-à-coup, ſe recueille long-temps en lui-même, écoute la voix de ſon génie, & leur ordonne de prendre un autre chemin, quoiqu'ils n'euſſent rien à riſquer en ſuivant le premier*?

Je cite un ſecond exemple. Au ſiège de Potidée, on s'apperçut que depuis le lever de l'aurore, il étoit hors de ſa tente, immobile, enſéveli dans une méditation profonde, expoſé à l'ardeur brûlante du ſoleil; car c'étoit en été. Les ſoldats s'aſſemblèrent autour de lui, & dans leur admiration, ſe le montroient l'un à l'autre. Le ſoir, quelques uns d'entre

* Quelques uns de ces diſciples continuèrent leur chemin, malgré l'avis du génie, & rencontrèrent un troupeau de cochons qui les couvrirent de boue. C'eſt Théocrite, diſciple de Socrate, qui raconte ce fait dans Plutarque, & qui prend à témoin Simmias, autre diſciple de Socrate.

eux

eux réſolurent de paſſer la nuit à l'obſerver. Il reſta dans la même poſition juſqu'au jour ſuivant. Alors il rendit ſon hommage au ſoleil, & ſe retira tranquillement dans ſa tente.

Vouloit-il ſe donner en ſpectacle à l'armée? Son eſprit pouvoit-il ſuivre pendant ſi long-temps le fil d'une vérité? Ses diſciples, en nous tranſmettant ces faits, en ont-ils altéré les circonſtances? Convenons plutôt que la conduite des hommes les plus ſages & les plus vertueux préſente quelquefois des obſcurités impénétrables.

Quoi qu'il en ſoit, malgré les prédictions qu'on attribuoit à Socrate, les Athéniens n'eurent jamais pour lui la conſidération qu'il méritoit à tant de titres. Sa méthode devoit les aliéner ou les offenſer. Les uns ne pouvoient lui pardonner l'ennui d'une diſcuſſion qu'ils n'étoient pas en état de ſuivre; les autres, l'aveu qu'il leur arrachoit de leur ignorance.

Comme il vouloit que dans la recherche de la vérité, on commençât par héſiter & ſe méfier des lumières qu'on avoit acquiſes; & que, pour dégoûter ſes nouveaux élèves des fauſſes idées qu'ils avoient reçues, il les amenoit de conſéquences en conſéquences, au point de convenir que, ſuivant leurs principes, la ſageſſe même pourroit devenir nuiſible; les aſſiſtans, qui ne pénétroient pas ſes vues, l'accuſoient de jeter ſes diſciples dans le doute, de ſoutenir le pour & le contre, de tout détruire, & de ne rien édifier.

Comme auprès de ceux dont il n'étoit pas connu, il affectoit de ne rien ſavoir, et diſſimuloit d'abord ſes forces, pour les employer enſuite avec plus de ſuccès, on diſoit que par une ironie inſultante, il ne cherchoit qu'à tendre des pièges à la ſimplicité des autres*.

Comme la jeuneſſe d'Athènes, qui voyoit les combats des gens d'eſprit avec le même plaiſir qu'elle auroit vu ceux des animaux féroces, applaudiſſoit à ſes victoires, et ſe ſervoit, à la moindre occaſion, des armes qui les lui avoient procurées, on inféroit de-là qu'elle ne puiſoit à ſa ſuite que le goût de la contradiction. Les plus indulgens obſervoient ſeulement qu'il avoit aſſez de talens pour inſpirer à ſes élèves l'amour de la ſageſſe, et point aſſez pour leur en faciliter la pratique.

* Je ne me ſuis point étendu ſur l'ironie de Socrate, perſuadé qu'il ne faiſoit pas un uſage auſſi fréquent & auſſi amer de cette figure que Platon le ſuppoſe. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire les converſations de Socrate, rapportées par Xénophon, & celles que Platon lui attribue. Dans les premières, Socrate s'exprime avec une gravité qu'on regrette ſouvent de ne pas retrouver dans les ſecondes. Les deux diſciples ont mis leur maître aux priſes avec le ſophiſte Hippias; que l'on compare ces dialogues, & l'on ſentira cette différence. Cependant Xénophon avoit été préſent a celui qu'il nous a conſervé.

Il assistoit rarement aux spectacles, &, en blâmant l'extrême licence qui régnoit alors dans les comédies, il s'attira la haine de leurs auteurs.

De ce qu'il ne paroissoit presque jamais à l'assemblée du peuple, & qu'il n'avoit ni crédit ni aucun moyen d'acheter ou de vendre des suffrages, plusieurs se contentèrent de le regarder comme un homme oisif, inutile, qui n'annonçoit que des réformes, & ne promettoit que des vertus.

De cette foule de préjugés & de sentimens réunis, il résulta l'opinion presque générale, que Socrate n'étoit qu'un sophiste plus habile, plus honnête, mais peut-être plus vain que les autres. J'ai vu des Athéniens éclairés lui donner cette qualification long-temps après sa mort; & de son vivant, quelques auteurs l'employèrent avec adresse, pour se venger de ses mépris.

Aristophane, Eupolis, Amipsias le jouèrent sur le théatre, comme ils se permirent de jouer Périclès, Alcibiade, & presque tous ceux qui furent à la tête du gouvernement; comme d'autres auteurs dramatiques y jouèrent d'autres philosophes: car il régnoit alors de la division entre ces deux classes de gens de lettres.

Il falloit jeter du ridicule sur le prétendu génie de Socrate, & sur ses longues méditations; Aristophane le représente suspendu au dessus de la terre, assimilant ses pensées à l'air subtil & léger qu'il respire, invoquant les Déesses tutélaires des sophistes, les Nuées, dont il croit entendre la voix au milieu des ténèbres qui l'environnent. Il falloit le perdre dans l'esprit du peuple; il l'accuse d'apprendre aux jeunes gens à mépriser les dieux, à tromper les hommes.

Aristophane présenta sa pièce au concours; elle reçut des applaudissemens, & ne fut pas couronnée: il la remit au théatre l'année d'après, elle n'eut pas un meilleur succès; il la retoucha de nouveau, mais des circonstances l'empêchèrent d'en donner une troisième représentation. Socrate, à ce qu'on prétend, ne dédaigna pas d'assister à la première, de se montrer à des étrangers qui le cherchoient des yeux dans l'assemblée. De pareilles attaques n'ébranloient pas plus sa constance que les autres évènemens de la vie. " Je dois me cor-
„ riger, disoit-il, si les reproches de ces auteurs sont fondés;
„ les mépriser, s'ils ne le sont pas.„ On lui rapportoit un jour qu'un homme disoit du mal de lui: " C'est, répondit-il,
„ qu'il n'a pas appris à bien parler.

Depuis la représentation des Nuées, il s'étoit écoulé environ, 24 ans. Il sembloit que le temps de la persécution étoit passé pour lui, lorsque tout-à-coup, il apprit qu'un

jeune

jeune homme venoit de préſenter au ſecond des Archontes, une dénonciation conçue en ces termes: " Mélitus, fils de „ Mélitus, du bourg de Pythos, intente une accuſation cri„ minelle contre Socrate, fils de Sophroniſque du bourg „ d'Alopèce. Socrate eſt coupable en ce qu'il n'admet pas „ nos dieux, & qu'il introduit parmi nous des divinités nou„ velles ſous le nom de génies: Socrate eſt coupable en ce „ qu'il corrompt la jeuneſſe d'Athènes: pour peine, la mort.„

Mélitus étoit un poëte froid, & ſans talens; il compoſa quelques tragédies, dont le ſouvenir ne ſe perpétua que par les plaiſanteries d'Ariſtophane. Deux accuſateurs plus puiſſans que lui, Anytus & Lycon, le firent ſervir d'inſtrument à leur haine. Ce dernier étoit un de ces orateurs publics qui dans les aſſemblées du Sénat & du peuple, diſcutent les intérêts de la patrie, & diſpoſent de l'opinion de la multitude, comme la multitude diſpoſe de tout. Ce fut lui qui dirigea les procédures.

Des richeſſes conſidérables & des ſervices ſignalés rendus à l'état, plaçoient Anytus parmi les citoyens qui avoient le plus de crédit. Il remplit ſucceſſivement les premières dignités de la république. Zèlé partiſan de la démocratie, perſécuté par les 30 tyrans, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à leur expulſion & au rétabliſſement de la liberté.

Anytus avoit long-temps vécu en bonne intelligence avec Socrate; il le pria même une fois de donner quelques inſtructions à ſon fils, qu'il avoit chargé des détails d'une manufacture dont il tiroit un gros revenu. Mais Socrate lui ayant répréſenté que ces fonctions aviliſſantes ne convenoient ni à la dignité du père, ni aux diſpoſitions du fils, Anytus, bleſſé de cet avis, défendit au jeune homme tout commerce avec ſon maître.

Quelque temps après, Socrate examinoit avec Ménon, un de ſes amis, ſi l'éducation pouvoit donner les qualités de l'eſprit & du cœur, refuſées par la nature. Anytus ſurvint & ſe mêla de la converſation. La conduite de ſon fils dont il négligeoit l'éducation, commençoit à lui donner de l'inquiétude. Dans la ſuite du diſcours, Socrate obſerva que les enfans de Thémiſtocle, d'Ariſtide & de Périclès, entourés de maîtres de muſique, d'équitation & de gymnaſtique, ſe diſtinguèrent dans ces différens genres, mais qu'ils ne furent jamais auſſi vertueux que leurs pères; preuve certaine, ajoutoit-il, que ces derniers ne trouvèrent aucun inſtituteur en état de donner à leurs fils le mérite qu'ils avoient eux-mêmes. Anytus qui ſe plaçoit à côté de ces grands hommes, ſentit, ou ſuppoſa l'alluſion. Il répondit avec colère: " Vous par-

„ lez

„ lez des autres avec une licence intolérable. Croyez-moi, „ ſoyez plus réſervé ; ici plus qu'ailleurs, il eſt aiſé de faire „ du bien ou du mal à qui l'on veut, & vous devez le ſavoir.„

A ces griefs perſonnels s'en joignoient d'autres qui aigriſſoient Anytus, & qui lui étoient communs avec la plus grande partie de la nation. Il faut les développer pour faire connoître la principale cauſe de l'accuſation contre Socrate.

Deux factions ont toujours ſubſiſté parmi les Athéniens, les partiſans de l'ariſtocratie, & ceux de la démocratie. Les premiers, preſque toujours aſſervis, ſe contentoient, dans les temps heureux, de murmurer en ſecret ; dans les malheurs de l'état & ſur-tout vers la fin de la guerre du Péloponèſe, ils firent quelques tentatives pour détruire la puiſſance exceſſive du peuple. Après la priſe d'Athènes, les Lacédémoniens en confièrent le gouvernement à trente magiſtrats, la plupart tirés de cette claſſe. Critias, un des diſciples de Socrate, étoit à leur tête. Dans l'eſpace de huit mois ils exercèrent plus de cruautés que le peuple n'en avoit exercé pendant pluſieurs ſiècles. Quantité de citoyens, obligés d'abord de prendre la fuite, ſe réunirent enfin ſous la conduite de Thraſibule & d'Anytus. L'oligarchie fut détruite, l'ancienne forme de gouvernement rétablie ; &, pour prévenir déſormais toute diſſention, une amniſtie preſque générale accorda le pardon, & ordonna l'oubli du paſſé. Elle fut publiée, garantie ſous la foi du ſerment, trois ans avant la mort de Socrate.

Le peuple prêta le ſerment ; mais il ſe rappeloit avec frayeur qu'il avoit été dépouillé de ſon autorité, qu'il pouvoit à tout moment la perdre encore, qu'il étoit dans la dépendance de cette Lacédémone ſi jalouſe d'établir par-tout l'oligarchie ; que les principaux citoyens d'Athènes entretenoient des intelligences avec elle, & ſe trouvoient animés des mêmes ſentimens. Et que ne feroit pas cette faction cruelle dans d'autres circonſtances, puiſqu'au milieu des ruines de la république, il avoit fallu tant de ſang pour aſſouvir ſa fureur ?

Les flatteurs du peuple redoubloient ſes alarmes, en lui repréſentant que des eſprits ardens s'expliquoient tous les jours avec une témérité révoltante contre la nature du gouvernement populaire ; que Socrate, le plus dangereux de tous, parce qu'il étoit le plus éclairé, ne ceſſoit d'infecter la jeuneſſe d'Athènes par des maximes contraires à la conſtitution établie ; qu'on lui avoit entendu dire, plus d'une fois, qu'il falloit être inſenſé pour confier les emplois & la conduite de l'état à des magiſtrats qu'un ſort aveugle choiſiſſoit parmi le plus grand nombre des citoyens ; que, docile à ſes leçons, Alcibiade, outre les maux dont il avoit accablé la république, avoit en

dernier

dernier lieu conſpiré contre ſa liberté ; que, dans le même temps, Critias & Théramène, deux autres de ſes diſciples, n'avoient pas rougi de ſe placer à la tête des trente tyrans ; qu'il falloit enfin réprimer une licence dont les ſuites, difficiles à prévoir, ſeroient impoſſibles à éviter.

Mais quelle action intenter contre Socrate ? On n'avoit à lui reprocher que des diſcours ſur leſquels les lois n'avoient rien ſtatué & qui, par eux-mêmes, ne formoient pas un corps de délit, puiſqu'ils n'avoient pas une liaiſon néceſſaire avec les malheurs dont on avoit à ſe plaindre : d'ailleurs, en les établiſſant comme l'unique baſe de l'accuſation, on riſquoit de réveiller l'animoſité des partis, & l'on étoit obligé de remonter à des évènemens ſur leſquels l'amniſtie impoſoit un ſilence abſolu.

La trame ourdie par Anytus paroit à ces inconvéniens, & ſervoit à-la-fois ſa haine perſonnelle & la vengeance du parti populaire. L'accuſateur, en pourſuivant Socrate comme un impie, devoit ſe flatter de le perdre, parce que le peuple recevoit toujours avec ardeur ces ſortes d'accuſations, & qu'en confondant Socrate avec les autres philoſophes, il étoit perſuadé qu'ils ne pouvoient s'occuper de la nature, ſans nier l'exiſtence des dieux. D'ailleurs la plupart des juges, ayant autrefois aſſiſté à la repréſentation des Nuées d'Ariſtophane, avoient conſervé contre Socrate ces impreſſions ſourdes, que, dans une grande ville, il eſt ſi facile de recevoir, & ſi difficile de détruire.

D'un autre côté, Mélitus, en le pourſuivant comme le corrupteur de la jeuneſſe, pouvoit, à la faveur d'une allégation ſi vague, rappeler incidemment & ſans riſque, des faits capables de ſoulever les juges, & d'effrayer les partiſans du gouvernement populaire.

Le ſecret de cette marche n'a pas échappé à la poſtérité ; environ 54 ans après la mort de Socrate, l'orateur Eſchine, avec qui j'étois fort lié, diſoit, en préſence du même tribunal où fut plaidée la cauſe de ce philoſophe : " Vous qui avez „ mis à mort le ſophiſte Socrate, convaincu d'avoir donné „ des leçons à Critias, l'un de ces trente magiſtrats qui dé„ truiſirent la démocratie. „

Pendant les premières procédures, Socrate ſe tenoit tranquille ; ſes diſciples, dans l'effroi, s'empreſſoient de conjurer l'orage : le célèbre Lyſias fit pour lui un diſcours touchant, & capable d'émouvoir les juges ; Socrate y reconnut les talens de l'orateur, mais il n'y trouva point le langage vigoureux de l'innocence.

Un de ſes amis, nommé Hermogène, le prioit un jour de travailler

travailler à sa défense. „ Je m'en suis occupé depuis que je „ respire, répondit Socrate ; qu'on examine ma vie entière : „ voilà mon apologie. „

„ Cependant, reprit Hermogène, la vérité a besoin de „ soutien, & vous n'ignorez pas combien, dans nos tribu- „ naux, l'éloquence a perdu de citoyens innocens, & sauvé „ de coupables. Je le sais, répliqua Socrate ; j'ai même „ deux fois entrepris de mettre en ordre mes moyens de dé- „ fense ; deux fois le génie qui m'éclaire m'en a détourné, „ & j'ai reconnu la sagesse de ses conseils.

„ J'ai vécu jusqu'à présent le plus heureux des mortels ; „ j'ai comparé souvent mon état à celui des autres hommes, „ & je n'ai envié le sort de personne. Dois-je attendre que „ les infirmités de la vieillesse me privent de l'usage de mes „ sens, & qu'en affoiblissant mon esprit, elles ne me laissent „ que des jours inutiles ou destinés à l'amertume ? Les „ dieux, suivant les apparences, me préparent une mort pai- „ sible, exempte de douleur, la seule que j'eusse pu désirer. „ Mes amis, témoins de mon trépas, ne seront frappés ni de „ l'horreur du spectacle, ni des foiblesses de l'humanité ; &, „ dans mes derniers momens, j'aurai encore assez de force „ pour lever mes regards sur eux, & leur faire entendre les „ sentimens de mon cœur.

„ La postérité prononcera entre mes juges & moi : tandis „ qu'elle attachera l'opprobre à leur mémoire, elle prendra „ quelque soin de la mienne, & me rendra cette justice, que „ loin de songer à corrompre mes compatriotes, je n'ai tra- „ vaillé qu'à les rendre meilleurs. „

Telles étoient ses dispositions, lorsqu'il fut assigné pour comparoître devant le tribunal des Héliastes auquel l'Archonte-roi venoit de renvoyer l'affaire, et qui, dans cette occasion, fut composé d'environ cinq cents juges.

Mélitus et les autres accusateurs, avoient concerté leurs attaques à loisir ; dans leurs plaidoyers, soutenus de tout le prestige de l'éloquence, ils avoient rassemblé avec un art infini, beaucoup de circonstances propres à prévenir les juges. Je vais rapporter quelques unes de leurs allégations, et les réponses qu'elles occasionnèrent.

Premier délit de Socrate, *Il n'admet pas les divinités d'Athènes, quoique, suivant la loi de Dracon, chaque citoyen soit obligé de les honorer.*

La réponse étoit facile : Socrate offroit souvent des sacrifices devant sa maison ; souvent il en offroit pendant les fêtes, sur les autels publics ; tout le monde en avoit été témoin, & Mélitus lui-même, s'il avoit daigné y faire attention. Mais,

comme

comme l'accuſé s'élevoit contre les pratiques ſuperſtitieuſes qui s'étoient introduites dans la religion, & qu'il ne pouvoit ſouffrir les haines & toutes ces paſſions honteuſes qu'on attribuoit aux dieux, il étoit aiſé de le noircir aux yeux de ceux à qui une piété éclairée eſt toujours ſuſpecte.

Mélitus ajoutoit que, ſous le nom de génies, Socrate prétendoit introduire parmi les Athéniens, des divinités étrangères, & qu'une telle audace méritoit d'être punie, conformément aux lois: dans cet endroit, l'orateur ſe permit des plaiſanteries ſur cet eſprit dont le philoſophe ſe glorifioit de reſſentir l'inſpiration ſecrète.

Cette voix, répondit Socrate, n'eſt pas celle d'une divinité nouvelle, c'eſt celle des dieux que nous adorons. Vous convenez tous qu'ils prévoient l'avenir, & qu'ils peuvent nous en inſtruire; ils s'expliquent aux uns, par la bouche de la Pythie; aux autres, par différens ſignes; à moi, par un interprète dont les oracles ſont préférables aux indications que l'on tire du vol des oiſeaux; car mes diſciples témoigneront que je ne leur ai rien prédit qui ne leur ſoit arrivé.

A ces mots, les juges firent entendre des murmures de mécontentement; Mélitus l'auroit augmenté, s'il avoit obſervé qu'en autoriſant les révélations de Socrate, on introduiroit tôt ou tard le fanatiſme dans un pays où les imaginations ſont ſi faciles à ébranler, & que pluſieurs ſe feroient un devoir d'obéir plutôt aux ordres d'un eſprit particulier, qu'à ceux des magiſtrats. Il paroit que Mélitus n'entrevit pas ce danger.

Second délit de Socrate. *Il corrompt la jeuneſſe d'Athènes.* Il ne s'agiſſoit pas des mœurs de l'accuſé, mais de ſa doctrine; on diſoit que ſes diſciples n'apprenoient à ſa ſuite qu'à briſer les liens du ſang & de l'amitié. Ce reproche, uniquement fondé ſur quelques expreſſions malignement interprétées, ne ſervit qu'à déceler la mauvaiſe foi de l'accuſateur. Mais Mélitus reprit ſes avantages, quand il inſinua que Socrate étoit ennemi du peuple; il parla des liaiſons de ce philoſophe avec Alcibiade & Critias. On répondit qu'ils montrèrent des vertus, tant qu'ils furent ſous ſa conduite; que leur maître avoit, dans tous les temps, condamné les excès du premier, & que, pendant la tyrannie du ſecond, il fut le ſeul qui oſa s'oppoſer à ſes volontés.

Enfin, diſoit Mélitus aux juges, c'eſt par la voie du ſort que vous avez été établis pour rendre la juſtice, & que pluſieurs d'entre vous ont rempli des magiſtratures importantes. Cette forme, d'autant plus eſſentielle qu'elle peut ſeule conſerver entre les citoyens une ſorte d'égalité, Socrate la ſoumet

à la

à la cenſure ; & la jeuneſſe d'Athènes, à ſon exemple, ceſſe de reſpecter ce principe fondamental de la conſtitution.

Socrate, en s'expliquant ſur un abus qui confioit au haſard la fortune des particuliers & la deſtinée de l'état, n'avoit dit que ce que penſoient les Athéniens les plus éclairés. D'ailleurs de pareils diſcours, ainſi que je l'ai obſervé plus haut, ne pouvoient pas entraîner la peine de mort, ſpécifiée dans les concluſions de l'accuſateur.

Pluſieurs des amis de Socrate prirent hautement ſa défenſe, d'autres écrivirent en ſa faveur ; & Mélitus auroit ſuccombé, ſi Anytus & Lycon n'étoient venus à ſon ſecours. On ſe ſouvient que le premier oſa repréſenter aux juges, ou qu'on n'auroit pas dû renvoyer l'accuſé à leur tribunal, ou qu'ils devoient le faire mourir, attendu que s'il étoit abſous, leurs enfans n'en ſeroient que plus attachés à ſa doctrine.

Socrate ſe défendit pour obéir à la loi ; mais ce fut avec la fermeté de l'innocence, & la dignité de la vertu. Je vais ajouter ici quelques traits du diſcours que ſes apologiſtes, & Platon ſur-tout, mettent dans ſa bouche ; ils ſerviront à développer ſon caractère.

„ Je comparois devant ce tribunal pour la première fois „ de ma vie, quoiqu'âgé de plus de 70 ans : ici le ſtyle, les „ formes, tout eſt nouveau pour moi. Je vais parler une „ langue étrangère ; & l'unique grace que je vous demande, „ c'eſt d'être attentifs plutôt à mes raiſons qu'à mes paroles ; „ car votre devoir eſt de diſcerner la juſtice, le mien de vous „ dire la vérité. „

Après s'être lavé du crime d'impiété, il paſſoit au ſecond chef de l'accuſation. „ On prétend que je corromps la jeu- „ neſſe d'Athènes : qu'on cite donc un de mes diſciples que „ j'aie entraîné dans le vice. J'en vois pluſieurs dans cette „ aſſemblée : qu'ils ſe lèvent, qu'ils dépoſent contre leur „ corrupteur. S'ils ſont retenus par un reſte de conſidéra- „ tion, d'où vient que leurs pères, leurs frères, leurs parens, „ n'invoquent pas dans ce moment, la ſévérité des lois ? d'où „ vient que Mélitus a négligé leur témoignage ? C'eſt que „ loin de me pourſuivre, ils ſont eux-mêmes accourus à ma „ défenſe.

„ Ce ne ſont pas les calomnies de Mélitus & d'Anytus qui „ me coûteront la vie ; c'eſt la haine de ces hommes vains „ ou injuſtes, dont j'ai démaſqué l'ignorance ou les vices : „ haine qui a déjà fait périr tant de gens de bien, qui en fera „ périr tant d'autres ; car je ne dois pas me flatter qu'elle „ s'épuiſe par mon ſupplice.

„ Je

„ Je me la ſuis attirée en voulant pénétrer le ſens d'une „ réponſe de la Pythie, qui m'avoit déclaré le plus ſage des „ hommes. „ Ici les juges firent éclater leur indignation. Socrate continua : „ Etonné de cet oracle, j'interrogeai, dans „ les diverſes claſſes des citoyens ceux qui jouiſſoient d'une „ réputation diſtinguée ; je ne trouvai par-tout que de la „ préſomption & de l'hypocriſie. Je tâchai de leur inſpirer „ des doutes ſur leur mérite, & m'en fis des ennemis irré- „ conciliables : je conclus de-là que la ſageſſe n'appartient „ qu'à la divinité, & que l'oracle, en me citant pour exemple, „ a voulu montrer que le plus ſage des hommes eſt celui qui „ croit l'être le moins.

„ Si on me reprochoit d'avoir conſacré tant d'années à des „ recherches ſi dangereuſes, je répondrois qu'on ne doit „ compter pour rien, ni la vie, ni la mort, dès qu'on peut „ être utile aux hommes. Je me ſuis cru deſtiné à les in- „ ſtruire ; j'ai cru en avoir reçu la miſſion du ciel même : „ j'avois gardé, au péril de mes jours, les poſtes où nos gé- „ néraux m'avoient placé à Amphipolis, à Potidée, à Dé- „ lium ; je dois garder avec plus de courage celui que les „ dieux m'ont aſſigné au milieu de vous ; & je ne pourrois „ l'abandonner, ſans déſobéir à leurs ordres, ſans m'avilir à „ mes yeux.

„ J'irai plus loin ; ſi vous preniez aujourd'hui le parti de „ m'abſoudre, à condition que je garderois le ſilence, je vous „ dirois : O mes juges ! je vous aime & je vous honore ſans „ doute, mais je dois obéir à dieu plutôt qu'à vous ; tant que „ je reſpirerai, je ne ceſſerai d'élever ma voix, comme par le „ paſſé, & de dire à tous ceux qui s'offriront à mes regards : „ N'avez-vous pas de honte de courir après les richeſſes & „ les honneurs, tandis que vous négligez les tréſors de ſa- „ geſſe & de vérité, qui doivent embellir & perfectionner „ votre ame ? Je les tourmenterois à force de prières & de „ queſtions ; je les ferois rougir de leur aveuglement ou de „ leurs fauſſes vertus, & leur montrerois que leur eſtime place „ au premier rang, des biens qui ne méritent que le mépris.

„ Voilà ce que la divinité me preſcrit d'annoncer ſans in- „ terruption aux jeunes-gens, aux vieillards, aux citoyens, „ aux étrangers ; &, comme ma ſoumiſſion à ſes ordres, eſt „ pour vous le plus grand de ſes bienfaits, ſi vous me faites „ mourir, vous rejetterez le don de dieu, & vous ne trouve- „ rez perſonne qui ſoit animé du même zèle. C'eſt donc „ votre cauſe que je ſoutiens aujourd'hui, en paroiſſant dé- „ fendre la mienne. Car enfin Anytus & Mélitus peuvent „ me calomnier, me bannir, m'ôter la vie ; mais ils ne ſau-

„ roient me nuire ; ils ſont plus à plaindre que moi, puiſ-
„ qu'ils ſont injuſtes. „

„ Pour échapper à leurs coups, je n'ai point, à l'exemple
„ des autres accuſés, employé les menées clandeſtines, les
„ ſollicitations ouvertes. Je vous ai trop reſpectés, pour
„ chercher à vous attendrir par mes larmes ou par celles de
„ mes enfans & de mes amis raſſemblés autour de moi. C'eſt
„ au théatre qu'il faut exciter la pitié par des images tou-
„ chantes ; ici la vérité ſeule doit ſe faire entendre. Vous
„ avez fait un ſerment ſolennel de juger ſuivant les lois ; ſi
„ je vous arrachois un parjure, je ſerois véritablement cou-
„ pable d'impiété. Mais, plus perſuadé que mes adverſaires
„ de l'exiſtence de la divinité, je me livre ſans crainte à ſa
„ juſtice, ainſi qu'à la vôtre. „

Les juges de Socrate étoient la plupart des gens du peuple, ſans lumières & ſans principes ; les uns prirent ſa fermeté pour une inſulte ; les autres furent bleſſés des éloges qu'il venoit de ſe donner. Il intervint un jugement qui le déclaroit atteint & convaincu. Ses ennemis ne l'emportèrent que de quelques voix ; ils en euſſent eu moins encore, & auroient été punis eux-mêmes, s'il avoit fait le moindre effort pour fléchir ſes juges.

Suivant la juriſprudence d'Athènes, il falloit un ſecond jugement pour ſtatuer ſur la peine. Mélitus, dans ſon accuſation, concluoit à la mort. Socrate pouvoit choiſir entre une amende, le banniſſement ou la priſon perpétuelle. Il reprit la parole, & dit qu'il s'avoueroit coupable, s'il s'infligeoit la moindre punition ; mais qu'ayant rendu de grands ſervices à la république, il mériteroit d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du public. A ces mots, 80 des juges qui avoient d'abord opiné en ſa faveur, adhérèrent aux concluſions de l'accuſateur, & la ſentence de mort fut prononcée* ; elle portoit que le poiſon termineroit les jours de l'accuſé.

Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme qui, pendant toute ſa vie, avoit appris à mourir. Dans un troiſième diſcours, il conſola les juges qui l'avoient abſous, en obſervant qu'il ne peut rien arriver de funeſte à l'homme de bien, ſoit pendant ſa vie, ſoit après ſa mort : à ceux qui l'avoient accuſé ou condamné, il repréſenta qu'ils éprouveroient ſans ceſſe les remords de leur conſcience, & les reproches des hom-

* Suivant Platon, Socrate conſentit à propoſer une légère amende, dont quelques uns de ſes diſciples, & Platon entre autres, devoient répondre. D'autres auteurs avancent la même choſe. Cependant Xénophon lui fait dire qu'il ne pouvoit, ſans ſe reconnoître criminel, ſe condamner à la moindre peine.

mes; que la mort étant un gain pour lui, il n'étoit point irrité contre eux, quoiqu'il eût à ſe plaindre de leur haine. Il finit par ces paroles; „ Il eſt temps de nous retirer, moi „ pour mourir, & vous pour vivre. Qui de nous jouira d'un „ meilleur ſort? la divinité ſeule peut le ſavoir. „

Quand il ſortit du Palais pour ſe rendre à la priſon, on n'apperçut aucun changement ſur ſon viſage, ni dans ſa démarche. Il dit à ſes diſciples, qui fondoient en larmes à ſes côtés: „ Eh pourquoi ne pleurez-vous que d'aujourd'hui? „ ignoriez-vous qu'en m'accordant la vie, la nature m'avoit „ condamné à la perdre? Ce qui me déſeſpère, s'écrioit le „ jeune Apollodore dans l'égarement de ſon affliction, c'eſt „ que vous mourez innocent: Aimeriez-vous mieux, lui ré- „ pondit Socrate en ſouriant, que je mouruſſe coupable? „ Il vit paſſer Anytus, & dit à ſes amis: „ Voyez comme il eſt „ fier de ſon triomphe; il ne ſait pas que la victoire reſte „ toujours à l'homme vertueux. „

Le lendemain de ſon jugement le prêtre d'Apollon mit une couronne ſur la poupe de la galère qui porte tous les ans à Délos les offrandes des Athéniens. Depuis cette cérémonie juſqu'au retour du vaiſſeau, la loi défend d'exécuter les jugemens qui prononcent la peine de mort.

Socrate paſſa trente jours dans la priſon, entouré de ſes diſciples, qui, pour ſoulager leur douleur, venoient à tous momens recevoir ſes regards & ſes paroles; qui, à tous momens, croyoient les recevoir pour la dernière fois.

Un jour à ſon réveil, il apperçut Criton, aſſis auprès de ſon lit; c'étoit un de ceux qu'il aimoit le plus. „ Vous „ voilà plus tôt qu'à l'ordinaire, lui dit-il; n'eſt-il pas grand „ matin encore? Oui, répondit Criton, le jour commence à „ peine.... *Socrate.* Je ſuis ſurpris que le garde de la priſon „ vous ait permis d'entrer. *Crit.* Il me connoit; je lui ai „ fait quelques petits préſens..... *Socr.* Y a-t-il long- „ temps que vous êtes arrivé? *Crit.* Aſſez de temps..... „ *Socr.* Pourquoi ne pas m'éveiller? *Crit.* Vous goûtiez „ un ſommeil ſi paiſible! je n'avois garde de l'interrompre; „ j'avois toujours admiré le calme de votre ame, j'en étois „ encore plus frappé dans ce moment. *Socr.* Il ſeroit hon- „ teux qu'un homme de mon âge pût s'inquiéter des appro- „ ches de la mort. Mais qui vous engage à venir ſi tôt? „ *Crit.* Une nouvelle accablante, non pour vous, mais pour „ moi & pour vos amis; la plus cruelle & la plus affreuſe „ des nouvelles. *Socr.* Le vaiſſeau eſt-il arrivé? *Crit.* On „ le vit hier au ſoir à Sunium; il arrivera ſans doute au-

„ jourd'hui, & demain ſera le jour de votre trépas. *Socr.* A „ la bonne heure, puiſque telle eſt la volonté des dieux.* „

Alors Criton lui repréſenta que, ne pouvant ſupporter l'idée de le perdre, il avoit, avec quelques amis, pris la réſolution de le tirer de la priſon ; que les meſures étoient concertées pour la nuit ſuivante ; qu'une légère ſomme leur ſuffiroit pour corrompre les gardes, & impoſer ſilence à leurs accuſateurs ; qu'on lui ménageroit en Theſſalie une retraite honorable, & une vie tranquille ; qu'il ne pouvoit ſe refuſer à leurs prières, ſans ſe trahir lui-même, ſans trahir ſes amis, auxquels on reprocheroit à jamais de n'avoir pas ſacrifié tous leurs biens, pour lui ſauver la vie.

„ Oh ! mon cher Criton, répondit Socrate ! votre zèle „ n'eſt pas conforme aux principes que j'ai toujours fait pro- „ feſſion de ſuivre, & que les plus rigoureux tourmens ne me „ forceront jamais d'abandonner.

„ Il faut écarter d'abord les reproches que vous craignez „ de la part des hommes ; vous ſavez que ce n'eſt pas à „ l'opinion du grand nombre qu'il faut s'en rapporter, mais „ à la déciſion de celui qui diſcerne le juſte de l'injuſte, & „ qui n'eſt autre que la vérité. Il faut écarter auſſi les „ alarmes que vous tâchez de m'inſpirer à l'égard de mes „ enfans ; ils recevront de mes amis les ſervices que leur gé- „ néroſité m'offre aujourd'hui. Ainſi toute la queſtion eſt „ de ſavoir s'il eſt conforme à la juſtice, que je quitte ces „ lieux ſans la permiſſion des Athéniens.

„ Ne ſommes-nous pas convenus ſouvent que, dans aucune „ circonſtance, il n'eſt permis de rendre injuſtice pour injuſ- „ tice ? N'avons-nous pas reconnu encore que le premier „ devoir du citoyen eſt d'obéir aux lois, ſans qu'aucun pré- „ texte puiſſe l'en diſpenſer ? Or, ne ſeroit-ce pas leur ôter „ toute leur force, & les anéantir, que de s'oppoſer à leur „ exécution ? Si j'avois à m'en plaindre, j'étois libre, il dé- „ pendoit de moi de paſſer en d'autres climats ; mais j'ai „ porté juſqu'à préſent leur joug avec plaiſir, j'ai mille fois „ éprouvé les effets de leur protection & de leur bienfaiſance ; „ &, parce que des hommes en ont abuſé pour me perdre, „ vous voulez que, pour me venger d'eux, je détruiſe les „ lois, & que je conſpire contre ma patrie, dont elles ſont le „ ſoutien !

„ J'ajoute qu'elles m'avoient préparé une reſſource. Je „ n'avois, après la première ſentence, qu'à me condamner

* Criton penſoit que le vaiſſeau arriveroit dans la journée au Pirée ; il n'y arriva que le lendemain, & la mort de Socrate fut différée d'un jour.

„ au

„ au banniſſement ; j'ai voulu en ſubir une ſeconde, & j'ai „ dit tout haut que je préférois la mort à l'exil. Irai-je „ donc, infidèle à ma parole ainſi qu'à mon devoir, montrer „ aux nations éloignées Socrate proſcrit, humilié, devenu le „ corrupteur des lois, & l'ennemi de l'autorité, pour conſer- „ ver quelques jours languiſſans & flétris ? Irai-je y perpé- „ tuer le ſouvenir de ma foibleſſe & de mon crime, & n'oſer „ y prononcer les mots de juſtice & de vertu, ſans en rougir „ moi-même, & ſans m'attirer les reproches les plus ſan- „ glans ? Non, mon cher ami, reſtez tranquille, & laiſſez-moi „ ſuivre la voie que les dieux m'ont tracée. „

Deux jours après cette converſation, les onze magiſtrats qui veillent à l'exécution des criminels, ſe rendirent de bonne heure à la priſon, pour le délivrer de ſes fers, & lui annoncer le moment de ſon trépas. Pluſieurs de ſes diſciples entrèrent enſuite ; ils étoient à-peu-près au nombre de vingt ; ils trouvèrent auprès de lui Xanthippe, ſon épouſe, tenant le plus jeune de ſes enfans entre ſes bras. Dès qu'elle les apperçut, elle s'écria d'une voix entrecoupée de ſanglots : „ Ah ! voilà „ vos amis, & c'eſt pour la dernière fois ! „ Socrate ayant prié Criton de la faire remener chez elle, on l'arracha de ce lieu, jetant des cris douloureux, & ſe meurtriſſant le viſage.

Jamais il ne s'étoit montré à ſes diſciples avec tant de patience & de courage ; ils ne pouvoient le voir ſans être oppreſſés par la douleur, l'écouter ſans être pénétrés de plaiſir. Dans ſon dernier entretien, il leur dit qu'il n'étoit permis à perſonne d'attenter à ſes jours, parce que, placés ſur la terre comme dans un poſte, nous ne devons le quitter que par la permiſſion des dieux ; que pour lui, réſigné à leur volonté, il ſoupiroit après le moment qui le mettroit en poſſeſſion du bonheur qu'il avoit tâché de mériter par ſa conduite. De-là, paſſant au dogme de l'immortalité de l'ame, il l'établit par une foule de preuves qui juſtifioient ſes eſpérances : „ Et „ quand même, diſoit-il, ces eſpérances ne ſeroient pas fon- „ dées, outre que les ſacrifices qu'elles exigent, ne m'ont „ pas empêché d'être le plus heureux des hommes, elles écar- „ tent loin de moi les amertumes de la mort, & répandent ſur „ mes derniers momens une joie pure & délicieuſe.

„ Ainſi, ajouta-t-il, tout homme qui, renonçant aux vo- „ luptés, a pris ſoin d'embellir ſon ame, non d'ornemens „ étrangers, mais des ornemens qui lui ſont propres, tels que „ la juſtice, la tempérance & les autres vertus, doit être plein „ d'une entière confiance, & attendre paiſiblement l'heure de „ ſon trépas. Vous me ſuivrez quand la vôtre ſera venue ;

„ la mienne approche, &, pour me ſervir de l'expreſſion d'un „ de nos poëtes, j'entends déjà ſa voix qui m'appelle. „

„ N'auriez-vous pas quelque choſe à nous preſcrire à „ l'égard de vos enfans & de vos affaires, lui demanda Criton? „ Je vous réitère le conſeil que je vous ai ſouvent donné, „ répondit Socrate, celui de vous enrichir de vertus. Si vous „ le ſuivez, je n'ai pas beſoin de vos promeſſes; ſi vous le „ négligez, elles ſeroient inutiles à ma famille. „

Il paſſa enſuite dans une petite pièce pour ſe baigner: Criton le ſuivit; ſes autres amis s'entretinrent des diſcours qu'ils venoient d'entendre, & de l'état où ſa mort alloit les réduire: ils ſe regardoient déjà comme des orphelins privés du meilleur des pères, & pleuroient moins ſur lui que ſur eux-mêmes. On lui préſenta ſes trois enfans; deux étoient encore dans un âge fort tendre; il donna quelques ordres aux femmes qui les avoient amenés, &, après les avoir renvoyés, il vint rejoindre ſes amis.

Un moment après, le garde de la priſon entra. „ Socrate, „ lui dit-il, je ne m'attends pas aux imprécations dont me „ chargent ceux à qui je viens annoncer qu'il eſt temps de „ prendre le poiſon. Comme je n'ai jamais vu perſonne ici „ qui êut autant de force & de douceur que vous, je ſuis „ aſſuré que vous n'êtes pas fâché contre moi, & que vous ne „ m'attribuez pas votre infortune; vous n'en connoiſſez que „ trop les auteurs. Adieu, tâchez de vous ſoumettre à la né- „ ceſſité. „ Ses pleurs lui permirent à peine d'achever, & il ſe retira dans un coin de la priſon pour les répandre ſans contrainte. „ Adieu, lui répondit Socrate, je ſuivrai votre con- „ ſeil; „ & ſe tournant vers ſes amis: „ Que cet homme a un „ bon cœur, leur dit-il! Pendant que j'étois ici, il venoit „ quelquefois cauſer avec moi.... Voyez comme il pleure.... „ Criton, il faut lui obéir: qu'on apporte le poiſon, s'il eſt „ prêt; & s'il ne l'eſt pas, qu'on le broie au plus tôt. „

Criton voulut lui remontrer que le ſoleil n'étoit pas encore couché, que d'autres avoient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. „ Ils avoient leurs raiſons, dit So- „ crate, & j'ai les miennes pour en agir autrement. „

Criton donna des ordres, &, quand ils furent exécutés, un domeſtique apporta la coupe fatale; Socrate ayant demandé ce qu'il avoit à faire. „ Vous promener après avoir pris la „ potion répondit cet homme, & vous coucher ſur le dos „ quand vos jambes commenceront à s'appeſantir. „ Alors, ſans changer de viſage, & d'une main aſſurée, il prit la coupe, &, après avoir adreſſé ſes prières aux dieux, il l'approcha de ſa bouche.

Dans

Dans ce moment terrible, le saisissement & l'effroi s'emparèrent de toutes les ames, & des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux ; les uns, pour les cacher, jettoient leur manteau sur leur tête ; les autres se levoient en sursaut, pour se dérober à sa vue, mais lorsqu'en ramenant leurs regards sur lui, ils s'apperçurent qu'il venoit de renfermer la mort dans son sein, leur douleur trop long-temps contenue, fut forcée d'éclater, & leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollodore, qui, après avoir pleuré toute la journée, faisoit retentir la prison de hurlemens affreux. „ Que faites-vous, „ mes amis, leur dit Socrate sans s'émouvoir ? J'avois écarté „ ces femmes, pour n'être pas témoin de pareilles foiblesses. „ Rappellez votre courage ; j'ai toujours ouï dire que la „ mort devoit être accompagnée de bons augures. „

Cependant il continuoit à se promener : dès qu'il sentit de la pesanteur dans ses jambes, il se mit sur son lit, & s'enveloppa de son manteau. Le domestique montroit aux assistans les progrès successifs du poison. Déjà un froid mortel avoit glacé les piés & les jambes ; il étoit près de s'insinuer dans le cœur, lorsque Socrate, soulevant son manteau, dit à Criton : „ Nous devons un coq à Esculape ; n'oubliez pas de „ vous acquitter de ce vœu *. Cela sera fait, répondit Cri- „ ton : mais n'avez-vous pas encore quelque ordre à nous „ donner ? „ Il ne répondit point : un instant après il fit un petit mouvement ; le domestique l'ayant découvert, reçut son dernier regard, & Criton lui ferma les yeux.

Ainsi mourut le plus religieux, le plus vertueux & le plus heureux des hommes ; le seul peut-être qui, sans crainte d'être démenti, pût dire hautement : Je n'ai jamais, ni par mes paroles, ni par mes actions, commis la moindre injustice †.

* On sacrifioit cet animal à Esculape.

† Des auteurs postérieurs à Socrate de plusieurs siècles, assurent qu'immédiatement après sa mort, les Athéniens, affligés d'une maladie contagieuse, ouvrirent les yeux sur leur injustice ; qu'ils lui élevèrent une statue ; que, sans daigner écouter ses accusateurs, ils firent mourir Mélitus, & bannirent les autres ; qu'Anytus fut lapidé à Héraclée, où l'on conserva longtemps son tombeau : d'autres ont dit que les accusateurs de Socrate, ne pouvant supporter la haine publique, se pendirent de désespoir. Ces traditions ne peuvent se concilier avec le silence de Xénophon & de Platon, qui sont morts long-temps après leur maître, & qui ne parlent nulle part ni du repentir des Athéniens, ni du supplice des accusateurs. Il y a plus : Xénophon qui survéquit à Anytus, assure positivement que la mémoire de ce dernier n'étoit pas en bonne odeur parmi les Athéniens, soit à cause des dérèglemens de son fils dont il avoit négligé l'éducation, soit à cause de ses extravagances particulières. Ce passage prouve invinciblement, si je ne me trompe, que jamais le peuple d'Athènes ne vengea sur Anytus la mort de Socrate.

Fin du Chapitre soixante-septième.

CHAPITRE LXVIII.

Fêtes & Myſtères d'Eleuſis.

JE vais parler du point le plus important de la religion des Athéniens, de ces myſtères, dont l'origine ſe perd dans la nuit des temps, dont les cérémonies n'inſpirent pas moins de terreur que de vénération, & dont le ſecret n'a jamais été révélé que par quelques perſonnes dévouées auſſitôt à la mort et à l'exécration publique: car la loi n'eſt pas ſatisfaite par la perte de leur vie, et la confiſcation de leurs biens; une colonne expoſée à tous les yeux, doit encore perpétuer le ſouvenir du crime et de la punition.

De tous les myſtères établis en l'honneur de différentes divinités, il n'en eſt pas de plus célèbres que ceux de Cérès. C'eſt elle-même, dit-on, qui en régla les cérémonies. Pendant qu'elle parcouroit la terre, ſur les traces de Proſerpine enlevée par Pluton, elle arriva dans la plaine d'Eleuſis, et flattée de l'accueil qu'elle reçut des habitans, elle leur accorda deux bienfaits ſignalés, l'art de l'agriculture, et la connoiſſance de la doctrine ſacrée. On ajoute que les petits myſtères qui ſervent de préparation aux grands, furent inſtitués en faveur d'Hercule.

Mais laiſſons au vulgaire de ſi vaines traditions; il ſeroit moins eſſentiel de connoître les auteurs de ce ſyſtême religeux, que d'en pénétrer l'objet. On prétend que, par-tout où les Athéniens l'ont introduit, il a répandu l'eſprit d'union et d'humanité; qu'il purifie l'ame de ſon ignorance et de ſes ſouillures; qu'il procure l'aſſiſtance particulière des dieux, les moyens de parvenir à la perfection de la vertu, les douceurs d'une vie ſainte, l'eſpérance d'une mort paiſible et d'une félicité qui n'aura point de bornes. Les initiés occuperont une place diſtinguée dans les champs Elyſées; ils jouiront d'une lumière pure, et vivront dans le ſein de la divinité: tandis que les autres habiteront, après leur mort, des lieux de ténèbres et d'horreur.

Pour éviter une pareille alternative, les Grecs viennent de toutes parts mendier à Eleuſis le gage du bonheur qu'on leur annonce. Dès l'âge le plus tendre, les Athéniens ſont admis aux cérémonies de l'initiation; & ceux qui n'y ont jamais participé, les demandent avant de mourir; car les menaces & les peintures des peines d'une autre vie, regardées auparavant comme un ſujet de dériſion, font alors une impreſſion plus vive

vive ſur les eſprits, & les rempliſſent d'une crainte qui va quelquefois juſqu'à la foibleſſe.

Cependant quelques perſonnes éclairées ne croient pas avoir beſoin d'une telle aſſociation, pour être vertueuſes. Socrate ne voulut jamais s'y faire agréger, & ce refus laiſſa quelques doutes ſur ſa religion. Un jour, en ma préſence, on exhortoit Diogène à contracter cet engagement; il répondit: „ Patæ-„ cion, ce fameux voleur, obtint l'initiation; Epaminondas „ & Agéſilas ne la ſollicitèrent jamais. Puis-je croire que „ le premier ſera heureux dans les champs Elyſées, tandis „ que les ſeconds ſeront traînés dans les bourbiers des en-„ fers? „

Tous les Grecs peuvent prétendre à la participation des myſtères: une loi ancienne en exclut les autres peuples; on m'avoit promis de l'adoucir en ma faveur; j'avois pour moi le titre de citoyen d'Athènes, & la puiſſante autorité des exemples. Mais, comme il falloit promettre de m'aſtreindre à des pratiques & à des abſtinences qui auroient gêné ma liberté, je me contentai de faire quelques recherches ſur cette inſtitution, & j'en appris des détails que je puis expoſer ſans parjure. Je vais les joindre au récit du dernier voyage que je fis à Eleuſis, à l'occaſion des grands myſtères qu'on y célèbre tous les ans, le 15 du mois de boédromion *. La fête des petits myſtères eſt également annuelle, & tombe ſix mois auparavant.

Pendant qu'on ſolenniſe la première, toute pourſuite en juſtice eſt ſévèrement prohibée; toute ſaiſie contre un débiteur déjà condamné, doit être ſuſpendue. Le lendemain des fêtes, le Sénat fait des perquiſitions ſévères contre ceux qui, par des actes de violence, ou par d'autres moyens, auroient troublé l'ordre des cérémonies. La peine de mort ou de fortes amendes, ſont prononcées contre les coupables. Cette rigueur eſt néceſſaire peut être pour maintenir l'ordre parmi cette multitude immenſe qui ſe rend à Eleuſis. En temps de guerre les Athéniens envoient de toutes parts des députés offrir des ſauf-conduits à ceux qui déſirent y venir, ſoit à titre d'initiés, ſoit comme ſimples ſpectateurs.

Je partis avec quelques uns de mes amis, le 14 de boédromion, dans la 2e. année de la 109e. olympiade †. La porte par où l'on ſort d'Athènes, s'appelle la porte ſacrée; le

* Dans le cyle de Méton, le mois boédromion commençoit l'un des jours compris entre le 23 du mois d'août & le 21 du mois de ſeptembre.

† Dans cette année, le premier de boédromion concouroit avec le 20 de notre mois de ſeptembre; le 14 de boédromion avec le 4 de notre mois d'octobre. Les fêtes commencèrent le 5 octobre de l'an 343 avant J. C.

chemin

chemin qui de-là conduit à Eleuſis, ſe nomme la voie ſacrée ; l'intervalle entre ces deux villes, eſt d'environ 100 ſtades*. Après avoir traverſé une colline aſſez élevée, & couverte de lauriers-roſes, nous entrâmes dans le territoire d'Eleuſis, & nous arrivâmes ſur les bords de deux petits ruiſſeaux, conſacrés, l'un à Cérès & l'autre à Proſerpine. J'en fais mention, parce que les prêtres du temple ont ſeuls le droit d'y pêcher, que les eaux en ſont ſalées, et que l'on en fait uſage dans les cérémonies de l'initiation.

Plus loin, ſur le pont d'une rivière qui porte le nom de Céphiſe, comme celle qui coule auprès d'Athènes, nous eſſuyâmes des plaiſanteries groſſières de la part d'une nombreuſe populace. Pendant les fêtes, elle ſe tient dans cette eſpèce d'embuſcade, pour s'égayer aux dépens de tous ceux qui paſſent, & ſur-tout des perſonnes les plus diſtinguées de la république. C'eſt ainſi, diſoit-on, que Cérès, en arrivant à Eleuſis, fut accueillie par une vieille femme, nommée Iambé.

A une légère diſtance de la mer, ſe prolonge dans la plaine, du nord-oueſt au ſud-eſt, une grande colline, ſur le penchant & à l'extrémité orientale de laquelle on a placé le fameux temple de Cérès & de Proſerpine. Au deſſous eſt la petite ville d'Eleuſis. Aux environs & ſur la colline même, s'élèvent pluſieurs monumens ſacrés, tels que des chapelles & des autels ; de riches particuliers d'Athènes y poſsèdent de belles maiſons de campagne.

Le temple, conſtruit par les ſoins de Périclès, en marbre Pentélique, ſur le rocher même qu'on avoit applani, eſt tourné vers l'orient. Il eſt auſſi vaſte que magnifique ; l'enceinte qui l'entoure, a du nord au midi environ 384 piés, du levant au couchant environ 325*. Les plus célèbres artiſtes furent chargés de conduire ces ouvrages à leur perfection.

Parmi les miniſtres attachés au temple, on en remarque quatre principaux. Le premier eſt l'Hiérophante ; ſon nom déſigne celui qui révèle les choſes ſaintes, & ſa principale fonction eſt d'initier aux myſtères. Il paroit avec une robe diſtinguée, le front orné d'un diadême, & les cheveux flottans ſur ſes épaules ; il faut que ſon âge ſoit aſſez mûr pour répondre à la gravité de ſon miniſtère, & ſa voix aſſez belle pour ſe faire écouter avec plaiſir. Son ſacerdoce eſt à vie ; dès le moment qu'il en eſt revêtu, il doit s'aſtreindre au célibat ; on prétend que des frictions de ciguë le mettent en état d'obſerver cette loi.

Le ſecond des miniſtres eſt chargé de porter le flambeau

* Environ trois lieues trois quarts.

† Longueur, environ 363 de nos piés ; largeur, environ 307.

ſacré

ſacré dans les cérémonies, & de purifier ceux qui ſe préſentent à l'initiation ; il a, comme l'Hiérophante, le droit de ceindre le diadême. Les deux autres ſont le héraut ſacré, & l'aſſiſtant à l'autel ; c'eſt au premier qu'il appartient d'écarter les profanes, & d'entretenir le ſilence & le recueillement parmi les initiés ; le ſecond doit aider les autres dans leurs fonctions.

La ſainteté de leur miniſtère eſt encore relevée par l'éclat de la naiſſance. On choiſit l'Hiérophante dans la maiſon des Eumolpides, l'une des plus anciennes d'Athènes ; le héraut ſacré dans celle des Céryces, qui eſt une branche des Eumolpides ; les deux autres appartiennent à des familles également illuſtres. Ils ont tous quatre au deſſous d'eux pluſieurs miniſtres ſubalternes, tels que des interprètes, des chantres, & des officiers chargés du détail des proceſſions & des différentes eſpèces de cérémonies.

On trouve encore à Eleuſis des prêtreſſes conſacrées à Cérès & à Proſerpine. Elles peuvent initier certaines perſonnes, & en certains jours de l'année, offrir des ſacrifices pour des particuliers.

Les fêtes ſont préſidées par le ſecond des Archontes, ſpécialement chargé d'y maintenir l'ordre, & d'empêcher que le culte n'y reçoive la moindre atteinte. Elles durent pluſieurs jours. Quelquefois les initiés interrompent leur ſommeil, pour continuer leurs exercices : nous les vîmes pendant la nuit, ſortir de l'enceinte, marchant deux à deux, en ſilence, & tenant chacun une torche allumée. En rentrant dans l'aſyle ſacré, ils précipitoient leur marche, & j'appris qu'ils alloient figurer les courſes de Cérès & de Proſerpine, & que, dans leurs évolutions rapides, ils ſecouoient leurs flambeaux, & ſe les tranſmettoient fréquemment les uns aux autres. La flamme qu'ils en font jaillir ſert, dit-on, à purifier les ames, & devient le ſymbole de la lumière qui doit les éclairer.

Un jour, on célébra des jeux en l'honneur des Déeſſes. De fameux athlètes, partis de différens cantons de la Grèce, s'étoient rendus aux fêtes ; & le prix du vainqueur fut une meſure de l'orge recueillie dans la plaine voiſine, dont les habitans, inſtruits par Cérès, ont les premiers cultivé cette eſpèce de blé.

Au ſixième jour, le plus brillant de tous, les miniſtres du temple, & les initiés conduiſirent d'Athènes à Eleuſis la ſtatue d'Iacchus, qu'on dit être fils de Cérès ou de Proſerpine. Le dieu, couronné de myrte, tenoit un flambeau. Environ trente mille perſonnes l'accompagnoient. Les airs retentiſſoient au loin du nom d'Iacchus ; la marche, dirigée par le ſon des inſtrumens

ſtrumens & le chant des hymnes, étoit quelquefois ſuſpendue par des ſacrifices & des danſes. La ſtatue fut introduite dans le temple d'Eleuſis, & ramenée enſuite dans le ſien avec le même appareil & les mêmes cérémonies.

Pluſieurs de ceux qui ſuivoient la proceſſion n'avoient encore participé qu'aux petits myſtères, célébrés tous les ans dans un petit temple ſitué auprès de l'Iliſſus, aux portes d'Athènes. C'eſt là qu'un des prêtres du ſecond ordre eſt chargé d'examiner & de préparer les candidats ; il les exclut, s'ils ſe ſont mêlés de preſtiges, s'ils ſont coupables de crimes atroces, & ſur-tout s'ils ont commis un meurtre même involontaire ; il ſoumet les autres à des expiations fréquentes ; &, leur faiſant ſentir la néceſſité de préférer la lumière de la vérité aux ténèbres de l'erreur, il jette dans leur eſprit les ſemences de la doctrine ſacrée, & les exhorte à réprimer toute paſſion violente, à mériter par la pureté de l'eſprit & du cœur, l'ineffable bienfait de l'initiation.

Leur noviciat eſt quelquefois de pluſieurs années ; il faut qu'il dure au moins un année entière. Pendant le temps de leurs épreuves, ils ſe rendent aux fêtes d'Eleuſis ; mais ils ſe tiennent à la porte du temple, & ſoupirent après le moment qu'il leur ſera permis d'y pénétrer.

Il étoit enfin arrivé ce moment : l'initiation aux grands myſtères avoit été fixée à la nuit ſuivante. On s'y préparoit par des ſacrifices & des vœux que le ſecond des Archontes, accompagné de quatre aſſiſtans, nommés par le peuple, offroit pour la proſpérité de l'état. Les novices étoient couronnés de myrte.

Leur robe ſemble contracter en cette occaſion un tel caractère de ſainteté, que la plupart la portent juſqu'à ce qu'elle ſoit uſée, que d'autres en font des langes pour leurs enfans, ou la ſuſpendent au temple. Nous les vîmes entrer dans l'enceinte ſacrée, & le lendemain, un des nouveaux initiés, qui étoit de mes amis, me fit le récit de quelques cérémonies dont il avoit été le témoin.

Nous trouvâmes, me dit-il, les miniſtres du temple revêtus de leurs habits pontificaux. L'Hiérophante, qui dans ce moment repréſente l'auteur de l'univers, avoit des ſymboles qui déſignent la puiſſance ſuprême ; le porte-flambeau, & l'aſſiſtant de l'autel paroiſſoient avec les attributs du ſoleil & de la lune ; le héraut ſacré, avec ceux de Mercure.

Nous étions à peine placés; que le héraut s'écria : " Loin ,, d'ici les profanes, les impies, & tous ceux dont l'ame eſt ,, ſouillée de crimes.,, Après cet avertiſſement, la peine de mort ſeroit décernée contre ceux qui auroient la témérité de reſter dans l'aſſemblée, ſans en avoir le droit. Le ſecond des miniſtres

miniſtres fit étendre ſous nos piés les peaux des victimes offertes en ſacrifice, & nous purifia de nouveau. On lut à haute voix les rituels de l'initiation, & l'on chanta des hymnes en l'honneur de Cérès.

Bientôt un bruit ſourd ſe fit entendre. La terre ſembloit mugir ſous nos pas ; la foudre & les éclairs ne laiſſoient entrevoir que des phantômes & des ſpectres errans dans les ténèbres. Ils rempliſſoient les lieux ſaints de hurlemens qui nous glaçoient d'effroi, & de gémiſſemens qui déchiroient nos ames. La douleur meurtrière, les ſoins dévorans, la pauvreté, les maladies, la mort ſe préſentoient à nos yeux ſous des formes odieuſes & funèbres. L'Hiérophante expliquoit ces divers emblêmes, & ſes peintures vives redoubloient notre inquiétude & nos frayeurs.

Cependant, à la faveur d'une foible lumière, nous avancions vers cette région des enfers, où les ames ſe purifient, juſqu'à ce qu'elles parviennent au ſéjour du bonheur. Au milieu de quantité de voix plaintives, nous entendîmes les regrets amers de ceux qui avoient attenté à leurs jours. „ Ils „ ſont punis, diſoit l'Hiérophante, parce qu'ils ont quitté le „ poſte que les dieux leur avoient aſſigné dans ce monde. „

A peine eut-il proféré ces mots, que des portes d'airain, s'ouvrant avec un fracas épouvantable, préſentèrent à nos regards les horreurs du tartare. Il ne retentiſſoit que du bruit des chaînes, & des cris des malheureux ; & ces cris lugubres & perçans laiſſoient échapper par intervalles ces terribles paroles : „ Apprenez, par notre exemple, à reſpecter les dieux, „ à être juſtes & reconnoiſſans. „ Car la dureté du cœur, l'abandon des parens, toutes les eſpèces d'ingratitude, ſont ſoumiſes à des châtimens, ainſi que les crimes qui échappent à la juſtice des hommes, où qui détruiſent le culte des dieux. Nous vîmes les Furies, armées de fouets, s'acharner impitoyablement ſur les coupables.

Ces tableaux effrayans, ſans ceſſe animés par la voix ſonore & majeſtueuſe de l'Hiérophante, qui ſembloit exercer le miniſtère de la vengeance céleſte, nous rempliſſoient d'épouvante, & nous laiſſoient à peine le temps de reſpirer, lorſqu'on nous fit paſſer en des boſquets délicieux ſur des prairies riantes, ſéjour fortuné, image des champs Elyſées, où brilloit une clarté pure, où des voix agréables faiſoient entendre des ſons raviſſans ; lorſque, introduits enſuite dans le lieu ſaint, nous jetâmes les yeux ſur la ſtatue de la déeſſe, reſplendiſſante de lumière, & parée de ſes plus riches ornemens. C'étoit là que devoient finir nos épreuves, & c'eſt là que nous avons vu, que nous avons entendu des choſes qu'il n'eſt pas permis de

révéler.* J'avouerai ſeulement que dans l'ivreſſe d'une joie ſainte, nous avons chanté des hymnes, pour nous féliciter de notre bonheur.†

Tel fut le récit du nouvel initié ; un autre m'apprit une circonſtance qui avoit échappé au premier. Un jour, pendant les fêtes, l'Hiérophante découvrit ces corbeilles myſtérieuſes, qu'on porte dans les proceſſions, & qui ſont l'objet de la vénération publique. Elles renferment les ſymboles ſacrés, dont l'inſpection eſt interdite aux profanes, & qui ne ſont pourtant que des gâteaux de différentes formes, des grains de ſel, & d'autres objets relatifs, ſoit à l'hiſtoire de Cérès, ſoit aux dogmes enſeignés dans les myſtères. Les initiés, après les

* Je ne puis donner ſur cette queſtion que de légers éclairciſſemens.

Les auteurs anciens font entendre que les fêtes de Cérès attiroient quelquefois à Eleuſis 30 mille aſſociés, ſans y comprendre ceux qui n'y venoient que par un motif de curioſité. Ces 30 mille aſſociés n'étoient pas témoins de toutes les cérémonies. On n'admettoit ſans doute aux plus ſecrètes, que le petit nombre de novices, qui tous les ans recevoient le dernier ſceau de l'initiation, & quelques uns de ceux qui l'avoient reçu depuis long-temps.

Le temple, un des plus grands de ceux de la Grèce, étoit conſtruit au milieu d'une cour fermée d'un mur, longue de 360 piés du nord au midi, large de 301 de l'eſt à l'oueſt. C'eſt là, ſi je ne me trompe, que les myſtes tenant un flambeau à la main, exécutoient des danſes & des évolutions.

Derrière le temple, du côté de l'oueſt, on voit encore une terraſſe taillée dans le roc même, & élevée de 8 à 9 piés au-deſſus de l'aire du temple ; ſa longueur eſt d'environ 270 piés, ſa largeur en certains endroits de 44. A ſon extrémité ſeptentrionale, on trouve les reſtes d'une chapelle à laquelle on montoit par pluſieurs marches.

Je ſuppoſe que cette terraſſe ſervoit aux ſpectacles dont j'ai parlé dans ce chapitre ; qu'elle étoit dans ſa longueur diviſée en trois longues galeries ; que les deux premières repréſentoient la région des épreuves, & celle des enfers ; que la troiſième, couverte de terre, offroit aux yeux des boſquets & des prairies ; que de-là on montoit à la chapelle où ſe trouvoit cette ſtatue dont l'éclat éblouiſſoit les nouveaux initiés.

† Meurſius a prétendu que l'aſſemblée étoit congédiée par ces deux mots : *konx*, *ompax*. Heſychius, qui nous les a tranſmis, dit ſeulement que c'étoit une acclamation aux initiés. Je n'en ai pas fait mention, parce que j'ignore ſi on la prononçoit au commencement, vers le milieu, ou à la fin de la cérémonie.

Le Clerc a prétendu qu'elle ſignifioit : *Veiller & ne point faire de mal.* Au lieu d'attaquer directement cette explication, je me contenterai de rapporter la réponſe que je fis, en 1766, à mon ſavant confrère M. Larcher, qui m'avoit fait l'honneur de me demander mon avis ſur cette formule :

„ Il eſt viſible que les deux mots, κόνξ, ὄμπαξ, ſont étrangers à la langue „ grecque ; mais dans quelle langue faut-il les chercher ? Je croirois vo„ lontiers qu'ils ſont égyptiens, parce que les myſtères d'Eleuſis me pa„ roiſſent venus d'Egypte. Pour en connoître la valeur, il faudroit, „ 1°. que nous fuſſions mieux inſtruits de l'ancienne langue égyptienne, „ dont il ne nous reſte que très peu de choſes dans la langue cophte ; „ 2°. que les deux mots en queſtion, en paſſant d'une langue dans une „ autre, n'euſſent rien perdu de leur prononciation, & qu'en paſſant dans

, les

les avoir tranſportés d'une corbeille dans l'autre, affirment qu'ils ont jeûné, & bu le cicéon.*

Parmi les perſonnes qui n'étoient pas initiées, j'ai vu ſouvent des gens d'eſprit ſe communiquer leurs doutes ſur la doctrine qu'on enſeigne dans les myſtères de Cérès. Ne contient-elle que l'hiſtoire de la nature & de ſes révolutions? N'a-t-on d'autre but que de montrer qu'à la faveur des lois & de l'agriculture, l'homme a paſſé de l'état de barbarie, à l'état de civiliſation? Mais pourquoi de pareilles notions ſeroient-elles couvertes d'un voile? Un diſciple de Platon propoſoit avec modeſtie une conjecture que je vais rapporter.†

Il

„ les mains de pluſieurs copiſtes, ils n'euſſent rien perdu de leur ortogra-
„ phe primitive.

„ On pourroit abſolument avoir recours à la langue phénicienne, qui „ avoit beaucoup de rapports avec l'égyptien. C'eſt le parti qu'a pris le „ Clerc, qui, à l'exemple de Bochart, voyoit tout dans le phénicien. „ Mais on donneroit dix explications différentes de ces deux termes, toutes „ également probables, c'eſt-à-dire, toutes également incertaines. Rien „ ne ſe prête plus aux déſirs de ceux qui aiment les étymologies, que les „ langues orientales; & c'eſt ce qui a preſque toujours égaré ceux qui ſe „ ſont occupés de ce genre de travail.

„ Vous voyez, Monſieur, combien je ſuis éloigné de vous dire quelque „ choſe de poſitif, & que je réponds très mal à la confiance dont vous „ m'honorez. Je ne puis donc que vous offrir l'aveu de mon ignorance, &c. „

* Eſpèce de boiſſon, ou plutôt de bouillie, qu'on avoit préſentée à Cérès.

† Warburton a prétendu que le ſecret des myſtères n'étoit autre choſe que le dogme de l'unité de Dieu: à l'appui de ſon ſentiment, il rapporte un fragment de poëſie, cité par pluſieurs pères de l'égliſe, & connu ſous le nom de palinodie d'Orphée. Ce fragment commence par une formule uſitée dans les myſtères: *Loin d'ici les profanes.* On y déclare qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'il exiſte par lui-même, qu'il eſt la ſource de toute exiſtence, qu'il ſe dérobe à tous les regards, quoique rien ne ſe dérobe aux ſiens.

S'il étoit prouvé que l'Hiérophante annonçoit cette doctrine aux initiés, il ne reſteroit plus aucun doute ſur l'objet des myſtères; mais il s'élève, à cet égard, pluſieurs difficultés.

Que ces vers ſoient d'Orphée, ou de quelque autre auteur, peu importe. Il s'agit de ſavoir, s'ils ſont antérieurs au chriſtianiſme, & ſi on les prononçoit dans l'initiation.

1°. Euſèbe les a cités, d'après un juif, nommé Ariſtobule, qui vivoit du temps de Ptolémée Philopator, roi d'Egypte, c'eſt-à-dire, vers l'an 200 avant J. C.; mais la leçon qu'il nous en a conſervée, diffère eſſentiellement de celle qu'on trouve dans les ouvrages de S. Juſtin. Dans cette dernière, on annonce un être unique qui voit tout, qui eſt l'auteur de toutes choſes, & auquel on donne le nom de Jupiter. La leçon rapportée par Euſèbe, contient la même profeſſion de foi, avec quelques différences dans les expreſſions; mais il y eſt parlé de Moyſe & d'Abraham. De-là de ſavans critiques ont conclu que cette pièce de vers avoit été fabriquée ou du moins interpolée par Ariſtobule, ou par quelque autre juif. Otons l'interpolation, & préférons la leçon de S. Juſtin; que s'enſuivra-t-il? Que l'auteur de ces vers, en parlant d'un être ſuprême, s'eſt exprimé à peu-près de la même manière que pluſieurs anciens écrivains. Il eſt ſur-

tout

Il paroit certain, diſoit-il, qu'on établit dans les myſtères, la néceſſité des peines & des récompenſes qui nous attendent après la mort, & qu'on y donne aux novices la repréſentation des différentes deſtinées que les hommes ſubiſſent dans ce monde & dans l'autre. Il paroit auſſi que l'Hiérophante leur apprend que, parmi ce grand nombre de divinités, adorées par la multitude, les unes ſont de purs génies, qui, miniſtres des volontés d'un être ſuprême, règlent ſous ſes ordres les mouvemens de l'univers ; & les autres furent de ſimples mortels, dont on conſerve encore les tombeaux en pluſieurs endroits de la Grèce.

D'après ces nations, n'eſt-il pas naturel de penſer que, voulant donner une plus juſte idée de la divinité, les inſtituteurs des myſtères s'efforcèrent de maintenir un dogme, dont il reſte des veſtiges plus ou moins ſenſibles dans les opinions

tout à remarquer que les principaux articles de la doctrine annoncée par la palinodie, ſe trouvent dans l'hymne de Cléanthe, contemporain d'Ariſtobule, & dans le poëme d'Aratus, qui vivoit dans le même temps, & dont il paroit que S. Paul a cité le témoignage.

2°. Chantoit-on, lors de l'initiation, la palinodie d'Orphée ? Tatien & Athénagore ſemblent, à la vérité, l'aſſocier aux myſtères ; cependant ils ne la rapportent que pour l'oppoſer aux abſurdités du polythéiſme. Comment ces deux auteurs, & les autres pères de l'égliſe, voulant prouver que le dogme de l'unité de Dieu avoit toujours été connu des nations, auroient-ils négligé d'avertir qu'une telle profeſſion de foi ſe faiſoit dans les cérémonies d'Eleuſis ?

En ôtant à Warburton ce moyen ſi victorieux, je ne prétends pas attaquer ſon opinion ſur le ſecret des myſtères ; elle me paroit fort vraiſemblable ; en effet il eſt difficile de ſuppoſer qu'une ſociété religieuſe, qui détruiſoit les objets du culte reçu, qui maintenoit le dogme des peines & des récompenſes dans une autre vie, qui exigeoit, de la part de ſes membres, tant de préparations, de prières & d'abſtinences, jointes à une ſi grande pureté de cœur, n'eût eu d'autre objet que de cacher, ſous un voile épais, les anciennes traditions ſur la formation du monde, ſur les opérations de la nature, ſur l'origine des arts, & ſur d'autres objets qui ne pouvoient avoir qu'une légère influence ſur les mœurs.

Dira-t-on qu'on ſe bornoit à développer le dogme de la métempſychoſe ? Mais ce dogme, que les philoſophes ne craignoient pas d'expoſer dans leurs ouvrages, ſuppoſoit un tribunal qui, après notre mort, attachoit à nos ames les deſtinées bonnes ou mauvaiſes qu'elles avoient à remplir.

J'ajoute encore une réflexion : ſuivant Euſèbe, dans les cérémonies de l'initiation, l'Hiérophante paroiſſoit ſous les traits du Démiurge, c'eſt-à-dire, de l'auteur de l'univers. Trois prêtres avoient les attributs du ſoleil, de la lune, & de mercure ; peut-être des miniſtres ſubalternes repréſentoient-ils les quatre autres planètes. Quoi qu'il en ſoit, ne reconnoit-on pas ici le Démiurge tirant l'univers du chaos ; & n'eſt-ce pas là le tableau de la formation du monde, tel que Platon l'a décrit dans ſon Timée ?

L'opinion de Warburton eſt très ingénieuſe, & l'on ne pouvoit l'expoſer avec plus d'eſprit & de ſagacité ; cependant comme elle offre de grandes difficultés, j'ai pris le parti de la propoſer comme une ſimple conjecture.

& les

& les cérémonies de preſque tous les peuples, celui d'un dieu, principe & fin de toutes choſes ? Tel eſt, à mon avis, le ſecret auguſte qu'on révèle aux initiés.

Des vues politiques favorisèrent ſans doute l'établiſſement de cette aſſociation religieuſe. Le polythéiſme étoit généralement répandu, lorſqu'on s'apperçut des funeſtes effets qui réſultoient pour la morale, d'un culte dont les objets ne s'étoient multipliés que pour autoriſer toutes les eſpèces d'injuſtices & de vices : mais ce culte étoit agréable au peuple, autant par ſon ancienneté que par ſes imperfections mêmes. Loin de ſonger vainement à le détruire, on tâcha de le balancer par une religion plus pure, & qui répareroit les torts que le polythéiſme faiſoit à la ſociété. Comme la multitude eſt plus aiſément retenue par les lois que par les mœurs, on crut pouvoir l'abandonner à des ſuperſtitions, dont il ſeroit facile d'arrêter les abus ; comme les citoyens éclairés doivent être plutôt conduits par les mœurs que par les lois, on crut devoir leur communiquer une doctrine propre à inſpirer des vertus.

Vous comprenez déjà pourquoi les dieux ſont joués ſur le théatre d'Athènes : les magiſtrats, délivrés des fauſſes idées du polythéiſme, ſont très éloignés de réprimer une licence qui ne pourroit bleſſer que le peuple, & dont le peuple s'eſt fait un amuſement.

Vous comprenez encore comment deux religions ſi oppoſées dans leurs dogmes, ſubſiſtent depuis ſi long-temps en un même endroit, ſans trouble & ſans rivalité ; c'eſt qu'avec des dogmes différens, elles ont le même langage, & que la vérité conſerve pour l'erreur, les ménagemens qu'elle en devroit exiger.

Les myſtères n'annoncent à l'extérieur que le culte adopté par la multitude ; les hymnes qu'on y chante en public, & la plupart des cérémonies qu'on y pratique, remettent ſous nos yeux pluſieurs circonſtances de l'enlèvement de Proſerpine, des courſes de Cérès, de ſon arrivée & de ſon ſéjour à Eleuſis. Les environs de cette ville ſont couverts de monumens conſtruits en l'honneur de la Déeſſe, & l'on y montre encore la pierre ſur laquelle on prétend qu'elle s'aſſit épuiſée de fatigue. Ainſi, d'un côté, les gens peu inſtruits ſe laiſſent entraîner par des apparences qui favoriſent leurs préjugés ; d'un autre côté, les initiés, remontant à l'eſprit des myſtères, croient pouvoir ſe repoſer ſur la pureté de leurs intentions.

Quoi qu'il en ſoit de la conjecture que je viens de rapporter, l'initiation n'eſt preſque plus qu'une vaine cérémonie : ceux qui l'ont reçue ne ſont pas plus vertueux que les autres ;

ils violent tous les jours la promeſſe qu'il ont faite de s'abſtenir de la volaille, du poiſſon, des grenades, des fèves & de pluſieurs autres eſpèces de légumes & de fruits. Pluſieurs d'entre eux ont contracté cet engagement ſacré, par des voies peu conformes à ſon objet ; car, preſque de nos jours, on a vu le gouvernement, pour ſuppléer à l'épuiſement des finances, permettre d'acheter le droit de participer aux myſtères ; &, depuis long-temps, des femmes de mauvaiſe vie ont été admiſes à l'initiation. Il viendra donc un temps où la corruption défigurera entièrement la plus ſainte des aſſociations.

Fin du Chapitre ſoixante-huitième.

CHAPITRE LXIX.

Hiſtoire du Théatre des Grecs.

VERS ce temps-là, je terminai mes recherches ſur l'art dramatique. Son origine & ſes progrès ont partagé les écrivains, & élevé des prétentions parmi quelques peuples de la Grèce. En compilant autant qu'il m'eſt poſſible l'eſprit de cette nation éclairée, je ne dois préſenter que des réſultats. J'ai trouvé de la vraiſemblance dans les traditions des Athéniens, & je les ai préférées.

C'eſt dans le ſein des plaiſirs tumultueux, & dans les égaremens de l'ivreſſe, que ſe forma le plus régulier & le plus ſublime des arts. Tranſportons-nous à trois ſiècles environ au-delà de celui où nous ſommes.

Aux fêtes de Bacchus, ſolenniſées dans les villes avec moins d'apparat, mais avec une joie plus vive qu'elles ne le ſont aujourd'hui, on chantoit des hymnes enfantés dans les accès vrais ou ſimulés du délire poëtique ; je parle de ces dithyrambes, d'où s'échappent quelquefois des ſaillies de génie, & plus ſouvent encore les éclairs ténébreux d'une imagination exaltée. Pendant qu'ils retentiſſoient aux oreilles étonnées de la multitude, des chœurs de Bacchans & de Faunes, rangés autour des images obſcènes qu'on portoit en triomphe, faiſoient entendre des chanſons laſcives, & quelquefois immoloient des particuliers à la riſée du public.

Un licence plus effrénée régnoit dans le culte que les habitans de la campagne rendoient à la même divinité ; elle y régnoit ſur-tout lorſqu'ils recueilloient les fruits de ſes bienfaits.

faits. Des vendangeurs barbouillés de lie, ivres de joie & de vin, s'élançoient sur leurs chariots, s'attaquoient sur les chemins par des impromptus grossiers, se vengeoient de leurs voisins en les couvrant de ridicules, & des gens riches en dévoilant leurs injustices.

Parmi les poëtes qui florissoient alors, les uns chantoient les actions & les aventures des dieux & des héros; les autres attaquoient avec malignité les vices & les ridicules des personnes. Les premiers prenoient Homère pour modèle; les seconds s'autorisoient & abusoient de son exemple. Homère, le plus tragique des poëtes, le modèle de tous ceux qui l'ont suivi, avoit, dans l'Iliade & l'Odyssée, perfectionné le genre héroïque; &, dans le Margitès, il avoit employé la plaisanterie. Mais, comme le charme de ses ouvrages dépend, en grande partie, des passions & du mouvement dont il a su les animer, les poëtes qui vinrent après lui, essayèrent d'introduire dans les leurs une action capable d'émouvoir & d'égayer les spectateurs; quelques uns même tentèrent de produire ce double effet, & hasardèrent des essais informes, qu'on a depuis appelés indifféremment tragédies ou comédies, parce qu'ils réunissoient à la fois les caractères de ces deux drames. Les auteurs de ces ébauches ne se sont distingués par aucune découverte: ils forment seulement, dans l'histoire de l'art, une suite de noms qu'il est inutile de rappeler à la lumière, puisqu'ils ne sauroient s'y soutenir.

On connoissoit déjà le besoin & le pouvoir de l'intérêt théatral; les hymnes en l'honneur de Bacchus, en peignant ses courses rapides & ses brillantes conquêtes, devenoient imitatifs; &, dans les combats des jeux Pythiques, on venoit, par une loi expresse, d'ordonner aux joueurs de flûte, qui entroient en lice, de représenter successivement les circonstances qui avoient précédé, accompagné et suivi la victoire d'Apollon sur Python.

Quelques années après ce règlement, Susarion et Thespis, tous deux nés dans un petit bourg de l'Attique, nommé Icarie, parurent chacun à la tête d'une troupe d'acteurs, l'un sur des tréteaux, l'autre sur un chariot*. Le premier attaqua les vices et les ridicules de son temps; le second traita des sujets plus nobles, et puisés dans l'histoire.

Les comédies de Susarion étoient dans le goût de ces farces indécentes et satiriques qu'on joue encore dans quelques villes

* Susarion présenta ses premières pièces vers l'an 580 avant J. C. Quelques années après, Thespis donna des essais de tragédie: en 536, il fit représenter son Alceste.

de la Grèce ; elles firent long-temps les délices des habitans de la campagne. Athènes n'adopta ce ſpectacle qu'après qu'il eut été perfectionné en Sicile.

Theſpis avoit vu plus d'une fois dans les fêtes, où l'on ne chantoit encore que des hymnes, un des chanteurs, monté ſur une table, former une eſpèce de dialogue avec le chœur. Cet exemple lui inſpira l'idée d'introduire dans ſes tragédies, un acteur qui, avec de ſimples récits ménagés par intervalles, délaſſeroit le chœur, partageroit l'action et la rendroit plus intéreſſante. Cette heureuſe innovation, jointe à d'autres libertés qu'il s'étoit données, alarma le légiſlateur d'Athènes, plus capable que perſonne d'en ſentir le prix et le danger. Solon proſcrivit un genre où les traditions anciennes étoient altérées par des fictions. „ Si nous honorons le menſonge „ dans nos ſpectacles, dit-il à Theſpis, nous le retrouverons „ bientôt dans les engagemens les plus ſacrés. „

Le goût exceſſif qu'on prit tout-à-coup, à la ville et à la campagne, pour les pièces de Theſpis et de Suſarion, juſtifia et rendit inutile la prévoyance inquiète de Solon. Les poëtes, qui, juſqu'alors, s'étoient exercés dans les dithyrambes et dans la ſatire licencieuſe, frappés des formes heureuſes dont ces genres commençoient à ſe revêtir, conſacrèrent leurs talens à la tragédie et à la comédie. Bientôt on varia les ſujets du premier de ces poëmes. Ceux qui ne jugent de leurs plaiſirs que d'après l'habitude, s'écrioient que ces ſujets étoient étrangers au culte de Bacchus : les autres accoururent avec plus d'empreſſement aux nouvelles pièces.

Phrynichus, diſciple de Theſpis, préféra l'eſpèce de vers qui convient le mieux aux drames, fit quelques autres changemens, et laiſſa la tragédie dans l'enfance.

Eſchyle la reçut de ſes mains, enveloppée d'un vêtement groſſier, le viſage couvert de fauſſes couleurs, ou d'un maſque ſans caractère, n'ayant ni graces ni dignité dans ſes mouvemens, inſpirant le déſir de l'intérêt qu'elle remuoit à peine, épriſe encore des farces & des facéties qui avoient amuſé ſes premières années, s'exprimant quelquefois avec élégance & dignité, ſouvent dans un ſtyle foible, rampant, & ſouillé d'obſcénités groſſières.

Le père de la tragédie, car c'eſt le nom qu'on peut donner à ce grand homme, avoit reçu de la nature une ame forte & ardente. Son ſilence & ſa gravité annonçoient l'auſtérité de ſon caractère. Dans les batailles de Marathon, de Salamine, & de Platée, où tant d'Athéniens ſe diſtinguèrent par leur valeur, il fit remarquer la ſienne. Il s'étoit nourri, dès ſa

plus

plus tendre jeuneſſe, de ces poëtes qui, voiſins des temps héroïques, concevoient d'auſſi grandes idées, qu'on faiſoit alors de grandes choſes. L'hiſtoire des ſiècles reculés offroit à ſon imagination vive, des ſuccès & des revers éclatans, des trônes enſanglantés, des paſſions impétueuſes & dévorantes, des vertus ſublimes, des crimes & des vengeances atroces, partout l'empreinte de la grandeur, & ſouvent celle de la férocité.

Pour mieux aſſurer l'effet de ces tableaux, il falloit les détacher de l'enſemble où les anciens poëtes les avoient enfermés; & c'eſt ce qu'avoient déjà fait les auteurs des dithyrambes & des premières tragédies : mais ils avoient négligé de les rapprocher de nous. Comme on eſt infiniment plus frappé des malheurs dont on eſt témoin, que de ceux dont on entend le récit, Eſchyle employa toutes les reſſources de la repréſentation théatrale, pour ramener ſous nos yeux le temps & le lieu de la ſcène. L'illuſion devint alors une réalité.

Il introduiſit un ſecond acteur dans ſes premières tragédies; &, dans la ſuite, à l'exemple de Sophocle, qui venoit d'entrer dans la carrière du théatre. il en établit un troiſième, & quelquefois même un quatrième. Par cette multiplicité de perſonnages, un des acteurs devenoit le héros de la pièce ; il attiroit à lui le principal intérêt ; &, comme le chœur ne rempliſſoit plus qu'une fonction ſubalterne, Eſchyle eut la précaution d'abréger ſon rôle, & peut-être ne la pouſſa-t-il pas aſſez loin.

On lui reprochoit d'avoir admis des perſonnages muets. Achille après la mort de ſon ami, & Niobé, après celle de ſes enfans, ſe traînent ſur le théatre, et, pendant pluſieurs ſcènes, y reſtent immobiles, la tête voilée, ſans proférer une parole ; mais s'il avoit mis des larmes dans leurs yeux, et des plaintes dans leur bouche, auroit-il produit un auſſi terrible effet que par ce voile, ce ſilence, et cet abandon à la douleur?

Dans quelques unes de ſes pièces, l'expoſition du ſujet a trop d'étendue ; dans d'autres, elle n'a pas aſſez de clarté : quoiqu'il pèche ſouvent contre les règles qu'on a depuis établies, il les a preſque toutes entrevues.

On peut dire d'Eſchyle, ce qu'il dit lui-même du héros Hippomédon : „ L'épouvante marche devant lui, la tête „ élevée juſqu'aux cieux.„ Il inſpire par-tout une terreur profonde et ſalutaire ; car il n'accable notre ame par des ſecouſſes violentes, que pour la relever auſſitôt par l'idée qu'il lui donne de ſa force. Ses héros aiment mieux être écraſés par la foudre, que de faire une baſſeſſe, et leur courage eſt plus inflexible que la loi fatale de la néceſſité. Cependant il

ſavoit mettre des bornes aux émotions qu'il étoit ſi jaloux d'exciter; il évita toujours d'enſanglanter la ſcène, parce que ſes tableaux devoient être effrayans, ſans être horribles.

Ce n'eſt que rarement qu'il fait couler des larmes, et qu'il excite la pitié; ſoit que la nature lui eût refuſé cette douce ſenſibilité, qui a beſoin de ſe communiquer aux autres, ſoit plutôt qu'il craignît de les amollir. Jamais il n'eût expoſé ſur la ſcène, des Phèdres et des Sthénobées: jamais il n'a peint les douceurs et les fureurs de l'amour; il ne voyoit dans les différens accès de cette paſſion, que des foibleſſes ou des crimes d'un dangereux exemple pour les mœurs, et il vouloit qu'on fût forcé d'eſtimer ceux qu'on eſt forcé de plaindre.

Continuons à ſuivre les pas immenſes qu'il a faits dans la carrière. Examinons la manière dont il a traité les différentes parties de la tragédie; c'eſt-à-dire, la fable, les mœurs, les penſées, les paroles, le ſpectacle, et le chant.

Ses plans ſont d'une extrême ſimplicité. Il négligeoit ou ne connoiſſoit pas aſſez l'art de ſauver les invraiſemblances, de nouer et dénouer une action, d'en lier étroitement les différentes parties, de la preſſer ou de la ſuſpendre par des reconnoiſſances et par d'autres accidens imprévus; il n'intéreſſe quelquefois que par le récit des faits, et par la vivacité du dialogue; d'autres fois, que par la force du ſtyle, ou par la terreur du ſpectacle. Il paroit qu'il regardoit l'unité d'action et de temps, comme eſſentielle; celle de lieu, comme moins néceſſaire.

Le chœur, chez lui, ne ſe borne plus à chanter des cantiques; il fait partie du tout; il eſt l'appui du malheureux, le conſeil des rois, l'effroi des tyrans, le confident de tous; quelquefois il participe à l'action pendant tout le temps qu'elle dure. C'eſt ce que les ſucceſſeurs d'Eſchyle auroient dû pratiquer plus ſouvent, et ce qu'il n'a pas toujours pratiqué lui-même.

Le caractère et les mœurs de ſes perſonnages ſont convenables, et ſe démentent rarement. Il choiſit pour l'ordinaire ſes modèles dans les temps héroïques, et les ſoutient à l'élévation où Homère avoit placé les ſiens. Il ſe plaît à peindre des ames vigoureuſes, franches, ſupérieures à la crainte, dévouées à la patrie, inſatiables de gloire et de combats, plus grandes qu'elles ne ſont aujourd'hui, telles qu'il en vouloit former pour la défenſe de la Grèce; car il écrivoit dans le temps de la guerre des Perſes.

Comme il tend plus à la terreur qu'à la pitié, loin d'adoucir les traits de certains caractères, il ne cherche qu'à les rendre plus féroces ſans nuire néanmoins à l'intérêt théatral.

théatral. Clytemneſtre, après avoir égorgé ſon époux, raconte ſon forfait avec une dériſion amère, avec l'intrépidité d'un ſcélérat. Ce forfait ſeroit horrible, s'il n'étoit pas juſte à ſes yeux, s'il n'étoit pas néceſſaire, ſi, ſuivant les principes reçus dans les temps héroïques, le ſang injuſtement verſé ne devoit pas être lavé par le ſang. Clytemneſtre laiſſe entrevoir ſa jalouſie contre Caſſandre, ſon amour pour Egyſthe : mais de ſi foibles reſſorts n'ont pas conduit ſa main. La nature & les dieux l'on forcée à ſe venger. „ J'annonce avec courage „ ce que j'ai fait ſans effroi, dit-elle au peuple ; il m'eſt égal „ que vous l'approuviez ou que vous le blâmiez. Voilà mon „ époux ſans vie ; c'eſt moi qui l'ai tué : ſon ſang a rejailli „ ſur moi ; je l'ai reçu avec la même avidité qu'une terre „ brûlée par le ſoleil, reçoit la roſée du ciel. Il avoit immolé „ ma fille, & je l'ai poignardé ; ou plutôt ce n'eſt pas Cly- „ temneſtre, c'eſt le démon d'Atrée, le démon ordonnateur „ du ſanglant deſtin de ce roi ; c'eſt lui, dis-je, qui a pris „ mes traits, pour venger avec plus d'éclat les enfans de „ Thyeſte. „

Cette idée deviendra plus ſenſible par la réflexion ſuivante. Au milieu des déſordres & des myſtères de la nature, rien ne frappoit plus Eſchyle que l'étrange deſtinée du genre humain : dans l'homme, des crimes dont il eſt l'auteur, des malheurs dont il eſt la victime ; au-deſſus de lui, la vengeance célèſte & l'aveugle fatalité, dont l'une le pourſuit quand il eſt coupable, l'autre quand il eſt heureux. Telle eſt la doctrine qu'il avoit puiſée dans le commerce des ſages, qu'il a ſemée dans preſque toutes ſes pièces, & qui, tenant nos ames dans une terreur continuelle, les avertit ſans ceſſe de ne pas s'attirer le courroux des Dieux, de ſe ſoumettre aux coups du deſtin. Dé-là ce mépris ſouverain qu'il témoigne pour les faux biens qui nous éblouiſſent, & cette force d'éloquence avec laquelle il inſulte aux misères de la fortune. „ O grandeurs humai- „ nes, s'écrie Caſſandre avec indignation, brillantes & vaines „ images qu'une ombre peut obſcurcir, une goutte d'eau ef- „ facer ! la proſpérité de l'homme me fait plus de pitié que „ ſes malheurs. „

De ſon temps, on ne connoiſſoit, pour le genre héroïque, que le ton de l'épopée, & celui du dithyrambe. Comme ils s'aſſortiſſoient à la hauteur de ſes idées & de ſes ſentimens, Eſchyle les tranſporta, ſans les affoiblir, dans la tragédie. Entraîné par un enthouſiaſme qu'il ne peut plus gouverner, il prodigue les épithètes, les métaphores, toutes les expreſſions figurées des mouvemens de l'ame ; tout ce qui donne du poids, de la force, de la magnificence au langage ; tout ce qui peut

l'animer & le paſſionner. Sous ſon pinceau vigoureux, les récits, les penſées, les maximes ſe changent en images frappantes par leur beauté ou par leur ſingularité. Dans cette tragédie, qu'on pourroit appeler à juſte tire l'enfantement de Mars: „ Roi des Thébains, dit un courrier qu'Etéocle avoit „ envoyé audevant de l'armée des Argiens, l'ennemi approche, „ je l'ai vu, croyez-en mon récit. „

Sur un bouclier noir, ſept chefs impitoyables
Epouvantent les dieux de ſermens effroyables ;
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le ſang, jurent de ſe venger.
Ils en jurent la peur, le dieu Mars et Bellonne.

Il dit d'un homme dont la prudence étoit conſommée ; „ Il „ moiſſonne ces ſages & généreuſes réſolutions qui germent „ dans les profonds ſillons de ſon ame*; „ & ailleurs: „ L'intelligence qui m'anime, eſt déſcendue du ciel ſur la „ terre, & me crie ſans ceſſe: N'accorde qu'une foible eſtime „ à ce qui eſt mortel. „ Pour avertir les peuples libres de veiller de bonne heure ſur les démarches d'un citoyen dangereux par ſes talens & ſes richeſſes: „ Gardez-vous, leur dit-„ il, d'élever un jeune lion, de le ménager quand il craint „ encore, de lui réſiſter quand il ne craint plus rien. „

A travers ces lueurs éclatantes, il règne, dans quelques uns de ſes ouvrages, une obſcurité qui provient, non-ſeulement de ſon extrême préciſion, & de la hardieſſe de ſes figures, mais encore des termes nouveaux dont il affecte d'enrichir ou de hériſſer ſon ſtyle. Eſchyle ne vouloit pas que ſes héros s'exprimaſſent comme le commun des hommes; leur élocution devoit être au deſſus du langage vulgaire ; elle eſt ſouvent au deſſus du langage connu ; pour fortifier ſa diction, des mots volumineux & durement conſtruits des débris de quelques autres, s'élèvent du milieu de la phraſe, comme ces tours ſuperbes qui dominent ſur les remparts d'une ville. Je rapporte la comparaiſon d'Ariſtophane.

L'éloquence d'Eſchyle étoit trop forte pour l'aſſujettir aux recherches de l'élégance, de l'harmonie & de la correction, ſon eſſor trop audacieux, pour ne pas l'expoſer à des écarts & à des chûtes. C'eſt un ſtyle en général noble & ſublime ; en certains endroits, grand avec excès & pompeux juſqu'à l'enflure ; quelquefois méconnoiſſable & révoltant par des comparaiſons ignobles, des jeux de mots puériles, & d'autres vices qui ſont communs à cet auteur, avec ceux qui ont plus de

* Le Scholiaſte obſerve que Platon emploie la même expreſſion dans un endroit de ſa république.

génie

génie que de goût. Malgré ſes défauts, il mérite un rang très diſtingué parmi les plus célèbres poëtes de la Grèce.

Ce n'étoit pas aſſez que le ton impoſant de ſes tragédies laiſſât dans les ames une forte impreſſion de grandeur ; il falloit, pour entraîner la multitude, que toutes les parties du ſpectacle concouruſſent à produire le même effet. On étoit alors perſuadé que la nature, en donnant aux anciens héros une taille avantageuſe, avoit gravé ſur leur front, une majeſté qui attiroit autant le reſpect des peuples que l'appareil dont ils étoient entourés. Eſchyle releva ſes acteurs par une chauſſure très haute ; il couvrit leurs traits, ſouvent difformes, d'un maſque qui en cachoit l'irrégularité ; & les revêtit de robes traînantes et magnifiques, dont la forme étoit ſi décente, que les prêtres de Cérès n'ont pas rougi de l'adopter. Les perſonnes ſubalternes eurent des maſques et des vêtemens aſſortis à leurs rôles.

Au lieu de ces vils tréteaux qu'on dreſſoit autrefois à la hâte, il obtint un théatre pourvu de machines, et embelli de décorations. Il y fit retentir le ſon de la trompette ; on y vit l'encens brûler ſur les autels, les ombres ſortir du tombeau ; et les furies s'élancer du fond du Tartare. Dans une de ſes pièces, ces divinités infernales parurent, pour la première fois, avec des maſques où la pâleur étoit empreinte, des torches à la main, et des ſerpens entrelacés dans les cheveux, ſuivies d'un nombreux cortège de ſpectres horribles. On dit qu'à leur aſpect et à leurs rugiſſemens, l'effroi s'empara de toute l'aſſemblée ; que des femmes ſe délivrèrent de leur fruit avant terme ? que des enfans moururent ; et que les magiſtrats, pour prévenir de pareils accidens, ordonnèrent que le chœur ne ſeroit plus compoſé que de quinze acteurs, au lieu de cinquante.

Les ſpectateurs étonnés de l'illuſion que tant d'objets nouveaux faiſoient ſur leur eſprit, ne le furent pas moins de l'intelligence qui brilloit dans le jeu des acteurs. Eſchyle les exerçoit preſque toujours lui-même : il régloit leurs pas, & leur apprenoit à rendre l'action plus ſenſible par des geſtes nouveaux & expreſſifs. Son exemple les inſtruiſoit encore mieux ; il jouoit avec eux dans ſes pièces. Quelquefois il s'aſſocioit, pour les dreſſer, un habile maître de chœurs, nommé Téleſtès. Celui-ci avoit perfectionné l'art du geſte. Dans la repréſentation des ſept chefs devant Thèbes, il mit tant de vérité dans ſon jeu, que l'action auroit pu tenir lieu des paroles.

Nous avons dit qu'Eſchyle avoit tranſporté dans la tragédie le ſtyle de l'épopée & du dithyrambe ; il y fit paſſer auſſi les modulations

modulations élevées, & le rythme impétueux de certains airs, ou *nomes*, deſtinés à exciter le courage : mais il n'adopta point les innovations qui commençoient à défigurer l'ancienne muſique. Sont chant eſt plein de nobleſſe & de décence, toujours dans le genre diatonique, le plus ſimple & le plus naturel de tous.

Fauſſement accuſé d'avoir révélé, dans une de ſes pièces, les myſtères d'Eleuſis, il n'échappa qu'avec peine à la fureur d'un peuple fanatique. Cependant il pardonna cette injuſtice aux Athéniens, parce qu'il n'avoit couru riſque que de la vie ; mais quand il les vit couronner les pièces de ſes rivaux, préférablement aux ſiennes: C'eſt au temps, dit-il, à remettre les miennes à leur place ; &, ayant abandonné ſa patrie, il ſe rendit en Sicile, où le roi Hiéron le combla de bienfaits & de diſtinctions. Il y mourut peu de temps après, âgé d'environ 70 ans*. On grava ſur ſon tombeau, cette épitaphe qu'il avoit compoſée, lui-même : " Ci gît Eſchyle, fils d'Euphotion, né dans l'At-" tique ; il mourut dans la fertile contrée de Géla ; les Perſes " & le bois de Marathon atteſteront à jamais ſa valeur.,, Sans doute que, dans ce moment, dégoûté de la gloire littéraire, il n'en connut pas de plus brillante que celle des armes. Les Athéniens décernèrent des honneurs à ſa mémoire ; & l'on a vu plus d'une fois, les auteurs qui ſe deſtinent au théatre, aller faire des libations ſur ſon tombeau et déclamer leurs ouvrages autour de ce monument funèbre.

Je me ſuis étendu ſur le mérite de ce poëte, parce que ſes innovations ont preſque toutes été des découvertes, et qu'il étoit plus difficile, avec les modèles qu'il avoit ſous les yeux, d'élever la tragédie au point de grandeur où il l'a laiſſée, que de la conduire après lui à la perfection.

Les progrès de l'art furent extrêmement rapides. Eſchyle étoit né quelques années après que Theſpis eut donné ſon Alceſte†; il eut pour contemporains et pour rivaux Chœrilus, Pratynas, Phrynichus, dont il effaça la gloire, et Sophocle, qui balança la ſienne.

Sophocle naquit d'une famille honnête d'Athènes, la 4e. année de la 70e. Olympiade, 27 ans environ après la naiſſance d'Eſchyle, environ 14 ans avant celle d'Euripide.

Je ne dirai point qu'après la bataille de Salamine, placé à la tête d'un chœur de jeunes gens, qui faiſoient entendre, autour d'un trophée, des chants de victoire, il attira tous les regards par la beauté de ſa figure, & tous les ſuffrages par les ſons de

* L'an 456 avant J. C.

† Theſpis donna ſon Alceſte l'an 536 avant J. C. Eſchyle naquit l'an 525 avant la même ère ; Sophocle, vers l'an 497.

ſa lyre : qu'en différentes occaſions, on lui confia des emplois importans, ſoit civils, ſoit militaires* ; qu'à l'âge de 80 ans, accuſé, par un fils ingrat, de n'être plus en état de conduire les affaires de ſa maiſon, il ſe contenta de lire à l'audience, l'Œdipe à Colone qu'il venoit de terminer ; que les juges indignés lui conſervèrent ſes droits, & que tous les aſſiſtans le conduiſirent en triomphe chez lui ; qu'il mourut à l'âge de 91 ans, après avoir joui d'une gloire dont l'éclat augmente de jour en jour : ces détails honorables ne l'honoreroient pas aſſez. Mais je dirai que la douceur de ſon caractère & les graces de ſon eſprit, lui acquirent un grand nombre d'amis qu'il conſerva toute ſa vie ; qu'il réſiſta ſans faſte & ſans regret, à l'empreſſement des rois qui cherchoient à l'attirer auprès d'eux ; que ſi, dans l'âge des plaiſirs, l'amour l'égara quelquefois, loin de calomnier la vieilleſſe, il ſe félicita de ſes pertes, comme un eſclave qui n'a plus à ſupporter les caprices d'un tyran féroce ; qu'à la mort d'Euripide, ſon émule, arrivée peu de temps avant la ſienne, il parut en habit de deuil, mêla ſa douleur avec celle des Athéniens & ne ſouffrit pas que dans une pièce qu'il donnoit, ſes acteurs euſſent des couronnes ſur leur tête.

Il s'appliqua d'abord à la poëſie lyrique ; mais ſon génie l'entraîna bientôt dans une route plus glorieuſe, & ſon premier ſuccès l'y fixa pour toujours. Il étoit âgé de 28 ans ; il concouroit avec Eſchyle, qui étoit en poſſeſſion du théatre. Après la repréſentation des pièces, le premier des Archontes qui préſidoit aux jeux, ne put tirer au ſort les juges qui devoient décerner la couronne ; les ſpectateurs diviſés faiſoient retentir le théatre de leurs clameurs ; &, comme elles redoubloient à chaque inſtant, les dix généraux de la république, ayant à leur tête Cimon, parvenu, par ſes victoires & ſes libéralités, au comble de la gloire & du crédit, montèrent ſur le théatre, & s'approchèrent de l'autel de Bacchus, pour y faire, avant de ſe retirer, les libations accoutumées. Leur préſence & la cérémonie dont ils venoient s'acquitter, ſuſpendirent le tumulte, & l'Archonte, les ayant choiſis pour nommer le vainqueur, les fit aſſeoir, après avoir exigé leur ſerment. La pluralité des ſuffrages ſe réunit en faveur de Sophocle ; & ſon concurrent, bleſſé de cette préférence, ſe retira quelque temps après en Sicile.

Un ſi beau triomphe devoit aſſurer pour jamais à Sophocle l'empire de la ſcène : mais le jeune Euripide en avoit été

* Il commanda l'armée avec Périclès, Cela ne prouve point qu'il eut des talens militaires, mais ſeulement qu'il fut un des dix généraux qu'on tiroit tous les ans au ſort.

témoin,

témoin, & ce ſouvenir le tourmentoit, lors même qu'il prenoit des leçons d'éloquence ſous Prodicus, & de philoſophie ſous Anaxagore. Auſſi le vit-on, à l'âge de 18 ans, entrer dans la carrière, &, pendant une longue ſuite d'années, la parcourir de front avec Sophocle, comme deux ſuperbes courſiers qui, d'une ardeur égale, aſpirent à la victoire.

Quoiqu'il eût beaucoup d'agrémens dans l'eſprit, ſa ſévérité, pour l'ordinaire, écartoit de ſon maintien, les graces du ſourire, & les couleurs brillantes de la joie. Il avoit, ainſi que Périclès contracté cette habitude, d'après l'exemple d'Anaxagore leur maître. Les facéties l'indignoient. " Je „ hais, dit-il dans une de ſes pièces, ces hommes inutiles, qui „ n'ont d'autre mérite que de s'égayer aux dépens des ſages „ qui les mépriſent. „ Il faiſoit ſur-tout alluſion à la licence des auteurs de comédies, qui, de leur côté, cherchoient à décrier ſes mœurs, comme ils décrioient celles des philoſophes. Pour toute réponſe, il eut ſuffi d'obſerver qu'Euripide étoit l'ami de Socrate, qui n'aſſiſtoit guère aux ſpectacles, que lorſqu'on donnoit les pièces de ce poëte.

Il avoit expoſé ſur la ſcène, des princeſſes ſouillées de crimes, &, à cette occaſion, il s'étoit déchaîné plus d'une fois contre les femmes en général ; on cherchoit à les ſoulever contre lui : les uns ſoutenoient qu'il les haïſſoit ; d'autres, plus éclairés, qu'il les aimoit avec paſſion. " Il les déteſte, „ diſoit un jour quelqu'un : Oui, répondit Sophocle, mais „ c'eſt dans ſes tragédies. „

Diverſes raiſons l'engagèrent, ſur la fin de ſes jours, à ſe retirer auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine : ce prince raſſembloit à ſa cour tous ceux qui ſe diſtinguoient dans les lettres & dans les arts. Euripide y trouva Zeuxis & Timothée, dont le premier avoit fait une révolution dans la peinture, & l'autre dans la muſique ; il y trouva le poëte Agathon, ſon ami, l'un des plus honnêtes hommes & des plus aimables de ſon temps. C'eſt lui qui diſoit à Archélaüs : „ Un roi doit „ ſe ſouvenir de trois choſes ; qu'il gouverne des hommes, „ qu'il doit les gouverner ſuivant les lois, qu'il ne les gouvernera pas toujours. „ Euripide ne s'expliquoit pas avec moins de liberté : il en avoit le droit, puiſqu'il ne ſollicitoit aucune grace. Un jour même que l'uſage permettoit d'offrir au ſouverain quelques foibles préſens, comme un hommage d'attachement & de reſpect, il ne parut pas avec les courtiſans et les flatteurs empreſſés à s'acquiter de ce devoir. Archélaüs lui en ayant fait quelques légers reproches : „ Quand le „ pauvre donne, répondit Euripide, il demande. „

Il mourut quelques années après âgé d'environ 76 ans.

Les

Les Athéniens envoyèrent des députés en Macédoine, pour obtenir que ſon corps fût tranſporté à Athènes : mais Archélaüs, qui avoit déjà donné des marques publiques de ſa douleur, rejetta leurs prières, & regarda comme un honneur pour ſes états, de conſerver les reſtes d'un grand homme ; il lui fit élever un tombeau magnifique, près de la capitale, ſur les bords d'un ruiſſeau dont l'eau eſt ſi excellente, qu'elle invite le voyageur à s'arrêter, & à contempler en conſéquence le monument expoſé à ſes yeux. En même temps les Athéniens lui dreſsèrent un cénotaphe ſur le chemin qui conduit de la ville au Pirée ; ils prononcent ſon nom avec reſpect, quelquefois avec tranſport. A Salamine, lieu de ſa naiſſance, on s'empreſſa de me conduire à une grotte où l'on prétend qu'il avoit compoſé la plupart de ſes pièces ; c'eſt ainſi qu'au bourg de Colone les habitans m'ont montré plus d'une fois la maiſon où Sophocle avoit paſſé une partie de ſa vie.

Athènes perdit preſque en même temps ces deux célèbres poëtes. A peine avoient-ils les yeux fermés, qu'Ariſtophane, dans une pièce jouée avec ſuccès, ſuppoſa que Bacchus, dégoûté des mauvaiſes tragédies qu'on repréſentoit dans ſes fêtes, étoit déſcendu aux enfers, pour en ramener Euripide, & qu'en arrivant il avoit trouvé la cour de Pluton remplie de diſſentions. La cauſe en étoit honorable à la poëſie. Auprès du trône de ce dieu, s'en élèvent pluſieurs autres, ſur leſquels ſont aſſis les premiers des poëtes, dans les genres nobles & relevés, mais qu'ils ſont obligés de céder, quand il paroit des hommes d'un talent ſupérieur. Eſchyle occupoit celui de la tragédie. Euripide veut s'en emparer ; on va diſcuter leurs titres : le dernier eſt ſoutenu par un grand nombre de gens groſſiers & ſans goût, qu'ont ſéduits les faux ornemens de ſon éloquence. Sophocle s'eſt déclaré pour Eſchyle : prêt à le reconnoître pour ſon maître, s'il eſt vainqueur, & s'il eſt vaincu, à diſputer la couronne à Euripide. Cependant les concurrens en viennent aux mains. L'un & l'autre, armé des traits de la ſatire, relève le mérite de ſes pièces, & déprime celles de ſon rival. Bacchus doit prononcer : il eſt long-temps irréſolu ; mais enfin il ſe déclare pour Eſchyle, qui, avant de ſortir des enfers, demande inſtamment que, pendant ſon abſence, Sophocle occupe ſa place.

Malgré les préventions & la haine d'Ariſtophane contre Euripide, ſa déciſion, en aſſignant le premier rang à Eſchyle, le ſecond à Sophocle, & le troiſième à Euripide, étoit alors conforme à l'opinion de la plupart des Athéniens. Sans l'approuver, ſans la combattre, je vais rapporter les changemens que les deux derniers firent à l'ouvrage du premier.

J'ai

J'ai dit plus haut que Sophocle avoit introduit un troiſième acteur dans ſes premières pièces ; & je ne dois pas inſiſter ſur les nouvelles décorations dont il enrichit la ſcène, non plus que ſur les nouveaux attributs qu'il mit entre les mains de quelques uns de ſes perſonnages. Il reprochoit trois défauts à Eſchyle : la hauteur exceſſive des idées, l'appareil giganteſque des expreſſions, la pénible diſpoſition des plans ; & ces défauts, il ſe flattoit de les avoir évités.

Si les modèles qu'on nous préſente au théatre ſe trouvoient à une trop grande élévation, leurs malheurs n'auroient pas le droit de nous attendrir ; ni leurs exemples, celui de nous inſtruire. Les héros de Sophocle ſont à la diſtance préciſe où notre admiration & notre intérêt peuvent atteindre : comme ils ſont au-deſſus de nous, ſans être loin de nous, tout ce qui les concerne, ne nous eſt ni trop étranger, ni trop familier ; & comme ils conſervent de la foibleſſe dans les plus affreux revers, il en réſulte un pathétique ſublime qui caractériſe ſpécialement ce poëte.

Il reſpecte tellement les limites de la véritable grandeur, que dans la crainte de les franchir, il lui arrive quelquefois de n'en pas approcher. Au milieu d'une courſe rapide, au moment qu'il va tout embraſer, on le voit ſoudain s'arrêter & s'éteindre : on diroit alors qu'il préfère les chûtes aux écarts.

Il n'étoit pas propre à s'appeſantir ſur les foibleſſes du cœur humain, ni ſur des crimes ignobles ; il lui falloit des ames fortes, ſenſibles, & par-là même intéreſſantes ; des ames ébranlées par l'infortune, ſans en être accablées, ni énorgueillies.

En réduiſant l'héroïſme à ſa juſte meſure, Sophocle baiſſa le ton de la tragédie, & bannit ces expreſſions qu'une imagination furieuſe dictoit à Eſchyle, & qui jetoient l'épouvante dans l'ame des ſpectateurs : ſon ſtyle, comme celui d'Homère, eſt plein de force, de magnificence, de nobleſſe & de douceur ; juſque dans la peinture des paſſions les plus violentes, il s'aſſortit heureuſement à la dignité des perſonnages.

Eſchyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être ; Sophocle, comme ils devroient être ; Euripide, tels qu'ils ſont : les deux premiers avoient négligé des paſſions & des ſituations que le troiſième crut ſuſceptibles de grands effets. Il repréſenta, tantôt des princeſſes brûlantes d'amour, & ne reſpirant que l'adultère & les forfaits, tantôt des rois dégradés par l'adverſité, au point de ſe couvrir de haillons, & de tendre la main, à l'exemple des mendians. Ces tableaux, où l'on ne trouvoit plus l'empreinte de la main d'Eſchyle ni de celle de Sophocle, ſoulevèrent d'abord les eſprits ; on diſoit

ſoit qu'on ne devoit, ſous aucun prétexte, ſouiller le caractère, ni le rang des héros de la ſcène; qu'il étoit honteux de décrire avec art, des images indécentes, & dangereux de prêter au vice, l'autorité des grands exemples.

Mais ce n'étoit plus le temps où les lois de la Grèce infligeoient une peine aux artiſtes qui ne traitoient pas leur ſujet avec une certaine décence. Les ames s'énervoient, & les bornes de la convenance s'éloignoient de jour en jour; la plupart des Athéniens furent moins bleſſés des atteintes que les pièces d'Euripide portoient aux idées reçues, qu'entraînés par le ſentiment dont il avoit ſu les animer; car ce poëte, habile à manier toutes les affections de l'ame, eſt admirable lorſqu'il peint les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié; c'eſt alors que, ſe ſurpaſſant lui-même, il parvient quelquefois au ſublime, pour lequel il ſemble que la nature ne l'avoit pas deſtiné. Les Athéniens s'attendrirent ſur le ſort de Phèdre coupable; ils pleurèrent ſur celui du malheureux Télèphe; & l'auteur fut juſtifié.

Pendant qu'on l'accuſoit d'amollir la tragédie, il ſe propoſoit d'en faire une école de ſageſſe: on trouve, dans ſes écrits, le ſyſtême d'Anaxagore, ſon maître, ſur l'origine des êtres, & les préceptes de cette morale, dont Socrate, ſon ami, diſcutoit alors les principes. Mais, comme les Athéniens avoient pris du goût pour cette éloquence artificielle dont Prodicus lui avoit donné des leçons, il s'attacha principalement à flatter leurs oreilles; ainſi les dogmes de la philoſophie, & les ornemens de la rhétorique, furent admis dans la tragédie, & cette innovation ſervit encore à diſtinguer Euripide de ceux qui l'avoient précédé.

Dans les pièces d'Eſchyle & de Sophocle, les paſſions, empreſſées d'arriver à leur but, ne prodiguent point des maximes qui ſuſpendroient leur marche; le ſecond ſur-tout a cela de particulier, que, tout en courant, & preſque ſans y penſer, d'un ſeul trait il décide le caractère, & dévoile les ſentimens ſecrets de ceux qu'il met ſur la ſcène. C'eſt ainſi que dans ſon Antigone, un mot échappé comme par haſard à cette princeſſe, laiſſe éclater ſon amour pour le fils de Créon.

Euripide multiplia les ſentences & les réflexions; il ſe fit un plaiſir ou un devoir d'étaler ſes connoiſſances, & ſe livra ſouvent à des formes oratoires; de-là les divers jugemens qu'on porte de cet auteur, & les divers aſpects ſous leſquels on peut l'enviſager. Comme philoſophe, il eut un grand nombre de partiſans; les diſciples d'Anaxagore & ceux de Socrate, à l'exemple de leurs maîtres, ſe félicitèrent de voir leur doctrine applaudie ſur le théatre, &, ſans pardonner à

leur

leur nouvel interprète quelques expreſſions trop favorables au deſpotiſme, ils ſe déclarèrent ouvertement pour un écrivain, qui inſpiroit l'amour des devoirs & de la vertu, & qui, portant ſes regards plus loin, annonçoit hautement qu'on ne doit pas accuſer les dieux de tant de paſſions honteuſes, mais les hommes qui les leur attribuent; &, comme il inſiſtoit avec force ſur les dogmes importans de la morale, il fut mis au nombre des ſages, & il ſera toujours regardé comme le philoſophe de la ſcène.

Son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vaine abondance de paroles, ne l'a pas rendu moins célèbre parmi les orateurs en général, & parmi ceux du barreau en particulier: il opère la perſuaſion, par la chaleur de ſes ſentimens; & la conviction, par l'adreſſe avec laquelle il amène les réponſes & les repliques.

Les beautés que les philoſophes & les orateurs admirent dans ſes écrits, ſont des défauts réels aux yeux de ſes cenſeurs: ils ſoutiennent que tant de phraſes de rhétorique, tant de maximes accumulées, de digreſſions ſavantes, & de diſputes oiſeuſes, refroidiſſent l'intérêt; & mettent à cet égard Euripide fort au deſſous de Sophocle, qui ne dit rien d'inutile.

Eſchyle avoit conſervé dans ſon ſtyle, les hardieſſes du dithyrambe; & Sophocle, la magnificence de l'épopée: Euripide fixa la langue de la tragédie; il ne retint preſque aucune des expreſſions ſpécialement conſacrées à la poëſie; mais il ſut tellement choiſir & employer celles du langage ordinaire, que ſous leur heureuſe combinaiſon, la foibleſſe de la penſée ſemble diſparoître, & le mot le plus commun s'ennoblir. Telle eſt la magie de ce ſtyle enchanteur, qui, dans un juſte tempérament entre la baſſeſſe & l'élévation, eſt preſque toujours élégant & clair, preſque toujours harmonieux, coulant, & ſi flexible, qu'il paroit ſe prêter ſans effort à tous les beſoins de l'ame.

C'étoit néanmoins avec une extrême difficulté qu'il faiſoit des vers faciles: de même que Platon, Zeuxis, & tous ceux qui aſpirent à la perfection, il jugeoit ſes ouvrages avec la ſévérité d'un rival, & les ſoignoit avec la tendreſſe d'un père. Il diſoit une fois, „ que trois de ſes vers, lui avoient coûté „ trois jours de travail: J'en aurois fait cent à votre place, „ lui dit un poëte médiocre. Je le crois, répondit Euripide, „ mais ils n'auroient ſubſiſté que trois jours. „

Sophocle admit dans ſes chœurs l'harmonie Phrygienne, dont l'objet eſt d'inſpirer la modération, & qui convient au culte des dieux. Euripide, complice des innovations que Thimothée faiſoit à l'ancienne muſique, adopta preſque tous les

les modes, & ſur-tout ceux dont la douceur & la molleſſe s'accordoient avec le caractère de ſa poëſie. On fut étonné d'entendre ſur le théatre des ſons efféminés, & quelquefois multipliés ſur une ſeule ſyllabe: l'auteur y fut bientôt repréſenté comme un artiſte ſans vigueur, qui ne pouvant s'élever juſqu'à la tragédie, la faiſoit déſcendre juſqu'à lui; qui ôtoit en conſéquence à toutes les parties dont elle eſt compoſée, le poids et la gravité qui leur conviennent; et qui, joignant de petits airs à de petites paroles, cherchoit à remplacer la beauté par la parure, et la force par l'artifice. „ Faiſons chanter „ Euripide, diſoit Ariſtophane; qu'il prenne une lyre, ou „ plutôt une paire de coquilles; c'eſt le ſeul accompagne- „ ment que ſes vers puiſſent ſoutenir. „

On n'oſeroit pas riſquer aujourd'hui une pareille critique: mais, du temps d'Ariſtophane, beaucoup de gens, accoutumés dès leur enfance au ton impoſant & majeſtueux de l'ancienne tragédie, craignoient de ſe livrer à l'impreſſion des nouveaux ſons qui frappoient leurs oreilles. Les graces ont enfin adouci la ſévérité des règles, & il leur a fallu peu de temps pour obtenir ce triomphe.

Quant à la conduite des pièces, la ſupériorité de Sophocle eſt généralement reconnue: on pourroit même démontrer que c'eſt d'après lui que les lois de la tragédie ont preſque toutes été rédigées: mais comme, en fait de goût, l'analyſe d'un bon ouvrage eſt preſque toujours un mauvais ouvrage, parce que les beautés ſages & régulières y perdent une partie de leur prix, il ſuffira de dire en général, que cet auteur s'eſt garanti des fautes eſſentielles qu'on reproche à ſon rival.

Euripide réuſſit rarement dans la diſpoſition de ſes ſujets: tantôt, il y bleſſe la vraiſemblance; tantôt, les incidens y ſont amenés par force; d'autres fois, ſon action ceſſe de faire un même tout; preſque toujours les nœuds & les dénouemens laiſſent quelque choſe à déſirer, & ſes chœurs n'ont ſouvent qu'un rapport indirect avec l'action.

Il imagina d'expoſer ſon ſujet dans un prologue, ou long avant-propos, preſque entièrement détaché de la pièce: c'eſt là que pour l'ordinaire un des acteurs vient froidement rappeler tous les évènemens antérieurs & relatifs à l'action; qu'il rapporte ſa généalogie ou celle d'un des principaux perſonnages; qu'il nous inſtruit du motif qui l'a fait déſcendre du ciel, ſi c'eſt un dieu; qui l'a fait ſortir du tombeau, ſi c'eſt un mortel; c'eſt là que, pour s'annoncer aux ſpectateurs, il ſe borne à décliner ſon nom: *Je ſuis la déeſſe Vénus. Je ſuis Mercure, fils de Maïa. Je ſuis Polydore, fils d'Hécube. Je ſuis Jocaſte. Je ſuis Andromaque.* Voici comment s'exprime

Iphigénie, en paroiſſant toute ſeule ſur le théatre: „ Pélops, „ fils de tantale, étant venu à Piſe, épouſa la fille d'Œno- „ maüs, de laquelle naquit Atrée; d'Atrée naquirent Méné- „ las & Agamemnon; ce dernier épouſa la fille de Tyndare; „ & moi Iphigénie, c'eſt de cet hymen que j'ai reçu le jour*. „ Après cette généalogie, ſi heureuſement parodiée dans une comédie d'Ariſtophane, la princeſſe ſe dit à elle-même que ſon père la fit venir en Aulide, ſous prétexte de lui donner Achille pour époux, mais en effet pour la ſacrifier à Diane, & que cette déeſſe, l'ayant remplacée à l'autel par une biche, l'avoit enlevée tout-à-coup, & tranſportée en Tauride, où règne Thoas, ainſi nommé à cauſe de ſon agilité, comparable à celle des oiſeaux†. Enfin, après quelques autres détails, elle finit par raconter un ſonge dont elle eſt effrayée, & qui lui préſage la mort d'Oreſte, ſon frère.

Dans les pièces d'Eſchyle & de Sophocle, un heureux artifice éclaircit le ſujet dès les premières ſcènes; Euripide lui-même ſemble leur avoir dérobé leur ſecret dans ſa Médée & dans ſon Iphigénie en Aulide. Cependant quoique, en général, ſa manière ſoit ſans art, elle n'eſt point condamnée par d'habiles critiques.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que, dans quelques uns de ſes prologues, comme pour affoiblir l'intérêt qu'il veut inſpirer, il nous prévient ſur la plupart des évènemens qui doivent exciter notre ſurpriſe. Ce qui doit nous étonner encore, c'eſt de le voir tantôt prêter aux eſclaves, le langage des philoſophes, aux rois celui des eſclaves; tantôt, pour flatter le peuple, ſe livrer à des écarts, dont ſa pièce des Suppliantes offre un exemple frappant.

Théſée avoit raſſemblé l'armée Athénienne. Il attendoit, pour marcher contre Créon, roi de Thèbes, la dernière réſolution de ce prince. Dans ce moment le héraut de Créon arrive, & demande à parler au roi d'Athènes. „ Vous le „ chercheriez vainement, dit Théſée; cette ville eſt libre, & „ le pouvoir ſouverain eſt entre les mains de tous les ci- „ toyens.„ A ces mots le héraut déclame 17 vers contre la démocratie. Théſée s'impatiente, le traite de diſcoureur, & emploie 27 vers à retracer les inconvéniens de la royauté. Après cette diſpute ſi déplacée, le héraut s'acquitte de ſa com-

* Le père Brumoy, qui cherche à pallier les défauts des anciens, commence cette ſcène par ces mots qui ne ſont point dans Euripide: „ Dé- „ plorable Iphigénie, dois-je rappeler mes malheurs?„

† Euripide dérive le nom de Thoas, du mot Grec Θὲω, qui ſignifie *léger à la courſe*; quand cette étymologie ſeroit auſſi vraie qu'elle eſt fauſſe, il eſt bien étrange de la trouver en cet endroit.

miſſion.

miſſion. Il ſemble qu'Euripide aimoit mieux céder à ſon génie, que de l'aſſervir, & ſongeoit plus à l'intérêt de la philoſophie qu'à celui du ſujet.

Je releverai dans le chapitre ſuivant d'autres défauts, dont quelques-uns lui ſont communs avec Sophocle ; mais, comme ils n'ont pas obſcurci leur gloire, on doit conclure de-là que les beautés qui parent leurs ouvrages ſont d'un ordre ſupérieur. Il faut même ajouter en faveur d'Euripide, que la plupart de ſes pièces, ayant une cataſtrophe funeſte, produiſent le plus grand effet, & le font regarder comme le plus tragique des poëtes dramatiques.

Le théatre offroit d'abondantes moiſſons de lauriers aux talens qu'il faiſoit éclore. Depuis Eſchyle juſqu'à nos jours, dans l'eſpace d'environ un ſiècle & demi, quantité d'auteurs ſe ſont empreſſés d'aplanir ou d'embellir les routes que le génie s'étoit récemment ouvertes: c'eſt à leurs productions de les faire connoître à la poſtérité. Je citerai quelques uns de ceux dont les ſuccès ou les vains efforts peuvent éclaircir l'hiſtoire de l'art, & inſtruire ceux qui le cultivent.

Phrynichus, diſciple de Theſpis, & rival d'Eſchyle, introduiſit les rôles de femmes ſur la ſcène. Pendant que Thémiſtocle étoit chargé par ſa tribu de concourir à la repréſentation des jeux, Phrynichus préſenta une de ſes pièces; elle obtint le prix, & le nom du poëte fut aſſocié ſur le marbre avec le nom du vainqueur des Perſes. Sa tragédie intitulée la priſe de Milet, eut un ſuccès étrange ; les ſpectateurs fondirent en larmes, & condamnèrent l'auteur à une amende de 1000 drachmes*, pour avoir peint, avec des couleurs trop vives, des maux que les Athéniens auroient pu prévenir.

Ion fut ſi glorieux de voir couronner une de ſes pièces, qu'il fit préſent à tous les habitans d'Athènes d'un de ces beaux vaſes de terre cuite, qu'on fabrique dans l'île de Chio, ſa patrie. On peut lui reprocher, comme écrivain, de ne mériter aucun reproche ; ſes ouvrages ſont tellement ſoignés, que l'œil le plus ſévère n'y diſcerne aucune tache. Cependant tout ce qu'il a fait ne vaut pas l'Œdipe de Sophocle, parce que, malgré ſes efforts, il n'atteignit que la perfection de la médiocrité.

Agathon, ami de Socrate & d'Euripide, haſarda le premier, des ſujets feints. Ses comédies ſont écrites avec élégance, ſes tragédies avec la même profuſion d'antithèſes & d'ornemens ſymétriques, que les diſcours du rhéteur Gorgias.

Philoclès compoſa un très grand nombre de pièces, qui n'ont d'autre ſingularité qu'un ſtyle amer, qui l'a fait ſur-

* 900 livres.

nommer *la bile*. Cet écrivain, ſi médiocre, l'emporta ſur Sophocle, au jugement des Athéniens, dans un combat où ce dernier avoit préſenté l'Œdipe, une de ſes plus belles pièces, & le chef-d'œuvre peut-être du théatre Grec. Il viendra ſans doute un temps où, par reſpect pour Sophocle, on n'oſera pas dire qu'il étoit ſupérieur à Philoclès.

Aſtydamas, neveu de ce Philoclès, fut encore plus fécond que ſon oncle, & remporta quinze fois le prix. Son fils, de même nom, a donné, de mon temps, pluſieurs pièces; il a pour concurrens Aſclépiade, Apharée, fils adoptif d'Iſocrate, Théodecte & d'autres encore, qui ſeroient admirés, s'ils n'avoient pas ſuccédé à des hommes véritablement admirables.

J'oublioís Denys l'ancien, roi de Syracuſe; il fut aidé, dans la compoſition de ſes tragédies, par quelques gens d'eſprit, & dut à leurs ſecours la victoire qu'il remporta dans ce genre de littérature. Ivre de ſes productions, il ſollicitoit les ſuffrages de tous ceux qui l'environnoient, avec la baſſeſſe & la cruauté d'un tyran. Il pria un jour Philoxène de corriger une pièce qu'il venoit de terminer; & ce poëte, l'ayant raturée depuis le commencement juſqu'à la fin, fut condamné aux carrières. Le lendemain Denys le fit ſortir, & l'admit à ſa table; ſur la fin du dîné, ayant récité quelques uns de ſes vers: Eh bien, dit-il, qu'en penſez-vous, Philoxène? Le poëte, ſans lui répondre, dit aux ſatellites de le remener aux carrières.

Eſchyle, Sophocle & Euripide ſont & ſeront toujours placés à la tête de ceux qui ont illuſtré la ſcène. D'où vient donc que, ſur le grand nombre de pièces qu'ils préſentèrent au concours*, le premier ne fut couronné que treize fois, le ſecond que dix-huit fois, le troiſième que cinq fois? C'eſt que la multitude décida de la victoire, & que le public a depuis fixé les rangs. La multitude avoit des protecteurs dont elle épouſoit les paſſions, des favoris dont elle ſoutenoit les intérêts. De-là tant d'intrigues, de violences & d'injuſtices, qui éclatèrent dans le moment de la déciſion: d'un autre côté, le public, c'eſt-à-dire, la plus ſaine partie de la nation, ſe laiſſa quelquefois éblouir par de légères beautés, éparſes dans des ouvrages médiocres; mais il ne tarda pas à mettre les hommes de génie à leur place, lorſqu'il fut averti de leur ſupériorité,

* Eſchyle, ſuivant les uns, en compoſa 70; ſuivant d'autres, 90. L'auteur anonyme de la vie de Sophocle lui en attribue 113; Suidas, 123; d'autres, un plus grand nombre; Samuel Petit ne lui en donne que 66. Suivant différens auteurs, Euripide en a fait 75 ou 92; il paroit qu'on doit ſe déterminer pour le premier nombre. On trouve auſſi des différences ſur le nombre des prix qu'ils remportèrent.

par

par les vaines tentatives de leurs rivaux & de leurs ſucceſſeurs.

Quoique la comédie ait la même origine que la tragédie, ſon hiſtoire, moins connue, indique des révolutions dont nous ignorons les détails, & des découvertes dont elle nous cache les auteurs.

Née, vers la 50e. olympiade*, dans les bourgs de l'Attique, aſſortie aux mœurs groſſières des habitans de la campagne, elle n'oſoit approcher de la capitale; & ſi par haſard des troupes d'acteurs indépendans, s'y gliſſoient pour jouer ces farces indécentes, ils étoient moins autoriſés que tolérés par le gouvernement. Ce ne fut qu'après une longue enfance qu'elle prit tout-à-coup ſon accroiſſement en Sicile. Au lieu d'un recueil de ſcènes ſans liaiſons & ſans ſuite, le philoſophe Epicharme établit une action, en lia toutes les parties, la traita dans une juſte étendue, & la conduiſit ſans écart juſqu'à la fin. Ses pièces, aſſujetties aux mêmes lois que la tragédie, furent connues en Grèce; elles y ſervirent de modèles, & la comédie y partagea bientôt avec ſa rivale, les ſuffrages du public, & l'hommage que l'on doit aux talens. Les Athéniens ſur-tout l'accueillirent avec les tranſports qu'auroit excités la nouvelle d'une victoire.

Pluſieurs d'entre eux s'exercèrent dans ce genre, & leurs noms décorent la liſte nombreuſe de ceux qui, depuis Epicharme juſqu'à nos jours, s'y ſont diſtingués. Tels furent, parmi les plus anciens, Magnès, Cratinus, Cratès, Phérécrate, Eupolis & Ariſtophane, mort environ 30 ans avant mon arrivée en Grèce. Ils vécurent tous dans le ſiècle de Périclès.

Des facéties piquantes valurent d'abord des ſuccès brillans à Magnès; il fut enſuite plus ſage & plus modéré, & ſes pièces tombèrent.

Cratinus réuſſiſſoit moins dans l'ordonnance de la fable, que dans la peinture des vices; auſſi amer qu'Archiloque, auſſi énergique qu'Eſchyle il attaqua les particuliers ſans pitié.

Cratès ſe diſtingua par la gaieté de ſes ſaillies, & Phérécrate par la fineſſe des ſiennes: tous deux réuſſirent dans la partie de l'invention, & s'abſtinrent des perſonnalités.

Eupolis revint à la manière de Cratinus: mais il a plus d'élévation & d'aménité que lui. Ariſtophane, avec moins de fiel que Cratinus, avec moins d'agrémens qu'Eupolis, tempera ſouvent l'amertume de l'un par les graces de l'autre.

* Vers l'an 580 avant J. C.

Si l'on s'en rapportoit aux titres des pièces qui nous reſtent de leur temps, il ſeroit difficile de concevoir l'idée qu'on ſe faiſoit alors de la comédie. Voici quelques uns de ces titres: Prométhée, Triptolème, Bacchus, les Bacchantes, le faux Hercule, les noces d'Hébé, les Danaïdes, Niobé, Amphiaraüs, le naufrage d'Ulyſſe, l'âge d'or, les hommes ſauvages, le ciel, les ſaiſons, la terre & la mer, les cicognes, les oiſeaux, les abeilles, les grenouilles, les nuées, les chèvres, les lois, les peintres, les Pythagoriciens, les déſerteurs, les amis, les flatteurs, les efféminés.

La lecture de ces pièces prouve clairement que leurs auteurs n'eurent pour objet que de plaire à la multitude, que tous les moyens leur parurent indifférens, & qu'ils employèrent tour-à-tour la parodie, l'allégorie & la ſatire, ſoutenues des images les plus obſcènes, et des expreſſions les plus groſſières.

Ils traitèrent, avec des couleurs différentes, les mêmes ſujets que les poëtes tragiques. On pleuroit à la Niobé d'Euripide, on rioit à celle d'Ariſtophane; les dieux et les héros furent traveſtis, le ridicule naquit du contraſte de leur déguiſement avec leur dignité: diverſes pièces portèrent le nom de Bacchus et d'Hercule; en parodiant leur caractère, on ſe permettoit d'expoſer à la riſée de la populace, l'exceſſive poltronnerie du premier, et l'énorme voracité du ſecond. Pour aſſouvir la faim de ce dernier, Epicharme décrit en détail, et lui fait ſervir toutes les eſpèces de poiſſons et de coquillages connus de ſon temps.

Le même tour de plaiſanterie ſe montroit dans les ſujets allégoriques, tel que celui de l'âge d'or, dont on relevoit les avantages. Cet heureux ſiècle, diſoient les uns, n'avoit beſoin ni d'eſclaves ni d'ouvriers; les fleuves rouloient un jus délicieux et nourriſſant; des torrens de vin déſcendoient du ciel en forme de pluie; l'homme, aſſis à l'ombre des arbres chargés de fruits, voyoit les oiſeaux, rôtis et aſſaiſonnés, voler autour de lui, et le prier de les recevoir dans ſon ſein. Il reviendra ce temps, diſoit un autre, où j'ordonnerai au couvert de ſe dreſſer de ſoi-même; à la bouteille, de me verſer du vin; au poiſſon à demi cuit, de ſe retourner de l'autre côté, et de s'arroſer de quelques gouttes d'huile.

De pareilles images s'adreſſoient à cette claſſe de citoyens, qui, ne pouvant jouir des agrémens de la vie, aime à ſuppoſer qu'ils ne lui ont pas toujours été, et qu'ils ne lui ſeront pas toujours interdits. C'eſt auſſi par déférence pour elle, que les auteurs les plus célèbres, tantôt prêtoient à leurs acteurs des habillemens, des geſtes et des expreſſions déshonnêtes,

tantôt

tantôt mettoient dans leur bouche des injures atroces contre des particuliers.

Nous avons vu que quelques uns, traitant un ſujet dans ſa généralité, s'abſtinrent de toute injure perſonnelle. Mais d'autres furent aſſez perfides pour confondre les défauts avec les vices, & le mérite avec le ridicule : eſpions dans la ſociété, délateurs ſur le théatre, ils livrèrent les réputations éclatantes à la malignité de la multitude, les fortunes bien ou mal acquiſes à ſa jalouſie. Point de citoyen aſſez élevé, point d'aſſez mépriſable, qui fût à l'abri de leurs coups ; quelquefois déſigné par des alluſions faciles à ſaiſir, il le fut encore plus ſouvent par ſon nom, & par les traits de ſon viſage empreints ſur le maſque de l'acteur. Nous avons une pièce où Timocréon joue à-la-fois Thémiſtocle & Simonide ; il nous en reſte pluſieurs contre un faiſeur de lampes, nommé Hyperbolus, qui, par ſes intrigues, s'étoit élevé aux magiſtratures.

Les auteurs de ces ſatyres recouroient à l'impoſture, pour ſatisfaire leur haine ; à de ſales injures, pour ſatisfaire le petit peuple. Le poiſon à la main, ils parcouroient les différentes claſſes de citoyens & l'intérieur des maiſons, pour expoſer au jour des horreurs qu'il n'avoit pas éclairées. D'autres fois ils ſe déchaînoient contre les philoſophes, contre les poëtes tragiques, contre leurs propres rivaux.

Comme les premiers les accabloient de leur mépris, la comédie eſſaya de les rendre ſuſpects au gouvernement, & ridicules aux yeux de la multitude. C'eſt ainſi que, dans la perſonne de Socrate, la vertu fut plus d'une fois immolée ſur le théatre, & qu'Ariſtophane, dans une de ſes pièces, prit le parti de parodier le plan d'une république parfaite, telle que l'ont conçue Protagoras & Platon.

Dans le même temps, la comédie citoit à ſon tribunal tous ceux qui dévouoient leurs talens à la tragédie. Tantôt elle relevoit avec aigreur les défauts de leurs perſonnes, ou de leurs ouvrages ; tantot elle parodioit d'une manière piquante, leurs vers, leurs penſées & leurs ſentimens. Euripide fut toute ſa vie pourſuivi par Ariſtophane, & les mêmes ſpectateurs couronnèrent les pièces du premier, & la critique qu'en faiſoit le ſecond.

Enfin la jalouſie éclatoit encore plus entre ceux qui couroient la même carrière. Ariſtophane avoit reproché à Cratinus ſon amour pour le vin, l'affoibliſſement de ſon eſprit, & d'autres défauts attachés à la vieilleſſe. Cratinus, pour ſe venger, releva les plagiats de ſon ennemi, & l'accuſa de s'être paré des dépouilles d'Eupolis.

Au milieu de tant de combats honteux pour les lettres, Cratinus conçut, & Ariſtophane exécuta le projet d'étendre le domaine de la comédie. Ce dernier, accuſé par Créon d'uſurper le titre de citoyen, rappela dans ſa défenſe deux vers qu'Homère place dans la bouche de Télémaque, & les parodia de la manière ſuivante :

Je ſuis fils de Philippe, à ce que dit ma mère.
Pour moi je n'en ſais rien. Qui ſait quel eſt ſon père ?

Ce trait l'ayant maintenu dans ſon état, il ne reſpira que la vengeance. Animé, comme il le dit lui-même, du courage d'Hercule, il compoſa contre Créon une pièce pleine de fiel & d'outrages. Comme aucun ouvrier n'oſa déſſiner le maſque d'un homme ſi redoutable, ni aucun acteur ſe charger de ſon rôle ; le poëte, obligé de monter lui-même ſur le théatre, le viſage barbouillé de lie, eut le plaiſir de voir la multitude approuver, avec éclat, les traits ſanglans qu'il lançoit contre un chef qu'elle adoroit, & les injures piquantes qu'il haſardoit contre elle.

Ce ſuccès l'enhardit ; il traita dans des ſujets allégoriques, les intérêts les plus importans de la république. Tantôt, il y montroit la néceſſité de terminer une guerre longue & ruineuſe ; tantôt, il s'élevoit contre la corruption des chefs, contre les diſſentions du Sénat, contre l'ineptie du peuple dans ſes choix & dans ſes délibérations. Deux acteurs excellens, Calliſtrate & Philonide, ſecondèrent ſes efforts : à l'aſpect du premier, on prévoyoit que la pièce ne rouloit que ſur les vices particuliers ; du ſecond, qu'elle frondoit ceux de l'adminiſtration.

Cependant la plus ſaine partie de la nation murmuroit, & quelquefois avec ſuccès, contre les entrepriſes de la comédie. Un premier décret en avoit interdit la repréſentation ; dans un ſecond, on défendoit de nommer perſonne ; & dans un troiſième, d'attaquer les magiſtrats. Mais ces décrets étoient bientôt oubliés ou révoqués ; ils ſembloient donner atteinte à la nature du gouvernement, & d'ailleurs le peuple ne pouvoit plus ſe paſſer d'un ſpectacle qui étaloit contre les objets de ſa jalouſie, toutes les injures & toutes les obſcénités de la langue.

Vers la fin de la guerre du Péloponèſe, un petit nombre de citoyens s'étant emparés du pouvoir, leur premier ſoin fut de réprimer la licence des poëtes, & de permettre à la perſonne léſée de les traduire en juſtice. La terreur qu'inſpirèrent ces hommes puiſſans, produiſit dans la comédie une révolution ſoudaine. Le chœur diſparut, parce que les gens riches, effrayés, ne voulurent point ſe charger du ſoin de le dreſſer, & de fournir à ſon entretien ; plus de ſatire directe contre les particuliers,

particuliers, ni d'invectives contre les chefs de l'état, ni de portraits ſur les maſques. Ariſtophane lui-même ſe ſoumit à la réforme dans ſes dernières pièces: ceux qui le ſuivirent de près, tels qu'Eubulus, Antiphane & pluſieurs autres, reſpectèrent les règles de la bienſéance. Le malheur d'Anaxandride leur apprit à ne plus s'en écarter; il avoit parodié ces paroles d'une pièce d'Euripide: *La nature donne ſes ordres; & s'inquiète peu de nos lois.* Anaxandride, ayant ſubſtitué le mot *ville* à celui de *nature*, fut condamné à mourir de faim.

C'eſt l'état où ſe trouvoit la comédie, pendant mon ſéjour en Grèce. Quelques uns continuoient à traiter & parodier les ſujets de la fable & de l'hiſtoire: la plupart leur préféroient des ſujets feints; & le même eſprit d'analyſe & d'obſervation qui portoit les philoſophes à recueillir dans la ſociété, ces traits épars dont la réunion caractériſe la grandeur d'ame ou la puſillanimité, engageoit les poëtes à peindre dans le général les ſingularités qui choquent la ſociété, ou les actions qui la déſhonorent.

La comédie étoit devenue un art régulier, puiſque les philoſophes avoient pu la définir. Ils diſoient qu'elle imite, non tous les vices, mais uniquement les vices ſuſceptibles de ridicules. Ils diſoient encore, qu'à l'exemple de la tragédie, elle peut exagérer les caractères, pour les rendre plus frappans.

Quand le chœur reparoiſſoit, ce qui arrivoit rarement, l'on entremêloit, comme autrefois, les intermèdes avec les ſcènes, & le chant avec la déclamation. Quand on le ſupprimoit, l'action étoit plus vraiſemblable, & ſa marche plus rapide; les auteurs parloient une langue que les oreilles délicates pouvoient entendre; & des ſujets bizarres n'expoſoient plus à nos yeux des chœurs d'oiſeaux, de guêpes & d'autres animaux revêtus de leur forme naturelle. On faiſoit tous les jours de nouvelles découvertes dans les égaremens de l'eſprit & du cœur, & il ne manquoit plus qu'un génie qui mit à profit les erreurs des anciens, & les obſervations des modernes.*

Après avoir ſuivi les progrès de la tragédie & de la comédie, il me reſte à parler d'un drame qui réunit à la gravité de la première, la gaieté de la ſeconde; il naquit de même dans les fêtes de Bacchus. Là des chœurs de Silènes & de ſatyres entremêloient de facéties, les hymnes qu'ils chantoient en l'honneur de ce dieu.

Leurs ſuccès donnèrent la première idée de la ſatyre, poëme, où les ſujets les plus ſérieux ſont traités d'une manière à-la-fois touchante & comique.

* Ménandre naquit dans une des dernières années du ſéjour d'Anacharſis en Grèce.

Il eſt diſtingué de la tragédie, par l'eſpèce de perſonnages qu'il admet, par la cataſtrophe qui n'eſt jamais funeſte, par les traits, les bons mots, et les bouffonneries qui font ſon principal mérite; il l'eſt de la comédie, par la nature du ſujet, par le ton de dignité qui règne dans quelques unes de ſes ſcènes, et par l'attention que l'on a d'en écarter les perſonnalités; il l'eſt de l'une & de l'autre par des rhythmes qui lui ſont propres, par la ſimplicité de la fable, par les bornes preſcrites à la durée de l'action: car la ſatyre eſt une petite pièce qu'on donne après la repréſentation des tragédies, pour délaſſer les ſpectateurs.

La ſcène offre aux yeux, des bocages, des montagnes, des grottes & des payſages de toute eſpèce. Les perſonnages du chœur, déguiſés ſous la forme bizarre qu'on attribue aux ſatyres, tantôt, exécutent des danſes vives & ſautillantes, tantôt, dialoguent ou chantent avec les dieux, ou les héros; & de la diverſité des penſées, des ſentimens & des expreſſions, réſulte un contraſte trappant & ſingulier.

Eſchyle eſt celui de tous qui a le mieux réuſſi dans ce genre; Sophocle & Euripide s'y ſont diſtingués, moins pourtant que les poëtes Achéus & Hégémon. Ce dernier ajouta un nouvel agrément au drame ſatyrique, en parodiant de ſcène en ſcène des tragédies connues; ces parodies, que la fineſſe de ſon jeu rendoit très piquantes, furent extrêmement applaudies, & ſouvent couronnées. Un jour qu'il donnoit ſa Gigantomachie, pendant qu'un rire exceſſif s'étoit élevé dans l'aſſemblée, on apprit la défaite de l'armée en Sicile: Hégémon voulut ſe taire; mais les Athéniens, immobiles dans leurs places, ſe couvrirent de leurs manteaux, &, après avoir donné quelques larmes à la perte de leurs parens, ils n'en écoutèrent pas avec moins d'attention le reſte de la pièce. Ils dirent depuis, qu'ils n'avoient point voulu montrer leur foibleſſe, & témoigner leur douleur en préſence des étrangers qui aſſiſtoient au ſpectacle.

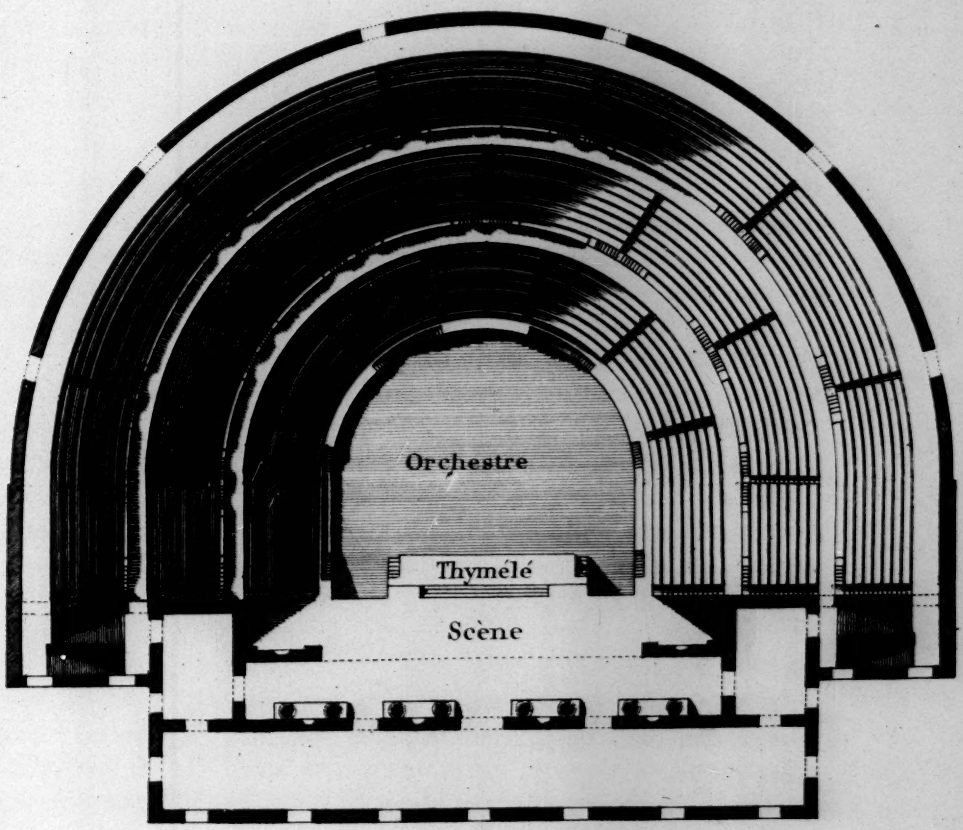
Fin du Chapitre ſoixante-neuvième.

CHAPITRE LXX.

Repréſentation des pièces de théatre à Athènes.

LE théatre fut d'abord conſtruit en bois; il s'écroula pendant qu'on jouoit une pièce d'un ancien auteur, nommé Pratinas: dans la ſuite, on conſtruiſit en pierre celui qui ſubſiſte

ANCIEN THÉÂTRE GREC.



Toises de France.
1 2 3 4 5 10 15 20

Dessiné par M. Foucherot Ingr des Ponts et Chaussées.

ſiſte encore à l'angle ſud-eſt de la citadelle. Si j'entreprenois de le décrire, je ne ſatisferois ni ceux qui l'ont vu, ni ceux qui ne le connoiſſent pas; j'en vais ſeulement donner le plan,* & ajouter quelques remarques à ce que j'ai dit ſur la repréſentation des pièces, dans un de mes précédens chapitres.†

1°. Pendant cette repréſentation, il n'eſt permis à perſonne de reſter au parterre; l'expérience avoit appris que, s'il n'étoit pas abſolument vide, les voix ſe faiſoient moins entendre.

2°. L'avant-ſcène ſe diviſe en deux parties; l'une plus haute, où récitent les acteurs; l'autre plus baſſe, où le chœur ſe tient communément. Cette dernière eſt élevée de dix à 12 piés au-deſſus du parterre, d'où l'on peut y monter. Il eſt facile au chœur placé en cet endroit, de ſe tourner vers les acteurs ou vers les aſſiſtans.

3°. Comme le théatre n'eſt pas couvert, il arrive quelquefois qu'une pluie ſoudaine force les ſpectateurs de ſe réfugier ſous des portiques, & dans des édifices publics qui ſont au voiſinage.

4°. Dans la vaſte enceinte du théatre, on donne ſouvent les combats, ſoit de poëſie, ſoit de muſique ou de danſe, dont les grandes ſolennités ſont accompagnées. Il eſt conſacré à la gloire, & cependant on y a vu, dans un même jour, une pièce d'Euripide ſuivie d'un ſpectacle de pantins.

On ne donne des tragédies & des comédies que dans trois fêtes conſacrées à Bacchus; la première ſe célèbre au Pirée, & c'eſt là qu'on a repréſenté, pour la première fois, quelques unes des pièces d'Euripide.

La ſeconde, nommée *les Choès*, ou *les Lénéènes*, tombe au 12e. du mois antheſtérion,‡ & ne dure qu'un jour. Comme la permiſſion d'y aſſiſter n'eſt accordée qu'aux habitans de l'Attique, les auteurs réſervent leurs nouvelles pièces pour les grandes Dionyſiaques qui reviennent un mois après, & qui attirent de toutes parts une infinité de ſpectateurs. Elles commencent le 12 du mois élaphébolion,§ & durent pluſieurs jours, pendant leſquels on repréſente les pièces deſtinées au concours.

La victoire coûtoit plus d'efforts autrefois qu'aujourd'hui. Un auteur oppoſoit à ſon adverſaire trois tragédies, & une de ces petites pièces qu'on nomme ſatyres. C'eſt avec de ſi grandes forces que ſe livrèrent ces combats fameux, où Pra-

* Voyez le plan du théatre.

† Voyez le chapitre XI. de cet ouvrage.

‡ Ce mois commençoit quelquefois dans les derniers jours de janvier, & pour l'ordinaire dans les premiers jours de février.

§ Le commencement de ce mois tomboit rarement dans les derniers jours de février, communément dans les premiers jours de mars.

tinas

tinas l'emporta ſur Eſchyle & ſur Chœrilus, Sophocle ſur Eſchyle, Philoclès ſur Sophocle, Euphorion ſur Sophocle & ſur Euripide, ce dernier ſur Iophon & ſur Ion, Xénoclès ſur Euripide.

On prétend que, ſuivant le nombre des concurrens, les auteurs de tragédies, traités alors comme le ſont encore aujourd'hui les orateurs, devoient régler la durée de leurs pièces, ſur la chûte ſucceſſive des gouttes d'eau qui s'échappoient d'un inſtrument nommé clepſydre. Quoi qu'il en ſoit, Sophocle ſe laſſa de multiplier les moyens de vaincre ; il eſſaya de ne préſenter qu'une ſeule pièce ; & cet uſage, reçu de tous les temps pour la comédie, s'établit inſenſiblement à l'égard de la tragédie.

Dans les fêtes qui ſe terminent en un jour, on repréſente maintenant cinq ou ſix drames, ſoit tragédies, ſoit comédies. Mais dans les grandes Dionyſiaques qui durent plus longtemps, on en donne douze ou quinze, & quelquefois davantage ; leur repréſentation commence de très bonne heure le matin, & dure quelquefois toute la journée.

C'eſt au premier des Archontes que les pièces ſont d'abord préſentées : c'eſt à lui qu'il appartient de les recevoir ou de les rejetter. Les mauvais auteurs ſollicitent humblement ſa protection. Ils ſont tranſportés de joie, quand il leur eſt favorable ; ils ſe conſolent du refus, par des épigrammes contre lui, & bien mieux encore, par l'exemple de Sophocle qui fut exclus d'un concours, où l'on ne rougit pas d'admettre un des plus médiocres poëtes de ſon temps.

La couronne n'eſt pas décernée au gré d'une aſſemblée tumultueuſe ; le magiſtrat qui préſide aux fêtes, fait tirer au ſort un petit nombre de juges*, qui s'obligent par ſerment de juger ſans partialité ; c'eſt ce moment que ſaiſiſſent les partiſans & les ennemis d'un auteur. Quelquefois en effet la multitude ſoulevée par leurs intrigues, annonce ſon choix d'avance, s'oppoſe avec fureur à la création du nouveau tribunal, ou contraint les juges à ſouſcrire à ſes déciſions.

Outre le nom du vainqueur, on proclame ceux des deux concurrens qui l'ont approché de plus près. Pour lui, comblé des applaudiſſemens qu'il a reçus au théatre, & que le chœur avoit ſollicités à la fin de la pièce, il ſe voit ſouvent accompagné juſqu'à ſa maiſon, par une partie des ſpectateurs ; &, pour l'ordinaire, il donne une fête à ſes amis.

Après la victoire, une pièce ne peut plus concourir ; elle ne le doit, après la défaite, qu'avec des changemens conſidé-

* Il ne m'a pas été poſſible de fixer le nombre des juges. J'en ai compté quelquefois cinq, quelquefois ſept, et d'autres fois davantage.

rables.

tables. Au mépris de ce règlement, un ancien décret de peuple, permit à tout poëte d'aſpirer à la couronne, avec une pièce d'Eſchyle, retouchée & corrigée, comme il le jugeroit à propos, & ce moyen a ſouvent réuſſi. Autoriſé par cet exemple, Ariſtophane obtint l'honneur de préſenter au combat une pièce déjà couronnée. On reprit dans la ſuite, avec les pièces d'Eſchyle, celles de Sophocle & d'Euripide ; & comme leur ſupériorité, devenue de jour en jour plus ſenſible, écartoit beaucoup de concurrens, l'orateur Lycurgue, lors de mon départ d'Athènes, comptoit propoſer au peuple d'en interdire déſormais la repréſentation, mais d'en conſerver des copies exactes dans un dépôt, de les faire réciter tous les ans en public, & d'élever des ſtatues à leurs auteurs.

On diſtingue deux ſortes d'acteurs ; ceux qui ſont ſpécialement chargés de ſuivre le fil de l'action, & ceux qui compoſent le chœur. Pour mieux expliquer leurs fonctions réciproques, je vais donner une idée de la coupe des pièces.

Outre les parties qui conſtituent l'eſſence d'un drame, & qui ſont la fable, les mœurs, la diction, les penſées, la muſique & le ſpectacle, il faut conſidérer encore celles qui la partagent dans ſon étendue ; & telles ſont, le prologue, l'épiſode, l'exode & le chœur.

Le prologue commence avec la pièce, & ſe termine au premier intermède, ou entre-acte ; l'épiſode en général va depuis le premier juſqu'au dernier des intermèdes ; l'exode comprend tout ce qui ſe dit après le dernier intermède. C'eſt dans la première de ces parties que ſe fait l'expoſition, & que commence quelquefois le nœud ; l'action ſe développe dans la ſeconde ; elle ſe dénoue dans la troiſième. Ces trois parties n'ont aucune proportion entre elles ; dans l'Œdipe à Colone de Sophocle, qui contient 1862 vers, le prologue ſeul en renferme 700.

Le théatre n'eſt jamais vide : le chœur s'y préſente quelquefois à la première ſcène ; s'il y paroit plus tard, il doit être naturellement amené ; s'il en ſort, ce n'eſt que pour quelques inſtans, et pour une cauſe légitime.

L'action n'offre qu'un tiſſu de ſcènes, coupées par des intermèdes, dont le nombre eſt laiſſé au choix des poëtes ; pluſieurs pièces en ont quatre ; d'autres, cinq ou ſix. Je n'en trouve que trois dans l'Hécube d'Euripide, et dans l'Electre de Sophocle ; que deux dans l'Oreſte du premier ; qu'un ſeul dans le Philoctète du ſecond. Les intervalles compris entre deux intermèdes, ſont plus ou moins étendus ; les uns n'ont qu'une ſcène, les autres en contiennent pluſieurs. On voit

par-là

par-là que la coupe d'une pièce et la diſtribution de ſes parties, dépendent uniquement de la volonté du poëte.

Ce qui caractériſe proprement l'intermède, c'eſt lorſque les choriſtes ſont cenſés être ſeuls, et chantent tous enſemble. Si par haſard, dans ces occaſions, ils ſe trouvent ſur le théatre avec quelqu'un des perſonnages de la ſcène précédente, ils ne lui adreſſent point la parole, ou n'en exigent aucune réponſe.

Le chœur, ſuivant que le ſujet l'exige, eſt compoſé d'hommes ou de femmes, de vieillards ou de jeunes gens, de citoyens ou d'eſclaves, de prêtres, de ſoldats, &c. toujours au nombre de 15 dans la tragédie, de 24 dans la comédie; toujours d'un état inférieur à celui des principaux perſonnages de la pièce. Comme, pour l'ordinaire, il repréſente le peuple, ou que du moins il en fait partie, il eſt défendu aux étrangers, même établis dans Athènes, d'y prendre un rôle, par la même raiſon qu'il leur eſt défendu d'aſſiſter à l'aſſemblée générale de la nation.

Les choriſtes arrivent ſur le théatre, précédés d'un joueur de flûte qui règle leurs pas, quelquefois l'un après l'autre, plus ſouvent ſur 5 de front & 3 de hauteur, quand il s'agit d'une tragédie; ſur 4 de front, & 6 de hauteur, ou dans un ordre inverſe, quand il eſt queſtion d'une comédie.

Dans le courant de la pièce, tantôt, le chœur exerce la fonction d'acteur, tantôt, il forme l'intermède. Sous le premier aſpect, il ſe mêle dans l'action; il chante ou déclame avec les perſonnages: ſon coryphée lui ſert d'interprète*. En certaines

* Les anciens ne nous ont laiſſé ſur ce ſujet que de foibles lumières; & les critiques modernes ſe ſont partagés, quand ils ont entrepris de l'éclaircir.

On a prétendu que les ſcènes étoient chantées; on a dit qu'elles n'étoient que déclamées; quelques uns ont ajouté qu'on notoit la déclamation. Je vais donner en peu de mots le réſultat de mes recherches.

1°. *On déclamoit ſouvent dans les ſcènes.* Ariſtote, parlant des moyens dont certains genres de poëſie ſe ſervent pour imiter, dit que les dithyrambes, les nomes, la tragédie & la comédie, emploient le rhythme, le chant & le vers, avec cette différence que les dithyrambes & les nomes les emploient tous trois enſemble, au lieu que la tragédie & la comédie les emploient ſéparément; & plus bas il dit, que, dans une même pièce, la tragédie emploie quelquefois le vers ſeul, & quelquefois le vers accompagné du chant.

On ſait que les ſcènes étoient communément compoſées de vers iambes, parce que cette eſpèce de vers eſt la plus propre au dialogue. Or, Plutarque, parlant de l'exécution muſicale des vers iambes, dit que, dans la tragédie, les uns ſont récités pendant le jeu des inſtrumens, tandis que les autres ſe chantent. La déclamation étoit donc admiſe dans les ſcènes.

2°. *On chantoit ſouvent dans les ſcènes.* A la preuve tirée du précédent paſſage de Plutarque, j'ajoute les preuves ſuivantes. Ariſtote aſſure que les modes ou tons hypodorien & hypophrygien étoient employés dans les ſcènes, quoiqu'ils ne le fuſſent pas dans les chœurs. Qu'Hécube & Andromaque

certaines occaſions, il ſe partage en deux groupes, dirigés par deux chefs qui racontent quelques circonſtances de l'action,

dromaque chantent ſur le théatre, dit Lucien, on peut le leur pardonner. Mais qu'Hercule s'oublie au point de chanter, c'eſt une choſe intolérable. Les perſonnages d'une pièce chantoient donc en certaines occaſions.

3°. *La déclamation n'avoit jamais lieu dans les intermèdes; mais tout le chœur y chantoit.* Cette propoſition n'eſt point conteſtée.

4°. *Le chœur chantoit quelquefois dans le courant d'une ſcène.* Je le prouve par ce paſſage de Pollux: „ Lorſqu'au lieu d'un quatrième acteur, „ on fait chanter quelqu'un du chœur, &c. „ par ce paſſage d'Horace: „ Que le chœur ne chante rien entre les intermèdes, qui ne ſe lie étroite- „ ment à l'action; „ par quantité d'exemples, dont il ſuffit de citer les ſuivans: voyez dans l'Agamemnon d'Eſchyle, depuis le vers 1099, juſqu'au vers 1186; dans l'Hippolyte d'Euripide, depuis le vers 58 juſqu'au vers 72; dans l'Oreſte du même, depuis le vers 140 juſqu'au vers 207, &c.

5°. *Le chœur, ou plutôt ſon coryphée, dialoguoit quelquefois avec les acteurs, & ce dialogue n'étoit que déclamé.* C'eſt ce qui arrivoit ſur-tout lorſqu'on lui demandoit des éclairciſſemens, ou que lui-même en demandoit à l'un des perſonnages; en un mot, toutes les fois qu'il participoit immédiatement à l'action. Voyez dans la Médée d'Euripide, vers 811; dans les Suppliantes du même, vers 634; dans l'Iphigénie en Aulide du même, vers 917, &c.

Les première ſcènes de l'Ajax de Sophocle ſuffiront, ſi je ne me trompe, pour indiquer l'emploi ſucceſſif qu'on y faiſoit de la déclamation & du chant.

Scène première, *Minerve & Ulyſſe*; ſcène ſeconde, *les mêmes & Ajax*; ſcène troiſième, *Minerve & Ulyſſe*. Ces trois ſcènes forment l'expoſition du ſujet. Minerve apprend à Ulyſſe qu'Ajax, dans un accès de fureur, vient d'égorger les troupeaux & les bergers, croyant immoler à ſa vengeance les principaux chefs de l'armée. C'eſt un fait: il eſt raconté en vers iambes, & j'en conclus que les trois ſcènes étoient déclamées.

Minerve & Ulyſſe ſortent; le chœur arrive: il eſt compoſé de Salaminiens qui déplorent le malheur de leur ſouverain, dont on leur a raconté les fureurs; il doute, il cherche à s'éclaircir. Il ne s'exprime point en vers iambes; ſon ſtyle eſt figuré. Il eſt ſeul, il fait entendre une ſtrophe & une antiſtrophe, l'une & l'autre contenant le même nombre de vers. C'eſt donc là ce qu'Ariſtote appelle le premier diſcours de tout le chœur, & par conſéquent le premier intermède, toujours chanté par toutes les voix du chœur.

Après l'intermède, ſcène première, *Tecmeſſe & le chœur*. Cette ſcène, qui va depuis le vers 200 juſqu'au 347, eſt comme diviſée en deux parties. Dans la première, qui contient 62 vers, Tecmeſſe confirme la nouvelle des fureurs d'Ajax: plainte de ſa part, ainſi que de la part du chœur. Les vers ſont anapeſtes. On y trouve pour le chœur une ſtrophe, à laquelle correſpond une antiſtrophe, parfaitement ſemblable pour le nombre & l'eſpèce de vers. Je penſe que tout cela étoit chanté. La ſeconde partie de la ſcène étoit ſans doute déclamée. Elle n'eſt compoſée que de vers iambes. Le chœur interroge Tecmeſſe, qui entre dans de plus grands détails ſur l'action d'Ajax. On entend les cris d'Ajax; on ouvre la porte de ſa tente; il paroit.

Scène ſeconde, *Ajax Tecmeſſe & le chœur*. Cette ſcène comme la précédente, étoit en partie chantée & en partie déclamée. Ajax (vers 348) chante quatre ſtrophes, avec leurs antiſtrophes correſpondantes. Tecmeſſe & le chœur lui répondent par deux ou trois vers iambes, qui devoient être chantés, comme je le dirai bientôt. Après la dernière antiſtrophe & la

réponſe

tion, ou ſe communiquent leurs craintes & leurs eſpérances ; ces ſortes de ſcènes, qui ſont preſque toujours chantées, ſe terminent quelquefois par la réunion des deux parties du chœur. Sous le ſecond aſpect, il ſe contente de gémir ſur les malheurs de l'humanité, ou d'implorer l'aſſiſtance des dieux en faveur du perſonnage qui l'intéreſſe.

Pendant les ſcènes, le chœur ſort rarement de ſa place ; dans les intermèdes, et ſurtout dans le premier, il exécute

réponſe du chœur, commencent, au vers 430, des iambes qui continuent juſqu'au vers 600, ou plutôt 595. C'eſt là que ce prince, revenu de ſon délire, laiſſe préſſentir à Tecmeſſe & au chœur le parti qu'il a pris de terminer ſes jours : on le preſſe d'y renoncer ; il demande ſon fils ; il le prend entre ſes bras, & lui adreſſe un diſcours touchant. Tout cela eſt déclamé. Tecmeſſe ſort avec ſon enfant. Ajax reſte ſur le théatre ; mais il garde un profond ſilence, pendant que le chœur exécute le ſecond intermède.

D'après cette analyſe, que je pourrois pouſſer plus loin, il eſt viſible que le chœur étoit enviſagé ſous deux aſpects différens, ſuivant les deux eſpèces de fonctions qu'il avoit à remplir. Dans les intermèdes, qui tenoient lieu de nos entre-actes, toutes les voix ſe réuniſſoient & chantoient enſemble ; dans les ſcènes, où il ſe mêloit à l'action, il étoit repréſenté par ſon coryphée. Voila pourquoi Ariſtote & Horace ont dit que le chœur faiſoit l'office d'un acteur.

6°. *A quels ſignes peut-on diſtinguer les parties du drame qui ſe chantoient, d'avec celles qu'on ſe contentoit de réciter ?* Je ne puis donner ici des règles applicables à tous les cas. Il m'a paru ſeulement que la déclamation avoit lieu toutes les fois que les interlocuteurs, en ſuivant le fil de l'action ſans l'intervention du chœur, s'exprimoient en une longue ſuite d'iambes, à la tête deſquels les ſcholiaſtes ont écrit ce mot : IAMBOI. Je croirois volontiers que tous les autres vers étoient chantés ; mais je ne l'aſſure point. Ce qu'on peut affirmer en général, c'eſt que les premiers auteurs s'appliquoient plus à la mélopée que ne firent leurs ſucceſſeurs : la raiſon en eſt ſenſible. Les poëmes dramatiques tirant leur origine de ces troupes de farceurs qui parcouroient l'Attique, il étoit naturel que le chant fût regardé comme la principale partie de la tragédie naiſſante : de-là vient ſans doute qu'il domine plus dans les pièces d'Eſchyle & de Phrynichus ſon contemporain, que dans celles d'Euripide & de Sophocle.

Plus haut, d'après le témoignage de Plutarque, j'ai dit que les vers iambes ſe chantoient quelquefois, lorſque le chœur faiſoit l'office d'acteur. Nous trouvons en effet de ces vers dans des ſtances irrégulières & ſoumiſes au chant. Eſchyle les a ſouvent employés dans des ſcènes modulées. Je cite pour exemple celle du roi d'Argos & du chœur dans la pièce des Suppliantes, vers 352 : le chœur chante des ſtrophes & des antiſtrophes correſpondantes ; le roi répond cinq fois, & chaque fois par cinq vers iambes : preuve, ſi je ne me trompe, que toutes ſes réponſes étoient ſur le même air. Voyez des exemples ſemblables dans les pièces du même auteur ; dans celle des Sept chefs, vers 209 & 692 ; dans celle des Perſes, vers 256 ; dans celle d'Agamemnon, vers 1099 ; dans celle des Suppliantes, vers 747 & 833.

7°. *La déclamation étoit-elle notée ?* L'abbé Dubos l'a prétendu. Il a été réfuté dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. On y prouve que l'inſtrument dont la voix de l'acteur étoit accompagnée, n'étoit deſtiné qu'à ſoutenir de temps en temps la voix, & l'empêcher de monter trop haut ou de deſcendre trop bas.

différentes

différentes évolutions au ſon de la flûte. Les vers qu'il chante ſont, comme ceux des odes, diſpoſés en ſtrophes, antiſtrophe, épodes, &c.; chaque antiſtrophe répond à une ſtrophe, ſoit pour la meſure et le nombre des vers, ſoit pour la nature du chant. Les choriſtes, à la première ſtrophe, vont de droite à gauche; à la première antiſtrophe, de gauche à droite, dans un temps égal, et répétant le même air, ſur d'autres paroles. Ils s'arrêtent enſuite, et, tournés vers les ſpectateurs, ils font entendre une nouvelle mélodie. Souvent ils recommencent les mêmes évolutions, avec des différences ſenſibles pour les paroles & la muſique, mais toujours avec la même correſpondance entre la marche & la contre-marche. Je ne cite ici que la pratique générale; car c'eſt principalement dans cette partie du drame, que le poëte étale volontiers les variétés du rhythme & de la mélodie.

Il faut, à chaque tragédie, trois acteurs, pour les trois premiers rôles; le principal Archonte les fait tirer au ſort, et leur aſſigne en conſéquence la pièce où ils doivent jouer. L'auteur n'a le privilège de les choiſir que lorſqu'il a mérité la couronne dans une des fêtes précédentes.

Les mêmes acteurs jouent quelquefois dans la tragédie & dans la comédie; mais on en voit rarement qui excellent dans les deux genres. Il eſt inutile d'avertir que tel a toujours brillé dans les premiers rôles, que tel autre ne s'eſt jamais élevé au-deſſus des troiſièmes, et qu'il eſt des rôles qui exigent une force extraordinaire, comme celui d'Ajax furieux. Quelques acteurs, pour donner à leur corps plus de vigueur et de ſouplеſſe, vont, dans les paleſtres, s'exercer avec les jeunes athlètes; d'autres, pour rendre leur voix plus libre et plus ſonore, ont l'attention d'obſerver un régime auſtère.

On donne des gages conſidérables aux acteurs qui ont acquis une grande célébrité. J'ai vu Polus gagner un talent en deux jours*: leur ſalaire ſe règle ſur le nombre des pièces qu'ils jouent. Dès qu'ils ſe diſtinguent ſur le théatre d'Athènes, ils ſont recherchés des principales villes de la Grèce; elles les appellent pour concourir à l'ornement de leurs fêtes, et, s'ils manquent aux engagemens qu'ils ont ſoucrits, ils ſont obligés de payer une ſomme ſtipulée dans le traité; d'un autre côté, la république les condamne à une ſorte d'amende, quand ils s'abſentent pendant ſes ſolennités.

Le premier acteur doit tellement ſe diſtinguer des deux autres, et ſur-tout du troiſième, qui eſt à ſes gages, que ceux-ci, fuſſent-ils doués de la plus belle voix, ſont obligés

* 5400 livres.

de la ménager, pour ne pas éclipſer la ſienne. Théodore, qui, de mon temps, jouoit toujours le premier rôle, ne permettoit pas aux deux acteurs ſubalternes de parler avant lui, et de prévenir le public en leur faveur. Ce n'étoit que dans le cas où il cédoit au troiſième un rôle principal, tel que celui de roi, qu'il vouloit bien oublier ſa prééminence.

La tragédie n'emploie communément dans les ſcènes, que le vers ïambe, eſpèce de vers que la nature ſemble indiquer, en le ramenant ſouvent dans la converſation ; mais, dans les chœurs, elle admet la plupart des formes qui enrichiſſent la poëſie lyrique. L'attention du ſpectateur, ſans ceſſe réveillée par cette variété de rhythmes, ne l'eſt pas moins par la diverſité des ſons affectés aux paroles dont les unes ſont accompagnées du chant, & les autres ſimplement récitées.

On chante dans les intermèdes ; on déclame dans les ſcènes, toutes les fois que le chœur garde le ſilence ; mais quand il dialogue avec les acteurs, alors, ou ſon coryphée récite avec eux, ou ils chantent eux-mêmes alternativement avec le chœur.

Dans le chant, la voix eſt dirigée par la flûte ; elle l'eſt dans la déclamation par une lyre qui l'empêche de tomber, & qui donne ſucceſſivement la quarte, la quinte & l'octave* ; ce ſont en effet les conſonnances que la voix fait le plus ſouvent entendre dans la converſation ou ſoutenue ou familière†.

* Je ſuppoſe que c'eſt ce qu'on appeloit lyre de Mercure.

† Vitruve rapporte que ſous les gradins où devoient s'aſſeoir les ſpectateurs, les architectes grecs ménageoient de petites cellules entr'ouvertes, & qu'ils y plaçoient des vaſes d'airain, deſtinés à recevoir dans leur cavité les ſons qui venoient de la ſcène, & à les rendre d'une manière forte, claire & harmonieuſe. Ces vaſes, montés à la quarte, à la quinte, à l'octave l'un de l'autre, avoient donc les mêmes proportions entre eux, qu'avoient entre elles les cordes de la lyre qui ſoutenoit la voix ; mais l'effet n'en étoit pas le même. La lyre indiquoit & ſoutenoit le ton ; les vaſes ne pouvoient que le reproduire & le prolonger ; & quel avantage réſultoit-il de cette ſuite d'échos dont rien n'amortiſſoit le ſon ? Je l'ignore, & c'eſt ce qui m'a engagé à n'en pas parler dansle texte de mon ouvrage. J'avois une autre raiſon : rien ne prouve que les Athéniens aient employé ce moyen. Ariſtote ſe fait ces queſtions : Pourquoi une maiſon eſt-elle plus réſonnante quand elle vient d'être reblanchie, quand on y enfouit des vaſes vides, quand il s'y trouve des puits & des cavités ſemblables ? Ses réponſes ſont inutiles à rapporter ; mais il auroit certainement cité les vaſes du théatre, s'il les avoit connus. Mummius en trouva au théatre de Corinthe ; ce fut deux cents ans après l'époque que j'ai choiſie. L'uſage s'en introduiſit enſuite en pluſieurs villes de la Grèce & de l'Italie, où l'on ſubſtituoit quelquefois des vaſes de terre cuite aux vaſes d'airain. Rome ne l'adopta jamais ; ſes architectes s'apperçurent ſans doute que ſi d'un côté il rendoit le théatre plus ſonore, d'un autre côté il avoit des inconvéniens qui balançoient cet avantage.

Pendant

Pendant qu'on l'aſſujettit à une intonation convenable, on l'affranchit de la loi ſévère de la meſure; ainſi un acteur peut ralentir ou preſſer la déclamation.

Par rapport au chant, toutes les lois étoient autrefois de rigueur; aujourd'hui on viole impunément celles qui concernent les accents & la quantité. Pour aſſurer l'exécution des autres, le maître du chœur, au défaut du poëte, exerce longtemps les acteurs avant la repréſentation de la pièce; c'eſt lui qui bat la meſure avec les piés, avec les mains, par d'autres moyens, qui donnent le mouvement aux choriſtes attentifs à tous ſes geſtes.

Le chœur obéit plus aiſément à la meſure que les voix ſeules; mais on ne lui fait jamais parcourir certains modes, dont le caractère d'enthouſiaſme n'eſt point aſſorti aux mœurs ſimples & tranquilles de ceux qu'il repréſente: ces modes ſont réſervés pour les principaux perſonnages.

On bannit de la muſique du théatre, les genres qui procèdent par quarts de ton, ou par pluſieurs demi-tons de ſuite, parce qu'ils ne ſont pas aſſez mâles, ou aſſez faciles à parcourir. Le chant eſt précédé d'un prélude exécuté par un ou deux joueurs de flûte.

Le maître du chœur ne ſe borne pas à diriger la voix de ceux qui ſont ſous ſes ordres; il doit encore leur donner des leçons des deux eſpèces de danſes qui conviennent au théatre. L'une eſt la danſe proprement dite; les choriſtes ne l'exécutent que dans certaines pièces, dans certaines occaſions, par exemple, lorſqu'une heureuſe nouvelle les force de s'abandonner aux tranſports de leur joie. L'autre, qui s'eſt introduite fort tard dans la tragédie, eſt celle qui, en réglant les mouvemens & les diverſes inflexions du corps, eſt parvenue à peindre, avec plus de préciſion que la première, les actions, les mœurs & les ſentimens. C'eſt de toutes les imitations, la plus énergique peut-être, parce que ſon éloquence rapide n'eſt pas affoiblie par la parole, exprime tout, en laiſſant tout entrevoir, & n'eſt pas moins propre à ſatisfaire l'eſprit, qu'à remuer le cœur. Auſſi les Grecs, attentifs à multiplier les moyens de ſéduction, n'ont-ils rien négligé pour perfectionner ce premier langage de la nature; chez eux la muſique & la poëſie ſont toujours ſoutenus par le jeu, des acteurs: ce jeu, ſi vif & ſi perſuaſif, anime les diſcours des orateurs, & quelquefois les leçons des philoſophes. On cite encore les noms des poëtes & des muſiciens qui l'ont enrichi de nouvelles figures; & leurs recherches ont produit un art qui ne s'eſt corrompu qu'à force de ſuccès.

Cette ſorte de danſe n'étant, comme l'harmonie, qu'une

ſuite de mouvemens cadencés & de repos expreſſifs, il eſt viſible qu'elle a dû ſe diverſifier, dans les différentes eſpèces de drames. Il faut que celle de la tragédie, annonce des ames qui ſupportent leurs paſſions, leur bonheur, leur infortune, avec la décence & la fermeté qui conviennent à la hauteur de leur caractère; il faut qu'on reconnoiſſe, à l'attitude des acteurs, les modèles que ſuivent les ſculpteurs pour donner de belles poſitions à leurs figures; que les évolutions des chœurs s'exécutent avec l'ordre & la diſcipline des marches militaires; qu'enfin tous les ſignes concourent avec tant de préciſion à l'unité de l'intérêt, qu'il en réſulte un concert auſſi agréable aux yeux qu'aux oreilles.

Les anciens avoient bien ſenti la néceſſité de ce rapport, puiſqu'ils donnèrent à la danſe tragique le nom d'Emmélie, qui déſigne un heureux mélange d'accords nobles & élégans, une belle modulation dans le jeu de tous les perſonnages; & c'eſt en effet ce que j'ai remarqué plus d'une fois, & ſur-tout dans cette pièce d'Eſchyle, où le roi Priam offre une rançon pour obtenir le corps de ſon fils. Le chœur des Troyens proſterné comme lui aux piés du vainqueur d'Hector, laiſſant comme lui échapper dans ſes mouvemens pleins de dignité, les expreſſions de la douleur, de la crainte & de l'eſpérance, fait paſſer, dans l'ame d'Achille & dans celle des ſpectateurs, les ſentimens dont il eſt pénétré.

La danſe de la comédie eſt libre, familière ſouvent, ignoble, plus ſouvent déſhonorée par des licences ſi groſſières, qu'elles révoltent les perſonnes honnêtes, & qu'Ariſtophane lui-même ſe fait un mérite de les avoir bannies de quelques unes de ſes pièces.

Dans le drame qu'on appelle ſatyre, ce jeu eſt vif & tumultueux, mais ſans expreſſion & ſans relation avec les paroles.

Dès que le Grecs eurent connu le prix de la danſe imitative, ils y prirent tant de goût, que les auteurs encouragés par les ſuffrages de la multitude, ne tardèrent pas à la dénaturer. L'abus eſt aujourd'hui parvenu à ſon comble; d'un côté, on veut tout imiter, ou pour mieux dire, tout contrefaire; d'un autre, on n'applaudit plus qu'à des geſtes efféminés & laſcifs, qu'à des mouvemens confus & forcenés. L'acteur Callipide, qui fut ſurnommé le ſinge, a preſque de nos jours introduit ou plutôt autoriſé ce mauvais goût, par la dangereuſe ſupériorité de ſes talens*. Ses ſucceſſeurs, pour l'égaler, ont

* Cet acteur, qui ſe vantoit d'arracher des larmes à tout un auditoire, étoit tellement énorgueilli de ſes ſuccès, qu'ayant rencontré Agéſilas, il s'avança, le ſalua, & s'étant mêlé parmi ceux qui l'accompagnoient, il attendit

ont copié ſes défauts; &, pour le ſurpaſſer, ils les ont outrés. Ils s'agitent & ſe tourmentent, comme ces muſiciens ignorans qui, par des contorſions forcées & bizarres, cherchent en jouant de la flûte, à figurer la route ſinueuſe que trace un diſque en roulant ſur le terrein.

Le peuple, qui ſe laiſſe entraîner par ces froides exagérations ne pardonne point des défauts quelquefois plus excuſables. On le voit par degrés murmurer ſourdement, rire avec éclat, pouſſer des cris tumultueux contre l'acteur, l'accabler de ſifflets, frapper des piés pour l'obliger de quitter la ſcène, lui faire ôter ſon maſque pour jouir de ſa honte, ordonner au héraut d'appeler un autre acteur qui eſt mis à l'amende s'il n'eſt pas préſent, quelquefois même demander qu'on inflige au premier des peines déſhonorantes. Ni l'âge, ni la célébrité, ni de longs ſervices ne ſauroient le garantir de ces rigoureux traitemens; de nouveaux ſuccès peuvent ſeuls l'en dédommager. Car dans l'occaſion on bat des mains, & l'on applaudit avec le même plaiſir & la même fur ur.

Cette alternative de gloire & de déſhonneur l i eſt commune avec l'orateur qui parle dans l'aſſemblée de la nation, avec le profeſſeur qui inſtruit ſes diſciples. Auſſi n'eſt-ce que la médiocrité du talent qui avilit ſa profeſſion. Il jouit de tous les priviléges du citoyen; &, comme il ne doit avoir aucune des taches d'infamie portéee par les lois, il peut parvenir aux emplois les plus honorables. De nos jours, un fameux acteur, nommé Ariſtodême, fut envoyé en ambaſſade auprès de Philippe, roi de Macédoine. D'autres avoient beaucoup de crédit dans l'aſſemblée publique. J'ajoute qu'Eſchyle, Sophocle, Ariſtophane, ne rougirent point de remplir un rôle dans leurs propres pièces.

J'ai vu d'excellens acteurs; j'ai vu Théodore au commencement de ſa carrière, & Polus à la fin de la ſienne. L'expreſſion du premier étoit ſi conforme à la nature, qu'on l'eût pris pour le perſonnage même; le ſecond avoit atteint la perfection de l'art. Jamais un plus bel organe, ne fut réuni à tant d'intelligence & de ſentiment. Dans une tragédie de Sophocle, il jouoit le rôle d'Electre. J'étois préſent. Rien de ſi théatral que la ſituation de cette princeſſe, au moment qu'elle embraſſe l'urne où elle croit que ſont dépoſées les dépouilles

attendit que ce prince lui dit quelque choſe de flatteur; trompé dans ſon eſpérance: „ Roi de Lacédémone, lui dit-il à la fin, eſt-ce que vous ne me „ connoîtriez pas? „ Agéſilas ayant jeté un coup-d'œil ſur lui, ſe contenta de lui demander s'il n'étoit pas Callipide l'hiſtrion. Le talent de l'acteur ne pouvoit plaire au Spartiate. On propoſoit un jour à ce dernier d'entendre un homme qui imitoit parfaitement le chant du roſſignol. „ J'ai „ entendu le roſſignol, „ répondit-il.

d'Oreſte ſon frère. Ce n'étoient plus ici des cendres froides & indifférentes, c'étoient celles même d'un fils que Polus venoit de perdre. Il avoit tiré du tombeau l'urne qui les renfermoit; quand elle lui fut préſentée, quand il la ſaiſit d'une main tremblante, quand, la ſerrant entre ſes bras, il l'approcha de ſon cœur; il fit entendre des accens ſi douloureux, ſi touchans, & d'une ſi terrible vérité, que tout le théatre retentit de cris, & répandit des torrens de larmes ſur la malheureuſe deſtinée du fils, ſur l'affreuſe deſtinée du père.

Les acteurs ont des habits & des attributs aſſortis à leurs rôles. Les rois ceignent leur front d'un diadême; ils s'appuient ſur un ſceptre ſurmonté d'un aigle*, & ſont revêtus de longues robes, où brillent à-la-fois l'or, la pourpre, & toutes les eſpèces de couleurs. Les héros paroiſſent ſouvent couverts d'une peau de lion ou de tigre, armés d'épées, de lances, de carquois, de maſſues; tous ceux qui ſont dans l'infortune, avec un vêtement noir, brun, d'un blanc ſale, & tombant quelquefois en lambeaux; l'âge & le ſexe, l'état & la ſituation actuelle d'un perſonnage, s'annoncent preſque toujours par la forme & par la couleur de ſon habillement.

Mais ils s'annoncent encore mieux par une eſpèce de caſque dont leur tête eſt entièrement couverte, & qui, ſubſtituant une phyſionnomie étrangère à celle de l'acteur, opère pendant la durée de la pièce des illuſions ſucceſſives. Je parle de ces maſques qui ſe diverſifient de pluſieurs manières, ſoit dans la tragédie, ſoit dans la comédie & la ſatyre. Les uns ſont garnis de cheveux de différentes couleurs, les autres d'une barbe plus ou moins longue, plus ou moins épaiſſe; d'autres réuniſſent, autant qu'il eſt poſſible, les attraits de la jeuneſſe & de la beauté. Il en eſt qui ouvrent une bouche énorme, & revêtue intérieurement de lames d'airain ou de tout autre corps ſonore, afin que la voix y prenne aſſez de force & d'éclat pour parcourir la vaſte enceinte des gradins où ſont aſſis les ſpectateurs. On en voit enfin, ſur leſquels s'élève un toupet ou faîte qui ſe termine en pointe, & qui rappelle l'ancienne coiffure des Athéniens. On ſait que, lors des premiers eſſais de l'art dramatique, ils étoient dans l'uſage de raſſembler & de lier en faiſceau leurs cheveux au deſſus de leur tête.

La tragédie employa le maſque preſqu'au moment où elle prit naiſſance; on ignore le nom de celui qui l'introduiſit dans la comédie. Il a remplacé & les couleurs groſſières dont les ſuivans de Theſpis ſe barbouilloient le viſage, & les feuillages épais qu'ils laiſſoient tomber ſur leur front, pour

* Le ſceptre étoit originairement un grand bâton.

ſe livrer, avec plus d'indiſcrétion, aux excès de la ſatire & de la licence. Theſpis augmenta leur audace, en les voilant d'une pièce de voile ; &, d'après cet eſſai, Eſchyle qui par lui-même, ou par ſes imitateurs, a trouvé tous les ſecrets de l'art dramatique, penſa qu'un déguiſement conſacré par l'uſage, pouvoit être un nouveau moyen de frapper les ſens, & d'émouvoir les cœurs. Le maſque s'arrondit entre ſes mains, & devint un portrait enrichi de couleurs, & copié d'après le modèle ſublime que l'auteur s'étoit fait des dieux & des héros. Chœrilus & ſes ſucceſſeurs étendirent & perfectionnèrent cette idée, au point qu'il en a réſulté une ſuite de tableaux, où l'on a retracé, autant que l'art peut le permettre, les principales différences des états, des caractères & des ſentimens qu'inſpirent l'une & l'autre fortune. Combien de fois en effet, n'ai-je pas diſcerné au premier coup-d'œil la triſteſſe profonde de Niobé, les projets atroces de Médée, les terribles emportemens d'Hercule, l'abbattement déplorable où ſe trouvoit réduit le malheureux Ajax, & les vengeances que venoient exercer les Euménides pâles & décharnées.

Il fut un temps où la comédie offroit aux ſpectateurs le portrait fidèle de ceux qu'elle attaquoit ouvertement. Plus décente aujourd'hui, elle ne s'attache qu'à des reſſemblances générales & relatives aux ridicules & aux vices qu'elle pourſuit ; mais elles ſuffiſent pour qu'on reconnoiſſe à l'inſtant, le maître, le valet, le paraſite, le vieillard indulgent ou ſévère, le jeune homme réglé ou déréglé dans ſes mœurs, la jeune fille parée de ſes attraits, & la matrone diſtinguée par ſon maintien & ſes cheveux blancs.

On ne voit point à la vérité les nuances des paſſions ſe ſuccéder ſur le viſage de l'acteur ; mais le plus grand nombre des aſſiſtans eſt ſi éloigné de la ſcène, qu'ils ne pourroient, en aucune manière, entendre ce langage éloquent. Venons à des reproches mieux fondés : le maſque fait perdre à la voix une partie de ces inflexions qui lui donnent tant de charmes dans la converſation ; ſes paſſages ſont quelquefois bruſques, ſes intonations dures, & pour ainſi dire raboteuſes ; le rire s'altère, eſt s'il n'eſt ménagé avec art, ſa grace & ſon effet s'évanouiſſent à-la-fois ; enfin comment ſoutenir l'aſpect de cette bouche difforme, toujours immobile, toujours béante, lors même que l'acteur garde le ſilence* ?

Les

* On découvrit, il y a quelques années à Athènes, une grande quantité de médailles d'argent, la plupart repréſentant d'un côté une aire en creux, toutes d'un travail groſſier & ſans légendes. J'en acquis pluſieurs pour le cabinet du Roi. D'après les différens types dont elles ſont chargées, je ne crains pas d'avancer qu'elles furent frappées à Athènes, ou dans les con-

Les Grecs ſont bleſſés de ces inconvéniens; mais ils le ſeroient bien plus, ſi les acteurs jouoient à viſage découvert. En effet, ils ne pourroient exprimer les rapports qui ſe trouvent, ou doivent ſe trouver entre la phyſionomie & le caractère, entre l'état & le maintien. Chez une nation qui ne permet pas aux femmes de monter ſur le théatre, & qui regarde la convenance comme une règle indiſpenſable, & auſſi eſſentielle à la pratique des arts, qu'à celle de la morale; combien ne ſeroit-on pas choqué de voir Antigone & Phèdre, ſe montrer avec des traits dont la dureté détruiroit toute illuſion; Agamemnon & Priam, avec un air ignoble, Hippolyte & Achille, avec des rides & des cheveux blancs! Les maſques dont il eſt permis de changer à chaque ſcène, & ſur leſquels on peut imprimer les ſymptômes des principales affections de l'ame, peuvent ſeuls entretenir & juſtifier l'erreur des ſens, & ajouter un nouveau degré de vraiſemblance à l'imitation.

C'eſt par le même principe, que, dans la tragédie, on donne ſouvent aux acteurs une taille de quatre coudées*, conforme à celle d'Hercule & des premiers héros. Ils ſe tiennent ſur des cothurnes; c'eſt une chauſſure haute quelquefois de quatre ou cinq pouces. Des gantelets prolongent leurs bras; la poitrine, les flancs; toutes les parties du corps s'épaiſſiſſent à proportion; & lorſque, conformément aux lois de la tragédie, qui exige une déclamation forte, & quelquefois véhémente, cette figure preſque coloſſale, revêtue d'une robe magnifique, fait entendre une voix dont les bruyans éclats retentiſſent au loin, il eſt peu de ſpectateurs qui ne ſoient frappés de cette majeſté impoſante, & ne ſe trouvent plus diſpoſés à recevoir les impreſſions qu'on cherche à leur communiquer.

Avant que les pièces commencent, on a ſoin de purifier le lieu de l'aſſemblée; quand elles ſont finies, différens corps de magiſtrats montent ſur le théatre, & font des libations ſur un autel conſacré à Bacchus. Ces cérémonies ſemblent imprimer un caractère de ſainteté aux plaiſirs qu'elles annoncent & qu'elles terminent.

Les décorations dont la ſcène eſt embellie, ne frappent pas moins les yeux de la multitude. Un artiſte, nommé Agatharcus, en conçut l'idée du temps d'Eſchyle, &, dans un ſavant commentaire, il développa les principes qui avoient dirigé ſon travail. Ces premiers eſſais furent enſuite perfec-

trées voiſines; &, d'après leur fabrique, que les unes ſont du temps d'Eſchyle, les autres antérieures à ce Poëte. Deux de ces médailles nous préſentent ce maſque hideux dont j'ai déjà parlé dans le texte de mon ouvrage. Ce maſque fut donc employé dès la naiſſance de l'art dramatique.

* 6 piés Grecs, qui ſont 5 de nos piés & 8 pouces.

tionnés,

tionnés, soit par les efforts des successeurs d'Eschyle, soit par les ouvrages qu'Anaxagore & Démocrite publièrent sur les règles de la perspective.

Suivant la nature du sujet, le théatre représente une campagne riante, une solitude affreuse, le rivage de la mer entouré de rochers escarpés, & de grottes profondes, des tentes dressées auprès d'une ville assiégée, auprès d'un port couvert de vaisseaux. Pour l'ordinaire, l'action se passe dans le vestibule d'un palais, ou d'un temple; en face est une place; à côté paroissent des maisons, entre lesquelles s'ouvrent deux rues principales, l'une dirigée vers l'orient, l'autre vers l'occident.

Le premier coup-d'œil est quelquefois très imposant: ce sont des vieillards, des femmes, des enfans, qui, prosternés auprès d'un autel, implorent l'assistance des dieux, ou celle du souverain. Dans le courant de la pièce, le spectacle se diversifie de mille manières. Ce sont de jeunes princes qui arrivent en équipage de chasse, & qui, environnés de leurs amis & de leurs chiens, chantent des hymnes en l'honneur de Diane; c'est un char, sur lequel paroit Andromaque avec son fils Astyanax; un autre char qui tantôt amène pompeusement, au camp des Grecs, Clytemnestre, entourée de ses esclaves, & tenant le petit Oreste qui dort entre ses bras, & tantôt la conduit à la chaumière où sa fille Electre vient de puiser de l'eau dans une fontaine. Ici Ulysse & Diomède se glissent pendant la nuit dans le camp des Grecs, où bientôt ils répandent l'alarme: les sentinelles courent de tous côtés, en criant: *Arrête, arrête, tue, tue.* Là des soldats Grecs, après la prise de Troie, paroissent sur le comble des maisons; ils sont armés de torches ardentes, et commencent à réduire en cendres cette ville célèbre. Une autre fois on apporte, dans des cercueils, les corps des chefs des Argiens, de ces chefs qui périrent au siège de Thèbes; on célèbre, sur le théatre même, leurs funérailles; leurs épouses expriment, par des chants funèbres, la douleur qui les pénètre; Evadné, l'une d'entre elles, est montée sur un rocher, au pié duquel on a dressé le bûcher de Capanée, son époux; elle s'est parée de ses plus riches habits, &, sourde aux prières de son père, aux cris de ses compagnons, elle se précipite dans les flammes du bûcher.

Le merveilleux ajoute encore à l'attrait du spectacle. C'est un dieu qui descend dans une machine; c'est l'ombre de Polydore qui perce le sein de la terre, pour annoncer à Hécube les nouveaux malheurs dont elle est menacée; c'est celle d'Achille qui, s'élançant du fond du tombeau, apparoit à l'assemblée

blée des Grecs, & leur ordonne de lui ſacrifier Polyxène, fille de Priam ; c'eſt Hélène qui monte vers la voûte céleſte, où, transformée en conſtellation, elle deviendra un ſigne favorable aux matelots ; c'eſt Médée qui traverſe les airs ſur un char attelé de ſerpens.

Je m'arrête : s'il falloit un plus grand nombre d'exemples, je les trouverois ſans peine dans les tragédies Grecques, & ſur-tout dans les plus anciennes. Telle pièce d'Eſchyle n'eſt, pour ainſi dire, qu'une ſuite de tableaux mobiles, les uns intéreſſans, les autres ſi bizarres & ſi monſtrueux, qu'ils n'ont pu ſe préſenter qu'à l'imagination effrénée de l'auteur.

En effet, l'exagération s'introduiſit dans le merveilleux même, lorſqu'on vit ſur le théatre Vulcain, accompagné de la Force & de la Violence, clouer Prométhée au ſommet du Caucaſe ; lorſqu'on vit tout de ſuite arriver auprès de cet étrange perſonnage, l'Océan, monté ſur une eſpèce d'hippogriphe, & la nymphe Io, ayant des cornes de geniſſe ſur la tête. Les Grecs rejettent aujourd'hui de pareilles peintures, comme peu convenables à la tragédie ; & ils admirent la ſageſſe avec laquelle Sophocle a traité la partie du ſpectacle, dans une de ſes pièces.

Œdipe, privé de la lumière, chaſſé de ſes états, étoit avec ſes deux filles au bourg de Colone, aux environs d'Athènes, où Théſée venoit de lui accorder un aſyle. Il avoit appris de l'oracle que ſa mort ſeroit précédée de quelques ſignes extraordinaires, & que ſes oſſemens, dépoſés dans un lieu dont Théſée & ſes ſucceſſeurs auroient ſeuls la connoiſſance, attireroient à jamais la vengeance des dieux ſur les Thébains, & leurs faveurs ſur les Athéniens. Son deſſein eſt de révéler, avant de mourir, ce ſecret à Théſée. Cependant les Coloniates craignent que la préſence d'Œdipe, malheureux & ſouillé de crimes, ne leur devienne funeſte. Ils s'occupent de cette réflexion, & s'écrient tout-à-coup : „ Le tonnerre „ gronde, ô ciel ! „

ŒDIPE.

Chères compagnes de mes peines.
Mes filles, hâtez-vous ; & dans ce même inſtant,
Faites venir le roi d'Athènes.

ANTIGONE.

Quel ſi preſſant beſoin.....

ŒDIPE.

Dieux ! quel bruit éclatant
Autour de nous ſe fait entendre !
Dans l'éternelle nuit Œdipe va deſcendre.
Adieu ; la mort m'appelle, & le tombeau m'attend.

LE

LE CHŒUR *chantant.*

Mon ame tremblante
Frémit de terreur.
Des cieux en fureur
La foudre brûlante
Répand l'épouvante.
Préſages affreux !
Le courroux des cieux
Menace nos têtes ;
La voix des tempêtes
Eſt la voix des dieux.

ŒDIPE.

Ah, mes enfans ! il vient l'inſtant horrible,
L'inſtant inévitable où tout finit pour moi,
Que m'a prédit un oracle infaillible.

ANTIGONE.

Quel ſigne vous l'annonce ?

ŒDIPE.

Un ſigne trop ſenſible.
D'Athènes au plutôt faites venir le Roi.

LE CHŒUR *chantant.*

Quels nouveaux éclats de tonnerre
Ebranlant le ciel & la terre !
Maître des dieux, exaucez-nous.
Si notre pitié ſecourable
Pour cet infortuné coupable,
Peut allumer votre courroux,
Ne ſoyez point inexorable,
O Dieu vengeur, épargnez-nous * !

La ſcène continue de la même manière, juſqu'à l'arrivée de Théſée, à qui Œdipe ſe hâte de révéler ſon ſecret.

La repréſentation des pièces exige un grand nombre de machines ; les unes opèrent les vols, la déſcente des dieux, l'apparition des ombres, les autres ſervent à reproduire des effets naturels, tels que la fumée, la flamme & le tonnerre, dont on imite le bruit, en faiſant tomber de fort haut des cailloux dans un vaſe d'airain : d'autres machines, en tournant ſur des roulettes, préſentent l'intérieur d'une maiſon ou d'une tente. C'eſt ainſi qu'on montre aux ſpectateurs, Ajax au milieu des animaux qu'il a récemment immolés à ſa fureur.

* Par ce fragment de ſcène, dont je dois la traduction à M. l'Abbé de Lille, & par tout ce que j'ai dit plus haut, on voit que la tragédie Grecque n'étoit, comme l'opéra françois, qu'un mélange de poëſie, de muſique, de danſe & de ſpectacle, avec deux différences néanmoins : la première, que les paroles étoient tantôt chantées, & tantôt déclamées ; la ſeconde, que le chœur exécutoit rarement des danſes proprement dites, & qu'elles étoient toujours accompagnées du chant.

Des

Des entrepreneurs ſont chargés d'une partie de la dépenſe qu'occaſionne la repréſentation des pièces. Ils reçoivent en dédommagement, une légère rétribution, de la part des ſpectateurs.

Dans l'origine, & lorſqu'on n'avoit qu'un petit théatre de bois, il étoit défendu d'exiger le moindre droit à la porte: mais comme le déſir de ſe placer, faiſoit naître des querelles fréquentes, le gouvernement ordonna que déſormais on paieroit une drachme par tête; les riches alors furent en poſſeſſion de toutes les places, dont le prix fut bientôt réduit à une obole, par les ſoins de Périclès. Il vouloit s'attacher les pauvres, &, pour leur faciliter l'entrée aux ſpectacles, il fit paſſer un décret, par lequel un des magiſtrats devoit, avant chaque repréſentation, diſtribuer à chacun d'entre eux, deux oboles, l'une pour payer ſa place, l'autre pour l'aider à ſubvenir à ſes beſoins, tant que dureroient les fêtes.

La conſtruction du théatre qui exiſte aujourd'hui, & qui, étant beaucoup plus ſpacieux que le premier, n'entraîne pas les mêmes inconvéniens, devoit naturellement arrêter le cours de cette libéralité. Mais le décret a toujours ſubſiſté, quoique les ſuites en ſoient devenues funeſtes à l'état. Périclès avoit aſſigné la dépenſe dont il ſurchargea le tréſor public, ſur la caiſſe des contributions exigées des alliés, pour faire la guerre aux Perſes. Encouragé par ce premier ſuccès, il continua de puiſer dans la même ſource, pour augmenter l'éclat des fêtes, de manière qu'inſenſiblement les fonds de la caiſſe militaire furent tous conſacrés aux plaiſirs de la multitude. Un orateur ayant propoſé, il n'y a pas long-temps, de les rendre à leur première deſtination, un décret de l'aſſemblée générale, défendit ſous peine de mort, de toucher à cet article. Perſonne aujourd'hui n'oſe s'élever formellement contre un abus ſi énorme. Démoſthène a tenté deux fois, par des voies indirectes, d'en faire appercevoir les inconvéniens; déſeſpérant de réuſſir, il dit tout haut maintenant, qu'il ne faut rien changer.

L'entrepreneur donne quelquefois le ſpectacle *gratis*; quelquefois auſſi il diſtribue des billets qui tiennent lieu de la paye ordinaire, fixée aujourd'hui à deux oboles.

Fin du Chapitre ſoixante-dixième.

CHAPITRE

CHAPITRE LXXI.

Entretiens ſur la nature & ſur l'objet de la tragédie.

J'AVOIS connu chez Apollodore un de ſes neveux nommé Zopyre, jeune homme plein d'eſprit, & brûlant du déſir de conſacrer ſes talens au théatre. Il vint me voir un jour, & trouva Nicéphore chez moi ; c'étoit un poëte qui, après quelques eſſais dans le genre de la comédie, ſe croyoit en droit de préférer l'art d'Ariſtophane à celui d'Eſchyle.

Zopyre me parla de ſa paſſion avec une nouvelle chaleur. N'eſt-il pas étrange, diſoit-il, qu'on n'ait pas encore recueilli les règles de la tragédie ? Nous avons de grands modèles, mais qui ont de grands défauts. Autrefois le génie prenoit impunément ſon eſſor ; on veut aujourd'hui l'aſſervir à des lois dont on ne daigne pas nous inſtruire. Et quel beſoin en avez-vous, lui dit Nicéphore ? Dans une comédie, les évènemens qui ont précédé l'action, les incidens dont elle eſt formée, le nœud, le dénouement, tout eſt de mon invention, & de-là vient que le public me juge avec une extrême rigueur. Il n'en eſt pas ainſi de la tragédie ; les ſujets ſont donnés & connus ; qu'ils ſoient vraiſemblables ou non, peu vous importe. Préſentez-nous Adraſte, les enfans mêmes vous raconteront ſes infortunes ; au ſeul nom d'Œdipe & d'Alcméon, ils vous diront que la pièce doit finir par l'aſſaſſinat d'une mère. Si le fil de l'intrigue s'échappe de vos mains, faites chanter le chœur ; êtes-vous embarraſſé de la cataſtrophe, faites déſcendre un dieu dans la machine ; le peuple, ſéduit par la muſique & par le ſpectacle, vous donnera toute eſpèce de licence, & couronnera ſur-le-champ vos nobles efforts.

Mais je m'apperçois de votre ſurpriſe ; je vais me juſtifier par des détails. Il s'aſſit alors, &, pendant qu'à l'exemple des ſophiſtes, il levoit la main, pour tracer dans les airs un geſte élégant, nous vîmes entrer Théodecte, auteur de pluſieurs tragédies excellentes ; Polus, un des plus habiles acteurs de la Grèce, & quelques uns de nos amis, qui joignoient un goût exquis à des connoiſſances profondes. Eh bien, me dit en riant Nicéphore, que voulez-vous que je faſſe de mon geſte ? Il faut le tenir en ſuſpens, lui répondis-je ; vous aurez peut-être bientôt occaſion de l'employer ; &, prenant tout de ſuite Zopyre par la main, je dis à Théodecte : Permettez que je vous confie ce jeune homme ; il veut entrer dans le temple de la gloire, & je l'adreſſe à ceux qui en connoiſſent le chemin.

Théodecte

Théodecte montroit de l'intérêt, & promettoit au beſoin ſes conſeils. Nous ſommes fort preſſés, repris-je ; c'eſt dès à préſent qu'il nous faut un code de préceptes. Où le prendre, répondit-il ? Avec des talens & des modèles, on ſe livre quelquefois à la pratique d'un art : mais comme la théorie doit le conſidérer dans ſon eſſence, & s'élever juſqu'à ſa beauté idéale, il faut que la philoſophie éclaire le goût, & dirige l'expérience. Je ſais, repliquai-je, que vous avez long-temps médité ſur la nature du drame qui vous a valu de juſtes applaudiſſemens, & que vous en avez ſouvent diſcuté les principes avec Ariſtote, ſoit de vive voix, ſoit par écrit. Mais vous ſavez auſſi, me dit-il, que, dans cette recherche, on trouve à chaque pas des problêmes à réſoudre, & des difficultés à vaincre, que chaque règle eſt contredite par un exemple, que chaque exemple peut être juſtifié par un ſuccès, que les procédés les plus contraires ſont autoriſés par de grands noms, & qu'on s'expoſe quelquefois à condamner les plus beaux génies d'Athènes. Jugez ſi je dois courir ce riſque, en préſence de leur mortel ennemi.

Mon cher Théodecte, répondit Nicéphore, diſpenſez-vous du ſoin de les accuſer ; je m'en charge volontiers. Communiquez-nous ſeulement vos doutes, & nous nous ſoumettrons au jugement de l'aſſemblée. Théodecte ſe rendit à nos inſtances, mais à condition qu'il ſe couvriroit toujours de l'autorité d'Ariſtote, que nous l'éclairerions de nos lumières, & qu'on ne diſcuteroit que les articles les plus eſſentiels. Malgré cette dernière précaution, nous fûmes obligés de nous aſſembler pluſieurs jours de ſuite. Je vais donner le réſultat de nos ſéances. J'avertis auparavant que pour éviter toute confuſion, je n'admets qu'un petit nombre d'interlocuteurs.

PREMIÈRE SÉANCE.

Zopyre. Puiſque vous me le permettez, illuſtre Théodecte, je vous demanderai d'abord, quel eſt l'objet de la tragédie ?

Théodecte. L'intérêt qui réſulte de la terreur & de la pitié ; & pour produire cet effet, je vous préſente une action grave, entière, d'une certaine étendue. Laiſſant à la comédie les vices & les ridicules des particuliers, la tragédie ne peint que de grandes infortunes, & c'eſt dans la claſſe des rois & des héros, qu'elle va les puiſer.

Zopyre. Et pourquoi ne pas les choiſir quelquefois dans un état inférieur ? Elles me toucheroient bien plus vivement, ſi je les voyois errer autour de moi.

Théodecte. J'ignore ſi, tracées par une main habile, elles ne nous donneroient pas de trop fortes émotions. Lorſque

je

je prends mes exemples dans un rang infiniment ſupérieur au vôtre, je vous laiſſe la liberté de vous les appliquer, & l'eſpérance de vous y ſouſtraire.

Polus. Je croyois au contraire que l'abaiſſement de la puiſſance nous frappoit toujours plus que les révolutions obſcures des autres états. Vous voyez que la foudre, en tombant ſur un arbriſſeau, fait moins d'impreſſion, que lorſqu'elle écraſe un chêne dont la tête montoit juſqu'aux cieux.

Théodecte. Il faudroit demander aux arbriſſeaux voiſins, ce qu'ils en penſent ; l'un de ces deux ſpectacles ſeroit plus propre à les étonner, & l'autre à les intéreſſer. Mais, ſans pouſſer plus loin cette diſcuſſion, je vais répondre plus directement à la queſtion de Zopyre.

Nos premiers auteurs s'exerçoient, pour l'ordinaire, ſur les perſonnages célèbres des temps héroïques. Nous avons conſervé cet uſage, parce que des républicains contemplent toujours avec une joie maligne, les trônes qui roulent dans la pouſſière, & la chute d'un ſouverain qui entraîne celle d'un empire. J'ajoute que les malheurs des particuliers ne ſauroient prêter au merveilleux qu'exige la tragédie.

L'action doit être entière & parfaite ; c'eſt-à-dire, qu'elle doit avoir un commencement, un milieu & une fin, car c'eſt ainſi que s'expriment les philoſophes, quand ils parlent d'un tout, dont les parties ſe développent ſucceſſivement à nos yeux. Que cette règle devienne ſenſible par un exemple : dans l'Iliade, l'action commence par la diſpute d'Agamemnon & d'Achille ; elle ſe perpétue par les maux ſans nombre qu'entraîne la retraite du ſecond ; elle finit, lorſqu'il ſe laiſſe fléchir par les larmes de Priam. En effet, après cette ſcène touchante, le lecteur n'a plus rien à déſirer.

Nicéphore. Que pouvoit déſirer le ſpectateur, après la mort d'Ajax ? L'action n'étoit-elle pas achevée aux deux tiers de la pièce ? Cependant Sophocle a cru devoir l'étendre par une froide conteſtation entre Ménélas & Teucer, dont l'un veut qu'on refuſe, & l'autre qu'on accorde les honneurs de la ſépulture au malheureux Ajax.

Théodecte. La privation de ces honneurs ajoute parmi nous un nouveau degré aux horreurs du trépas ; elle peut donc ajouter une nouvelle terreur à la cataſtrophe d'une pièce. Nos idées à cet égard commencent à changer, &, ſi l'on parvenoit à n'être plus touché de cet outrage, rien ne ſeroit ſi déplacé que la diſpute dont vous parlez ; mais ce ne ſeroit pas la faute de Sophocle. Je reviens à l'action.

Ne penſez pas, avec quelques auteurs, que ſon unité ne ſoit autre choſe que l'unité du héros, & n'allez pas, à leur exemple,

exemple, embraſſer, même dans un poëme, tous les détails de la vie de Théſée ou d'Hercule. C'eſt affoiblir ou détruire l'intérêt, que de le prolonger avec excès, ou de le répandre ſur un trop grand nombre de points. Admirez la ſageſſe d'Homère ; il n'a choiſi, pour l'Iliade, qu'un épiſode de la guerre de Troie.

Zopyre. Je ſais que les émotions augmentent de force en ſe rapprochant, & que le meilleur moyen pour ébranler une ame, eſt de la frapper à coups redoublés ; cependant il faut que l'action ait une certaine étendue. Celle de l'Agamemnon d'Eſchyle n'a pu ſe paſſer que dans un temps conſidérable ; celle des Suppliantes d'Euripide dure pluſieurs jours, tandis que dans l'Ajax & dans l'Œdipe de Sophocle, tout s'achève dans une légère portion de la journée. Les chef-d'œuvres de notre théatre m'offrent ſur ce point des variétés qui m'arrêtent.

Théodecte. Il ſeroit à déſirer que l'action ne durât pas plus que la repréſentation de la pièce. Mais tâchez du moins de la renfermer dans l'eſpace de temps qui s'écoule entre le lever & le coucher du ſoleil.*

J'inſiſte ſur l'action, parce qu'elle eſt, pour ainſi dire, l'ame de la tragédie, & que l'intérêt théatral dépend ſur-tout de la fable ou de la conſtitution du ſujet.

Polus. Les faits confirment ce principe : j'ai vu réuſſir des pièces qui n'avoient, pour tout mérite, qu'une fable bien dreſſée, & conduite avec habileté. J'en ai vu d'autres dont les mœurs, les penſées & le ſtyle, ſembloient garantir le ſuccès, et qui tomboient, parce que l'ordonnance en étoit vicieuſe. C'eſt le défaut de tous ceux qui commencent.

Théodecte. Ce fut celui de pluſieurs anciens auteurs. Ils négligèrent quelquefois leurs plans, et ſe ſauvèrent par des beautés de détail, qui ſont à la tragédie, ce que les couleurs ſont à la peinture. Quelque brillantes que ſoient ces couleurs, elles font moins d'effet, que les contours élégans d'une figure deſſinée au ſimple trait.

Commencez donc par crayonner votre ſujet : vous l'enrichirez enſuite des ornemens dont il eſt ſuceptible. En le diſpoſant, ſouvenez-vous de la différence de l'hiſtorien au poëte. L'un raconte les choſes comme elles ſont arrivées ; l'autre, comme elles ont pu ou dû arriver. Si l'hiſtoire ne

* Ariſtote dit, *un tour du ſoleil*, & c'eſt d'après cette expreſſion que les modernes ont établi la règle des 24 heures ; mais les plus ſavans interprètes entendent par *un tour du ſoleil*, l'apparition journalière de cet aſtre ſur l'horizon ; &, comme les tragédies ſe donnoient à la fin de l'hiver, la durée de l'action ne devoit être que de 9 à 10 heures.

vous offre qu'un fait dénué de circonſtances, il vous ſera permis de l'embellir par la fiction, et de joindre, à l'action principale, des actions particulières, qui la rendront plus intéreſſante. Mais vous n'ajouterez rien qui ne ſoit fondé en raiſon, qui ne ſoit vraiſemblable ou néceſſaire.

A ces mots, la converſation devint plus générale. On s'étendit ſur les différentes eſpèces de vraiſemblances, on obſerva qu'il en eſt une pour le peuple, et une autre pour les perſonnes éclairées; et l'on convint de s'en tenir à celle qu'exige un ſpectacle où domine la multitude. Voici ce qui fut décidé.

1°. On appelle vraiſemblable ce qui, aux yeux de preſque tout le monde, a l'apparence du vrai. On entend auſſi par ce mot, ce qui arrive communément dans des circonſtances données. Ainſi, dans l'hiſtoire, tel évènement a pour l'ordinaire telle ſuite; dans la morale, un homme d'un tel état, d'un tel âge, d'un tel caractère, doit parler et agir de telle manière.

2°. Il eſt vraiſemblable, comme diſoit le poëte Agathon, qu'il ſurvienne des choſes qui ne ſont pas vraiſemblables. Tel eſt l'exemple d'un homme qui ſuccombe ſous un homme moins fort ou moins courageux que lui. C'eſt de ce vraiſemblable extraordinaire que quelques auteurs ont fait uſage pour dénouer leurs pièces.

3°. Tout ce qu'on croit être arrivé, eſt vraiſemblable; tout ce qu'on croit n'être jamais arrivé eſt invraiſemblable.

4°. Il vaut mieux employer ce qui eſt réellement impoſſible et qui eſt vraiſemblable, que le réellment poſſible qui ſeroit ſans vraiſemblance. Par exemple, les paſſions, les injuſtices, les abſurdités qu'on attribue aux dieux, ne ſont pas dans l'ordre des choſes poſſibles; les forfaits et les malheurs des anciens héros ne ſont pas toujours dans l'ordre des choſes probables: mais les peuples ont conſacré ces traditions, en les adoptant; et, au théatre, l'opinion commune équivaut à la vérité.

5°. La vraiſemblance doit régner dans la conſtitution du ſujet, dans la liaiſon des ſcènes, dans la peinture des mœurs, dans le choix des reconnoiſſances, dans toutes les parties du drame. Vous vous demanderez ſans ceſſe: Eſt-il poſſible, eſt-il néceſſaire qu'un tel perſonnage parle ainſi, agiſſe de telle manière?

Nicéphore. Etoit-il poſſible qu'Œdipe eût vécu vingt ans avec Jocaſte, ſans s'informer des circonſtances de la mort de Laïus?

Théodecte. Non ſans doute; mais l'opinion générale ſup-

poſoit le fait ; et Sophocle, pour en ſauver l'abſurdité, n'a commencé l'action qu'au moment où ſe terminent les maux qui affligeoient la ville de Thèbes. Tout ce qui s'eſt paſſé avant ce moment, eſt hors du drame, ainſi que m'en a fait appercevoir Ariſtote.

Nicéphore Votre ami, pour excuſer Sophocle, lui prête une intention qu'il n'eut jamais. Car Œdipe fait ouvertement l'aveu de ſon ignorance ; il dit lui-même, qu'il n'a jamais ſu ce qui s'étoit paſſé à la mort de Laïus ; il demande en quel endroit ce prince fut aſſaſſiné, ſi c'eſt à Thèbes, ſi c'eſt à la campagne, ou dans un pays éloigné. Quoi ! un évènement auquel il devoit la main de la reine & le trône, n'a jamais fixé ſon attention ! jamais perſonne ne lui en a parlé ! Convenez qu'Œdipe n'étoit guère curieux, & qu'on étoit bien diſcret à ſa cour.

Théodecte cherchoit en vain à juſtifier Sophocle : nous nous rangeâmes tous de l'avis de Nicéphore. Pendant cette diſcuſſion, on cita pluſieurs pièces qui ne dûrent leur chute qu'au défaut de vraiſemblance, une entre autres de Carcinus, où les ſpectateurs virent entrer le principal perſonnage dans un temple, & ne l'en virent pas ſortir ; quand il reparut dans une des ſcènes ſuivantes, ils en furent ſi bleſſés, que la pièce tomba.

Polus. Il falloit qu'elle eût des défauts plus eſſentiels. J'ai joué ſouvent dans l'Electre de Sophocle ; il y fait mention des jeux Pythiques dont l'inſtitution eſt poſtérieure, de pluſieurs ſiècles, au temps où vivoient les héros de la pièce ; à chaque repréſentation, on murmure contre cet anachroniſme ; cependant la pièce eſt reſtée.

Théodecte. Cette faute, qui échappe à la plus grande partie des ſpectateuss, eſt moins dangereuſe que la première, dont tout le monde peut juger. En général, les invraiſemblances qui ne frappent que les perſonnes éclairées, ou qui ſont couvertes par un vif intérêt, ne ſont guère à redouter pour un auteur. Combien de pièces où l'on ſuppoſe dans un récit, que, pendant un court eſpace de temps, il s'eſt paſſé hors du théatre, une foule d'évènemens qui demanderoient une grande partie de la journée ! Pourquoi n'en eſt-on pas choqué ? c'eſt que le ſpectateur, entraîné par la rapidité de l'action, n'a ni le loiſir ni la volonté de revenir ſur ſes pas, & de ſe livrer à des calculs qui affoibliroient ſon illuſion *.

Ici finit la première ſéance.

* Dans la Phèdre de Racine, on ne s'apperçoit pas que, pendant qu'on récite 37 vers, il faut qu'Aricie, après avoir quitté la ſcène, arrive à l'endroit où les chevaux ſe ſont arrêtés, & que Théramène ait le temps de revenir auprès de Théſée.

SECONDE

SECONDE SÉANCE.

Le lendemain, quand tout le monde fut arrivé, Zopyre dit à Théodecte : Vous nous fîtes voir hier que l'illuſion théatrale doit être fondée ſur l'unité d'action, & ſur la vraiſemblance ; que faut-il de plus ?

Théodecte. Atteindre le but de la tragédie qui eſt d'exciter la terreur & la pitié. On y parvient, 1°. par le ſpectacle, lorſqu'on expoſe à nos yeux Œdipe avec un maſque enſanglanté, Télèphe couvert de haillons, les Euménides avec des attributs effrayans : 2°. par l'action, lorſque le ſujet & la manière d'en lier les incidens ſuffiſent pour émouvoir fortement le ſpectateur. C'eſt dans le ſecond de ces moyens que brille ſur-tout le génie du poëte.

On s'étoit apperçu depuis long-temps que, de toutes les paſſions, la terreur & la pitié pouvoient ſeules produire un pathétique vif & durable ; de-là les efforts que firent ſucceſſivement l'élégie & la tragédie, pour communiquer à notre ame les mouvemens qui la tirent de ſa langueur ſans violence, & lui font goûter des plaiſirs ſans remords. Je tremble & je m'attendris ſur les malheurs qu'éprouvent mes ſemblables, ſur ceux que je puis éprouver à mon tour ; mais je chéris ces craintes & ces larmes. Les premières ne reſſerrent mon cœur, qu'afin que les ſecondes le ſoulagent à l'inſtant. Si l'objet qui fait couler ces pleurs, étoit ſous mes yeux, comment pourrois-je en ſoutenir la vue ? L'imitation me le montre à travers un voile qui en adoucit les traits ; la copie reſte toujours au deſſous de l'original, & cette imperfection eſt un de ſes principaux mérites.

Polus. N'eſt-ce pas là ce que vouloit dire Ariſtote, lorſqu'il avançoit que la tragédie & la muſique opèrent la purgation de la terreur & de la pitié ?

Théodecte. Sans doute. Purger ces deux paſſions, c'eſt en épurer la nature, en réprimer les excès. Et en effet les arts imitatifs ôtent à la réalité ce qu'elle a d'odieux, & n'en retiennent que ce qu'elle a d'intéreſſant. Il ſuit de-là, qu'il faut épargner au ſpectateur les émotions trop pénibles & trop douloureuſes. On ſe ſouvient encore de ce roi d'Egypte qui, parvenu au comble du malheur, ne put verſer une larme à l'aſpect du ſupplice de ſon fils, & fondit en pleurs lors qu'il vit un de ſes amis tendre la main aux paſſans. Le dernier de ces tableaux attendrit ſon cœur, le premier l'avoit endurci. Eloignez de moi ces excès de terreur, ces coups foudroyans qui étouffent la pitié : évitez d'enſanglanter la ſcène. Que Médée ne vienne pas ſur le théatre égorger ſes enfans,

Œdipe s'arracher les yeux, Ajax ſe percer de ſon épée*. C'eſt une des principales règles de la tragédie....

Nicéphore. Et que vous violez ſans ceſſe. Vous aimez à repaître vos regards d'images affreuſes & dégoûtantes. Rappelez-vous cet Œdipe, ce Polymneſtor, qui, privés de la lumière du jour, reparoiſſent ſur le théatre, baignés du ſang qui coule encore de leurs yeux.

Théodecte. Ce ſpectacle eſt étranger à l'action, & l'on a la foibleſſe de l'accorder aux beſoins de la multitude qui veut des ſecouſſes violentes.

Nicéphore. C'eſt vous qui l'avez familiariſée avec les atrocités. Je ne parle point de ces forfaits dont le récit même eſt épouvantable ; de ces époux, de ces mères, de ces enfans égorgés par ce qu'ils ont de plus cher au monde ; vous me répondriez que ces faits ſont conſacrés par l'hiſtoire, qu'on vous en a ſouvent entretenus dès votre enfance, qu'ils appartiennent à des ſiècles ſi reculés qu'ils n'excitent plus en conſéquence que l'effroi néceſſaire à la tragédie. Mais vous avez le funeſte ſecret d'en augmenter l'horreur. Les cheveux ſe dreſſent ſur ma tête, lorſqu'aux cris de Clytemneſtre qu'Oreſte ſon fils vient de frapper derrière le théâtre, Electre, ſa fille, s'écrie ſur la ſcène: „ Frappe, ſi tu le peux, une „ ſeconde fois.„

Théodecte. Sophocle a, pendant toute la pièce, répandu un ſi grand intérêt ſur cette princeſſe ; elle eſt ſi raſſaſiée de malheurs & d'opprobres ; elle vient de paſſer par tant de convulſions de crainte, de déſeſpoir & de joie, que, ſans oſer la juſtifier, on lui pardonne ce trait de férocité qui lui échappe

* Pluſieurs critiques modernes ont ſuppoſé que dans la tragédie de Sophocle, Ajax ſe perçoit de ſon épée à la vue des ſpectateurs. Ils s'autoriſoient du ſcholiaſte qui obſerve que les héros ſe donnoient rarement la mort ſur le théatre. Je penſe que la règle n'a pas été violée en cette occaſion. Il ſuffit, pour s'en convaincre, de ſuivre le fil de l'action.

Le chœur inſtruit qu'Ajax n'eſt plus dans ſa tente, ſort par les deux côtés du théatre pour le chercher & le ramener. Le héros reparoit. Après un monologue touchant, il ſe précipite ſur la pointe de ſon épée, dont il avoit enfoncé auparavant la garde dans la terre : le chœur revient ; pendant qu'il ſe plaint de l'inutilité de ſes recherches, il entend les cris de Tecmeſſe qui a trouvé le corps de ſon mari ; & il s'avance pour voir ce funeſte ſpectacle. Ce n'eſt donc pas ſur la ſcène qu'Ajax s'eſt tué.

J'ai ſuppoſé qu'à côté de la tente d'Ajax, placée au fond du théatre, étoit une iſſue qui conduiſoit à la campagne, & qui étoit cachée par un rideau qu'on avoit tiré lors de la ſortie du chœur. C'eſt dans cet enfoncement qu'Ajax s'étoit montré, & qu'il avoit déclaré hautement ſa dernière réſolution. Voilà pourquoi il eſt dit que le rôle de ce héros demandoit une voix très forte. A quelques pas de-là, derrière la tente, il avoit placé ſon épée. Ainſi les ſpectateurs pouvoient le voir & l'entendre, lorſqu'il récitoit ſon monologue, & ne pouvoient pas être témoins de ſa mort.

dans

dans un premier moment. Obſervez que Sophocle en prévit l'effet, & que, pour le corriger, il fait déclarer à Electre dans une ſcène précédente, qu'elle n'en veut qu'au meurtrier de ſon père.

Cet exemple, qui montre avec quelle adreſſe une main habile prépare & dirige ſes coups, prouve en même temps que les ſentimens dont on cherche à nous pénétrer, dépendent ſur-tout, des relations et des qualités du principal perſonnage.

Remarquez qu'une action qui ſe paſſe entre des perſonnes ennemies ou indifférentes, ne fait qu'une impreſſion paſſagère ; mais qu'on eſt fortement ému, quand on voit quelqu'un près de périr de la main d'un frère, d'une ſœur, d'un fils, ou des auteurs de ſes jours. Mettez donc, s'il eſt poſſible, votre héros aux priſes avec la nature ; mais ne choiſiſſez pas un ſcélérat : qu'il paſſe du malheur au bonheur, ou du bonheur au malheur, il n'excitera ni terreur ni pitié. Ne choiſiſſez pas non plus un homme qui, doué d'une vertu ſublime, tomberoit dans l'infortune ſans ſe l'être attirée

Polus. Ces principes ont beſoin d'être développés. Que la punition du méchant ne produiſe ni compaſſion ni crainte, je le conçois ſans peine. Je ne dois m'attendrir que ſur des malheurs non mérités, et le ſcélérat n'a que trop mérité les ſiens ; je ne dois trembler que ſur les malheurs de mon ſemblable, & le ſcélérat ne l'eſt pas. Mais l'innocence pourſuivie, opprimée, verſant des larmes amères, & pouſſant des cris inutiles, rien de ſi terrible & de ſi touchant.

Théodecte. Et rien de ſi odieux, quand elle ſuccombe contre toute apparence de juſtice. Alors, au lieu de ce plaiſir pur, de cette douce ſatisfaction que j'allois chercher au théatre, je n'y reçois que des ſecouſſes douloureuſes qui révoltent à-la-fois mon cœur & ma raiſon. Vous trouverez peut-être que je vous parle un langage nouveau ; c'eſt celui des philoſophes qui, dans ces derniers temps, ont réfléchi ſur l'eſpèce de plaiſir que doit procurer la tragédie.

Quel eſt donc le tableau qu'elle aura ſoin d'expoſer ſur la ſcène ? celui d'un homme qui puiſſe, en quelque façon, ſe reprocher ſon infortune. N'avez-vous pas obſervé que les malheurs des particuliers, & les révolutions même des empires, ne dépendent ſouvent que d'une première faute éloignée ou prochaine ; faute, dont les ſuites ſont d'autant plus effrayantes, qu'elles étoient moins prévues ? Appliquez cette remarque : vous trouverez dans Thyeſte, la vengeance pouſſée trop loin ; dans Œdipe & dans Agamemnon, de fauſſes idées ſur l'honneur & ſur l'ambition ; dans Ajax, un orgueil qui dédaigne l'aſſiſtance du ciel ; dans Hippolyte, l'injure faite à

une divinité jalouſe ; dans Jocaſte, l'oubli des devoirs les plus ſacrés ; dans Priam & dans Hécube, trop de foibleſſe pour le raviſſeur d'Hélène ; dans Antigone, les ſentimens de la nature préférés à des lois établies.

Le ſort de Thyeſte & d'Œdipe fait friſſonner : mais Thyeſte dépouillé, par Atrée ſon frère, du droit qu'il avoit au trône, lui fait le plus ſanglant des outrages en lui raviſſant une épouſe chérie ; Atrée étoit coupable, & Thyeſte n'étoit pas innocent. Œdipe a beau ſe parer de ce titre, & s'écrier qu'il a tué ſon père ſans le connoître : récemment averti par l'oracle qu'il commettroit cet attentat, devoit-il diſputer les honneurs du pas à un vieillard qu'il rencontre ſur ſon chemin, &, pour une légère inſulte, lui arracher la vie, ainſi qu'aux eſclaves qui l'accompagnoient ?

Zopyre. Il ne fut pas maître de ſa colère.

Théodecte. Il devoit l'être ; les philoſophes n'admettent point de paſſion aſſez violente pour nous contraindre ; et ſi les ſpectateurs moins éclairés ſont plus indulgens, ils ſavent du moins que l'excès momentanée d'une paſſion ſuffit pour nous entraîner dans l'abyme.

Zopyre. Oſez-vous condamner Antigone, pour avoir, au mépris d'une injuſte défenſe, accordé la ſépulture à ſon frère ?

Théodecte. J'admire ſon courage, je la plains d'être réduite à choiſir entre deux devoirs oppoſés ; mais enfin la loi étoit expreſſe, Antigone l'a violée, & la condamnation eut un prétexte.

Si parmi les cauſes aſſignées aux malheurs du principal perſonnage, il en eſt qu'il ſeroit facile d'excuſer, alors vous lui donnerez des foibleſſes & des défauts qui adouciront à nos yeux l'horreur de ſa deſtinée.

D'après ces réflections, vous réunirez l'interêt ſur un homme qui ſoit plutôt bon que méchant, qui devienne malheureux, non par un crime atroce, mais par une de ces grandes fautes qu'on ſe pardonne aiſément dans la proſpérité ; tels furent Œdipe & Thyeſte.

Polus. Vous déſapprouvez donc ces pièces où l'homme eſt devenu malgré lui coupable & malheureux ? Cependant elles ont toujours réuſſi, & toujours on verſa des larmes ſur le ſort déplorable de Phèdre, d'Oreſte & d'Electre.

Cette remarque occaſionna parmi les aſſiſtans une diſpute aſſez vive : les uns ſoutenoient qu'adopter le principe de Théodecte, c'étoit condamner l'ancien théatre, qui n'a pour mobile que les décrets aveugles du deſtin ; d'autres obſervoient que, dans la plupart des tragédies de Sophocle & d'Euripide, ces décrets, quoique rappelés par intervalles dans le diſcours, n'influoient,

n'influoient, ni ſur les malheurs du premier perſonnage, ni ſur la marche de l'action : on citoit entre autres l'Antigone de Sophocle, la Médée & l'Andromaque d'Euripide.

On s'entretint par occaſion de cette fatalité irréſiſtible, tant pour les dieux que pour les hommes. Ce dogme, diſoit l'un, paroit plus dangereux qu'il ne l'eſt en effet. Voyez ſes partiſans : ils raiſonnent, comme s'ils ne pouvoient rien ; ils agiſſent, comme s'ils pouvoient tout. Les autres, après avoir montré qu'il ne ſert qu'à juſtifier les crimes, & qu'à décourager la vertu, demandèrent comment il avoit pu s'établir.

Il fut un temps, répondit-on, où les oppreſſeurs des foibles ne pouvant être retenus par les remords, on imagina de les arrêter par la crainte de la religion ; ce fut une impiété, non ſeulement de négliger le culte des dieux, ou de mépriſer leur puiſſance, mais encore de dépouiller leurs temples, d'enlever les troupeaux qui leur étoient conſacrés, & d'inſulter leurs miniſtres. De pareils crimes devoient être punis, à moins que le coupable ne réparât l'inſulte, & ne vînt aux piés des autels ſe ſoumettre à des cérémonies deſtinées à le purifier. Les prêtres ne le perdoient pas de vue. La fortune l'accabloit-elle de ſes dons ? Ne craignez rien, diſoient-ils, c'eſt par de pareilles faveurs que les dieux l'attirent dans le piège. Eprouvoit-il un des revers attachés à la condition humaine ? Le voilà, s'écrioient-ils, le courroux céleſte qui devoit éclater ſur ſa tête. Se déroboit-il au châtiment pendant ſa vie ? La foudre n'eſt que ſuſpendue, ajoutoit-on ; ſes enfans, ſes petits-neveux porteront le poids & la peine de ſon iniquité. On s'accoutuma donc à voir la vengeance des dieux pourſuivant le coupable juſqu'à ſa dernière génération ; vengeance regardée comme juſtice à l'égard de celui qui l'a méritée, comme fatalité par rapport à ceux qui ont recueilli ce funeſte héritage. Avec cette ſolution, on crut expliquer cet enchaînement de forfaits & de déſaſtres qui détruiſirent les plus anciennes familles de la Grèce. Citons quelques exemples.

Œnée, roi des Etoliens néglige d'offrir des ſacrifices à Diane, prompte à ſe venger de ſes mépris ; de-là ces fléaux multipliés qui ravagent ſes états, ces haines meurtrières qui diviſent la famille royale, & qui finiſſent par la mort de Méléagre, fils d'Œnée.

Une faute de Tantale attacha pour long-temps les Furies au ſang des Pélopides. Elles l'avoient déja infecté de tous leurs poiſons, lorſqu'elles dirigèrent le trait qu'Agamemnon lança contre une biche conſacrée à Diane. La déeſſe exige le ſacrifice d'Iphigénie ; ce ſacrifice ſert de prétexte à Clytemneſtre, pour égorger ſon époux ; Oreſte venge ſon père,

en raviſſant le jour à ſa mère ; il eſt pourſuivi par les Euménides, juſqu'à ce qu'il ait reçu l'expiation.

Rappelons-nous, d'un autre côté, cette ſuite non interrompue de crimes horribles & de malheurs épouvantables, qui fondirent ſur la maiſon régnante, depuis Cadmus, fondateur de la ville de Thèbes, juſqu'aux enfans du malheureux Œdipe. Quelle en fut la funeſte origine ? Cadmus avoit tué un dragon qui veilloit ſur une fontaine conſacrée à Mars ; il avoit épouſé Hermione, fille de Mars & de Vénus. Vulcain, dans un accès de jalouſie, revêtit cette princeſſe d'une robe teinte des crimes qui ſe tranſmirent à ſes déſcendans.

Heureuſes néanmoins les nations, lorſque la vengeance célèſte ne s'étend que ſur la poſtérité du coupable ! Combien de fois l'a-t-on vue s'appeſantir ſur un royaume entier ! Combien de fois encore les ennemis d'un peuple, le ſont ils devenus de ſes dieux, quoiqu'ils ne les euſſent jamais offenſés !

A cette idée outrageante pour la divinité, on en ſubſtitua dans la ſuite une autre qui ne l'étoit pas moins. Quelques ſages, épouvantés des viciſſitudes qui bouleverſent les choſes humaines, ſuppoſèrent une puiſſance qui ſe joue de nos projets, & nous attend au moment du bonheur, pour nous immoler à ſa cruelle jalouſie.

Il réſultoit des ces monſtrueux ſyſtêmes, conclut Théodecte, qu'un homme peut être entraîné dans le crime ou dans le malheur, par la ſeule impulſion d'une divinité à qui ſa famille, ſa nation ou ſa proſpérité eſt odieuſe.

Cependant, comme la dureté de cette doctrine ſe faiſoit mieux ſentir dans une tragédie que dans d'autres écrits, nos premiers auteurs ne l'annoncèrent ſouvent qu'avec des correctifs, & ſe rapprochèrent ainſi de la règle que j'ai établie. Tantôt le perſonnage, frappé de la fatalité, la juſtifia par une faute perſonnelle, ajoutée à celle que le ſang lui avoit tranſmiſe ; tantôt, après s'être acquitté envers ſa deſtinée, il étoit retiré du précipice où elle l'avoit conduit. Phèdre eſt embraſée d'un amour criminel ; c'eſt Vénus qui l'allume dans ſon cœur, pour perdre Hippolyte. Que fait Euripide ? Il ne donne à cette princeſſe qu'un rôle ſubalterne ; il fait plus encore : elle conçoit & exécute l'affreux projet d'accuſer Hippolyte. Son amour eſt involontaire, ſon crime ne l'eſt pas ; elle n'eſt plus qu'un perſonnage odieux, qui, après avoir excité quelque pitié, finit par produire l'indignation.

Le même Euripide a voulu raſſembler tout l'intérêt ſur Iphigénie. Malgré ſon innocence & ſes vertus, elle doit laver de ſon ſang l'outrage que Diane a reçu d'Agamemnon. Que fait encore l'auteur ? Il n'achève pas le malheur d'Iphigénie ;

la Déeſſe la tranſporte en Tauride, & la ramènera bientôt après triomphante dans la Grèce.

Le dogme de la fatalité ne domine nulle part auſſi fortement que dans les tragédies d'Oreſte & d'Electre. Mais on a beau rapporter l'oracle qui leur ordonne de venger leur père, les remplir de terreur avant le crime, de remords après qu'il eſt commis, les raſſurer par l'apparition d'une divinité qui les juſtifie & leur promet un ſort plus heureux ; ces ſujets n'en ſont pas moins contraires à l'objet de la tragédie. Ils réuſſiſſent néanmoins, parce que rien n'eſt ſi touchant que le péril d'Oreſte, que les malheurs d'Electre, que la reconnoiſſance du frère & de la ſœur ; parce que, d'ailleurs, tout s'embellit ſous la plume d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide.

Aujourd'hui que la ſaine philoſophie nous défend d'attribuer à la divinité un ſeul mouvement d'envie ou d'injuſtice, je doute que de pareilles fables, traitées pour la première fois, avec la même ſupériorité, réuniſſent tous les ſuffrages. Je ſoutiens, du moins, qu'on verroit avec peine le principal perſonnage ſe ſouiller d'un crime atroce ; & j'en ai pour garant la manière dont Aſtydamas a conſtruit dernièrement la fable de ſon Alcméon. L'hiſtoire ſuppoſe que ce jeune prince fut autoriſé à plonger le poignard dans le ſein d'Eriphile, ſa mère. Pluſieurs auteurs ont traité ce ſujet. Euripide épuiſa inutilement toutes les reſſources de l'art, pour colorer un ſi horrible forfait ; Aſtydamas a pris un parti conforme à la délicateſſe de notre goût. Eriphile périt, à la vérité, de la main de ſon fils, mais ſans en être connue.

Polus. Si vous n'admettez pas cette tradition de crimes & de déſaſtres qui déſcendent des pères aux enfans, vous ſerez forcé de ſupprimer les plaintes dont le théatre retentit ſans ceſſe contre l'injuſtice des dieux & les rigueurs de la deſtinée.

Théodecte. Ne touchons point au droit du malheureux ; laiſſons-lui les plaintes, mais qu'elles prenent une direction plus juſte ; car il exiſte pour lui un ordre de choſes plus réel, & non moins effrayant que la fatalité ; c'eſt l'énorme diſproportion entre ſes égaremens & les maux qui en ſont la ſuite ; c'eſt lorſqu'il devient le plus infortuné des hommes, par une paſſion momentanée, par une imprudence légère, quelquefois par une prudence trop éclairée ; c'eſt enfin lorſque les fautes des chefs portent la déſolation dans tout un empire.

De pareilles calamités étoient aſſez fréquentes dans ces temps éloignés, où les paſſions fortes, telles que l'ambition & la vengeance, déployoient toute leur énergie. Auſſi la tragédie commença-t-elle par mettre en œuvre les évènemens des ſiècles héroïques, évènemens conſignés en partie dans les

écrits

écrits d'Homère, en plus grand nombre dans un recueil intitulé Cycle épique, où différens auteurs ont raſſemblé les anciennes traditions des Grecs.

Outre cette ſource, dans laquelle Sophocle a puiſé preſque tous ſes ſujets, on en a quelquefois tiré de l'hiſtoire moderne : d'autres fois, on a pris la liberté d'en inventer. Eſchyle mit ſur la ſcène la défaite de Xerxès à Salamine ; & Phrynicus, la priſe de Milet ; Agathon donna une pièce où tout eſt feint ; Euripide une autre où tout eſt allégorique.

Ces diverſes tentatives réuſſirent, & ne furent pas ſuivies : peut-être exigent-elles trop de talens ; peut-être s'apperçut-on que l'hiſtoire ne laiſſe pas aſſez de liberté au poëte, que la fiction lui en accorde trop, que l'une & l'autre ſe concilient difficilement avec la nature de notre ſpectacle. Qu'exige-t-il en effet ? une action vraiſemblable, & ſouvent accompagnée de l'apparition des ombres & de l'intervention des dieux. Si vous choiſiſſiez un fait récent, il faudroit en bannir le merveilleux ; ſi vous l'inventiez vous même, n'étant ſoutenu ni par l'autorité de l'hiſtoire, ni par le préjugé de l'opinion publique, vous riſqueriez de bleſſer la vraiſemblance. De-là vient que les ſujets de nos plus belles pièces ſont pris maintenant dans un petit nombre de familles anciennes, comme celles d'Alcméon, de Thyeſte, d'Œdipe, de Télèphe & de quelques autres, où ſe paſsèrent autrefois tant de ſcènes épouvantables.

Nicéphore. Je voudrois vous dire poliment que vous êtes bien ennuyeux avec vos Agamemnons, vos Oreſtes, vos Œdipes, & toutes ces races de proſcrits. Ne rougiſſez-vous pas de nous offrir des ſujets ſi communs & ſi uſés ? J'admire quelquefois la ſtérilité de vos génies, & la patience des Athéniens.

Théodecte. Vous n'êtes pas de bonne foi, & vous ſavez mieux qu'un autre, que nous travaillons ſur un fonds inépuiſable. Si nous ſommes obligés de reſpecter les fables reçues, ce n'eſt que dans les points eſſentiels. Il faut, à la vérité, que Clitemneſtre périſſe de la main d'Oreſte ; Eriphile, de celle d'Alcméon. Mais les circonſtances d'un même fait variant dans les traditions anciennes, l'auteur peut choiſir celles qui conviennent à ſon plan, ou leur en ſubſtituer de nouvelles. Il lui ſuffit auſſi d'employer un ou deux perſonnages connus ; les autres ſont à ſa diſpoſition. Chaque ſujet offre des variétés ſans nombre, & ceſſe d'être le même, dès que vous lui donnez un nouveau nœud, un autre dénouement.

Variété dans les fables, qui ſont ſimples ou implexes : ſimples. lorſque l'action continue & s'achève d'une manière uniforme, ſans qu'aucun accident en détourne ou ſuſpende le cours ; implexes, lorſqu'elle s'opère ſoit avec une de ces reconnoiſſances

connoiſſances qui changent les rapports des perſonnages entre eux, ſoit avec une de ces révolutions qui changent leur état, ſoit avec ces deux moyens réunis. Ici l'on examina ces deux eſpèces de fables, & l'on convint que les implexes étoient préférables aux ſimples.

Variété dans les incidens qui excitent la terreur & la pitié. Si ce double effet eſt produit par les ſentimens de la nature, tellement méconnus ou contrariés, que l'un des perſonnages riſque de perdre la vie, alors celui qui donne ou va donner la mort, peut agir de l'une de ces quatre manières. 1°. Il peut commettre le crime de propos délibéré ; les exemples en ſont fréquens parmi les anciens. Je citerai celui de Médée qui, dans Euripide, conçoit le projet de tuer ſes enfans, & l'exécute. Mais ſon action eſt d'autant plus barbare, qu'elle n'étoit point néceſſaire. Je crois que perſonne ne la haſarderoit aujourd'hui. 2°. On peut ne reconnoître ſon crime qu'après l'avoir achevé ; comme Œdipe dans Sophocle. Ici l'ignorance du coupable rend ſon action moins odieuſe, & les lumières qu'il acquiert ſucceſſivement, nous inſpirent le plus vif intérêt. Nous approuvons cette manière. 3°. L'action va quelquefois juſqu'au moment de l'exécution, & s'arrête tout-à coup par un éclairciſſement inattendu. C'eſt Mérope qui reconnoit ſon fils, & Iphigénie, ſon frère, au moment de les frapper. Cette manière eſt la plus parfaite de toutes.

Polus. En effet, lorſque Mérope tient le glaive ſuſpendu ſur la tête de ſon fils, il s'élève un frémiſſement général dans l'aſſemblée ; j'en ai été ſouvent témoin.

Théodecte. La 4e. & la plus mauvaiſe de toutes les manières, eſt de s'arrêter au moment de l'exécution, par un ſimple changement de volonté : on ne l'a preſque jamais employée. Ariſtote me citoit un jour l'exemple d'Hémon, qui tire l'épée contre Créon, ſon père, & au lieu d'achever, s'en perce lui-même.

Nicéphore. Comment auroit-il achevé ? Créon, ſaiſi de frayeur, avoit pris la fuite.

Théodecte. Son fils pouvoit le pourſuivre.

Polus. Peut-être ne vouloit-il que s'immoler à ſes yeux, comme il ſembloit l'en avoir menacé dans une des ſcènes précédentes ; car, après tout, Sophocle connoiſſoit trop les bienſéances du théatre, pour ſuppoſer que le vertueux Hémon oſât attenter aux jours de ſon père.

Zopyre. Eh ! pourquoi ne l'auroit-il pas oſé ? Savez-vous qu'Hémon eſt ſur le point d'épouſer Antigone, qu'il l'aime, qu'il en eſt aimé, que ſon père l'a condamnée à être enterrée vivante, que ſon fils n'a pu le fléchir par ſes larmes, qu'il la

trouve

trouve morte, qu'il ſe roule à ſes piés expirant de rage & d'amour? Et vous ſeriez indigné que, voyant tout-à-coup paroître Créon, il ſe fût élancé, non ſur ſon père, mais ſur le bourreau de ſon amante? Ah! s'il ne daigne pas pourſuivre ce lâche tyran, c'eſt qu'il eſt encore plus preſſé de terminer une vie odieuſe.

Théodecte. Ennobliſſez ſon action; dites que ſon premier mouvement fut de fureur & de vengeance; & le ſecond, de remords & de vertu.

Zopyre. Sous quelque aſpect qu'on l'enviſage, je ſoutiens que ce trait eſt un des plus pathétiques & des plus ſublimes de notre théatre; & ſi votre Ariſtote ne l'a pas ſenti, c'eſt qu'apparemment il n'a jamais aimé.

Théodecte. Aimable Zopyre, prenez garde de trahir les ſecrets de votre cœur. Je veux bien, par complaiſance pour vous, rejetter cet exemple: mais retenons le principe, qu'il ne faut pas commencer une action atroce, ou qu'il ne faut pas l'abandonner ſans motif. Continuons de parcourir les moyens de différencier une fable.

Variété dans les reconnoiſſances, qui ſont un des plus grands reſſorts du pathétique, ſur-tout quand elles produiſent une révolution ſubite dans l'état des perſonnes. Il en eſt de pluſieurs eſpèces; les unes, dénuées de tout art, & devenues trop ſouvent la reſſource des poëtes médiocres, ſont fondées ſur des ſignes accidentels ou naturels; par exemple, des bracelets, des colliers, des cicatrices, des marques imprimées ſur le corps.* Les autres montrent de l'invention: on cite avec éloge celle de Dicæogène, dans ſon poëme des Cypriaques: le héros, voyant un tableau où ſes malheurs ſont retracés, laiſſe échapper des larmes qui le trahiſſent; celle de Polyidès, dans ſon Iphigénie: Oreſte, ſur le point d'être immolé, s'écrie: „ C'eſt ainſi que ma ſœur Iphigénie fut „ ſacrifiée en Aulide. „ Les plus belles naiſſent de l'action. Voyez l'Œdipe de Sophocle, & l'Iphigénie en Aulide d'Euripide.

Variété dans les caractères. Celui des perſonnages qui reviennent ſouvent ſur la ſcène, eſt décidé parmi nous; mais il ne l'eſt que dans ſa généralité: Achille eſt impétueux & violent; Ulyſſe, prudent & diſſimulé; Médée, implacable & cruelle; mais toutes ces qualités peuvent tellement ſe graduer, que d'un ſeul caractère, il en réſulte pluſieurs qui n'ont de commun que les traits principaux: tel eſt celui d'Electre, &

* Ariſtote cite une reconnoiſſance opérée par un moyen bien étrange, par une navette qui rendoit un ſon; elle ſe trouvoit dans le Térée de Sophocle. Cette pièce eſt perdue.

celui

celui de Philoctète, dans Eſchyle, Sophocle & Euripide. Il vous eſt permis d'exagérer les défauts d'Achille; mais il vaut mieux les affoiblir par l'éclat de ſes vertus, comme a fait Homère. C'eſt en ſuivant ce modèle, que le poëte Agathon produiſit un Achille, qui n'avoit pas encore paru ſur le théatre.

Variété dans les cataſtrophes. Les unes ſe terminent au bonheur, & les autres au malheur; il en eſt où, par une double révolution, les bons & les méchans éprouvent un changement de fortune. La première manière ne convient guère qu'à la comédie.

Zopyre. Pourquoi l'exclure de la tragédie? Répandez le pathétique dans le courant de la pièce; mais que, du moins, je reſpire à la fin, & que mon ame ſoulagée obtienne le prix de ſa ſenſibilité.

Théodecte. Vous voulez donc que j'éteigne ce tendre intérêt qui vous agite, & que j'arrête des larmes que vous verſez avec tant de plaiſir? La plus belle récompenſe que je puiſſe accorder à votre ame ſenſible, c'eſt de perpétuer, le plus qu'il eſt poſſible, les émotions qu'elle a reçues. De ces ſcènes touchantes, où l'auteur déploie tous les ſecrets de l'art & de l'éloquence, il ne réſulte qu'un pathétique de ſituation; & nous voulons un pathétique que l'action faſſe naître, qu'elle augmente de ſcène en ſcène, & qui agiſſe dans l'ame du ſpectateur toutes les fois que le nom de la pièce frappera ſon oreille.

Zopyre. Et ne le trouvez-vous pas dans ces tragédies, où les bons & les méchans éprouvent un changement d'état?

Théodecte. Je l'ai déjà inſinué; le plaiſir qu'elles procurent reſſemble trop à celui que nous recevons à la comédie. Il eſt vrai que les ſpectateurs commencent à goûter cette double révolution, & que des auteurs même lui aſſignent le premier rang. Mais je penſe qu'elle ne mérite que le ſecond, & je m'en rapporte à l'expérience de Polus. Quelles ſont les pièces qui paſſent pour être vraiment tragiques?

Polus. En général, celles dont la cataſtrophe eſt funeſte.

Théodecte. Et vous, Anacharſis, quels effets produiſirent ſur vous les différentes deſtinées que nous attachons au perſonnage principal?

Anacharſis. Dans les commencemens, je verſois des larmes en abondance, ſans remonter à leur ſource; je m'apperçus enſuite que vos plus belles pièces perdoient une partie de leur intérêt à une ſeconde repréſentation, mais que cette perte étoit infiniment plus ſenſible pour celles qui ſe terminent au bonheur.

Nicéphore. Il me reſte à vous demander comment vous

parvenez

parvenez à vous accorder avec vous-même. Vous voulez que la catastrophe soit funeste, & cependant vous avez préféré cette révolution qui arrache un homme à l'infortune, & le place dans un état plus heureux.

Théodecte. J'ai préféré la reconnoissance qui arrête l'exécution du forfait ; mais je n'ai pas dit qu'elle dût servir de dénouement. Oreste, reconnu d'Iphigénie, est sur le point de succomber sous les armes de Thoas ; reconnu d'Electre, il tombe entre les mains des furies. Il n'a donc fait que passer d'un danger & d'un malheur dans un autre. Euripide le tire de ce second état, par l'intervention d'une divinité ; elle pouvoit être nécessaire dans son Iphigénie en Tauride ; elle ne l'étoit pas dans son Oreste, dont l'action seroit plus tragique, s'il eût abandonné les assassins de Clytemnestre aux tourmens de leurs remords. Mais Euripide aimoit à faire descendre les dieux dans une machine, & il n'emploie que trop souvent cet artifice grossier, pour exposer le sujet, & pour dénouer la pièce.

Zopyre. Condamnez-vous les apparitions des dieux ? Elles sont si favorables au spectacle !

Nicéphore. Et si commodes au poëte !

Théodecte. Je ne les permets que lorsqu'il est nécessaire de tirer du passé ou de l'avenir, des lumières qu'on ne peut acquérir par d'autres voies. Sans ce motif, le prodige honore plus le machiniste que l'auteur.

Conformons-nous toujours aux lois de la raison, aux règles de la vraisemblance ; que votre fable soit tellement constituée, qu'elle s'expose, se noue & se dénoue sans effort ; qu'un agent célèste ne vienne pas, dans un froid avant-propos, nous instruire de ce qui est arrivé auparavant, de ce qui doit arriver dans la suite ; que le nœud, formé des obstacles qui ont précédé l'action, & de ceux que l'action fait éclore, se resserre de plus en plus depuis les premières scènes, jusqu'au moment où la catastrophe commence ; que les épisodes ne soient ni trop étendus, ni en trop grand nombre ; que les incidens naissent avec rapidité les uns des autres, & amènent des évènemens inattendus ; en un mot, que les différentes parties de l'action soient si bien liées entre elles, qu'une seule étant retranchée ou transposée, le tout soit détruit ou changé ; n'imitez pas ces auteurs qui, ignorant l'art de terminer heureusement une intrigue heureusement tissue, & qui, après s'être imprudemment jetés au milieu des écueils, n'imaginent d'autre ressource pour en sortir, que d'implorer le secours du ciel.

Je viens de vous indiquer les diverses manières de traiter la fable ; vous pourrez y joindre les différences sans nombre que

vous

vous offriront les penſées, & ſur-tout la muſique. Ne vous plaignez donc plus de la ſtérilité de nos ſujets, & ſouvenez-vous que c'eſt les inventer, que de les préſenter ſous un nouveau jour.

Nicéphore. Mais vous ne les animez pas aſſez. On diroit quelquefois que vous craignez d'approfondir les paſſions ; ſi, par haſard, vous les mettez aux priſes les unes avec les autres, ſi vous les oppoſez à des devoirs rigoureux, à peine nous laiſſez-vous entrevoir les combats qu'elles ſe livrent ſans ceſſe.

Théodecte. Plus d'une fois on a peint avec les plus douces couleurs les ſentimens de l'amour conjugal, & ceux de l'amitié ; cent fois, avec un pinceau plus vigoureux, les fureurs de l'ambition, de la haine, de la jalouſie, & de la vengeance. Voudriez-vous que, dans ces occaſions, on nous eût donné des portraits, des analyſes du cœur humain ? Parmi nous, chaque art, chaque ſcience ſe renferme dans ſes limites. Nous devons abandonner, ſoit à la morale, ſoit à la rhétorique, la théorie des paſſions, & nous attacher moins à leur développement qu'à leurs effets ; car ce n'eſt pas l'homme que nous préſentons à vos yeux, ce ſont les viciſſitudes de ſa vie, & ſur-tout les malheurs qui l'oppriment. La tragédie eſt tellement le récit d'une action terrible & touchante, que pluſieurs de nos pièces ſe terminent par ces mots que prononce le chœur : *C'eſt ainſi que finit cette aventure.* En la conſidérant ſous ce point de vue, vous concevez que s'il eſt eſſentiel d'exprimer les circonſtances qui rendent la narration plus intéreſſante, & la cataſtrophe plus funeſte, il l'eſt encore plus de tout faire entendre, plutôt que de tout dire. Telle eſt la manière d'Homère ; il ne s'amuſe point à détailler les ſentimens qui uniſſoient Achille & Patrocle ; mais, à la mort de ce dernier, ils s'annoncent par des torrens de larmes, ils éclatent par des coups de tonnerre.

Zopyre. Je regretterai toujours qu'on ait juſqu'à préſent négligé la plus douce & la plus forte des paſſions. Tous les feux de l'amour brûlent dans le cœur de Phèdre, & ne répandent aucune chaleur dans la tragédie d'Euripide. Cependant les premières atteintes de cet amour, ſes progrès, ſes troubles, ſes remords ; quelle riche ſuite de tableaux pour le pinceau du poëte ! Quelles nouvelles ſources d'intérêt pour le rôle de la princeſſe ! Nous avons parlé de l'amour d'Hémon pour Antigone ; pourquoi ce ſentiment ne devient-il pas le principal mobile de l'action ? Que de combats n'auroit-il pas excités dans le cœur du père, & dans celui des deux amans ? Que de devoirs à reſpecter, que de malheurs à craindre !

Théodecte. Les peintures que vous regrettez ſeroient auſſi dangereuſes

dangereuſes pour les mœurs, qu'indignes d'un théatre qui ne s'occupe que de grands évènemens, & de ſentimens élevés. Jamais, aux ſiècles héroïques, l'amour ne produiſit aucune de ces révolutions que nous retrace la tragédie.

Zopyre. Et la guerre de Troie ?

Théodecte. Ce ne fut pas la perte d'Hélène qui arma les Grecs contre les Troyens ; ce fut, pour Ménélas, le beſoin de venger une injure éclatante ; pour les autres princes, le ſerment qu'ils avoient fait auparavant de lui garantir la poſſeſſion de ſon épouſe : ils ne virent dans l'amour trahi que l'honneur outragé.

L'amour n'a proprement à lui que de petites intrigues, dont nous abandonnons le récit à la comédie ; que des ſoupirs, des larmes & des foibleſſes, que les poëtes lyriques ſe ſont chargés d'exprimer. S'il s'annonce quelquefois par des traits de nobleſſe & de grandeur, il les doit à la vengeance, à l'ambition, à la jalouſie, trois puiſſans reſſorts que nous n'avons jamais négligé d'employer.

TROISIÈME SÉANCE.

Il fut queſtion des mœurs, des penſées, des ſentimens & du ſtyle qui conviennent à la tragédie.

Dans les ouvrages d'imitation, dit Théodecte, mais ſurtout dans le poëme, ſoit épique ſoit dramatique, ce que l'on appelle mœurs, eſt l'exacte conformité des actions, des ſentimens, des penſées & des diſcours du perſonnage avec ſon caractère. Il faut donc que dès les premières ſcènes on reconnoiſſe à ce qu'il fait, à ce qu'il dit, quelles ſont ſes inclinations actuelles, quels ſont ſes projets ultérieurs.

Les mœurs caractériſent celui qui agit : elles doivent être bonnes. Loin de charger le défaut, ayez ſoin de l'affoiblir. La poëſie, ainſi que la peinture, embellit le portrait ſans négliger la reſſemblance. Ne faliſſez le caractère d'un perſonnage, même ſubalterne, que lorſque vous y ſerez contraint. Dans une pièce d'Euripide, Ménélas joue un rôle répréhenſible, parce qu'il fait le mal ſans néceſſité.

Il faut encore que les mœurs ſoient convenables, reſſemblantes, égales ; qu'elles s'aſſortiſſent à l'âge & à la dignité du perſonnage ; qu'elles ne contrarient point l'idée que les traditions anciennes nous donnent d'un héros ; & qu'elles ne ſe démentent point dans le courant de la pièce.

Voulez-vous leur donner du relief & de l'éclat ? faites-les contraſter entre elles. Voyez combien, dans Euripide, le caractère de Polynice devient intéreſſant par celui d'Etéocle

ſon

ſon frère ; &, dans Sophocle, le caractère d'Electre par celui de Chryſothémis ſa ſœur.

Nous devons, comme les orateurs, remplir nos juges de pitié, de terreur, d'indignation ; comme eux, prouver une vérité, réfuter une objection ; agrandir ou rapetiſſer un objet. Vous trouverez les préceptes dans les traités qu'on a publiés ſur la rhétorique, & les exemples dans les tragédies qui font l'ornement du théatre. C'eſt là qu'éclate la beauté des penſées, & l'élévation des ſentimens ; c'eſt là que triomphe le langage de la vérité, & l'éloquence des malheureux. Voyez Mérope, Hécube, Electre, Antigone, Ajax, Philoctète, environnés tantôt des horreurs de la mort, tantôt de celles de la honte, du déſeſpoir ; écoutez ces accens de douleur, ces exclamations déchirantes, ces expreſſions paſſionnées, qui d'un bout du théatre à l'autre font retentir les cris de la nature dans tous les cœurs, & forcent tous les yeux à ſe remplir de larmes.

D'où viennent ces effets admirables ? C'eſt que nos auteurs poſsèdent au ſouverain degré l'art de placer leurs perſonnages dans les ſituations les plus touchantes, & que, s'y plaçant eux-mêmes, ils s'abandonnent ſans réſerve au ſentiment unique & profond qu'exige la circonſtance.

Vous ne ſauriez trop étudier nos grands modèles. Pénétrez-vous de leurs beautés ; mais apprenez ſur-tout à les juger, & qu'une ſervile admiration ne vous engage pas à reſpecter leurs erreurs. Oſez condamner ce raiſonnement de Jocaſte. Ses deux fils étoient convenus de monter alternativement ſur le trône de Thèbes. Etéocle refuſoit d'en déſcendre, &, pour le porter à ce grand ſacrifice, la reine lui repréſente entre autres choſes, que l'égalité établit autrefois les poids & les meſures, & a réglé de tout temps l'ordre périodique des jours & des nuits.

Des ſentences claires, préciſes, & amenées ſans effort, plaiſent beaucoup aux Athéniens ; mais il faut être attentif à les choiſir, car ils rejettent avec indignation les maximes qui détruiſent la morale.

Polus. Et ſouvent mal-à-propos. On fit un crime à Euripide d'avoir mis dans la bouche d'Hippolyte ces paroles : „ Ma langue a prononcé le ſerment, mon cœur le déſavoue. „ Cependant elles convenoient à la circonſtance, & ſes ennemis l'accusèrent fauſſement d'en faire un principe général. Une autre fois, on voulut chaſſer l'acteur qui jouoit le rôle de Bellérophon, & qui, ſuivant l'eſprit de ſon rôle, avoit dit que la richeſſe eſt préférable à tout. La pièce étoit ſur le point de tomber. Euripide monta ſur le théatre. On l'avertit de re-

trancher ce vers. Il répondit qu'il étoit fait pour donner des leçons, & non pour en recevoir ; mais que, ſi on avoit la patience d'attendre, on verroit bientôt Bellérophon ſubir la peine qu'il avoit méritée. Lorſqu'il eut donné ſon Ixion, pluſieurs aſſiſtans lui dirent après la repréſentation que ſon héros étoit trop ſcélérat. Auſſi, répondit-il, j'ai fini par l'attacher à une roue.

Quoique le ſtyle de la tragédie ne ſoit plus auſſi pompeux qu'il l'étoit autrefois, il faut néanmoins qu'il ſoit aſſorti à la dignité des idées. Employez les charmes de l'élocution pour ſauver des invraiſemblances que vous êtes forcé d'admettre : mais ſi vous avez des penſées à rendre ou des caractères à peindre, gardez-vous de les obſcurcir par de vains ornemens. Évitez les expreſſions ignobles. A chaque eſpèce de drame conviennent un ton particulier & des couleurs diſtinctes. C'eſt pour avoir ignoré cette règle, que le langage de Cléophon & de Sténélus ſe rapproche de celui de la comédie.

Nicéphore. J'en découvre une autre cauſe. Le genre que vous traitez eſt ſi factice, le nôtre ſi naturel, que vous êtes à tout moment forcés de paſſer du premier au ſecond, & d'emprunter nos penſées, nos ſentiments, nos formes, nos facéties & nos expreſſions. Je ne vous citerai que des autorités reſpectables, Eſchyle, Sophocle, Euripide jouant ſur le mot, & faiſant d'inſipides alluſions aux noms de leurs perſonnages : le ſecond de ces poëtes mettant dans la bouche d'Ajax ces paroles étonnantes : „ Aï, Aï, quelle fatale conformité entre „ le nom que je porte & les malheurs que j'éprouve*! „

Théodecte. On étoit alors perſuadé que les noms qui nous ſont impoſés préſagent la deſtinée qui nous attend, & vous ſavez que, dans le malheur, on a beſoin de s'attacher à quelque cauſe.

Nicéphore. Mais comment excuſer dans vos auteurs le goût des fauſſes étymologies & des jeux de mots, les froides métaphores, les fades plaiſanteries, les images indécentes, & ces ſatires contre les femmes, & ces ſcènes entre-mêlées de bas comique, & ces fréquens exemples de mauvais ton ou d'une familiarité choquante ? Comment ſouffrir qu'au lieu de nous annoncer tout uniment la mort de Déjanire, on nous diſe qu'elle vient d'achever ſon dernier voyage ſans faire un ſeul pas ? Eſt-il de la dignité de la tragédie, que des enfans vomiſſent des injures groſſières & ridicules contre les auteurs de leurs jours ; qu'Antigone nous aſſure qu'elle ſacrifieroit un époux, un fils à ſon frère, parce qu'elle pourroit avoir un autre fils & un autre époux ; mais qu'ayant perdu ſon père & ſa mère, elle ne ſauroit remplacer le frère dont elle eſt privée ?

* Aï eſt le commencement du nom d'Ajax. Les Grecs prononçoient Aïas.

Je

Je ne ſuis point étonné de voir Ariſtophane lancer en paſſant un trait contre les moyens ſur leſquels Eſchyle a fondé la reconnoiſſance d'Oreſte & d'Electre; mais Euripide devoit-il parodier & tourner ſi plaiſamment en ridicule cette même reconnoiſſance? Je m'en rapporte à l'avis de Polus.

Polus. J'avoue que, plus d'une fois, j'ai cru jouer la comédie ſous le maſque de la tragédie. Aux exemples que vous venez de citer, qu'il me ſoit permis d'en joindre deux autres tirés de Sophocle & d'Euripide.

Le premier, ayant pris pour ſujet d'une de ſes tragédies, la métamorphoſe de Térée & de Procné, ſe permet pluſieurs plaiſanteries contre ce prince, qui paroit, ainſi que Procné, ſous la forme d'un oiſeau.

Le ſecond, dans une de ſes pièces, introduit un berger qui croit avoir vu quelque part le nom de Théſée. On l'interroge: „ Je ne ſais pas lire, répondit-il, mais je vais décrire la forme „ des lettres. La première eſt un rond avec un point dans le „ milieu*; la ſeconde eſt compoſée de deux lignes perpendi- „ culaires jointes par une ligne tranſverſale ; „ & ainſi des autres. Obſervez que cette deſcription anatomique du nom de Théſée réuſſit tellement, qu'Agathon en donna bientôt après une ſeconde, qu'il crut ſans doute plus élégante.

Théodecte. Je n'oſe pas convenir que j'en riſquerai une troiſième dans une tragédie que je prépare: ces jeux d'eſprit amuſent la multitude; &, ne pouvant la ramener à notre goût, il faut bien nous aſſujettir au ſien. Nos meilleurs écrivains ont gémi de cette ſervitude, & la plupart des fautes que vous venez de relever, prouvent clairement qu'ils n'ont pas pu la ſecouer. Il en eſt d'autres qu'on pourroit excuſer. En ſe rapprochant des ſiècles héroïques, ils ont été forcés de peindre des mœurs différentes des nôtres: en voulant ſe rapprocher de la nature, ils devoient paſſer du ſimple au familier, dont les limites ne ſont pas aſſez diſtinctes. Avec moins de génie, nous avons encore plus de riſques à courir. L'art eſt devenu plus difficile. D'un côté, le public, raſſaſié des beautés depuis long-temps offertes à ſes yeux, exige follement qu'un auteur réuniſſe les talens de tous ceux qui l'ont précédé. D'un autre, les acteurs ſe plaignent ſans ceſſe de n'avoir pas de rôles aſſez brillans. Ils nous forcent, tantôt d'étendre & de violenter le ſujet, tantôt d'en détruire les liaiſons; ſouvent même, leur négligence & leur mal-adreſſe ſuffiſent pour faire tomber une pièce. Polus me pardonnera ce reproche; le haſarder en ſa préſence, c'eſt faire ſon éloge.

* Euripide décrivoit dans cette pièce la forme des ſix lettres Grecques qui compoſent le nom de Théſée, ΘΗΣΕΙΣ.

Polus Je ſuis entièrement de votre avis ; et je vais raconter à Zopyre le danger que courut autrefois l'Oreſte d'Euripide. Dans cette belle ſcène où ce jeune prince, après des accès de fureur, reprend l'uſage de ſes ſens, l'acteur Hégélochus, n'ayant pas ménagé ſa reſpiration, fut obligé de ſéparer deux mots, qui, ſuivant qu'ils étoient élidés ou non, formoient deux ſens très différens, de manière qu'au lieu de ces paroles : *Après l'orage, je vois le calme*, il fit entendre celles-ci : *Après l'orage, je vois le chat**. Vous pouvez juger de l'effet que, dans ce moment d'intérêt, produiſit une pareille chute. Ce furent des rires exceſſifs de la part de l'aſſemblée, et des épigrammes très piquantes de la part des ennemis du poëte et de l'acteur.

QUATRIÈME SÉANCE.

Dans la quatrième ſéance furent diſcutés quelques articles tenus juſqu'alors en réſerve. On obſerva 1°. que, dans preſque toutes les ſcènes, les réponſes & les répliques ſe font de vers à vers, ce qui rend le dialogue extrêmement vif & ſerré, mais quelquefois peu naturel ; 2°. que Pylade ne dit que trois vers dans une pièce d'Eſchyle, & pas un dans l'Electre de Sophocle, ainſi que dans celle d'Euripide ; que d'autres perſonnages, quoique préſens, ſe taiſent pendant pluſieurs ſcènes, ſoit par excès de douleur, ſoit par hauteur de caractère ; 3°. qu'on a quelquefois introduit des perſonnages allégoriques, comme la force, la violence, la mort, la fureur ; 4°. que les chœurs de Sophocle font partie de l'action ; que la plupart de ceux d'Euripide y tiennent foiblement ; que ceux d'Agathon en ſont tout-à-fait détachés, & qu'à l'exemple de ce dernier poëte, on ne ſe fait aucun ſcrupule aujourd'hui d'inſérer dans les intermèdes des fragmens de poëſie & de muſique qui font perdre de vue le ſujet.

Après qu'on ſe fut déclaré contre ces abus, je demandai ſi la tragédie avoit atteint ſa perfection. Tous s'écrièrent à-la-fois, que certaines pièces ne laiſſeroient rien à déſirer, ſi l'on en retranchoit les taches qui les défigurent, & qui ne ſont point inhérentes à leur conſtitution. Mais comme je leur fis obſerver qu'Ariſtote avoit héſité ſur cette queſtion, on l'examina de plus près, & les doutes ſe multiplièrent.

* En grec, Γαλῆνα, *galéna*, déſigne le calme, Γαλεν, *galéx*, ſignifie un *chat*. Dans le paſſage dont il s'agit, Hégélochus devoit faire entendre *galéna oro*, c'eſt-à-dire, *le calme je vois*. Or ces deux mots ſe prononçoient de telle manière, qu'on entendoit à la fois la dernière voyelle du premier, & la première du ſecond. L'acteur épuiſé & manquant tout-à-coup de reſpiration, fut obligé de s'arrêter après le mot *galéna*, dont il omit la voyelle finale, & dit *galén..... oro*, c'eſt-à-dire, *un chat.... je vois*.

Les

Les uns ſoutenoient que le théatre eſt trop vaſte, & le nombre des ſpectateurs trop conſidérable. Il en réſulte, diſoient-ils, deux inconvéniens. Les auteurs ſont obligés de ſe conformer au goût d'une multitude ignorante, & les acteurs de pouſſer des cris qui les épuiſent, au riſque même de n'être pas entendus d'une partie de l'aſſemblée. Ils propoſoient de choiſir une enceinte plus étroite, & d'augmenter le prix des places, qui ne ſeroient remplies que par les perſonnes les plus honnêtes. On répondoit que ce projet ne pouvoit ſe concilier, ni avec la nature, ni avec les intérêts du gouvernement. Ce n'eſt, ajoutoit-on, qu'en faveur du peuple & des étrangers que nos ſpectacles ſont entretenus avec tant de magnificence. D'un côté, on détruiroit l'égalité qui doit régner entre les citoyens; de l'autre, on ſe priveroit des ſommes d'argent que les étrangers verſent dans cette ville pendant nos fêtes.

Les premiers répliquoient: Pourquoi ne pas ſupprimer les chœurs & la muſique, comme on commence à les ſupprimer dans la comédie? Les chœurs obligent les auteurs à bleſſer à tout moment la vraiſemblance. Il faut que les perſonnages de la pièce, attirés de force ou de gré dans le veſtibule d'un palais, ou dans tout autre lieu découvert, y viennent dévoiler leurs plus intimes ſecrets, ou traiter des affaires de l'état en préſence de pluſieurs témoins ſouvent amenés ſans motif; que Médée y publie les affreux projets qu'elle voudroit ſe cacher à elle-même; qu'Alceſte mourante s'y faſſe tranſporter pour rendre les derniers ſoupirs. Quant à la muſique, il eſt abſurde de ſuppoſer que des hommes accablés de douleur, agiſſent, parlent & meurent en chantant.

Sans le chœur, répondoient les autres, plus de mouvement ſur le théatre, plus de majeſté dans le ſpectacle. Il augmente l'intérêt pendant les ſcènes, il l'entretient pendant les intermèdes. Ils ajoutoient que le peuple ne voudroit point renoncer aux agrémens de la muſique, & que ce ſeroit dénaturer la tragédie, que d'adopter le changement propoſé.

Gardons-nous, dit Nicéphore, de la dépouiller de ſes ornemens; elle y perdroit trop. Mais donnez-lui du moins une plus noble deſtination, &, qu'à l'exemple de la comédie....

Théodecte. Elle nous faſſe rire?

Nicéphore. Non: mais qu'elle nous ſoit utile.

Théodecte. Et qui oſeroit ſoutenir qu'elle ne l'eſt pas? La plus ſaine morale n'eſt-elle pas ſemée par maximes dans nos tragédies?

Nicéphore. N'eſt-elle pas à tout moment contredite par l'action même? Hippolyte, inſtruit de l'amour de Phèdre, ſe

croit ſouillé par cette horrible confidence, & n'en périt pas moins. Quelle funeſte leçon pour la jeuneſſe! Ce fut à notre exemple que vous entreprîtes autrefois de dévoiler les vices de l'adminiſtration. Mais quelle différence entre votre manière & la nôtre! Nous couvrions de ridicules les coupables orateurs de l'état; vous vous appeſantiſſez triſtement ſur les abus de l'éloquence. Nous diſions quelquefois aux Athéniens des vérités dures & ſalutaires, & vous les flattez encore avec une impudence dont vous devriez rougir.

Théodecte. En nourriſſant leur haine contre le deſpotiſme, nous les attachons à la démocratie; en leur montrant la piété, la bienfaiſance, & les autres vertus de leurs ancêtres, nous leur fourniſſons des modèles; nous entretenons leur vanité, pour leur inſpirer de l'honneur. Il n'eſt point de ſujet qui ne leur apprenne à ſupporter leurs maux, à ſe garantir des fautes qui peuvent les leur attirer.

Nicéphore. J'en conviendrois, ſi l'inſtruction ſortoit du fond même de l'action; ſi vous banniſſiez du théatre ces calamités héréditaires dans une famille; ſi l'homme n'étoit jamais malheureux que par l'abus des paſſions; ſi le ſcélérat étoit toujours puni, & l'homme de bien toujours récompenſé.

Mais, tant que vous ſerez aſſervis à vos formes, n'attendez rien de vos efforts. Il faut ou corriger le fond vicieux de vos hiſtoires ſcandaleuſes, ou vous exercer, comme on a fait quelquefois, ſur des ſujets d'imagination. J'ignore ſi leurs plans ſeroient ſuſceptibles de combinaiſons plus ſavantes, mais je ſais bien que la morale en pourroit être plus pure & plus inſtructive.

Tous les aſſiſtans applaudirent à ce projet, ſans en excepter Théodecte, qui, néanmoins, ſoutenoit toujours que, dans l'état actuel des choſes, la tragédie étoit auſſi utile aux mœurs, que la comédie. Diſciple de Platon, dit alors Polus en m'adreſſant la parole, qu'auroient penſé votre maître & le ſien de la diſpute qui s'eſt élevée entre Théodecte & Nicéphore? Je répondis qu'ils auroient condamné les prétentions de l'un & de l'autre, & que les philoſophes ne voyoient qu'avec indignation ce tiſſu d'obſcénités & de perſonnalités qui ſouilloient l'ancienne comédie.

Rappelons-nous les circonſtances où l'on ſe trouvoit alors, dit Nicéphore: Périclès venoit d'impoſer ſilence à l'Aréopage; il ne ſeroit plus reſté de reſſource aux mœurs, ſi nos auteurs n'avoient eu le courage d'exercer la cenſure publique.

Il n'y a pas de courage à être méchant, répondis-je, quand la méchanceté eſt impunie. Comparons les deux tribunaux dont vous venez de parler; je vois dans celui de l'Aréopage

des

des juges intègres, vertueux, diſcrets, gémiſſant de trouver un coupable et ne le condamnant qu'après l'avoir convaincu ; je vois dans l'autre, des écrivains paſſionnés, forcenés, quelquefois ſubornés, cherchant par-tout des victimes pour les immoler à la malignité du public, ſuppoſant des crimes exagérant les vices, et faiſant le plus cruel outrage à la vertu, en vomiſſant les mêmes injures contre le ſcélérat et contre l'homme de bien.

Quel étrange réformateur que cet Ariſtophane, celui de tous qui avoit le plus d'eſprit et de talens, qui connut le mieux la bonne plaiſanterie, et qui ſe livra le plus à une gaîté féroce ! On dit qu'il ne travailloit à ſes ouvrages que dans le délire du vin ; c'étoit plutôt dans celui de la haine et de la vengeance. Ses ennemis ſont-ils exempts d'infamie ? il les attaque ſur leur naiſſance, ſur leur pauvreté, ſur les défauts de leurs perſonnes. Combien de fois reprocha-t-il à Euripide d'être fils d'une vendeuſe d'herbes ! Il étoit fait pour plaire aux honnêtes gens, et pluſieurs de ſes pièces ne ſemblent deſtinées qu'à des hommes perdus de débauches, et pleins de noirceurs.

Nicéphore. J'abandonne Ariſtophane, quand ſes plaiſanteries dégénèrent en ſatires licencieuſes. Mais je l'admire lorſque, pénétré des maux de ſa patrie, il s'élève contre ceux qui l'égarent par leurs conſeils ; lorſque, dans cette vue, il attaque ſans ménagement les orateurs, les généraux, le Sénat & le peuple même. Sa gloire s'en accrut ; elle s'étendit au loin. Le roi de Perſe dit à des ambaſſadeurs de Lacédémone, que les Athéniens ſeroient bientôt les maîtres de la Grèce, s'ils ſuivoient les conſeils de ce poëte.

Anacharſis. Eh ! que nous fait le témoignage d'un roi de Perſe, & quelle confiance pouvoit mériter un auteur qui ne ſavoit pas, ou qui feignoit d'ignorer, qu'on ne doit point attaquer le crime par le ridicule, & qu'un portrait ceſſe d'être odieux, dès qu'il eſt chargé de traits burleſques ? On ne rit point à l'aſpect d'un tyran ou d'un ſcélérat ; on ne doit pas rire de ſon image, ſous quelque forme qu'elle paroiſſe. Ariſtophane peignoit fortement l'inſolence & les rapines de ce Cléon, qu'il haïſſoit & qui étoit à la tête de la république ; mais des bouffonneries groſſières& dégoûtantes, détruiſoient à l'inſtant l'effet de ſes tableaux. Cléon, dans quelques ſcènes du plus bas comique, terraſſé par un homme de la lie du peuple, qui lui diſpute & lui ravit l'empire de l'impudence, fut trop groſſièrement avili, pour devenir mépriſable. Qu'en arrivoit-il ? La multitude s'égayoit à ſes dépens, comme elle s'égayoit dans d'autres pièces du même auteur, aux dépens

d'Hercule & de Bacchus. Mais, en ſortant du théatre, elle couroit ſe proſterner devant Bacchus, Hercule & Cléon.

Les reproches que faiſoit le poëte aux Athéniens, ſans être plus utiles, étoient plus modérés. Outre qu'on pardonnoit ces ſortes de licences, quand elles ne bleſſoient pas la conſtitution établie, Ariſtophane accompagnoit les ſiennes de correctifs amenés avec adreſſe. „ Ce peuple, diſoit-il, agit ſans „ réflexion & ſans ſuite ; il eſt dur, colère, inſatiable de „ louanges : dans ſes aſſemblées, c'eſt un veillard qui entend „ à demi mot, & qui cependant ſe laiſſe conduire comme un „ enfant auquel on préſente un petit gâteau ; mais par-tout „ ailleurs il eſt plein d'eſprit & de bon ſens. Il ſait qu'on le „ trompe, il le ſouffre pendant quelque temps, reconnoit en- „ ſuite ſon erreur, & finit par punir ceux qui ont abuſé de ſa „ bonté. „ Le vieillard, flatté de l'éloge, rioit de ſes défauts, &, après s'être moqué de ſes dieux, de ſes chefs & de lui-même, continuoit d'être ſuperſtitieux, dupe & léger.

Un ſpectacle ſi plein d'indécence & de malignité, révoltoit les gens les plus ſages & les plus éclairés de la nation. Ils étoient tellement éloignés de le regarder comme le ſoutien des mœurs, que Socrate n'aſſiſtoit point à la repréſentation des comédies, & que la loi défendoit aux Aréopagites d'en compoſer.

Ici Théodecte s'écria : La cauſe eſt finie, & ſe leva auſſitôt. Attendez, répondit Nicéphore ; il nous revient une déciſion ſur vos auteurs. Qu'aurois-je à craindre, diſoit Théodecte ? Socrate voyoit avec plaiſir les pièces d'Euripide ; il eſtimoit Sophocle, & nous avons toujours vécu en bonne intelligence avec les philoſophes.. Comme j'étois à ſes côtés, je lui dis tout bas : Vous êtes bien généreux. Il ſourit, & fit de nouveaux efforts pour ſe retirer : mais on le retint, & je me vis forcé de reprendre la parole, que j'adreſſai à Théodecte.

Socrate & Platon rendoient juſtice aux talens, ainſi qu'à la probité de vos meilleurs écrivains ; mais ils les accuſoient d'avoir, à l'exemple des autres poëtes, dégradé les dieux & les héros. Vous n'oſeriez en effet les juſtifier ſur ce premier article. Toute vertu, toute morale eſt détruite, quand les objets du culte public, plus vicieux, plus injuſtes & plus barbares que les hommes mêmes tendent des pièges à l'innocence, pour la rendre malheureuſe, & la pouſſent au crime, pour l'en punir. La comédie, qui expoſe de pareilles divinités à la riſée du public, eſt moins coupable que la tragédie qui les propoſe à notre vénération.

Zopyre. Il ſeroit aiſé de leur donner un plus auguſte caractère.

ractère. Mais que pourroit-on ajouter à celui des héros d'Eſchyle & de Sophocle ?

Anacharſis. Une grandeur plus réelle & plus conſtante. Je vais tâcher de m'expliquer. A voir les changemens qui ſe ſont opérés en vous depuis votre civiliſation, il ſemble qu'on peut diſtinguer trois ſortes d'hommes, qui n'ont entre eux que des rapports généraux.

L'homme de la nature, tel qu'il paroiſſoit encore dans les ſiècles héroïques ; l'homme de l'art, tel qu'il eſt aujourd'hui ; & l'homme que la philoſophie a, depuis quelque temps, entrepris de former.

Le premier, ſans apprêt & ſans fauſſeté, mais exceſſif, dans ſes vertus & dans ſes foibleſſes, n'a point de meſure fixe. Il eſt trop grand ou trop petit : c'eſt celui de la tragédie.

Le ſecond, ayant perdu les traits nobles & généreux qui diſtinguoient le premier, ne ſait plus ni ce qu'il eſt, ni ce qu'il veut être. On ne voit en lui qu'un mélange bizarre de formes, qui l'attachent plus aux apparences qu'à la réalité ; de diſſimulations ſi fréquentes, qu'il ſemble emprunter les qualités mêmes qu'il poſsède. Toute ſa reſſource eſt de jouer la comédie, & c'eſt lui que la comédie joue à ſon tour.

Le troiſième eſt modèle, ſur des proportions nouvelles. Une raiſon plus forte que ſes paſſions, lui a donné un caractère vigoureux et uniforme ; il ſe place au niveau des évènemens, & ne permet pas qu'ils le traînent à leur ſuite comme un vil eſclave ; il ignore ſi les accidens funeſtes de la vie ſont des biens ou des maux : il ſait uniquement qu'ils ſont une ſuite de cet ordre général auquel il ſe fait un devoir d'obéir. Il jouit ſans remords, il fournit ſa carrière en ſilence, & voit ſans crainte la mort s'avancer à pas lents.

Zopyre. Et n'eſt-il pas vivement affligé, quand il eſt privé d'un père, d'un fils, d'une épouſe, d'un ami ?

Anacharſis. Il ſent déchirer ſes entrailles ; mais fidèle à ſes principes, il ſe roidit contre la douleur, & ne laiſſe échapper, ni en public, ni en particulier, des pleurs & des cris inutiles.

Zopyre. Ces cris & ces pleurs ſoulageroient ſon ame.

Anacharſis. Ils l'amolliroient ; elle ſeroit dominée une fois & ſe diſpoſeroit à l'être encore plus dans la ſuite. Obſervez en effet que cette ame eſt comme diviſée en deux parties ; l'une qui, toujours en mouvement, & ayant toujours beſoin de ſe paſſioner, préféreroit les vives atteintes de la douleur, au tourment inſupportable du repos ; l'autre qui ne s'occupe qu'à donner un frein à l'impétuoſité de la première, & qu'à nous procurer un calme que le tumulte des ſens & des paſſions ne puiſſe

puiſſe pas troubler. Or, ce n'eſt pas ce ſyſtême de paix intérieure que les autres tragiques veulent établir, ils ne choiſiront point, pour leur perſonnage principal, un homme ſage & toujours ſemblabe à lui-même : un tel caractère ſeroit trop difficile à imiter, & ne frapperoit pas la multitude. Ils s'adreſſent à la partie la plus ſenſible & la plus aveugle de notre ame ; ils la ſecouent, ils la tourmentent, &, en la pénétrant de terreur & de pitié, ils la forcent de ſe raſſaſier de ces pleurs & de ces plaintes, dont elle eſt, pour ainſi dire, affamée.

Qu'eſpérer déſormais d'un homme qui, depuis ſon enfance, a fait un exercice continuel de craintes & de puſillanimité ? Comment ſe perſuaderoit-il que c'eſt une lâcheté de ſuccomber à ſes maux, lui qui voit tous les jours Hercule & Achille ſe permettre, dans la douleur, des cris, des gémiſſemens & des plaintes ; qui, tous les jours, voit un peuple entier honorer de ſes larmes l'état de dégradation où le malheur a réduit ces héros, auparavant invincibles ?

Non, la philoſophie ne ſauroit ſe concilier avec la tragédie : l'une détruit continuellement l'ouvrage de l'autre. La première crie d'un ton ſévère au malheureux : Oppoſe un front ſerein à la tempête ; reſte debout et tranquille au milieu des ruines qui te frappent de tous côtés ; reſpecte la main qui t'écraſe, et ſouffre ſans murmurer ; telle eſt la loi de la ſageſſe. La tragédie d'une voix plus touchante et plus perſuaſive, lui crie à ſon tour : Mendiez des conſolations ; déchirez vos vêtemens, roulez-vous dans la pouſſière ; pleurez et laiſſez éclater votre douleur ; telle eſt la loi de la nature.

Nicéphore triomphoit : il concluoit de ces réflexions, qu'en ſe perfectionnant, la comédie ſe rapprocheroit de la philoſophie, et que la tragédie s'en écarteroit de plus en plus. Un ſourire malin qui lui échappa dans le moment, irrita ſi fort le jeune Zopyre, que, ſortant tout-à-coup des bornes de la modération, il dit que je n'avois rapporté que le ſentiment de Platon, et que des idées chimériques ne prevaudroient jamais ſur le jugement éclairé des Athéniens, et ſur-tout des Athéniens qui ont toujours préféré la tragédie à la comédie. Il ſe déchaîna enſuite contre un drame qui, après deux ſiècles d'efforts, ſe reſſentoit encore des vices de ſon origine.

Je connois, diſoit-il à Nicéphore, vos plus célèbres écrivains. Je viens de relire toutes les pièces d'Ariſtophane, à l'exception de celle des oiſeaux, dont le ſujet m'a révolté dès les premières ſcènes. Je ſoutiens qu'il ne vaut pas ſa réputation. Sans parler de ce ſel acrimonieux et déchirant, et de

tant

tant de méchancetés noires dont il a rempli ſes écrits, que de penſées obſcures, que de jeux de mots inſipides, quelle inégalité de ſtyle !

J'ajoute, dit Théodecte en l'interrompant, quelle élégance, quelle pureté dans la diction, quelle fineſſe dans les plaiſanteries, quelle vérité, quelle chaleur dans le dialogue, quelle poëſie dans les chœurs ! Jeune homme, ne vous rendez pas difficile, pour paroître éclairé ; & ſouvenez-vous que s'attacher par préférence aux écarts du génie, n'eſt bien ſouvent que vice du cœur ou diſette d'eſprit. De ce qu'un grand homme n'admire pas tout, il ne s'enſuit pas que celui qui n'admire rien, ſoit un grand homme. Ces auteurs, dont vous calculez les forces, avant que d'avoir meſuré les vôtres, fourmillent de défauts et de beautés, Ce ſont les irrégularités de la nature, laquelle, malgré les imperfections que notre ignorance y découvre, ne paroit pas moins grande aux yeux attentifs.

Ariſtophane connut cette eſpèce de raillerie qui plaiſoit alors aux Athéniens, et celle qui doit plaire à tous les ſiècles. Ses écrits renferment tellement le germe de la vraie comédie, et les modèles du bon comique, qu'on ne pourra le ſurpaſſer, qu'en ſe pénétrant de ſes beautés. Vous en auriez été convaincu vous-même à la lecture de cette allégorie, qui pétille de traits originaux, ſi vous aviez eu la patience de l'achever. On me permettra de vous donner une légère idée de quelques unes des ſcènes qu'elle contient.

Piſthétère et un autre Athénien, pour ſe mettre à l'abri des procès & des diſſentions qui les dégoûtent du ſéjour d'Athènes, ſe tranſportent à la région des oiſeaux, & leur perſuadent de conſtruire une ville au milieu des airs ; les premiers travaux doivent être accompagnés du ſacrifice d'un bouc ; les cérémonies en ſont ſuſpendues par des importuns qui viennent ſucceſſivement chercher fortune dans cette nouvelle ville. C'eſt d'abord un poëte qui, tout en arrivant, chante ſes paroles : „ Célébrez, muſe, célébrez l'heureuſe Néphélo-„ coccygie*.„ Piſthétère lui demande ſon nom & celui de ſon pays. Je ſuis, répondit-il, pour me ſervir de l'expreſſion d'Homère, le fidèle ſerviteur des muſes ; mes lèvres diſtillent le miel de l'harmonie.

Piſthétère. Quel motif vous amène en ces lieux ?

Le Poëte. Rival de Simonide, j'ai compoſé des cantiques ſacrés de toutes les eſpèces, pour toutes les cérémonies, tous en l'honneur de cette nouvelle ville, que je ne ceſſerai de

* C'eſt le nom qu'on vient de donner à la nouvelle ville. Il déſigne la ville des oiſeaux dans la région des nues.

chanter,

chanter. O père! ô fondateur d'Etna! faites couler ſur moi la ſource des bienfaits que je voudrois accumuler ſur votre tête. *C'eſt la parodie de quelques vers que Pindare avoit adreſſés à Hiéron, roi de Syracuſe.*

Piſthétère. Cet homme me tourmentera juſqu'à ce que je lui faſſe quelque préſent. Ecoute, *à ſon eſclave,* donne-lui ta caſaque, & garde ta tunique. *Au poëte :* Prenez ce vêtement, car vous paroiſſez tranſi de froid.

Le Poëte. Ma muſe reçoit vos dons avec reconnoiſſance. Ecoutez maintenant ces vers de Pindare.

C'eſt une nouvelle parodie, par laquelle il demande la tunique de l'eſclave. Il l'obtient enfin, & ſe retire en chantant.

Piſthétère. Enfin me voilà heureuſement échappé à la froideur de ſes vers. Qui l'eût dit, qu'un tel fléau s'introduiroit ſitôt parmi nous? Mais continuons notre ſacrifice.

Le Prêtre. Faites ſilence.

Un Devin, tenant un livre. Ne touchez point à la victime.

Piſthétère. Qui êtes vous?

Le Devin. L'interprète des oracles.

Piſthétère. Tant pis pour vous.

Le Devin. Prenez garde, & reſpectez les choſes ſaintes; je vous apporte un oracle concernant cette ville.

Piſthétère. Il falloit me le montrer plus tôt.

Le Devin. Les dieux ne l'ont pas permis.

Piſthétère. Voulez-vous le réciter?

Le Devin. „ Quand les loups habiteront avec les corneilles, „ dans la plaine qui ſépare Sicyone de Corinthe*.....„

Piſthétère. Qu'ai-je de commun avec les Corinthiens?

Le Devin. C'eſt une image myſtérieuſe; l'oracle déſigne la région de l'air où nous ſommes. En voici la ſuite; „ Vous „ ſacrifierez un bouc à la terre, & vous donnerez à celui qui „ le premier vous expliquera mes volontés, un bel habit & „ une chauſſure neuve.„

Piſthétère. La chauſſure en eſt-elle?

Le Devin. Prenez & liſez: Plus, un flacon de vin, & une portion des entrailles de la victime.

Piſthétère. Les entrailles en ſont auſſi?

Le Devin. Prenez & liſez: „ Si vous exécutez mes ordres, „ vous ſerez au-deſſus des mortels, comme un aigle eſt au- „ deſſus des oiſeaux. „

Piſthétère. Cela y eſt-il encore?

Le Devin. Prenez & liſez.

Piſthétère. J'ai, dans ces tablettes, un oracle que j'ai reçu d'Apollon; il diffère un peu du vôtre, le voici: Quand quel-

* Il y avoit un oracle célèbre qui commençoit par ces mots.

qu'un,

qu'un, ſans être invité, aura l'effronterie de ſe gliſſer parmi vous, de troubler l'ordre des ſacrifices, & d'exiger une portion de la victime, vous le rouerez de coups de bâton.

Le Devin. Vous badinez, je penſe.

Piſthétère lui préſentant ſes tablettes. Prenez & liſez : Fût-ce un aigle, fût-ce un des plus illuſtres impoſteurs d'Athènes, frappez & ne l'épargnez pas.

Le Devin. Cela y eſt-il auſſi ?

Piſthétère. Prenez & liſez. Hors d'ici, & allez-vous-en débiter vos oracles ailleurs.

A peine eſt-il ſorti, qu'on voit paroître l'aſtronone Méton qui, la règle & le compas à la main, propoſe d'aligner la nouvelle ville, & tient des diſcours abſurdes. Piſthétère lui conſeille de ſe retirer, & emploie les coups pour l'y contraindre. Aujourd'hui, que le mérite de Méton eſt généralement reconnu, cette ſcène lui fait moins de tort qu'au poëte.

Alors ſe préſente un de ces inſpecteurs que la république envoie chez les peuples dont elle tire des tributs, & dont ils exigent des préſens. On l'entend crier en s'approchant : Où ſont donc ceux qui devroient me recevoir.

Piſthétère. Quel eſt ce Sardanapale ?

L'Inſpecteur. Le Sort m'a donné l'inſpection ſur la nouvelle ville.

Piſthétère. De la part de qui venez-vous ?

L'Inſpecteur. De la part du peuple d'Athènes.

Piſthétère. Tenez : il ne faudroit pas vous faire des affaires ici. Tranſigeons ; nous vous donnerons quelque choſe, & vous retournerez chez vous.

L'Inſpecteur. Par les dieux, j'y conſens ; car il faut que je me trouve à la prochaine aſſemblée générale. C'eſt au ſujet d'une négociation que j'ai entamée avec Pharnace, un des lieutenans du roi de Perſe.

Piſthétère le battant. Voilà ce que je vous avois promis : allez-vous-en bien vîte maintenant.

L'Inſpecteur. Qu'eſt-ce donc que ceci ?

Piſthétère. C'eſt la déciſion de l'aſſemblée, au ſujet de Pharnace.

L'Inſpecteur. Quoi ! l'on oſe me frapper, & je ſuis inſpecteur ! des témoins ! *Il ſort.*

Piſthétère. C'eſt une choſe effroyable : nous commençons à peine à bâtir notre ville, & déjà des inſpecteurs !

Un Crieur d'Edits. Si un habitant de la nouvelle ville inſulte un Athénien.....

Piſthétère. Que veut cet autre avec ſes paperaſſes ?

Le

Le Crieur. Je crie les édits du Sénat & du peuple ; j'en apporte de nouveaux. Qui veut les acheter ?

Piſthétère. Qu'ordonnent-ils ?

Le Crieur. Que vous vous conformerez à nos poids, à nos meſures & à nos décrets.

Piſthétère. Attends : je vais te montrer ceux que nous employons quelquefois. *Il le bat.*

Le Crieur. Que faites-vous ?

Piſthétère. Si tu ne te retires, avec tes décrets.....

L'Inſpecteur revenant ſur le théatre. Je ſomme Piſthétère à comparoître en juſtice, pour cauſe d'outrages.

Piſthétère. Quoi ! te voilà encore !

Le Crieur revenant ſur le théatre. Si quelqu'un chaſſe nos magiſtrats, au lieu de les accueillir avec les honneurs qui leur ſont dus.....

Piſthétère. Et te voilà auſſi !

L'Inſpecteur. Tu ſeras condamné à payer mille drachmes.

Ils rentrent & ſortent pluſieurs fois. Piſthétère pourſuit tantôt l'un, tantôt l'autre, & les force enfin à ſe retirer.

Si vous joignez à cet extrait le jeu des acteurs, vous concevrez ſans peine que le vrai ſecret de faire rire le peuple, & ſourire les gens d'eſprit, eſt connu depuis long-temps, & qu'il ne reſte plus qu'à l'appliquer aux différens genres de ridicules. Nos auteurs ſont nés dans les plus heureuſes circonſtances. Jamais tant de pères avares & de fils prodigues ; jamais tant de fortunes renverſées par l'amour du jeu, des procès & des courtiſanes ; jamais enfin tant de prétentions dans chaque état, & une ſi grande exagération dans les idées, dans les ſentimens, & juſque dans les vices.

Ce n'eſt que chez des peuples riches & éclairés, comme les Athéniens & ceux de Syracuſe, que le goût de la comédie peut naître & ſe perfectionner. Les premiers ont même un avantage marqué ſur les ſeconds : leur dialecte ſe prête mieux à cette eſpèce de drame, que celui des Syracuſains, qui a quelque choſe d'emphatique.

Nicéphore parut touché des éloges que Théodecte venoit de donner à l'ancienne comédie. Je voudrois avoir aſſez de talens, lui diſoit-il, pour rendre un juſte hommage aux chef-d'œuvres de votre théatre. J'ai oſé relever quelques uns de ſes défauts ; il ne s'agiſſoit pas alors de ſes beautés. Maintenant qu'on demande ſi la tragédie eſt ſuſceptible de nouveaux progrès, je vais m'expliquer clairement. Par rapport à la conſtitution de la fable, l'art plus approfondi découvrira peut-

peut-être des moyens qui manquèrent aux premiers auteurs, parce qu'on ne peut pas aſſigner des limites à l'art ; mais on ne peindra jamais mieux qu'ils n'ont fait les ſentimens de la nature, parce que la nature n'a pas deux langages.

Cet avis paſſa tout d'une voix, & la ſéance finit.

Fin du Chapitre ſoixante-&-onzième.

CHAPITRE LXXII.

Extrait d'un voyage ſur les côtes de l'Aſie, & dans quelques unes des îles voiſines.

PHILOTAS avoit, dans l'île de Samos, des poſſeſſions qui exigeoient ſa préſence. Je lui propoſai de partir avant le terme qu'il avoit fixé, de nous rendre à Chio, de paſſer dans le continent, de parcourir les principales villes Grecques établies en Eolide, en Ionie & en Doride ; de viſiter enſuite les îles de Rhodes & de Crète ; enfin de voir, à notre retour, celles qui ſont ſituées vers les côtes de l'Aſie, telles qu'Aſtypalée, Cos, Patmos, d'où nous irions à Samos. La relation de ce voyage ſeroit d'une longueur exceſſive ; je vais ſimplement extraire de mon journal les articles qui m'ont paru convenir au plan général de cet ouvrage.

Apollodore nous donna ſon fils Lyſis, qui, après avoir achevé ſes exercices, venoit d'entrer dans le monde. Pluſieurs de nos amis voulurent nous accompagner ; Stratonicus, entre autres, célèbre joueur de Cithare, très aimable pour ceux qu'il aimoit, très redoutable pour ceux qu'il n'aimoit pas ; car ſes fréquentes reparties réuſſiſſoient ſouvent. Il paſſoit ſa vie à voyager dans les différens cantons de la Grèce. Il venoit alors de la ville d'Ænos en Thrace. Nous lui demandâmes comment il avoit trouvé ce climat. Il nous dit : „ L'hiver y règne pendant quatre mois de l'année, & le froid „ pendant les huit autres. „ En je ne ſais quel endroit, ayant promis de donner des leçons publiques de ſon art, il ne put raſſembler que deux élèves : il enſeignoit dans une ſalle où ſe trouvoient les neuf ſtatues des Muſes avec celle d'Apollon : „ Combien avez-vous d'écoliers, lui dit quelqu'un ? „ Douze, répondit-il, les dieux compris. „

L'île de Chio où nous abordâmes, eſt une des plus grandes & des plus célèbres de la mer Egée. Pluſieurs chaînes de montagnes couronnées de beaux arbres, y forment des vallées délicieuſes,

délicieuſes, & les collines y ſont, en divers endroits, couvertes de vignes qui produiſent un vin excellent. On eſtime ſurtout celui d'un canton nommé Arviſia.

Les habitans prétendent avoir tranſmis aux autres nations l'art de cultiver la vigne. Ils font très bonne chère. Un jour que nous dînions chez un des principaux de l'île, on agita la fameuſe queſtion ſur la patrie d'Homère : quantité de peuples veulent s'approprier cet homme célèbre. Les prétentions des autres villes furent rejettées avec mépris ; celles de Chio défendues avec chaleur. Entre autres preuves, on nous dit que les déſcendans d'Homère ſubſiſtoient encore dans l'île ſous le nom d'Homérides. A l'inſtant même, nous en vîmes paroître deux vêtus d'une robe magnifique, & la tête couverte d'une couronne d'or. Ils n'entamèrent point l'éloge du poëte ; ils avoient un encens plus précieux à lui offrir. Après une invocation à Jupiter, ils chantèrent alternativement pluſieurs morceaux de l'Iliade, & mirent tant d'intelligence dans l'exécution, que nous découvrîmes de nouvelles beautés aux traits qui nous avoient le plus frappés.

Ce peuple poſſéda pendant quelque temps l'empire de la mer. Sa puiſſance & ſes richeſſes lui devinrent funeſtes. On lui doit cette juſtice, que, dans ſes guerres contre les Perſes, les Lacédémoniens & les Athéniens, il montra la même prudence dans les ſuccès que dans les revers ; mais on doit le blâmer d'avoir introduit l'uſage d'acheter des eſclaves. L'oracle, inſtruit de ce forfait, lui déclara qu'il s'étoit attiré la colère du ciel. C'eſt une des plus belles & des plus inutiles réponſes que les dieux aient faites aux hommes.

De Chio, nous nous rendîmes à Cume en Eolide, & c'eſt de-là que nous partîmes pour viſiter ces villes floriſſantes qui bornent l'empire des Perſes du côté de la mer Egée. Ce que j'en vais dire, exige quelques notions préliminaires.

Dès les temps les plus anciens, les Grecs ſe trouvèrent diviſés en trois grandes peuplades, qui ſont les Doriens, les Eoliens & les Ioniens. Ces noms, à ce qu'on prétend, leur furent donnés par les enfans de Deucalion qui régna en Theſſalie. Deux de ſes fils, Dorus & Eolus, & ſon petit-fils Ion, s'étant établis en différens cantons de la Grèce, les peuples policés, ou du moins réunis par les ſoins de ces étrangers, ſe firent un honneur de porter leurs noms, comme on voit les diverſes écoles de philoſophie ſe diſtinguer par ceux de leurs fondateurs.

Les trois grandes claſſes que je viens d'indiquer, ſe font encore remarquer par des traits plus ou moins ſenſibles. La langue Grecque nous préſente trois dialectes principaux, le

Dorien,

Dorien, l'Eolien & l'Ionien, qui reçoivent des ſubdiviſions ſans nombre. Le Dorien qu'on parle à Lacédémone, en Argolide, à Rhodes, en Crète, en Sicile, &c. forme, dans tous ces lieux & ailleurs, des idiômes particuliers. Il en eſt de même de l'Ionien. Quant à l'Eolien, il ſe confond ſouvent avec le Dorien ; & ce rapprochement ſe manifeſtant ſur d'autres points eſſentiels, ce n'eſt qu'entre les Doriens & les Ioniens, qu'on pourroit établir une eſpèce de parallèle. Je ne l'entreprendrai pas ; je cite ſimplement un exemple : les mœurs des premiers ont toujours été ſévères ; la grandeur & la ſimplicité caractériſent leur muſique, leur architecture, leur langue & leur poëſie. Les ſeconds ont plutôt adouci leur caractère ; tous les ouvrages ſortis de leurs mains, brillent par l'élégance & le goût.

Il règne entre les uns & les autres une antipathie, fondée peut-être ſur ce que Lacédémone tient le premier rang parmi les nations Doriennes, & Athènes parmi les Ioniennes ; peut-être, ſur ce que les hommes ne peuvent ſe claſſer, ſans qu'ils ſe diviſent. Quoi qu'il en ſoit, les Doriens ont acquis une plus haute conſidération que les Ioniens, qui, en certains endroits, rougiſſent d'une pareille dénomination. Ce mépris, que les Athéniens n'ont jamais éprouvé, s'eſt ſingulièrement accru, depuis que les Ioniens de l'Aſie ont été ſoumis, tantôt à des tyrans particuliers, tantôt à des nations barbares.

Environ deux ſiècles après la guerre de Troie, une colonie de ces Ioniens fit un établiſſement ſur les côtes de l'Aſie, dont elle avoit chaſſé les anciens habitans. Peu de temps auparavant, des Eoliens s'étoient emparés du pays qui eſt au nord de l'Ionie, & celui qui eſt au midi, tomba enſuite entre les mains des Doriens. Ces trois cantons forment, ſur les bords de la mer, une liſière, qui, en droite ligne, peut avoir de longueur 1700 ſtades,* & environ 460 dans ſa plus grande largeur.† Je ne comprends pas dans ce calcul les îles de Rhodes, de Cos, de Samos, de Chio & de Leſbos, quoiqu'elles faſſent partie des trois colonies.

Le pays qu'elles occupèrent dans le continent, eſt renommé par ſa richeſſe & ſa beauté. Par-tout la côte ſe trouve heureuſement diverſifiée par des caps & des golfes, autour deſquels s'élèvent quantité de bourgs & de villes : pluſieurs rivières, dont quelques unes ſemblent ſe multiplier par de fréquens détours, portent l'abondance dans les campagnes. Quoique le ſol de l'Ionie n'égale pas en fertilité celui de l'Eolide, on y jouit d'un ciel plus ſerein, & d'une température plus douce.

* 64 lieues. † Environ 17 lieues & un tiers.

Les Eoliens poſsèdent dans le continent onze villes, dont les députés s'aſſemblent en certaines occaſions dans celle de Cume. La confédération des Ioniens s'eſt formée entre douze principales villes. Leurs députés ſe réuniſſent tous les ans, auprès d'un temple de Neptune, ſitué dans un bois ſacré, au-deſſous du mont Mycale, à une légère diſtance d'Ephèſe. Après un ſacrifice interdit aux autres Ioniens, & préſidé par un jeune homme de Priène, on délibère ſur les affaires de la province. Les états des Doriens s'aſſemblent au promontoire Triopium. La ville de Cnide, l'île de Cos, & trois villes de Rhodes ont ſeules le droit d'y envoyer des députés.

C'eſt à-peu-près de cette manière que furent réglées, dès les plus anciens temps, les diètes des Grecs Aſiatiques. Tranquilles dans leurs nouvelles demeures, ils cultivèrent en paix de riches campagnes, & furent invités par la poſition des lieux à tranſporter leurs denrées de côte à côte. Bientôt leur commerce s'accrut avec leur induſtrie. On les vit dans la ſuite s'établir en Egypte, affronter la mer Adriatique, & celle de Tyrrhénie, ſe conſtruire une ville en Corſe, & naviguer à l'île de Tarteſſus, au-delà des colonnes d'Hercule.

Cependant leurs premiers ſuccès avoient fixé l'attention d'une nation trop voiſine, pour n'être pas redoutable. Les rois de Lydie, dont Sardes étoit la capitale, s'emparèrent de quelques unes de leurs villes. Crœſus les aſſujettit toutes, & leur impoſa un tribut. Avant d'attaquer ce prince, Cyrus leur propoſa de joindre leurs armes aux ſiennes; elles s'y refuſèrent. Après ſa victoire, il dédaigna leurs hommages, & fit marcher contre elles ſes lieutenans, qui les unirent à la Perſe par droit de conquête.

Sous Darius, fils d'Hyſtaſpe, elles ſe ſoulevèrent. Bientôt, ſecondées des Athéniens, elles brûlèrent la ville de Sardes, & allumèrent entre les Perſes & les Grecs, cette haine fatale que des torrens de ſang n'ont pas encore éteinte. Subjuguées de nouveau par les premiers, contraintes de leur fournir des vaiſſeaux contre les ſeconds, elles ſecouèrent leur joug, après la bataille de Mycale. Pendant la guerre du Péloponèſe, alliées quelquefois des Lacédémoniens, elles le furent plus ſouvent des Athéniens, qui finirent par les aſſervir. Quelques années après, la paix d'Antalcidas les reſtitua pour jamais à leurs anciens maîtres.

Ainſi, pendant environ deux ſiècles, les Grecs de l'Aſie ne furent occupés qu'à porter, uſer, briſer, & reprendre leurs chaînes. La paix n'étoit pour eux que ce qu'elle eſt pour toutes les nations policées, un ſommeil qui ſuſpend les travaux pour quelques inſtans. Au milieu de ces funeſtes révolutions,

tions, des villes entieres opposèrent une réſiſtance opiniâtre à leurs ennemis. D'autres donnèrent de plus grands exemples de courage. Les habitans de Téos & de Phocée abandonnèrent les tombeaux de leurs pères; les premiers allèrent s'établir à Abdère en Thrace; une partie des ſeconds, après avoir long-temps erré ſur les flots, jeta les fondemens de la ville d'Elée en Italie, & de celle de Marſeille dans les Gaules.

Les déſcendans de ceux qui reſtèrent dans la dépendance de la Perſe, lui payent le tribut que Darius avoit impoſé à leurs ancêtres. Dans la diviſion générale que ce prince fit de toutes les provinces de ſon empire, l'Eolide, l'Ionie, & la Doride jointes à la Pamphylie, la Lycie & d'autres contrées, furent taxées pour toujours à 400 talens*; ſomme qui ne paroitra pas exorbitante, ſi l'on conſidère l'étendue, la fertilité, l'induſtrie & le commerce de ces contrées. Comme l'aſſiette de l'impôt occaſionnoit des diſſentions entre les villes & les particuliers, Artapherne, frère de Darius, ayant fait meſurer & évaluer par paraſanges† les terres des contribuables, fit approuver par leurs députés un tableau de répartition, qui devoit concilier tous les intérêts, & prévenir tous les troubles.

On voit, par cet exemple, que la cour de Suze vouloit retenir les Grecs, leurs ſujets, dans la ſoumiſſion plutôt que dans la ſervitude; elle leur avoit même laiſſé leurs lois, leur religion, leurs fêtes & leurs aſſemblées provinciales. Mais, par une fauſſe politique, le ſouverain accordoit le domaine, ou du moins l'adminiſtration d'une ville Grecque à l'un de ſes citoyens, qui, après avoir répondu de la fidélité de ſes compatriotes, les excitoit à la révolte, ou exerçoit ſur eux une autorité abſolue. Ils avoient alors à ſupporter les hauteurs du gouverneur général de la province, & les vexations des gouverneurs particuliers qu'il protégeoit; &, comme ils étoient trop éloignés du centre de l'empire, leurs plaintes parvenoient rarement au pié du trône. Ce fut en vain que Mardonius, le même qui commanda l'armée des Perſes ſous Xerxès, entreprit de ramener la conſtitution à ſes principes. Ayant obtenu le gouvernement de Sardes, il rétablit la démocratie dans les villes de l'Ionie, & en chaſſa tous les tyrans ſubalternes; ils reparurent bientôt, parce que les ſucceſſeurs de Darius, voulant récompenſer leurs flatteurs, trouvoient que rien n'étoit ſi facile que de leur abandonner le pillage d'une ville éloignée. Aujourd'hui que les conceſſions s'accordent plus rarement, les Grecs Aſiatiques, amollis par les

* Environ 2,500,000 livres.

† C'eſt-à-dire par paraſanges quarrées. La paraſange valoit 2268 toiſes.

plaiſirs, ont laiſſé par-tout l'oligarchie s'établir ſur les ruines du gouvernement populaire.

Maintenant, ſi l'on veut y faire attention, on ſe convaincra aiſément qu'il ne leur fut jamais poſſible de conſerver une entière liberté. Le royaume de Lydie, devenu dans la ſuite une des provinces de l'empire des Perſes, avoit pour limites naturelles, du côté de l'oueſt, la mer Egée, dont les rivages ſont peuplés par les Colonies Grecques. Elles occupent un eſpace ſi étroit, qu'elles devoient néceſſairement tomber entre les mains des Lydiens & des Perſes, ou ſe mettre en état de leur réſiſter. Or, par un vice qui ſubſiſte auſſi parmi les républiques fédératives du continent de la Grèce, non-ſeulement l'Eolide, l'Ionie & la Doride, menacées d'une invaſion, ne réuniſſoient pas leurs forces, mais, dans chacune des trois provinces, les décrets de la diète n'obligeoient pas étroitement les peuples qui la compoſent; auſſi vit-on, du temps de Cyrus, les habitans de Milet faire leur paix particulière avec ce prince, & livrer aux fureurs de l'ennemi les autres villes de l'Ionie.

Quand la Grèce conſentit à prendre leur défenſe, elle attira dans ſon ſein les armées innombrables des Perſes; &, ſans les prodiges du haſard & de la valeur, elle auroit ſuccombé elle-même. Si, après un ſiècle de guerres déſaſtreuſes, elle a renoncé au funeſte projet de briſer les fers des Ioniens, c'eſt qu'elle a compris enfin que la nature des choſes oppoſoit un obſtacle invincible à leur affranchiſſement. Le ſage Bias de Priène l'annonça hautement, lorſque Cyrus ſe fut rendu maître de la Lydie. „ N'attendez ici qu'un eſclave honteux, „ dit-il aux Ioniens aſſemblés; montez ſur vos vaiſſeaux, „ traverſez les mers, emparez-vous de la Sardaigne ainſi que „ des îles voiſines; vous coulerez enſuite des jours tran- „ quilles. „

Deux fois ces peuples ont pu ſe ſouſtraire à la domination des Perſes; l'une en ſuivant les conſeils de Bias, l'autre en déférant à celui des Lacédémoniens, qui, après la guerre Médique, leur offrirent de les tranſporter en Grèce. Ils ont toujours refuſé de quitter leurs demeures; &, s'il eſt permis d'en juger d'après leur population & leurs richeſſes, l'indépendance n'étoit pas néceſſaire à leur bonheur.

Je reprends la narration de mon voyage, trop long-temps ſuſpendue. Nous parcourûmes les trois provinces Grecques de l'Aſie. Mais, comme je l'ai promis plus haut, je bornerai mon récit à quelques obſervations générales.

La ville de Cume eſt une des plus grandes & des plus anciennes de l'Eolide. On nous avoit peint les habitans comme des

des hommes preſque ſtupides : nous vîmes bientôt qu'ils ne devoient cette réputation qu'à leurs vertus. Le lendemain de notre arrivée, la pluie ſurvint, pendant que nous nous promenions dans la place, entourée de portiques appartenans à la république. Nous voulûmes nous y réfugier ; on nous retint ; il falloit une permiſſion. Une voix s'écria : Entrez dans les portiques ; & tout le monde y courut. Nous apprîmes qu'ils avoient été cédés pour un temps à des créanciers de l'état : comme le public reſpecte leur propriété, & qu'ils rougiroient de le laiſſer expoſé aux intempéries des ſaiſons, on a dit que ceux de Cume ne ſauroient jamais qu'il faut ſe mettre à couvert, quand il pleut, ſi l'on n'avoit ſoin de les en avertir. On a dit encore que, pendant 300 ans, ils ignorèrent qu'ils avoient un port, parce qu'ils s'étoient abſtenus, pendant cet eſpace de temps, de percevoir des droits ſur les marchandiſes qui leur venoient de l'étranger.

Après avoir paſſé quelques jours à Phocée, dont les murailles ſont conſtruites en groſſes pierres parfaitement jointes enſemble, nous entrâmes dans ces vaſtes & riches campagnes que l'Hermus fertiliſe de ſes eaux, & qui s'étendent depuis les rivages de la mer juſqu'au-delà de Sardes. Le plaiſir de les admirer étoit accompagné d'une réflexion douloureuſe. Combien de fois ont-elles été arroſées du ſang des mortels ! Combien le feront-elles encore de fois ! A l'aſpect d'une grande plaine, on me diſoit en Grèce : C'eſt ici que, dans une telle occaſion, périrent tant de milliers de Grecs ; en Scythie : Ces champs, ſéjour éternel de la paix, peuvent nourir tant de milliers de moutons.

Notre route, preſque par-tout ombragée de beaux andrachnés, nous conduiſit à l'embouchure de l'Hermus, & delà nos regards s'étendirent ſur cette ſuperbe rade, formée par une preſqu'île où ſont les villes d'Erythres & de Téos. Au fond de la baie, ſe trouvent quelques petites bourgades, reſtes infortunés de l'ancienne ville de Smyrne, autrefois détruite par les Lydiens. Elles portent encore le même nom ; &, ſi des circonſtances favorables permettent un jour d'en réunir les habitans dans une enceinte qui les protège, leur poſition attirera, ſans doute, chez eux un commerce immenſe. Ils nous firent voir, à une légère diſtance de leurs demeures, une grotte d'où s'échappe un petit ruiſſeau qu'ils nomment Mélès. Elle eſt ſacrée pour eux ; ils prétendent qu'Homère y compoſa ſes ouvrages.

Dans la rade, preſque en face de Smyrne, eſt l'île de Clazomènes, qui tire un grand profit de ſes huiles. Ses habitans tiennent un des premiers rangs parmi ceux de l'Ionie. Ils

nous apprirent le moyen dont ils usèrent une fois pour rétablir leurs finances. Après une guerre qui avoit épuisé le trésor public, ils se trouvèrent devoir aux soldats congédiés la somme de 20 talens*; ne pouvant l'acquiter, ils en payèrent pendant quelques années l'intérêt fixé à cinq pour cent: ils frappèrent ensuite des monnoies de cuivre, aux quelles ils assignèrent la même valeur qu'à celles d'argent. Les riches consentirent à les prendre pour celles qu'ils avoient entre leurs mains; la dette fut éteinte; & les revenus de l'état, administrés avec économie, servirent à retirer insensiblement les fausses monnoies introduites dans le commerce.

Les petits tyrans établis autrefois en Ionie, usoient de voies plus odieuses pour s'enrichir. A Phocée, on nous avoit raconté le fait suivant. Un Rhodien gouvernoit cette ville: il dit en secret & séparément aux chefs des deux factions qu'il avoit formées lui-même, que leurs ennemis lui offroient une telle somme, s'il se déclaroit pour eux. Il la retira de chaque côté, & parvint ensuite à réconcilier les deux partis.

Nous dirigeâmes notre route vers le midi. Outre les villes qui sont dans l'intérieur des terres, nous vîmes, sur les bords de la mer, ou aux environs, Lébédos, Colophon, Ephèse, Priène, Myus, Milet, Iasus, Myndus, Halicarnasse & Cnide.

Les habitans d'Ephèse nous montroient avec regret les débris du temple de Diane, aussi célèbre par son antiquité que par sa grandeur. Quatorze ans auparavant, il avoit été brûlé, non par le feu du ciel, ni par les fureurs de l'ennemi, mais par les caprices d'un particulier nommé Hérostrate, qui, au milieu des tourmens, avoua qu'il n'avoit eu d'autre dessein que d'éterniser son nom. La diète générale des peuples d'Ionie fit un décret pour condamner ce nom fatal à l'oubli; mais la défense doit en perpétuer le souvenir; & l'historien Théopompe me dit un jour, qu'en racontant le fait, il nommeroit le coupable.

Il ne reste de ce superbe édifice que les quatre murs, & des colonnes qui s'élèvent au milieu des décombres. La flamme a consumé le toît & les ornemens qui décoroient la nef. On commence à le rétablir. Tous les citoyens ont contribué; les femmes ont sacrifié leurs bijoux. Les parties dégradées par le feu, seront restaurées; celles qu'il a détruites, reparoîtront avec plus de magnificence, du moins avec plus de goût. La beauté de l'intérieur étoit rehaussée par l'éclat de l'or, & les ouvrages de quelques célèbres artistes; elle le sera beaucoup plus par les tributs de la peinture & de la sculpture, perfectionnées en ces derniers temps. On ne changera point

* 108,000 livres.

la

la forme de la ſtatue, forme anciennement empruntée des Egyptiens, & qu'on retrouve dans les temples de pluſieurs villes Grecques. La tête de la Déeſſe eſt ſurmontée d'une tour; deux tringles de fer ſoutiennent ſes mains; le corps ſe termine en une gaîne enrichie de figures d'animaux & d'autres ſymboles*.

Les

* L'an 356 avant Jéſus-Chriſt, le temple d'Ephèſe fut brûlé par Héroſtrate. Quelques années après, les Ephéſiens le rétablirent. Il paroit que la flamme ne détruiſit que le toît & les parties qui ne pouvoient ſe dérober à ſon activité. On peut voir à cet égard un excellent mémoire de M. le marquis de Poléni, inſéré parmi ceux de l'académie de Cortone. Si l'on s'en rapporte à ſon opinion, il faudra dire que, ſoit avant, ſoit après Héroſtrate, le temple avoit les mêmes dimenſions, & que ſa longueur, ſuivant Pline, étoit de 425 piès (401 de nos piés, 5 pouces, 8 lignes); ſa largeur de 220 piés (207 piés, 9 pouces, 4 lignes); ſa hauteur de 60 piés (56 piés, 8 pouces). Je ſuppoſe qu'il eſt queſtion de piés Grecs dans le paſſage de Pline.

Les Ephéſiens avoient commencé à reſtaurer le temple, lorſqu'Alexandre leur propoſa de ſe charger ſeul de la dépenſe, à condition qu'ils lui en feroient honneur dans une inſcription. Il eſſuya un refus dont ils obtinrent facilement le pardon. „ Il ne convient pas à un dieu, lui dit le député „ des Ephéſiens, de décorer le temple d'une autre divinité. „

Je me ſuis contenté d'indiquer en général les ornemens de la ſtatue, parce qu'ils varient ſur les monumens qui nous reſtent, & qui ſont poſtérieurs à l'époque du voyage d'Anacharſis: il eſt même poſſible que ces monumens ne ſe rapportent pas tous à la Diane d'Ephèſe. Quoi qu'il en ſoit, dans quelques uns, la partie ſupérieure du corps, ou de la gaîne qui en tient lieu, eſt couverte de mamelles; viennent enſuite pluſieurs compartimens, ſéparés l'un de l'autre par un liſtel qui règne tout autour, & ſur lequel on avoit placé de petites figures repréſentant des Victoires, des abeilles, des bœufs, des cerfs, & d'autres animaux à mi-corps. Quelquefois des lions en ronde-boſſe ſont attachés aux bras. Je penſe que ſur la ſtatue ces ſymboles étoient en or. Xénophon, qui avoit conſacré dans ſon petit temple de Scillonte une ſtatue de Diane ſemblable à celle d'Ephèſe, dit que cette dernière étoit d'or, & que la ſienne n'étoit que de cyprès. Comme il paroit par d'autres auteurs, que la ſtatue de la Diane d'Ephèſe étoit de bois, il eſt à préſumer que Xénophon n'a parlé que des ornemens dont elle étoit couverte.

Je haſarde ici l'explication d'un petit monument en or, qui fut découvert dans le territoire de l'ancienne Lacédémone, & que M. le comte de Caylus a fait graver dans le ſecond volume de ſon Recueil d'antiquités. L'or en eſt de bas titre & allié d'argent, le travail groſſier & d'une haute antiquité. Il repréſente un bœuf, ou plutôt un cerf accroupi; les trous dont il eſt percé montrent clairement qu'on l'avoit attaché à un corps plus conſidérable; &, ſi l'on veut le rapprocher des différentes figures de la Diane d'Ephèſe, on tardera d'autant moins à ſe convaincre qu'il appartenoit à quelque ſtatue, qu'il ne pèſe qu'une once un gros ſoixante grains, & que ſa plus grande longueur n'eſt que de deux pouces deux lignes, ſa plus grande élévation juſqu'à l'extrémité des cornes, de trois pouces une ligne. Peut-être fut-il tranſporté autrefois à Lacédémone; peut-être y décoroit-il une des ſtatues de Diane, ou même celle de l'Apollon d'Amyclæ, à laquelle on avoit employé la quantité de l'or que Crœſus avoit envoyé aux Lacédémoniens.

Les Ephéſiens ont, ſur la conſtruction des édifices publics, une loi très ſage. L'architecte, dont le plan eſt choiſi, fait ſes ſoumiſſions, & engage tous ſes biens. S'il a rempli exactement les conditions du marché, on lui décerne des honneurs. La dépenſe excède-t-elle d'un quart? le tréſor de l'état fournit ce ſurplus. Va-t-elle par-delà le quart? tout l'excédent eſt prélevé ſur les biens de l'artiſte.

Nous voici à Milet. Nous admirons ſes murs, ſes temples, ſes fêtes, ſes manufactures, ſes ports, cet aſſemblage confus de vaiſſeaux, de matelots & d'ouvriers qu'agite un mouvement rapide. C'eſt le ſéjour de l'opulence, des lumières & des plaiſirs; c'eſt l'Athènes de l'Ionie. Doris, fille de l'Océan, eut de Nérée cinquantes filles, nommées Néréides, toutes diſtinguées par des agrémens divers. Milet a vu ſortir de ſon ſein un plus grand nombre de colonies qui perpétuent ſa gloire ſur les côtes de l'Helleſpont, de la Propontide & du Pont-Euxin *. Leur métropole donna le jour aux premiers hiſtoriens, aux premiers philoſophes; elle ſe félicite d'avoir produit Aſpaſie, & les plus aimables courtiſanes. En certaines circonſtances, les intérêts de ſon commerce l'ont forcée de préférer la paix à la guerre; en d'autres, elle a dépoſé les armes ſans les avoir flétries; & de-là ce proverbe: les Miléſiens furent vaillans autrefois.

Les monumens des ars décorent l'intérieur de la ville; les richeſſes de la nature éclatent aux environs. Combien de fois nous avons porté nos pas vers les bords du Méandre, qui, après avoir reçu pluſieurs rivières, & baigné les murs de pluſieurs villes, ſe répand en replis tortueux, au milieu de cette plaine, qui s'honore de porter ſon nom, & ſe pare avec orgueil de ſes bienfaits! Combien de fois, aſſis ſur le gazon qui borde ſes rives fleuries de toutes parts, entourés de tableaux

Je crois que plus les figures de la Diane d'Ephèſe ſont chargées d'ornemens, moins elles ſont anciennes. Sa ſtatue ne préſenta d'abord qu'une tête, des bras, des piés, & un corps en forme de gaîne. On y appliqua enſuite les ſymboles des autres divinités, & ſur-tout ceux qui caractériſent Iſis, Cybèle, Cérès, &c.

Le pouvoir de la Déeſſe & la dévotion des peuples augmentant dans la même proportion que ſes attributs, elle fut regardée par les uns, comme l'image de la nature productrice; par les autres, comme une des plus grandes divinités de l'Olympe. Son culte, connu depuis long-temps dans quelques pays éloignés, s'étendit dans l'Aſie mineure, dans la Syrie, & dans la Grèce proprement dite. Il étoit dans ſon plus grand éclat ſous les premiers empereurs Romains, & ce fut alors que d'autres divinités ayant obtenu par le même moyen un accroiſſement de puiſſance, on conçut l'idée de ces figures Panthées, que l'on conſerve encore dans les cabinets, & qui réuniſſent les attributs de tous les dieux.

* Sénèque attribue à Milet 75 colonies; Pline, plus de 80.

raviſſans,

raviſſans, ne pouvant nous raſſaſier, ni de cet air, ni de cette lumière dont la douceur égale la pureté, nous ſentions une langueur délicieuſe ſe gliſſer dans nos ames, & les jeter, pour ainſi dire, dans l'ivreſſe du bonheur! Telle eſt l'influence du climat de l'Ionie; &, comme loin de la corriger, les cauſes morales n'ont ſervi qu'à l'augmenter, les Ioniens ſont devenus le peuple le plus efféminé, & l'un des plus aimables de la Grèce.

Il règne dans leurs idées, leurs ſentimens & leurs mœurs, une certaine molleſſe qui fait le charme de la ſociété; dans leur muſique & leurs danſes, une liberté qui commence par révolter, & finit par ſéduire. Ils ont ajouté de nouveaux attraits à la volupté, & leur luxe s'eſt enrichi de leurs découvertes: des fêtes nombreuſes les occupent chez eux, ou les attirent chez leurs voiſins; les hommes s'y montrent avec des habits magnifiques, les femmes avec l'élégance de la parure, tous avec le déſir de plaire. Et de-là ce reſpect qu'ils conſervent pour les traditions anciennes qui juſtifient leurs foibleſſes. Auprès de Milet, on nous conduiſit à la fontaine de Biblis, où cette princeſſe infortunée expira d'amour & de douleur. On nous montra le mont Latmus où Diane accordoit ſes faveurs au jeune Endymion. A Samos, les amans malheureux vont adreſſer leurs vœux aux mânes de Léontichus & de Rhadine.

Quand on remonte le Nil depuis Memphis juſqu'à Thèbes, on apperçoit, aux côtés du fleuve, une longue ſuite de ſuperbes monumens, parmi leſquels s'élèvent, par intervalles, des pyramides & des obéliſques. Un ſpectacle plus intéreſſant frappe le voyageur attentif, qui, du port d'Halicarnaſſe en Doride, remonte vers le nord pour ſe rendre à la preſqu'île d'Erythres. Dans cette route qui, en droite ligne, n'a que 900 ſtades environ*, s'offrent à ſes yeux quantité de villes diſperſées ſur les côtes du continent & des îles voiſines. Jamais dans un ſi court eſpace, la nature n'a produit un ſi grand nombre de talens diſtingués & de génies ſublimes. Hérodote naquit à Halicarnaſſe; Hippocrate à Cos; Thalès à Milet; Pythagore à Samos; Parrhaſius à Ephèſe†; Xénophante‡ à Colophon; Anacréon à Téos; Anaxagore à Clazomènes; Homère par-tout: j'ai déjà dit que l'honneur de lui avoir donné le jour, excite de grandes rivalités dans ces contrées. Je n'ai pas fait mention de tous les écrivains célèbres de

* Environ 34 lieues.

† Apelle naquit auſſi dans ces provinces; à Cos, ſuivant les uns; à Ephèſe, ſuivant les autres.

‡ Chef de l'école d'Elée.

l'Ionie,

l'Ionie, par la même raiſon, qu'en parlant des habitans de l'olympe, on ne cite communément que les plus grands dieux.

De l'Ionie proprement dite, nous paſsâmes dans la Doride, qui fait partie de l'ancienne Carie. Cnide, ſituée près du promontoire Triopium, donna le jour à l'hiſtorien Ctéſias, ainſi qu'à l'aſtronome Eudoxe, qui a vécu de notre temps. On nous montroit, en paſſant, la maiſon où ce dernier faiſoit ſes obſervations. Un moment après nous nous trouvâmes en préſence de la célèbre Vénus de Praxitèle. Elle eſt placée au milieu d'un petit temple qui reçoit le jour de deux portes oppoſées, afin qu'une lumière douce l'éclaire de toutes parts. Comment peindre la ſurpriſe du premier coup-d'œil, les illuſions qui la ſuivirent bientôt? nous prêtions nos ſentimens au marbre; nous l'entendions ſoupirer. Deux élèves de Praxitèle, venus récemment d'Athènes pour étudier ce chef-d'œuvre, nous faiſoient entrevoir des beautés dont nous reſſentions les effets ſans en pénétrer la cauſe. Parmi les aſſiſtans, l'un diſoit: „ Vénus a quitté l'Olympe, elle habite parmi „ nous.„ Un autre: „ Si Junon & Minerve la voyoient „ maintenant, elles ne ſe plaindroient plus du jugement de „ Pâris.„ Un troiſième: „ La Déeſſe daigna autrefois ſe „ montrer ſans voile aux yeux de Pâris, d'Anchiſe & d'Adonis. „ A-t-elle apparu de même à Praxitèle? Oui, répondit un „ des élèves, & ſous la figure de Phryné.„ En effet, au premier aſpect, nous avions reconnu cette fameuſe courtiſane. Ce ſont de part & d'autre les mêmes traits, le même regard. Nos jeunes artiſtes y découvroient en même temps le ſourire enchanteur d'une autre maîtreſſe de Praxitèle, nommée Cratine.

C'eſt ainſi que les peintres & les ſculpteurs, prenant leurs maîtreſſes pour modèles, les ont expoſés à la vénération publique, ſous les noms de différentes divinités; c'eſt ainſi qu'ils ont repréſenté la tête de Mercure, d'après celle d'Alcibiade.

Les Cnidiens s'énorgueilliſſent d'un tréſor qui favoriſe à-la-fois les intérêts de leur commerce & ceux de leur gloire. Chez des peuples livrés à la ſuperſtition, & paſſionnés pour les arts, il ſuffit d'un oracle ou d'un monument célèbre, pour attirer les étrangers. On en voit très ſouvent qui paſſent les mers, & viennent à Cnide contempler le plus bel ouvrage qui ſoit ſorti des mains de Praxitèle*.

* Des médailles frappées à Cnide du temps des empereurs Romains, repréſentent, à ce qu'il paroit, la Vénus de Praxitèle. De la main droite, la Déeſſe cache ſon ſexe; de la gauche, elle tient un linge au-deſſus d'un vaſe à parfums.

Lyſis, qui ne pouvoit en détourner ſes regards, exagéroit ſon admiration, & s'écrioit de temps en temps : Jamais la nature n'a produit rien de ſi parfait. Et comment ſavez-vous, lui dis-je, qne parmi ce nombre infini de formes qu'elle donne au corps humain, il n'en eſt point qui ſurpaſſe en beauté celle que nous avons devant les yeux ? A-t-on conſulté tous les modèles qui ont exiſté, qui exiſtent & qui exiſteront un jour ? Vous conviendrez du moins, répondit-il, que l'art multiplie ces modèles, & qu'en aſſortiſſant avec ſoin les beautés éparſes ſur différens individus, il a trouvé le ſecret de ſuppléer à la négligence impardonnable de la nature ; l'eſpèce humaine ne ſe montre-t-elle pas avec plus d'éclat & de dignité dans nos atteliers, que parmi toutes les familles de la Grèce ? Aux yeux de la nature, repris-je, rien n'eſt beau, rien n'eſt laid, tout eſt dans l'ordre. Peu lui importe que de ſes immenſes combinaiſons, il réſulte une figure qui préſente toutes les perfections ou toutes les défectuoſités que nous aſſignons au corps humain. Son unique objet eſt de conſerver l'harmonie, qui, en liant par des chaînes inviſibles, les moindres parties de l'univers à ce grand tout, les conduit paiſiblement à leur fin. Reſpectez donc ſes opérations ; elles ſont d'un genre ſi relevé, que la moindre réflexion vous découvriroit plus de beautés réelles dans un inſecte, que dans cette ſtatue.

Lyſis, indigné des blaſphêmes que je prononçois en préſence de la Déeſſe, me dit avec chaleur : Pourquoi réfléchir, quand on eſt forcé de céder à des impreſſions ſi vives ? Les vôtres le ſeroient moins, répondis-je, ſi vous étiez ſeul & ſans intérêt, ſur-tout ſi vous ignoriez le nom de l'artiſte. J'ai ſuivi les progrès de vos ſenſations : vous avez été frappé au premier inſtant, & vous vous êtes exprimé en homme ſenſé : des reſſouvenirs agréables ſe ſont enſuite réveillés dans votre cœur, & vous avez pris le langage de la paſſion ; quand nos jeunes élèves nous ont dévoilé quelques ſecrets de l'art, vous avez voulu enchérir ſur leurs expreſſions, & vous m'avez refroidi par votre enthouſiaſme. Combien fut plus eſtimable la candeur de cet Athénien qui ſe trouva par haſard au portique où l'on conſerve la célèbre Hélène de Zeuxis ! il la conſidéra pendant quelques inſtans ; et, moins ſurpris de l'excellence du travail, que des tranſports d'un peintre placé à ſes côtés, il lui dit : Mais je ne trouve pas cette femme ſi belle. C'eſt que vouz n'avez pas mes yeux, répondit l'artiſte.

Au ſortir du temple, nous parcourûmes le bois ſacré, où tous les objets ſont relatifs au culte de Vénus. Là ſemblent revivre et jouir d'une jeuneſſe éternelle, la mère d'Adonis, ſous la forme du myrte ; la ſenſible Daphné, ſous celle du laurier ;

laurier ; le beau Cyparissus sous celle du cyprès. Par-tout le lierre flexible se tient fortement attaché aux branches des arbres ; et, en quelques endroits, la vigne trop féconde y trouve un appui favorable. Sous des berceaux, que de superbes platanes protégoient de leur ombre, nous vîmes plusieurs groupes de Cnidiens, qui, à la suite d'un sacrifice, prenoient un repas champêtre : ils chantoient leurs amours, et versoient fréquement dans leurs coupes, le vin délicieux que produit cette heureuse contrée.

Le soir, de retour à l'auberge, nos jeunes élèves ouvrirent leurs porte-feuilles, et nous montrèrent dans des esquisses qu'ils s'étoient procurées, les premières pensées de quelques artistes célèbres. Nous y vîmes aussi un grand nombre d'études, qu'ils avoient faites d'après plusieurs beaux monumens, et en particulier, d'après cette fameuse statue de Polyclète, qu'on nomme le canon ou la règle. Ils portoient toujours avec eux l'ouvrage que composa cet artiste, pour justifier les proportions de sa figure, & le traité de la symétrie & des couleurs, récemment publié par le peintre Euphranor.

Alors s'élevèrent plusieurs questions sur la beauté soit universelle, soit individuelle : tous la regardoient comme une qualité uniquement relative à notre espèce ; tous convenoient qu'elle produit une surprise accompagnée d'admiration, & qu'elle agit sur nous avec plus ou moins de force, suivant l'organisation de nos sens, & les modifications de notre ame.

Mais ils ajoutoient que l'idée qu'on s'en fait, n'étant pas la même en Afrique qu'en Europe, & variant par-tout, suivant la différence de l'âge & du sexe, il n'étoit pas possible d'en réunir les divers caractères dans une définition exacte.

Un de nous, à-la-fois médecin & philosophe, après avoir observé que les parties de notre corps sont composées des élémens primitifs, soutint que la santé résulte de l'équilibre de ces élémens, et la beauté, de l'ensemble de ces parties. Non, dit un des disciples de Praxitèle, il ne parviendroit pas à la perfection, celui qui, se traînant servilement après les règles, ne s'attacheroit qu'à la correspondance des parties, ainsi qu'à la justesse des proportions. On lui demanda quels modèles se propose un grand artiste, quand il veut représenter le souverain des dieux, ou la mère des Amours.

Des modèles, répondit-il, qu'il s'est formés d'après l'étude réfléchie de la nature et de l'art, et qui conservent, pour ainsi dire, en dépôt tous les attraits convenables à chaque genre de beauté. Les yeux fixés sur un de ces modèles, il tâche, par un long travail, de le reproduire dans sa copie ; il la retouche mille fois ; il y met tantôt l'empreinte de son ame élevée, tantôt

tantôt celle de ſon imagination riante, et ne la quitte qu'après avoir répandu la majeſté ſuprême dans le Jupiter d'Olympie, ou les graces ſéduiſantes dans la Vénus de Cnide.

La difficulté ſubſiſte, lui dis-je ; ces ſimulacres de beautés dont vous parlez, ces images abſtraites où le vrai ſimple s'enrichit du vrai idéal, n'ont rien de circonſcrit ni d'uniforme. Chaque artiſte les conçoit et les préſente avec des traits différens. Ce n'eſt donc pas ſur des meſures ſi variables, qu'on doit prendre l'idée préciſe du beau par excellence.

Platon ne le trouvant nulle part exempt de taches et d'altération, s'éleva, pour le découvrir, juſqu'à ce modèle que ſuivit l'ordonnateur de toutes choſes, quand il débrouilla le chaos. Là ſe trouvoient tracées d'une manière ineffable et ſublime*, toutes les eſpèces des objets qui tombent ſous nos ſens, toutes les beautés que le corps humain peut recevoir dans les diverſes époques de notre vie. Si la matière rebelle n'avoit oppoſé une réſiſtance invincible à l'action divine, le monde viſible poſsèderoit toutes les perfections du monde intellectuel. Les beautés particulières, à la vérité, ne feroient ſur nous qu'une impreſſion légère, puiſqu'elles ſeroient communes aux individus de même ſexe et de même âge ; mais combien plus fortes et plus durables ſeroient nos émotions à l'aſpect de cette abondance de beautés toujours pures et ſans mélange d'imperfections, toujours les mêmes et toujours nouvelles ?

Aujourd'hui notre ame, où reluit un rayon de lumière émané de la divinité, ſoupire ſans ceſſe après le beau eſſentiel ; elle en recherche les foibles reſtes, diſperſés dans les êtres qui nous entourent, et en fait elle-même jaillir de ſon ſein des étincelles qui brillent dans les chef-d'œuvres des arts, et qui font dire que leurs auteurs, ainſi que les poëtes, ſont animés d'une flamme céleſte.

On admiroit cette théorie, on la combattoit ; Philotas prit la parole. Ariſtote, dit-il, qui ne ſe livre pas à ſon imagination, peut-être parce que Platon s'abandonne trop à la ſienne, s'eſt contenté de dire que la beauté n'eſt autre choſe que l'ordre dans la grandeur. En effet, l'ordre ſuppoſe la ſymétrie, la convenance, l'harmonie : dans la grandeur, ſont compriſes la ſimplicité, l'unité, la majeſté. On convint que cette définition renfermoit à-peu-près tous les caractères de la beauté, ſoit univerſelle, ſoit individuelle.

Nous allâmes de Cnide à Mylaſa, l'une des principales villes de la Carie. Elle poſsède un riche territoire, et quantité de temples, quelques uns très anciens, tous conſtruits

* Voyez le chapitre LIX de cet ouvrage.

d'un

d'un beau marbre tiré d'une carrière voiſine. Le ſoir, Stratonicus nous dit qu'il vouloit jouer de la cithare en préſence du peuple aſſemblé, et n'en fut pas détourné par notre hôte, qui lui raconta un fait récemment arrivé dans une autre ville de ce canton, nommée Iaſus. La multitude étoit accourue à l'invitation d'un joueur de cithare. Au moment qu'il déployoit toutes les reſſources de ſon art, la trompette annonça l'inſtant de la vente du poiſſon. Tout le monde courut au marché à l'exception d'un citoyen qui étoit dur d'oreille; le muſicien s'étant approché de lui pour le remercier de ſon attention, & le féliciter ſur ſon goût:—Eſt-ce que la trompette a ſonné, lui dit cet homme?—Sans doute.—Adieu donc, je m'enfuis bien vîte. Le lendemain Stratonicus, ſe trouvant au milieu de la place publique, entourée d'édifices ſacrés, & ne voyant autour de lui que très peu d' auditeurs, ſe mit à crier de toutes ſes forces: *Temples, écoutezmoi*; &, après avoir préludé pendant quelques momens, il congédia l'aſſemblée. Ce fut toute la vengeance qu'il tira du mépris que les Grecs de Carie ont pour les grands talens.

Il courut plus de riſques à Caunus. Le pays eſt fertile; mais la chaleur du climat & l'abondance des fruits y occaſionnent ſouvent des fièvres. Nous étions étonnés de cette quantité de malades pâles & languiſſans, qui ſe traînoient dans les rues. Stratonicus s'aviſa de leur citer un vers d'Homère, où la deſtinée des hommes eſt comparée à celle des feuilles. C'étoit en automne, lorſque les feuilles jauniſſent. Comme les habitans s'offenſoient de cette plaiſanterie: „ Moi, répon-„ dit-il, je n'ai pas voulu dire que ce lieu fût mal-ſain, puiſque „ je vois les morts s'y promener paiſiblement.„ Il fallut partir au plus vîte, mais ce ne fut pas ſans gronder Stratonicus, qui, tout en riant, nous dit qu'une fois à Corinthe, il lui échappa quelques indiſcretions qui furent très mal reçues. Une vieille femme le regardoit attentivement; il voulut en ſavoir la raiſon. La voici, répondit-elle: Cette ville ne peut vous ſouffrir un ſeul jour dans ſon ſein; comment ſe peut-il que votre mère vous ait porté dix mois dans le ſien?

Fin du Chapitre ſoixante-douxième.

CHAPITRE

CHAPITRE LXXIII.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Les îles de Rhodes, de Crète & de Cos. Hippocrate.

NOUS nous embarquâmes à Caunus. En approchant de Rhodes, Stratonicus nous chanta cette belle ode, où entre autres louanges que Pindare donne à cette île, il l'appelle la fille de Vénus & l'épouse du soleil ; expressions peut-être relatives aux plaisirs que la Déesse y distribue, & à l'attention qu'a le dieu de l'honorer sans cesse de sa présence ; car on prétend qu'il n'est point de jour dans l'année où il ne s'y montre pendant quelques momens. Les Rhodiens le regardent comme leur principale divinité, & le représentent sur toutes leurs monnoies.

Rhodes fut d'abord nommée Ophiusa, c'est-à-dire l'île aux serpens. C'est ainsi qu'on désigna plusieurs autres îles qui étoient peuplées de ces reptiles, quand les hommes en prirent possession. Remarque générale : quantité de lieux, lors de leur découverte, reçurent leurs noms des animaux, des arbres, des plantes & des fleurs qui s'y trouvoient en abondance. On disoit : Je vais au pays *des cailles*, *des cyprès*, *des lauriers*.

Du temps d'Homère, l'île dont je parle étoit partagée entre les villes d'Ialyse, Camire & Linde, qui subsistent encore, dépouillées de leur ancien éclat. Presque de nos jours, la plupart de leurs habitans, ayant résolu de s'établir dans un même endroit pour réunir leurs forces, jetèrent les fondemens de la ville de Rhodes*, d'après les desseins d'un architecte Athénien ; ils y transportèrent les statues qui décoroient leurs premières demeures, & dont quelques uns sont de vrais colosses†. La nouvelle ville fut construite en forme d'amphithéatre, sur un terrein qui descend jusqu'au rivage de la mer. Ses ports, ses arsenaux, ses murs qui sont d'une très grande élévation, & garnis de tours ; ses maisons bâties en pierres & non en briques ; ses temples, ses rues, ses théatres, tout y porte l'empreinte de la grandeur & de la beauté : tout annonce le goût d'une nation qui aime les arts, & que son opulence met en état d'exécuter de grandes choses.

* Dans la première année de la 93e. Olympiade, avant J. C. 408 ou 407.

† Parmi ces statues colossales, je ne compte pas ce fameux colosse qui avoit, suivant Pline, 70 coudées de haut, parce qu'il ne fut construit qu'environ 64 ans après l'époque où je place le voyage d'Anacharsis à Rhodes. Mais je le cite ici pour prouver quel étoit dans ces temps-là le goût des Rhodiens pour les grands monumens.

Le

Le pays qu'elle habite jouit d'un air pur & ſerein. On y trouve des cantons fertiles, du raiſin & du vin excellent, des arbres d'une grande beauté, du miel eſtimé, des ſalines, des carrières de marbre ; la mer qui l'entoure, fournit du poiſſon en abondance. Ces avantages & d'autres encore ont fait dire aux poëtes qu'une pluie d'or y déſcend du ciel.

L'induſtrie ſeconda la nature. Avant l'époque des olympiades, les Rhodiens s'appliquèrent à la marine. Par ſon heureuſe poſition, leur île ſert de relâche aux vaiſſeaux qui vont d'Egypte en Grèce, ou de Grèce en Egypte. Ils s'établirent ſucceſſivement dans la plupart des lieux où le commerce les attiroit. On doit compter parmi leurs nombreuſes colonies, Parthénopé* & Salapia en Italie, Agrigente & Géla en Sicile, Rhodes† ſur les côtes de l'ibérie au pié des Pyrénées &c.

Les progrès de leurs lumières ſont marqués par des époques aſſez diſtinctes. Dans les plus anciens temps, ils reçurent de quelques étrangers, connus ſous le nom de Telchiniens, des procédés, ſans doute informes encore, pour travailler les métaux ; les auteurs du bienfait furent ſoupçonnés d'employer les opérations de la magie. Des hommes plus éclairés leur donnèrent enſuite des notions ſur le cours des aſtres, & ſur l'art de la divination ; on les nomma les enfans du ſoleil. Enfin des hommes de génie les ſoumirent à des lois dont la ſageſſe eſt généralement reconnue. Celles qui concernent la marine, ne ceſſeront de la maintenir dans un état floriſſant, & pourront ſervir de modèles à toutes les nations commerçantes. Les Rhodiens paroiſſent avec aſſurance ſur toutes les mers, ſur toutes les côtes. Rien n'eſt comparable à la légèreté de leurs vaiſſeaux, à la diſcipline qu'on y obſerve, à l'habileté des commandans & des pilotes. Cette partie de l'adminiſtration eſt confiée aux ſoins vigilans d'une magiſtrature ſévère ; elle puniroit de mort ceux qui, ſans permiſſion, pénétreroient dans certains endroits des arſenaux.

Je vais rapporter quelques unes de leurs lois civiles & criminelles. Pour empêcher que les enfans ne laiſſent flétrir la mémoire de leur père : „ Qu'ils paient ſes dettes, dit la loi, „ quand même ils renonceroient à ſa ſucceſſion. „ A Athènes, lorſqu'un homme eſt condamné à perdre la vie, on commence par ôter ſon nom du regiſtre des citoyens. Ce n'eſt donc pas un Athénien qui s'eſt rendu coupable, c'eſt un étranger. Le même eſprit a dicté cette loi des Rhodiens : „ Que les homicides ſoient jugés hors de la ville. „ Dans la vue d'inſpirer plus d'horreur pour le crime, l'entrée de la ville eſt interdite à l'exécuteur des hautes œuvres.

* Naples. † Roſes en Eſpagne.

L'autorité

L'autorité avoit toujours été entre les mains du peuple : elle lui fut enlevée, il y a quelques années, par une faction que favoriſoit Mauſole, roi de Carie ; & ce fut vainement qu'il implora le ſecours des Athéniens. Les riches, auparavant maltraités par le peuple, veillent ſur ſes intérêts, avec plus de ſoin qu'il ne faiſoit lui-même. Ils ordonnent de temps en temps des diſtributions de blé ; & des officiers particuliers ſont chargés de prévenir les beſoins des plus pauvres, & ſpécialement de ceux qui ſont employés ſur les flottes & dans les arſenaux.

De telles attentions perpétueront ſans doute l'oligarchie * ; &, tant que les principes de la conſtitution ne s'altéreront point, on recherchera l'alliance d'un peuple dont les chefs auront appris à ſe diſtinguer par une prudence conſommée, & les ſoldats par un courage intrépide. Mais ces alliances ne ſeront jamais fréquentes. Les Rhodiens reſteront, autant qu'ils le pourront, dans une neutralité armée. Ils auront des flottes toujours prêtes pour protéger leur commerce, un commerce pour amaſſer des richeſſes, des richeſſes pour être en état d'entretenir leurs flottes.

Les lois leur inſpirent un amour ardent pour la liberté ; les monumens ſuperbes impriment dans leurs ames des idées & des ſentimens de grandeur. Ils conſervent l'eſpérance dans les plus affreux revers, & l'ancienne ſimplicité de leurs pères dans le ſein de l'opulence.† Leurs mœurs ont quelquefois reçu de fortes atteintes : mais ils ſont tellement attachés à certaines formes d'ordre & de décence, que de pareilles attaques n'ont chez eux qu'une influence paſſagère. Ils ſe montrent en public avec des habits modeſtes & un maintien grave. On ne les voit jamais courir dans les rues, & ſe précipiter les uns ſur les autres. Ils aſſiſtent aux ſpectacles en ſilence ; &, dans ces repas où règne la confiance de l'amitié & de la gaieté, ils ſe reſpectent eux-mêmes.

Nous parcourûmes l'île dans ſa partie orientale, où l'on prétend qu'habitoient autrefois des géans. On y a découvert des os d'une grandeur énorme. On nous en avoit montré de ſemblables en d'autres lieux de la Grèce. Cette race d hommes a-t-elle exiſté ? Je l'ignore.

* L'oligarchie établie à Rhodes du temps d'Ariſtote, ſubſiſtoit encore du temps de Strabon.

† Le caractère que je donne aux Rhodiens eſt fondé ſur quantité de paſſages des anciens auteurs, en particulier ſur les témoignages d'eſtime qu'ils reçurent d'Alexandre ; ſur ce fameux ſiège qu'ils ſoutinrent avec tant de courage contre Démétrius-Poliorcète, trente-huit ans après le voyage d'Anacharſis dans leur île ; ſur les puiſſans ſecours qu'ils fournirent aux Romains, & ſur les marques de reconnoiſſance qu'ils en reçurent.

Au bourg de Linde, le temple de Minerve eſt remarquable, non-ſeulement par ſa haute antiquité & par les offrandes des rois, mais encore par deux objets qui fixèrent notre attention. Nous y vîmes, tracée en lettres d'or, cette ode de Pindare, que Stratonicus nous avoit fait entendre. Non loin delà ſe trouve le portrait d'Hercule ; il eſt de Parrhaſius, qui, dans une inſcription placée au bas du tableau, atteſte qu'il avoit repréſenté le Dieu, tel qu'il l'avoit vu plus d'une fois en ſonge. D'autres ouvrages du même artiſte excitoient l'émulation d'un jeune homme de Caunus, que nous connûmes, & qui ſe nommoit Protogène. Je le cite, parce qu'on auguroit, d'après ſes premiers eſſais, qu'il ſe placeroit un jour à côté ou au deſſus de Parrhaſius.

Parmi les gens de lettres qu'a produits l'île de Rhodes, nous citerons d'abord Cléobule, l'un des ſages de la Grèce, enſuite Timocréon & Anaxandride, l'un & l'autre célèbres par leurs comédies. Le premier étoit à-la-fois athlète & poëte, très vorace & très ſatirique. Dans ſes pièces de théatre, ainſi que dans ſes chanſons, il déchira ſans pitié, Thémiſtocle & Simonide. Après ſa mort, Simonide fit ſon épitaphe ; elle étoit conçue en ces termes : „ J'ai paſſé ma vie à manger, à „ boire, & à dire du mal de tout le monde. „

Anaxandride, appelé à la cour du roi de Macédoine, augmenta par une de ſes pièces l'éclat des fêtes qu'on y célébroit. Choiſi par les Athéniens pour compoſer le dithyrambe qu'on devoit chanter dans une cérémonie religieuſe, il parut à cheval à la tête du chœur, ſes cheveux tombant ſur ſes épaules, vêtu d'une robe de pourpre garnie de franges d'or, & chantant lui-même ſes vers ; il crut que cet appareil, ſoutenu d'une belle figure, lui attireroit l'admiration de la multitude. Sa vanité lui donnoit une humeur inſupportable. Il avoit fait 65 comédies. Il remporta dix fois le prix : mais, beaucoup moins flatté de ſes victoires qu'humilié de ſes chutes, au lieu de corriger les pièces qui n'avoient pas réuſſi, il les envoyoit, dans un accès de colère, aux épiciers, pour qu'elles ſerviſſent d'enveloppes.

Que, d'après ces exemples, on ne juge pas du caractère de la nation. Timocréon & Anaxandride vécurent loin de leur patrie, & ne cherchèrent que leur gloire perſonnelle.

L'île de Rhodes eſt beaucoup plus petite que celle de Crète.* Toutes deux m'ont paru mériter de l'attention : la première s'eſt élevée au deſſus de ſes moyens ; la ſeconde eſt reſtée au deſſous des ſiens. Notre traverſée de l'une à l'autre

* Aujourd'hui Candie.

fut

fut très heureuſe. Nous déſcendîmes au port de Cnoſſe, éloigné de cette ville de 25 ſtades.*

Du temps de Minos, Cnoſſe étoit la capitale de l'île. Les habitans voudroient lui conſerver la même prérogative, & fondent leur prétention, non ſur leur puiſſance actuelle, mais ſur la gloire de leurs ancêtres, & ſur un titre encore plus reſpectable à leurs yeux ; c'eſt le tombeau de Jupiter ; c'eſt cette caverne fameuſe, où ils diſent qu'il fut enſéveli. Elle eſt creuſée au pié du mont Ida, à une légère diſtance de la ville. Ils nous preſsèrent de la voir, & le Cnoſſien qui avoit la complaiſance de nous loger, voulut abſolument nous accompagner.

Il falloit traverſer la place publique ; elle étoit pleine de monde. On nous dit qu'un étranger devoit prononcer un diſcours en l'honneur des Crétois. Nous ne fûmes pas étonnés du projet ; nous avions vu, en pluſieurs endroits de la Grèce, des orateurs ou des ſophiſtes compoſer ou réciter en public le panégyrique d'un peuple, d'un héros, ou d'un perſonnage célèbre. Mais quelle fut notre ſurpriſe, quand l'étranger parut à la tribune ? C'étoit Stratonicus. La veille il s'étoit concerté, à notre inſu, avec les principaux magiſtrats qu'il avoit connus dans un voyage précédent.

Après avoir repréſenté les anciens habitans de l'île dans un état de barbarie & d'ignorance : C'eſt parmi vous, s'écria-t-il, que tous les arts furent découverts ; c'eſt vous qui en avez enrichi la terre. Saturne vous donna l'amour de la juſtice, & cette ſimplicité de cœur qui vous diſtingue. Veſta vous apprit à bâtir des maiſons, Neptune à conſtruire des vaiſſeaux. Vous devez à Cérès la culture du blé, à Bacchus celle de la vigne, à Minerve celle de l'olivier. Jupiter détruiſit les géans qui vouloient vous aſſervir. Hercule vous délivra des ſerpens, des loups, & des diverſes eſpèces d'animaux mal-faiſans. Les auteurs de tant de bienfaits, admis par vos ſoins au nombre des dieux, reçurent le jour dans cette belle contrée, & ne ſont maintenant occupés que de ſon bonheur.

L'orateur parla enſuite des guerres de Minos, de ſes victoires ſur les Athéniens, des étranges amours de Paſiphaé, de cet homme plus étrange encore qui naquit avec une tête de taureau, & qui fut nommé Minotaure. Stratonicus, en raſſemblant les traditions les plus contradictoires, & les fables les plus abſurdes, les avoit expoſées comme des vérités importantes & inconteſtables. Il en réſultoit un ridicule qui nous faiſoit trembler pour lui ; mais la multitude enivrée des louanges dont il l'accabloit, ne ceſſa de l'interrompre par des applaudiſſemens.

* Environ une lieue.

La ſéance finie, il vint nous joindre ; nous lui demandâmes, ſi, en voulant s'amuſer aux dépens de ce peuple, il n'avoit pas craint de l'irriter par l'excès des éloges. Non, répondit-il ; la modeſtie des nations, ainſi que celle des particuliers, eſt une vertu ſi douce, qu'on peut ſans riſque la traiter avec inſolence.

Le chemin qui conduit à l'antre de Jupiter eſt très agréable : ſur ſes bords, des arbres ſuperbes ; à ſes côtés, des prairies charmantes, & un bois de cyprès remarquables par leur hauteur & leur beauté, bois conſacré aux dieux, ainſi qu'un temple que nous trouvâmes enſuite.

A l'entrée de la caverne ſont ſuſpendues quantité d'offrandes. On nous fit remarquer comme une ſingularité un de ces peupliers noirs qui tous les ans portent du fruit : on nous dit qu'il en croiſſoit d'autres aux environs, ſur les bords de la fontaine Saurus. La longueur de l'antre peut être de 200 piés, ſa largeur de 20. Au fond nous vîmes un ſiège qu'on nomme le trône de Jupiter, & ſur les parois cette inſcription tracée en anciens caractères : *C'eſt ici le tombeau de Zan.**

Comme il étoit établi que le Dieu ſe manifeſtoit, dans le ſouterrein ſacré, à ceux qui venoient le conſulter, des hommes d'eſprit profitèrent de cette erreur pour éclairer ou pour ſéduire les peuples. On prétend en effet que Minos, Epiménide & Pythagore, voulant donner une ſanction divine à leurs lois ou à leurs dogmes, déſcendirent dans la caverne, & s'y tinrent plus ou moins de temps renfermés.

De-là nous allâmes à la ville de Gortyne, l'une des principales du pays ; elle eſt ſituée au commencement d'une plaine très fertile. En arrivant, nous aſſiſtâmes au jugement d'un homme accuſé d'adultère. Il en fut convaincu ; on le traita comme le vil eſclave des ſens. Déchu des privilèges de citoyen, il parut en public avec une couronne de laine, ſymbole d'un caractère efféminé, & fut obligé de payer une ſomme conſidérable.

On nous fit monter ſur une colline par un chemin très rude, juſqu'à l'ouverture d'une caverne, dont l'intérieur préſente à chaque pas des circuits & des ſinuoſités ſans nombre. C'eſt là ſur-tout qu'on connoit le danger d'une première faute ; c'eſt là que l'erreur d'un moment peut coûter la vie au voyageur indiſcret. Nos guides à qui une longue expérience avoit appris à connoître tous les replis de ces retraites obſcures, s'étoient armés de flambeaux. Nous ſuivîmes une

* Zan eſt la même choſe que Ζην, Jupiter. Il paroit, par une médaille du cabinet du Roi, que les Crétois prononçoient TAN. Cette inſcription n'étoit pas d'une haute antiquité.

eſpèce

eſpèce d'allée, aſſez large pour y laiſſer paſſer deux ou trois hommes de front, haute en certains endroits de 7 à 8 piés, en d'autres, de 2 ou 3 ſeulement. Après avoir marché ou rampé pendant l'eſpace d'environ 1200 pas, nous trouvâmes deux ſalles preſque rondes, ayant chacune 24 piés de diamètre, ſans autre iſſue que celle qui nous y avoit conduits, toutes deux taillées dans le roc, ainſi qu'une partie de l'allée que nous venions de parcourir.

Nos conducteurs prétendoient que cette vaſte caverne étoit préciſément ce fameux labyrinthe où Théſée mit à mort le Minotaure que Minos y tenoit renfermé. Ils ajoutoient que, dans l'origine, le labyrinthe ne fut deſtiné qu'à ſervir de priſon.*

Dans

* Je n'ai dit qu'un mot ſur le fameux labyrinthe de Crète, & ce mot je dois le juſtifier.

Hérodote nous a laiſſé une deſcription de celui qu'il avoit vu en Egypte auprès du lac Mœris. C'étoient douze grands palais contigus, communiquant les uns aux autres, dans leſquels on comptoit trois mille chambres, dont quinze cents étoient ſous terre. Strabon, Diodore de Sicile, Pline, Méla, parlent de ce monument avec la même admiration qu'Hérodote. Aucun d'eux n'a dit qu'on l'eût conſtruit pour égarer ceux qui entreprenoient de le parcourir. Mais il eſt viſible qu'en le parcourant ſans guide, on couroit riſque de s'égarer.

C'eſt ce danger qui, ſans doute, introduiſit une nouvelle expreſſion dans la langue Grecque. Le mot labyrinthe, pris au ſens littéral, déſigna un eſpace circonſcrit, & percé de quantité de routes, dont les unes ſe croiſent en tout ſens, comme celles des carrières & des mines, dont les autres font des révolutions plus ou moins grandes autour du point de leur naiſſance, comme ces lignes ſpirales que l'on voit ſur certaines coquilles. Dans le ſens figuré, il fut appliqué aux queſtions obſcures & captieuſes, aux réponſes ambiguës & détournées, à ces diſcuſſions qui, après de longs écarts, nous ramènent au terme d'où nous ſommes partis.

De quelle nature étoit le labyrinthe de Crète? Diodore de Sicile rapporte, comme une conjecture, & Pline, comme un fait certain, que Dédale avoit conſtruit ce labyrinthe ſur le modèle de celui d'Egypte, quoique ſur de moindres proportions. Ils ajoutent que Minos en avoit ordonné l'exécution, qu'il y tenoit le Minotaure renfermé, & que de leur temps il ne ſubſiſtoit plus, ſoit qu'il eût péri de vétuſté, ſoit qu'on l'eût démoli à deſſein. Ainſi Diodore de Sicile & Pline regardoient ce labyrinthe comme un grand édifice, tandis que d'autres écrivains le repréſentent ſimplement comme un antre creuſé dans le roc & plein de routes tortueuſes. Les premiers & les ſeconds ont rapporté deux traditions différentes. Il reſte à choiſir la plus vraiſemblable.

Si le labyrinthe de Crète avoit été conſtruit par Dédale ſous Minos, pourquoi n'en ſeroit-il fait mention, ni dans Homère, qui parle plus d'une fois de ce prince, ainſi que de la Crète; ni dans Hérodote, qui décrit celui d'Egypte, après avoir dit que les monumens des Egyptiens ſont fort ſupérieurs à ceux des Grecs; ni dans les plus anciens géographes; ni dans aucun des écrivains des beaux temps de la Grèce?

On attribuoit cet ouvrage à Dédale, dont le nom ſuffiroit pour décréditer une tradition. En effet, ce nom eſt devenu, comme celui d'Hercule, la

Dans les pays de montagnes, le défaut de cartes topographiques nous obligeoit ſouvent à gagner une hauteur pour reconnoître la poſition reſpective des lieux. Le ſommet du mont Ida nous préſentoit une ſtation favorable. Nous prîmes des proviſions pour quelques jours. Une partie de la route ſe fait à cheval, & l'autre à pié. On viſite, en montant, les antres où s'étoient établis les premiers habitans de la Crète. On traverſe des bois de chênes, d'érables & de cèdres. Nous étions frappés de la groſſeur des cyprès, de la hauteur des arbouſiers & des andrachnés. A meſure qu'on avance, le chemin devient plus eſcarpé, le pays plus déſert. Nous marchions quelquefois ſur les bords des précipices, &, pour comble d'ennui, il falloit ſupporter les froides réflexions de notre hôte. Il comparoit les diverſes régions de la montagne, tantôt, aux différens âges de la vie, tantôt, aux dangers de l'élévation, & aux viciſſitudes de la fortune. Euſſiez-vous penſé, diſoit-il, que cette maſſe énorme, qui occupe au milieu de

reſſource de l'ignorance, lorſqu'elle porte ſes regards ſur les ſiècles anciens. Toutes les grandes entrepriſes, tous les ouvrages qui demandent plus de force que d'eſprit, elle les attribue à Hercule ; tous ceux qui tiennent aux arts, & qui exigent une certaine intelligence dans l'exécution, elle les rapporte à Dédale.

L'opinion de Diodore & de Pline ſuppoſe que, de leur temps, il n'exiſtoit plus en Crète aucune trace du labyrinthe, & qu'on avoit même oublié l'époque de ſa deſtruction. Cependant il eſt dit qu'il fut viſité par les diſciples d'Apollonius de Tyane, contemporain de ces deux auteurs. Les Crétois croyoient donc alors poſſéder encore le labyrinthe.

Je demande qu'on faſſe attention à ce paſſage de Strabon : ,, A Nauplie, ,, près de l'ancienne Argos, dit ce judicieux écrivain, on voit encore de ,, vaſtes cavernes, où ſont conſtruits des labyrinthes qu'on croit être l'ou- ,, vrage des Cyclopes.*,, Ce qui ſignifie que la main des hommes avoit ouvert dans le roc des routes qui ſe croiſoient & ſe replioient ſur elles-mêmes, comme on le pratique dans les carrières. Telle eſt, ſi je ne me trompe, l'idée qu'il faut ſe faire du labyrinthe de Crète.

Y avoit-il pluſieurs labyrinthes dans cette île ? Les auteurs anciens ne parlent que d'un ſeul. La plupart le placent à Cnoſſe ; quelques uns, en petit nombre, à Gortyne.

Bélon & Tournefort nous ont donné la deſcription d'une caverne ſituée au pié du mont Ida, du côté du midi, à une légère diſtance de Gortyne. Ce n'étoit qu'une carrière, ſuivant le premier ; c'étoit l'ancien labyrinthe, ſuivant le ſecond. J'ai ſuivi ce dernier, & j'ai abrégé ſon récit dans mon texte. Ceux qui ont ajouté des notes critiques à ſon ouvrage, outre ce labyrinthe, en admettent un ſecond à Cnoſſe, & citent principalement en leur faveur les médailles de cette ville, qui en repréſentent le plan, ſuivant la manière dont le concevoient les artiſtes. Car il y paroit, tantôt, de forme quarrée, tantôt, de forme ronde ; ſur quelques unes, il n'eſt qu'indiqué ; ſur d'autres, il renferme dans ſon milieu la tête du Minotaure. J'en ai fait graver une dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres, qui me paroit être du cinquième ſiècle avant Jéſus-Chriſt, & ſur laquelle on

* J'en ai parlé dans le chapitre LIII. de cet ouvrage.

voit

de notre île un eſpace de 600 ſtades de circonférence,* qui a ſucceſſivement offert à nos regards des forêts ſuperbes, des vallées & des prairies délicieuſes, des animaux ſauvages & paiſibles, des ſources abondantes qui vont au loin fertiliſer nos campagnes, ſe termineroit par quelques rochers, ſans ceſſe battus des vents, ſans ceſſe couverts de neiges & de glaces.

La Crète doit être comptée parmi les plus grandes îles connues. Sa longueur d'orient en occident eſt, à ce qu'on prétend, de 2500 ſtades†; dans ſon milieu, elle en a environ 400 de largeur‡; beaucoup moins par-tout ailleurs. Au midi, la mer de Lybie baigne ſes côtes; au nord, la mer Egée : à l'eſt, elle s'approche de l'Aſie ; à l'oueſt, de l'Europe. Sa ſurface eſt hériſſée de montagnes, dont quelques unes, moins élevées que le mont Ida, ſont néanmoins d'une très grande hauteur : on diſtingue dans ſa partie occidentale les *Monts Blancs*, qui forment une chaîne de 300 ſtades de longueur§.

Sur les rivages de la mer, & dans l'intérieur des terres, de riches prairies ſont couvertes de troupeaux nombreux ; des plaines bien cultivées préſentent ſucceſſivement d'abondantes moiſſons de blé, de vin, d'huile, de miel, & de fruits de toute eſpèce. L'île produit quantité de plantes ſalutaires ; les arbres y ſont très vigoureux ; les cyprès s'y plaiſent beaucoup ; ils croiſſent, à ce qu'on dit, au milieu des neiges éternelles qui couronnent les Monts Blancs, & qui leur ont fait donner ce nom.

voit d'un côté la figure du Minotaure, & de l'autre le plan informe du labyrinthe. Il eſt donc certain que, dès ce temps-là, les Cnoſſiens ſe croyoient en poſſeſſion de cette célèbre caverne ; il paroit encore que les Gortyniens ne croyoient pas devoir la revendiquer, puiſqu'ils ne l'ont jamais repréſentée ſur leurs monnoies.

Le lieu où je place le labyrinthe de Crète n'eſt, ſuivant Tournefort, qu'à une lieue de Gortyne ; &, ſuivant Strabon, il eſt éloigné de Cnoſſe de ſix à ſept lieues. Tout ce qu'on en doit conclure, c'eſt que le territoire de cette dernière ville s'étendoit juſqu'auprès de la première.

A quoi ſervoient ces cavernes auxquelles on donnoit le nom de labyrinthe? Je penſe qu'elles furent d'abord ébauchées par la nature; qu'en certains endroits on en tira des pierres pour en conſtruire des villes ; que, plus anciennement, elles ſervirent de demeure ou d'aſyle aux habitans d'un canton expoſé à des invaſions fréquentes. Dans le voyage d'Anacharſis en Phocide, j'ai parlé de deux grandes cavernes du Parnaſſe, où ſe réfugièrent les peuples voiſins : dans l'une, lors du déluge de Deucalion ; dans l'autre, à l'arrivée de Xerxès. J'ajoute ici que, ſuivant Diodore de Sicile, les plus anciens Crétois habitoient les antres du mont Ida. Ceux qu'on interrogeoit ſur les lieux mêmes, diſoient que leur labyrinthe ne fut, dans l'origine, qu'une priſon. On a pu quelquefois le deſtiner à cet uſage, mais il eſt difficile de croire que, pour s'aſſurer de quelques malheureux, on eût entrepris des travaux ſi immenſes.

* 22 lieues 1700 toiſes.
† 94 lieues 1250 toiſes.
‡ 15 lieues 300 toiſes.
§ 11 lieus 850 toiſes

La Crète étoit fort peuplée du temps d'Homère. On y comptoit 90 ou 100 villes. Je ne ſais ſi le nombre en a depuis augmenté ou diminué. On prétend que les plus anciennes furent conſtruites ſur les flancs des montagnes, & que les habitans déſcendirent dans les plaines, lorſque les hivers devinrent plus rigoureux & plus longs. J'ai déjà remarqué dans mon voyage de Theſſalie, qu'on ſe plaignoit à Lariſſa de l'augmentation ſucceſſive du froid.*

Le pays étant par-tout montueux & inégal, la courſe à cheval eſt moins connue des habitans, que la courſe à pié; &, par l'exercice continuel qu'ils font de l'arc & de la fronde, dès leur enfance, ils ſont devenus les meilleurs archers, & les plus habiles frondeurs de la Grèce.

L'île eſt d'un difficile accès. La plupart de ſes ports ſont expoſés aux coups de vent; mais comme il eſt aiſé d'en ſortir avec un temps favorable, on pourroit y préparer des expéditions pour toutes les parties de la terre. Les vaiſſeaux, qui partent du promontoire le plus oriental, ne mettent que 3 ou 4 jours pour aborder en Égypte. Il ne leur en faut que 10 pour ſe rendre au Palus Méotide au deſſus du Pont-Euxin.

La poſition des Crétois au milieu des nations connues, leur extrême population, & les richeſſes de leur ſol, font préſumer que la nature les avoit deſtinés à ranger toute la Grèce ſous leur obéiſſance. Dès avant la guerre de Troie, ils ſoumirent une partie des îles de la mer Egée, & s'établirent ſur quelques côtes de l'Aſie & de l'Europe. Au commencement de cette guerre 80 de leurs vaiſſeaux abordèrent ſur les rives d'Ilium, ſous les ordres d'Idoménée & de Mérion. Bientôt après, l'eſprit des conquêtes s'éteignit parmi eux, &, dans ces derniers temps, il a été remplacé par des ſentimens qu'on auroit de la peine à juſtifier. Lors de l'expédition de Xerxès, ils obtinrent de la Pythie une réponſe qui les diſpenſoit de ſecourir la Grèce; &, pendant la guerre de Péloponèſe, guidés, non par un principe de juſtice, mais par l'appât du gain, ils mirent à la ſolde des Athéniens un corps de frondeurs & d'archers, que ces derniers leur avoient demandés.

Tel ne fut jamais l'eſprit de leurs lois, de ces lois d'autant plus célèbres, qu'elles en ont produit de plus belles encore. Regrettons de ne pouvoir citer ici tous ceux qui, parmi eux, s'occupèrent de ce grand objet; prononçons du moins avec reſpect le nom de Rhadamante, qui, dès les plus anciens temps, jeta les fondemens de la légiſlation, & celui de Minos qui éleva l'édifice.

Lycurgue emprunta des Crétois l'uſage des repas en com-

* Voyez le chapitre XXXV. de cet ouvrage.

mun,

mun, les règles ſévères de l'éducation publique, & pluſieurs autres articles qui ſemblent établir une conformité parfaite entre ſes lois & celles de Crète. Pourquoi donc les Crétois ont-ils plus tôt & plus honteuſement dégénéré de leurs inſtitutions que les Spartiates? Si je ne me trompe, en voici les principales cauſes.

1°. Dans un pays entouré de mers ou de montagnes qui le ſéparent des régions voiſines, il faut que chaque peuple ſacrifie une partie de ſa liberté, pour conſerver l'autre, & qu'afin de ſe protéger mutuellement, leurs intérêts ſe réuniſſent dans un centre commun. Sparte étant devenue par la valeur de ſes habitans, ou par les inſtitutions de Lycurgue, la capitale de la Laconie, on vit rarement s'élever des troubles dans la province. Mais en Crète les villes de Cnoſſe, de Gortyne, de Cydonie, de Pheſtus, de Lyctos & quantité d'autres, forment autant de républiques indépendantes, jalouſes, ennemies, toujours en état de guerre les unes contre les autres. Quand il ſurvient une rupture entre les peuples de Cnoſſe & de Gortyne ſa rivale, l'île eſt pleine de factions; quand ils ſont unis, elle eſt menacée de la ſervitude.

2°. A la tête de chacune de ces républiques, dix magiſtrats, nommés Coſmes*, ſont chargés de l'adminiſtration, & commandant les armées. Ils conſultent le Sénat, & preſentent les décrets, qu'ils dreſſent de concert avec cette compagnie, à l'aſſemblée du peuple, qui n'a que le privilège de les confirmer. Cette conſtitution renferme un viçe eſſentiel. Les Coſmes ne ſont choiſis que dans une certaine claſſe de citoyens; &, comme après leur année d'exercice ils ont le droit excluſif de remplir les places vacantes dans le Sénat, il arrive qu'un petit nombre de familles, revêtues de toute l'autorité, refuſent d'obéir aux lois, exercent, en ſe réuniſſant, le pouvoir le plus deſpotique, & donnent lieu, en ſe diviſant, aux plus cruelles ſéditions.

3°. Les lois de Lycurgue établiſſent l'égalité des fortunes parmi les citoyens, & la maintiennent par l'interdiction du commerce & de l'induſtrie; celles de Crète permettent à chacun d'augmenter ſon bien. Les premières défendent toute communication avec les nations étrangères: ce trait de génie avoit échappé aux légiſlateurs de Crète. Cette île, ouverte aux commerçans & aux voyageurs de tous les pays, reçut de leurs mains la contagion des richeſſes & celle des exemples. Il ſemble que Lycurgue fonda de plus juſtes eſpérances ſur la

* Ce nom, écrit en grec. tantôt Κόσμιοι, tantôt Κόσμοι, peut ſignifier Ordonnateurs ou Prudhommes. Les anciens auteurs les comparent quelquefois aux Ephores de Lacédémone.

ſainteté

ſainteté des mœurs que ſur la beauté des lois: qu'en arriva-t-il? Dans aucun pays, les lois n'ont été auſſi reſpectées qu'elles le furent par les magiſtrats & par les citoyens de Sparte. Les légiſlateurs de Crète paroiſſent avoir plus compté ſur les lois que ſur les mœurs, & s'être plus donné de ſoins pour punir le crime que pour le prévenir: injuſtices dans les chefs, corruption dans les particuliers; voilà ce qui réſulta de leurs règlemens.

La loi du Syncrétiſme, qui ordonne à tous les habitans de l'île de ſe réunir, ſi une puiſſance étrangère y tentoit une déſcente, ne ſauroit les défendre, ni contre leurs diviſions, ni contre les armes de l'ennemi, parce qu'elle ne feroit que ſuſpendre les haines, au lieu de les éteindre, & qu'elle laiſſeroit ſubſiſter trop d'intérêts particuliers dans une confédération générale.

On nous parla de pluſieurs Crétois qui ſe ſont diſtingués en cultivant la poëſie ou les arts. Epiménide, qui, par certaines cérémonies religieuſes ſe vantoit de détourner le courroux céleſte, devint beaucoup plus célèbre que Myſon qui ne fut mis qu'au nombre des ſages.

En pluſieurs endroits de la Grèce, on conſerve avec reſpect de prétendus monumens de la plus haute antiquité: à Chéronée le ſceptre d'Agamemnon, ailleurs la maſſue d'Hercule, & la lance d'Achille; mais j'étois plus jaloux de découvrir dans les maximes & dans les uſages d'un peuple, les débris de ſon ancienne ſageſſe. Les Crétois ne mêlent jamais les noms des dieux dans leurs ſermens. Pour les prémunir contre les dangers de l'éloquence, on avoit défendu l'entrée de l'île aux profeſſeurs de l'art oratoire. Quoiqu'ils ſoient aujourd'hui plus indulgens à cet égard, ils parlent encore avec la même préciſion que les Spartiates, & ſont plus occupés des penſées que des mots.

Je fus témoin d'une querelle ſurvenue entre deux Cnoſſiens. L'un dans un accès de fureur dit à l'autre: „ Puiſſes-tu „ vivre en mauvaiſe compagnie!„ & le quitta auſſitôt. On m'apprit que c'étoit la plus forte imprécation à faire contre ſon ennemi.

Il en eſt qui tiennent une eſpèce de regiſtre des jours heureux & des jours malheureux: &, comme ils ne comptent la durée de leur vie, que d'après les calculs des premiers, ils ordonnent d'inſcrire ſur leurs tombeaux cette formule ſingulière: „ Ci gît un tel, qui exiſta pendant tant d'années, & „ qui en vécut tant.„

Un vaiſſeau marchand & une galère à trois rangs de rames devoient partir inceſſamment du port de Cnoſſe, pour ſe rendre à Samos. Le premier, à cauſe de ſa forme ronde, faiſoit

moins

moins de chemin que le ſecond. Nous le préférâmes, parce qu'il devoit toucher aux îles où nous voulions déſcendre.

Nous formions une ſociété de voyageurs qui ne pouvoient ſe laſſer d'être enſemble. Tantôt, raſant la côte, nous étions frappés de la reſſemblance ou de la variété des aſpects; tantôt, moins diſtraits par les objets extérieurs, nous diſcutions avec chaleur des queſtions qui au fond ne nous intéreſſoient guère; quelquefois des ſujets de philoſophie, de littérature & d'hiſtoire rempliſſoient nos loiſirs. On s'entretint un jour du preſſant beſoin que nous avons de répandre au dehors les fortes émotions qui agitent nos ames. L'un de nous rapporta cette réflexion du philoſophe Archytas: „ Qu'on vous élève „ au haut des cieux, vous ſerez ravi de la grandeur & de la „ beauté du ſpectacle; mais aux tranſports de l'admiration „ ſuccèdera bientôt le regret amer de ne pouvoir les partager „ avec perſonne.„ Dans cette converſation, je recueillis quelques autres remarques. En Perſe, il n'eſt pas permis de parler des choſes qu'il n'eſt pas permis de faire.—Les vieillards vivent plus de reſſouvenirs que d'eſpérances.—Combien de fois un ouvrage annoncé & prôné d'avance a trompé l'attente du public!

Un autre jour, on traitoit d'infâme ce citoyen d'Athènes qui donna ſon ſuffrage contre Ariſtide, parce qu'il étoit ennuyé de l'entendre ſans ceſſe appeler le juſte. Je ſens, répondit Protéſilas, que, dans un moment d'humeur, j'euſſe fait la même choſe que cet Athénien; mais, auparavant, j'aurois dit à l'aſſemblée générale: Ariſtide eſt juſte; je le ſuis autant que lui; d'autres le ſont autant que moi. Quel droit avez-vous de lui accorder excluſivement un titre qui eſt la plus noble des récompenſes? vous vous ruinez en éloges; & ces brillantes diſſipations ne ſervent qu'à corrompre les vertus éclatantes, qu'à décourager les vertus obſcures. J'eſtime Ariſtide & je le condamne, non que je le croie coupable, mais parce qu'à force de m'humilier, vous m'avez forcé d'être injuſte.

Il fut enſuite queſtion de Timon qu'on ſurnomma le Miſanthrope, & dont l'hiſtoire tient en quelque façon à celle des mœurs. Perſonne de la compagnie ne l'avoit connu; tous en avoient ouï parler diverſement à leurs pères. Les uns en faiſoient un portrait avantageux, les autres le peignoient de noires couleurs. Au milieu de ces contradictions, on préſenta une formule d'accuſation, ſemblable à celles qu'on porte aux tribunaux d'Athènes, & conçue en ces termes: „ Stratonicus accuſe Timon d'avoir haï tous les hommes; „ pour peine, la haine de tous les hommes.„ On admit la cauſe,

cauſe, & Philotas fut conſtitué défenſeur de Timon. Je vais donner l'extrait des moyens employés de part & d'autre.

Je défère à votre tribunal, dit Stratonicus, un caractère féroce & perfide. Quelques amis de Timon ayant, à ce qu'on prétend, payé ſes bienfaits d'ingratitude, tout le genre humain devint l'objet de ſa vengeance. Il l'exerçoit ſans ceſſe contre les opérations du gouvernement, contre les actions des particuliers. Comme ſi toutes les vertus devoient expirer avec lui, il ne vit plus ſur la terre que des impoſtures & des crimes; &, dès ce moment, il fut révolté de la politeſſe des Athéniens, & plus flatté de leur mépris que de leur eſtime. Ariſtophane, qui le connoiſſoit, nous le repréſente comme entouré d'une enceinte d'épines qui ne permettoit pas de l'approcher; il ajoute, qu'il fut déteſté de tout le monde, & qu'on le regardoit comme le rejeton des Furies.

Ce n'étoit pas aſſez encore; il a trahi ſa patrie; j'en fournis la preuve. Alcibiade venoit de faire approuver par l'aſſemblée générale des projets nuiſibles à l'état: „ Courage, mon fils, „ lui dit Timon. Je te félicite de tes ſuccès; continue, & „ tu perdras la république.„ Quelle horreur! & qui oſeroit prendre la défenſe d'un tel homme?

Le ſort m'a chargé de ce ſoin, répondit Philotas, & je vais m'en acquitter. Remarquons d'abord l'effet que produiſirent les paroles de Timon ſur le grand nombre d'Athéniens qui accompagnoient Alcibiade. Quelques-uns, à la vérité, l'accablèrent d'injures; mais d'autres prirent le parti d'en rire; & les plus éclairés en furent frappés comme d'un trait de lumière. Ainſi Timon prévit le danger, en avertit, & ne fut point écouté. Pour le noircir encore plus, vous avez cité Ariſtophane, ſans vous appercevoir que ſon témoignage ſuffit pour juſtifier l'accuſé. „ C'eſt ce Timon, dit le poëte, c'eſt „ cet homme exécrable, & iſſu des Furies, qui vomit ſans „ ceſſe des imprécations contre les ſcélérats.„ Vous l'entendez, Stratonicus; Timon ne fut coupable que pour s'être déchaîné contre des hommes pervers.

Il parut dans un temps où les mœurs anciennes luttoient encore contre des paſſions liguées pour les détruire. C'eſt un moment redoutable pour un état. C'eſt alors que, dans les les caractères foibles, & jaloux de leur repos, les vertus ſont indulgentes & ſe prêtent aux circonſtances; que, dans les caractères vigoureux, elles redoublent de ſévérité, & ſe rendent quelquefois odieuſes par une inflexible roideur. Timon joignoit à beaucoup d'eſprit & de probité, les lumières de la philoſophie; mais aigri, peut-être par le malheur, peut-être par

les

les progrès rapides de la corruption, il mit tant d'âpreté dans ſes diſcours & dans ſes formes, qu'il aliéna tous les eſprits. Il combattoit pour la même cauſe que Socrate qui vivoit de ſon temps, que Diogène avec qui on lui trouve bien des rapports. Leur deſtinée a dépendu de leurs différens genres d'attaque. Diogène combat les vices avec le ridicule, & nous rions avec lui ; Socrate les pourſuivit avec les armes de la raiſon, & il lui en coûta la vie ; Timon avec celles de l'humeur : il ceſſa d'être dangereux, & fut traité de Miſanthrope, expreſſion nouvelle alors, qui acheva de le décréditer auprès de la multitude, & le perdra peut-être auprès de la poſtérité.

Je ne puis croire que Timon ait enveloppé tout le genre humain dans ſa cenſure. Il aimoit les femmes. Non, reprit Stratonicus auſſi-tôt ; il ne connut pas l'amour, puiſqu'il ne connut pas l'amitié. Rappelez vous ce qu'il dit à cet Athénien qu'il ſembloit chérir, & qui, dans un repas, tête à tête avec lui, s'étant écrié : O Timon, l'agréable ſouper ? n'en reçut que cette réponſe outrageante : Oui, ſi vous n'en étiez pas.

Ce ne fut peut-être, dit Philotas, qu'une plaiſanterie amenée par la circonſtance. Ne jugez pas Timon d'après de foibles rumeurs accréditées par ſes ennemis : mais d'après ces effuſions de cœur que lui arrachoit l'indignation de ſa vertu, & dont l'originalité ne peut jamais déplaire aux gens de goût. Car de la part d'un homme qu'entraîne trop loin l'amour du bien public, les ſaillies de l'humeur ſont piquantes, parce qu'elles dévoilent le caractère en entier. Il monta un jour à la tribune. Le peuple, ſurpris de cette ſoudaine apparition, fit un grand ſilence : „ Athéniens, dit-il, j'ai un „ petit terrein ; je vais y bâtir ; il s'y trouve un figuier ; je „ dois l'arracher. Pluſieurs citoyens s'y ſont pendus ; ſi la „ même envie prend à quelqu'un de vous, je l'avertis qu'il „ n'a pas un moment à perdre. „

Stratonicus, qui ne ſavoit pas cette anecdote, en fut ſi content, qu'il ſe déſiſta de ſon accuſation. Cependant on recueillit les avis, & l'on décida que, par l'amertume de ſon zèle, Timon perdit l'occaſion de contribuer au ſalut de la morale ; que néanmoins une vertu intraitable eſt moins dangereuſe qu'une lâche complaiſance, & que, ſi la plupart des Athéniens avoient eu pour les ſcélérats la même horreur que Timon, la république ſubſiſteroit encore dans ſon ancienne ſplendeur.

Après ce Jugement, on parut étonné de ce que les Grecs n'avoient point élevé de temples à l'amitié : Je le ſuis bien plus, dit Lyſis, de ce qu'ils n'en ont jamais conſacré à l'amour.

mour. Quoi, point de fêtes ni de ſacrifices pour le plus ancien & le plus beau des dieux! Alors s'ouvrit une carrière immenſe que l'on parcourut pluſieurs fois. On rapportoit ſur la nature de l'amour les traditions anciennes, les opinions des modernes. On n'en reconnoiſſoit qu'un; on en diſtinguoit pluſieurs; on n'en admettoit que deux, l'un célèſte & pur, l'autre terreſtre & groſſier. On donnoit ce nom au principe qui ordonna les parties de la matière agitées dans le chaos, à l'harmonie qui règne dans l'univers, aux ſentimens qui rapprochent les hommes. Fatigué de tant de ſavoir & d'obſcurités, je priai les combattans de réduire cette longue diſpute à un point unique. Regardez-vous, leur dis-je, l'amour comme un dieu? Non, répondit Stratonicus; c'eſt un pauvre qui demande l'aumône. Il commençoit à développer ſa penſée, lorſqu'un effroi mortel s'empara de lui. Le vent ſouffloit avec violence; notre pilote épuiſoit vainement les reſſources de ſon art. Lyſis, que Stratonicus, n'avoit ceſſé d'importuner de queſtions, ſaiſit ce moment pour lui demander quels étoient les bâtimens où l'on court le moins de riſques; ſi c'etoient les ronds ou les longs. Ceux qui ſont à terre, répondit-il. Ses vœux furent bientôt comblés; un coup de vent nous porta dans le port de Cos. Nous ſautâmes ſur le rivage, & l'on mit le navire à ſec.

Cette île eſt petite, mais très agréable. A l'exception de quelques montagnes qui la garantiſſent des vents impétueux du midi, le pays eſt uni & d'une grande fécondité. Un tremblement de terre ayant détruit une partie de l'ancienne ville, & les habitans ſe trouvant enſuite déchirés par des factions, la plupart vinrent, il y a quelques années, s'établir au pié d'un promontoire, à 40 ſtades* du continent de l'Aſie. Rien de ſi magnifique que le port, les murailles, l'intérieur de la nouvelle ville. Le célèbre temple d'Eſculape, ſitué dans le fauxbourg, eſt couvert d'offrandes, tribut de la reconnoiſſance des malades; & d'inſcriptions qui indiquent, & les maux dont ils étoient affligés, & les remèdes qui les en ont délivrés.

Un plus noble objet fixoit notre attention. C'eſt dans cette île que naquit Hippocrate, la première année de la 80e. olympiade†. Il étoit de la famille des Aſclépiades, qui, depuis pluſieurs ſiècles, conſerve la doctrine d'Eſculape, auquel elle rapporte ſon origine. Elle a formé trois écoles, établies, l'une à Rhodes, la ſeconde à Cnide, & la troiſième à Cos. Il reçut de ſon père Héraclide les élémens des ſciences; & convaincu bientôt que, pour connoître l'eſſence de chaque corps en particulier, il faudroit remonter aux principes conſtitutifs

* Environ une lieue & demie. † L'an 400 avant J. C.

de

de l'univers, il s'appliqua tellement à la phyſique générale, qu'il tient un rang honorable parmi ceux qui s'y ſont le plus diſtingués.

Les intérêts de la médecine ſe trouvoient alors entre les mains de deux claſſes d'hommes qui travailloient, à l'inſu l'une de l'autre, à lui ménager un triomphe éclatant. D'un côté, les philoſophes ne pouvoient s'occuper du ſyſtême général de la nature, ſans laiſſer tomber quelques regards ſur le corps humain, ſans aſſigner à certaines cauſes, les viciſſitudes qu'il éprouve ſouvent; d'un autre côté, les déſcendans d'Eſculape traitoient les maladies, ſuivant des règles confirmées par de nombreuſes guériſons, & leurs trois écoles ſe félicitoient à l'envi de pluſieurs excellentes découvertes. Les philoſophes diſcouroient, les Aſclépiades agiſſoient. Hippocrate, enrichi des connoiſſances des uns & des autres, conçut une de ces grandes & importantes idées qui ſervent d'époque à l'hiſtoire du génie; ce fut d'éclairer l'expérience par le raiſonnement, & de rectifier la théorie par la pratique. Dans cette théorie néanmoins, il n'admit que les principes relatifs aux divers phénomènes que préſente le corps humain, conſidéré dans les rapports de maladie & de ſanté.

A la faveur de cette méthode, l'art élevé à la dignité de la ſcience, marcha d'un pas plus ferme dans la route qui venoit de s'ouvrir; & Hippocrate acheva paiſiblement une révolution qui a changé la face de la médecine. Je ne m'étendrai ni ſur les heureux eſſais de ſes nouveaux remèdes, ni ſur les prodiges qu'ils opérèrent dans tous les lieux honorés de ſa préſence, & ſur-tout en Theſſalie, où, après un long ſéjour, il mourut, peu de temps avant mon arrivée dans la Grèce. Mais je dirai que ni l'amour du gain, ni le déſir de la célébrité, ne l'avoient conduit en des climats éloignés. D'après tout ce qu'on m'a rapporté de lui je n'ai apperçu dans ſon ame, qu'un ſentiment, l'amour du bien; & dans le cours de ſa longue vie, qu'un ſeul fait, le ſoulagement des malades.

Il a laiſſé pluſieurs ouvrages. Les uns ne ſont que les journaux de maladies qu'il avoit ſuivies; les autres contiennent les réſultats de ſon expérience & de celle des ſiècles antérieurs; d'autres enfin traitent des devoirs du médecin & de pluſieurs parties de la médecine ou de la phyſique; tous doivent être médités avec attention, parce que l'auteur ſe contente ſouvent d'y jeter les ſemences de ſa doctrine, & que ſon ſtyle eſt toujours concis: mais il dit beaucoup de choſes en peu de mots, ne s'écarte jamais de ſon but, &, pendant qu'il y court, il laiſſe ſur ſa route des traces de lumière plus ou moins

moins apperçues, ſuivant que le lecteur eſt plus ou moins éclairé. C'étoit la méthode des anciens philoſophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves, que de s'appeſantir ſur des idées communes.

Ce grand homme s'eſt peint dans ſes écrits. Rien de ſi touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ſes fautes. Ici, vous lirez les liſtes des malades qu'il avoit traités pendant une épidémie, & dont la plupart étoient morts entre ſes bras. Là, vous le verrez auprès d'un Theſſalien bleſſé d'un coup de pierre à la tête. Il ne s'apperçut pas d'abord qu'il falloit recourir à la voie du trépan. Des ſignes funeſtes l'avertirent enfin de ſa mépriſe. L'opération fut faite le quinzième jour, & le malade mourut le lendemain. C'eſt de lui-même que nous tenons ces aveux ; c'eſt lui qui, ſupérieur à toute eſpèce d'amour-propre, voulut que ſes erreurs mêmes fuſſent des leçons.

Peu content d'avoir conſacré ſes jours au ſoulagement des malheureux, & dépoſé dans ſes écrits les principes d'une ſcience dont il fut le créateur, il laiſſa, pour l'inſtitution du médecin, des règles dont je vais donner une légère idée.

La vie eſt ſi courte, & l'art que nous exerçons exige une ſi longue étude, qu'il faut, dès ſa plus tendre jeuneſſe, en commencer l'apprentiſſage. Voulez-vous former un élève ? aſſurez-vous lentement de ſa vocation. A-t-il reçu de la nature un diſcernement exquis, un jugement ſain, un caractère mêlé de douceur & de fermeté, le goût du travail, & du penchant pour les choſes honnêtes ? concevez des eſpérances. Souffre-t-il des ſouffrances des autres ? ſon ame compatiſſante aime-t-elle à s'attendrir ſur les maux de l'humanité ? concluez-en qu'il ſe paſſionnera pour un art qui apprend à ſecourir l'humanité.

Accoutumez de bonne heure ſes mains aux opérations de la chirurgie*, excepté à celle de la taille, qu'on doit abandonner aux artiſtes de profeſſion. Faites-lui parcourir ſucceſſivement le cercle des ſciences ; que la phyſique lui prouve l'influence du climat ſur le corps humain ; et lorſque, pour augmenter ſes connoiſſances, il jugera à propos de voyager en différentes villes, conſeillez-lui d'obſerver ſcrupuleuſement la ſituation des lieux, les variations de l'air, les eaux qu'on y boit, les alimens dont on s'y nourrit, en un mot toutes les cauſes qui portent le trouble dans l'économie animale.

Vous lui montrerez, en attendant, à quels ſignes avant-coureurs on reconnoit les maladies, par quel régime on peut les éviter, par quels remèdes on doit les guérir.

* Elles faiſoient alors partie de la médecine.

Quand

Quand il ſera inſtruit de vos dogmes, clairement expoſés dans des conférences réglées, et réduits, par vos ſoins, en maximes courtes et propres à ſe graver dans la mémoire, il faudra l'avertir que l'expérience toute ſeule eſt moins dangereuſe que la théorie dénuée d'expérience ; qu'il eſt temps d'appliquer les principes généraux aux cas particuliers, qui, variant ſans ceſſe, ont ſouvent égaré les médecins par des reſſemblances trompeuſes ; que ce n'eſt, ni dans la pouſſière de l'école, ni dans les ouvrages des Philoſophes et des praticiens, qu'on apprend l'art d'interroger la nature, et l'art plus difficile d'attendre ſa réponſe. Il ne la connoit pas encore cette nature, il l'a conſidérée juſqu'ici dans ſa vigueur, et parvenant à ſes fins ſans obſtacle. Vous le conduirez dans ces ſéjours de douleur, où déjà couverte des ombres de la mort, expoſée aux attaques violentes de l'ennemi, tombant, ſe relevant pour tomber encore, elle montre à l'œil attentif ſes beſoins & ſes reſſources. Témoin & effrayé de ce combat, le diſciple vous verra épier & ſaiſir le moment qui peut fixer la victoire, & décider de la vie du malade. Si vouz quittez pour quelques inſtans le champ de bataille, vous lui ordonnerez d'y reſter, de tout obſerver, & de vous rendre compte enſuite, & des changemens arrivés pendant votre abſence, & de la manière dont il a cru devoir y remédier.

C'eſt en l'obligeant d'aſſiſter fréquemment à ces ſpectacles terribles & inſtructifs, que vous l'initierez, autant qu'il eſt poſſible, dans les ſecrets intimes de la nature & de l'art. Mais ce n'eſt pas aſſez encore. Quand, pour un léger ſalaire, vous l'adoptâtes pour diſciple il jura de conſerver dans ſes mœurs & dans ſes fonctions, une pureté inaltérable. Qu'il ne ſe contente pas d'en avoir fait le ſerment. Sans les vertus de ſon état, il n'en remplira jamais les devoirs. Quelles ſont ces vertus ? Je n'en excepte preſque aucune, puiſque ſon miniſtère a cela d'honorable, qu'il exige preſque toutes les qualités de l'eſprit & du cœur ; & en effet, ſi l'on n'étoit aſſuré de ſa diſcretion & de ſa ſageſſe, quel chef de famille ne craindroit pas en l'appelant, d'introduire un eſpion ou un intrigant dans ſa maiſon, un corrupteur auprès de ſa femme ou de ſes filles ? Comment compter ſur ſon humanité, s'il n' aborde ſes malades qu'avec une gaieté révoltante, ou qu'avec une humeur bruſque & chagrine ; ſur ſa fermeté, ſi, par une ſervile adulation, il ménage leur dégoût, & cède à leurs caprices ; ſur ſa prudence, ſi, toujours occupé de ſa parure, couvert d'eſſences et d'habits magnifiques, on le voit errer de ville en ville, pour y prononcer en l'honneur de ſon art, des diſcours étayés du

témoignage des poëtes ; ſur ſes lumières, ſi, outre cette juſtice générale que l'honnête homme obſerve à l'égard de tout le monde, il ne poſsède pas celle que le ſage exerce ſur lui-même, et qui lui apprend qu'au milieu du plus grand ſavoir, ſe trouve encore plus de diſette que d'abondance ; ſur ſes intentions, s'il eſt dominé par un fol orgueil, et par cette baſſe envie qui ne fut jamais le partage de l'homme ſupérieur ; ſi, ſacrifiant toutes les conſidérations à ſa fortune, il ne ſe dévoue qu'au ſervice des gens riches ; ſi, autoriſé par l'uſage à régler ſes honoraires dès le commencement de la maladie, il s'obſtine à terminer le marché, quoique le malade empire d'un moment à l'autre ?

Ces vices et ces défauts caractériſent ſur-tout ces hommes ignorans et préſomptueux dont la Grèce eſt remplie, et qui dégradent le plus noble des arts, en trafiquant de la vie et de la mort des hommes ; impoſteurs d'autant plus dangereux, que les lois ne ſauroient les atteindre, et que l'ignominie ne peut les humilier.

Quel eſt donc le médecin qui honore ſa profeſſion ? celui qui a mérité l'eſtime publique par un ſavoir profond, une longue expérience, une exacte probité, et une vie ſans reproche ; celui aux yeux duquel tous les malheureux ſont égaux, comme tous les hommes le ſont aux yeux de la divinité, & qui accourt avec empreſſement à leur voix, ſans acception de perſonnes, leur parle avec douceur, les écoute avec attention, ſupporte leurs impatiences, & leur inſpire cette confiance, qui ſuffit quelquefois pour les rendre à la vie ; qui, pénétré de leurs maux, en étudie avec opiniâtreté la cauſe & les progrès, n'eſt jamais troublé par des accidens imprévus, ſe fait un devoir d'appeler au beſoin quelques uns de ſes confrères, pour s'éclairer de leurs conſeils ; celui enfin qui, après avoir lutté de toutes ſes forces contre la maladie, eſt heureux & modeſte dans le ſuccès, & peut du moins ſe féliciter dans les revers, d'avoir ſuſpendu des douleurs, & donné des conſolations.

Tel eſt le médecin philoſophe qu'Hippocrate comparoit à un dieu, ſans s'appercevoir qu'il le retraçoit en lui-même. Des gens, qui, par l'excellence de leur mérite, étoient faits pour reconnoître la ſupériorité du ſien, m'ont ſouvent aſſuré que les médecins le regarderont toujours comme le premier & le plus habile de leurs légiſlateurs, & que ſa doctrine adoptée de toutes les nations, opérera encore des milliers de guériſons après des milliers d'années. Si la prédiction s'accomplit, les plus vaſtes empires ne pourront pas diſputer à la petite île de Cos, la gloire d'avoir produit l'homme le plus utile à l'humanité ; & aux yeux des ſages, les noms des plus grands conquérans s'abaiſſeront devant celui d'Hippocrate.

Après avoir visité quelques unes des îles qui sont aux environs de Cos, nous partîmes pour Samos.

Fin du Chapitre soixante-treizième.

CHAPITRE LXXIV.

Description de Samos. Polycrate.

LORSQU'ON entre dans la rade de Samos, on voit à droite, le promontoire de Neptune,, surmonté d'un temple consacré à ce dieu; à gauche, le temple de Junon, & plusieurs beaux édifices parsemés à travers les arbres dont les bords de l'Imbrasus sont ombragés; en face, la ville située en partie le long du rivage de la mer, en partie sur le penchant d'une montagne qui s'élève du côté du nord.

L'île a 609 stades de circonférence*. A l'exception du vin, les productions de la terre y sont aussi excellentes que les perdrix & les différentes espèces de gibier, qui s'y trouvent en grande quantité. Les montagnes couvertes d'arbres, & d'une éternelle verdure, font jaillir de leurs piés des sources qui fertilisent les campagnes voisines.

La ville se distingue parmi toutes celles que possèdent les Grecs & les barbares sur le continent voisin. On s'empressa de nous en montrer les singularités. L'acqueduc, le môle & le temple de Junon attirérent notre attention.

Non loin des remparts, vers le nord, est une grotte taillée à mains d'hommes, dans une montagne qu'on a percée de part en part. La longueur de cette grotte est de 7 stades; sa hauteur, ainsi que sa largeur, de 8 piés†. Dans toute son étendue, est creusé un canal large de trois piés, profond de 20 coudées‡. Des tuyaux, placés au fond du canal, amé-

* 22 lieues 1700 toises. Strabon, Agathémère, Pline & Isidore, varient sur la circonférence de Samos. Suivant le premier, elle est de 600 stades. qui font 22 de nos lieues & 1700 toises, chaque lieue de 2500 toises; suivant le second, de 630 stades, ou 23 lieues & 2035 toises; suivant Pline, de 87 milles Romains, c'est-à-dire, de 26 lieues & 272 toises; enfin, suivant Isidore, de 100 milles Romains, c'est-à-dire, de 800 stades, ou 30 lieues & 600 toises. On trouve souvent de pareilles différences dans les mesures des anciens.

† 7 stades font 661 toises, 3 piés 8 lignes; 8 piés Grecs font 7 de nos piés, 6 pouces, 8 lignes.

‡ 3 piés Grecs font 2 de nos piés, 10 pouces: 20 coudées, 28 piés, 4 pouces. Il y a apparence que la grotte fut d'abord destinée à servir de chemin public; &, lorsqu'ensuite il eut été résolu d'amener à Samos les eaux d'une source, dont le niveau étoit plus bas que la grotte, on profita du travail déjà fait, & l'on se contenta de creuser le canal en question.

nent à Samos les eaux d'une ſource abondante, qui coule derrière la montagne.

Le môle eſt une chauſſée à mettre le port & les vaiſſeaux à l'abri du vent du midi. Sa hauteur eſt d'environ 20 orgyes,* ſa longueur de plus de deux ſtades.

A droite de la ville, dans le faubourg, eſt le temple de Junon, conſtruit, à ce qu'on prétend, vers les temps de la guerre de Troie, reconſtruit dans ces derniers ſiècles par l'architecte Rhécus: il eſt d'ordre dorique. Je n'en ai pas vu de plus vaſtes. On en connoit de plus élégans.† Il eſt ſitué non loin de la mer, ſur les bords de l'Imbraſus, dans le lieu même que la Déeſſe honora de ſes premiers regards. On croit en effet qu'elle vint au monde ſous un de ces arbuſtes, nommé *agnus caſtus*, très fréquens le long de la rivière. Cet édifice, ſi célèbre & ſi reſpectable, a toujours joui du droit d'aſyle.

La ſtatue de Junon nous offrit les premiers eſſais de la ſculpture; elle eſt de la main de Smilis, un des plus anciens artiſtes de la Grèce. Le prêtre qui nous accompagnoit, nous dit qu'auparavant un ſimple ſoliveau recevoit en ces lieux ſaints l'hommage des Samiens; que les dieux étoient alors par-tout repréſentés par des troncs d'arbres, ou par des pierres, ſoit quarrées, ſoit de forme conique; que ces ſimulacres groſſiers ſubſiſtent, & ſont même encore vénérés, dans pluſieurs temples anciens & modernes, & déſſervis par des miniſtres auſſi ignorans que ces Scythes barbares qui adorent un cimeterre.

Quoique piqué de cette réflexion, je lui repréſentai doucement que les troncs d'arbres & les pierres ne furent jamais l'objet immédiat du culte, mais ſeulement des ſignes arbitraires, auprès deſquels ſe raſſembloit la nation pour adreſſer ſes vœux à la divinité. Cela ne ſuffit pas, répondit-il, il faut qu'elle paroiſſe revêtue d'un corps ſemblable au nôtre, & avec des traits plus auguſtes & plus impoſans. Voyez avec quel reſpect on ſe proſterne devant les ſtatues du Jupiter d'Olympie & de la Minerve d'Athènes. C'eſt, repris-je, qu'elles ſont couvertes d'or & d'ivoire. En faiſant les dieux à notre image, au lieu d'élever l'eſprit du peuple, vous n'avez cherché qu'à frapper ſes ſens, & de-là vient que ſa piété n'augmente qu'à proportion de la beauté, de la grandeur & de la richeſſe des objets expoſés à ſa vénération. Si vous embelliſſiez votre Junon, quelque groſſier qu'en ſoit le travail, vous verriez les offrandes ſe multiplier.

* 20 orgyes ſont 113 de nos piés & 4 pouces; 2 ſtades ſont 189 toiſes.

† Il reſte encore des débris d'un ancien temple à Samos; mais il paroit qu'on ne doit pas les rapporter à celui dont parle Hérodote.

Le

Le prêtre en convint. Nous lui demandâmes ce que ſignifioient deux paons de bronze placés aux piés de la ſtatue ; il nous dit que ces oiſeaux ſe plaiſent à Samos, qu'on les a conſacrés à Junon, qu'on les a repréſentés ſur la monnoie courante, & que, de cette île, ils ont paſſé dans la Grèce. Nous demandâmes à quoi ſervoit une caiſſe d'où s'élevoit un arbuſte. C'eſt, répondit-il, le même *agnus caſtus* qui ſervit de berceau à la Déeſſe. Il a toute ſa fraîcheur, ajouta-t-il, & cependant il eſt plus vieux que l'olivier d'Athènes, le palmier de Délos, le chêne de Dodone, l'olivier ſauvage d'Olympie, le platane qu'Agamemnon planta de ſes propres mains à Delphes, & tous ces arbres ſacrés que l'on conſerve, depuis tant de ſiècles, en différens temples.*

Nous demandâmes pourquoi la Déeſſe étoit vêtue d'un habit de nôces. Il répondit : C'eſt à Samos qu'elle épouſa Jupiter. La preuve en eſt claire : nous avons une fête, où nous célébrons l'anniverſaire de leur hymen. On le célèbre auſſi, dit Stratonicus, dans la ville de Cnoſſe en Crète, & les prêtres m'ont aſſuré qu'il fut conclu ſur les bords du fleuve Théron. Je vous avertis encore que les prêtreſſes d'Argos veulent ravir à votre île l'honneur d'avoir donné le jour à la Déeſſe ; comme d'autres pays ſe diſputent celui d'avoir été le berceau de Jupiter. Je ſerois embarraſſé, ſi j'avois à chanter ſur ma lyre ou leur naiſſance, ou leur mariage. Point du tout, répondit cet homme ; vous vous conformeriez à la tradition du pays ; les poëtes ne ſont pas ſi ſcrupuleux. Mais, repris-je, les miniſtres des autels devroient l'être davantage. Adopter des opinions fauſſes & abſurdes, n'eſt qu'un défaut de lumières ; en adopter de contradictoires & d'inconſéquentes, c'eſt un défaut de logique, & alors on ne doit pas reprocher aux Scythes de ſe proſterner devant un cimeterre.

Vous me paroiſſez inſtruit, répondit le prêtre, & je vais vous révéler notre ſecret. Quand nous parlons de la naiſſance des dieux, nous entendons le temps où leur culte fut reçu dans un pays ; & par leur mariage, l'époque où le culte de l'un fut aſſocié à celui d'un autre. Et qu'entendez-vous par leur mort, lui dit Stratonicus ? car j'ai vu le tombeau de Jupiter en Crète. Nous avons recours à une autre ſolution, répondit le prêtre. Les dieux ſe manifeſtent quelquefois aux hommes, revêtus de nos traits ; &, après avoir paſſé quelque temps avec eux, pour les inſtruire, ils diſparoiſſent & retournent aux cieux. C'eſt en Crète, ſur-tout, qu'ils avoient au-

* Il paroît que tous ces arbres étoient dans des caiſſes. Je le préſume d'après celui de Samos ; ſur la médaille citée ci-deſſus, il eſt dans une caiſſe ſur les marches du veſtibule. Voyez la planche des médailles.

trefois coutume de déſcendre; c'eſt de-là qu'ils partoient pour parcourir la terre. Nous allions répliquer; mais il prit le ſage parti de ſe retirer.

Nous jetâmes enſuite les yeux ſur cet amas de ſtatues dont le temple eſt entouré. Nous contemplâmes avec admiration trois ſtatues coloſſales, de la main du célèbre Myron, poſées ſur une même baſe, & repréſentant Jupiter, Minerve & Hercule.* Nous vîmes l'Apollon de Téléclès & de Théodore, deux artiſtes qui, ayant puiſé les principes de l'art en Egypte, apprirent de leurs maîtres à s'aſſocier pour exécuter un même ouvrage. Le premier demeuroit à Samos; le ſecond à Ephèſe. Après être convenus des proportions que devoit avoir la figure, l'un ſe chargea de la partie ſupérieure, & l'autre de l'inférieure. Rapprochées enſuite, elles s'unirent ſi bien, qu'on les croiroit de la même main. Il faut convenir néanmoins que la ſculpture n'ayant pas fait alors de grands progrès, cet Apollon eſt plus recommandable par la juſteſſe des proportions, que par la beauté des détails.

Le Samien, qui nous racontoit cette anecdote, ajouta: Vers la fin de la guerre du Péloponèſe, Alcibiade croiſoit ſur nos côtes avec la flotte des Athéniens. Il favoriſa le parti du peuple, qui lui fit élever cette ſtatue. Quelque temps après, Lyſander, qui commandoit la flotte de Lacédémone, ſe rendit maître de Samos, & rétablit l'autorité des riches, qui envoyèrent ſa ſtatue au temple d'Olympie. Deux généraux Athéniens, Conon & Timothée, revinrent enſuite avec des forces ſupérieures, & voilà les deux ſtatues que le peuple leur éleva; & voici la place que nous deſtinons à celle de Philippe, quand il s'emparera de notre île. Nous devrions rougir de cette lâcheté; mais elle nous eſt commune avec les habitans des îles voiſines, avec la plupart des nations Grecques du continent, ſans en excepter même les Athéniens. La haine qui a toujours ſubſiſté entre les riches & les pauvres, a par-tout détruit les reſſources de l'honneur & de la vertu. Il finit par ces mots: Un peuple qui a, pendant deux ſiècles, épuiſé ſon ſang & ſes tréſors, pour ſe ménager quelques momens d'une liberté plus peſante que l'eſclavage, eſt excuſable de chercher le repos, ſur-tout quand le vainqueur n'exige que de l'argent & une ſtatue.

Les Samiens ſont le peuple le plus riche & le plus puiſſant de tous ceux qui compoſent la confédération Ionienne; ils ont beaucoup d'eſprit, ils ſont induſtrieux & actifs. Auſſi leur hiſtoire fournit-elle des traits intéreſſans pour celle des

* Marc Antoine les fit tranſporter à Rome, & quelque temps après Auguſte en renvoya deux à Samos, & ne garda que le Jupiter.

lettres, des arts & du commerce. Parmi les hommes célèbres que l'île a produits, je citerai Créophyle qui mérita, dit-on, la reconnoiſſance d'Homère, en l'accueillant dans ſa misère, & celle de la poſtérité, en nous conſervant ſes écrits ; Pythagore, dont le nom ſuffiroit pour illuſtrer le plus beau ſiècle & le plus grand empire. Après ce dernier, mais dans un rang très inférieur, nous placerons deux de ſes contemporains, Rhécus & Théodore, ſculpteurs habiles pour leur temps, qui après avoir, à ce qu'on prétend, perfectionné la règle, le niveau & d'autres inſtrumens utiles, découvrirent le ſecret de forger les ſtatues de fer, & de nouveaux moyens pour jeter en fonte celles de cuivre.

La terre de Samos non ſeulement a des propriétés dont la médecine fait uſage ; mais elle ſe convertit encore, ſous la main de quantité d'ouvriers, en des vaſes qu'on recherche de toutes parts.

Les Samiens s'appliquèrent de très bonne heure à la navigation, & firent autrefois un établiſſement dans la haute Egypte. Il y a trois ſiècles environ, qu'un de leurs vaiſſeaux marchands, qui ſe rendoit en Egypte, fut pouſſé, par les vents contraires, au-delà des colonnes d'Hercule, dans l'île de Tarteſſe, ſituée ſur les côtes de l'Ibérie, & juſqu'alors inconnue aux Grecs. L'or s'y trouvoit en abondance. Les habitans, qui en ignoroient le prix, le prodiguèrent à ces étrangers, & ceux-ci, en échange de leurs marchandiſes, rapportèrent chez eux des richeſſes eſtimées 60 talens,* ſomme alors exorbitante, & qu'on auroit eu de la peine à raſſembler dans une partie de la Grèce. On en préleva le dixième ; il fut deſtiné à conſacrer au temple de Junon un grand cratère de bronze qui ſubſiſte encore. Les bords en ſont ornés de têtes de gryphons. Il eſt ſoutenu par trois ſtatues coloſſales à genoux, et de la proportion de 7 coudées de hauteur.† Ce groupe eſt auſſi de bronze.

Samos ne ceſſa depuis d'augmenter et d'exercer ſa marine. Des flottes redoutables ſortirent ſouvent de ſes ports, et maintinrent pendant quelque temps ſa liberté contre les efforts des Perſes et des puiſſances de la Grèce, jaloux de la réunir à leur domaine ; mais on vit plus d'une fois des diviſions s'élever dans ſon ſein, et ſe terminer, après de longues ſecouſſes, par l'établiſſement de la tyrannie. C'eſt ce qui arriva du temps de Polycrate.

Il reçut de la nature de grands talens, et de ſon père Eacès, de grandes richeſſes. Ce dernier avoit uſurpé le pouvoir ſouverain, et ſon fils réſolut de s'en revêtir à ſon tour. Il com-

* 324,000 livres. † Environ 10 piés.

muniqua ſes vues à ſes deux frères, qui crurent entrer dans la conſpiration comme ſes aſſociés, et n'en furent que les inſtrumens. Le jour où l'on célèbre la fête de Junon, leurs partiſans s'étant placés aux poſtes aſſignés, les uns fondirent ſur les Samiens aſſemblés autour du temple de la Déeſſe, et en maſſacrèrent un grand nombre ; les autres s'emparèrent de la citadelle, et s'y maintinrent à la faveur de quelques troupes envoyées par Lygdamis, tyran de Naxos. L'île fut diviſée entre les trois frères, et, bientôt après, tomba ſans réſerve, entre les mains de Polycrate, qui condamna l'un d'eux à la mort, et l'autre à l'exil.

Employer, pour retenir le peuple dans la ſoumiſſion, tantôt, la voie des fêtes & des ſpectacles, tantôt, celle de la violence & de la cruauté ; le diſtraire du ſentiment de ſes maux, en le conduiſant à des conquêtes brillantes ; de celui de ſes forces, en l'aſſujettiſſant à des travaux pénibles* ; s'emparer des revenus de l'état, quelquefois des poſſeſſions des particuliers ; s'entourer de ſatellites & d'un corps de troupes étrangères ; ſe renfermer au beſoin dans une forte citadelle ; ſavoir tromper les hommes, & ſe jouer des ſermens les plus ſacrés : tels furent les principes qui dirigèrent Polycrate après ſon élévation. On pourroit intituler l'hiſtoire de ſon règne : L'art de gouverner, à l'uſage des tyrans.

Ses richeſſes le mirent en état d'armer 100 galères, qui lui aſſurèrent l'empire de la mer, & lui ſoumirent pluſieurs îles voiſines, & quelques villes du continent. Ses généraux avoient un ordre ſecret de lui apporter les dépouilles, non-ſeulement de ſes ennemis, mais encore de ſes amis, qui enſuite les demandoient & les recevoient de ſes mains, comme un gage de ſa tendreſſe ou de ſa généroſité.

Pendant la paix, les habitans de l'île, les priſonniers de guerre, enſemble ou ſéparément, ajoutoient de nouveaux ouvrages aux fortifications de la capitale, creuſoient des foſſés autour de ſes murailles, élevoient dans ſon intérieur ces monumens qui décorent Samos, & qu'exécutèrent des artiſtes que Polycrate avoit à grands frais attirés dans ſes états.

Egalement attentif à favoriſer les lettres, il réunit auprès de ſa perſonne ceux qui les cultivoient, & dans ſa bibliothèque les plus belles productions de l'eſprit humain. On vit alors un contraſte frappant entre la philoſophie & la poëſie. Pendant que Pythagore, incapable de ſoutenir l'aſpect d'un deſ-

* Ariſtote dit que, dans les gouvernemens deſpotiques, on fait travailler le peuple à des ouvrages publics, pour le tenir dans la dépendance. Entre autres exemples, il cite celui de Policrate & celui des rois d'Egypte qui firent conſtruire les pyramides.

pote

pote barbare, fuyoit loin de ſa patrie opprimée, Anacréon amenoit à Samos les graces & les plaiſirs. Il obtint ſans peine l'amitié de Polycrate, & le célébra ſur ſa lyre, avec la même ardeur que s'il eût chanté le plus vertueux des princes.

Polycrate, voulant multiplier dans ſes états les plus belles eſpèces d'animaux domeſtiques, fit venir des chiens d'Epire & de Lacédémone, des cochons de Sicile, des chèvres de Scyros & de Naxos, des brebis de Milet & d'Athènes ; mais, comme il ne faiſoit le bien que par oſtentation, il introduiſoit en même temps parmi ſes ſujets le luxe & les vices des Aſiatiques. Il ſavoit qu'à Sardes, capitale de la Lydie, des femmes diſtinguées par leur beauté, & raſſemblées dans un même lieu, étoient deſtinées à raffiner ſur les délices de la table & ſur les différens genres de volupté ; Samos vit former dans ſes murs un pareil établiſſement, & *les fleurs* de cette ville furent auſſi fameuſes que celles des Lydiens. Car c'eſt de ce nom qu'on appeloit ces ſociétés où la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe, donnant & recevant des leçons d'intempérance, paſſoit les jours & les nuits dans les fêtes & dans la débauche. La corruption s'étendit parmi les autres citoyens, & devint funeſte à leurs déſcendans. On dit auſſi que les découvertes des Samiennes paſsèrent inſenſiblement chez les autres Grecs, & portèrent par-tout atteinte à la pureté des mœurs.

Cependant pluſieurs habitans de l'île ayant murmuré contre ces dangereuſes innovations, Polycrate les fit embarquer ſur une flotte qui devoit ſe joindre aux troupes que Cambyſe roi de Perſe menoit en Egypte. Il s'étoit flatté qu'ils périroient dans le combat, ou que du moins Cambyſe les retiendroit pour toujours dans ſon armée. Inſtruits de ſes déſſeins, ils réſolurent de le prévenir & de délivrer leur patrie d'une ſervitude honteuſe. Au lieu de ſe rendre en Egypte, ils retournèrent à Samos, & furent repouſſés ; quelque temps après ils reparurent avec des troupes de Lacédémone & de Corinthe, & cette tentative ne réuſſit pas mieux que la première.

Polycrate ſembloit n'avoir plus de vœux à former ; toutes les années de ſon règne, preſque toutes ſes entrepriſes, avoient été marquées par des ſuccès. Ses peuples s'accoutumoient au joug ; ils ſe croyoient heureux de ſes victoires, de ſon faſte & des ſuperbes édifices élevés par ſes ſoins à leurs dépens ; tant d'images de grandeur les attachant à leur ſouverain, leur faiſoient oublier le meurtre de ſon frère, le vice de ſon uſurpation, ſes cruautés & ſes parjures. Lui-même ne ſe ſouvenoit plus des ſages avis d'Amaſis roi d'Egypte, avec qui des liaiſons d'hoſpitalité l'avoient uni pendant quelque temps, „ Vos proſpérités m'épouvantent, mandoit-il un jour à Poly-

„ crate.

„ crate. Je ſouhaite à ceux qui m'intéreſſent, un mélange „ de biens & de maux ; car une divinité jalouſe ne ſouffre „ pas qu'un mortel jouiſſe d'une félicité inaltérable. Tâchez „ de vous ménager des peines & des revers pour les oppoſer „ aux faveurs opiniâtres de la fortune. „ Polycrate, alarmé de ces réflexions, réſolut d'affermir ſon bonheur par un ſacrifice qui lui coûteroit quelques momens de chagrin. Il portoit à ſon doigt une émeraude, montée en or, ſur laquelle Théodore, dont j'ai déjà parlé, avoit repréſenté je ne ſais quel ſujet,* ouvrage d'autant plus précieux, que l'art de graver les pierres étoit encore dans ſon enfance parmi les Grecs. Il s'embarqua ſur une galère, s'éloigna des côtes, jeta l'anneau dans la mer, &, quelques jours après, le reçut de la main d'un de ſes officiers qui l'avoit trouvé dans le ſein d'un poiſſon. Il ſe hâta d'en inſtruire Amaſis, qui dès cet inſtant, rompit tout commerce avec lui.

Les craintes d'Amaſis furent enfin réaliſées. Pendant que Polycrate méditoit la conquête de l'Ionie & des îles de la mer Egée, le Satrape d'une province voiſine de ſes états, & ſoumiſe au roi de Perſe, parvint à l'attirer dans ſon gouvernement, &, après l'avoir fait expirer dans des tourmens horribles, ordonna d'attacher ſon corps à une croix élevée ſur le mont Mycale, en face de Samos.†

Après ſa mort, les habitans de l'île éprouvèrent ſucceſſivement toutes les eſpèces de tyrannies, celle d'un ſeul, celle des riches, celle du peuple, celle des Perſes, celle des puiſſances de la Grèce. Les guerres de Lacédémone & d'Athènes faiſoient tour-à-tour prévaloir chez eux l'oligarchie & la démocratie. Chaque révolution aſſouviſſoit la vengeance d'un parti, & préparoit la vengeance de l'autre. Ils montrèrent la plus grande valeur dans ce fameux ſiège qu'ils ſoutinrent pendant neuf mois contre les forces d'Athènes réunies ſous Périclès. Leur réſiſtance fut opiniâtre, leurs pertes preſque irréparables ; ils conſentirent à démolir leurs murailles, à livrer leurs vaiſſeaux, à donner des ôtages, à rembourſer les frais de la guerre. Les aſſiégeans & les aſſiégés ſignalèrent

* Suivant Saint Clément d'Alexandrie, cet anneau repréſentoit une lyre. Ce fait eſt peu important.

Mais on peut remarquer avec quelle attention les Romains conſervoient les débris de l'antiquité. Du temps de Pline, on montroit à Rome, dans le temple de la Concorde, une ſardoine-onyx, que l'on diſoit être l'anneau de Polycrate, & que l'on tenoit renfermée dans un cornet d'or ; c'étoit un préſent d'Auguſte. Solin donne auſſi le nom de ſardoine à la pierre de Polycrate ; mais il paroit par le témoignage de quelques auteurs, & ſur-tout d'Hérodote, que c'étoit une émeraude.

† Polycrate mourut vers l'an 522 avant J. C.

également

également leur cruauté sur les prisonniers qui tomboient entre leurs mains. Les Samiens leur imprimoient sur le front une chouette, les Athéniens une proue de navire.*

Ils se relevèrent ensuite, & retombèrent entre les mains des Lacédémoniens, qui bannirent les partisans de la démocratie. Enfin, les Athéniens, maîtres de l'île, la divisèrent, il y a quelques années, en 2000 portions distribuées par le sort à autant de colons chargés de les cultiver. Néoclès étoit du nombre ; il y vint avec Chérestrate sa femme. Quoiqu'ils n'eussent qu'une fortune médiocre, ils nous obligèrent d'accepter un logement chez eux. Leurs attentions, & celles des habitans, prolongèrent notre séjour à Samos.

Tantôt nous passions le bras de mer qui sépare l'île de la côte de l'Asie, & nous prenions le plaisir de la chasse sur le mont Mycale ; tantôt, nous goûtions celui de la pêche au pié de cette montagne, vers l'endroit où les Grecs remportèrent sur la flotte & sur l'armée de Xerxès cette fameuse victoire qui acheva d'assurer le repos de la Grèce.† Nous avions soin pendant la nuit d'allumer des torches, & de multiplier les feux. A cette clarté reproduite dans les flots, les poissons s'approchoient des bateaux, se prenoient à nos pièges, ou cédoient à nos armes. Cependant Stratonicus chantoit la bataille de Mycale, & s'accompagnoit de la cythare ; mais il étoit sans cesse interrompu : nos bateliers vouloient absolument nous raconter les détails de cette action. Ils parloient tous à-la-fois, & quoiqu'il fût impossible, au milieu des ténèbres, de discerner les objets, ils nous les montroient, & dirigeoient nos mains & nos regards vers différens points de l'horizon. Ici étoit la flotte des Grecs, là celle des Perses. Les premiers venoient de Samos ; ils s'approchent, & voilà que les galères des Phéniciens prennent la fuite, que celles des Perses se sauvent sous ce promontoire, vers ce temple de Cérès que vous voyez là devant nous. Les Grecs descendent sur le rivage ; ils sont bien étonnés d'y trouver l'armée innombrable des Perses & de leurs alliés. Un nommé Tigrane les commandoit ; il désarma un corps de Samiens qu'il avoit avec lui ; il en avoit peur. Les Athéniens attaquèrent de ce côté-ci ; les Lacédémoniens de ce côté-là : le camp fut pris. La plupart des barbares s'enfuirent. On brûla leurs vaisseaux ; 40,000 soldats furent égorgés, & Tigrane tout comme un autre. Les Samiens avoient engagé les Grecs à poursuivre la flotte des Perses : les Samiens, pendant le combat, ayant retrouvé des armes, tombèrent sur les Perses. C'est

* Les monnoies des Athéniens représentoient ordinairement une chouette, celles des Samiens, une proue de navire.

† L'an 479 avant J. C.

aux

aux Samiens que les Grecs dûrent la plus belle victoire qu'ils aient remportée sur les Perses. En faisant ces récits, nos bateliers sautoient, jetoient leurs bonnets en l'air, & poussoient des cris de joie.

La pêche se diversifie de plusieurs manières. Les uns prennent les poissons à la ligne; c'est ainsi qu'on appelle un grand roseau ou bâton, d'où pend une ficelle de crin terminée par un crochet de fer auquel on attache l'appât. D'autres les percent adroitement avec des dards à deux ou trois pointes nommés harpons ou tridents: d'autres enfin les enveloppent dans différentes espèces de filets, dont quelques uns sont garnis de morceaux de plomb qui les attirent dans la mer, & de morceaux de liège qui les tiennent suspendus à sa surface.

La pêche du thon nous inspira un vif intérêt. On avoit tendu le long du rivage un filet très long & très ample. Nous nous rendîmes sur les lieux à la pointe du jour. Il régnoit un calme profond dans toute la nature. Un des pêcheurs étendu sur un rocher voisin, tenoit les yeux fixés sur les flots presque transparens. Il apperçut une tribu de thons suivre tranquillement les sinuosités de la côte, & s'engager dans le filet par une ouverture ménagée à cet effet. Aussitôt ses compagnons, avertis, se divisèrent en deux bandes, & pendant que les uns tiroient le filet, les autres battoient l'eau à coups de rames, pour empêcher les prisonniers de s'échapper. Ils étoient en assez grand nombre, & plusieurs d'une grosseur énorme; un entre autres pesoit environ 15 talens.*

Au retour d'un petit voyage que nous avions fait sur la côte de l'Asie, nous trouvâmes Néoclès occupé des préparatifs d'une fête. Chérestrate sa femme étoit accouchée quelques jours auparavant: il venoit de donner un nom à son fils; c'étoit celui d'Epicure.† En ces occasions les Grecs sont dans l'usage d'inviter leurs amis à souper. L'assemblée fut nombreuse & choisie. J'étois à l'un des bouts de la table, entre un Athénien qui parloit beaucoup, & un citoyen de Samos qui ne disoit rien.

Parmi les autres convives, la conversation fut très bruyante; dans notre coin, d'abord vague & sans objet, ensuite plus soutenue & plus sérieuse. On parla, je ne sais à quel propos, du monde, de la société. Après quelques lieux communs, on interrogea le Samien qui répondit: Je me contenterai de vous rapporter le sentiment de Pythagore; il comparoit la

* Poids, environ 772 livres.

† C'est le célèbre Epicure, né sous l'Archonte Sosigène la 3e. année de la 109e. olympiade, le 7 de gamélion, c'est-à-dire je le 11 janvier de l'an 341 avant J. C. Ménandre naquit dans la même année.

scène

ſcène du monde à celle des jeux Olympiques, où les uns vont pour combattre, les autres pour commercer, & d'autres ſimplement pour voir. Ainſi les ambitieux & les conquérans ſont nos lutteurs ; la plupart des hommes échangent leur temps & leurs travaux contre les biens de la fortune ; les ſages, tranquilles ſpectateurs, examinent tout & ſe taiſent.

A ces mots, je le conſidérai avec plus d'attention. Il avoit l'air ſerein & le maintien grave. Il étoit vêtu d'une robe dont la blancheur égaloit la propreté. Je lui offris ſucceſſivement du vin, du poiſſon, d'un morceau de bœuf, d'un plat de fèves. Il refuſa tout : il ne buvoit que de l'eau, & ne mangeoit que des herbes. L'Athénien me dit à l'oreille : C'eſt un rigide Pythagoricien ; & tout-à-coup élevant la voix : Nous avons tort, dit-il, de manger de ces poiſſons ; car dans l'origine nous habitions comme eux le ſein des mers ; ouï, nos premiers pères ont été poiſſons : on n'en ſauroit douter ; le philoſophe Anaximandre l'a dit. Le dogme de la métempſychoſe me donne des ſcrupules ſur l'uſage de la viande. En mangeant de ce bœuf, je ſuis peut-être anthropophage. Quant aux fèves, c'eſt la ſubſtance qui participe le plus de la matière animée, dont nos ames ſont des parcelles. Prenez les fleurs de cette plante quand elles commencent à noircir ; mettez-les dans un vaſe que vous enfouirez dans la terre ; quatre-vingt-dix jours après, ôtez le couvercle, & vous trouverez au fond du vaſe une tête d'enfant : Pythagore en fit l'expérience.

Il partit alors des éclats de rire aux dépens de mon voiſin, qui continuoit à garder le ſilence. On vous ſerre de près, lui dis-je : Je le vois bien, me dit-il, mais je ne répondrai point ; j'aurois tort d'avoir raiſon dans ce moment-ci : repouſſer ſérieuſement les ridicules, eſt un ridicule de plus. Mais je ne cours aucun riſque avec vous. Inſtruit par Néoclès des motifs qui vous ont fait entreprendre de ſi longs voyages, je ſais que vous aimez la vérité, & je ne refuſerai pas de vous la dire. J'acceptai ſes offres, & nous eûmes, après le ſouper, l'entretien ſuivant.

Fin du Chapitre ſoixante-quatorzième.

CHAPITRE

CHAPITRE LXXV.

Entretien ſur l'Inſtitut de Pythagore.

Le Samien.

VOUS ne croyez pas ſans doute que Pythagore ait avancé les abſurdités qu'on lui attribue ?

Anacharſis J'en étois ſurpris en effet. D'un côté je voyois cet homme extraordinaire enrichir ſa nation des lumières des autres peuples ; faire en géométrie des découvertes qui n'appartiennent qu'au génie, & fonder cette école qui a produit tant de grands hommes. D'un autre côté, je voyois ſes diſciples, ſouvent joués ſur le théatre, s'aſſervir avec opiniâtreté à des pratiques minutieuſes, & les juſtifier par des raiſons puériles, ou des allégories forcées. Je lus vos auteurs, j'interrogeai des Pythagoriciens : je n'entendis qu'un langage énigmatique & myſtérieux. Je conſultai d'autres philoſophes, & Pythagore ne me parut qu'un chef d'enthouſiaſtes, qui preſcrit des dogmes incompréhenſibles, & des obſervances impraticables.

Le Samien. Le portrait n'eſt pas flatté.

Anacharſis. Ecoutez juſqu'au bout le récit de mes préventions. Etant à Memphis, je reconnus la ſource où votre fondateur avoit puiſé les lois rigoureuſes qu'il vous a laiſſées ; elles ſont les mêmes que celles des prêtres Egyptiens. Pythagore les adopta ſans s'appercevoir que le régime diététique doit varier ſuivant la différence des climats & des religions. Citons un exemple : Ces prêtres ont tellement les fèves en horreur, qu'on n'en sème point dans toute l'Egypte ; & ſi, par haſard, il en ſurvient quelque plante, ils en détournent les yeux comme de quelque choſe d'impur. Si ce légume eſt nuiſible en Egypte, les prêtres ont dû le proſcrire ; mais Pythagore ne devoit pas les imiter : il le devoit encore moins, ſi la défenſe étoit fondée ſur quelque vaine ſuperſtition. Cependant il vous l'a tranſmiſe, & jamais elle n'occaſionna, dans les lieux de ſon origine, une ſcène auſſi cruelle que celle qui s'eſt paſſée de nos jours.

Denys, roi de Syracuſe, vouloit pénétrer vos myſtères. Les Pythagoriciens, perſécutés dans ſes états, ſe cachoient avec ſoin. Il ordonna qu'on lui en amenât d'Italie. Un détachement de ſoldats en apperçut dix qui alloient tranquillement de Tarente à Métaponte. Il leur donna la chaſſe comme à des bêtes fauves. Ils prirent la fuite ; mais à l'aſpect d'un champ de fèves qu'ils trouvèrent ſur leur paſſage,

ils

Ils s'arrêtèrent, ſe mirent en état de défenſe, & ſe laiſsèrent égorger plutôt que de ſouiller leur ame par l'attouchement de ce légume odieux. Quelques momens après, l'officier qui commandoit le détachement, en ſurprit deux qui n'avoient pas pu ſuivre les autres. C'étoient Myllias de Crotone, & ſon épouſe Timycha née à Lacédémone, & fort avancée dans ſa groſſeſſe. Ils furent emmenés à Syracuſe. Denys vouloit ſavoir pourquoi leurs compagnons avoient mieux aimé perdre la vie, que de traverſer ce champ de fèves: mais ni ſes promeſſes, ni ſes menaces ne purent les engager à s'expliquer; & Timycha ſe coupa la langue avec les dents, de peur de ſuccomber aux tourmens qu'on offroit à ſa vue. Voilà pourtant ce qu'opèrent les préjugés du fanatiſme, & les lois inſenſées qui les favoriſent.

Le Samien. Je plains le ſort de ces infortunés. Leur zèle peu éclairé étoit ſans doute aigri par les rigueurs que depuis quelque temps on exerçoit contre eux. Ils jugèrent de l'importance de leurs opinions, par celle qu'on mettoit à les leur ôter.

Anacharſis. Et penſez-vous qu'ils auroient pu ſans crime violer le précepte de Pythagore?

Le Samien. Pythagore n'a rien ou preſque rien écrit. Les ouvrages qu'on lui attribue, ſont tous, ou preſque tous de ſes diſciples. Ce ſont eux qui ont chargé ſa règle de pluſieurs nouvelles pratiques. Vous entendez dire, & l'on dira encore plus dans la ſuite, que Pythagore attachoit un mérite infini à l'abſtinence des fèves. Il eſt certain néanmoins qu'il faiſoit un très grand uſage de ce légume dans ſes repas. C'eſt ce que dans ma jeuneſſe j'appris de Xénophile, et de pluſieurs vieillards, preſque contemporains de Pythagore.

Anacharſis. Et pourquoi vous les a-t-on défendues depuis?

Le Samien. Pythagore les permettoit, parce qu'il les croyoit ſalutaires; ſes diſciples les condamnèrent, parce qu'elles produiſent des flatuoſités et d'autres effets nuiſibles à la ſanté. Leur avis, conforme à celui des plus grands médecins, a prévalu.

Anacharſis. Cette défenſe n'eſt donc, ſuivant vous, qu'un règlement civil, qu'un ſimple conſeil. J'en ai pourtant ouï parler à d'autres Pythagoriciens, comme d'une loi ſacrée, et qui tient, ſoit aux myſtères de la nature et de la religion, ſoit aux principes d'une ſage politique.

Le Samien. Chez nous, ainſi que chez preſque toutes les ſociétés religieuſes, les lois civiles ſont des lois ſacrées. Le caractère de ſainteté qu'on leur imprime, facilite leur exécution.

tion. Il faut ruſer avec la négligence des hommes, ainſi qu'avec leurs paſſions. Les règlemens relatifs à l'abſtinence, ſont violés tous les jours, quand ils n'ont que le mérite d'entretenir la ſanté. Tel qui, pour la conſerver, ne ſacrifieroit pas un plaiſir, expoſeroit mille fois ſa vie, pour maintenir des rites qu'il reſpecte ſans en connoître l'objet.

Anacharſis. Ainſi donc ces ablutions, ces privations & ces jeûnes que les prêtres Egyptiens obſervent ſi ſcrupuleuſement, & qu'on recommande ſi fort dans les myſtères de la Grèce, n'étoient dans l'origine que des ordonnances de médecine, & des leçons de ſobriété ?

Le Samien. Je le penſe ; & en effet perſonne n'ignore que les prêtres d'Egypte, en cultivant la plus ſalutaire des médecines, celle qui s'attache plus à prévenir les maux qu'à les guérir, ſont parvenus de tous temps à ſe procurer une vie longue & paiſible. Pythagore l'apprit à leur école, la tranſmit à ſes diſciples, & fut placé à juſte titre parmi les plus habiles médecins de la Grèce. Comme il vouloit porter les ames à la perfection, il falloit les détacher de cette enveloppe mortelle qui les tient enchaînées, & qui leur communique ſes ſouillures. Il bannit en conſéquence les alimens et les boiſſons qui, en excitant du trouble dans le corps, obſcurciſſent et appeſantiſſent l'eſprit.

Anacharſis. Il penſoit donc que l'uſage du vin, de la viande et du poiſſon, produiſoit ces funeſtes effets ? car il vous l'a ſévèrement interdit.

Le Samien. C'eſt une erreur. Il condamnoit l'excès du vin ; il conſeilloit de s'en abſtenir, et permettoit à ſes diſciples d'en boire à ſouper, mais en petite quantité. On leur ſervoit quelquefois une portion des animaux offerts en ſacrifice, excepté du bœuf et du bélier. Lui-même ne refuſoit pas d'en goûter, quoiqu'il ſe contentât pour l'ordinaire d'un peu de miel et de quelques légumes. Il défendoit certains poiſſons pour des raiſons inutiles à rapporter. D'ailleurs il préféroit le régime végétal à tous les autres ; et la défenſe abſolue de la viande ne concernoit que ceux de ſes diſciples qui aſpiroient à une plus grande perfection.

Anacharſis. Mais la permiſſion qu'il laiſſe aux autres, comment la concilier avec ſon ſyſtême ſur la tranſmigration des ames ? car enfin, comme le diſoit tantôt cet Athénien, vous riſquez tous les jours de manger votre père ou votre mère.

Le Samien. Je pourrois vous répondre qu'on ne fait paroître ſur nos tables que la chair des victimes, et que nous n'immolons que les animaux qui ne ſont pas deſtinés à recevoir

voir nos ames: mais j'ai une meilleure ſolution à vous donner. Pythagore et ſes premiers diſciples ne croyoient pas à la métempſychoſe.

Anacharſis. Comment?

Le Samien. Timée de Locres, l'un des plus anciens et des plus célèbres d'entre eux, en a fait l'aveu. Il dit que la crainte des lois humaines, ne faiſant pas aſſez d'impreſſion ſur la multitude, il faut l'effrayer par des punitions imaginaires et lui annoncer que les coupables, transformés après leur mort en des bêtes viles ou féroces, épuiſeront tous les malheurs attachés à leur nouvelle condition.

Anacharſis. Vous renverſez toutes mes idées. Pythagore ne rejettoit-il pas les ſacrifices ſanglans? ne défendoit-il pas de tuer les animaux? Pourquoi ce vif intérêt pour leur conſervation, ſi ce n'eſt qu'il leur ſuppoſoit une ame ſemblable à la nôtre?

Le Samien. Le principe de cet intérêt étoit la juſtice. Et de quel droit en effet oſons-nous arracher la vie à des êtres qui ont reçu comme nous ce préſent du ciel? Les premiers hommes, plus dociles aux cris de la nature, n'offroient aux dieux que les fruits, le miel et les gâteaux dont ils ſe nourriſſoient. On n'oſoit pas verſer le ſang des animaux, et ſurtout de ceux qui ſont utiles à l'homme. La tradition nous a tranſmis avec effroi le ſouvenir du plus ancien parricide; en nous conſervant de même les noms de ceux qui, par inadvertance, ou dans un mouvement de colère, tuèrent les premiers des animaux de quelque eſpèce, elle atteſte l'étonnement et l'horreur dont cette nouvelle frappa ſucceſſivement les eſprits. Il fallut donc un prétexte. On trouva qu'ils occupoient trop de place ſur la terre, & l'on ſuppoſa un oracle qui nous autoriſoit à vaincre notre répugnance. Nous obéîmes; &, pour nous étourdir ſur nos remords, nous voulûmes au moins arracher le conſentement de nos victimes. De-là vient qu'aujourd'hui encore, on n'en ſacrifie aucune ſans l'avoir auparavant, par des ablutions ou d'autres moyens, engagée à baiſſer la tête en ſigne d'approbation. Voyez avec quelle indignité la violence ſe joue de la foibleſſe!

Anacharſis. Cette violence étoit ſans doute néceſſaire; les animaux, en ſe multipliant, dévoroient les moiſſons.

Le Samien. Ceux qui peuplent beaucoup, ne vivent qu'un petit nombre d'années, & la plupart, dénués de nos ſoins, ne perpétueroient pas leur eſpèce. A l'égard des autres, les loups & les vautours nous en auroient fait juſtice: mais, pour vous montrer que ce ne furent pas leurs déprédations qui nous mirent les armes à la main, je vous demande s'ils ra-

vageroient nos campagnes, ces poiſſons que nous pourſuivons dans un monde ſi différent du nôtre? Non, rien ne pouvoit nous porter à ſouiller les autels du ſang des animaux; &, puiſqu'il ne m'eſt pas permis d'offrir au ciel des fruits enlevés au champ de mon voiſin, devois-je lui préſenter l'hommage d'une vie qui ne m'appartient pas? Quelle eſt d'ailleurs la victime la plus agréable à la divinité? A cette queſtion, les peuples & les prêtres ſe partagent. Dans un endroit, on immole les animaux ſauvages & malfaiſans; dans un autre, ceux que nous aſſocions à nos travaux. L'intérêt de l'homme préſidant à ce choix, a tellement ſervi ſon injuſtice, qu'en Egypte, c'eſt une impiété de ſacrifier des vaches, un acte de piété d'immoler des taureaux.

Au milieu de ces incertitudes, Pythagore ſentit aiſément qu'on ne pouvoit déraciner tout-à-coup des abus conſacrés par une longue ſuite de ſiècles. Il s'abſtint des ſacrifices ſanglans. La première claſſe de ſes diſciples s'en abſtint auſſi. Les autres, obligés de conſerver encore des relations avec les hommes, eurent la liberté de ſacrifier un petit nombre d'animaux, & de goûter plutôt que de manger de leur chair.

Ce fut une condeſcendance que le reſpect de l'uſage & de la religion ſembloit juſtifier. A cela près nous vivons en communauté de biens avec les animaux doux & paiſibles. Il nous eſt défendu de leur porter le moindre préjudice. Nous avons, à l'exemple de notre fondateur, un véritable éloignement pour les profeſſions qui ſont deſtinées à leur donner la mort. On ne ſait que trop par l'expérience, que l'effuſion fréquente du ſang fait contracter à l'ame une ſorte de férocité. La chaſſe nous eſt interdite. Nous renonçons à des plaiſirs; mais nous ſommes plus humains, plus doux, plus compatiſſans que les autres hommes: j'ajoute, beaucoup plus maltraités. On n'a rien épargné pour détruire une congrégation pieuſe & ſavante, qui, renonçant à toutes les douceurs de la vie, s'étoit dévouée ſans réſerve au bonheur des ſociétés.

Anacharſis. Je connois mal votre inſtitut; oſerois-je vous prier de m'en donner une juſte idée?

Le Samien. Vous ſavez qu'au retour de ſes voyages, Pythagore fixa ſon ſéjour en Italie; qu'à ſes exhortations, les nations Grecques, établies dans cette fertile contrée, mirent leurs armes à ſes piés, & leurs intérêts entre ſes mains; que, devenu leur arbitre, il leur apprit à vivre en paix avec elles mêmes & avec les autres; que les hommes & les femmes ſe ſoumirent avec une égale ardeur aux plus rudes ſacrifices; que, de toutes les parties de la Grèce, de l'Italie & de la Sicile, on vit accourir un nombre infini de diſciples; qu'il parut à

la cour des tyrans ſans les flatter, & les obligea de déſcendre du trône ſans regret ; & qu'à l'aſpect de tant de changemens les peuples s'écrièrent qu'un dieu avoit paru ſur la terre, pour la délivrer des maux qui l'affligent.

Anacharſis. Mais lui ou ſes diſciples n'ont-ils pas employé le menſonge, pour entretenir cette illuſion ? Rappelez-vous tous ces prodiges qu'on lui attribue : à ſa voix la mer calmée, l'orage diſſipé, la peſte ſuſpendant ſes fureurs ; & puis cet aigle qu'il appelle du haut du ciel, & qui vient ſe repoſer ſur ſa main, & cette ourſe qui, docile à ſes ordres, n'attaque plus les animaux timides.

Le Samien. Ces récits extraordinaires m'ont toujours paru dénués de fondement. Je ne vois nulle part que Pythagore ſe ſoit arrogé le droit de commander à la nature.

Anacharſis. Vous conviendrez du moins qu'il prétendoit lire dans l'avenir, & avoir reçu ſes dogmes de la prêtreſſe de Delphes.

Le Samien. Il croyoit en effet à la divination ; & cette erreur, ſi c'en eſt une, lui fut commune avec les ſages de ſon temps, avec ceux d'un temps poſtérieur, avec Socrate lui-même. Il diſoit que ſa doctrine émanoit de l'oracle d'Apollon. Si c'eſt un crime, il faut accuſer d'impoſture Minos, Lycurgue, preſque tous les légiſlateurs, qui, pour donner plus d'autorité à leurs lois, ont feint que les dieux mêmes les leur avoient dictées.

Anacharſis. Permettez que j'inſiſte : on ne renonce pas facilement à d'anciens préjugés. Pourquoi ſa philoſophie eſt-elle entourée de cette triple enceinte de ténèbres ? comment ſe fait-il qu'un homme qui eut aſſez de modeſtie pour préférer au titre de ſage, celui d'ami de la ſageſſe, n'eut pas aſſez de franchiſe pour annoncer hautement la vérité ?

Le Samien. Ces ſecrets qui vous étonnent, vous en trouverez de ſemblables dans les myſtères d'Eleuſis & de Samothrace, chez les prêtres Egyptiens, parmi toutes les ſociétés religieuſes. Que dis-je ? nos philoſophes n'ont-ils pas une doctrine excluſivement réſervée à ceux de leurs élèves dont ils ont éprouvé la circonſpection ? Les yeux de la multitude étoient autrefois trop foibles pour ſupporter la lumière ; & aujourd'hui même, qui oſeroit, au milieu d'Athènes, s'expliquer librement ſur la nature des dieux, & ſur les vices du gouvernement populaire ? Il eſt donc des vérités que le ſage doit garder comme en dépôt, & ne laiſſer, pour ainſi dire, tomber que goutte à goutte.

Anacharſis. Mais celles qu'on doit répandre à pleines

mains, les vérités de la morale, par exemple, vous les couvrez d'enveloppes preſque impénétrables. Lorſqu'au lieu de m'exhorter à fuir l'oiſiveté, à ne pas irriter un homme en colère, vous me défendez de m'aſſeoir ſur un boiſſeau, ou d'attiſer le feu avec une épée, il eſt évident que vous ajoutez à la peine de pratiquer vos leçons, celle de les entendre.

Le Samien. Et c'eſt cette peine qui les grave dans l'eſprit. On conſerve avec plus de ſoin ce qui coûte beaucoup à acquérir. Les ſymboles piquent la curioſité, donnent un air de nouveauté à des maximes uſées ; &, comme ils ſe préſentent plus ſouvent à nos ſens que les autres ſignes de nos penſées, ils ajoutent du crédit aux lois qu'ils renferment. Auſſi le militaire ne peut être aſſis auprès de ſon feu, & le laboureur regarder ſon boiſſeau, ſans ſe rappeller la défenſe & le précepte.

Anacharſis. Vous aimez tellement le myſtère, qu'un des premiers diſciples de Pythagore encourut l'indignation des autres, pour avoir publié la ſolution d'un problême de géométrie.

Le Samien. On étoit alors généralement perſuadé que la ſcience, ainſi que la pudeur, doit ſe couvrir d'un voile qui donne plus d'attraits aux tréſors qu'il recèle, plus d'autorité à celui qui les poſsède. Pythagore profita ſans doute de ce préjugé, & j'avouerai même, ſi vous voulez, qu'à l'imitation de quelques légiſlateurs, il employa de pieuſes fraudes pour s'accréditer auprès de la multitude ; car je me défie également des éloges outrés qu'on lui donne, & des accuſations odieuſes dont on le noircit. Ce qui aſſure ſa gloire, c'eſt qu'il conçut un grand projet : celui d'une congrégation, qui, toujours ſubſiſtante, & toujours dépoſitaire des ſciences & des mœurs, ſeroit l'organe de la vérité & de la vertu, quand les hommes ſeroient en état d'entendre l'une, & de pratiquer l'autre.

Un grand nombre d'élèves embraſsèrent le nouvel Inſtitut. Il les raſſembla dans un édifice immenſe, où ils vivoient en commun, & diſtribués en différentes claſſes. Les uns paſſoient leur vie dans la méditation des choſes célèſtes ; les autres cultivoient les ſciences, & ſur-tout la géométrie & l'aſtronomie ; d'autres enfin, nommés Economes ou politiques, étoient chargés de l'entretien de la maiſon, & des affaires qui la concernoient.

On n'étoit pas facilement admis au nombre des novices. Pythagore examinoit le caractère du poſtulant, ſes habitudes, ſa démarche, ſes diſcours, ſon ſilence, l'impreſſion que les objets

objets faiſoient ſur lui, la manière dont il s'étoit conduit envers ſes parens & ſes amis. Dès qu'il étoit agréé, il dépoſoit tout ſon bien entre les mains des Economes.

Les épreuves du noviciat duroient pluſieurs années. On les abrégeoit en faveur de ceux qui parvenoient plus vîte à la perfection. Pendant 3 ans entiers, le novice ne jouiſſoit dans la ſociété d'aucun égard, d'aucune conſidération ; il étoit comme dévoué au mépris. Enſuite, condamné pendant 5 ans au ſilence, il apprenoit à dompter ſa curioſité, à ſe détacher du monde, à ne s'occuper que de dieu ſeul. Les purifications & différens exercices de piété rempliſſoient tous ſes momens. Il entendoit par intervalles la voix de Pythagore, qu'un voile épais déroboit à ſes regards, & qui jugeoit de ſes diſpoſitions d'après ſes réponſes.

Quand on étoit content de ſes progrès, on l'admettoit à la doctrine ſacrée ; s'il trompoit l'eſpérance de ſes maîtres, on le renvoyoit, en lui reſtituant ſon bien conſidérablement augmenté ; dès ce moment il étoit comme effacé du nombre des vivans, on lui dreſſoit un tombeau dans l'intérieur de la maiſon, & ceux de la ſociété refuſoient de le reconnoître, ſi, par haſard, il s'offroit à leurs yeux. La même peine étoit décernée contre ceux qui communiquoient aux profanes la doctrine ſacrée.

Les aſſociés ordinaires pouvoient, avec la permiſſion, ou plutôt avec un ordre du chef, rentrer dans le monde, y remplir des emplois, y vaquer à leurs affaires domeſtiques, ſans renoncer à leurs premiers engagemens.

Des externes, hommes & femmes, étoient agrégés aux différentes maiſons. Ils y paſſoient quelquefois des journées entières, & aſſiſtoient à différens exercices.

Enfin des hommes vertueux, la plupart établis en des endroits éloignés, s'affilioient à l'ordre, s'intéreſſoient à ſes progrès, ſe pénétroient de ſon eſprit, & en pratiquoient la règle.

Les diſciples qui vivoient en commun ſe levoient de très grand matin. Leur réveil étoit ſuivi de deux examens, l'un de ce qu'ils avoient dit ou fait la veille, l'autre de ce qu'ils devoient faire dans la journée : le premier pour exercer leur mémoire, le ſecond pour régler leur conduite. Après avoir paſſé une robe blanche & extrêmement propre, ils prenoient leur lyre, & chantoient des cantiques ſacrés, juſqu'au moment où le ſoleil ſe montrant à l'horizon, ils ſe proſternoient devant lui,* & alloient chacun en particulier ſe promener dans des boſquets rians, ou des ſolitudes agréables. L'aſpect & le

* Il paroit qu'au lever du ſoleil, Socrate, à l'exemple peut-être des Pythagoriciens, ſe proſternoit devant cet aſtre.

repos de ces beaux lieux mettoient leur ame dans une aſſiette tranquille, & la diſpoſoient aux ſavantes converſations qui les attendoient à leur retour.

Elles ſe tenoient preſque toujours dans un temple, & rouloient ſur les ſciences exactes ou ſur la morale. Des profeſſeurs habiles en expliquoient les élémens, & conduiſoient les élèves à la plus haute théorie. Souvent ils leur propoſoient pour ſujet de méditation un principe fécond, une maxime lumineuſe. Pythagore, qui voyoit tout d'un coup-d'œil comme il exprimoit tout d'un ſeul mot, leur diſoit un jour: Qu'eſt-ce que l'univers? l'ordre. Qu'eſt-ce que l'amitié? l'égalité. Ces définitions ſublimes, & neuves alors, attachoient et élevoient les eſprits. La première eut un tel ſuccès, qu'elle fut ſubſtituée aux anciens noms que les Grecs avoient juſqu'alors donnés à l'univers. Aux exercices de l'eſprit, ſuccédoient ceux du corps, tels que la courſe et la lutte; et ces combats paiſibles ſe livroient dans les bois ou dans les jardins.

A dîner on leur ſervoit du pain et du miel, rarement du vin. Ceux qui aſpiroient à la perfection, ne prenoient ſouvent que du pain et de l'eau. En ſortant de table, ils s'occupoient des affaires que les étrangers ſoumettoient à leur arbitrage. Enſuite ils ſe réuniſſoient deux à deux, trois à trois, retournoient à la promenade, & diſcutoient entre eux les leçons qu'ils avoient reçues dans la matinée. De ces entretiens étoient ſévèrement bannies les médiſances & les injures, les facéties & les paroles ſuperflues.

Revenus à la maiſon, ils entroient dans le bain, au ſortir duquel ils ſe diſtribuoient en différentes pièces où l'on avoit dreſſé des tables, chacune de dix couverts. On leur ſervoit du vin, du pain, des légumes cuits ou crus, quelquefois des portions d'animaux immolés, rarement du poiſſon. Le ſouper, qui devoit finir avant le coucher du ſoleil, commençoit par l'hommage de l'encens & de divers parfums qu'ils offroient aux dieux.

J'oublioîs de vous dire qu'en certains jours de l'année, on leur préſentoit un repas excellent & ſomptueux, qu'ils en repaiſſoient pendant quelque temps leurs yeux, qu'ils l'envoyoient enſuite aux eſclaves, ſortoient de table, & ſe paſſoient même de leur nourriture ordinaire.

Le ſouper étoit ſuivi de nouvelles libations & d'une lecture que le plus jeune étoit obligé de faire, que le plus ancien avoit le droit de choiſir. Ce dernier, avant de les congédier, leur rappeloit ces préceptes importans: „ Ne ceſſez d'hono-
„ rer les dieux, les génies et les héros; de reſpecter ceux
„ dont

„ dont vous avez reçu le jour ou des bienfaits, et de voler au „ ſecours des lois violées. „ Pour leur inſpirer de plus en plus l'eſprit de douceur et d'équité: „ Gardez-vous, ajoutoit-„ il, d'arracher l'arbre ou la plante dont l'homme retire de „ l'utilité, et de tuer l'animal dont il n'a point à ſe plaindre. „

Retirés chez eux, ils ſe citoient à leur propre tribunal, repaſſoient en détail et ſe reprochoient les fautes de commiſſion et d'omiſſion. Après cet examen, dont la conſtante pratique pourroit ſeule nous corriger de nos défauts, ils reprenoient leurs lyres, et chantoient des hymnes en l'honneur des dieux. Le matin à leur lever ils employoient l'harmonie, pour diſſiper les vapeurs du ſommeil; le ſoir, pour calmer le trouble des ſens. Leur mort étoit paiſible. On renfermoit leurs corps, comme on fait encore, dans des cercueils garnis de feuilles de myrte, d'olivier et de peuplier, et leurs funérailles étoient accompagnées de cérémonies, qu'il ne nous eſt pas permis de révéler.

Pendant toute leur vie, deux ſentimens, ou plutôt un ſentiment unique devoit les animer, l'union intime avec les dieux, la plus parfaite union avec les hommes. Leur principale obligation étoit de s'occuper de la divinité, de ſe tenir toujours en ſa préſence, de ſe régler en tout ſur ſa volonté: de-là ce reſpect qui ne leur permettoit pas de mêler ſon nom dans leurs ſermens, cette pureté de mœurs qui les rendoit dignes de ſes regards, ces exhortations qu'ils ſe faiſoient continuellement de ne pas éloigner l'eſprit de dieu qui réſidoit dans leurs ames, cette ardeur enfin avec laquelle ils s'appliquoient à la divination, ſeul moyen qui nous reſte de connoître ſes intentions.

De-là découloient encore les ſentimens qui les uniſſoient entre eux et avec les autres hommes. Jamais on ne connut, on ne ſentit l'amitié comme Pythagore. Ce fut lui qui dit le premier ce mot, le plus beau, le plus conſolant de tous: *Mon ami eſt un autre moi-même.* En effet, quand je ſuis avec mon ami, je ne ſuis pas ſeul, et nous ne ſommes pas deux.

Comme dans le phyſique et dans le moral il rapportoit tout à l'unité, il voulut que ſes diſciples n'euſſent qu'une même penſée, qu'une ſeule volonté. Dépouillés de toute propriété, mais libres dans leurs engagemens, inſenſibles à la fauſſe ambition, à la vaine gloire, aux petits intérêts qui, pour l'ordinaire, diviſent les hommes, ils n'avoient plus à craindre que la rivalité de la vertu, & l'oppoſition du caractère. Dès le noviciat, les plus grands efforts concouroient à ſurmonter ces obſtacles. Leur union, cimentée par le déſir de plaire à la divinité, à laquelle ils rapportoient toutes leurs actions, leur

procuroit des triomphes ſans faſte, & de l'émulation ſans jalouſie.

Ils apprenoient à s'oublier eux-mêmes, à ſe ſacrifier mutuellement leurs opinions, à ne pas bleſſer l'amitié par la défiance, par les menſonges même légers, par des plaiſanteries hors de propos, par des proteſtations inutiles.

Ils apprenoient encore à s'alarmer du moindre refroidiſſement. Lorſque, dans ces entretiens où s'agitoient des queſtions de philoſophie, il leur échappoit quelque expreſſion d'aigreur, ils ne laiſſoient pas coucher le ſoleil ſans s'être donné la main en ſigne de réconciliation. Un d'eux, en pareille occaſion, courut chez ſon ami, & lui dit: Oublions notre colère, & ſoyez le juge de notre différend. J'y conſens volontiers, reprit le dernier; mais je dois rougir de ce qu'étant plus âgé que vous, je ne vous ai pas prévenu.

Ils apprenoient à vaincre ces inégalités d'humeur qui fatiguent & découragent l'amitié. Sentoient ils bouillonner leur ſang au fond de leur cœur? prévoyoient-ils un moment de triſteſſe ou de dégoût? ils s'écartoient au loin, & calmoient ce trouble involontaire, ou par la réflexion, ou par des chants appropriés aux différentes affections de l'ame.

C'eſt à leur éducation qu'ils devoient cette docilité d'eſprit, cette facilité de mœurs qui les rapprochoient les uns des autres. Pendant leur jeuneſſe, on s'étoit fait un devoir de ne point aigrir leur caractère; des inſtituteurs reſpectables & indulgens, les ramenoient par des corrections douces, faites à propos & en particulier, qui avoient plus l'air de la repréſentation que du reproche.

Pythagore, qui régnoit ſur tout le corps avec la tendreſſe d'un père, mais avec l'autorité d'un monarque, vivoit avec eux comme avec ſes amis; il les ſoignoit dans leurs maladies, & les conſoloit dans leurs peines. C'étoit par ſes attentions, autant que par ſes lumières, qu'il dominoit ſur leur eſprit, au-point que ſes moindres paroles étoient pour eux des oracles, & qu'ils ne répondoient ſouvent aux objections que par ces mots: *C'eſt lui qui l'a dit.* Ce fut encore par là qu'il ſut imprimer dans le cœur de ſes diſciples, cette amitié rare & ſublime qui a paſſé en proverbe.

Les enfans de cette grande famille diſperſée en pluſieurs climats, ſans s'être jamais vus, ſe reconnoiſſoient à certains ſignes, & ſe traitoient au premier abord comme s'ils s'étoient toujours connus. Leurs intérêts ſe trouvoient tellement mêlés enſemble, que pluſieurs d'entre eux ont paſſé les mers, & riſqué leur fortune, pour rétablir celle de l'un de leurs frères, tombé dans la détreſſe ou dans l'indigence.

Voulez-

Voulez-vous un exemple touchant de leur confiance mutuelle? Un des nôtres, voyageant à pié, s'égare dans un déſert, arrive épuiſé de fatigue dans une auberge où il tombe malade. Sur le point d'expirer, hors d'état de reconnoître les ſoins qu'on prend de lui, il trace d'une main tremblante quelques marques ſymboliques ſur une tablette qu'il ordonne d'expoſer près du grand chemin. Long-temps après ſa mort, le haſard amène dans ces lieux écartés, un autre diſciple de Pythagore. Inſtruit par les caractères énigmatiques offerts à ſes yeux, de l'infortune du premier voyageur, il s'arrête, rembourſe avec uſure les frais de l'aubergiſte, & continue ſa route.

Anacharſis. Je n'en ſuis pas ſurpris. Voici ce qu'on me racontoit à Thèbes. Vous avez connu Lyſis.

Le Samien. Ce fut un des ornemens de l'ordre. Jeune encore, il trouva le moyen d'échapper à cette perſécution qui fit périr tant d'illuſtres Pythagoriciens, &, s'étant rendu quelques années après à Thèbes, il ſe chargea de l'éducation d'Epaminondas.

Anacharſis. Lyſis mourut. Vos philoſophes d'Italie, craignant qu'on n'eût pas obſervé dans ſes funérailles, les rites qui vous ſont particuliers, envoyèrent à Thèbes Théanor, chargé de demander le corps de Lyſis, & de diſtribuer des préſens à ceux qui l'avoient ſecouru dans ſa vieilleſſe. Théanor apprit qu'Epaminondas, initié dans vos myſtères, l'avoit fait inhumer ſuivant vos ſtatuts, & ne put faire accepter l'argent qu'on lui avoit confié.

Le Samien. Vous me rappelez un trait de ce Lyſis. Un jour, en ſortant du temple de Junon, il rencontra ſous le portique un de ſes confrères, Euryphémus de Syracuſe, qui, l'ayant prié de l'attendre un moment, alla ſe proſterner devant la ſtatue de la Déeſſe. Après une longue méditation, dans laquelle il s'engagea ſans s'en appercevoir, il ſortit par une autre porte. Le lendemain, le jour étoit aſſez avancé, lorſqu'il ſe rendit à l'aſſemblée des diſciples. Ils étoient inquiets de l'abſence de Lyſis; Euryphémus ſe ſouvint alors de la promeſſe qu'il en avoit tirée; il courut à lui, le trouva ſous le veſtibule, & tranquillement aſſis ſur la même pierre où il l'avoit laiſſé la veille.

On n'eſt point étonné de cette conſtance, quand on connoit l'eſprit de notre congrégation. Il eſt rigide & ſans ménagement. Loin d'apporter la moindre reſtriction aux lois de rigueur, il fait conſiſter la perfection à convertir les conſeils en préceptes.

Anacharſis. Mais vous en avez de minutieux & de frivoles qui rapetiſſent les ames; par exemple, de n'oſer croiſer la jambe

jambe gauche ſur la droite ; ni vous faire les ongles les jours de fêtes, ni employer pour vos cercueils le bois de cyprès.

Le Samien. Eh ! ne nous jugez point d'après cette foule d'obſervances, la plupart ajoutées à la règle par des rigoriſtes qui vouloient réformer la réforme, quelques unes tenant à des vérités d'un ordre ſupérieur, toutes preſcrites pour nous exercer à la patience & aux autres vertus. C'eſt dans les occaſions importantes qu'il faut étudier la force de notre inſtitution. Un diſciple de Pythagore ne laiſſe échapper ni larmes ni plaintes dans les malheurs, ni crainte ni foibleſſe dans les dangers. S'il a des diſcuſſions d'intérêt, il ne déſcend point aux prières, parce qu'il ne demande que la juſtice ; ni aux flatteries, parce qu'il n'aime que la vérité.

Anacharſis. Epargnez-vous un plus long détail. Je ſais tout ce que peuvent la religion & la philoſophie ſur des imaginations ardentes & ſubjuguées. Mais je ſais auſſi qu'on ſe dédommage ſouvent des paſſions que l'on ſacrifie par celles que l'on conſerve. J'ai vu de près une ſociété, partagée entre l'étude & la prière, renoncer ſans peine aux plaiſirs des ſens & aux agrémens de la vie ; retraite, abſtinences, auſtérités, rien ne lui coûte, parce que c'eſt par là qu'elle gouverne les peuples & les rois. Je parle des prêtres Egyptiens, dont l'inſtitut me paroit parfaitement reſſembler au vôtre.

Le Samien. Avec cette différence que, loin de s'appliquer à réformer la nation, ils n'ont d'autre intérêt que celui de leur ſociété.

Anacharſis. Vous avez eſſuyé les mêmes reproches. Ne diſoit-on pas que, pleins d'une déférence aveugle pour votre chef, d'un attachement fanatique pour votre congrégation, vous ne regardiez les autres hommes que comme de vils troupeaux ?

Le Samien. Dégrader l'humanité ! nous qui regardons la bienfaiſance comme un des principaux moyens pour nous rapprocher de la divinité ; nous qui n'avons travaillé que pour établir une étroite liaiſon entre le ciel & la terre, entre les citoyens d'une même ville, entre les enfans d'une même famille, entre tous les êtres vivans, de quelque nature qu'ils ſoient !

En Egypte l'ordre ſacerdotal n'aime que la conſidération & le crédit : auſſi protège-t-il le deſpotiſme qui le protège à ſon tour. Quant à Pythagore, il aimoit tendrement les hommes, puiſqu'il déſiroit qu'ils fuſſent tous libres & vertueux.

Anacharſis. Mais pouvoit-il ſe flatter qu'ils le déſireroient auſſi vivement que lui, & que la moindre ſecouſſe ne détruiroit pas l'édifice des lois & des vertus ?

Le

Le Samien. Il étoit beau du moins d'en jeter les fondemens, et les premiers ſuccès lui firent eſpérer qu'il pourroit l'élever juſqu'à une certaine hauteur. Je vous ai parlé de la révolution que ſon arrivée en Italie cauſa d'abord dans les mœurs. Elle ſe ſeroit étendue par degrés, ſi des hommes puiſſans, mais ſouillés de crimes, n'avoient eu la folle ambition d'entrer dans la congrégation. Ils en furent exclus, et ce refus occaſionna ſa ruine. La calomnie ſe ſouleva, dès qu'elle ſe vit ſoutenue. Nous devînmes odieux à la multitude, en défendant d'accorder les magiſtratures par la voie du ſort; aux riches, en ne les faiſant accorder qu'au mérite. Nos paroles furent transformées en maximes ſéditieuſes, nos aſſemblées en conſeils de conſpirateurs. Pythagore, banni de Crotone, ne trouva point d'aſyle chez des peuples qui lui devoient leur félicité. Sa mort n'éteignit point la perſécution. Pluſieurs de ſes diſciples réunis dans une maiſon furent dévoués aux flammes, et périrent preſque tous. Les autres s'étant diſperſés, les habitans de Crotone, qui avoient reconnu leur innocence, les rappelèrent quelque temps après; mais une guerre étant ſurvenue, ils ſe ſignalèrent dans un combat, et terminèrent une vie innocente par une mort glorieuſe.

Quoiqu'après ces malheureux évènemens, le corps fût menacé d'une diſſolution prochaine, on continua pendant quelque temps à nommer un chef pour le gouverner. Diodore, qui fut un des derniers, ennemi de la propreté que Pythagore nous avoit ſi fort recommandée, affecta des mœurs plus auſtères, un extérieur plus négligé, des vêtemens plus groſſiers. Il eut des partiſans, et l'on diſtingua dans l'ordre ceux de l'ancien régime, et ceux du nouveau.

Maintenant, réduits à un petit nombre, ſéparés les uns des autres, n'excitant ni envie ni pitié, nous pratiquons en ſecret les préceptes de notre fondateur. Jugez du pouvoir qu'ils eurent à la naiſſance de l'inſtitut, par celui qu'ils ont encore. C'eſt nous qui avions formé Epaminondas, et Phocion s'eſt formé ſur nos exemples.

Je n'ai pas beſoin de vous rappeler que cette congrégation a produit une foule de légiſlateurs, de géomètres, d'aſtronomes, de naturaliſtes, d'hommes célèbres dans tous les genres; que c'eſt elle qui a éclairé la Grèce, & que les philoſophes modernes ont puiſé dans nos auteurs la plupart des découvertes qui brillent dans leurs ouvrages.

La gloire de Pythagore s'en eſt accrue; par-tout il obtient un rang diſtingué parmi les ſages: dans quelques villes d'Italie, on lui décerne des honneurs divins. Il en avoit joui pendant ſa vie, vous n'en ſerez pas ſurpris. Voyez comme

les

les nations & même les philoſophes parlent des légiſlateurs & des précepteurs du genre humain. Ce ne ſont point des hommes, mais des dieux, des ames d'un degré ſupérieur, qui, déſcendues du ciel dans le tartare que nous habitons, ont daigné ſe revêtir d'un corps humain, & partager nos maux pour établir parmi nous les lois & la philoſophie.

Anacharſis. Cependant, il faut l'avouer, ces génies bienfaiſans n'ont eu que des ſuccès paſſagers ; &, puiſque leur réforme n'a pu ni s'étendre ni ſe perpétuer, j'en conclus que les hommes ſeront toujours également injuſtes & vicieux.

Le Samien. A moins, comme diſoit Socrate, que le ciel ne s'explique plus clairement, & que dieu, touché de leur ignorance, ne leur envoie quelqu'un qui leur apporte ſa parole, & leur révèle ſes volontés.

Le lendemain de cet entretien, nous partîmes pour Athènes, & quelques mois après, nous nous rendîmes aux fêtes de Délos.

Fin du Chapitre ſoixante-quinzième.

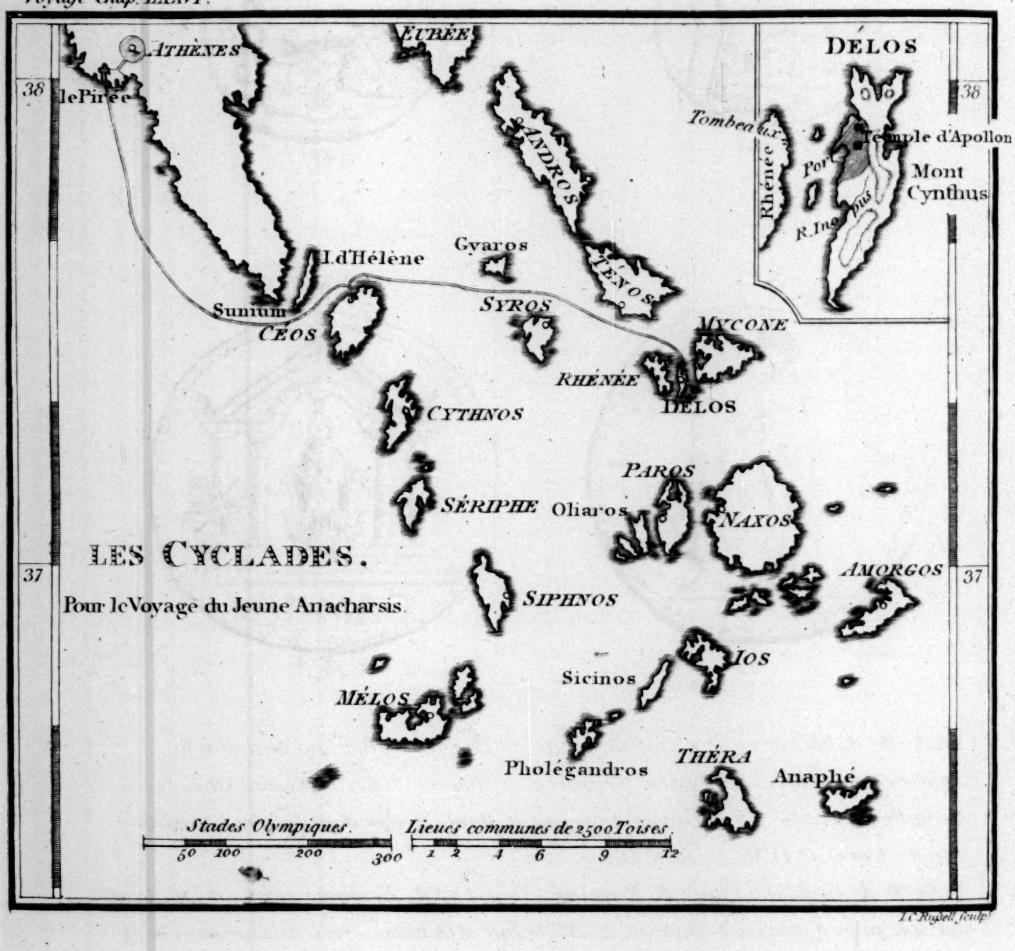
CHAPITRE LXXVI.

Délos & les Cyclades.

DANS l'heureux climat que j'habite, le printemps eſt comme l'aurore d'un beau jour : on y jouit des biens qu'il amène, & de ceux qu'il promet. Les feux du ſoleil ne ſont plus obſcurcis par des vapeurs groſſières ; ils ne ſont pas encore irrités par l'aſpect ardent de la canicule. C'eſt une lumière pure, inaltérable, qui ſe repoſe doucement ſur tous les objets ; c'eſt la lumière dont les dieux ſont couronnés dans l'Olympe.

Quand elle ſe montre à l'horizon, les arbres agitent leurs feuilles naiſſantes, les bords de l'Iliſſus retentiſſent du chant des oiſeaux, & les échos du mont Hymette, du ſon des chalumeaux ruſtiques. Quand elle eſt près de s'éteindre, le ciel ſe couvre de voiles étincelans, & les nymphes de l'Attique vont d'un pas timide eſſayer ſur le gazon des danſes légères : mais bientôt elle ſe hâte d'éclore ; & alors on ne regrette ni la fraicheur de la nuit qu'on vient de perdre, ni la ſplendeur du jour qui l'avoit précédée ; il ſemble qu'un nouveau ſoleil ſe lève ſur un nouvel univers, & qu'il apporte de l'orient des couleurs inconnues aux mortels. Chaque inſtant ajoute un nouveau trait aux beautés de la nature ; à chaque inſtant, le grand

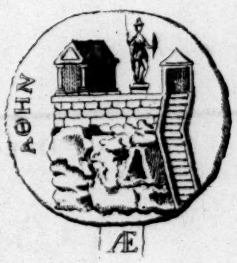
Voyage Chap. LXXVI.



MEDAILLES tirées du cabinet du Roi.

pour le Voyage du jeune Anacharsis.

Nº 1.



Nº 2.



Nº 3.



Nº 4.



Nº 1. *Médaille d'Athènes où l'on voit la grotte de Pan, l'escalier qui menoit à la citadelle, et quelques monumens consacrés à Minerve. Voyez le Chapitre XII du Voyage.*

2. *Médaille d'Arcadie. Le Dieu Pan assis sur le Mont Olympe dont le nom est indiqué par les lettres ΟΑΥΜ. Chapitre LII.*

3. *Médaille de Cnide. La Vénus de Praxitèle. Chap. LXXII. Le même sujet est représenté sur une pierre gravée du cabinet de Mgr le Duc d'Orléans. Voyez la description de ce cabinet Tom. I. Pl. XXXI. Page 135.*

4. *Médaille de Samos. Le temple et la statue de Junon. Sur les marches du vestibule, une caisse ou un vase d'où s'élève un arbrisseau. On a voulu figurer l'*Agnus Castus *Chapitre LXXIV.*

grand ouvrage du développement des êtres avance vers sa perfection.

O jours brillans! ô nuits délicieuses! quelle émotion excitoit dans mon ame cette suite de tableaux que vous offriez à tous mes sens! O dieu des plaisirs! ô printemps! je vous ai vu cette année dans toute votre gloire; vous parcouriez en vainqueur les campagnes de la Grèce, & vous détachiez de votre tête les fleurs qui devoient les embellir; vous paroissiez dans les vallées, elles se changeoient en prairies riantes; vous paroissiez sur les montagnes, le serpolet & le thym exhaloient mille parfums; vous vous éleviez dans les airs, & vous y répandiez la sérénité de vos regards. Les Amours empressés accouroient à votre voix; ils lançoient de toutes parts des traits enflammés: la terre en étoit embrâsée. Tout renaissoit pour s'embellir; tout s'embellissoit pour plaire. Tel parut le monde au sortir du chaos, dans ces momens fortunés, où l'homme, ébloui du séjour qu'il habitoit, surpris & satisfait de son existence, sembloit n'avoir un esprit que pour connoître le bonheur, un cœur que pour le désirer, une ame que pour le sentir.

Cette saison charmante ramenoit des fêtes plus charmantes encore, celles qu'on célèbre de quatre en quatre ans à Délos, pour honorer la naissance de Diane & d'Apollon.* Le culte de ces divinités subsiste dans l'île depuis une longue suite de siècles. Mais, comme il commençoit à s'affoiblir, les Athéniens instituèrent, pendant la guerre du Péloponèse, des jeux qui attirent cent peuples divers. La jeunesse d'Athènes brûloit d'envie de s'y distinguer: toute la ville étoit en mouvement. On y préparoit aussi la députation solennelle qui va tous les ans offrir au temple de Délos un tribut de reconnoissance pour la victoire que Thésée remporta sur le Minotaure. Elle est conduite sur le même vaisseau qui transporta ce héros en Crète; & déjà le prêtre d'Apollon en avoit couronné la poupe de ses mains sacrées. Je descendis au Pirée avec Philotas & Lysis; la mer étoit couverte de bâtimens légers qui faisoient voile pour Délos. Nous n'eûmes pas la liberté du choix. Nous nous sentîmes enlever pas des matelots, dont la joie tumultueuse & vive se confondoit avec celle d'un peuple immense qui couroit au rivage. Ils appareillèrent à l'instant; nous sortîmes du port, & nous abordâmes le soir à l'île de Céos.

* Le 6 du mois attique thargélion, on célébroit la naissance de Diane; le 7, celle d'Apollon. Dans la 3e. année de la 109e. olympiade, le mois thargélion commença le 2 de mai de l'an 341 avant J. C.; ainsi le 6 & le 7 de thargélion concoururent avec le 8 & le 9 de mai.

Le

Le lendemain nous rasâmes Syros ; &, ayant laiſſé Ténos à gauche, nous entrâmes dans le canal qui ſépare Délos de l'île de Rhénée. Nous vîmes auſſitôt le temple d'Apollon, & nous le ſaluâmes par de nouveaux tranſports de joie. La ville de Délos ſe développoit preſque toute entière à nos regards. Nous parcourions d'un œil avide ces édifices ſuperbes, ces portiques élégans, ces forêts de colonnes dont elle eſt ornée ; & ce ſpectacle, qui varioit à meſure que nous approchions, ſuſpendoit en nous le déſir d'arriver.

Parvenus au rivage, nous courûmes au temple, qui n'en eſt éloigné que d'environ 100 pas. Il y a plus de mille ans qu'Eryſichthon, fils de Cécrops, en jeta les premiers fondemens, & que les divers états de la Grèce ne ceſſent de l'embellir ; il étoit couvert de feſtons & de guirlandes, qui, par l'oppoſition de leurs couleurs, donnoient un nouvel éclat au marbre de Paros dont il eſt conſtruit. Nous vîmes dans l'intérieur la ſtatue d'Apollon, moins célèbre par la délicateſſe du travail, que par ſon ancienneté. Le Dieu tient ſon arc d'une main ; &, pour montrer que la muſique lui doit ſon origine & ſes agrémens, il ſoutient de la gauche les trois Graces, repréſentées, la première avec une lyre, la ſeconde avec des flûtes, & la troiſième avec un chalumeau.

Auprès de la ſtatue eſt cet autel qui paſſe pour une des merveilles du monde. Ce n'eſt point l'or, ce n'eſt point le marbre qu'on y admire ; des cornes d'animaux, pliées avec effort, entrelacées avec art, & ſans aucun ciment, forment un tout auſſi ſolide que régulier. Des prêtres, occupés à l'orner de fleurs & de rameaux, nous faiſoient remarquer l'ingénieux tiſſu de ſes parties. C'eſt le dieu lui-même, s'écrioit un jeune miniſtre, qui, dans ſon enfance, a pris ſoin de les unir entre elles. Ces cornes menaçantes, que vous voyez ſuſpendues à ce mur, celles dont l'autel eſt compoſé, ſont les dépouilles des chèvres ſauvages qui paiſſoient ſur le mont Cynthus, & que Diane fit tomber ſous ſes coups. Ici les regards ne s'arrêtent que ſur des prodiges. Ce palmier, qui déploie ſes branches ſur nos têtes, eſt cet arbre ſacré qui ſervit d'appui à Latone, lorſqu'elle mit au monde les divinités que nous adorons. La forme de cet autel eſt devenue célèbre par un problême de géométrie, dont on ne donnera peut-être jamais une exacte ſolution. La peſte ravageoit cette île, & la guerre déchiroit la Grèce. L'oracle conſulté par nos pères, répondit que ces fléaux ceſſeroient, s'ils faiſoient cet autel une fois plus grand qu'il n'eſt en effet. Ils crurent qu'il ſuffiſoit de l'augmenter du double en tout ſens ; mais ils virent avec étonnement qu'ils conſtruiſoient une maſſe énorme qui contenoit

noit huit fois celle que vous avez ſous les yeux. Après d'autres eſſais, tous infructueux, ils conſultèrent Platon qui revenoit d'Egypte. Il dit aux députés, que le Dieu, par cet oracle, ſe jouoit de l'ignorance des Grecs, & les exhortoit à cultiver les ſciences exactes, plutôt que de s'occuper éternellement de leurs diviſions. En même temps, il propoſa une voie ſimple & méchanique de réſoudre le problême. Mais la peſte avoit ceſſé quand ſa réponſe arriva, C'eſt apparemment ce que l'oracle avoit prévu, me dit Philotas.

Ces mots, quoique prononcés à demi-voix, fixèrent l'attention d'un citoyen de Délos. Il s'approcha, & nous montrant un autel moins orné que le précédent : Celui-ci, nous dit-il, n'eſt jamais arroſé du ſang des victimes ; on n'y voit jamais briller la flamme dévorante : c'eſt-là que Pythagore venoit, à l'exemple du peuple, offrir des gâteaux, de l'orge & du froment ; & ſans doute que le dieu étoit plus flatté de l'hommage éclairé de ce grand homme, que de ces ruiſſeaux de ſang dont nos autels ſont continuellement inondés.

Il nous faiſoit enſuite obſerver tous les détails de l'intérieur du temple. Nous l'écoutions avec reſpect ; nous admirions la ſageſſe de ſes diſcours, la douceur de ſes regards, & le tendre intérêt qu'il prenoit à nous. Mais quelle fut notre ſurpriſe, lorſque des éclairciſſemens mutuels nous firent connoître Philoclès ! C'étoit un des principaux habitans de Délos par ſes richeſſes & ſes dignités ; c'étoit le père d'Iſmène, dont la beauté faiſoit l'entretien de toutes les femmes de la Grèce ; c'étoit lui qui, prévenu par des lettres d'Athènes, devoit exercer à notre égard les devoirs de l'hoſpitalité. Après nous avoir embraſſés à pluſieurs repriſes : Hâtez-vous, nous dit-il, venez ſaluer mes dieux domeſtiques ; venez voir Iſmène, & vous ſerez témoin de ſon hymen ; venez voir Leucippe, ſon heureuſe mère, & vous partagerez ſa joie : elles ne vous recevront pas comme des étrangers, mais comme des amis qu'elles avoient ſur la terre, & que le ciel leur deſtinoit depuis long-temps : oui, je vous le jure, ajouta-t-il en nous ſerrant la main, tous ceux qui aiment la vertu ont des droits ſur l'amitié de Philoclès & de ſa famille.

Nous ſortîmes du temple ; ſon zèle impatient nous permit à peine de jeter un coup-d'œil ſur cette foule de ſtatues & d'autels dont il eſt entouré. Au milieu de ces monumens s'élève une figure d'Apollon, dont la hauteur eſt d'environ 24 piés ; de longues treſſes de cheveux flottent ſur ſes épaules, & ſon manteau, qui ſe replie ſur le bras gauche, ſemble obéir au ſouffle du Zéphyr. La figure, & la plinthe qui la ſoutient, ſont d'un ſeul bloc de marbre, et ce furent les habitans de Naxos

Naxos qui le conſacrèrent en ce lieu. Près de ce coloſſe, Nicias, général des Athéniens, fit élever un palmier de bronze, dont le travail eſt auſſi précieux que la matière. Plus loin, nous lûmes ſur pluſieurs ſtatues, cette inſcription faſtueuſe : *L'île de Chio eſt célèbre par ſes vins excellens ; elle le ſera dans la ſuite par les ouvrages de Bupalus & d'Anthermus.* Ces deux artiſtes vivoient il y a deux ſiècles. Ils ont été ſuivis & effacés par les Phidias & les Praxitèles ; & c'eſt ainſi qu'en voulant éterniſer leur gloire, ils n'ont éterniſé que leur vanité.

La ville de Délos n'a ni tours, ni murailles, & n'eſt défendue que par la préſence d'Apollon. Les maiſons ſont de briques, ou d'une eſpèce de granit aſſez commun dans l'île. Celle de Philoclès s'élevoit ſur le bord d'un lac, couvert de cygnes, & preſque par-tout entouré de palmiers.

Leucippe, avertie du retour de ſon époux, vint au-devant de lui, & nous la prîmes pour Iſmène ; mais bientôt Iſmène parut, & nous la prîmes pour la Déeſſe des amours. Philoclès nous exhorta mutuellement à bannir toute contrainte ; &, dès cet inſtant, nous éprouvâmes à la fois toutes les ſurpriſes d'une liaiſon naiſſante, & toutes les douceurs d'une ancienne amitié.

L'opulence brilloit dans la maiſon de Philoclès ; mais une ſageſſe éclairée en avoit ſi bien réglé l'uſage, qu'elle ſembloit avoir tout accordé au beſoin, & tout refuſé au caprice. Des eſclaves, heureux de leur ſervitude, couroient au-devant de nos déſirs. Les uns répandoient ſur nos mains & ſur nos piés une eau plus pure que le criſtal ; les autres chargeoient de fruits une table placée dans le jardin, au milieu d'un boſquet de myrtes. Nous commençâmes par des libations en l'honneur des dieux qui préſident à l'hoſpitalité : on nous fit pluſieurs queſtions ſur nos voyages. Philoclès s'attendrit plus d'une fois au ſouvenir des amis qu'il avoit laiſſés dans le continent de la Grèce. Après quelques inſtans d'une converſation délicieuſe, nous ſortîmes avec lui, pour voir les préparatifs des fêtes.

C'étoit le jour ſuivant qu'elles devoient commencer* ; c'étoit le jour ſuivant qu'on honoroit à Délos la naiſſance de Diane. L'île ſe rempliſſoit inſenſiblement d'étrangers attirés par la piété, l'intérêt & le plaiſir. Ils ne trouvoient déjà plus d'aſyle dans les maiſons ; on dreſſoit des tentes dans les places publiques ; on en dreſſoit dans la campagne : on ſe revoyoit après une longue abſence, & on ſe précipitoit dans les bras les uns des autres. Ces ſcènes touchantes dirigeoient

* Le 8 de mai de l'an 344 avant J. C.

nos

nos pas en différens endroits de l'île ; &, non moins attentifs aux objets qui s'offroient à nous qu'aux diſcours de Philoclès, nous nous inſtruiſions de la nature & des propriétés d'un pays ſi fameux dans la Grèce.

L'île de Délos n'a que ſept à huit mille pas de tour, & ſa largeur n'eſt qu'environ le tiers de ſa longueur. Le mont Cynthus, dirigé du nord au midi, termine une plaine qui s'étend vers l'occident juſqu'aux bords de la mer. C'eſt dans cette plaine que la ville eſt ſituée. Le reſte de l'île n'offre qu'un terrein inégal & ſtérile, à l'exception de quelques vallées agréables que forment diverſes collines placées dans ſa partie méridionale. La ſource de l'Inopus eſt la ſeule dont la nature l'ait favoriſée ; mais, en divers endroits, des citernes & des lacs conſervent pendant pluſieurs mois les eaux du ciel.

Délos fut d'abord gouvernée par des rois qui réuniſſoient le ſacerdoce à l'empire. Dans la ſuite elle tomba ſous la puiſſance des Athéniens, qui la purifièrent pendant la guerre du Péloponèſe. On tranſporta les tombeaux de ſes anciens habitans dans l'île de Rhénée. C'eſt là que leurs ſucceſſeurs ont vu, pour la première fois, la lumière du jour ; c'eſt là qu'ils doivent la voir pour la dernière fois. Mais s'ils ſont privés de l'avantage de naître & de mourir dans leur patrie, ils y jouiſſent du moins pendant leur vie d'une tranquillité profonde : les fureurs des barbares, les haines des nations, les inimitiés particulières tombent à l'aſpect de cette terre ſacrée : les courſiers de Mars ne la foulent jamais de leurs piés enſanglantés. Tout ce qui préſente l'image de la guerre en eſt ſévèrement banni : on n'y ſouffre pas même l'animal le plus fidèle à l'homme, parce qu'il y détruiroit des animaux plus foibles & plus timides.* Enfin la paix a choiſi Délos pour ſon ſéjour, & la maiſon de Philoclès pour ſon palais.

Nous en approchions, lorſque nous vîmes venir à nous un jeune homme dont la démarche, la taille & les traits n'avoient rien de mortel : C'eſt Théagène, nous dit Philoclès, c'eſt lui que ma fille a choiſi pour ſon époux ; & Leucippe vient de fixer le jour de ſon hymen. O mon père ! répondit Théagène, en ſe précipitant entre ſes bras, ma reconnoiſſance augmente à chaque inſtant. Que ces généreux étrangers daignent la partager avec moi ; ils ſont mes amis puiſqu'ils ſont les vôtres ; & je ſens que l'excès de la joie a beſoin de ſoutien comme l'excès de la douleur. Vous pardonnerez ce tranſport, ſi vous avez aimé, ajouta-t-il en s'adreſſant à nous ; & ſi vous n'avez point aimé, vous le pardonnerez en voyant

* Il n'étoit pas permis d'avoir des chiens à Délos, de peur qu'ils n'y détruiſiſſent les lièvres & les lapins.

Iſmène. L'intérêt que nous prîmes à lui, ſembla calmer le déſordre de ſes ſens, & le ſoulager du poids de ſon bonheur.

Philoclès fut accueilli de Leucippe & d'Iſmène, comme Hector l'étoit d'Andromaque, toutes les fois qu'il rentroit dans les murs d'Ilium. On ſervit le ſouper dans une galerie ornée de ſtatues & de tableaux ; & nos cœurs ouverts à la joie la plus pure, goûtèrent les charmes de la confiance & de la liberté.

Cependant Philoclès mettoit une lyre entre les mains d'Iſmène, & l'exhortoit à chanter un de ces hymnes deſtinés à célébrer la naiſſance de Diane & d'Apollon. Exprimez par vos chants, diſoit-il, ce que les filles de Délos retraceront demain dans le temple par la légèreté de leurs pas. Anacharſis & Philotas en reconnoîtront mieux l'origine de nos fêtes, & la nature du ſpectacle que nous offrirons à leurs yeux.

Iſmène prit la lyre, en tira, comme par diſtraction, quelques ſons tendres & touchans qui n'échappèrent pas à Théagène ; &, tout-à-coup, préludant avec rapidité ſur le mode dorien, elle peignit en traits de feu la colère implacable de Junon, contre une rivale odieuſe. „ C'eſt en vain que Latone „ veut ſe dérober à ſa vengeance ; elle a eu le malheur de „ plaire à Jupiter, il faut que le fruit de ſes amours devienne „ l'inſtrument de ſon ſupplice, & périſſe avec elle. Junon „ paroit dans les cieux ; Mars, ſur le mont Hémus en „ Thrace ; Iris, ſur une montagne voiſine de la mer : ils „ effraient par leur préſence les airs, la terre & les îles. „ Tremblante, éperdue, preſſée des douleurs de l'enfantement, Latone, après de longues courſes, arrive en Theſſalie, ſur les bords du fleuve qui l'arroſe. O Pénée ! s'écrie-t-elle, arrêtez-vous un moment, et recevez dans vos eaux „ plus paiſibles les enfans de Jupiter que je porte dans mon „ ſein. O Nymphes de Theſſalie, filles du dieu dont j'implore le ſecours ! uniſſez-vous à moi pour le fléchir. Mais „ il ne m'écoute point, et mes prières ne ſervent qu'à précipiter ſes pas. O Pélion ! ô montagnes affreuſes ! vous „ êtes donc mon unique reſſource ; hélas ! me refuſerez-vous dans vos cavernes ſombres une retraite que vous accordez à la lionne en travail ?

„ A ces mots le Pénée attendri ſuſpend le mouvement de „ ſes flots bouillonnans. Mars le voit, frémit de fureur ; & „ ſur le point d'enſevelir ce fleuve ſous les débris fumans du „ mont Pangée, il pouſſe un cri dans les airs, & frappe de ſa „ lance contre ſon bouclier. Ce bruit, ſemblable à celui „ d'une armée, agite les campagnes de Theſſalie, ébranle le „ mont Oſſa, et va au loin rouler, en mugiſſant, dans les

„ antres

„ antres profonds du Pinde. C'en étoit fait du Pénée, ſi „ Latone n'eût quitté des lieux où ſa préſence attiroit le „ courroux du ciel. Elle vient, dans nos îles, mendier une „ aſſiſtance qu'elles lui refuſent ; les menaces d'Iris les rem- „ pliſſent d'épouvante.

„ Délos ſeule eſt moins ſenſible à la crainte qu'à la pitié. „ Délos n'étoit alors qu'un rocher ſtérile, déſert, que les „ vents et les flots pouſſoient de tous côtés. Ils venoient de „ le jeter au milieu des Cyclades, lorſqu'il entendit les accens „ plaintifs de Latone. Il s'arrête auſſitôt, et lui offre un „ aſyle ſur les bords ſauvages de l'Inopus. La Déeſſe, „ tranſportée de reconnoiſſance, tombe aux piés d'un arbre „ qui lui prête ſon ombre, et qui, pour ce bienfait, jouira d'un „ printemps éternel. C'eſt là qu'épuiſée de fatigue, et dans „ les accès des plus cruelles ſouffrances, elle ouvre des yeux „ preſque éteints, et que ſes regards, où la joie brille au „ milieu des expreſſions de la douleur, rencontrent enfin ces „ gages précieux de tant d'amour, ces enfans dont la naiſſance „ lui a coûté tant de larmes. Les nymphes de l'Inopus, „ témoins de ſes tranſports, les annoncent à l'univers par des „ cantiques ſacrés, et Délos n'eſt plus le jouet des vagues „ inconſtantes ; elle ſe repoſe ſur des colonnes qui s'élèvent „ du fond de la mer, et qui s'appuient elles-mêmes ſur les „ fondemens du monde. Sa gloire ſe répand en tous lieux ; „ de tous les côtés, les nations accourent à ſes fêtes, et vien- „ nent implorer ce dieu qui lui doit le jour, et qui la rend „ heureuſe par ſa préſence. „

Iſmène accompagna ces dernières paroles, d'un regard qu'elle jeta ſur Théagène, et nous commençâmes à reſpirer en liberté ; mais nos ames étoient encore agitées par des ſecouſſes de terreur et de pitié. Jamais la lyre d'Orphée, jamais la voix des Sirènes, n'ont rendu des ſons ſi touchans. Pendant qu'Iſmène chantoit, je l'interrompois ſouvent, ainſi que Philotas, par des cris involontaires d'admiration ; Philoclès et Leucippe lui prodiguoient des marques de tendreſſe, qui la flattoient plus que nos éloges ; Théagène écoutoit, et ne diſoit rien.

Enfin il arriva ce jour qu'on attendoit avec tant d'impatience. L'aurore traçoit foiblement à l'horizon la route du ſoleil, lorſque nous parvînmes au pié du Cynthus. Ce mont n'eſt que d'une médiocre élévation : c'eſt un bloc de granit, où brillent différentes couleurs, & ſur-tout des parcelles de talc, noirâtres & luiſantes. Du haut de la colline, on découvre une quantité ſurprenante d'îles de toutes grandeurs. Elles ſont ſemées au milieu des flots avec le même beau dé-

ſordre que les étoiles le ſont dans le ciel. L'œil les parcourt avec avidité, & les recherche après les avoir perdues. Tantôt il s'égare avec plaiſir dans les détours des canaux qui les ſéparent entre elles ; tantôt, il meſure lentement les lacs & les plaines liquides qu'elles embraſſent. Car ce n'eſt point ici une de ces mers ſans bornes, où l'imagination n'eſt pas moins accablée que ſurpriſe de la grandeur du ſpectacle ; où l'ame inquiète, cherchant de tous côtés à ſe repoſer, ne trouve partout qu'une vaſte ſolitude qui l'attriſte, qu'une étendue immenſe qui la confond. Ici le ſein des ondes eſt devenu le ſéjour des mortels. C'eſt une ville diſperſée ſur la ſurface de la mer ; c'eſt le tableau de l'Egypte, lorſque le Nil ſe répand dans les campagnes, & ſemble ſoutenir ſur ſes eaux les collines qui ſervent de retraites aux habitans.

La plupart de ces îles, nous dit Philoclès, ſe nomment Cyclades,* parce qu'elles forment comme une enceinte autour de Délos. Séſoſtris, roi d'Egypte, en ſoumit une partie à ſes armes ; Minos, roi de Crète, en gouverna quelques unes par ſes lois ; les Phéniciens, les Cariens, les Perſes, les Grecs, toutes les nations qui ont eu l'empire de la mer, les ont ſucceſſivement conquiſes ou peuplées : mais, les colonies de ces derniers ont fait diſparoître les traces des colonies étrangères, & des intérêts puiſſans ont pour jamais attaché le ſort des Cyclades à celui de la Grèce.

Les unes s'étoient, dans l'origine, choiſi des rois ; d'autres en avoient reçu des mains de leurs vainqueurs : mais l'amour de la liberté, naturel à des Grecs, plus naturel encore à des inſulaires, détruiſit le joug ſous lequel elles gémiſſoient. Tous ces peuples ſe formèrent en petites républiques, la plupart indépendantes, jalouſes les unes des autres, & cherchant mutuellement à ſe tenir en équilibre par des alliances & des protections mendiées dans le continent. Elles jouiſſoient de ce calme heureux, que les nations ne peuvent attendre de leur obſcurité, lorſque l'Aſie fit un effort contre l'Europe, & que les Perſes couvrirent la mer de leurs vaiſſeaux. Les îles conſternées s'affoiblirent en ſe diviſant. Les unes eurent la lâcheté de ſe joindre à l'ennemi ; les autres, le courage de lui réſiſter. Après ſa défaite, les Athéniens formèrent le projet de les conquérir toutes : ils leur firent un crime preſque égal de les avoir ſecourus ou de les avoir abandonnés, & les aſſujettirent ſucceſſivement ſous des prétextes plus ou moins plauſibles.

Athènes leur a donné ſes lois : Athènes en exige des tributs proportionnés à leurs forces. A l'ombre de ſa puiſſance,

* *Cycle* en Grec ſignifie *cercle*.

elles

elles voient fleurir dans leur ſein, le commerce, l'agriculture, les arts, & ſeroient heureuſes, ſi elles pouvoient oublier qu'elles ont été libres.

Elles ne ſont pas toutes également fertiles : il en eſt qui ſuffiſent à peine au beſoin des habitans. Telle eſt Mycone que vous entrevoyez à l'eſt de Délos, dont elle n'eſt éloignée que de 24 ſtades.* On n'y voit point les ruiſſeaux tomber du haut des montagnes, & fertiliſer les plaines. La terre, abandonnée aux feux brûlans du ſoleil, y ſoupire ſans ceſſe après les ſecours du ciel ; & ce n'eſt que par de pénibles efforts, qu'on fait germer dans ſon ſein le blé & les autres grains néceſſaires à la ſubſiſtance du laboureur. Elle ſemble réunir toute ſa vertu en faveur des vignes & des figuiers, dont les fruits ſont renommés. Les perdrix, les cailles, & pluſieurs oiſeaux de paſſage, s'y trouvent en abondance. Mais ces avantages, communs à cette île & aux îles voiſines, ſont une foible reſſource pour les habitans, qui, outre la ſtérilité du pays, ont encore à ſe plaindre de la rigueur du climat. Leurs têtes ſe dépouillent de bonne heure de leur ornement naturel ; & ces cheveux flottans, qui donnent tant de graces à la beauté, ne ſemblent accordés à la jeuneſſe de Mycone, que pour lui en faire auſſitôt regretter la perte.

On reproche aux Myconiens d'être avares & paraſites : on les blâmeroit moins, ſi, dans une fortune plus brillante, ils étoient prodigues & faſtueux ; car le plus grand malheur de l'indigence eſt de faire ſortir les vices, & de ne pouvoir les faire pardonner.

Moins grande, mais plus fertile que Mycone, Rhénée que vous voyez à l'oueſt, & qui n'eſt éloignée de nous que d'environ 500 pas, ſe diſtingue par la richeſſe de ſes collines & de ſes campagnes. A travers le canal qui ſépare les deux îles, étoit autrefois tendue une chaîne qui ſembloit les unir ; c'étoit l'ouvrage de Polycrate, tyran de Samos ; il avoit cru, par ce moyen, communiquer à l'une la ſainteté de l'autre.† Mais l'île de Rhénée a des droits plus légitimes ſur notre reſpect : elle renferme les cendres de nos pères ; elle renfermera un jour les nôtres. Sur cette éminence qui s'offre directement à nos regards, ont été tranſportés les tombeaux qui étoient auparavant à Délos. Ils ſe multiplient tous les jours par nos

* 2268 toiſes.

† Vers le même temps, Crœſus aſſiégea la ville d'Ephèſe. Les habitans, pour obtenir la protection de Diane, leur principale divinité, tendirent une corde qui, d'un côté, s'attachoit à leurs murailles, & de l'autre au temple de la Déeſſe, éloigné de 7 ſtades, ou de 661 toiſes & demie.

pertes, & s'élèvent du ſein de la terre, comme autant de trophées que la mort couvre de ſon ombre menaçante.

Portez vos regards vers le nord-oueſt, vous y découvrirez les côtes de l'île de Ténos. Hors de l'enceinte de la capitale, eſt un de ces bois vénérables dont la religion conſacre la durée, & ſur leſquels le temps multiplie vainement les hivers. Ses routes ſombres ſervent d'avenues au ſuperbe temple, que, ſur la foi des oracles d'Apollon, les habitans élevèrent autrefois à Neptune: c'eſt un des plus anciens aſyles de la Grèce. Il eſt entouré de pluſieurs grands édifices, où ſe donnent les repas publics, où s'aſſemblent les peuples pendant les fêtes de ce dieu. Parmi les éloges qui retentiſſent en ſon honneur, on le loue d'écarter ou de diſſiper les maladies qui affligent les humains, & d'avoir détruit les ſerpens qui rendoient autrefois cette île inhabitable.

Ceux qui la cultivèrent les premiers, en firent une terre nouvelle, une terre qui répond aux vœux du laboureur, ou les prévient. Elle offre à ſes beſoins les fruits les plus exquis, & des grains de toute eſpèce; mille fontaines y jailliſſent de tous côtés, & les plaines, enrichies du tribut de leurs eaux, s'embelliſſent encore par le contraſte des montagnes arides & déſertes dont elles ſont entourées. Ténos eſt ſéparée d'Andros par un canal de 12 ſtades de largeur.*

On trouve dans cette dernière île des montagnes couvertes de verdure, comme à Rhénée; des ſources plus abondantes qu'à Ténos; des vallées auſſi délicieuſes qu'en Theſſalie; des fruits qui flattent la vue & le goût; enfin une ville renommée par les difficultés qu'eurent les Athéniens à la ſoumettre, & par le culte de Bacchus qu'elle honore ſpécialement. J'ai vu les tranſports de joie que ſes fêtes inſpirent; je les ai vus dans cet âge où l'ame reçoit des impreſſions dont le ſouvenir ne ſe renouvelle qu'avec un ſentiment de plaiſir. J'étois ſur un vaiſſeau qui revenoit de l'Eubée; les yeux fixés vers l'orient, nous admirions les apprêts éclatans de la naiſſance du jour, lorſque mille cris perçans attirèrent nos regards ſur l'île d'Andros. Les premiers rayons du ſoleil éclairoient une éminence couronnée par un temple élégant. Les peuples accouroient de tous côtés; ils ſe preſſoient autour du temple, levoient les mains au ciel, ſe proſternoient par terre, & s'abandonnoient à l'impétuoſité d'une joie effrénée. Nous abordons; nous ſommes entraînés ſur le haut de la colline; pluſieurs voix confuſes s'adreſſent à nous: Venez, voyez, goûtez: ces flots de vin qui s'élancent à gros bouillons du temple de

* Près d'une demie lieue.

Bacchus,

Bacchus, n'étoient hier, cette nuit, ce matin, qu'une ſource d'eau pure, Bacchus eſt l'auteur de ce prodige ; il l'opère tous les ans, le même jour, à la même heure ; il l'opérera demain, après demain, pendant ſept jours de ſuite. A ces diſcours entrecoupés, ſuccéda, bientôt une harmonie douce & intéreſſante. „ L'Achéloüs, diſoit-on, eſt célèbre par ſes roſeaux ; le Pénée tire toute ſa gloire de la vallée qu'il arroſe, „ & le Pactole, des fleurs dont ſes rives ſont couvertes : mais „ la fontaine que nous chantons, rend les hommes forts & „ éloquens, & c'eſt Bacchus lui-même qui la fait couler. „

Tandis que les miniſtres du temple, maîtres des ſouterreins d'où s'échappoit le ruiſſeau, ſe jouoient ainſi de la crédulité du peuple, j'étois tenté de les féliciter du ſuccès de leur artifice. Ils trompoient ce peuple, mais ils le rendoient heureux.

A une diſtance preſque égale d'Andros & de Céos, on trouve la petite île de Gyaros, digne retraite des brigands, ſi on en purgeoit la terre ; région ſauvage & hériſſée de rochers. La nature lui a tout refuſé, comme elle ſemble avoir tout accordé à l'île de Céos.

Les bergers de Céos rendent des honneurs divins, & conſacrent leurs troupeaux au berger Ariſtée, qui, le premier, conduiſit une colonie dans cette île. Ils diſent qu'il revient quelquefois habiter leurs bois paiſibles, & que, du fond de ces retraites, il veille ſur leurs taureaux plus blancs que la neige.

Les prêtres de Céos vont tous les ans ſur une haute montagne obſerver le lever de la canicule, offrir des ſacrifices à cet aſtre, ainſi qu'à Jupiter, & leur demander le retour de ces vents favorables qui, pendant quarante jours, briſent les traits enflammés du ſoleil, & raffraîchiſſent les airs.

Les habitans de Céos ont conſtruit un temple en l'honneur d'Apollon ; ils conſervent avec reſpect celui que Neſtor, en retournant de Troie, fit élever à Minerve, & joignent le culte de Bacchus au culte de ces divinités. Tant d'actes de religion ſemblent leur attirer la faveur des dieux. L'île abonde en fruits & en pâturages ; les corps y ſont robuſtes, les ames naturellement vigoureuſes, & les peuples ſi nombreux, qu'ils ont été obligés de ſe diſtribuer en quatre villes, dont Ioulis eſt la principale. Elle eſt ſituée ſur une hauteur, & tire ſon nom d'une ſource féconde qui coule au pié de la colline. Careſſus, qui en eſt éloignée de 25 ſtades,* lui ſert de port, & l'enrichit de ſon commerce.

On verroit dans Ioulis des exemples d'une belle & longue vieilleſſe, ſi l'uſage ou la loi n'y permettoit le ſuicide à ceux qui, parvenus à l'âge de 60 ans, ne ſont plus en état de jouir

* Près d'une lieue.

de la vie, ou plutôt de ſervir la république. Ils diſent que c'eſt une honte de ſurvivre à ſoi-même, d'uſurper ſur la terre une place qu'on ne peut plus remplir, & de s'approprier des jours qu'on n'avoit reçus que pour la patrie. Celui qui doit les terminer, eſt un jour de fête pour eux : ils aſſemblent leurs amis, ceignent leur front d'une couronne, &, prenant une coupe empoiſonnée, ils ſe plongent inſenſiblement dans un ſommeil éternel.

Des courages ſi mâles étoient capables de tout oſer pour conſerver leur indépendance. Un jour qu'aſſiégés par les Athéniens, ils étoient près de ſe rendre faute de vivres, ils les menacèrent, s'ils ne ſe retiroient, d'égorger les plus âgés des citoyens renfermés dans la place. Soit horreur, ſoit pitié, ſoit crainte uniquement, les Athéniens laiſsèrent en paix un peuple qui bravoit également la nature & la mort. Ils l'ont ſoumis depuis, & l'ont adouci par la ſervitude & les arts. La ville eſt ornée d'édifices ſuperbes ; d'énormes quartiers de marbre forment ſon enceinte, & l'accès en eſt devenu facile par des chemins ſoutenus ſur les penchans des hauteurs voiſines ; mais, ce qui lui donne plus d'éclat, c'eſt d'avoir produit pluſieurs hommes célèbres, & entre autres, Simonide, Bacchylide & Prodicus.

Simonide, fils de Léoprépès, naquit vers la 3e. année de la 55e. olympiade.* Il mérita l'eſtime des rois, des ſages & des grands hommes de ſon temps. De ce nombre furent Hipparque, qu'Athènes auroit adoré, ſi Athènes avoit pu ſouffrir un maître ; Pauſanias, roi de Lacédémone, que ſes ſuccès contre les Perſes avoient élevé au comble de l'honneur & de l'orgueil ; Alévas, roi de Theſſalie, qui effaça la gloire de ſes prédeceſſeurs, & augmenta celle de ſa nation ; Hiéron, qui commença par être le tyran de Syracuſe, & finit par en être le père ; Thémiſtocle enfin, qui n'étoit pas roi, mais qui avoit triomphé du plus puiſſant des rois.

Suivant un uſage perpétué juſqu'à nous les ſouverains appeloient à leur cour ceux qui ſe diſtinguoient par des connoiſſances ou des talens ſublimes. Quelquefois ils les faiſoient entrer en lice, & en exigeoient de ces traits d'eſprit qui brillent plus qu'ils n'éclairent ; d'autres fois ils les conſultoient ſur les myſtères de la nature, ſur les principes de la morale, ſur la forme du gouvernement : on devoit oppoſer à ces queſtions des réponſes claires, promptes & préciſes, parce qu'il falloit inſtruire un prince, plaire à des courtiſans, & confondre des rivaux. La plupart de ces réponſes couroient toute la Grèce, & ont paſſé à la poſtérité, qui n'eſt plus en

* L'an 558 avant J. C.

état

état de les apprécier, parce qu'elles renferment des allusions ignorées, ou des vérités à présent trop connues. Parmi celles qu'on cite de Simonide, il en est quelques unes que des circonstances particulières ont rendues célèbres.

Un jour, dans un repas, le roi de Lacédémone le pria de confirmer par quelque trait lumineux, la haute opinion qu'on avoit de sa philosophie. Simonide qui, en pénétrant les projets ambitieux de ce prince, en avoit prévu le terme fatal, lui dit: „ Souvenez-vous que vous êtes homme. „ Pausanias ne vit dans cette réponse, qu'une maxime frivole ou commune; mais, dans les disgraces qu'il éprouva bientôt, il y découvrit une vérité nouvelle, & la plus importante de celles que les rois ignorent.

Une autre fois, la reine de Syracuse lui demanda si le savoir étoit préférable à la fortune. C'étoit un piège pour Simonide, qu'on ne recherchoit que pour le premier de ces avantages, & qui ne recherchoit que le second. Obligé de trahir ses sentimens, ou de condamner sa conduite, il eut recours à l'ironie, & donna la préférence aux richesses, sur ce que les philosophes assiégeoient à toute heure les maisons des gens riches. On a depuis résolu ce problême d'une manière plus honorable à la philosophie. Aristipe, interrogé par le roi Denys, pourquoi le sage, négligé par le riche, lui faisoit sa cour avec tant d'assiduité: L'un, dit-il connoit ses besoins, & l'autre ne connoit pas les siens.

Simonide étoit poëte & philosophe. L'heureuse réunion de ces qualités rendit ses talens plus utiles, & sa sagesse plus aimable. Son style, plein de douceur, est simple, harmonieux, admirable pour le choix & l'arrangement des mots. Les louanges des dieux, les victoires des Grecs sur les Perses, les triomphes des athlètes, furent l'objet de ses chants. Il décrivit en vers les règnes de Cambyse & de Darius; il s'exerça dans presque tous les genres de poësie, & réussit principalement dans les élégies et les chants plaintifs. Personne n'a mieux connu l'art sublime et délicieux d'intéresser et d'attendrir; personne n'a peint avec plus de vérité les situations et les infortunes qui excitent la pitié. Ce n'est pas lui qu'on entend; ce sont des cris et des sanglots: c'est une famille désolée qui pleure la mort d'un père ou d'un fils: c'est Danaë, c'est une mère tendre qui lutte avec son fils contre la fureur des flots, qui voit mille gouffres ouverts à ses côtés, qui ressent mille morts dans son cœur. C'est Achille enfin qui sort du fond du tombeau, et qui annonce aux Grecs, prêts à quitter les rivages d'Ilium, les maux sans nombre que le ciel et la mer leur préparent.

Ces

Ces tableaux, que Simonide a remplis de paſſion & de mouvement, ſont autant de bienfaits pour les hommes; car c'eſt leur rendre un grand ſervice, que d'arracher de leurs yeux ces larmes précieuſes qu'ils verſent avec tant de plaiſir, & de nourrir dans leur cœur ces ſentimens de compaſſion, deſtinés, par la nature, à les rapprocher les uns des autres, & les ſeuls en effet qui puiſſent unir des malheureux.

Comme les caractères des hommes influent ſur leurs opinions, on doit s'attendre que la philoſophie de Simonide étoit douce & ſans hauteur. Son ſyſtême, autant qu'on en peut juger d'après quelques uns de ſes écrits, & pluſieurs de ſes maximes, ſe réduit aux articles ſuivans.

„ Ne ſondons point l'immenſe profondeur de l'Etre ſu-
„ prême; bornons-nous à ſavoir que tout s'exécute par ſon
„ ordre, & qu'il poſsède la vertu par excellence. Les hom-
„ mes n'en ont qu'une foible émanation, & la tiennent de
„ lui; qu'ils ne ſe glorifient point d'une perfection à laquelle
„ ils ne ſauroient atteindre. La vertu a fixé ſon ſéjour parmi
„ des rochers eſcarpés: ſi, à force de travaux, ils s'élèvent
„ juſqu'à elle, bientôt mille circonſtances fatales les en-
„ traînent au précipice: ainſi leur vie eſt un mélange de
„ bien & de mal; & il eſt auſſi difficile d'être ſouvent ver-
„ tueux, qu'impoſſible de l'être toujours. Faiſons-nous un
„ plaiſir de louer les belles actions; fermons les yeux ſur
„ celles qui ne le ſont pas, ou par devoir, lorſque le coupable
„ nous eſt cher à d'autres titres, ou par indulgence, lorſqu'il
„ nous eſt indifférent. Loin de cenſurer les hommes avec
„ tant de rigueur, ſouvenons-nous qu'ils ne ſont que foibleſſe,
„ qu'ils ſont deſtinés à reſter un moment ſur la ſurface de la
„ terre, & pour toujours dans ſon ſein. Le temps vole;
„ mille ſiècles, par rapport à l'éternité, ne ſont qu'un point,
„ ou qu'une très petite partie d'un point imperceptible.
„ Employons des momens ſi fugitifs, à jouir des biens qui
„ nous ſont réſervés, & dont les principaux ſont la ſanté, la
„ beauté, & les richeſſes acquiſes ſans fraude; que de leur
„ uſage réſulte cette aimable volupté, ſans laquelle la vie, la
„ grandeur & l'immortalité même, ne ſauroient flatter nos
„ déſirs. „

Ces principes, dangereux en ce qu'ils éteignent le courage dans les cœurs vertueux, & les remords dans les ames coupables, ne ſeroient regardés que comme une erreur de l'eſprit, ſi, en ſe montrant indulgent pour les autres, Simonide n'en avoit été que plus ſévère pour lui-même. Mais il oſa propoſer une injuſtice à Thémiſtocle, & ne rougit pas de louer les meurtriers d'Hipparque, qui l'avoit comblé de bienfaits.

On

On lui reproche d'ailleurs une avarice que les libéralités d'Hiéron ne pouvoient ſatisfaire, & qui, ſuivant le caractère de cette paſſion, devenoit de jour en jour plus inſatiable. Il fut le premier qui dégrada la poëſie, en faiſant un trafic honteux de la louange. Il diſoit vainement que le plaiſir d'entaſſer des tréſors, étoit le ſeul dont ſon âge fut ſuſceptible ; qu'il aimoit mieux enrichir ſes ennemis après ſa mort, que d'avoir beſoin de ſes amis pendant ſa vie ; qu'après tout, perſonne n'étoit exempt de défauts, & que s'il trouvoit jamais un homme irrépréhenſible, il le dénonceroit à l'univers. Ces étranges raiſons ne le juſtifièrent pas aux yeux du public, dont les décrets invariables ne pardonnent jamais les vices qui tiennent plus à la baſſeſſe, qu'à la foibleſſe du cœur.

Simonide mourut âgé d'environ 90 ans.* On lui fait un mérite d'avoir augmenté dans l'île de Céos l'éclat des fêtes religieuſes, ajouté une huitième corde à la lyre, & trouvé l'art de la mémoire artificielle ; mais ce qui lui aſſure une gloire immortelle, c'eſt d'avoir donné des leçons utiles aux rois ; c'eſt d'avoir fait le bonheur de la Sicile, en retirant Hiéron de ſes égaremens, & le forçant de vivre en paix avec ſes voiſins, ſes ſujets & lui-même.

La famille de Simonide étoit comme ces familles où le ſacerdoce des Muſes eſt perpétuel. Son petit-fils, de même nom que lui, écrivit ſur les généalogies, & ſur les découvertes qui font honneur à l'eſprit humain. Bacchylide ſon neveu, le fit, en quelque façon, revivre dans la poëſie lyrique. La pureté du ſtyle, la correction du deſſein, des beautés régulières & ſoutenues, méritèrent à Bacchylide des ſuccès dont Pindare pouvoit être jaloux. Ces deux poëtes partagèrent pendant quelque temps la faveur du roi Hiéron, & les ſuffrages de la cour de Syracuſe : mais, lorſque la protection ne les empêcha plus de ſe remettre à leur place, Pindare s'éleva dans les cieux, & Bacchylide reſta ſur la terre.

Tandis que ce dernier perpétuoit en Sicile la gloire de ſa patrie, le ſophiſte Prodicus la faiſoit briller dans les différentes villes de la Grèce ; il y récitoit des harangues préparées avec art, ſemées d'allégories ingénieuſes, d'un ſtyle ſimple, noble & harmonieux. Son éloquence étoit honteuſement vénale, & n'étoit point ſoutenue par les agrémens de la voix ; mais, comme elle préſentoit la vertu ſous des traits ſéduiſans, elle fut admirée des Thébains, louée des Athéniens, eſtimée des Spartiates. Dans la ſuite, il avança des maximes qui détruiſoient les fondemens de la religion ; &, dès cet inſtant, les Athéniens le regardèrent comme le corrupteur de la jeuneſſe, & le condamnèrent à boire la ciguë.

* L'an 468 avant J. C.

Non

Non loin de Céos eſt l'île de Cythnos, renommée pour ſes pâturages ; &, plus près de nous, cette terre que vous voyez à l'oueſt, eſt l'île fertile de Syros, où naquit un des plus anciens philoſophes de la Grèce.

C'eſt Phérécyde qui vivoit il y a 200 ans. Il excita une forte révolution dans les idées. Accablé d'une affreuſe maladie, qui ne laiſſoit aucune eſpérance, Pythagore ſon diſciple quitta l'Italie, & vint recueillir ſes derniers ſoupirs.

Etendez vos regards vers le midi ; voyez à l'horizon ces vapeurs ſombres & fixes qui en terniſſent l'éclat naiſſant : ce ſont les îles de Paros & de Naxos.

Paros peut avoir 300 ſtades de circuit.* Des campagnes fertiles, de nombreux troupeaux, deux ports excellens, des colonies envoyées au loin, vous donneront une idée générale de la puiſſance de ſes habitans. Quelques traits vous feront juger de leur caractère, ſuivant les circonſtances qui ont dû le développer.

La ville de Milet en Ionie étoit tourmentée par de fatales diviſions. De tous les peuples diſtingués par leur ſageſſe, celui de Paros lui parut le plus propre à rétablir le calme dans ſes états. Elle en obtint des arbitres, qui, ne pouvant rapprocher des factions depuis long-temps aigries par la haine, ſortirent de la ville, & parcoururent la campagne : ils la trouvèrent inculte & déſerte, à l'exception de quelques portions d'héritage, qu'un petit nombre de citoyens continuoit à cultiver. Frappés de leur profonde tranquillité, ils les placèrent, ſans héſiter, à la tête du gouvernement, & l'on vit bientôt l'ordre & l'abondance renaître dans Milet.

Dans l'expédition de Darius, les Pariens s'unirent avec ce prince, & partagèrent la honte de ſa dèfaite à Marathon. Contraints de ſe réfugier dans leur ville, ils y furent aſſiégés par Miltiade. Après une longue défenſe, ils demandèrent à capituler, & déjà les conditions étoient acceptées de part & d'autre, lorſqu'on apperçut du côté de Mycone, une flamme qui s'élevoit dans les airs. C'étoit une forêt où le feu venoit de prendre par haſard. On crut dans le camp & dans la place que c'étoit le ſignal de la flotte des Perſes qui venoit au ſecours de l'île. Dans cette perſuaſion, les aſſiégés manquèrent effrontément à leur parole, & Miltiade ſe retira. Ce grand homme expia par une dure priſon le mauvais ſuccès de cette entrepriſe ; mais, les Pariens furent punis avec plus de ſévérité : leur parjure fut éterniſé par un proverbe.

Lors de l'expédition de Xerxès, ils trahirent les Grecs en reſtant dans l'alliance des Perſes ; ils trahirent les Perſes en

* 11 lieues 850 toiſes.

ſe

ſe tenant dans l'inaction. Leur flotte, oiſive dans le port de Cythnos, attendoit l'iſſue du combat, pour ſe ranger du côté du vainqueur. Ils n'avoient pas prévu que ne pas contribuer à ſa victoire, c'étoit s'expoſer à ſa vengeance, & qu'une petite république, preſſée entre deux grandes puiſſances qui veulent étendre leurs limites aux dépens l'une de l'autre, n'a ſouvent pour toute reſſource, que de ſuivre le torrent, & de courir à la gloire en pleurant ſur ſa liberté. Les Pariens ne tardèrent pas à l'éprouver. Ils repouſsèrent d'abord, à force de contributions, les vainqueurs de Salamine, mais ils tombèrent enfin ſous leur joug, preſque ſans réſiſtance.

Les Graces ont des autels à Paros. Un jour que Minos roi de Crète ſacrifioit à ces divinités, on vint lui annoncer que ſon fils Androgée avoit été tué dans l'Attique. Il acheva la cérémonie, en jetant au loin une couronne de laurier qui lui ceignoit le front; &, d'une voix qu'étouffoient les ſanglots, il impoſa ſilence au joueur de flûte. Les prêtres ont conſervé le ſouvenir d'une douleur ſi légitime; &, quand on leur demande pourquoi ils ont banni de leurs ſacrifices l'uſage des couronnes & des inſtrumens de muſique, ils répondent: C'eſt dans une pareille circonſtance, c'eſt auprès de cet autel, que le plus heureux des pères apprit la mort d'un fils qu'il aimoit tendrement, & devint le plus malheureux des hommes.

Pluſieurs villes ſe glorifient d'avoir donné le jour à Homère; aucune ne diſpute à Paros l'honneur ou la honte d'avoir produit Archiloque. Ce poëte, qui vivoit il y a environ 350 ans, étoit d'une famille diſtinguée. La Pythie prédit ſa naiſſance, & la gloire dont il devoit ſe couvrir un jour. Préparés par cet oracle, les Grecs admirèrent dans ſes écrits la force des expreſſions & la nobleſſe des idées; ils le virent montrer, juſque dans ſes écarts, la mâle vigueur de ſon génie, étendre les limites de l'art, introduire de nouvelles cadences dans les vers, & de nouvelles beautés dans la muſique. Archiloque a fait pour la poëſie lyrique, ce qu'Homère avoit fait pour la poëſie épique. Tous deux ont eu cela de commun, que, dans leur genre, ils ont ſervi de modèles; que leurs ouvrages ſont récités dans les aſſemblées générales de la Grèce; que leur naiſſance eſt célébrée en commun par des fêtes particulières. Cependant, en aſſociant leurs noms, la reconnoiſſance publique n'a pas voulu confondre leurs rangs: elle n'accorde que le ſecond au poëte de Paros; mais, c'eſt obtenir le premier, que de n'avoir qu'Homère au-deſſus de ſoi.

Du côté des mœurs & de la conduite, Archiloque devroit être rejetté dans la plus vile claſſe des hommes. Jamais des talens plus ſublimes ne furent unis à un caractère plus atroce

&

& plus dépravé : il ſouilloit ſes écrits d'expreſſions licentieuſes & de peintures laſcives ; il y répandoit avec profuſion le fiel dont ſon ame ſe plaiſoit à ſe nourrir. Ses amis, ſes ennemis, les objets infortunés de ſes amours, tout ſuccomboit ſous les traits ſanglans de ſes ſatires, &, ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt de lui que nous tenons ces faits odieux ; c'eſt lui qui, en traçant l'hiſtoire de ſa vie, eut le courage d'en contempler à loiſir toutes les horreurs, & l'inſolence de les expoſer aux yeux de l'univers.

Les charmes naiſſans de Néobule, fille de Lycambe, avoient fait une vive impreſſion ſur ſon cœur. Des promeſſes mutuelles ſembloient aſſurer ſon bonheur & la concluſion de ſon hymen, lorſque des motifs d'intérêt lui firent préférer un rival. Auſſitôt le poëte, plus irrité qu'affligé, agita les ſerpens que les Furies avoient mis entre ſes mains, & couvrit de tant d'opprobes Néobule & ſes parens, qu'il les obligea tous à terminer par une mort violente, des jours qu'il avoit cruellement empoiſonnés.

Arraché par l'indigence du ſein de ſa patrie, il ſe rendit à Thaſos avec une colonie de Pariens. Sa fureur y trouva de nouveaux alimens, & la haine publique ſe déchaîna contre lui. L'occaſion de la détourner ſe préſenta bientôt. Ceux de Thaſos étoient en guerre avec les nations voiſines. Il ſuivit l'armée, vit l'ennemi, prit la fuite, & jeta ſon bouclier. Ce dernier trait eſt le comble de l'infamie pour un Grec ; mais, l'infamie ne flétrit que les ames qui ne méritent pas de l'éprouver. Archiloque fit hautement l'aveu de ſa lâcheté. „ J'ai abandonné mon bouclier, s'écrie-t-il dans un de ſes „ ouvrages ; mais, j'en trouverai un autre, & j'ai ſauvé ma „ vie. „

C'eſt ainſi qu'il bravoit les reproches du public, parce que ſon cœur ne lui en faiſoit point ; c'eſt ainſi qu'après avoir inſulté aux lois de l'honneur, il oſa ſe rendre à Lacédémone. Que pouvoit-il attendre d'un peuple qui ne ſéparoit jamais ſon admiration de ſon eſtime ? Les Spartiates frémirent de le voir dans l'enceinte de leurs murailles ; ils l'en bannirent à l'inſtant, & proſcrivirent ſes écrits dans toutes les terres de la république.

L'aſſemblée des jeux Olympiques le conſola de cet affront. Il y récita en l'honneur d'Hercule, cet hymne fameux qu'on y chante encore toutes les fois qu'on célèbre la gloire des vainqueurs. Les peuples lui prodiguèrent leurs applaudiſſemens, & les juges, en lui décernant une couronne, dûrent lui faire ſentir que jamais la poëſie n'a plus de droits ſur nos cœurs, que lorſqu'elle nous éclaire ſur nos devoirs.

Archiloque

Archiloque fut tué par Callondas de Naxos, qu'il pourſuivoit depuis long-temps. La Pythie regarda ſa mort comme une inſulte faite à la poëſie. „ Sortez du temple, dit-elle au „ meurtrier, vous qui avez porté vos mains ſur le favori des „ Muſes. „ Callondas remontra qu'il s'étoit contenu dans les bornes d'une défenſe légitime ; &, quoique fléchie par ſes prières, la Pythie le força d'appaiſer par des libations les mânes irrités d'Archiloque. Telle fut la fin d'un homme qui, par ſes talens, ſes vices, & ſon impudence, étoit devenu un objet d'admiration, de mépris & de terreur.

Moins célèbres, mais plus eſtimables que ce poëte, Polignote, Arcéſilas & Nicanor de Paros, hâtèrent les progrès de la peinture en cauſtique. Un autre artiſte, né dans cette île, s'eſt fait une réputation par un mérite emprunté. C'eſt Agoracrite, que Phidias prit pour ſon élève, & qu'il voulut en vain élever au rang de ſes rivaux. Il lui cédoit une partie de ſa gloire ; il traçoit ſur ſes propres ouvrages, le nom de ſon jeune diſciple, ſans s'appercevoir que l'élégance du ciſeau dévoiloit l'impoſture, & trahiſſoit l'amitié.

Mais, au défaut de modèles, Paros fournit aux artiſtes des ſecours inépuiſables. Toute la terre eſt couverte de monumens ébauchés dans les carrières du mont Marpeſſe. Dans ces ſouterreins, éclairés de foibles lumières, un peuple d'eſclaves arrache avec douleur ces blocs énormes qui brillent dans les plus ſuperbes édifices de la Grèce, & juſque ſur la façade du labyrinthe en Egypte. Pluſieurs temples ſont revêtus de ce marbre, parce que ſa couleur, dit-on, eſt agréable aux immortels. Il fut un temps où les ſculpteurs n'en employoient pas d'autre : aujourd'hui même ils le recherchent avec ſoin, quoiqu'il ne réponde pas toujours à leurs eſpérances ; car les groſſes parties criſtallines dont eſt formé ſon tiſſu, égarent l'œil par des reflets trompeurs, & volent en éclats ſous le ciſeau. Mais ce défaut eſt racheté par des qualités excellentes, & ſur-tout par une blancheur extrême, à laquelle les poëtes font des alluſions fréquentes, & quelquefois relatives au caractère de leur poëſie. „ J'éleverai „ un monument plus brillant que le marbre de Paros, dit „ Pindare en parlant d'une de ſes odes. „ „ O le plus „ habile des peintres ! s'écrioit Anacréon, emprunte pour „ repréſenter celle que j'adore, les couleurs de la roſe, du lait „ & du marbre de Paros. „

Naxos n'eſt ſéparée de l'île précédente que par un canal très étroit. Aucune des Cyclades ne peut l'égaler pour la grandeur ; elle le diſputeroit à la Sicile pour la fertilité. Cependant ſa beauté ſe dérobe aux premiers regards du voyageur

geur attiré ſur ſes bords: il n'y voit que des montagnes inacceſſibles & déſertes ; mais, ces montagnes ſont des barrières que la nature oppoſe à la fureur des vents, & qui défendent les plaines & les vallées qu'elle couvre de ſes tréſors. C'eſt là qu'elle étale toute ſa magnificence ; que des ſources intariſſables d'une onde vive & pure ſe reproduiſent ſous mille formes différentes, & que les troupeaux s'égarent dans l'épaiſſeur des prairies. Là, non loin des bords charmans du Biblinus, mûriſſent en paix, & ces figues excellentes que Bacchus fit connoître aux habitans de l'île, & ces vins célèbres qu'on préfère à preſque tous les autres vins. Les grenadiers, les amandiers & les oliviers, multiplient ſans peine dans ces campagnes couvertes tous les ans de moiſſons abondantes ; des eſclaves, toujours occupés, ne ceſſent de ramaſſer ces tréſors, & des vaiſſeaux ſans nombre de les tranſporter en des pays éloignés.

Malgré cette opulence, les habitans ſont braves, généreux, ſouverainement jaloux de leur liberté. Il y a deux ſiècles que leur république, parvenue au plus haut période de ſa grandeur, pouvoit mettre 8000 hommes ſur pié. Elle eut la gloire de réſiſter aux Perſes avant que de leur être ſoumiſe, & de ſecouer leur joug dans l'inſtant même qu'ils alloient ſoumettre la Grèce entière. Ses forces de terre & de mer, jointes à celles des Grecs, ſe diſtinguèrent dans les batailles de Salamine & de Platée ; mais, elles avertirent en même temps les Athéniens de ne pas laiſſer croître une puiſſance déjà capable de leur rendre de ſi grands ſervices. Auſſi, lorſqu'au mépris des traités, Athènes réſolut d'aſſujettir ſes anciens alliés, elle porta ſes premiers coups ſur le peuple de Naxos, & ne lui laiſſa que la paiſible poſſeſſion de ſes fêtes & de ſes jeux.

Bacchus y préſide ; Bacchus protège Naxos, & tout y préſente l'image du bienfait & de la reconnoiſſance. Les habitans s'empreſſent de montrer aux étrangers l'endroit où les nymphes prirent ſoin de l'élever. Ils racontent les merveilles qu'il opère en leur faveur. C'eſt de lui que viennent les richeſſes dont ils jouiſſent ; c'eſt pour lui ſeul que leurs temples & leurs autels fument jour & nuit. Ici leurs hommages s'adreſſent au dieu qui leur apprit à cultiver le figuier ; là c'eſt au dieu qui remplit leurs vignes d'un nectar dérobé aux cieux. Ils l'adorent ſous pluſieurs titres pour multiplier des devoirs qu'ils chériſſent.

Aux environs de Paros, on trouve Sériphe, Siphnos & Mélos. Pour avoir une idée de la première de ces îles, concevez pluſieurs montagnes eſcarpées, arides, & ne laiſſant,

pour

pour ainſi dire, dans leurs intervalles, que des gouffres profonds, où des hommes infortunés voient continuellement ſuſpendus ſur leurs têtes d'affreux rochers, monumens de la vengeance de Perſée ; car, ſuivant une tradition auſſi ridicule qu'alarmante pour ceux de Sériphe, ce fut ce héros qui, armé de la tête de Méduſe, changea autrefois leurs ancêtres en ces objets effrayans.

Concevez à une légère diſtance de là, & ſous un ciel toujours ſerein, des campagnes émaillées de fleurs & toujours couvertes de fruits, un ſéjour enchanté, où l'air le plus pur prolonge la vie des hommes au-delà des bornes ordinaires : c'eſt une foible image des beautés que préſente Siphnos. Ses habitans étoient autrefois les plus riches de nos inſulaires. La terre, dont ils avoient ouvert les entrailles, leur fourniſſoit tous les ans un immenſe tribut en or & en argent. Ils en conſacroient la dixième partie à l'Apollon de Delphes, & leurs offrandes formoient un des plus riches tréſors de ce temple. Ils ont vu depuis la mer en fureur combler ces mines dangereuſes, & il ne leur reſte de leur ancienne opulence que des regrets & des vices.

L'île de Mélos eſt une des plus fertiles de la mer Egée. Le ſoufre & d'autres minéraux cachés dans le ſein de la terre, y entretiennent une chaleur active, & donnent un goût exquis à toutes ſes productions.

Le peuple qui l'habite étoit libre depuis pluſieurs ſiècles, lorſque, dans la guerre du Péloponèſe, les Athéniens voulurent l'aſſervir, & le faire renoncer à la neutralité qu'il obſervoit entre eux & les Lacédémoniens, dont il tiroit ſon origine. Irrités de ſes refus, ils l'attaquèrent à pluſieurs repriſes, furent ſouvent repouſſés, & tombèrent enfin ſur lui avec toutes les forces de la république. L'île fut ſoumiſe, mais la honte fut pour les vainqueurs. Ils avoient commencé la guerre par une injuſtice, ils la finirent par un trait de barbarie. Les vaincus furent tranſportés dans l'Attique : on fit mourir, de l'avis d'Alcibiade, tous ceux qui étoient en état de porter les armes ; les autres gémirent dans les fers, juſqu'à ce que l'armée de Lacédémone eut forcé les Athéniens à les renvoyer à Mélos.

Un philoſophe né dans cette île, témoin des maux dont elle étoit affligée, crut que les malheureux n'ayant plus d'eſpoir du côté des hommes, n'avoient plus rien à ménager par rapport aux dieux. C'eſt Diagoras, à qui les Mantinéens doivent les lois & le bonheur dont ils jouiſſent. Son imagination ardente, après l'avoir jeté dans les écarts de la poëſie dithyrambique, le pénétra d'une crainte ſervile à l'égard des

dieux. Il chargeoit ſon culte d'une foule de pratiques religieuſes, & parcouroit la Grèce pour ſe faire initier dans tous les myſtères. Mais ſa philoſophie, qui le raſſuroit contre les déſordres de l'univers, ſuccomba ſous une injuſtice dont il fut la victime. Un de ſes amis refuſa de lui rendre un dépôt, & appuya ſon refus d'un ſerment prononcé à la face des autels. Le ſilence des dieux ſur un tel parjure, ainſi que ſur les cruautés exercées par les Athéniens dans l'île de Mélos, étonna le philoſophe, & le précipita du fanatiſme de la ſuperſtition dans celui de l'athéiſme. Il ſouleva les prêtres, en divulguant dans ſes diſcours & dans ſes écrits, les ſecrets des myſtères; le peuple, en briſant les effigies des dieux *; la Grèce entière, en niant ouvertement leur exiſtence. Un cri général s'éleva contre lui; ſon nom devint une injure. Les magiſtrats d'Athènes le citèrent à leur tribunal, & le pourſuivirent de ville en ville: on promit un talent à ceux qui apporteroient ſa tête, deux talens à ceux qui le livreroient en vie; &, pour perpétuer le ſouvenir de ce décret, on le grava ſur une colonne de bronze. Diagoras ne trouvant plus d'aſyle dans la Grèce, s'embarqua, & périt dans un naufrage.

L'œil, en parcourant une prairie, n'apperçoit ni la plante dangereuſe qui mêle ſon venin parmi les fleurs, ni la fleur modeſte qui ſe cache ſous l'herbe. C'eſt ainſi qu'en décrivant les régions qui forment une couronne autour de Délos, je ne dois vous parler ni des écueils ſemés dans leurs intervalles, ni de pluſieurs petites îles dont l'éclat ne ſert qu'à parer le fond du tableau qui s'offre à vos regards.

La mer ſépare ces peuples, & le plaiſir les réunit; ils ont des fêtes qui leur ſont communes, & qui les raſſemblent, tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre: mais, elles diſparoiſſent, dès que nos ſolennités commencent. C'eſt ainſi que, ſuivant Homère, les dieux ſuſpendent leurs profondes délibérations, & ſe lèvent de leurs trônes, lorſqu'Apollon paroît au milieu d'eux. Les temples voiſins vont être déſerts; les divinités qu'on y adore permettent d'apporter à Délos l'encens qu'on leur deſtinoit. Des députations ſolennelles, connues ſous le nom de *théories*, ſont chargées de ce glorieux emploi; elles amènent avec elles des chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles. Ces chœurs ſont le triomphe de la beauté, & le principal ornement de nos fêtes. Il en vient des côtes de l'Aſie, des îles de la mer Egée, du continent de la Grèce, des régions les plus éloignées. Ils

* Un jour, dans une auberge, ne trouvant point d'autre bois, il mit une ſtatue d'Hercule au feu; & faiſant alluſion aux douze travaux de ce héros: il t'en reſte un treizième, s'écria-t-il; fais cuire mon dîner.

arrivent

arrivent au ſon des inſtrumens, à la voix des plaiſirs, avec tout l'appareil du goût & de la magnificence ; les vaiſſeaux qui les amènent ſont couverts de fleurs ; ceux qui les conduiſent, en couronnent leur front ; & leur joie eſt d'autant plus expreſſive, qu'ils ſe font une religion d'oublier les chagrins & les ſoins qui pourroient la détruire ou l'altérer.

Dans le temps que Philoclès terminoit ſon récit, la ſcène changeoit à chaque inſtant, et s'embelliſſoit de plus en plus. Déjà étoient ſorties des ports de Mycone et de Rhénée les petites flottes qui conduiſoient les offrandes à Délos. D'autres flottes ſe faiſoient appercevoir dans le lointain. un nombre infini de bâtimens de toute eſpèce voloient ſur la ſurface de la mer ; ils brilloient de mille couleurs différentes. On les voyoit s'échapper des canaux qui ſéparent les îles, ſe croiſer, ſe pourſuivre et ſe réunir ; un vent frais ſe jouoit dans leurs voiles teintes en pourpre ; et, ſous leurs rames dorées, les flots ſe couvroient d'une écume que les rayons naiſſans du ſoleil pénétroient de leurs feux.

Plus bas, au pié de la montagne, une multitude immenſe inondoit la plaine. Ses rangs preſſés ondoyoient & ſe replioient ſur eux-mêmes, comme une moiſſon que les vents agitent ? &, des tranſports qui l'animoient, il ſe formoit un bruit vague & confus qui ſurnageoit, pour ainſi dire, ſur ce vaſte corps.

Notre ame, fortement émue de ce ſpectacle, ne pouvoit s'en raſſaſier, lorſque des tourbillons de fumée couvrirent le faîte du temple, & s'élevèrent dans les airs. La fête commence, nous dit Philoclès, l'encens brûle ſur l'autel. Auſſitôt dans la ville, dans la campagne, ſur le rivage, tout s'écria : La fête commence, allons au temple.

Nous y trouvâmes les filles de Délos couronnées de fleurs, vêtues de robes éclatantes, & parées de tous les attraits de la jeuneſſe & de la beauté. Iſmène à leur tête exécuta le ballet des malheurs de Latone, & nous fit voir ce qu'elle nous avoit fait entendre le jour d'auparavant.

Ses compagnes accordoient à ſes pas les ſons de leurs voix & de leurs lyres : mais on étoit inſenſible à leurs accords ; elles-mêmes les ſuſpendoient pour admirer Iſmène.

Quelquefois elle ſe déroboit à la colère de Junon, & alors elle ne faiſoit qu'effleurer la terre ; d'autres fois elle reſtoit immobile, & ſon repos peignoit encore mieux le trouble de ſon ame.

Théagène, déguiſé ſous les traits de Mars, devoit, par ſes menaces, écarter Latone des bords du Pénée : mais quand il vit Iſmène à ſes piés, lui tendre des mains ſuppliantes, il

n'eut que la force de détourner ſes yeux ; & Iſmène, frappée de cette apparence de rigueur, s'évanouit entre les bras de ſes ſuivantes.

Tous les aſſiſtans furent attendris, mais l'ordre des cérémonies ne fut point interrompu : à l'inſtant même on entendit un chœur de jeunes garçons, qu'on eût pris pour les enfans de l'Aurore : ils en avoient la fraîcheur & l'éclat. Pendant qu'ils chantoient un hymne en l'honneur de Diane, les filles de Délos exécutèrent des danſes vives & légères : les ſons qui régloient leurs pas rempliſſoient leur ame d'une douce ivreſſe ; elles tenoient des guirlandes de fleurs, & les attachoient d'une main tremblante à une ancienne ſtatue de Vénus, qu'Ariadne avoit apportée de Crète, & que Théſée conſacra dans ce temple.

D'autres concerts vinrent frapper nos oreilles. C'étoient les théories des îles de Rhénée & de Mycone. Elles attendoient ſous le portique le moment où l'on pourroit les introduire dans le lieu ſaint. Nous les vîmes, & nous crûmes voir les Heures & les Saiſons à la porte du palais du Soleil.

Nous vîmes déſcendre ſur le rivage les théories de Céos et d'Andros. On eût dit à leur aſpect, que les Graces et les Amours venoient établir leur empire dans une des îles fortunées.

De tous côtés arrivoient des députations ſolennelles, qui faiſoient retentir les airs de cantiques ſacrés. Elles régloient, ſur le rivage même, l'ordre de leur marche, et s'avançoient lentement vers le temple, aux acclamations du peuple qui bouillonnoit autour d'elles. Avec leurs hommages, elles préſentoient au Dieu les prémices des fruits de la terre. Ces cérémonies, comme toutes celles qui ſe pratiquent à Délos, étoient accompagnées de danſes, de chants et de ſymphonies. Au ſortir du temple, les théories étoient conduites dans des maiſons entretenues aux dépens des villes dont elles apportoient les offrandes.

Les poëtes les plus diſtingués de notre temps avoient compoſé des hymnes pour la fête ; mais leurs ſuccès n'effaçoient pas la gloire des grands hommes qui l'avoient célébrée avant eux. On croyoit être en préſence de leurs génies. Ici on entendoit les chants harmonieux de cet Olen de Lycie, un des premiers qui aient conſacré la poëſie au culte des dieux. Là on étoit frappé des ſons touchans de Simonide. Plus loin c'étoient les accords ſéduiſans de Bacchylide, ou les tranſports fougueux de Pindare ; et, au milieu de ces ſublimes accens, la voix d'Homère éclatoit et ſe faiſoit écouter avec reſpect.

Cependant on appercevoit dans l'éloignement la théorie des

Athéniens.

Athéniens. Tels que les filles de Nérée, lorſqu'elles ſuivent ſur les flots le char de la ſouveraine des mers ; une foule de bâtimens légers ſe jouoient autour de la galère ſacrée. Leurs voiles plus éclatants que la neige, brilloient comme les cygnes qui agitent leurs ailes ſur les eaux du Caïſtre & du Méandre. A cet aſpect, des vieillards qui s'étoient traînés ſur le rivage, regrettoient le temps de leur plus tendre enfance, ce temps où Nicias, général des Athéniens, fut chargé du ſoin de la théorie. Il ne l'amena point à Délos, nous diſoient-ils ; il la conduiſit ſecrètement dans l'île de Rhénée, qui s'offre à vos regards. Toute la nuit fut employée à conſtruire ſur ce canal un pont dont les matériaux, préparés de longue main, & enrichis de dorure & de couleurs, n'avoient beſoin que d'être réunis. Il avoit près de 4 ſtades de longueur* : on le couvrit de tapis ſuperbes, on le para de guirlandes ; &, le jour ſuivant, au lever de l'aurore, la théorie traverſa la mer ; mais ce ne fut pas comme l'armée de Xerxès, pour détruire les Nations ; elle leur amenoit les plaiſirs : & pour leur en faire goûter les prémices, elle reſta long-temps ſuſpendue ſur les flots, chantant des cantiques, & frappant tous les yeux d'un ſpectacle que le ſoleil n'éclairera point une ſeconde fois.

La députation que nous vîmes arriver, étoit preſque toute choiſie parmi les plus anciennes familles de la république. Elle étoit compoſée de pluſieurs citoyens qui prenoient le titre de Théores† ; de deux chœurs de garçons & de filles, pour chanter les hymnes & danſer les ballets ; de quelques magiſtrats, chargés de recueillir les tributs, & de veiller aux beſoins de la théorie, & de dix inſpecteurs tirés au ſort, qui devoient préſider aux ſacrifices ; car les Athéniens en ont uſurpé l'intendance, & c'eſt en vain que les prêtres & les magiſtrats de Délos réclament des droits qu'ils ne ſont pas en état de ſoutenir par la force.

Cette théorie parut avec tout l'éclat qu'on devoit attendre d'une ville où le luxe eſt pouſſé à l'excès. En ſe préſentant devant le Dieu, elle lui offrit une couronne d'or de la valeur de 1500 drachmes,‡ et bientôt on entendit les mugiſſemens de 100 bœufs, qui tomboient ſous les couteaux des prêtres. Ce ſacrifice fut ſuivi d'un ballet, où les jeunes Athéniens repréſentèrent les courſes et les mouvemens de l'île de Délos, pendant qu'elle rouloit au gré des vents ſur les plaines de la mer. A peine fut-il fini, que les jeunes Déliens ſe mêlèrent avec eux, pour figurer les ſinuoſités du labyrinthe de Crète,

* Environ 378 toiſes. † Théore, ambaſſadeur ſacré, & chargé d'offrir des ſacrifices au nom d'une ville. ‡ 1350 livres.

à l'exemple de Théſée, qui, après ſa victoire ſur le Minotaure, avoit exécuté cette danſe auprès de l'autel. Ceux qui s'étoient le plus diſtingués reçurent pour récompenſe de riches trépiés, qu'ils conſacrèrent au Dieu ; & leur nom fut proclamé par deux hérauts, venus à la ſuite de la théorie.

Il en coûte plus de quatre talens à la république pour les prix diſtribués aux vainqueurs, pour les préſens & les ſacrifices offerts au Dieu, pour le tranſport & l'entretien de la théorie. Le temple poſsède, ſoit dans les îles de Rhénée & de Délos, ſoit dans le continent de la Grèce, des bois, des maiſons, des fabriques de cuivre, & des bains, qui lui ont été légués par la piété des peuples. C'eſt la première ſource de ſes richeſſes ; la ſeconde eſt l'intérêt des ſommes qui proviennent de ces différentes poſſeſſions, et qui, après s'être accumulées dans le tréſor de l'Artémiſium,* ſont placées ou ſur les particuliers, ou ſur les villes voiſines. Ces deux objets principaux, joints aux amendes pour crime d'impiété, toujours appliquées au temple, forment, au bout de quatre ans, un fonds d'environ 20 talens,† que les trois Amphyctions ou tréſoriers nommés par le Sénat d'Athènes, ſont chargés de recueillir, et ſur lequel ils prélèvent en partie la dépenſe de la théorie.‡

Quand elle eut achevé les cérémonies qui l'attiroient au pié des autels, nous fûmes conduits à un repas que le Sénat de Délos donnoit aux citoyens de cette île. Ils étoient confuſément aſſis ſur les bords de l'Inopus, et ſous des arbres qui formoient des berceaux. Toutes les ames, avidement attachées au plaiſir, cherchoient à s'échapper par mille expreſſions différentes, et nous communiquoient le ſentiment qui les rendoit heureuſes. Une joie pure, bruyante et univerſelle régnoit ſous ces feuillages épais ; et, lorſque le vin de Naxos

* Chapelle conſacrée à Diane. † Environ 108,000 livres.

‡ En 1736, M. le Comte de Sandwich apporta d'Athènes à Londres, un marbre ſur lequel eſt gravée une longue inſcription. Elle contient l'état des ſommes qui ſe trouvoient dues au temple de Délos, ſoit par des particuliers, ſoit par des villes entières. On y ſpécifie les ſommes qui ont été acquittées, & celles qui ne l'ont pas été. On y marque auſſi les frais de la Théorie, ou députation des Athéniens ; ſavoir, pour la couronne d'or qui fut préſentée au Dieu, la main-d'œuvre compriſe, 1500 drachmes (1350 liv.) ; pour les trépiés donnés aux vainqueurs, la main-d'œuvre également compriſe, 1000 drachmes (900l.) ; pour les Archithéores, un talent (5400 liv.) ; pour le capitaine de la galère qui avoit tranſporté la Théorie, 7000 drachmes (6300 liv.) ; pour l'achat de 109 bœufs deſtinés aux ſacrifices, 8415 drachmes (7573 livres 10 ſols), &c. &c. Cette inſcription, éclaircie par M. Taylor & par le pére Corſini, eſt de l'an avant Jéſus-Chriſt 373 ou 372, & n'eſt antérieure que d'environ 32 ans au voyage du jeune Anacharſis à Délos.

y pé-

y pétilloit dans les coupes, tout célébroit à grands cris le nom de Nicias, qui le premier avoit aſſemblé le peuple dans ces lieux charmans, et aſſigné des fonds pour éterniſer un pareil bienfait.

Le reſte de la journée fut deſtiné à des ſpectacles d'un autre genre. Des voix admirables ſe diſputèrent le prix de la muſique ; et des bras armés du ceſte, celui de la lutte. Le pugilat, le ſaut et la courſe à pié, fixèrent ſucceſſivement notre attention. On avoit tracé vers l'extrémité méridionale de l'île, un ſtade autour duquel étoient rangés les députés d'Athènes, le Sénat de Délos, et toutes les théories parées de leurs vêtemens ſuperbes. Cette jeuneſſe brillante étoit la plus fidèle image des dieux réunis dans l'Olympe. Des courſiers fougueux, conduits par Théagène et ſes rivaux, s'élancèrent dans la lice, la parcoururent pluſieurs fois, et balancèrent long-temps la victoire ; mais, ſemblable au dieu, qui, après avoir dégagé ſon char du ſein des nuages, le précipite tout-à-coup à l'occident, Théagène ſortit comme un éclair du milieu de ſes rivaux, et parvint au bout de la carrière dans l'inſtant que le ſoleil finiſſoit la ſienne. Il fut couronné aux yeux d'un monde de ſpectateurs accourus ſur les hauteurs voiſines, aux yeux de preſque toutes les beautés de la Grèce, aux yeux d'Iſmène, dont les regards le flattoient plus que ceux des hommes et des dieux.

On célébra le jour ſuivant la naiſſance d'Apollon.* Parmi les ballets qu'on exécuta, nous vîmes des nautoniers danſer autour d'un autel, et le frapper à grands coups de fouets. Après cette cérémonie bizarre, dont nous ne pûmes pénétrer le ſens myſtérieux, ils voulurent figurer les jeux innocens qui amuſoient le Dieu dans ſa plus tendre enfance. Il falloit, en danſant les mains liées derrière le dos, mordre l'écorce d'un olivier que la religion a conſacré. Leurs chûtes fréquentes et leurs pas irréguliers excitoient parmi les ſpectateurs, les tranſports éclatans d'une joie qui paroiſſoit indécente, mais dont ils diſoient que la majeſté des cérémonies ſaintes n'étoit point bleſſée. En effet les Grecs ſont perſuadés qu'on ne ſauroit trop bannir du culte que l'on rend aux dieux, la triſteſſe et les pleurs ; et de-là vient que dans certains endroits, il eſt permis aux hommes et aux femmes de s'attaquer en préſence des autels, par des traits de plaiſanterie, dont rien ne corrige la licence et la groſſièreté.

Ces nautoniers étoient du nombre de ces marchands étrangers, que la ſituation de l'île, les franchiſes dont elle jouit, l'attention vigilante des Athéniens, et la célébrité des fêtes

* Le 7 du mois de thargélion, qui répondoit au 9e. jour du mois de mai.

attirent en foule à Délos. Ils y venoient échanger leurs richeſſes particulières avec le blé, le vin et les denrées des îles voiſines : ils les échangeoient avec ces tuniques de lin teintes en rouge, qu'on fabrique dans l'île d'Amorgos ; avec les riches étoffes de pourpre qui ſe font dans celle de Cos ; avec l'alun ſi renommé de Mélos ; avec le cuivre précieux que, depuis un temps immémorial, on tire des mines de Délos, & que l'art induſtrieux convertit en vaſes élégans. L'île étoit devenue comme l'entrepôt des tréſors des nations ; &, tout près de l'endroit où ils étoient accumulés, les habitans de Délos, obligés par une loi expreſſe de fournir de l'eau à toute la multitude, étaloient ſur de longues tables des gâteaux & des mets préparés à la hâte.*

J'étudiois avec plaiſir les diverſes paſſions que l'opulence & le beſoin produiſoient dans des lieux ſi voiſins, & je ne croyois pas que, pour un eſprit attentif, il y eût de petits objets dans la nature. Les Déliens ont trouvé les premiers le ſecret d'engraiſſer la volaille ; ils tirent de leur induſtrie un profit aſſez conſidérable. J'en vis quelques uns qui, élevés ſur des tréteaux, & montrant au peuple des œufs qu'ils tenoient dans leurs mains, diſtinguoient à leur forme les poules qui les avoient mis au jour. J'avois à peine levé les yeux ſur cette ſcène ſingulière, que je me ſentis fortement ſecoué par un bras vigoureux ; c'étoit un ſophiſte d'Athènes, avec qui j'avois eu quelques liaiſons. Eh quoi, me dit-il, Anacharſis, ces objets ſont-ils dignes d'un philoſophe ? viens : de plus nobles ſoins, de plus hautes ſpéculations, doivent remplir les momens de ta vie. Il me conduiſit ſur une éminence, où d'autres ſophiſtes agitoient en fureur les queſtions ſubtiles de l'école de Mégare. Le fougueux Eubulide de Milet étoit à leur tête, & venoit de leur lancer cet argument : „ Ce qui „ eſt à Mégare n'eſt point à Athènes ; or, il y a des hommes „ à Mégare ; il n'y a donc pas d'hommes à Athènes. „ Tandis que ceux qui l'écoutoient, ſe fatiguoient vainement à réſoudre cette difficulté, des cris ſoudains nous annoncèrent l'arrivée de la théorie des Téniens, qui, outre ſes offrandes particulières, apportoit encore celles des Hyperboréens.

Ce dernier peuple habite vers le nord de la Grèce ; il honore ſpécialement Apollon, & l'on voit encore à Délos le tombeau de deux de ſes prêtreſſes qui s'y rendirent autrefois, pour ajouter de nouveaux rites au culte de ce Dieu. On y conſerve auſſi, dans un édifice conſacré à Diane, les cendres

* Il paroît par Athénée, que pendant les fêtes de Délos, on étaloit dans le marché, de l'agneau, du porc, des poiſſons & des gâteaux où l'on avoit mêlé du cumin, eſpèce de graine reſſemblante à celle du fenouil.

des

des derniers Théores que les Hyperboréens avoient envoyés dans cette île : ils y périrent malheureuſement ; &, depuis cet évènement, ce peuple ſe contente d'y faire parvenir par des voies étrangères, les prémices de ſes moiſſons. Une tribu voiſine des Scythes les reçoit de ſes mains, & les tranſmet à d'autres nations qui les portent ſur les bords de la mer Adriatique ; de-là elles déſcendent en Epire, traverſent la Grèce ; arrivent dans l'Eubée, & ſont conduites à Ténos.

A l'aſpect de ces offrandes ſacrées on s'entretenoit des merveilles qu'on raconte du pays des Hyperboréens. C'eſt là que règnent ſans ceſſe le printemps, la jeuneſſe & la ſanté ; c'eſt là que, pendant des ſiècles entiers, on coule des jours ſereins dans les fêtes & les plaiſirs. Mais cette heureuſe région eſt ſituée à une des extrémités de la terre, comme le jardin des Heſpérides en occupe une autre extrémité ; &, c'eſt ainſi que les hommes n'ont jamais ſu placer le ſéjour du bonheur, que dans des lieux inacceſſibles.

Pendant que l'imagination des Grecs s'enflammoit au récit de ces fictions, j'obſervois cette foule de mâts qui s'élevoient dans le port de Délos. Les flottes des théores préſentoient leurs proues au rivage ; & ces proues, que l'art avoit décorées, offroient des attributs propres à chaque nation. Des Néréides caractériſoient celles des Phthiotes. On voyoit ſur la galère d'Athènes un char brillant que conduiſoit Pallas ; &, ſur les vaiſſeaux des Beotiens, la figure de Cadmus armée d'un ſerpent. Quelques unes de ces flottes mettoient à la voile ; mais, les beautés qu'elles remenoient dans leur patrie, étoient bientôt remplacées par des beautés nouvelles. Tels on voit dans le cours d'une nuit longue & tranquille, des aſtres ſe perdre à l'occident, tandis que d'autres aſtres ſe lèvent à l'orient pour repeupler les cieux.

Les fêtes durèrent pluſieurs jours ; on renouvela pluſieurs fois les courſes de chevaux : nous vîmes ſouvent du rivage les plongeurs ſi renommés de Délos, ſe précipiter dans la mer, s'établir dans ſes abymes ou ſe repoſer ſur ſa ſurface, retracer l'image des combats, & juſtifier, par leur adreſſe, la réputation qu'ils ſe ſont acquiſe.

Fin du Chapitre ſoixante-ſeizième.

CHAPITRE

CHAPITRE LXXVII.

Cérémonies du Mariage.

L'AMOUR préſidoit aux fêtes de Délos, & cette jeuneſſe nombreuſe qu'il avoit raſſemblée autour de lui, ne connoiſſoit plus d'autres lois que les ſiennes. Tantôt, de concert avec l'hymen, il couronnoit la conſtance des amans fidèles; tantôt il faiſoit naître le trouble & la langueur dans une ame juſqu'alors inſenſible; &, par ces triomphes multipliés, il ſe préparoit au plus glorieux de tous, à l'hymen d'Iſmène & de Théagène.

Témoin des cérémonies dont cette union fut accompagnée, je vais les rapporter, & décrire les pratiques que les lois, l'uſage & la ſuperſtition ont introduites, afin de pourvoir à la ſûreté & au bonheur du plus ſaint des engagemens; & s'il ſe gliſſe dans ce récit des détails frivoles en apparence, ils ſeront ennoblis par la ſimplicité des temps auxquels ils doivent leur origine.

Le ſilence & le calme commençoient à renaître à Délos. Les peuples s'écouloient comme un fleuve qui, après avoir couvert la campagne, ſe retire inſenſiblement dans ſon lit. Les habitans de l'île avoient prévenu le lever de l'aurore; ils s'étoient couronnés de fleurs, & offroient, ſans interruption, dans le temple & devant leurs maiſons, des ſacrifices, pour rendre les dieux favorables à l'hymen d'Iſmène. L'inſtant d'en former les liens étoit arrivé; nous étions aſſemblés dans la maiſon de Philoclès: la porte de l'appartement d'Iſmène s'ouvrit, & nous en vîmes ſortir les deux époux, ſuivis des auteurs de leur naiſſance, & d'un officier public, qui venoit de dreſſer l'acte de leur engagement. Les conditions en étoient ſimples: on n'avoit prévu aucune diſcuſſion d'intérêt entre les parens, aucune cauſe de divorce entre les parties contractantes: &, à l'égard de la dot, comme le ſang uniſſoit déjà Théagène à Philoclès, on s'étoit contenté de rappeler une loi de Solon, qui, pour perpétuer les biens dans les familles, avoit réglé que les filles uniques épouſeroient leurs plus proches parens.

Nous étions vêtus d'habits magnifiques, que nous avions reçus d'Iſmène. Celui de ſon époux étoit ſon ouvrage. Elle avoit pour parure un collier de pierres précieuſes, & une robe où l'or & la pourpre confondoient leurs couleurs. Ils avoient mis l'un & l'autre ſur leurs cheveux flottans, & parfumés d'eſſences, des couronnes de pavôts, de ſéſames & d'autres plantes

plantes consacrées à Vénus. Dans cet appareil, ils montèrent sur un char, & s'avancèrent vers le temple. Ismène avoit son époux à sa droite, & à sa gauche un ami de Théagène, qui devoit le suivre dans cette cérémonie. Les peuples empressés répandoient des fleurs & des parfums sur leur passage; ils s'écrioient: Ce ne sont point des mortels, c'est Apollon & Coronis; c'est Diane & Endymion; c'est Apollon & Diane. Ils cherchoient à nous rappeler des augures favorables, à prévenir les augures sinistres. L'un disoit: J'ai vu ce matin deux tourterelles planer long-temps ensemble dans les airs, & se reposer ensemble sur une branche de cet arbre. Un autre disoit: Ecartez la corneille solitaire; qu'elle aille gémir au loin sur la perte de sa fidelle compagne; rien ne seroit si funeste que son aspect.

Les deux époux furent reçus à la porte du temple par un prêtre qui leur présenta à chacun une branche de lierre, symbole des liens qui devoient les unir à jamais; il les mena ensuite à l'autel où tout étoit préparé pour le sacrifice d'une génisse qu'on devoit offrir à Diane, à la chaste Diane, qu'on tâchoit d'appaiser, ainsi que Minerve & les divinités qui n'ont jamais subi le joug de l'hymen. On imploroit aussi Jupiter & Junon, dont l'union & les amours seront éternelles; le ciel & la terre, dont le concours produit l'abondance & la fertilité; les Parques, parce qu'elles tiennent dans leurs mains la vie des mortels; les Graces, parce qu'elles embellissent les jours des heureux époux; Vénus enfin, à qui l'amour doit sa naissance, et les hommes leur bonheur.

Les prêtres, après avoir examiné les entrailles des victimes, déclarèrent que le ciel approuvoit cet hymen. Pour en achever les cérémonies, nous passâmes à l'Artémisium, et ce fut là que les deux époux déposèrent chacun une tresse de leurs cheveux, sur le tombeau des derniers Théores Hyperboréens. Celle de Théagène étoit roulée autour d'une poignée d'herbes: et celle d'Ismène autour d'un fuseau. Cet usage rappeloit les époux à la première institution du mariage, à ce temps où l'un devoit s'occuper par préférence des travaux de la campagne, et l'autre des soins domestiques.

Cependant Philoclès prit la main de Théagène, la mit dans celle d'Ismène, et proféra ces mots: „ Je vous accorde „ ma fille, afin que vous donniez à la république des ci- „ toyens légitimes. „ Les deux époux se jurèrent aussitôt une fidélité inviolable, et les auteurs de leurs jours, après avoir reçu leurs sermens, les ratifièrent par de nouveaux sacrifices.

Les voiles de la nuit commençoient à se déployer dans les airs,

airs, lorſque nous ſortîmes du temple pour nous rendre à la maiſon de Théagène. La marche, éclairée par des flambeaux ſans nombre, étoit accompagnée de chœurs de muſiciens et de danſeurs. La maiſon étoit entourée de guirlandes, et couverte de lumières.

Dès que les deux époux eurent touché le ſeuil de la porte, on plaça pour un inſtant une corbeille de fruits ſur leurs têtes : c'étoit le préſage de l'abondance dont ils devoient jouir. Nous entendîmes en même temps répéter de tous côtés le nom d'Hyménéus, de ce jeune homme d'Argos qui rendit autrefois à leur patrie des filles d'Athènes, que des corſaires avoient enlevées : il obtint pour prix de ſon zèle une de ces captives qu'il aimoit tendrement ; et depuis cette époque, les Grecs ne contractent point de mariage ſans rappeler ſa mémoire.

Ces acclamations nous ſuivirent dans la ſalle du feſtin, et continuèrent pendant le ſouper ; alors des poëtes s'étant gliſſés auprès de nous, récitèrent des épithalames.

Un jeune enfant, à demi-couvert de branches d'aubépine et de chêne, parut avec une corbeille de pains, et entonna un hymne qui commençoit ainſi : „ J'ai changé mon ancien état „ contre un état plus heureux. „ Les Athéniens chantent cet hymne dans une de leurs fêtes, deſtinée à célébrer l'inſtant où leurs ancêtres, nourris juſqu'alors de fruits ſauvages, jouirent en ſociété des préſens de Cérès ; ils le mêlent dans les cérémonies du mariage, pour montrer qu'après avoir quitté les forêts, les hommes jouirent des douceurs de l'amour. Des danſeuſes, vêtues de robes légères, et couronnées de myrte, entrèrent enſuite, et peignirent, par des mouvemens variés, les tranſports, les langueurs, et l'ivreſſe de la plus douce des paſſions.

Cette danſe finie, Leucippe alluma le flambeau nuptial, et conduiſit ſa fille à l'appartement qu'on lui avoit deſtiné. Pluſieurs ſymboles retracèrent aux yeux d'Iſmène, les devoirs qu'on attachoit autrefois à ſon nouvel état. Elle portoit un de ces vaſes de terre où l'on fait rôtir de l'orge ; une de ſes ſuivantes tenoit un crible, & ſur la porte étoit ſuſpendu un inſtrument propre à piler des grains. Les deux époux goûtèrent d'un fruit dont la douceur devoit être l'emblême de leur union.

Cependant, livrés aux tranſports d'une joie immodérée, nous pouſſions des cris tumultueux, & nous aſſiégions la porte défendue par un des fidèles amis de Théagène. Une foule de jeunes gens danſoient au ſon de pluſieurs inſtrumens. Ce bruit fut enfin interrompu par la théorie de Corinthe, qui

s'étoit

s'étoit chargée de chanter l'hyménée du ſoir. Après avoir félicité Théagène, elle ajoutoit.

„ Nous ſommes dans le printemps de notre âge: nous „ ſommes l'élite de ces filles de Corinthe, ſi renommées par „ leur beauté. O Iſmène! il n'en eſt aucune parmi nous, „ dont les attraits ne cèdent aux vôtres. Plus légère qu'un „ courſier de Theſſalie, élevée au deſſus de ſes compagnes „ comme un lis qui fait l'honneur d'un jardin, Iſmène eſt „ l'ornement de la Grèce. Tous les amours ſont dans ſes „ yeux; tous les arts reſpirent ſous ſes doigts. O fille! ô „ femme charmante! nous irons demain dans la prairie „ cueillir des fleurs pour en former une couronne. Nous la „ ſuſpendrons au plus beau des platanes voiſins. Sous ſon „ feuillage naiſſant, nous répandrons des parfums en votre „ honneur, & ſur ſon écorce nous graverons ces mots: „ *Offrez-moi votre encens, je ſuis l'arbre d'Iſmène.* Nous „ vous ſaluons, heureuſe épouſe, nous vous ſaluons, heureux „ époux: puiſſe Latone vous donner des fils qui vous reſ- „ ſemblent; Vénus vous embrâſer toujours de ſes flammes; „ Jupiter tranſmettre à vos derniers neveux la félicité qui „ vous entoure! Repoſez-vous dans le ſein des plaiſirs: ne „ reſpirez déſormais que l'amour le plus tendre. Nous re- „ viendrons au lever de l'aurore, & nous chanterons de nou- „ veau: O Hymen, Hyménée, Hymen! „

Le lendemain, à la première heure du jour, nous revînmes au même endroit, & les filles de Corinthe firent entendre l'hyménée ſuivant.

„ Nous vous célébrons dans nos chants, Vénus, ornement „ de l'Olympe, Amour, délices de la terre, & vous, Hymen, „ ſource de vie, nous vous célébrons dans nos chants, „ Amour, Hymen, Vénus. O Théagène! éveillez-vous, „ jetez les yeux ſur votre amante; jeune favori de Vénus, „ heureux & digne époux d'Iſmène, ô Théagène, éveillez- „ vous! jetez les yeux ſur votre épouſe; voyez l'éclat dont „ elle brille; voyez cette fraîcheur de vie dont tous ſes traits „ ſont embellis. La roſe eſt la reine des fleurs; Iſmène eſt „ la reine des belles. Déjà ſa paupière tremblante s'en- „ tr'ouvre aux rayons du ſoleil; heureux & digne époux „ d'Iſmène, ô Théagène! éveillez-vous. „

Ce jour, que les deux amans regardèrent comme le premier de leur vie, fut preſque tout employé de leur part à jouir du tendre intérêt que les habitans de l'île prenoient à leur hymen, & tous leurs amis furent autoriſés à leur offrir des préſens. Ils s'en firent eux-mêmes l'un à l'autre, & reçurent en commun, ceux de Philoclès, père de Théagène. On les

avoit

avoit apportés avec pompe. Un enfant, vêtu d'une robe blanche, ouvroit la marche, tenant une torche allumée ; venoit enſuite une jeune fille, ayant une corbeille ſur la tête : elle étoit ſuivie de pluſieurs domeſtiques qui portoient des vaſes d'albâtre, des boîtes à parfums, diverſes ſortes d'eſſences, des pâtes d'odeur, & tout ce que le goût de l'élégance & de la propreté a pu convertir en beſoins.

Sur le ſoir, Iſmène fut ramenée chez ſon père ; & moins pour ſe conformer à l'uſage, que pour exprimer ſes vrais ſentimens, elle lui témoigna le regret d'avoir quitté la maiſon paternelle ; le lendemain, elle fut rendue à ſon époux, & depuis ce moment, rien ne troubla plus leur félicité.

Fin du Chapitre ſoixante-dix-ſeptième.

CHAPITRE LXXVIII.

SUITE DU VOYAGE DE DÉLOS.

Sur le Bonheur.

PHILOCLÈS joignoit au cœur le plus ſenſible, un jugement exquis & des connoiſſances profondes. Dans ſa jeuneſſe il avoit fréquenté les plus célèbres philoſophes de la Grèce. Riche de leurs lumières, & encore plus de ſes réflexions, il s'étoit compoſé un ſyſtême de conduite qui répandoit la paix dans ſon ame & dans tout ce qui l'environnoit. Nous ne ceſſions d'étudier cet homme ſingulier, pour qui chaque inſtant de la vie étoit un inſtant de bonheur.

Un jour que nous errions dans l'île, nous trouvâmes cette inſcription ſur un petit temple de Latone : *Rien de ſi beau que la juſtice, de meilleur que la ſanté, de ſi doux que la poſſeſſion de ce qu'on aime.* Voilà, dis-je, ce qu'Ariſtote blâmoit un jour en notre préſence. Il penſoit que les qualifications énoncées dans cette maxime, ne doivent pas être ſéparées, & ne peuvent convenir qu'au bonheur. En effet, le bonheur eſt certainement ce qu'il y a de plus beau, de meilleur & de plus doux. Mais à quoi ſert de décrire ſes effets ? Il ſeroit plus important de remonter à ſa ſource. Elle eſt peu connue, répondit Philoclès : tous, pour y parvenir, choiſiſſent des ſentiers différens ; tous ſe partagent ſur la nature du ſouverain bien. Il conſiſte, tantôt dans la jouiſſance de tous les plaiſirs, tantôt dans l'exemption de toutes les peines. Les uns ont tâché d'en renfermer les caractères en de courtes formules :

les: telle eſt la ſentence que vous venez de lire ſur ce temple; telle eſt encore celle qu'on chante ſouvent à table, & qui fait dépendre le bonheur, de la ſanté, de la beauté, des richeſſes légitimement acquiſes, & de la jeuneſſe paſſée dans le ſein de l'amitié. D'autres, outre ces dons précieux, exigent la force du corps, le courage de l'eſprit, la juſtice, la prudence, la tempérance, la poſſeſſion enfin de tous les biens & de toutes les vertus *: mais, comme la plupart de ces avantages ne dépendent pas de nous, & que même en les réuniſſant, notre cœur pourroit n'être pas ſatisfait, il eſt viſible qu'ils ne conſtituent pas eſſentiellement l'eſpèce de félicité qui convient à chaque homme en particulier.

Et en quoi conſiſte-t-elle donc, s'écria l'un de nous avec impatience? & quel eſt le ſort des mortels, ſi, forcés de courir après le bonheur, ils ignorent la route qu'ils doivent choiſir? Hélas! reprit Philoclès, ils ſont bien à plaindre, ces mortels. Jetez les yeux autour de vous. Dans tous les lieux, dans tous les états, vous n'entendrez que des gémiſſemens & des cris; vous ne verrez que des hommes tourmentés par le beſoin d'être heureux, & par des paſſions qui les empêchent de l'être; inquiets dans les plaiſirs, ſans force contre la douleur; preſqu'également accablés par les privations & par la jouiſſance; murmurant ſans ceſſe contre leur deſtinée, & ne pouvant quitter une vie dont le poids leur eſt inſupportable.

Eſt-ce donc pour couvrir la terre de malheureux, que le genre humain a pris naiſſance? & les dieux ſe feroient-ils un jeu cruel de perſécuter des ames auſſi foibles que les nôtres? Je ne ſaurois me le perſuader; c'eſt contre nous ſeuls que nous devons diriger nos reproches. Interrogeons-nous ſur l'idée que nous avons du bonheur. Concevons-nous autre choſe qu'un état où les déſirs toujours renaiſſans, ſeroient toujours ſatisfaits; qui ſe diverſifieroit ſuivant la différence des caractères, & dont on pourroit prolonger la durée à ſon gré? Mais il faudroit changer l'ordre éternel de la nature, pour que cet état fût le partage d'un ſeul d'entre nous. Ainſi déſirer un bonheur inaltérable & ſans amertume, c'eſt déſirer ce qui ne peut pas exiſter, & qui, par cette raiſon-là même, enflamme le plus nos déſirs: car rien n'a plus d'attraits pour nous que de triompher des obſtacles qui ſont ou qui paroiſſent inſurmontables.

Des lois conſtantes, & dont la profondeur ſe dérobe à nos recherches, mêlent ſans interruption le bien avec le mal dans le ſyſtême général de la nature; & les êtres qui font partie

* Plutarque parle d'un Scopas de Theſſalie, qui faiſoit conſiſter le bonheur dans le ſuperflu.

de

de ce grand tout, ſi admirable dans ſon enſemble, ſi incompréhenſible & quelquefois ſi effrayant dans ſes détails, doivent ſe reſſentir de ce mélange, et éprouver de continuelles viciſſitudes. C'eſt à cette condition que la vie nous eſt donnée. Dès l'inſtant que nous la recevons, nous ſommes condamnés à rouler dans un cercle de biens et de maux, de plaiſirs et de douleurs. Si vous demandiez les raiſons d'un ſi funeſte partage, d'autres vous répondroient peut-être que les dieux nous devoient des biens et non pas des plaiſirs ; qu'ils ne nous accordent les ſeconds que pour nous forcer à recevoir les premiers ; et que, pour la plupart des mortels, la ſomme des biens ſeroit infiniment plus grande que celle des maux, s'ils avoient le bon eſprit de mettre dans la première claſſe, et les ſenſations agréables, et les momens exempts de troubles et de chagrins. Cette réflexion pourroit ſuſpendre quelquefois nos murmures, mais la cauſe en ſubſiſteroit toujours ; car enfin il y a de la douleur ſur la terre. Elle conſume les jours de la plupart des hommes ; et quand il n'y en auroit qu'un ſeul qui ſouffrît, et quand il auroit mérité de ſouffrir, et quand il ne ſouffriroit qu'un inſtant dans ſa vie, cet inſtant de douleur ſeroit le plus déſeſpérant des myſtères que la nature offre à nos yeux.

Que réſulte-t-il de ces réflexions ? Faudra-t-il nous précipiter en aveugles dans ce torrent qui entraîne & détruit inſenſiblement tous les êtres ; nous préſenter ſans réſiſtance, & comme des victimes de la fatalité, aux coups dont nous ſommes menacés ; renoncer enfin à cette eſpérance qui eſt le plus grand, & même le ſeul bien pour la plupart de nos ſemblables ? Non, ſans doute ; je veux que vous ſoyez heureux, mais autant qu'il vous eſt permis de l'être ; non de ce bonheur chimérique, dont l'eſpoir fait le malheur du genre humain, mais d'un bonheur aſſorti à notre condition, & d'autant plus ſolide que nous pouvons le rendre indépendant des évènemens & des hommes.

Le caractère en facilite quelquefois l'acquiſition, & on peut dire même que certaines ames ne ſont heureuſes, que parce qu'elles ſont nées heureuſes. Les autres ne peuvent combattre à-la-fois, et leur caractère, et les contrariétés du dehors, ſans une étude longue et ſuivie ; car, diſoit un ancien philoſophe : „ Les dieux nous vendent le bonheur au prix „ du travail. „ Mais cette étude n'exige pas plus d'efforts que les projets et les mouvemens qui nous agitent ſans ceſſe, et qui ne ſont que la recherche d'un bonheur imaginaire.

Après ces mots, Philoclès garda le ſilence : Il n'avoit, diſoit-il, ni aſſez de loiſir, ni aſſez de lumières, pour réduire

en

en ſyſtême les réflexions qu'il avoit faites ſur un ſujet ſi important. Daignez du moins, dit Philotas, nous communiquer, ſans liaiſon & ſans ſuite, celles qui vous viendront par haſard dans l'eſprit. Daignez nous apprendre comment vous êtes parvenu à cet état paiſible, que vous n'avez pu acquérir qu'après une longue ſuite d'eſſais & d'erreurs.

O Philoclès, s'écria le jeune Lyſis, les zéphyrs ſemblent ſe jouer dans ce platane; l'air ſe pénètre du parfum des fleurs qui s'empreſſent d'éclore; ces vignes commencent à entrelacer leurs rameaux autour de ces myrtes qu'elles ne quitteront plus; ces troupeaux qui bondiſſent dans la prairie, ces oiſeaux qui chantent leurs amours, le ſon des inſtrumens qui retentiſſent dans la vallée; tout ce que je vois, tout ce que j'entends, me ravit & me tranſporte. Ah! Philoclès, nous ſommes faits pour le bonheur; je le ſens aux émotions douces & profondes que j'éprouve: ſi vous connoiſſez l'art de les perpétuer, c'eſt un crime de nous en faire un myſtère.

Vous me rappelez, répondit Philoclès, les premières années de ma vie. Je le regrette encore ce temps, où je m'abandonnois, comme vous, aux impreſſions que je recevois; la nature, à laquelle je n'étois pas encore accoutumé, ſe peignoit à mes yeux ſous des traits enchanteurs; & mon ame, toute neuve & toute ſenſible, ſembloit reſpirer tour-à-tour la fraîcheur & la flamme.

Je ne connoiſſois pas les hommes; je trouvois, dans leurs paroles & dans leurs actions, l'innocence & la ſimplicité qui régnoient dans mon cœur: je les croyois tous juſtes, vrais, capables d'amitié, tels qu'ils devroient être, tels que j'étois en effet; humains ſur-tout, car il faut de l'expérience pour ſe convaincre qu'ils ne le ſont pas.

Au milieu de ces illuſions, j'entrai dans le monde. La politeſſe qui diſtingue les ſociétés d'Athènes, ces expreſſions qu'inſpire l'envie de plaire, ces épanchemens de cœur qui coûtent ſi peu & qui flattent ſi fort, tous ces dehors trompeurs, n'eurent que trop d'attraits pour un homme qui n'avoit pas encore ſubi d'épreuve: je volai au devant de la ſéduction; &, donnant à des liaiſons agréables les droits & les ſentimens de l'amitié, je me livrai ſans réſerve au plaiſir d'aimer & d'être aimé. Mes choix, qui n'avoient pas été réfléchis, me devinrent funeſtes. La plupart de mes amis s'éloignèrent de moi, les uns par intérêt, d'autres par jalouſie ou par légèreté. Ma ſurpriſe & ma douleur m'arrachèrent des larmes amères. Dans la ſuite, ayant éprouvé des injuſtices criantes & des perfidies atroces, je me vis contraint, après de longs combats, de renoncer à cette confiance ſi douce que j'avois en tous les

hommes. C'eſt le ſacrifice qui m'a le plus coûté dans ma vie, j'en frémis encore ; il fut ſi violent que je tombai dans un excès oppoſé : j'aigriſſois mon cœur, j'y nourriſſois avec plaiſir les défiances & les haines ; j'étois malheureux. Je me rappelai enfin que parmi cette foule d'opinions ſur la nature du bonheur, quelques unes, plus accréditées que les autres, le font conſiſter dans la volupté, ou dans la pratique des vertus ou dans l'exercice d'une raiſon éclairée. Je réſolus de trouver le mien dans les plaiſirs.

Je ſupprime les détails des égaremens de ma jeuneſſe, pour venir au moment qui en arrêta le cours. Etant en Sicile, j'allai voir un des principaux habitans de Syracuſe. Il étoit cité comme l'homme le plus heureux de ſon ſiècle. Son aſpect m'effraya ; quoiqu'il fût encore dans la force de l'âge, il avoit toutes les apparences de la décrépitude. Il s'étoit entouré de muſiciens qui le fatiguoient à force de célébrer ſes vertus, & de belles eſclaves dont les danſes allumoient par intervalles dans ſes yeux un feu ſombre & mourant. Quand nous fûmes ſeuls, je lui dis : Je vous ſalue, ô vous qui, dans tous les temps, avez ſu fixer les plaiſirs auprès de vous. Des plaiſirs ! me répondit-il avec fureur, je n'en ai plus, mais j'ai le déſeſpoir qu'entraîne leur privation ; c'eſt l'unique ſentiment qui me reſte, & qui achève de détruire ce corps accablé de douleurs & de maux. Je voulus lui inſpirer du courage ; mais je trouvai une ame abrutie, ſans principes & ſans reſſources. J'appris enſuite qu'il n'avoit jamais rougi de ſes injuſtices, & que de folles dépenſes ruinoient de jour en jour la fortune de ſes enfans.

Cet exemple & les dégoûts que j'éprouvois ſucceſſivement, me tirèrent de l'ivreſſe où je vivois depuis quelques années, & m'engagèrent à fonder mon repos ſur la pratique de la vertu, & ſur l'uſage de la raiſon. Je les cultivai l'un & l'autre avec ſoin ; mais je fus ſur le point d'en abuſer encore. Ma vertu trop auſtère me rempliſſoit quelquefois d'indignation contre la ſociété ; & ma raiſon trop rigide, d'indifférence pour tous les objets. Le haſard diſſipa cette double erreur.

Je connus à Thèbes un diſciple de Socrate, dont j'avois oui vanter la probité. Je fus frappé de la ſublimité de ſes principes, ainſi que de la régularité de ſa conduite. Mais il avoit mis par degrés tant de ſuperſtition & de fanatiſme dans ſa vertu, qu'on pouvoit lui reprocher de n'avoir ni foibleſſe pour lui, ni indulgence pour les autres ; il devint difficile, ſoupçonneux, ſouvent injuſte. On eſtimoit les qualités de ſon cœur, & l'on évitoit ſa préſence.

Peu

Peu de temps après, étant allé à Delphes pour la ſolennité des jeux Pythiques, j'apperçus dans une allée ſombre, un homme qui avoit la réputation d'être très éclairé ; il me parut accablé de chagrins. J'ai diſſipé à force de raiſon, me dit-il, l'illuſion des choſes de la vie. J'avois apporté en naiſſant tous les avantages qui peuvent flatter la vanité : au lieu d'en jouir, je voulus les analyſer ; &, dès ce moment, les richeſſes, la naiſſance, & les graces de la figure, ne furent à mes yeux que de vains titres diſtribués au haſard parmi les hommes. Je parvins aux premières magiſtratures de la république ; j'en fus dégoûté par la difficulté d'y faire le bien, & la facilité d'y faire le mal. Je cherchai la gloire dans les combats ; je plongeai ma main dans le ſang des malheureux, & mes fureurs m'épouvantèrent. Je cultivai les ſciences & les arts : la philoſophie me remplit de doutes ; je ne trouvai dans l'éloquence que l'art perfide de tromper les hommes ; dans la poëſie, la muſique & la peinture, que l'art puérile de les amuſer. Je voulus me repoſer ſur l'eſtime du public ; mais, voyant à mes côtés des hypocrites de vertu qui raviſſoient impunément ſes ſuffrages, je me laſſai du public & de ſon eſtime. Il ne me reſta plus qu'une vie ſans attrait, ſans reſſort, qui n'étoit en effet que la répétition faſtidieuſe des mêmes actes & des mêmes beſoins.

Fatigué de mon exiſtence, je la traînai en des pays lointains. Les pyramides de l'Egypte m'étonnèrent au premier aſpect ; bientôt je comparai l'orgueil des princes qui les ont élevées, à celui d'une fourmi qui amonceleroit dans un ſentier quelques grains de ſable, pour laiſſer à la poſtérité des traces de ſon paſſage. Le grand roi de Perſe me donna dans ſa cour une place qui fit tomber ſes ſujets à mes piés : l'excès de leur baſſeſſe ne m'annonça que l'excès de leur ingratitude. Je revins dans ma patrie, n'admirant, n'eſtimant plus rien ; &, par une fatale conſéquence, n'ayant plus la force de rien aimer. Quand je me ſuis apperçu de mon erreur, il n'étoit plus temps d'y remédier : mais, quoique je ne ſente pas un intérêt bien vif pour mes ſemblables, je ſouhaite que mon exemple vous ſerve de leçon ; car, après tout, je n'ai rien à craindre de vous ; je n'ai jamais été aſſez malheureux pour vous rendre des ſervices. Etant en Egypte, je connus un prêtre, qui, après avoir triſtement conſumé ſes jours à pénétrer l'origine & la fin des choſes de ce monde, me dit en ſoupirant : Malheur à celui qui entreprend de lever le voile de la nature ; & moi, je vous dis : Malheur à celui qui lèveroit le voile de la ſociété ; malheur à celui qui refuſeroit de ſe livrer à cette illuſion théatrale, que les préjugés & les beſoins

ont répandue ſur tous les objets ; bientôt ſon ame flétrie & languiſſante ſe trouveroit en vie dans le ſein du néant ; c'eſt le plus effroyable des ſupplices. A ces mots, quelques larmes coulèrent de ſes yeux, & il s'enfonça dans la forêt voiſine.

Vous ſavez avec quelle précaution les vaiſſeaux évitent les écueils ſignalés par les naufrages des premiers navigateurs. Ainſi dans mes voyages, je mettois à profit les fautes de mes ſemblables. Elles m'apprirent ce que la moindre réflexion auroit pu m'apprendre, mais qu'on ne ſait jamais que par ſa propre expérience, que l'excès de la raiſon & de la vertu, eſt preſque auſſi funeſte que celui des plaiſirs ; que la nature nous a donné des goûts qu'il eſt auſſi dangereux d'éteindre que d'épuiſer ; que la ſociété avoit des droits ſur mes ſervices, que je devois en acquérir ſur ſon eſtime ; enfin que, pour parvenir à ce terme heureux, qui ſans ceſſe ſe préſentoit & fuyoit devant moi, je devois calmer l'inquiétude que je ſentois au fond de mon ame, & qui la tiroit continuellement hors d'elle-même.

Je n'avois jamais étudié les ſymptômes de cette inquiétude. Je m'apperçus que dans les animaux, elle ſe bornoit à la conſervation de la vie, & à la propagation de l'eſpèce ; mais que dans l'homme, elle ſubſiſtoit après la ſatisfaction des premiers beſoins ; qu'elle étoit plus générale parmi les nations éclairées que parmi les peuples ignorans, beaucoup plus forte et plus tyrannique chez les riches que chez les pauvres. C'eſt donc le luxe des penſées et des déſirs qui empoiſonne nos jours ; c'eſt donc ce luxe inſatiable, qui ſe tourmente dans l'oiſiveté, qui, pour ſe ſoutenir dans un état floriſſant, ſe repaît de nos paſſions, les irrite ſans ceſſe, et n'en recueille que des fruits amers. Mais pourquoi ne pas lui fournir des alimens plus ſalutaires ? pourquoi ne pas regarder cette agitation que nous éprouvons, même dans la ſatiété des biens et des plaiſirs, comme un mouvement imprimé par la nature dans nos cœurs, pour les forcer à ſe rapprocher les uns des autres, et à trouver leur repos dans une union mutuelle ?

O humanité, penchant généreux et ſublime, qui vous annoncez dans notre enfance, par les tranſports d'une tendreſſe naïve ; dans la jeuneſſe, par la témérité d'une confiance aveugle ; dans le courant de notre vie, par la facilité avec laquelle nous contractons de nouvelles liaiſons ! ô cris de la nature, qui retentiſſez d'un bout de l'univers à l'autre ; qui nous rempliſſez de remords, quand nous opprimons nos ſemblables ; d'une volupté pure, quand nous pouvons les ſoulager ! ô amour, ô amitié, ô bienfaiſance, ſources intariſſables de biens et de douceurs ! les hommes ne ſont malheureux ;

que

que parce qu'ils refuſent d'entendre votre voix! O dieux, auteurs de ſi grands bienfaits! l'inſtinct pouvoit ſans doute, en rapprochant des êtres accablés de beſoins & de maux, prêter un ſoutien paſſager à leur foibleſſe; mais il n'y a qu'une bonté infinie comme la vôtre, qui ait pu former le projet de nous raſſembler par l'attrait du ſentiment, & répandre, ſur ces grandes aſſociations qui couvrent la terre, une chaleur capable d'en éterniſer la durée.

Cependant, au lieu de nourrir ce feu ſacré, nous permettons que de frivoles diſſentions, de vils intérêts travaillent ſans ceſſe à l'éteindre. Si l'on nous diſoit que deux inconnus, jetés par haſard dans une île déſerte, ſont parvenus à trouver dans leur union des charmes qui les dédommagent du reſte de l'univers; ſi l'on nous diſoit qu'il exiſte une famille uniquement occupée à fortifier les liens du ſang par les liens de l'amitié; ſi l'on nous diſoit qu'il exiſte dans un coin de la terre un peuple qui ne connoit d'autre loi que celle de s'aimer, d'autre crime que de ne s'aimer pas aſſez; qui de nous oſeroit plaindre le ſort de ces deux inconnus? qui ne déſireroit appartenir à cette famille? qui ne voleroit à cet heureux climat? O mortels, ignorans & indignes de votre deſtinée! il n'eſt pas néceſſaire de traverſer les mers, pour découvrir le bonheur; il peut exiſter dans tous les états, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans vous, autour de vous, partout où l'on aime.

Cette loi de la nature, trop négligée par nos philoſophes, fut entrevue par le légiſlateur d'une nation puiſſante. Xénophon, me parlant un jour de l'inſtitution des jeunes Perſes, me diſoit qu'on avoit établi dans les écoles publiques un tribunal où ils venoient mutuellement s'accuſer de leurs fautes, & qu'on y puniſſoit l'ingratitude avec une extrême ſévérité. Il ajoutoit que ſous le nom d'ingrats, les Perſes comprenoient tous ceux qui ſe rendoient coupables envers les dieux, les parens, la patrie & les amis. Elle eſt admirable, cette loi, qui non-ſeulement ordonne la pratique de tous les devoirs, mais qui les rend encore aimables en remontant à leur origine. En effet ſi l'on n'y peut manquer ſans ingratitude, il s'enſuit qu'il faut les remplir par un motif de reconnoiſſance; & de-là réſulte ce principe lumineux & fécond, qu'il ne faut agir que par ſentiment.

N'annoncez point une pareille doctrine à ces ames qui, entraînées par des paſſions violentes, ne reconnoiſſent aucun frein; ni à ces ames froides qui, concentrées en elles-mêmes, n'éprouvent que les chagrins qui leur ſont perſonnels. Il faut plaindre les premières; elles ſont plus faites pour le

malheur des autres, que pour leur bonheur particulier. On ſeroit tenté d'envier le ſort des ſecondes; car ſi nous pouvions ajouter à la fortune & à la ſanté une profonde indifférence pour nos ſemblables, déguiſée néanmoins ſous les apparences de l'intérêt, nous obtiendrions un bonheur uniquement fondé ſur les plaiſirs modérés des ſens, & qui peut-être ſeroit moins ſujet à des viciſſitudes cruelles. Mais dépend-il de nous d'être indifférens? Si nous avions été deſtinés à vivre abandonnés à nous-mêmes ſur le mont Caucaſe, ou dans les déſerts de l'Afrique, peut-être que la nature nous auroit refuſé un cœur ſenſible; mais ſi elle nous l'avoit donné, plutôt que de ne rien aimer, ce cœur auroit apprivoiſé les tigres & animé les pierres.

Il faut donc nous ſoumettre à notre deſtinée, &, puiſque notre cœur eſt obligé de ſe répandre, loin de ſonger à le renfermer en lui-même, augmentons, s'il eſt poſſible, la chaleur & l'activité de ſes mouvemens, en leur donnant une direction qui en prévienne les écarts.

Je ne propoſe point mon exemple comme une règle. Mais enfin vous voulez connoître le ſyſtême de ma vie. C'eſt en étudiant la loi des Perſes, c'eſt en reſſerrant de plus en plus les liens qui nous uniſſent avec les dieux, avec nos parens, avec la patrie, avec nos amis, que j'ai trouvé le ſecret de remplir à-la-fois les devoirs de mon état, & les beſoins de mon ame; c'eſt encore là que j'ai appris que plus on vit pour les autres, & plus on vit pour ſoi.

Alors Philoclès s'étendit ſur la néceſſité d'appeler au ſecours de notre raiſon & de nos vertus, une autorité qui ſoutienne leur foibleſſe. Il montra juſqu'à quel degré de puiſſance peut s'élever une ame qui, regardant tous les évènemens de la vie comme autant de lois émanées du plus grand & du plus ſage des légiſlateurs, eſt obligée de lutter, ou contre l'infortune, ou contre la proſpérité. Vous ſerez utiles aux hommes, ajoutoit-il, ſi votre piété n'eſt que le fruit de la réflexion; mais ſi vous êtes aſſez heureux pour qu'elle devienne un ſentiment, vous trouverez plus de douceur dans le bien que vous leur ferez, plus de conſolation dans les injuſtices qu'ils vous feront éprouver.

Il continuoit à développer ces vérités, lorſqu'il fut interrompu par un jeune Crétois de nos amis, nommé Démophon, qui, depuis quelque temps, ſe paroit du titre de philoſophe. Il ſurvint tout-à-coup, & ſe déchaîna contre les opinions religieuſes avec tant de chaleur & de mépris, que Philoclès crut devoir le ramener à des idées plus ſaines. Je renvoie cette diſcuſſion au chapitre ſuivant.

L'antique

L'antique ſageſſe des nations, reprit Philoclès, a, pour ainſi dire, confondu parmi les objets du culte public, & les dieux auteurs de notre exiſtence, & les parens auteurs de nos jours. Nos devoirs à l'égard des uns & des autres ſont étroitement liés dans les codes des légiſlateurs, dans les écrits des philoſophes, dans les uſages des nations.

De là cette coutume ſacrée des Piſidiens, qui dans leurs repas commencent par des libations en l'honneur de leurs parens. De là cette belle idée de Platon : Si la divinité agrée l'encens que vous offrez aux ſtatues qui la repréſentent, combien plus vénérables doivent être à ſes yeux & aux vôtres, ces monumens qu'elle conſerve dans vos maiſons, ce père, cette mère, ces aïeux, autrefois images vivantes de ſon autorité, maintenant objets de ſa protection ſpéciale! N'en doutez pas, elle chérit ceux qui les honorent, elle punit ceux qui les négligent ou les outragent. Sont-ils injuſtes à votre égard? avant que de laiſſer éclater vos plaintes, ſouvenez-vous de l'avis que donnoit le ſage Pittacus à un jeune homme qui pourſuivoit juridiquement ſon père: „ Si vous avez tort, „ vous ſerez condamné ; ſi vous avez raiſon, vous mériterez „ de l'être. „

Mais loin d'inſiſter ſur le reſpect que nous devons à ceux de qui nous tenons le jour, j'aime mieux vous faire entrevoir l'attrait victorieux que la nature attache aux penchans qui ſont néceſſaires à notre bonheur.

Dans l'enfance, où tout eſt ſimple, parce que tout eſt vrai, l'amour pour les parens s'exprime par des tranſports, qui s'affoibliſſent à la vérité, quand le goût des plaiſirs & de l'indépendance ſe gliſſe dans nos ames ; mais le principe qui les avoit produits s'éteint avec peine. Juſque dans ces familles où l'on ſe borne à des égards, il ſe manifeſte par des marques d'indulgence ou d'intérêt qu'on croit s'y devoir les uns aux autres, & par des retours d'amitié que les moindres occaſions peuvent faciliter : il ſe manifeſte encore dans ces maiſons que de cruelles diviſions déchirent ; car les haines n'y deviennent ſi violentes, que parce qu'elles ſont l'effet d'une confiance trahie, ou d'un amour trompé dans ſes eſpérances. Auſſi n'eſt-ce pas toujours par la peinture des paſſions fortes & déſordonnées que la tragédie cherche à nous émouvoir ; elle ne nous offre ſouvent que des combats de tendreſſe entre des parens que le malheur opprime ; & ces tableaux ne manquent jamais de faire couler les larmes du peuple, le plus capable d'entendre & d'interpréter la voix de la nature.

Je rends graces aux dieux de ce que ma fille a toujours écouté cette voix ſi douce & ſi perſuaſive. Je leur rends

graces d'en avoir toujours emprunté les accens quand j'ai voulu l'inſtruire de ſes devoirs, de ce que je me ſuis toujours montré à ſes yeux comme un ami ſincère, compatiſſant, incorruptible, à la vérité, mais plus intéreſſé qu'elle à ſes progrès, & ſur-tout infiniment juſte. C'eſt cette dernière qualité qui a produit le plus grand effet ſur ſon eſprit: quand Iſmène s'apperçut que je ſoumettois en quelque façon à ſa raiſon naiſſante les déciſions de la mienne, elle apprit à s'eſtimer & à conſerver l'opinion que mon âge & mon expérience lui avoient donnée de la ſupériorité de mes lumières; au lieu de forcer ſa tendreſſe, je cherchai à la mériter, & j'évitai avec ſoin d'imiter ces pères & ces bienfaiteurs qui excitent l'ingratitude par la hauteur avec laquelle ils exigent la reconnoiſſance.

J'ai tenu la même conduite à l'égard de Leucippe ſa mère. Je ne me ſuis jamais aſſez repoſé ſur mes ſentimens, pour en négliger les apparences: quand je commençai à la connoître, je voulus lui plaire; quand je l'ai mieux connue, j'ai voulu lui plaire encore. Ce n'eſt plus le même ſentiment qui forma nos premiers nœuds; c'eſt la plus haute eſtime, & l'amitié la plus pure. Dès les premiers momens de notre union, elle rougiſſoit d'exercer dans ma maiſon l'autorité qu'exigent d'une femme vigilante les ſoins du ménage; elle la chérit maintenant, parce qu'elle l'a reçue de ma main; tant il eſt doux de dépendre de ce qu'on aime, de ſe laiſſer mener par ſa volonté, & de lui ſacrifier juſqu'à ſes moindres goûts! ces ſacrifices que nous nous faiſons mutuellement, répandent un charme inexprimable ſur toute notre vie; quand ils ſont apperçus, ils ont reçu leur prix; quand ils ne le ſont pas, ils paroiſſent plus doux encore.

Une ſuite d'occupations utiles & diverſifiées, fait couler nos jours au gré de nos déſirs. Nous jouiſſons en paix du bonheur qui règne autour de nous, & le ſeul regret que j'éprouve, c'eſt de ne pouvoir rendre à ma patrie autant de ſervices que je lui en ai rendu dans ma jeuneſſe.

Aimer ſa patrie*, c'eſt faire tous ſes efforts pour qu'elle ſoit redoutable au-dehors, & tranquille au-dedans. Des victoires ou des traités avantageux lui attirent le reſpect des nations: le maintien des lois & des mœurs peut ſeul affermir ſa tranquillité intérieure; ainſi pendant qu'on oppoſe aux ennemis

* Les Grecs employèrent toutes les expreſſions de la tendreſſe, pour déſigner la ſociété dont chacun de nous fait partie. En général, on l'appeloit *patrie*, mot dérivé de *pater*, qui en grec ſignifie *père*. Les Crétois la nommèrent *matrie*, du mot qui ſignifie *mère*. Il paroit qu'en certains endroits, on lui donna la nom de *nourrice*.

de

de l'état des généraux & des négociateurs habiles, il faut oppoſer à la licence & aux vices qui tendent à tout détruire, des lois & des vertus qui tendent à tout rétablir: & de là quelle foule de devoirs, auſſi eſſentiels qu'indiſpenſables, pour chaque claſſe de citoyens, pour chaque citoyen en particulier!

O vous, qui êtes l'objet de ces réflexions, vous qui me faites regretter en ce moment de n'avoir pas une éloquence aſſez vive pour vous parler dignement des vérités dont je ſuis pénétré; vous enfin que je voudrois embrâſer de tous les amours honnêtes, parce que vous n'en ſeriez que plus heureux, ſouvenez-vous ſans ceſſe que la patrie a des droits impreſcriptibles & ſacrés ſur vos talens, ſur vos vertus, ſur vos ſentimens & ſur toutes vos actions; qu'en quelque état que vous vous trouviez, vous n'êtes que des ſoldats en faction, toujours obligés de veiller pour elle, & de voler à ſon ſecours au moindre danger.

Pour remplir une ſi haute deſtinée, il ne ſuffit pas de vous acquitter des emplois qu'elle vous confie, de défendre ſes lois, de connoître ſes intérêts, de répandre même votre ſang dans un champ de bataille ou dans la place publique. Il eſt pour elle des ennemis plus dangereux que les ligues des nations & les diviſions inteſtines; c'eſt la guerre ſourde & lente, mais vive & continue, que les vices font aux mœurs; guerre d'autant plus funeſte que la patrie n'a par elle-même aucun moyen de l'éviter ou de la ſoutenir. Permettez qu'à l'exemple de Socrate, je mette dans ſa bouche le diſcours qu'elle eſt en droit d'adreſſer à ſes enfans. C'eſt ici que vous avez reçu la vie, & que de ſages inſtitutions ont perfectionné votre raiſon. Mes lois veillent à la ſûreté du moindre des citoyens, & vous avez tous fait un ſerment formel ou tacite de conſacrer vos jours à mon ſervice. Voilà mes titres; quels ſont les vôtres, pour donner atteinte aux mœurs, qui ſervent mieux que les lois de fondement à mon empire? Ignorez-vous qu'on ne peut les violer ſans entretenir dans l'état un poiſon deſtructeur; qu'un ſeul exemple de diſſolution peut corrompre une nation, & lui devenir plus funeſte que la perte d'une bataille; que vous reſpecteriez la décence publique, s'il vous falloit du courage pour la braver, & que le faſte avec lequel vous étalez des excès qui reſtent impunis, eſt une lâcheté auſſi mépriſable qu'inſolente?

Cependant vous oſez vous approprier ma gloire, & vous énorgueillir aux yeux des étrangers d'être nés dans cette ville qui a produit Solon & Ariſtide, de déſcendre de ces héros qui ont fait ſi ſouvent triompher mes armes. Mais quels rapports y a-t-il entre ces ſages & vous? je dis plus, qu'y a-t-il de

de commun entre vous et vos aïeux? Savez-vous qui ſont les compatriotes et les enfans de ces grands hommes? les citoyens vertueux dans quelque état qu'ils ſoient nés, dans quelque intervalle de temps qu'ils puiſſent naître.

Heureuſe leur patrie, ſi, aux vertus dont elle s'honore, ils ne joignoient pas une indulgence qui concourt à ſa perte! Ecoutez ma voix à votre tour, vous qui de ſiècle en ſiècle perpétuez la race des hommes précieux à l'humanité. J'ai établi des lois contre les crimes; je n'en ai point décerné contre les vices, parce que ma vengeance ne peut être qu'entre vos mains, & que vous ſeuls pouvez les pourſuivre par une haine vigoureuſe. Loin de la contenir dans le ſilence, il faut que votre indignation tombe en éclats ſur la licence qui détruit les mœurs, ſur les violences, les injuſtices & les perfidies qui ſe dérobent à la vigilance des lois, ſur la fauſſe probité, la fauſſe modeſtie, la fauſſe amitié, & toutes ces viles impoſtures qui ſurprennent l'eſtime des hommes. Et ne dites pas que les temps ſont changés, & qu'il faut avoir plus de ménagemens pour le crédit des coupables: une vertu ſans reſſort, eſt une vertu ſans principes; dès qu'elle ne frémit pas à l'aſpect des vices, elle en eſt ſouillée.

Songez quelle ardeur s'empareroit de vous, ſi tout-à-coup on vous annonçoit que l'ennemi prend les armes, qu'il eſt ſur vos frontières, qu'il eſt à vos portes. Ce n'eſt pas là qu'il ſe trouve aujourd'hui; il eſt au milieu de vous, dans le ſénat, dans les aſſemblées de la nation, dans les tribunaux, dans vos maiſons. Ses progrès ſont ſi rapides, qu'à moins que les dieux ou les gens de bien n'arrêtent ſes entrepriſes, il faudra bientôt renoncer à tout eſpoir de réforme & de ſalut.

Si nous étions ſenſibles aux reproches que nous venons d'entendre, la ſociété, devenue par notre exceſſive condeſcendance un champ abandonné aux tigres & aux ſerpens, ſeroit le ſéjour de la paix & du bonheur. Ne nous flattons pas de voir un pareil changement: beaucoup de citoyens ont des vertus; rien de ſi rare qu'un homme vertueux, parce que pour l'être en effet, il faut avoir le courage de l'être dans tous les temps, dans toutes les circonſtances, malgré tous les obſtacles, au mépris des plus grands intérêts.

Mais ſi les ames honnêtes ne peuvent pas ſe confédérer contre les hommes faux & pervers, qu'elles ſe liguent du moins en faveur des gens de bien; qu'elles ſe pénètrent ſurtout de cet eſprit d'humanité qui eſt dans la nature, & qu'il ſeroit temps de reſtituer à la ſociété, d'où nos préjugés & nos paſſions l'ont banni. Il nous apprendroit à n'être pas toujours en guerre les uns avec les autres, à ne pas confondre la légèreté

gèreté de l'eſprit avec la méchanceté du cœur, à pardonner les défauts, à éloigner de nous ces préventions & ces défiances, ſources funeſtes de tant de diſſentions & de haines. Il nous apprendroit auſſi que la bienfaiſance s'annonce moins par une protection diſtinguée & des libéralités éclatantes, que par le ſentiment qui nous intéreſſe aux malheureux.

Vous voyez tous les jours des citoyens qui gémiſſent dans l'infortune, d'autres qui n'ont beſoin que d'un mot de conſolation, & d'un cœur qui ſe pénètre de leurs peines ; & vous demandez ſi vous pouvez être utiles aux hommes ! & vous demandez ſi la nature nous a donné des compenſations pour les maux dont elle nous afflige ! Ah ! ſi vous ſaviez quelles douceurs elle répand dans les ames qui ſuivent ces inſpirations ! Si jamais vous arrachez un homme de bien à l'indigence, au trépas, au déſhonneur, j'en prends à témoins les émotions que vous éprouverez ; vous verrez alors qu'il eſt dans la vie, des momens d'attendriſſement qui rachètent des années de peines. C'eſt alors que vous aurez pitié de ceux qui s'alarmeront de vos ſuccès, ou qui les oublieront après en avoir recueilli le fruit. Ne craignez point les envieux, ils trouveront leur ſupplice dans la dureté de leur caractère ; car l'envie eſt une rouille qui ronge le fer. Ne craignez pas la préſence des ingrats ; ils fuiront la vôtre, ou plutôt ils la rechercheront, ſi le bienfait qu'ils ont reçu de vous fut accompagné & ſuivi de l'eſtime & de l'intérêt ; car ſi vous avez abuſé de la ſupériorité qu'il vous donne, vous êtes coupable, & votre protégé n'eſt qu'à plaindre. On a dit quelquefois : Celui qui rend un ſervice doit l'oublier, celui qui le reçoit s'en ſouvenir ; & moi je vous dis que le ſecond s'en ſouviendra, ſi le premier l'oublie. Et qu'importe que je me trompe ? eſt-ce par intérêt qu'on doit faire le bien ?

Evitez à-la-fois de vous laiſſer facilement protéger, & d'humilier ceux que vous avez protégés. Avec cette diſpoſition, ſoyez obſtiné à rendre ſervice aux autres ſans en rien exiger, quelquefois malgré eux, le plus ſouvent que vous pourrez à leur inſu, attachant peu de valeur à ce que vous faites pour eux, un prix infini à ce qu'ils font pour vous.

Des philoſophes éclairés, d'après de longues méditations, ont conclu que le bonheur étant tout action, tout énergie, il ne peut ſe trouver que dans une ame dont les mouvemens, dirigés par la raiſon & par la vertu, ſont uniquement conſacrés à l'utilité publique. Conformément à leur opinion, je dis que nos liens avec les dieux, nos parens & notre patrie, ne ſont qu'une chaîne de devoirs qu'il eſt de notre intérêt d'animer par le ſentiment, & que la nature nous a ménagés pour

exerce

exercer & ſoulager l'activité de notre ame. C'eſt à les remplir avec chaleur que conſiſte cette ſageſſe, dont, ſuivant Platon, nous ſerions éperdument amoureux, ſi ſa beauté ſe dévoiloit à nos regards. Quel amour! il ne finiroit point: le goût des ſciences, des arts, des plaiſirs s'uſe inſenſiblement; mais comment raſſaſier une ame qui, en ſe faiſant une habitude des vertus utiles à la ſociété, s'en eſt fait un beſoin, & trouve tous les jours un nouveau plaiſir à les pratiquer?

Ne croyez pas que ſon bonheur ſe termine aux ſenſations délicieuſes qu'elle retire de ſes ſuccès; il eſt pour elle d'autres ſources de félicité, non moins abondantes & non moins durables. Telle eſt l'eſtime du public; cette eſtime qu'on ne peut ſe diſpenſer d'ambitionner, ſans avouer qu'on en eſt indigne; qui n'eſt due qu'à la vertu; qui, tôt ou tard, lui eſt accordée; qui la dédommage des ſacrifices qu'elle fait, & la ſoutient dans les revers qu'elle éprouve. Telle eſt notre propre eſtime, le plus beau des privilèges accordés à l'humanité, le beſoin le plus pur pour une ame honnête, le plus vif pour une ame ſenſible, ſans laquelle on ne peut être ami de ſoi-même, avec laquelle on peut ſe paſſer de l'approbation des autres, s'ils ſont aſſez injuſtes pour nous la refuſer. Tel eſt enfin ce ſentiment fait pour embellir nos jours, & dont il me reſte à vous donner une légère idée.

Je continuerai à vous annoncer des vérités communes; mais ſi elles ne l'étoient pas, elles ne vous ſeroient guère utiles.

Dans une des îles de la mer Egée, au milieu de quelques peupliers antiques, on avoit autrefois conſacré un autel à l'amitié. Il fumoit jour & nuit d'un encens pur, & agréable à la Déeſſe. Mais bientôt, entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne vit dans leurs cœurs que des liaiſons intéreſſées & mal aſſorties. Un jour elle dit à un favori de Crœſus: Porte ailleurs tes offrandes; ce n'eſt pas à moi qu'elles s'adreſſent, c'eſt à la fortune. Elle répondit à un Athénien qui faiſoit des vœux pour Solon, dont il ſe diſoit l'ami: En te liant avec un homme ſage, tu veux partager ſa gloire, & faire oublier tes vices. Elle dit à deux femmes de Samos qui s'embraſſoient étroitement auprès de ſon autel: Le goût des plaiſirs vous unit en apparence; mais vos cœurs ſont déchirés par la jalouſie, & le ſeront bientôt par la haine.

Enfin deux Syracuſains, Damon & Phintias, tous deux élevés dans les principes de Pythagore, vinrent ſe proſterner devant la Déeſſe: Je reçois votre hommage, leur dit-elle; je fais plus, j'abandonne un aſyle trop long-temps ſouillé par des ſacrifices qui m'outragent, & je n'en veux plus d'autre que vos cœurs. Allez montrer au tyran de Syracuſe, à l'univers,

à la

à la poſtérité, ce que peut l'amitié dans des ames que j'ai revêtues de ma puiſſance.

A leur retour, Denys, ſur une ſimple dénonciation condamna Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appeloient dans une ville voiſine. Il promit de ſe préſenter au jour marqué, & partit après que Damon eut garanti cette promeſſe au péril de ſa propre vie.

Cependant les affaires de Phintias traînent en longueur. Le jour deſtiné à ſon trépas arrive; le peuple s'aſſemble; on blâme, on plaint Damon, qui marche tranquillement à la mort, trop certain que ſon ami alloit revenir, trop heureux s'il ne revenoit pas. Déjà le moment fatal approchoit, lorſque mille cris tumultueux annoncèrent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au milieu du ſupplice; il voit le glaive ſuſpendu ſur la tête de ſon ami, &, au milieu des embraſſemens & des pleurs, ils ſe diſputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les ſpectateurs fondent en larmes; le roi lui-même ſe précipite du trône, & leur demande inſtamment de partager une ſi belle amitié.

Après ce tableau, qu'il auroit fallu peindre avec des traits de flamme, il ſeroit inutile de s'étendre ſur l'éloge de l'amitié, & ſur les reſſources dont elle peut être dans tous les états & dans toutes les circonſtances de la vie.

Preſque tous ceux qui parlent de ce ſentiment, le confondent avec des liaiſons qui ſont le fruit du haſard & l'ouvrage d'un jour. Dans la ferveur de ces unions naiſſantes, on voit ſes amis tels qu'on voudroit qu'ils fuſſent; bientôt on les voit tels qu'ils ſont en effet. D'autres choix ne ſont pas plus heureux, & l'on prend le parti de renoncer à l'amitié, ou, ce qui eſt la même choſe, d'en changer à tout moment l'objet.

Comme preſque tous les hommes paſſent la plus grande partie de leur vie à ne pas réfléchir, & la plus petite à réfléchir ſur les autres plutôt que ſur eux-mêmes, ils ne connoiſſent guère la nature des liaiſons qu'ils contractent. S'ils oſoient s'interroger ſur cette foule d'amis, dont ils ſe croient quelquefois invironnés, ils verroient que ces amis ne tiennent à eux que par des apparences trompeuſes. Cette vue les pénètreroit de douleur; car à quoi ſert la vie quand on n'a point d'amis? mais elle les engageroit à faire un choix dont ils n'euſſent pas à rougir dans la ſuite.

L'eſprit, les talens, le goût des arts, les qualités brillantes ſont très agréables dans le commerce de l'amitié; ils l'animent, ils l'embelliſſent quand il eſt formé; mais ils ne ſauroient par eux-même en prolonger la durée.

L'amitié

L'amitié ne peut être fondée que ſur l'amour de la vertu, ſur la facilité du caractère ſur la conformité des principes, & ſur un certain attrait qui prévient la réflexion, & que la réflexion juſtifie enſuite.

Si j'avois des règles à vous donner, ce ſeroit moins pour vous apprendre à faire un bon choix, que pour empêcher d'en faire un mauvais.

Il eſt preſque impoſſible que l'amitié s'établiſſe entre deux perſonnes d'états différens & trop diſproportionnés. Les rois ſont trop grands pour avoir des amis; ceux qui les entourent ne voient pour l'ordinaire que des rivaux à leurs côtés, que des flatteurs au-deſſous d'eux. En général, on eſt porté à choiſir ſes amis dans un rang inférieur, ſoit qu'on puiſſe plus compter ſur leur complaiſance, ſoit qu'on ſe flatte d'en être plus aimé. Mais comme l'amitié rend tout commun & exige l'égalité, vous ne chercherez pas vos amis dans un rang trop au-deſſus ni trop au-deſſous du vôtre.

Multipliez vos épreuves avant que de vous unir étroitement avec des hommes qui ont avec vous les mêmes intérêts d'ambition, de gloire & de fortune. Il faudroit des efforts inouis, pour que des liaiſons toujours expoſées aux dangers de la jalouſie, puſſent ſubſiſter long-temps; & nous ne devons pas avoir aſſez bonne opinion de nos vertus, pour faire dépendre notre bonheur d'une continuité de combats & de victoires.

Défiez-vous des empreſſemens outrés, des proteſtations exagérées: ils tirent leur ſource d'une fauſſeté qui déchire les ames vraies. Comment ne vous ſeroient-ils pas ſuſpects dans la proſpérité, puiſqu'ils peuvent l'être dans l'adverſité même? car les égards qu'on affecte pour les malheureux, ne ſont ſouvent qu'un artifice pour s'introduire auprès des gens heureux.

Défiez-vous auſſi de ces traits d'amitié qui s'échappent quelquefois d'un cœur indigne d'éprouver ce ſentiment. La nature offre aux yeux un certain dérangement extérieur, une ſuite d'inconſéquences apparentes dont elle tire le plus grand avantage. Vous verrez briller des lueurs d'équité, dans une ame vendue à l'injuſtice; de ſageſſe, dans un eſprit livré communément au délire; d'humanité, dans un caractère dur & féroce. Ces parcelles de vertus, détachées de leurs principes, & ſemées adroitement à travers les vices, réclament ſans ceſſe en faveur de l'ordre qu'elles maintiennent. Il faut dans l'amitié, non une de ces ferveurs d'imagination qui vieilliſſent en naiſſant, mais une chaleur continue & de ſentiment: quand de longues épreuves n'ont ſervi qu'à la rendre plus vive & plus active, c'eſt alors que le choix eſt fait, & que l'on commence à vivre dans un autre ſoi-même.

Dès

Dès ce moment, les malheurs que nous eſſuyons s'affoibliſſent, & les biens dont nous jouiſſons ſe multiplient. Voyez un homme dans l'affliction; voyez ſes conſolateurs que la bienſéance entraîne malgré eux à ſes côtés. Quelle contrainte dans leur maintien! quelle fauſſeté dans leurs diſcours! Mais ce ſont des larmes, c'eſt l'expreſſion ou le ſilence de la douleur qu'il faut aux malheureux. D'un autre côté, deux vrais amis croiroient preſque ſe faire un larcin, en goûtant des plaiſirs à l'inſçu l'un de l'autre; & quand ils ſe trouvent dans cette néceſſité, le premier cri de l'ame eſt de regretter la préſence d'un objet qui, en les partageant, lui en procureroit une impreſſion plus vive & plus profonde. Il en eſt ainſi des honneurs & de toutes les diſtinctions, qui ne doivent nous flatter, qu'autant qu'ils juſtifient l'eſtime que nos amis ont pour nous.

Ils jouiſſent d'un plus noble privilège encore, celui de nous inſtruire & de nous honorer par leurs vertus. S'il eſt vrai qu'on apprend à devenir plus vertueux en fréquentant ceux qui le ſont, quelle émulation, quelle force ne doivent pas nous inſpirer des exemples ſi précieux à notre cœur! Quel plaiſir pour eux quand ils nous verront marcher ſur leurs traces! Quelles délices, quel attendriſſement pour nous, lorſque, par leur conduite, ils forceront l'admiration publique!

Ceux qui ſont amis de tout le monde, ne le ſont de perſonne; ils ne cherchent qu'à ſe rendre aimables. Vous ſerez heureux ſi vous pouvez acquérir quelques amis; peut-être même faudroit-il les réduire à un ſeul, ſi vous exigiez de cette belle liaiſon toute la perfection dont elle eſt ſuſceptible.

Si l'on me propoſoit toutes ces queſtions qu'agitent les philoſophes touchant l'amitié; ſi l'on me demandoit des règles pour en connoître les devoirs, & en perpétuer la durée; je répondrois: Faites un bon choix, & repoſez vous enſuite ſur vos ſentimens & ſur ceux de vos amis, car la déciſion du cœur eſt toujours plus prompte & plus claire que celle de l'eſprit.

Ce ne fut ſans doute que dans une nation déjà corrompue qu'on oſa prononcer ces paroles: „ Aimez vos amis, comme „ ſi vous deviez les haïr un jour: „ maxime atroce, à laquelle il faut ſubſtituer cette autre maxime plus conſolante, & peut être plus ancienne: „ Haïſſez vos ennemis, comme ſi vous „ les deviez aimer un jour. „

Qu'on ne diſe pas que l'amitié portée ſi loin devient un ſupplice, & que c'eſt aſſez des maux qui nous ſont perſonnels, ſans partager ceux des autres. On ne connoit point ce ſentiment, quand on en redoute les ſuites. Les autres paſſions ſont accompagnées de tourmens: l'amitié n'a que des peines qui reſſerrent ſes liens. Mais ſi la mort .... Ecartons des idées

idées ſi triſtes, ou plutôt profitons en pour nous pénétrer de deux grandes vérités; l'une, qu'il faut avoir de nos amis, pendant leur vie, l'idée que nous en aurions, ſi nous venions à les perdre; l'autre, qui eſt une ſuite de la première, qu'il faut ſe ſouvenir d'eux, non-ſeulement quand ils ſont abſens, mais encore quand ils ſont préſens.

Il eſt d'autres liaiſons que l'on contracte tous les jours dans la ſociété, & qu'il eſt avantageux de cultiver. Telles ſont celles qui ſont fondées ſur l'eſtime & ſur le goût. Quoiqu'elles n'aient pas les mêmes droits que l'amitié, elles nous aident puiſſamment à ſupporter le poids de la vie.

Que votre vertu ne vous éloigne pas des plaiſirs honnêtes aſſortis à votre âge, & aux différentes circonſtances où vous êtes. La ſageſſe n'eſt aimable & ſolide que par l'heureux mélange des délaſſemens qu'elle ſe permet, & des devoirs quelle s'impoſe.

Si, aux reſſources dont je viens de parler, vous ajoutez cette eſpérance qui ſe gliſſe dans les malheurs que nous éprouvons, vous trouverez, Lyſis, que la nature ne nous a pas traités avec toute la rigueur dont on l'accuſe. Au reſte, ne regardez les réflexions précédentes que comme le développement de celle-ci: C'eſt dans le cœur que tout l'homme réſide; c'eſt là uniquement qu'il doit trouver ſon repos & ſon bonheur.

Fin du Chapitre ſoixante-huitième.

CHAPITRE LXXIX.

SUITE DU VOYAGE DE DÉLOS.

Sur les Opinions religieuſes.

J'AI dit que le diſcours de Philoclès fut interrompu par l'arrivée de Démophon. Nous avions vu de loin ce jeune homme s'entretenir avec un philoſophe de l'école d'Elée. S'étant informé du ſujet que nous traitions: N'attendez votre bonheur que de vous-même, nous dit-il: j'avois encore des doutes; on vient de les éclaircir. Je ſoutiens qu'il n'y a point de dieux, ou qu'ils ne ſe mêlent pas des choſes d'ici-bas. Mon fils, répondit Philoclès, j'ai vu bien des gens qui, ſéduits à votre âge par cette nouvelle doctrine, l'ont abjurée, dès qu'ils n'ont plus eu d'intérêt à la ſoutenir. Démophon proteſta qu'il ne s'en départiroit jamais, & s'étendit ſur les abſurdités du

du culte religieux. Il insultoit avec mépris à l'ignorance du peuple, avec dérision à nos préjugés. Écoutez, reprit Philoclès; comme nous n'avons aucune prétention, il ne faut pas nous humilier. Si nous sommes dans l'erreur, votre devoir est de nous éclairer ou de nous plaindre; car la vraie philosophie est douce, compatissante, & sur-tout modeste. Expliquez-vous nettement. Que va-t-elle nous apprendre par votre bouche? Le voici, répondit le jeune homme: La nature & le hasard ont ordonné toutes les parties de l'univers; la politique des législateurs a soumis les sociétés à des lois. Ces secrets sont maintenant révélés.

Philoclès. Vous semblez vous énorgueillir de cette découverte. *Démophon.* Et c'est avec raison. *Philoclès.* Je ne l'aurois pas cru; elle peut calmer les remords de l'homme coupable; mais tout homme de bien devroit s'en affliger.

Démophon. Et qu'auroit-il à perdre?

Philoclès. S'il existoit une nation qui n'eût aucune idée de la divinité, & qu'un étranger, paroissant tout-à-coup dans une de ses assemblées, lui adressât ces paroles: Vous admirez les merveilles de la nature sans remonter à leur auteur; je vous annonce qu'elles sont l'ouvrage d'un être intelligent qui veille à leur conservation, & qui vous regarde comme ses enfans. Vous comptez pour inutiles les vertus ignorées, & pour excusables les fautes impunies; je vous annonce qu'un juge invisible est toujours auprès de nous, et que les actions qui se dérobent à l'estime ou à la justice des hommes, n'échappent point à ses regards, Vous bornez votre existence à ce petit nombre d'instans que vous passez sur la terre, et dont vous n'envisagez le terme qu'avec un secret effroi: je vous annonce qu'après la mort, un séjour de délices ou de peines sera le partage de l'homme vertueux ou du scélérat. Ne pensez-vous pas, Démophon, que les gens de bien, prosternés devant le nouveau législateur, recevroient ses dogmes avec avidité, et seroient pénétrés de douleur, s'ils étoient dans la suite obligés d'y renoncer?

Démophon. Il auroient les regrets qu'on éprouve au sortir d'un rêve agréable.

Philoclès. Je le suppose. Mais enfin si vous dissipiez ce rêve, n'auriez-vous pas à vous reprocher d'ôter au malheureux l'erreur qui suspendoit ses maux; lui-même ne vous accuseroit-il pas de le laisser sans défense contre les coups du sort, et contre la méchanceté des hommes.

Démophon. J'élèverois son ame, en fortifiant sa raison. Je lui montrerois que le vrai courage consiste à se livrer aveuglément à la nécessité.

Philoclès. Quel étrange dédommagement, s'écrieroit-il! On m'attache avec des liens de fer au rocher de Prométhée, &, quand un vautour me déchire les entrailles, on m'avertit froidement d'étouffer mes plaintes. Ah! ſi les malheurs qui m'oppriment ne viennent pas d'une main que je puiſſe reſpecter & chérir, je ne me regarde plus que comme le jouet du haſard & le rebut de la nature. Du moins l'inſecte en ſouffrant n'a pas à rougir du triomphe de ſes ennemis, ni de l'inſulte faite à ſa foibleſſe. Mais, outre les maux qui me ſont communs avec lui, j'ai cette raiſon qui eſt le plus cruel de tous, & qui les aigrit ſans ceſſe par la prévoyance des ſuites qu'ils entraînent, & par la comparaiſon de mon état à celui de mes ſemblables.

Combien de pleurs m'eût épargnés cette philoſophie que vous traitez de groſſière, & ſuivant laquelle il n'arrive rien ſur la terre ſans la volonté ou la permiſſion d'un être ſuprême! J'ignorois pourquoi il me choiſiſſoit pour me frapper; mais puiſque l'auteur de mes ſouffrances l'étoit en même temps de mes jours, j'avois lieu de me flatter qu'il en adouciroit l'amertume, ſoit pendant ma vie, ſoit après ma mort. Et comment ſe pourroit-il en effet, que, ſous l'empire du meilleur des maîtres, on pût être à-la-fois rempli d'eſpoir & malheureux? Dites-moi, Démophon, ſeriez-vous aſſez barbare pour n'oppoſer à ces plaintes qu'un mépris outrageant, ou de froides plaiſanteries?

Démophon. Je leur oppoſerois l'exemple de quelques philoſophes qui ont ſupporté la haine des hommes, la pauvreté, l'exil, tous les genres de perſécution, plutôt que de trahir la vérité.

Philoclès. Ils combattoient en plein jour, ſur un grand théatre, en préſence de l'univers & de la poſtérité. On eſt bien courageux avec de pareils ſpectateurs. C'eſt l'homme qui gémit dans l'obſcurité, qui pleure ſans témoins, qu'il faut ſoutenir.

Démophon. Je conſens à laiſſer aux ames foibles le ſoutien que vous leur accordez. *Philoclès.* Elles en ont également beſoin pour réſiſter à la violence de leurs paſſions. *Démophon.* A la bonne heure. Mais je dirai toujours qu'un ame forte, ſans la crainte des dieux, ſans l'approbation des hommes, peut ſe réſigner aux rigueurs du deſtin, & même exercer les actes pénibles de la vertu la plus ſévère.

Philoclès. Vous convenez donc que nos préjugés ſont néceſſaires à la plus grande partie du genre humain, & ſur ce point vous êtes d'accord avec tous les légiſlateurs. Examinons maintenant s'ils ne ſeroient pas utiles à ces ames privilégiées

légiées qui prétendent trouver dans leurs ſeules vertus une force invincible. Vous êtes du nombre, ſans doute, & comme vous êtes conſéquent, nous commencerons par comparer nos dogmes avec les vôtres.

Nous diſons: Il exiſte pour l'homme des lois antérieures à toute inſtitution humaine. Ces lois, émanées de l'intelligence qui forma l'univers & qui le conſerve, ſont les rapports que nous avons avec elle & avec nos ſemblables. Commettre une injuſtice, c'eſt les violer, c'eſt ſe révolter, & contre la ſociété, & contre le premier auteur de l'ordre qui maintient la ſociété.

Vous dites, au contraire: Le droit du plus fort eſt la ſeule notion que la nature a gravée dans mon cœur. Ce n'eſt pas d'elle, mais des lois poſitives, que vient la diſtinction du juſte & de l'injuſte, de l'honnête & du déſhonnête. Mes actions, indifférentes en elles-mêmes, ne ſe transforment en crimes que par l'effet des conventions arbitraires des hommes.

Suppoſez à préſent que nous agiſſons l'un & l'autre ſuivant nos principes, & plaçons-nous dans une de ces circonſtances où la vertu, entourée de ſéductions, a beſoin de toutes ſes forces. D'un côté, des honneurs, des richeſſes, du crédit, toutes les eſpèces de diſtinctions; de l'autre, votre vie en danger, votre famille livrée à l'indigence, & votre mémoire à l'opprobre. Choiſiſſez, Démophon. On ne vous demande qu'une injuſtice. Obſervez auparavant qu'on armera votre main de l'anneau qui rendoit Gygès inviſible; je veux dire que l'auteur, le complice de votre crime, ſera mille fois plus intéreſſé que vous à l'enſévelir dans l'oubli. Mais quand même il éclateroit, qu'auriez vous à redouter? les lois? on leur impoſera ſilence; l'opinion publique? elle ſe tournera contre vous, ſi vous réſiſtez; vos liens avec la ſociété? elle va les rompre en vous abandonnant aux perſécutions de l'homme puiſſant; vos remords? préjugés de l'enfance qui ſe diſſiperont quand vous aurez médité ſur cette maxime de vos auteurs & de vos politiques, qu'on ne doit juger du juſte & de l'injuſte, que ſur les avantages que l'un ou l'autre peut procurer.

Démophon. Des motifs plus nobles ſuffiront pour me retenir. L'amour de l'ordre, la beauté de la vertu, l'eſtime de moi-même.

Philoclès Si ces motifs reſpectables ne ſont pas animés par un principe ſurnaturel, qu'il eſt à craindre que de ſi foibles roſeaux ne ſe briſent ſous la main qu'ils ſoutiennent! Eh quoi! vous vous croiriez fortement lié par des chaînes que vous auriez forgées, & dont vous tenez la clef vous-même! Vous

ſacrifiez à des abſtractions de l'eſprit, à des ſentimens factices, votre vie & tout ce que vous avez de plus cher au monde! Dans l'état de dégradation où vous vous êtes réduit, ombre, pouſſière, inſecte, ſous lequel de ces titres prétendez-vous que vos vertus ſont quelque choſe, que vous avez beſoin de votre eſtime & que le maintien de l'ordre dépend du choix que vous allez faire? Non, vous n'agrandirez jamais le néant, en lui donnant de l'orgueil; jamais le véritable amour de la juſtice ne ſera remplacé par un fanatiſme paſſager; & cette loi impérieuſe qui néceſſite les animaux à préférer leur conſervation à l'univers entier, ne ſera jamais détruite ou modifiée que par une loi plus impérieuſe encore.

Quant à nous, rien ne ſauroit juſtifier nos chutes à nos yeux, parce que nos devoirs ne ſont point en oppoſition avec nos vrais intérêts. Que notre petiteſſe nous cache au ſein de la terre, que notre puiſſance nous élève juſqu'aux cieux, nous ſommes environnés de la préſence d'un juge dont les yeux ſont ouverts ſur nos penſées, & qui ſeul donne une ſanction à l'ordre, des attraits puiſſans à la vertu, une dignité réelle à l'homme, un fondement légitime à l'opinion qu'il a de lui-même. Je reſpecte les lois poſitives parce qu'elles découlent de celles que dieu a gravées au fond de mon cœur; j'ambitionne l'approbation de mes ſemblables, parce qu'ils portent comme moi dans leur eſprit un rayon de ſa lumière, & dans leur ame les germes des vertus dont il leur inſpire le déſir. Je redoute enfin mes remords, parce qu'ils me font déchoir de cette grandeur que j'avois obtenue en me conformant à ſa volonté. Ainſi les contre-poids qui vous retiennent ſur les bords de l'abyme, je les ai tous, & j'ai de plus une force ſupérieure qui leur prête une plus vigoureuſe réſiſtance.

Démophon. J'ai connu des gens qui ne croient rien, & dont la conduite & la probité furent toujours irréprochables.

Philoclès. Et moi je vous en citerois un plus grand nombre qui croient tout, & qui furent toujours des ſcélérats. Qu'en doit-on conclure? qu'ils agiſſoient également contre leurs principes, les uns en faiſant le bien, les autres en opérant le mal. De pareilles inconſéquences ne doivent pas ſervir de règle. Il s'agit de ſavoir ſi une vertu fondée ſur des lois que l'on croiroit deſcendues du ciel, ne ſeroit pas plus pure & plus ſolide, plus conſolante & plus facile, qu'une vertu uniquement établie ſur les opinions mobiles des hommes.

Démophon. Je vous demande à mon tour ſi la ſaine morale pourra jamais s'accorder avec une religion qui ne tend qu'à détruire les mœurs, & ſi la ſuppoſition d'un amas de dieux injuſtes & cruels, n'eſt pas la plus extravagante idée qui ſoit jamais

mais tombée dans l'eſprit humain. Nous nions leur exiſtence; vous les avez honteuſement dégradés: vous êtes plus impies que nous.

Philoclès. Ces dieux ſont l'ouvrage de nos mains, puiſqu'ils ont nos vices. Nous ſommes plus indignés que vous des foibleſſes qu'on leur attribue. Mais ſi nous parvenions à purifier le culte des ſuperſtitions qui le défigurent, en ſeriez-vous plus diſpoſés à rendre à la divinité l'hommage que nous lui devons?

Démophon. Prouvez qu'elle exiſte & qu'elle prend ſoin de nous, & je me proſterne devant elle.

Philoclès. C'eſt à vous de prouver qu'elle n'exiſte point, puiſque c'eſt vous qui attaquez un dogme dont tous les peuples ſont en poſſeſſion depuis une longue ſuite de ſiècles. Quant à moi, je voulois ſeulement repouſſer le ton railleur & inſultant que vous aviez pris d'abord. Je commençois à comparer votre doctrine à la nôtre, comme on rapproche deux ſyſtêmes de philoſophie. Il auroit réſulté de ce parallèle, que chaque homme, étant ſuivant vos auteurs, la meſure de toutes choſes, doit tout rapporter à lui ſeul; que, ſuivant nous, la meſure de toutes choſes étant dieu même, c'eſt d'après ce modèle que nous devons régler nos ſentimens nos actions.

Vous demandez quel monument atteſte l'exiſtence de la divinité. Je réponds: L'univers, l'éclat éblouiſſant & la marche majeſtueuſe des aſtres, l'organiſation des corps, la correſpondance de cette innombrable quantité d'êtres, enfin cet aſſemblage & ces détails admirables, où tout porte l'empreinte d'une main divine, où tout eſt grandeur, ſageſſe, proportion & harmonie; j'ajoute, le conſentement des peuples, non pour vous ſubjuguer par la voie de l'autorité, mais parce que leur perſuaſion, toujours entretenue par la cauſe qui l'a produite, eſt un témoignage inconteſtable de l'impreſſion qu'ont toujours faite ſur les eſprits les beautés raviſſantes de la nature.

La raiſon, d'accord avec mes ſens, me montre auſſi le plus excellent des ouvriers, dans le plus magnifique des ouvrages. Je vois un homme marcher; j'en conclus qu'il a intérieurement un principe actif. Ses pas le conduiſent où il veut aller; j'en conclus que ce principe combine ſes moyens avec la fin qu'il ſe propoſe. Appliquons cet exemple. Toute la nature eſt en mouvement; il y a donc un premier moteur. Ce mouvement aſſujetti à un ordre conſtant; il exiſte donc une intelligence ſuprême. Ici finit le miniſtère de ma raiſon; ſi je la laiſſois aller plus loin, je parviendrois, ainſi que pluſieurs philoſophes, à douter même de mon exiſtence. Ceux même de ces philoſophes, qui ſoutiennent que le monde toujours

été, n'en admettent pas moins une première cauſe, qui de toute éternité agit ſur la matière. Car, ſuivant eux, il eſt impoſſible de concevoir une ſuite de mouvemens réguliers & concertés, ſans recourir à un moteur intelligent.

Démophon. Ces preuves n'ont pas arrêté parmi nous les progrès de l'athéiſme. *Philoclès.* Il ne les doit qu'à la préſomption & à l'ignorance. *Démophon.* Il les doit aux écrits des philoſophes. Vous connoiſſez leurs ſentimens ſur l'exiſtence & ſur la nature de la divinité*. *Philoclès.* On les ſoupçonne, on

* Les premiers apologiſtes du chriſtianiſme, & pluſieurs auteurs modernes, à leur exemple, ont ſoutenu que les anciens philoſophes n'avoient reconnu qu'un ſeul Dieu. D'autres modernes, au contraire, prétendant que les paſſages favorables à cette opinion ne doivent s'entendre que de la nature, de l'ame du monde, du ſoleil, placent preſque tous ces philoſophes au nombre des ſpinoſiſtes & des athées. Enfin il a paru, dans ces derniers temps, des critiques qui, après de longues veilles conſacrées à l'étude de l'ancienne philoſophie, ont pris un juſte milieu entre ces deux ſentimens. De ce nombre ſont Brucker & Moſheim, dont les lumières m'ont été très utiles.

Pluſieurs cauſes contribuent à obſcurcir cette queſtion importante. Je vais en indiquer quelques-unes, mais je dois avertir auparavant qu'il s'agit ici principalement des philoſophes qui précédèrent Ariſtote & Platon, parce que ce ſont les ſeuls dont je parle dans mon ouvrage.

1°. La plupart d'entre eux vouloient expliquer la formation & la conſervation de l'univers par les ſeules qualités de la matière; cette méthode étoit ſi générale, qu'Anaxagore fut blâmé, ou de ne l'avoir pas toujours ſuivie, ou de ne l'avoir pas toujours abandonnée. Comme dans l'explication des faits particuliers, il avoit recours tantôt à des cauſes naturelles, tantôt à cette intelligence qui, ſuivant lui, avoit débrouillé le chaos, Ariſtote lui reprochoit de faire au beſoin deſcendre un dieu dans la machine, & Platon, de ne pas nous montrer, dans chaque phénomène, les voies de la ſageſſe divine. Cela ſuppoſé, on ne peut conclure du ſilence des premiers phyſiciens, qu'ils n'aient pas admis un Dieu, & de quelques-unes de leurs expreſſions, qu'ils aient voulu donner à la matière toutes les perfections de la divinité.

2°. De tous les ouvrages philoſophiques qui exiſtoient du temps d'Ariſtote, il ne nous reſte en entier qu'une partie des ſiens, une partie de ceux de Platon, un petit traité du pythagoricien Timée de Locres ſur l'ame du monde, un traité de l'univers par Ocellus de Lucanie, autre diſciple de Pythagore. Ocellus, dans ce petit traité, cherchant moins à développer la formation du monde, qu'à prouver ſon éternité, n'a pas occaſion de faire agir la divinité. Mais, dans un de ſes ouvrages dont Stobée nous a tranſmis un fragment, il diſoit que l'harmonie conſerve le monde, & que Dieu eſt l'auteur de cette harmonie. Cependant je veux bien ne pas m'appuyer de ſon autorité: mais Timée, Platon & Ariſtote ont établi formellement l'unité d'un Dieu; & ce n'eſt pas en paſſant, c'eſt dans des ouvrages ſuivis, & dans l'expoſition de leurs ſyſtêmes fondés ſur ce dogme.

Les écrits des autres philoſophes ont péri. Nous n'en avons que des fragmens, dont les uns dépoſent hautement en faveur de cette doctrine, dont les autres, en très petit nombre, ſemblent la détruire; parmi ces derniers, il en eſt qu'on peut interpréter de diverſes manières, & d'autres qui ont été recueillis & altérés par des auteurs d'une ſecte oppoſée, tels que ce Velleius que Cicéron introduit dans ſon ouvrage ſur la nature des dieux, & qu'on accuſe d'avoir défiguré plus d'une fois les anciens. Si, d'après de ſi foibles

témoignages

on les accuſe d'athéiſme, parce qu'ils ne ménagent pas aſſez les opinions de la multitude, parce qu'ils haſardent des principes dont ils ne prévoient pas les conſéquences, parce qu'en expliquant la formation & le méchaniſme de l'univers, aſſervis à la

témoignages, on vouloit juger des opinions des anciens philoſophes, on riſqueroit de faire à leur égard, ce que, d'après quelques expreſſions détachées & mal interprétées, le P. Hardouin a fait à l'égard de Deſcartes, Malebranche, Arnaud, & autres qu'il accuſe d'athéiſme.

3°. Les premiers philoſophes poſoient pour principe que rien ne ſe fait de rien. De-là, ils conclurent, ou que le monde avoit toujours été tel qu'il eſt, ou que du moins la matière eſt éternelle. D'autre part, il exiſtoit une ancienne tradition, ſuivant laquelle toutes choſes avoient été miſes en ordre par l'Etre ſuprême. Pluſieurs philoſophes, ne voulant abandonner ni le principe ni la tradition, cherchèrent à les concilier. Les uns, comme Ariſtote, dirent que cet être avoit formé le monde de toute éternité; les autres, comme Platon, qu'il ne l'avoit formé que dans le temps d'après une matière préexiſtante, informe, dénuée des perfections qui ne conviennent qu'à l'Etre ſuprême. L'un & l'autre étoient ſi éloignés de penſer que leur opinion pût porter atteinte à la croyance de la divinité, qu'Ariſtote n'a pas héſité à reconnoître Dieu comme première cauſe du mouvement, & Platon, comme l'unique ordonnateur de l'univers. Or de ce que les plus anciens philoſophes n'ont pas connu la création proprement dite, pluſieurs ſavans critiques prétendent qu'on ne les doit pas ranger dans la claſſe des athées.

4° Les anciens attachoient en général une autre idée que nous aux mots *incorporel*, *immatériel*, *ſimple*. Quelques-uns, à la vérité, paroiſſent avoir conçu la divinité comme une ſubſtance indiviſible, ſans étendue & ſans mélange; mais, par ſubſtance ſpirituelle, la plupart n'entendoient qu'une matière infiniment déliée. Cette erreur a ſubſiſté pendant une longue ſuite de ſiècles, & même parmi des auteurs que l'Egliſe révère; &, ſuivant quelques ſavans, on pourroit l'admettre ſans mériter d'être accuſé d'athéiſme.

5°. Outre la diſette des monumens dont j'ai parlé plus haut, nous avons encore à nous plaindre de l'eſpèce de ſervitude où ſe trouvoient réduits les anciens philoſophes. Le peuple ſe moquoit de ſes dieux, mais ne vouloit pas en changer. Anaxagore avoit dit que le ſoleil n'étoit qu'une pierre ou qu'une lame de métal enflammée. Il falloit le condamner comme phyſicien; on l'accuſa d'impiété. De pareils exemples avoient depuis longtemps accoutumé les philoſophes à uſer de ménagemens. De-là cette doctrine ſecrète qu'il n'étoit pas permis de révéler aux profanes. Il eſt très difficile, dit Platon, de ſe faire une juſte idée de l'auteur de cet univers; &, ſi on parvenoit à la concevoir, il faudroit bien ſe garder de la publier. De-là ces expreſſions équivoques qui concilioient en quelque manière l'erreur & la vérité. Le nom de Dieu eſt de ce nombre. Un ancien abus en avoit étendu l'uſage à tout ce qui, dans l'univers, excite notre admiration; à tout ce qui, parmi les hommes, brille par l'excellence du mérite ou du pouvoir. On le trouve dans les auteurs les plus religieux, employé tantôt au ſingulier, tantôt au pluriel. En ſe montrant tour à tour ſous l'une ou l'autre de ces formes, il ſatisfaiſoit également le peuple & les gens inſtruits. Ainſi quand un auteur accorde le nom de Dieu à la nature, à l'ame du monde, aux aſtres, on eſt en droit de demander en quel ſens il prenoit cette expreſſion; & ſi, au deſſus de ces objets, il ne plaçoit pas un dieu unique auteur de toutes choſes.

6°. Cette remarque eſt ſur-tout applicable à deux opinions généralement introduites parmi les peuples de l'antiquité. L'une admettoit au-deſſus de nous des génies deſtinés à régler la marche de l'univers. Si cette idée

à la méthode des phyſiciens, ils n'appellent pas à leur ſecours une cauſe ſurnaturelle. Il en eſt, mais en petit nombre, qui rejettent formellement cette cauſe, & leurs ſolutions ſont auſſi incompréhenſibles qu'inſuffiſantes.

Démophon n'a pas tiré ſon origine d'une tradition ancienne & reſpectable, elle a dû naître dans les pays où le ſouverain confioit les ſoins de ſon royaume à la vigilance de ſes miniſtres. Il paroit en effet que les Grecs la reçurent des peuples qui vivoient ſous un gouvernement monarchique; & de plus, l'auteur d'un ouvrage attribué fauſſement à Ariſtote, mais néanmoins très ancien, obſerve que, puiſqu'il n'eſt pas de la dignité du roi de Perſe de s'occuper des minces détails de l'adminiſtration, ce travail convient encore moins à l'Etre ſuprême.

La ſeconde opinion avoit pour objet cette continuité d'actions & de réactions qu'on voit dans toute la nature. On ſuppoſa des ames particulières dans la pierre d'aimant, & dans les corps où l'on croyoit diſtinguer un principe de mouvement, & des étincelles de vie. On ſuppoſa une ame univerſelle, répandue dans toutes les parties de ce grand tout. Cette idée n'étoit pas contraire à la ſaine doctrine. Car rien n'empêche de dire que Dieu a renfermé dans la matière un agent inviſible, un principe vital qui en dirige les opérations. Mais, par une ſuite de l'abus dont je viens de parler, le nom de Dieu fut quelquefois décerné aux génies & à l'ame du monde. De-là les accuſations intentées contre pluſieurs philoſophes, & en particulier contre Platon & contre Pythagore.

Comme le premier, ainſi que je l'ai déjà dit, emploie le nom de Dieu tantôt au ſingulier, tantôt au pluriel, on lui a reproché de s'être contredit. La réponſe étoit facile. Dans ſon Timée, Platon, développant avec ordre ſes idées, dit que Dieu forma l'univers, & que, pour le régir, il établit des dieux ſubalternes, ou des génies, ouvrages de ſes mains, dépoſitaires de ſa puiſſance, & ſoumis à ſes ordres. Ici la diſtinction entre le Dieu ſuprême & les autres dieux eſt ſi clairement énoncée, qu'il eſt impoſſible de la méconnoître; & Platon pouvoit prêter les mêmes vues, & demander les mêmes graces au ſouverain & à ſes miniſtres. Si quelquefois il donne le nom de dieu au monde, au ciel, aux aſtres, à la terre, &c. il eſt viſible qu'il entend ſeulement les génies & les ames, que Dieu a ſemés dans les différentes parties de l'univers, pour en diriger les mouvemens. Je n'ai rien trouvé dans ſes autres ouvrages qui démentît cette doctrine.

Les imputations faites à Pythagore ne ſont pas moins graves, & ne paroiſſent pas mieux fondées. Il admettoit, dit-on, une ame répandue dans toute la nature, étroitement unie avec tous les êtres quelle meut, conſerve & reproduit ſans ceſſe; principe éternel dont nos ames ſont émanées, & qu'il qualifioit du nom de Dieu. On ajoute que, n'ayant pas d'autre idée de la Divinité, il doit être rangé parmi les athées.

De ſavans critiques ſe ſont élevés contre cette accuſation, fondée uniquement ſur un petit nombre de paſſages ſuſceptibles d'une interprétation favorable. Des volumes entiers ſuffiroient à peine pour rédiger ce qu'on a écrit pour & contre ce philoſophe; je me borne à quelques réflexions.

On ne ſauroit prouver que Pythagore ait confondu l'ame du monde avec la Divinité, & tout concourt à nous perſuader qu'il a diſtingué l'une de l'autre. Comme nous ne pouvons juger de ſes ſentimens que par ceux de ſes diſciples, voyons comment quelques-uns d'entre eux ſe ſont exprimés dans des fragmens qui nous reſtent de leurs écrits.

Dieu ne s'eſt pas contenté de former toutes choſes, il conſerve & gouverne tout. Un général donne ſes ordres à ſon armée, un pilote à ſon équipage, Dieu au monde. Il eſt par rapport à l'univers, ce qu'un roi eſt par rapport

Démophon. Elles ne le ſont pas plus que les idées qu'on a de la divinité. Son eſſence n'eſt pas connue, & je ne ſaurois admettre ce que je ne conçois pas.

Philoclès. Vous avancez un faux principe. La nature ne vous

rapport à ſon empire. L'univers ne pourroit ſubſiſter, s'il n'étoit dirigé par l'harmonie & par la providence. Dieu eſt bon, ſage & heureux par lui-même. Il eſt regardé comme le père des dieux & des hommes, parce qu'il répand ſes bienfaits ſur tous ſes ſujets. Légiſlateur équitable, précepteur éclairé, il ne perd jamais de vue les ſoins de ſon empire. Nous devons modéler nos vertus ſur les ſiennes, qui ſont pures & exemptes de toute affection groſſière.

Un roi qui remplit ſes devoirs eſt l'image de Dieu. L'union qui règne entre lui & ſes ſujets eſt la même qui règne entre Dieu & le monde.

Il n'y a qu'un Dieu, très-grand, très-haut, & gouvernant toutes choſes. Il en eſt d'autres qui poſsèdent différens degrés de puiſſance, & qui obéiſſent à ſes ordres. Il ſont à ſon égard ce qu'eſt le chœur par rapport au coryphée, ce que ſont les ſoldats par rapport au général.

Ces fragmens contrediſent ſi formellement l'idée qu'on a voulu nous donner des opinions de Pythagore, que des critiques ont pris le parti de jeter ſur leur authenticité des doutes qui n'ont pas arrêté des ſavans également exercés dans la critique. Et en effet, la doctrine dépoſée dans ces fragmens eſt conforme à celle de Timée, qui diſtingue expreſſément l'Etre ſuprême d'avec l'ame du monde, qu'il ſuppoſe produite par cet être. On a prétendu qu'il avoit altéré le ſyſtême de ſon maître. Ainſi, pour condamner Pythagore, il ſuffira de rapporter quelques paſſages recueillis par des écrivains poſtérieurs de cinq à ſix cents ans à ce philoſophe, & dont il eſt poſſible qu'ils n'aient pas ſaiſi le véritable ſens? &, pour le juſtifier, il ne ſuffira pas de citer un foule d'autorités qui dépoſent en ſa faveur, & ſur-tout celle d'un de ſes diſciples qui vivoit preſque dans le même temps que lui, & qui, dans un ouvrage conſervé en entier, expoſe un ſyſtême lié dans toutes ſes parties?

Cependant on peut, à l'exemple de pluſieurs critiques éclairés, concilier le témoignage de Timée avec ceux qu'on lui oppoſe. Pythagore reconnoiſſoit un Dieu ſuprême, auteur & conſervateur du monde, être infiniment bon & ſage, qui étend ſa providence par-tout; voilà ce qu'atteſtent Timée & les autres Pythagoriciens dont j'ai cité les fragmens. Pythagore ſuppoſoit que Dieu vivifie le monde par une ame tellement attachée à la matière, qu'elle ne peut pas en être ſéparée; cette ame peut être conſidérée comme un feu ſubtil, comme une flamme pure; quelques Pythagoriciens lui donnoient le nom de Dieu, parce que c'eſt le nom qu'ils accordoient à tout ce qui ſortit des mains de l'Etre ſuprême; voilà, ſi je ne me trompe, la ſeule manière d'expliquer les paſſages qui jettent des doutes ſur l'orthodoxie de Pythagore.

Enfin il eſt poſſible que quelques Pythagoriciens, voulant nous donner une image ſenſible de l'action de Dieu ſur toute la nature, aient penſé qu'il eſt tout entier en tous lieux, & qu'il *informe* l'univers comme notre ame *informe* notre corps. C'eſt l'opinion que ſemble leur prêter le Grand-Prêtre de Cérès, au chapitre xxx de cet ouvrage. J'en ai fait uſage en cet endroit pour me rapprocher des auteurs que je citois en note, & pour ne pas prononcer ſur des queſtions qu'il eſt auſſi pénible qu'inutile d'agiter. Car enfin, ce n'eſt pas d'après quelques expreſſions équivoques, & par un long étalage de principes & de conſéquences qu'il faut juger de la croyance de Pythagore. C'eſt par ſa morale-pratique, & ſur-tout par cet Inſtitut qu'il avoit formé, & dont un des principaux devoirs étoit de s'occuper de la Di-

vinité,

vous offre-t-elle pas à tous momens des myſtères impénétrables? Vous avouez que la matière exiſte, ſans connoître ſon eſſence; vous ſavez que votre bras obéit à votre volonté, ſans appercevoir la liaiſon de la cauſe à l'effet.

vinité, de ſe tenir toujours en ſa préſence, & de mériter ſes faveurs par les abſtinences, la prière, la méditation, & la pureté de cœur. Il faut avouer que ces pieux exercices ne conviendroient guère à une ſociété de Spinoſiſtes.

7°. Ecoutons maintenant l'auteur des Penſées ſur la comète. „ Quel eſt „ l'état de la queſtion lorſqu'on veut philoſopher touchant l'unité de Dieu? „ C'eſt de ſavoir s'il y a une intelligence parfaitement ſimple, totalement „ diſtinguée de la matière & de la forme du monde, & productrice de toutes „ choſes. Si l'on affirme cela, l'on croit qu'il n'y a qu'un Dieu; mais ſi „ l'on ne l'affirme pas, on a beau ſiffler tous les Dieux du paganiſme, & té- „ moigner de l'horreur pour la multitude des Dieux, on admettra réelle- „ ment un infinité de Dieux. „ Bayle ajoute qu'il ſeroit mal aiſé de trouver, parmi les anciens, des auteurs qui aient admis, l'unité de Dieu, ſans entendre une ſubſtance compoſée. „ Or, une telle ſubſtance n'eſt une qu'a- „ buſivement & improprement, ou que ſous la notion arbitraire d'un certain „ tout, ou d'un être collectif. „

Si, pour être placé parmi les polythéiſtes, il ſuffit de n'avoir pas de juſtes idées ſur la nature des eſprits, il faut, ſuivant Bayle lui-même, condamner non-ſeulement Pythagore, Platon, Socrate, & tous les anciens, mais encore preſque tous ceux qui, juſqu'à nos jours, ont écrit ſur ces matières. Car voici ce qu'il dit dans ſon Dictionnaire: „ Juſqu'à M. Deſcartes, tous nos „ docteurs, ſoit théologiens, ſoit philoſophes, avoient donné une étendue „ aux eſprits, infinie à Dieu, finie aux anges & aux ames raiſonnables. Il „ eſt vrai qu'ils ſoutenoient que cette étendue n'eſt point matérielle, ni com- „ poſée de parties, & que les eſprits ſont tout entiers dans chaque partie de „ l'eſpace qu'ils occupent. De-là ſont ſorties les trois eſpèces de préſence „ locale: la première pour les corps, la ſeconde pour les eſprits créés, la „ troiſième pour Dieu. Les Cartéſiens ont renverſé tous ces dogmes; ils „ diſent que les eſprits n'ont aucune ſorte d'étendue ni de préſence locale; „ mais on rejette leur ſentiment comme très abſurde. Diſons donc qu'en- „ core aujourd'hui tous nos philoſophes & tous nos théologiens enſeignent, „ conformément, aux idées populaires, que la ſubſtance de Dieu eſt répan- „ due dans des eſpaces infinis. Or il eſt certain que c'eſt ruiner d'un côté „ ce que l'on avoit bâti de l'autre; c'eſt redonner en effet à Dieu la maté- „ rialité que l'on lui avoit ôtée. „

L'état de la queſtion n'eſt donc pas tel que Bayle l'a propoſé. Mais il s'agit de ſavoir ſi Platon & d'autres philoſophes antérieurs à Platon, ont reconnu un premier être, éternel, infiniment intelligent, infiniment ſage & bon; qui a formé l'univers de toute éternité ou dans le temps; qui le conſerve & le gouverne par lui-même ou par ſes miniſtres; qui a deſtiné dans ce monde ou dans l'autre des récompenſes à la vertu ou des punitions au crime. Ces dogmes ſont clairement énoncés dans les écrits de preſque tous les anciens philoſophes. S'ils y ſont accompagnés d'erreurs groſſières ſur l'eſſence de Dieu, nous répondons que ces auteurs ne les avoient pas apperçues, ou du moins ne croyoient pas qu'elles détruiſiſſent l'unité de l'Etre ſuprême. Nous dirons encore qu'il n'eſt pas juſte de reprocher à des écrivains qui ne ſont plus, des conſéquences qu'ils auroient vraiſemblablement rejettées, s'ils en avoient connu le danger. Nous dirons que notre intention n'eſt pas de ſoutenir que les philoſophes dont je parle avoient des idées auſſi ſaines ſur la Divinité que les nôtres, mais ſeulement qu'ils étoient en général auſſi éloignés de l'athéiſme que du polythéiſme.

Démophon.

Démophon. On nous parle tantôt d'un ſeul dieu, & tantôt de pluſieurs dieux. Je ne vois pas moins d'imperfections que d'oppoſitions dans les attributs de la divinité. Sa ſageſſe exige qu'elle maintienne l'ordre ſur la terre, & le déſordre y triomphe avec éclat. Elle eſt juſte, & je ſouffre ſans l'avoir mérité.

Philoclès. On ſuppoſa dès la naiſſance des ſociétés, que des génies, placés dans les aſtres, veilloient à l'adminiſtration de l'univers; comme ils paroiſſoient revêtus d'une grande puiſſance, ils obtinrent les hommages des mortels; & le ſouverain fut preſque par-tout négligé pour les miniſtres.

Cependant ſon ſouvenir ſe conſerva toujours parmi tous les peuples. Vous en trouverez des traces plus ou moins ſenſibles dans les monumens les plus anciens, des témoignages plus formels dans les écrits des philoſophes modernes. Voyez la prééminence qu'Homère accorde à l'un des objets du culte public: Jupiter eſt le père des dieux & des hommes. Parcourez la Grèce: vous trouverez l'être unique adoré depuis long-temps en Arcadie, ſous le nom du dieu bon par excellence; dans pluſieurs villes, ſous celui du très haut, ou du très grand.

Ecoutez enſuite Timée, Anaxagore, Platon: C'eſt le dieu unique qui a ordonné la matière, & produit le monde.

Ecoutez Antiſthène, diſciple de Socrate: Pluſieurs divinités ſont adorées parmi les nations, mais la nature n'en indique qu'une ſeule.

Ecoutez enfin ceux de l'école de Pythagore. Tous ont conſidéré l'univers comme une armée, qui ſe meut au gré du général; comme une vaſte monarchie, où la plénitude du pouvoir réſide dans le ſouverain.

Mais pourquoi donner aux génies qui lui ſont ſubordonnés, un titre qui n'appartient qu'à lui ſeul? c'eſt que, par un abus depuis long-temps introduit dans toutes les langues, ces expreſſions *dieu* & *divin*, ne déſignent ſouvent qu'une ſupériorité de rang, qu'une excellence de mérite, & ſont prodiguées tous les jours aux princes qu'il a revêtus de ſon pouvoir, aux eſprits qu'il a remplis de ſes lumières, aux ouvrages qui ſont ſortis de ſes mains ou des nôtres. Il eſt ſi grand en effet, que d'un côté, on n'a d'autre moyen de relever les grandeurs humaines, qu'en les rapprochant des ſiennes, & que d'un autre côté, on a de la peine à comprendre qu'il puiſſe ou daigne abaiſſer ſes regards juſqu'à nous.

Vous qui niez ſon immenſité, avez-vous jamais réfléchi ſur la multiplicité des objets que votre eſprit & vos ſens peuvent embraſſer? Quoi! votre vue ſe prolonge ſans effort ſur

un

un grand nombre de ſtades; & la ſienne ne pourroit pas en parcourir une infinité? Votre attention ſe porte preſqu'au même inſtant ſur la Grèce, ſur la Sicile, ſur l'Egypte; & la ſienne ne pourroit s'étendre ſur tout l'univers.

Et vous qui mettez des bornes à ſa bonté, comme s'il pouvoit être grand ſans etre bon, croyez-vous qu'il rougiſſe de ſon ouvrage? qu'un inſecte, un brin d'herbe, ſoient mépriſables à ſes yeux? qu'il ait revêtu l'homme de qualités éminentes, qu'il lui ait donné le déſir, le beſoin & l'eſpérance de le connoître, pour l'éloigner à jamais de ſa vue? Non, je ne ſaurois penſer qu'un père oublie ſes enfans, & que, par une négligence incompatible avec ſes perfections, il ne daigne pas veiller ſur l'ordre qu'il a établi dans ſon empire.

Démophon. Si cet ordre émane de lui, pourquoi tant de crimes & de malheurs ſur la terre? Où eſt ſa puiſſance, s'il ne peut les empêcher? ſa juſtice, s'il ne le veut pas?

Philoclès. Je m'attendois à cette attaque. On l'a faite, on la fera dans tous les temps, & c'eſt la ſeule qu'on puiſſe nous oppoſer. Si tous les hommes étoient heureux, ils ne ſe révolteroient pas contre l'auteur de leurs jours; mais ils ſouffrent ſous ſes yeux, & il ſemble les abandonner. Ici ma raiſon confondue interroge les traditions anciennes; toutes dépoſent en faveur d'une providence. Elle interroge les ſages; preſque tous d'accord ſur le fond du dogme, ils héſitent & ſe partagent dans la manière de l'expliquer. Pluſieurs d'entre eux, convaincus que limiter la juſtice ou la bonté de dieu, c'étoit l'anéantir, ont mieux aimé donner des bornes à ſon pouvoir. Les uns répondent; Dieu n'opère que le bien; mais la matière, par un vice inhérent à ſa nature, occaſionne le mal, en réſiſtant à la volonté de l'Etre ſuprême. D'autres: L'influence divine s'étend avec plénitude juſqu'à la ſphère de la lune, & n'agit que foiblement dans les régions inférieures. D'autres: Dieu ſe mêle des grandes choſes, & néglige les petites. Il en eſt enfin qui laiſſent tomber ſur mes ténèbres un trait de lumière qui les éclaircit. Foibles mortels, s'écrient-ils! ceſſez de regarder comme des maux réels, la pauvreté, la maladie, & les malheurs qui vous viennent du dehors. Ces accidens, que votre réſignation peut convertir en bienfaits, ne ſont que la ſuite des lois néceſſaires à la conſervation de l'univers. Vous entrez dans le ſyſtême général des choſes, mais vous n'en êtes qu'une portion. Vous fûtes ordonnés pour le tout, & le tout ne fut pas ordonné pour vous.

Ainſi, tout eſt bien dans la nature, excepté dans la claſſe des êtres où tout devroit être mieux. Les corps inanimés ſuivent ſans réſiſtance les mouvemens qu'on leur imprime.

Les

Les animaux, privés de raiſon, ſe livrent ſans remords à l'inſtinct qui les entraîne. Les hommes ſeuls ſe diſtinguent autant par leurs vices que par leur intelligence. Obéiſſent-ils à la néceſſité, comme le reſte de la nature? pourquoi peuvent-ils réſiſter à leurs penchans? pourquoi reçurent-ils ces lumières qui les égarent, ce déſir de connoître leur auteur, ces notions du bien, ces larmes précieuſes que leur arrache une belle action; ce don le plus funeſte, s'il n'eſt pas le plus beau de tous, le don de s'attendrir ſur les malheurs de leurs ſemblables? A l'aſpect de tant de privilèges qui les caractériſent eſſentiellement, ne doit-on pas conclure que dieu, par des vues qu'il n'eſt pas permis de ſonder, a voulu mettre à de fortes épreuves le pouvoir qu'ils ont de délibérer & de choiſir? Oui, s'il y a des vertus ſur la terre, il y a une juſtice dans le ciel. Celui qui ne paie pas un tribut à la règle, doit une ſatisfaction à la règle. Il commence ſa vie dans ce monde, il la continue dans un ſéjour où l'innocence reçoit le prix de ſes ſouffrances, où l'homme coupable expie ſes crimes, juſqu'à ce qu'il en ſoit purifié.

Voilà, Démophon, comment nos ſages juſtifient la providence. Ils ne connoiſſent pour nous d'autre mal que le vice, & d'autre dénouement au ſcandale qu'il produit, qu'un avenir où toutes choſes ſeront miſes à leur place. Demander à préſent, pourquoi dieu ne l'a pas empêché dès l'origine, c'eſt demander pourquoi il a fait l'univers ſelon ſes vues, & non ſuivant les nôtres.

Démophon. La religion n'eſt qu'un tiſſu de petites idèes, de pratiques minutieuſes. Comme s'il n'y avoit pas aſſez de tyrans ſur la terre, vous en peuplez les cieux; vous m'entourez de ſurveillans, jaloux les uns des autres, avides de mes préſens, à qui je ne puis offrir que l'hommage d'une crainte ſervile; le culte qu'ils exigent, n'eſt qu'un trafic honteux; ils vous donnent des richeſſes, vous leur rendez des victimes. L'homme abruti par la ſuperſtition eſt le plus vil des eſclaves. Vos philoſophes même n'ont pas inſiſté ſur la néceſſité d'acquérir des vertus, avant que de ſe préſenter à la divinité, ou de lui en demander dans leurs prières.

Philoclès. Je vous ai déjà dit que le culte public eſt groſſièrement défiguré, & que mon deſſein étoit ſimplement de vous expoſer les opinions des philoſophes qui ont réfléchi ſur les rapports que nous avons avec la divinité. Doutez de ces rapports, ſi vous êtes aſſez aveugle pour les méconnoître. Mais ne dites pas que c'eſt dégrader nos ames, que de les ſéparer de la maſſe des êtres, que de leur donner la plus brillante des origines & des deſtinées, que d'établir entre elles & l'Etre

l'Etre ſuprême un commerce de bienfaits & de reconnoiſſance.

Voulez-vous une morale pure & céleſte, qui élève votre eſprit & vos ſentimens? étudiez la doctrine & la conduite de ce Socrate, qui ne vit dans ſa condamnation, ſa priſon & ſa mort, que les décrets d'une ſageſſe infinie, & ne daigna pas s'abaiſſer juſqu'à ſe plaindre de l'injuſtice de ſes ennemis.

Contemplez en même temps avec Pythagore les lois de l'harmonie univerſelle, & mettez ce tableau devant vos yeux. Régularité dans la diſtribution des corps célèſtes; concours de toutes les volontés dans une ſage république, concours de tous les mouvemens dans une ame vertueuſe; tous les êtres travaillant de concert au maintien de l'ordre, & l'ordre conſervant l'univers & ſes moindres parties; un dieu auteur de ce plan ſublime, & des hommes deſtinés à être par leurs vertus ſes miniſtres & ſes coopérateurs. Jamais ſyſtême n'étincela de plus de génie; jamais rien n'a pu donner une plus haute idée de la grandeur & de la dignité de l'homme.

Permettez que j'inſiſte; puiſque vous attaquez nos philoſophes, il eſt de mon devoir de les juſtifier. Le jeune Lyſis eſt inſtruit de leurs dogmes. J'en juge par les inſtituteurs qui élevèrent ſon enfance. Je vais l'interroger ſur différens articles relatifs à cet entretien. Ecoutez ſes réponſes. Vous verrez d'un coup-d'œil l'enſemble de notre doctrine; & vous jugerez ſi la raiſon, abandonnée à elle-même, pouvoit concevoir une théorie plus digne de la divinité, & plus utile aux hommes*.

Philoclès.

* Les premiers écrivains de l'Egliſe eurent ſoin de recueillir les témoignages des poëtes & des philoſophes Grecs, favorables au dogme de l'unité d'un Dieu, à celui de la Providence, & à d'autres également eſſentiels.

Ils crurent auſſi devoir rapprocher de la morale du chriſtianiſme, celle que les anciens philoſophes avoient établie parmi les nations, & reconnurent que la ſeconde, malgré ſon imperfection, avoit préparé les eſprits à recevoir la première, beaucoup plus pure.

Il a paru dans ces derniers temps différens ouvrages ſur la doctrine religieuſe des païens; & de très ſavans critiques, après l'avoir approfondie, ont reconnu que, ſur certains points, elle mérite les plus grands éloges. Voici comment s'explique M. Fréret, par rapport au plus eſſentiel des dogmes: „ Les Egyptiens & les Grecs ont donc connu & adoré le Dieu ſuprême, le „ vrai Dieu, quoique d'une manière indigne de lui. „ Quant à la morale, écoutons le célèbre Huet, évêque d'Avranches. *Ac mihi quidem ſæpe numero contigit, ut cùm ea legerem, quæ ad vitam rectè probèque inſtituendam, vel a Platone, vel ab Ariſtotele, vel a Cicerone, vel ab Epicteto tradita ſunt, mihi viderer ex aliquibus chriſtianorum ſcriptis capere normam pietatis.*

Autoriſé par de ſi grands exemples, & forcé par le plan de mon ouvrage, à donner un précis de la théologie morale des Grecs, je ſuis bien éloigné de penſer qu'on puiſſe la confondre avec la nôtre, qui eſt d'un ordre infini-

ment

Philoclès. Dites-moi, Lyſis, qui a formé le monde?

Lyſis. Dieu.

Philoclès. Par quel motif l'a-t-il formé?

Lyſis. Par un effet de ſa bonté.

Philoclès. Qu'eſt-ce-que Dieu?

Lyſis. Ce qui n'a ni commencement ni fin. L'être éternel, néceſſaire, immuable, intelligent.

Philoclès. Pouvons-nous connoître ſon eſſence?

Lyſis. Elle eſt incompréhenſible & ineffable; mas il a parlé clairement par ſes œuvres, & ce langage a le caractère des grandes vérités, qui eſt d'être à portée de tout le monde. De plus vives lumières nous ſeroient inutiles, & ne convenoient ſans doute ni à ſon plan ni à notre foibleſſe. Qui ſait même ſi l'impatience de nous élever juſqu'à lui ne préſage pas la deſtinée qui nous attend? En effet s'il eſt vrai, comme on le dit, qu'il eſt heureux par la ſeule vue de ſes perfections, déſirer de le connoître, c'eſt déſirer de partager ſon bonheur.

Philoclès. Sa providence s'étend-elle ſur toute la nature?

Lyſis. Juſque ſur les plus petits objets.

Philoclès. Pouvons-nous lui dérober la vue de nos actions?

Lyſis. Pas même celle de nos penſées.

Philoclès. Dieu eſt-il l'auteur du mal?

Lyſis. L'Etre bon ne peut faire que ce qui eſt bon.

Philoclès. Quels ſont vos rapports avec lui?

Lyſis. Je ſuis ſon ouvrage, je lui appartiens, il a ſoin de moi.

Philoclès. Quel eſt culte qui lui convient?

Lyſis. Celui que les lois de la patrie ont établi; la ſageſſe humaine ne pouvant ſavoir rien de poſitif à cet égard.

Philoclès. Suffit-il de l'honorer par des ſacrifices & par des cérémonies pompeuſes?

Lyſis. Non.

Philoclès. Que faut-il encore?

Lyſis. La pureté du cœur. Il ſe laiſſe plutôt fléchir par la vertu que par les offrandes; &, comme il ne peut y avoir aucun commerce entre lui & l'injuſtice, quelques-uns penſent qu'il faudroit arracher des autels les méchans qui y trouvent un aſyle.

ment ſupérieur. Sans relever ici les avantages qui diſtinguent l'ouvrage de la ſageſſe divine, je me borne à un ſeul article. Les légiſlateurs de la Grèce s'étoient contentés de dire: *Honorez les Dieux.* L'Evangile dit: *Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur; & le prochain, comme vous même.* Cette loi qui les renferme & qui les anime toutes, Saint Auguſtin prétend que Platon l'avoit connue en partie; mais ce que Platon avoit enſeigné à cet égard n'étoit qu'une ſuite de ſa théorie ſur le ſouverain bien, & influa ſi peu ſur la morale des Grecs, qu'Ariſtote aſſure qu'il ſeroit abſurde de dire qu'on aime Jupiter.

Philoclès.

Philoclès. Cette doctrine, enſeignée par les philoſophes, eſt-elle reconnue par les prêtres?

Lyſis. Ils l'ont fait graver ſur la porte du temple d'Epidaure: L'ENTRÉE DE CES LIEUX, dit l'inſcription, N'EST PERMISE QU'AUX AMES PURES. Ils l'annoncent avec éclat dans nos cérémonies ſaintes, où, après que le miniſtre des autels a dit: *Qui eſt-ce qui eſt ici?* les aſſiſtans répondent de concert: *Ce ſont tous gens de bien.*

Philoclès. Vos prières ont-elles pour objet les biens de la terre?

Lyſis. Non. J'ignore s'ils ne me ſeroient pas nuiſibles; & je craindrois, qu'irrité de l'indiſcrétion de mes vœux, dieu ne les exauçât.

Philoclès. Que lui demandez-vous donc?

Lyſis. De me protéger contre mes paſſions; de m'accorder la vraie beauté, celle de l'ame; les lumières & les vertus dont j'ai beſoin; la force de ne commettre aucune injuſtice, & ſur-tout le courage de ſupporter, quand il le faut, l'injuſtice des autres.

Philoclès. Que doit-on faire pour ſe rendre agréable à la divinité?

Lyſis. Se tenir toujours en ſa préſence; ne rien entreprendre ſans implorer ſon ſecours; s'aſſimiler en quelque façon à elle par la juſtice & par la ſainteté; lui rapporter toutes ſes actions; remplir exactement les devoirs de ſon état, & regarder comme le premier de tous, celui d'être utile aux hommes; car, plus on opère le bien, plus on mérite d'être mis au nombre de ſes enfans & de ſes amis.

Philoclès. Peut-on être heureux en obſervant ces préceptes?

Lyſis. Sans doute, puiſque le bonheur conſiſte dans la ſageſſe, & la ſageſſe dans la connoiſſance de dieu.

Philoclès. Mais cette connoiſſance eſt bien imparfaite.

Lyſis. Auſſi notre bonheur ne ſera-t-il entier que dans une autre vie.

Philoclès. Eſt-il vrai, qu'après notre mort, nos ames comparoiſſent dans le champ de la vérité, & rendent compte de leur conduite à des juges inexorables; qu'enſuite, les unes tranſportées dans des campagnes riantes, y coulent des jours paiſibles au milieu des fêtes & des concerts; que les autres ſont précipitées par les furies dans le Tartare, pour ſubir à-la-fois la rigueur des flammes & la cruauté des bêtes féroces?

Lyſis. Je l'ignore.

Philoclès. Dirons-nous que les unes & les autres, après avoir été, pendant mille ans au moins, raſſaſiées de douleurs ou de plaiſirs, reprendront un corps mortel, ſoit dans la claſſe des

des hommes, soit dans celle des animaux, & commenceront une nouvelle vie; mais qu'il est pour certains crimes des peines éternelles?

Lysis. Je l'ignore encore. La divinité ne s'est point expliquée sur la nature des peines & des récompenses qui nous attendent après la mort. Tout ce que j'affirme, d'après les notions que nous avons de l'ordre & de la justice, d'après le suffrage de tous les peuples & de tous les temps, c'est que chacun sera traité suivant ses mérites, & que l'homme juste, passant tout-à-coup du jour nocturne de cette vie, à la lumière pure & brillante d'une seconde vie, jouira de ce bonheur inaltérable dont ce monde n'offre qu'une foible image.

Philoclès. Quels sont nos devoirs envers nous-mêmes?

Lysis. Décerner à notre ame les plus grands honneurs, après ceux que nous rendons à la divinité; ne la jamais remplir de vices & de remords; ne la jamais vendre au poids de l'or, ni la sacrifier à l'attrait des plaisirs; ne jamais préférer dans aucune occasion un être aussi terrestre, aussi fragile que le corps, à une substance dont l'origine est célèste, & la durée éternelle.

Philoclès. Quels sont nos devoirs envers les hommes?

Lysis. Ils sont tous renfermés dans cette formule: Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent.

Philoclès. Mais n'êtes-vous pas à plaindre si tous ces dogmes ne sont qu'une illusion, & si votre ame ne survit pas à votre corps?

Lysis. La religion n'est pas plus exigeante que la philosophie. Loin de prescrire à l'honnête homme aucun sacrifice qu'il puisse regretter, elle répand un charme secret sur ses devoirs, & lui procure deux avantages inestimables, une paix profonde pendant sa vie, une douce espérance au moment de la mort.

Fin du Chapitre soixante-dix-neuvième.

CHAPITRE LXXX.

Suite de la Bibliothèque. La Poësie.

J'AVOIS mené chez Euclide le jeune Lysis, fils d'Apollodore. Nous entrâmes dans une des pièces de la bibliothèque; elle ne contenoit que des ouvrages de poësie & de morale, les uns en très grande quantité, les autres en très petit nombre.

Lyſis parut étonné de cette diſproportion; Euclide lui dit: Il faut peu de livres pour inſtruire les hommes; il en faut beaucoup pour les amuſer. Nos devoirs ſont bornés; les plaiſirs de l'eſprit & du cœur ne ſauroient l'être; l'imagination, qui ſert à les alimenter, eſt auſſi libérale que féconde, tandis que la raiſon, pauvre & ſtérile, ne nous communique que les foibles lumières dont nous avons beſoin; &, comme nous agiſſons plus d'après nos ſenſations que d'après nos réflexions, les talens de l'imagination auront toujours plus d'attraits pour nous, que les conſeils de la raiſon ſa rivale.

Cette faculté brillante s'occupe moins du réel que du poſſible, plus étendu que le réel; ſouvent même, elle préfère au poſſible des fictions auxquelles on ne peut aſſigner des limites. Sa voix peuple les déſerts, anime les êtres les plus inſenſibles, tranſporte d'un objet à l'autre les qualités & les couleurs qui ſervoient à les diſtinguer; &, par une ſuite de métamorphoſes, nous entraîne dans le ſéjour des enchantemens, dans ce monde idéal où les poëtes, oubliant la terre, s'oubliant eux-mêmes, n'ont plus de commerce qu'avec des intelligences d'un ordre ſupérieur.

C'eſt là qu'ils cueillent leurs vers dans les jardins des Muſes, que les ruiſſeaux paiſibles roulent en leur faveur des flots de lait & de miel, qu'Apollon déſcend des cieux pour leur remettre ſa lyre, qu'un ſouffle divin éteignant tout-à-coup leur raiſon, les jette dans les convulſions du délire, & les force de parler le langage des dieux dont ils ne ſont plus que les organes.

Vous voyez, ajouta Euclide, que j'emprunte les paroles de Platon. Il ſe moquoit ſouvent de ces poëtes qui ſe plaignent avec tant de froideur du feu qui les conſume intérieurement. Mais il en eſt parmi eux qui ſont en effet entraînés par cet enthouſiaſme qu'on appelle inſpiration divine, fureur poëtique. Eſchyle, Pindare & tous nos grands poëtes le reſſentoient, puiſqu'il domine encore dans leurs écrits. Que dis-je? Démoſthène à la tribune, des particuliers dans la ſociété, nous le font éprouver tous les jours. Ayez vous-même à peindre les tranſports ou les malheurs d'une de ces paſſions qui, parvenues à leur comble, ne laiſſent plus à l'ame aucun ſentiment de libre, il n'échappera de votre bouche & de vos yeux que des traits enflammés, & vos fréquens écarts paſſeront pour des accès de fureur ou de folie. Cependant vous n'aurez cédé qu'à la voix de la nature.

Cette chaleur qui doit animer toutes les productions de l'eſprit, ſe développe dans la poëſie, avec plus ou moins d'intenſité, ſuivant que le ſujet exige plus ou moins de mouvement,

ment, ſuivant que l'auteur poſsède plus ou moins ce talent ſublime qui ſe prête aiſément aux caractères des paſſions, ou ce ſentiment profond, qui tout-à-coup s'allume dans ſon cœur, & ſe communique rapidement aux nôtres. Ces deux qualités ne ſont pas toujours réunies. J'ai connu un poëte de Syracuſe, qui ne faiſoit jamais de ſi beaux vers, que lorſqu'un violent enthouſiaſme le mettoit hors de lui-même.

Lyſis fit alors quelques queſtions dont on jugera par les réponſes d'Euclide. La poëſie, nous dit ce dernier, a ſa marche & ſa langue particulière. Dans l'épopée & la tragédie, elle imite une grande action dont elle lie toutes les parties à ſon gré, altérant les faits connus, y en ajoutant d'autres qui augmentent l'intérêt, le relevant tantôt au moyen des incidens merveilleux, tantôt par les charmes variés de la diction, ou par la beauté des penſées & des ſentimens. Souvent la fable, c'eſt-à-dire, la manière de diſpoſer l'action, coûte plus & fait plus d'honneur au poëte que la compoſition même des vers.

Les autres genres de poëſie n'exigent pas de lui une conſtruction ſi pénible. Mais toujours doit-il montrer une ſorte d'invention, donner, par des fictions neuves, un eſprit de vie à tout ce qu'il touche, nous pénétrer de ſa flamme, & ne jamais oublier que, ſuivant Simonide, la poëſie eſt une peinture parlante, comme la peinture eſt une poëſie muette.

Il ſuit de là que le vers ſeul ne conſtitue pas le poëte. L'hiſtoire d'Hérodote miſe en vers ne ſeroit qu'une hiſtoire, puiſqu'on n'y trouveroit ni fable ni fictions. Il ſuit encore qu'on ne doit pas compter parmi les productions de la poëſie, les ſentences de Théognis, de Phocylide, &c. ni même les ſyſtêmes de Parménide & d'Empédocle ſur la nature, quoique ces deux derniers aient quelquefois inſére dans leurs ouvrages des deſcriptions brillantes, ou des allégories ingénieuſes.

J'ai dit que la poëſie avoit unel angue particulière. Dans les partages qui ſe ſont faits entre elle & la proſe, elle eſt convenue de ne ſe montrer qu'avec une parure très riche, ou du moins très élégante, & l'on a remis entre ſes mains toutes les couleurs de la nature, avec l'obligation d'en uſer ſans ceſſe, & l'eſpérance du pardon, ſi elle en abuſe quelquefois.

Elle a réuni à ſon domaine quantité de mots interdits à la proſe, d'autres qu'elle alonge ou raccourcit, ſoit par l'addition, ſoit par le retranchement d'une lettre ou d'une ſyllabe. Elle a le pouvoir d'en produire de nouveaux, & le privilège preſque excluſif d'employer ceux qui ne ſont plus en uſage, ou qui ne le ſont que dans un pays étranger, d'en identifier pluſieurs dans un ſeul, de les diſpoſer dans un ordre inconnu

juſqu'alors, & de prendre toutes les licences qui diſtinguent l'élocution poëtique du langage ordinaire.

Les facilités accordées au génie s'étendent ſur tous les inſtrumens qui ſecondent ſes opérations. De-là, ces formes nombreuſes que les vers ont reçues de ſes mains, & qui toutes ont un caractère indiqué par la nature. Le vers héroïque marche avec une majeſté impoſante: on l'a deſtiné à l'épopée; l'iambe revient ſouvent dans la converſation: la poëſie dramatique l'emploie avec ſuccès. D'autres formes s'aſſortiſſent mieux aux chants accompagnés de danſes*; elles ſe ſont appliquées ſans effort aux odes & aux hymnes. C'eſt ainſi que les poëtes ont multiplié les moyens de plaire.

Euclide, en finiſſant, nous montra les ouvrages qui ont paru en différens temps ſous les noms d'Orphée, de Muſée, de Thamyris, de Linus, d'Anthès, de Pamphus, d'Olen, d'Abaris, d'Epiménide, &c. Les uns ne contiennent que des hymnes ſacrés ou des chants plaintifs; les autres traitent des oracles, des expiations & des enchantemens. Dans quelques-uns, & ſur-tout dans le cycle épique, qui eſt un recueil de traditions fabuleuſes où les auteurs tragiques ont ſouvent puiſé les ſujets de leurs pièces, on a décrit les généalogies des dieux, le combat des Titans, l'expédition des Argonautes, les guerres de Thèbes & de Troie. Tels furent les principaux objets qui occupèrent les gens de lettres pendant pluſieurs ſiècles. Comme la plupart de ces ouvrages n'appartiennent pas à ceux dont ils portent les noms†, Euclide avoit négligé de les diſpoſer dans un certain ordre.

Venoient enſuite ceux d'Héſiode & d'Homère. Ce dernier étoit eſcorté d'un corps redoutable d'interprètes & de commentateurs. J'avois lu avec ennui les explications de Stéſimbrote & de Glaucon, & j'avois ri de la peine que s'étoit donnée Métrodore de Lampſaque, pour découvrir une allégorie continuelle dans l'Iliade & dans l'Odyſſée.

A l'exemple d'Homère, pluſieurs poëtes entreprirent de chanter la guerre de Troie. Tels furent entre autres, Arc-

* Voyez ſur les diverſes formes des vers Grecs, le chapitre XXVII de cet ouvrage.

† A l'époque que j'ai choiſie, il couroit dans la Grèce des hymnes & d'autres poëſies qu'on attribuoit à de très anciens poëtes; les perſonnes inſtruites en connoiſſoient ſi bien la ſuppoſition, qu'Ariſtote doutoit même de l'exiſtence d'Orphée. Dans la ſuite on plaça les noms les plus célèbres à la tête de quantité d'écrits dont les vrais auteurs étoient ignorés. Tels ſont quelques traités qui ſe trouvent aujourd'hui dans les éditions de Platon & d'Ariſtote; je les ai cités quelquefois ſous les noms de ces grands hommes, pour abréger, & parce qu'ils ſont inſérés parmi leurs ouvrages.

tinus,

tinus, Stéſichore, Sacadas, Leſchès, qui commença ſon ouvrage par ces mots emphatiques: *Je chante la fortune de Priam, & la guerre fameuſe*.....Le même Leſchès, dans ſa petite Iliade, & Dicéogène dans ſes Cypriaques, décrivirent tous les évènemens de cette guerre. Les poëmes de l'Héracléide & de la Théſéide n'omettent aucun des exploits d'Hercule & de Théſée. Ces auteurs ne connurent jamais la nature de l'épopée; ils étoient placés à la ſuite d'Homère, & ſe perdoient dans ſes rayons, comme les étoiles ſe perdent dans ceux du ſoleil.

Euclide avoit tâché de réunir toutes les tragédies, comédies & ſatyres, que, depuis près de 200 ans, on a repréſentées ſur les théatres de la Grèce & de la Sicile. Il en poſſédoit environ 3000*, & ſa collection n'étoit pas complète. Quelle haute idée ne donnoit-elle pas de la littérature des Grecs, &

* C'eſt d'après Suidas, Athénée, & d'autres auteurs dont les témoignages ont été recueillis par Fabricius, que j'ai porté à environ 3000 le nombre de ces pièces. Les calculs de ces écrivains ne méritent pas la même confiance pour chaque article en particulier. Mais il faut obſerver qu'ils ont cité quantité d'auteurs dramatiques, qui vécurent avant le jeune Anacharſis, ou de ſon temps, ſans ſpécifier le nombre des pièces qu'ils avoient compoſées. S'il y a exagération d'un côté, il y a omiſſion de l'autre, & le réſultat ne pouvoit guerre différer de celui que j'ai donné. Il monteroit peut-être au triple & au quadruple, ſi, au lieu de m'arrêter à une époque préciſe, j'avois ſuivi toute l'hiſtoire du théatre Grec. Car dans le peu de monumens qui ſervent à l'éclaircir, il eſt fait mention d'environ 350 poëtes qui avoient compoſé des tragédies & des comédies.

Il ne nous reſte en entier que ſept pièces d'Eſchyle, ſept de Sophocle, dix-neuf d'Euripide, onze d'Ariſtophane, en toute quarante-quatre. On peut y joindre les dix-neuf pièces de Plaute & les ſix de Térence, qui ſont des copies ou des imitations des comédies Grecques.

Le temps n'a épargné aucune des branches de la littérature des Grecs; livres d'hiſtoire, ouvrages relatifs aux ſciences exactes, ſyſtêmes de philoſophie, traités de politique, de morale, de médecine, &c. preſque tout a péri; les livres des Romains ont eu le même ſort; ceux des Egyptiens, des Phéniciens & de pluſieurs autres nations éclairées, ont été engloutis dans un naufrage preſque univerſel.

Les copies d'un ouvrage ſe multiplioient autrefois ſi difficilement, il falloit être ſi riche pour ſe former une petite bibliothèque, que les lumières d'un pays avoient beaucoup de peine à pénétrer dans un autre, & encore plus à ſe perpétuer dans le même endroit. Cette conſidération devroit nous rendre très circonſpects à l'égard des connoiſſances que nous accordons, ou que nous refuſons aux anciens.

Le défaut des moyens, qui les égaroit ſouvent au milieu de leurs recherches, n'arrête plus les modernes. L'imprimerie, cet heureux fruit du haſard, cette découverte, peut-être la plus importante de toutes, met & fixe dans le commerce les idées de tous les temps & de tous les peuples. Jamais elle ne permettra que les lumières s'éteignent, & peut-être les portera-t-elle à un point, qu'elles feront autant au-deſſus des nôtres, que les nôtres nous paroiſſent être au-deſſus de celles des anciens. Ce ſeroit un beau ſujet à traiter que l'influence qu'a eue juſqu'à préſent l'imprimerie ſur les eſprits, & celle qu'elle aura dans la ſuite.

de la fécondité de leur génie? Je comptai ſouvent plus de 100 pièces qui venoient de la même main. Parmi les ſingularités qu'Euclide nous faiſoit remarquer, il nous montra l'Hippocentaure, tragédie, où Chérémon avoit, il n'y a pas long-temps, introduit, contre l'uſage reçu, toutes les eſpèces de vers. Cette nouveauté ne fut pas goûtée.

Les mimes ne furent dans l'origine que des farces obſcènes ou ſatyriques qu'on repréſentoit ſur le théatre. Leur nom s'eſt tranſmis enſuite à de petits poëmes qui mettent ſous les yeux du lecteur des aventures particulières. Ils ſe rapprochent de la comédie par leur objet, ils en different par le défaut d'intrigue, quelques-uns par une extrême licence. Il en eſt où il règne une plaiſanterie exquiſe & décente. Parmi les mimes qu'avoit raſſemblés Euclide, je trouvai ceux de Xénarque & ceux de Sophron de Syracuſe; ces derniers faiſoient les délices de Platon, qui, les ayant reçus de Sicile, les fit connoître aux Athéniens. Le jour de ſa mort, on les trouva ſous le chevet de ſon lit*.

Avant la découverte de l'art dramatique, nous dit encore Euclide, les poëtes, à qui la nature avoit accordé une ame ſenſible, & refuſé le talent de l'épopée, tantôt retraçoient dans eurs tableaux, les déſaſtres d'une nation, ou les infortunes d'un perſonnage de l'antiquité; tantôt déploroient la mort d'un parent ou d'un ami, & ſoulageoient leur douleur en s'y ivrant. Leur chants plaintifs, preſque toujours accompagnés de la flûte, furent connus ſous le nom d'élégies ou de lamentations.

Ce genre de poëſie procède par une marche régulierement irrégulière; je veux dire que le vers de ſix piés, & celui de cinq s'y ſuccèdent alternativement. Le ſtyle en doit être ſimple, parce qu'un cœur véritablement affligé, n'a plus de prétention; il faut que les expreſſions en ſoient quelquefois brûlantes comme la cendre couvre un feu dévorant; mais que dans le récit, elles n'éclatent point en imprécations & en déſeſpoir. Rien de ſi intéreſſant que l'extrême douceur jointe à l'extrême ſouffrance. Voulez-vous le modèle d'une élégie auſſi courte que touchante? vous la trouverez dans Euripide. Andromaque tranſportée en Grèce, ſe jette aux piés de la ſtatue de Thétis, de la mère d'Achille: elle ne ſe plaint pas de ce héros; mais, au ſouvenir du jour fatal où elle vit Hector traîné autour des murailles de Troie, ſes yeux ſe rempliſſent de larmes, elle accuſe Hélène de tous ſes malheurs, elle rappelle les cruautés qu'Hermione lui a fait éprouver; & après

* On peut préſumer que quelques uns des poëmes qu'on appeloit mimes, étoient dans le goût des contes de La Fontaine.

avoir

avoir prononcé une ſeconde fois le nom de ſon époux, elle laiſſe couler ſes pleurs avec plus d'abondance.

L'élégie peut ſoulager nos maux quand nous ſommes dans l'infortune: elle doit nous inſpirer du courage quand nous ſommes près d'y tomber. Elle prend alors un ton plus vigoureux, &, employant les images les plus fortes, elle nous fait rougir de notre lâcheté, & envier les larmes répandues aux funérailles d'un héros mort pour le ſervice de la patrie.

C'eſt ainſi que Tyrtée ranima l'ardeur éteinte des Spartiates, & Callinus celle des habitans d'Ephèſe. Voilà leurs élégies, & voici la pièce qu'on nomme la Salamine, & que Solon compoſa pour engager les Athéniens à reprendre l'île de ce nom.

Laſſe enfin de gémir ſur les calamités trop réelles de l'humanité, l'élégie ſe chargea d'exprimer les tourmens de l'amour. Pluſieurs poëtes lui dûrent un éclat qui rejaillit ſur leurs maîtreſſes. Les charmes de Nanno furent célébrés par Mimnerme de Colophon, qui tient un des premiers rangs parmi nos poëtes; ceux de Battis le ſont tous les jours par Philétas de Cos, qui, jeune encore, s'eſt fait une juſte réputation. On dit que ſon corps eſt ſi grêle & ſi foible, que, pour ſe ſoutenir contre la violence du vent, il eſt obligé d'attacher à ſa chauſſure des ſemelles de plomb ou des boules de ce métal. Les habitans de Cos, fiers de ſes ſuccès, lui ont conſacré ſous un platane une ſtatue de bronze.

Je portai ma main ſur un volume intitulé la *Lydienne*. Elle eſt, me dit Euclide, d'Antimaque de Colophon, qui vivoit dans le ſiècle dernier. C'eſt le même qui nous a donné le poëme ſi connu de la Thébaïde; il étoit éperdument amoureux de la belle Chryſéis. Il la ſuivit en Lydie où elle avoit reçu le jour; elle y mourut entre ſes bras. De retour dans ſa patrie, il ne trouva d'autre remède à ſon affliction, que de la répandre dans ſes écrits, & de donner à cette élégie le nom qu'elle porte.

Je connois ſa Thébaïde, répondis-je; quoique la diſpoſition n'en ſoit pas heureuſe, & qu'on y retrouve de temps en temps des vers d'Homère tranſcrits preſque ſyllabe pour ſyllabe, je conviens qu'à bien des égards l'auteur mérite des éloges. Cependant l'enflure, la force, & j'oſe dire la ſéchereſſe du ſtyle, me font préſumer qu'il n'avoit ni aſſez d'agrément dans l'eſprit, ni aſſez de ſenſibilité dans l'ame, pour nous intéreſſer à la mort de Chryſéis. Mais je vais m'en éclaircir. Je lus en effet la *Lydienne*, pendant qu'Euclide montroit à Lyſis, les élégies d'Archiloque, de Simonide, de Clonas, d'Ilon, &c. Ma lecture achevée: je ne me ſuis pas

trompé, repris-je: Antimaque a mis de la pompe dans ſa douleur. Sans s'appercevoir qu'on eſt conſolé quand on cherche à ſe conſoler par des exemples, il compare ſes maux à ceux des anciens héros de la Grèce, & décrit longuement les travaux pénibles qu'éprouvèrent les Argonautes dans leur expédition.

Archiloque, dit Lyſis, crut trouver dans le vin un dénouement plus heureux à ſes peines. Son beau-frère venoit de périr par mer; dans un pièce de vers que le poëte fit alors, après avoir donné quelques regrets à ſa perte, il ſe hâte de calmer ſa douleur. Car enfin, dit-il, mes larmes ne le rendront pas à la vie; nos jeux & nos plaiſirs n'ajouteront rien aux rigueurs de ſon ſort.

Euclide nous fit obſerver que le mélange des vers de ſix piés avec ceux de cinq n'étoit autrefois affecté qu'à l'élégie proprement dite, & que dans la ſuite il fut appliqué à différentes eſpèces de poëſies. Pendant qu'il nous en citoit des exemples, il reçut un livre qu'il attendoit depuis long-temps. C'étoit l'Iliade en vers élégiaques, c'eſt-à dire, qu'après chaque vers d'Homère, l'auteur n'avoit pas rougi d'ajouter un plus petit vers de ſa façon. Cet auteur s'appelle Pigrès; il étoit frère de la feue reine de Carie, Artémiſe, femme de Mauſole; ce qui ne l'a pas empêché de produire l'ouvrage le plus extravagant & le plus mauvais qui exiſte peut-être.

Pluſieurs tablettes étoient chargées d'hymnes en l'honneur des dieux, d'odes pour les vainqueurs aux jeux de la Grèce, d'éclogues, de chanſons, & de quantité de pièces.

L'éclogue, nous dit Euclide, doit peindre les douceurs de la vie paſtorale: des bergers aſſis ſur le gazon, aux bords d'un ruiſſeau, ſur le penchant d'une colline, à l'ombre d'un arbre antique, tantôt accordent leurs chalumeaux au murmure des eaux & du zéphyr, tantôt chantent leurs amours, leurs démêlés innocens, leurs troupeaux & les objets raviſſans qui environnent.

Ce genre de poëſie n'a fait aucun progrès parmi nous. C'eſt en Sicile qu'on doit en chercher l'origine. C'eſt là, du moins à ce qu'on dit, qu'entre les montagnes couronnées de chênes ſuperbes, ſe prolonge un vallon où la nature a prodigué ſes tréſors. Le berger Daphnis y naquit au milieu d'un boſquet de lauriers, & les dieux s'empreſsèrent à le combler de leurs faveurs. Les nymphes de ces lieux prirent ſoin de ſon enfance; il reçut de Vénus les graces & la beauté, de Mercure le talent de la perſuaſion; Pan dirigea ſes doigts ſur la flûte à ſept tuyaux, & les Muſes réglèrent les accens de ſa voix touchante. Bientôt, raſſemblant autour de lui les ber-

gers

gers de la contrée, il leur apprit à s'eſtimer heureux de leur ſort. Les roſeaux furent convertis en inſtrumens ſonores. Il établit des concours, où deux jeunes émules ſe diſputoient le prix du chant & de la muſique inſtrumentale. Les échos, animés à leurs voix, ne firent plus entendre que les expreſſions d'un bonheur tranquille & durable. Daphnis ne jouit pas long-temps du ſpectacle de ſes bienfaits. Victime de l'amour, il mourut à la fleur de ſon âge; mais juſqu'à nos jours, ſes élèves n'ont ceſſé de célébrer ſon nom, & de déplorer les tourmens qui terminèrent ſa vie. Le poëme paſtoral, dont on prétend qu'il conçut la première idée, fut perfectionné dans la ſuite par deux poëtes de Sicile, Stéſichore d'Himère & Diomus de Syracuſe.

Je conçois, dit Lyſis, que cet art a dû produire de jolis payſages, mais étrangement enlaidis par les figures ignobles qu'on y repréſente. Quel intérêt peuvent inſpirer des pâtres groſſiers & occupés de fonctions viles? Il fut un temps, répondit Euclide, où le ſoin des troupeaux n'étoit pas confié à des eſclaves. Les propriétaires s'en chargeoient eux-mêmes, parce qu'on ne connoiſſoit pas alors d'autres richeſſes. Ce fait eſt atteſté par la tradition, qui nous apprend que l'homme fut paſteur avant d'être agricole; il l'eſt par le récit des poëtes, qui, malgré leurs écarts, nous ont ſouvent conſervé le ſouvenir des mœurs antiques. Le berger Endymion fut aimé de Diane; Pâris conduiſoit ſur le mont Ida les troupeaux du roi Priam ſon père; Apollon gardoit ceux du roi Admète.

Un poëte peut donc, ſans bleſſer les règles de la convenance, remonter à ces ſiècles reculés, & nous conduire dans ces retraites écartées, où couloient ſans remords leurs jours, où des particuliers, ayant reçu de leurs peres une fortune proportionnée à leurs beſoins, ſe livroient à des jeux paiſibles, & perpétuoient, pour ainſi dire, leur enfance juſqu'à la fin de leur vie.

Il peut donner à ſes perſonnages une émulation qui tiendra les ames en activité; ils penſeront moins qu'ils ne ſentiront; leur langage ſera toujours ſimple, naïf, figuré, plus ou moins relevé ſuivant la différence des états, qui, ſous le régime paſtoral, ſe régloit ſur la nature des poſſeſſions. On mettoit alors au premier rang des biens, les vaches, enſuite les brebis, les chèvres & les porcs. Mais comme le poëte ne doit prêter à ſes bergers que des paſſions douces, & des vices légers, il n'aura qu'un petit nombre de ſcènes à nous offrir; & les ſpectateurs ſe dégoûteront d'une uniformité auſſi fatigante que celle d'une mer toujours tranquille, & d'un ciel toujours ſerein.

Faute de mouvement & de variété, l'éclogue ne flattera jamais autant notre goût que cette poëſie où le cœur ſe déploie dans l'inſtant du plaiſir, dans celui de la peine. Je parle des chanſons, dont vous connoiſſez les différentes eſpèces. Je les ai diviſées en deux claſſes. L'une contient les chanſons de table; l'autre, celles qui ſont particulières à certaines profeſſions, telles que les chanſons des moiſſonneurs, des vendangeurs, des épluche uſes, des meûniers, des ouvriers en laine, des tiſſerands, des nourrices, &c.

L'ivreſſe du vin, de l'amour, de l'amitié, de la joie, du patriotiſme, caractériſent les premieres. Elles exigent un talent particulier; il ne faut point de préceptes à ceux qui l'ont reçu de la nature: ils ſeroient inutiles aux autres. Pindare a fait des chanſons à boire; mais on chantera toujours celles d'Anacréon & d'Aldée. Dans la ſeconde eſpèce de chanſons, le récit des travaux eſt adouci par le ſouvenir de certaines circonſtances, ou par celui des avantages qu'ils procurent. J'entendis une fois un ſoldat à demi ivre chanter une chanſon militaire, dont je rendrai plutôt le ſens que les paroles. „ Une „ lance, une épée, un bouclier, voilà tous mes tréſors; avec „ la lance, l'épée & le bouclier, j'ai des champs, des moiſ„ ſons & du vin. J'ai vu des gens proſternés à mes piés: „ ils m'appeloient leur ſouverain, leur maître; ils n'avoient „ point la lance, l'épée & le bouclier. „

Combien la poëſie doit ſe plaire dans un pays où la nature & les inſtitution forcent ſans ceſſe des imaginations vives & brillantes à ſe répandre avec profuſion! Car ce n'eſt pas ſeulement aux ſuccès de l'épopée & de l'art dramatique, que les Grecs accordent des ſtatues, & l'hommage plus précieux encore d'une eſtime réfléchie. Des couronnes éclatantes ſont réſervées pour toutes les eſpèces de poëſie lyrique. Point de ville qui, dans le courant de l'année, ne ſolenniſe quantité de fêtes en l'honneur de ſes dieux; point de fête qui ne ſoit embellie par des cantiques nouveaux; point de cantique qui ne ſoit chanté en préſence de tous les habitans, & par des chœurs de jeunes gens tirés des principales familles. Quel motif d'émulation pour le poëte! Quelle diſtinction encore, lorſqu'en célébrant les victoires des athlètes, il mérite lui-même la reconnoiſſance de leur patrie! Tranſportons-le ſur un plus beau théatre. Qu'il ſoit deſtiné à terminer par ſes chants les fêtes d'Olympie ou des autres grandes ſolennités de la Grèce; quel moment que celui où vingt, trente milliers de ſpectateurs, ravis de ſes accords, pouſſent juſqu'au ciel des cris d'admiration & de joie! Non, le plus grand potentat de la terre

ne

ne ſauroit accorder au génie une récompenſe de ſi haute valeur.

De-là vient cette conſidération dont jouiſſent parmi nous les poëtes qui concourent à l'embelliſſement de nos fêtes, ſurtout lorſqu'ils conſervent dans leur compoſition le caractère ſpécial de la divinité qui reçoit leurs hommages. Car, relativement à ſon objet, chaque eſpèce de cantique devroit ſe diſtinguer par un genre particulier de ſtyle & de muſique. Vos chants s'adreſſent-ils au maître des dieux? prenez un ton grave & impoſant. S'adreſſent-ils aux muſes? faites entendre des ſons plus doux & plus harmonieux. Les anciens obſervoient exactement cette juſte proportion; mais la plupart des modernes, qui ſe croient plus ſages, parce qu'ils ſont plus inſtruits, l'ont dédaignée ſans pudeur.

Cette convenance, dis-je alors, je l'ai trouvée dans vos moindres uſages, dès qu'ils remontent à une certaine antiquité; & j'ai admiré vos premiers légiſlateurs, qui s'apperçurent de bonne heure, qu'il valoit mieux enchaîner votre liberté par des formes que par la contrainte. J'ai vu de même, en étudiant l'origine des nations, que l'empire des rites avoit précédé par-tout celui des lois. Les rites ſont comme des guides qui nous conduiſent par la main dans des routes qu'ils ont ſouvent parcourues; les lois, comme des plans de géographie, où l'on a tracé les chemins par un ſimple trait, & ſans égard à leurs ſinuoſités.

Je ne vous lirai point, reprit Euclide, la liſte faſtidieuſe de tous les auteurs qui ont réuſſi dans la poëſie lyrique; mais je vous en citerai les principaux. Ce ſont parmi les hommes, Stéſichore, Ibycus, Alcée, Aleman, Simonide, Bacchylide, Anacréon & Pindare; parmi les femmes, car pluſieurs d'entre elles ſe ſont exercées avec ſuccès dans un genre ſi ſuceptible d'agrémens, Sapho, Erinne, Téléſille, Praxille, Myrtis & Corinne.

Avant que d'aller plus loin, je dois faire mention d'un poëme où ſouvent éclate cet enthouſiaſme dont nous avons parlé. Ce ſont des hymnes en l'honneur de Bacchus, connus ſous le nom de dithyrambes. Il faut être dans une ſorte de délire quand on les compoſe; il faut y être quand on les chante; car ils ſont deſtinés à diriger des danſes vives & turbulentes, le plus ſouvent exécutées en rond.

Ce poëme ſe reconnoit aiſément aux propriétes qui le diſtinguent des autres. Pour peindre à-la-fois les qualités & les rapports d'un objet, on s'y permet ſouvent de réunir pluſieurs mots en un ſeul, & il en réſulte des expreſſions quelquefois ſi volumineuſes, qu'elles fatiguent l'oreille; ſi bruyantes, qu'elles

ébranlent

ébranlent l'imagination. Des métaphores qui ſemblent n'avoir aucun rapport entre elles, s'y ſuccèdent ſans ſe ſuivre; l'auteur qui ne marche que par des ſaillies impétueuſes, entrevoit la liaiſon des penſées, & néglige de la marquer. Tantôt il s'affranchit des règles de l'art; tantôt il emploie les différentes meſures de vers, & les diverſes eſpèces de modulation.

Tandis qu'à la faveur de ces licences, l'homme de génie déploie à nos yeux les grandes richeſſes de la poëſie, ſes foibles imitateurs s'efforcent d'en étaler le faſte. Sans chaleur & ſans intérêt, obſcurs pour paroître profonds, ils répandent ſur des idées communes, des couleurs plus communes encore. La plupart, dès le commencement de leurs pièces, cherchent à nous éblouir par la magnificence des images tirées des météores & des phénomènes célèſtes. De-là cette plaiſanterie d'Ariſtophane; il ſuppoſe dans une de ſes comédies un homme déſcendu du ciel. On lui demande ce qu'il a vu: Deux ou trois poëtes dithryambiques, répond-il; ils couroient à travers les nuages & les vents, pour y ramaſſer les vapeurs & les tourbillons dont ils devoient conſtruire leurs prologues. Ailleurs, il compare les expreſſions de ces poëtes à des bulles d'air, qui s'évaporent en perçant leur enveloppe avec éclat.

C'eſt ici que ſe montre encore aujourd'hui le pouvoir des conventions. Le même poëte qui, pour célébrer Apollon, avoit mis ſon eſprit dans une aſſiette tranquille, s'agite avec violence lorſqu'il entame l'éloge de Bacchus; & ſi ſon imagination tarde à s'exalter, il la ſecoue par l'uſage immodéré du vin. Frappé de cette liqueur*, comme d'un coup de tonnerre, diſoit Archiloque, je vais entrer dans la carrière.

Euclide avoit raſſemblé les dithyrambes de ce dernier poëte, ceux d'Arion, deLaſus, de Pindare, de Mélanippide, de Philoxène, de Timothée, de Téleſtès, de Aolyidès, d'Ion, & de beaucoup d'autres, dont la plupart ont vécu de nos jours. Car ce genre qui tend au ſublime, a un ſingulier attrait pour les poëtes médiocres; &, comme tout le monde cherche maintenant à ſe mettre au-deſſus de ſon état, chaque auteur veut de même s'élever au-deſſus de ſon talent.

Je vis enſuite un recueil d'impromptus, d'énigmes, d'acroſtiches, & de toutes ſortes de griphes†. On avoit deſſiné dans

* Le texte dit: Foudroyé par le vin.

† Le mot *griphe* ſignifie un filet, & c'eſt ainſi que furent déſignés certains problèmes qu'on ſe faiſoit un jeu de propoſer pendant le ſouper, & dont la ſolution embarraſſoit quelquefois les convives. Ceux qui ne pouvoient pas les réſoudre ſe ſoumettoient à une peine.

On diſtinguoit différentes eſpèces de griphes. Les uns n'étoient à proprement

dans les dernières pages, un œuf, un autel, une hache à deux tranchans, les aîles de l'amour. En examinant de près ces deſſeins, je m'apperçus que c'étoient des pièces de poëſie, compoſées de vers, dont les différentes meſures indiquoient l'objet qu'on s'étoit fait un jeu de repréſenter. Dans l'œuf, par exemple, les deux premiers vers étoient de trois ſyllabes chacun: les ſuivans croiſſoient toujours, juſqu'à un point donné, d'où décroiſſant dans la même proportion qu'ils avoient augmenté, ils ſe terminoient en deux vers de trois ſyllabes comme ceux du commencement. Simmias de Rhodes venoit d'enrichir la littérature de ces productions, auſſi puériles que laborieuſes.

Lyſis, paſſionné pour la poëſie, craignoit toujours qu'on ne la mît au rang des amuſemens frivoles; &, s'étant apperçu qu'Euclide avoit déclaré, plus d'une fois, qu'un poëte ne doit pas ſe flatter du ſuccès, lorſqu'il n'a pas le talent de plaire, il

prement parler que des énigmes. Tel eſt celui-ci: „ Je ſuis très grande à „ ma naiſſance, très grande dans ma vielleſſe, très petite dans la vigueur de „ l'âge „ *L'ombre*. Tel eſt cet autre. „ Il exiſte deux ſœurs qui ne ceſ- „ ſent de s'engendrer l'une l'autre. „ *Le jour & la nuit*. Le mot qui déſigne le jour eſt féminin en grec.

D'autres griphes rouloient ſur la reſſemblance des noms. Par exemple: „ Qu'eſt-ce qui ſe trouve à-la-fois ſur la terre, dans la mer & dans les „ cieux? „ *Le chien, le ſerpent, l'ourſe*. On a donné le nom de ces animaux à des conſtellations.

D'autres jouoient ſur les lettres, ſur les ſyllabes, ſur les mots. On demandoit un vers déjà connu qui commençât par telle lettre, ou qui manquât de telle autre; un vers qui commençât ou ſe terminât par des ſyllabes indiquées; des vers dont les piés fuſſent compoſés d'un même nombre de lettres, ou puſſent changer mutuellement de place ſans nuire à la clarté ou à l'harmonie.

Ces derniers griphes, & d'autres que je pourrois citer, ayant quelques rapports avec nos logogriphes qui ſont plus connus, j'ai cru pouvoir leur donner ce nom dans le chapitre XXV de cet ouvrage.

Les poëtes, & ſur-tout les auteurs de comédies, faiſoient ſouvent uſage de ces griphes. Il paroit qu'on en avoit compoſé des recueils, & c'eſt un de ces recueils que je ſuppoſe dans la bibliothèque d'Euclide.

Je dis dans le même endroit que la bibliothèque d'Euclide contenoit des impromptus. Je cite en marge un paſſage d'Athénée, qui rapporte ſix vers de Simonide faits ſur le champ. On peut demander en conſéquence ſi l'uſage d'improviſer n'étoit pas connu de ces Grecs doués d'une imagination auſſi vive que les Italiens, & dont la langue ſe prêtoit encore plus à la poëſie que la langue Italienne. Voici deux faits dont l'un eſt antérieur de trois ſiècles au voyage d'Anacharſis. 1°. Les premiers eſſais de la tragédie ne furent que des impromptus, & Ariſtote fait entendre qu'ils étoient en vers. 2° Strabon cite un poëte qui vivoit de ſon temps, & qui étoit de Tarſe en Cilicie; quelque ſujet qu'on lui propoſât, il le traitoit en vers avec tant de ſupériorité, qu'il ſembloit inſpiré par Apollon; il réuſſiſſoit ſur-tout dans les ſujets de tragédie. Strabon obſerve que ce talent étoit aſſez commun parmi les habitans de Tarſe. Et de-là étoit venue ſans doute l'épithète de Tarſique qu'on donnoit à certains poëtes qui produiſoient, ſans préparation, des ſcènes de tragédie, au gré de ceux qui les demandoient.

s'écria

s'écria dans un moment d'impatience: C'eſt la poëſie qui a civiliſé les hommes, qui inſtruiſit mon enfance, qui tempère la rigueur des préceptes, qui rend la vertu plus aimable en lui prêtant ſes graces, qui élève mon ame dans l'épopée, l'attendrit au théatre, la remplit d'un ſaint reſpect dans nos cérémonies, l'invite à la joie pendant nos repas, lui inſpire une noble ardeur en préſence de l'ennemi: & quand même ſes fictions ſe borneroient à calmer l'activité inquiète de notre imagination, ne ſeroit-ce pas un bien réel de nous ménager quelques plaiſirs innocens, au milieu de tant de maux dont j'entends ſans ceſſe parler?

Euclide ſourit de ce tranſport; & pour l'exciter encore, il répliqua: Je ſais que Platon s'eſt occupé de votre éducation: auriez-vous oublié qu'il regardoit ces fictions poëtiques comme des tableaux infidèles & dangereux, qui, en dégradant les dieux & les héros, n'offrent à notre imitation que des phantômes de vertus?

Si j'étois capable de l'oublier, reprit Lyſis, ſes écrits me le rappelleroient bientot; mais je dois l'avouer, quelquefois je me crois entraîné par la force de ſes raiſons, & je ne le ſuis que par la poëſie de ſon ſtyle; d'autres fois, le voyant tourner contre l'imagination les armes puiſſantes qu'elle avoit miſes entre ſes mains, je ſuis tenté de l'accuſer d'ingratitude & de perfidie. Ne penſez-vous pas, me dit-il enſuite, que le premier & le principal objet des poëtes eſt de nous inſtruire de nos devoirs par l'attrait du plaiſir? Je lui répondis: Depuis que, vivant parmi des hommes éclairés, j'ai étudié la conduite de ceux qui aſpirent à la célébrité, je n'examine plus que le ſecond motif de leurs actions; le premier eſt preſque toujours l'intérêt ou la vanité. Mais ſans entrer dans ces diſcuſſions, je vous dirai ſimplement ce que je penſe: les poëtes veulent plaire, la poëſie peut être utile.

Fin du Chapitre quatre-vingtième.

CHAPITRE LXXXI.

Suite de la Bibliothèque. La Morale.

LA morale, nous dit Euclide, n'étoit autrefois qu'un tiſſu de maximes. Pythagore & ſes premiers diſciples, toujours attentifs à remonter aux cauſes, la lièrent à des principes trop élevés au-deſſus des eſprits vulgaires: elle devint alors

alors une ſcience; & l'homme fut connu, du moins autant qu'il peut l'être. Il ne le fut plus, lorſque les ſophiſtes étendirent leurs doutes ſur les vérités les plus utiles. Socrate, perſuadé que nous ſommes faits plutôt pour agir que pour penſer, s'attacha moins à la théorie qu'à la pratique. Il rejetta les notions abſtraites, &, ſous ce point de vue, on peut dire qu'il fit déſcendre la philoſophie ſur la terre; ſes diſciples développèrent ſa doctrine, & quelques-uns l'altérèrent par des idées ſi ſublimes, qu'ils firent remonter la morale dans le ciel. L'école de Pythagore crut devoir renoncer quelquefois à ſon langage myſtérieux, pour nous éclairer ſur nos paſſions & ſur nos devoirs. C'eſt ce que Mhéagès, Métopus & Archytas exécutèrent avec ſuccès.

Différens traités ſortis de leurs mains ſe trouvoient placés, dans la bibliothèque d'Euclide, avant les livres qu'Ariſtote a compoſés ſur les mœurs. En parlant de l'éducation des Athéniens, j'ai tâché d'expoſer la doctrine de ce dernier, qui eſt parfaitement conforme à celle des premiers. Je vais maintenant rapporter quelques obſervations qu'Euclide avoit tirées de pluſieurs ouvrages raſſemblés par ſes ſoins.

Le mot *vertu*, dans ſon origine, ne ſignifioit que la force & la vigueur du corps; c'eſt dans ce ſens qu'Homère a dit, la *vertu* d'un cheval, & qu'on dit encore, la *vertu* d'un terrein.

Dans la ſuite, ce mot déſigna ce qu'il y a de plus eſtimable dans un objet. On s'en ſert aujourd'hui pour exprimer les qualités de l'eſprit, & plus ſouvent celles du cœur.

L'homme ſolitaire n'auroit que deux ſentimens, le déſir & la crainte; tous ſes mouvemens ſeroient de pourſuite ou de fuite. Dans la ſociété, ces deux ſentimens pouvant s'exercer ſur un grand nombre d'objets, ſe diviſent en pluſieurs eſpèces: de-là l'ambition, la haine, & les autres mouvemens dont ſon ame eſt agitée. Or, comme il n'avoit reçu le déſir & la crainte que pour ſa propre conſervation, il faut maintenant que toutes ſes affections concourent tant à ſa conſervation qu'à celle des autres. Lorſque, réglées par la droite raiſon, elles produiſent cet heureux effet, elles deviennent des vertus.

On en diſtingue quatre principales: la force, la juſtice, la prudence & la tempérance; cette diſtinction que tout le monde connoit, ſuppoſe dans ceux qui l'établirent des lumières profondes. Les deux premières, plus eſtimées, parce qu'elles ſont d'une utilité plus générale, tendent au maintien de la ſociété; la force ou le courage pendant la guerre, la juſtice pendant la paix. Les deux autres tendent à notre utilité particulière. Dans un climat où l'imagination eſt ſi vive & les

paſſions

paſſions ſi ardentes, la prudence devoit être la première qualité de l'eſprit; la tempérance, la première du cœur.

Lyſis demanda ſi les philoſophes ſe partageoient ſur certains point de morale. Quelquefois répondit Euclide; en voici des exemples.

On établit pour principe qu'une action, pour être vertueuſe ou vicieuſe, doit être volontaire; il eſt queſtion enſuite d'examiner ſi nous agiſſons ſans contrainte. Des auteurs excuſent les crimes de l'amour & de la colère, parce que, ſuivant eux, ces paſſions ſont plus fortes que nous; ils pourroient citer en faveur de leur opinion cet étrange jugement prononcé dans un de nos tribunaux. Un fils, qui avoit frappé ſon père, fut traduit en juſtice, & dit pour ſa défenſe que ſon père avoit frappé le ſien; les juges, perſuadés que la violence du caractère étoit héréditaire dans cette famille, n'osèrent condamner le coupable. Mais d'autres philiſophes plus éclairés s'élèvent contre de pareilles déciſions: Aucune paſſion, diſent-ils, ne ſauroit nous entraîner malgré nous mêmes; toute force qui nous contraint eſt extérieure, & nous eſt étrangère.

Eſt-il permis de ſe venger de ſon ennemi? Sans doute, répondent quelques-uns; car il eſt conforme à la juſtice de repouſſer l'outrage par l'outrage. Cependant une vertu pure trouve plus de grandeur à l'oublier. C'eſt elle qui a dicté ces maximes que vous trouverez dans pluſieurs auteurs: Ne dites pas du mal de vos ennemis; loin de chercher à leur nuire, tâchez de convertir leur haine en amitié. Quelqu'un diſoit à Diogène: Je veux me venger; apprenez-moi par quels moyens. En devenant plus vertueux, répondit-il.

Ce conſeil, Socrate en fit un précepte rigoureux. C'eſt de la hauteur où la ſageſſe humaine peut atteindre, qu'il crioit aux hommes: „ Il ne vous eſt jamais permis de rendre le mal „ pour le mal. „

Certains peuples permettent le ſuicide; mais Pythagore & Socrate, dont l'autorité eſt ſupérieure à celle de ces peuples, ſoutiennent que perſonne n'eſt en droit de quitter le poſte que les dieux lui ont aſſigné dans la vie.

Les citoyens des villes commerçantes font valoir leur argent ſur la place; mais dans le plan d'une république fondée ſur la vertu, Platon ordonne de prêter ſans exiger aucun intérêt.

De tout temps, on a donné des éloges à la probité, à la pureté des mœurs, à la bienfaiſance; de tout temps, on s'eſt élevé contre l'homicide, l'adultère, le parjure, & toutes les eſpèces de vices. Les écrivains les plus corrompus ſont forcés d'annoncer une ſaine doctrine, & les plus hardis de rejetter

jetter les conſéquences qu'on tire de leurs principes. Aucun d'eux n'oſeroit ſoutenir, qu'il vaut mieux commettre une injuſtice que de la ſouffrir.

Que nos devoirs ſoient tracés dans nos lois & dans nos auteurs, vous n'en ſerez pas ſurpris; mais vous le ſerez, en étudiant l'eſprit de nos inſtitutions. Les fêtes, les ſpectacles & les arts eurent, parmi nous, dans l'origine, un objet moral dont il ſeroit facile de ſuivre les traces. Des uſages qui paroiſſent indifférens, préſentent quelquefois une leçon touchante. On a ſoin d'élever les temples des Graces dans des endroits expoſés à tous les yeux, parce que la reconnoiſſance ne peut être trop éclatante. Juſque dans le méchaniſme de notre langue, les lumières de l'inſtinct ou de la raiſon, ont introduit des vérités précieuſes. Parmi ces anciennes formules de politeſſe que nous plaçons au commencement d'une lettre, & que nous employons en différentes rencontres, il en eſt une qui mérite de l'attention. Au lieu de dire: *Je vous ſalue*, je vous dis ſimplement: *Faites le bien*; c'eſt vous ſouhaiter le plus grand bonheur. Le même mot* déſigne celui qui ſe diſtingue par ſa valeur ou par ſa vertu, parce que le courage eſt auſſi néceſſaire à l'une qu'à l'autre. Veut-on donner l'idée d'un homme parfaitement vertueux? on lui attribue la beauté & la bonté †, c'eſt-à-dire, les deux qualités qui attirent le plus l'admiration & la confiance.

Avant que de terminer cet article, je dois vous parler d'un genre qui, depuis quelque temps, exerce nos écrivains; c'eſt celui des caractères. Voyez, par exemple, avec quelles couleurs Ariſtote a peint la grandeur d'ame.

Nous appellons magnanime, celui dont l'ame naturellement élevée, n'eſt jamais éblouie par la proſpérité, ni abattue par les revers.

Parmi tous les biens extérieurs, il ne fait cas que de cette conſidération qui eſt acquiſe & accordée par l'honneur. Les diſtinctions les plus importantes ne méritent pas ſes tranſports, parce qu'elles lui ſont dues; il y renonceroit plutôt que de les obtenir pour des cauſes légères, ou par des gens qu'il mépriſe.

Comme il ne connoit pas la crainte, ſa haine, ſon amitié, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, eſt à découvert; mais ſes haines ne ſont pas durables: perſuadé que l'offenſe ne ſauroit l'atteindre, ſouvent il la néglige, & finit par l'oublier.

Il aime à faire des choſes qui paſſent à la poſtérité; mais il ne parle jamais de lui, parce qu'il n'aime pas la louange. Il eſt plus jaloux de rendre des ſervices que d'en recevoir: juſque

* Αριστος, qu'on peut traduire par *excellent*. † Καλος κ' αγαθος, *bel et bon*.

dans ſes moindres actions, on apperçoit l'empreinte de la grandeur; s'il fait des acquiſitions, s'il veut ſatisfaire de goûts particuliers, la beauté le frappe plus que l'utilité.

J'interrompis Euclide: Ajoutez, lui dis-je, que, chargé des intérêts d'un grand état, il développe dans ſes entrepriſes & dans ſes traités, toute la nobleſſe de ſon ame; que, pour maintenir l'honneur de la nation, loin de recourir à de petits moyens, il n'employe que la fermeté, la franchiſe & la ſupériorité du talent; & vous aurez ébauché le portrait de cet Arſame avec qui j'ai paſſé en Perſe des jours ſi fortunés, & qui, de tous les vrais citoyens de cet empire, fut le ſeul à ne pas s'affliger de ſa diſgrace.

Je parlai à Euclide d'un autre portrait qu'on m'avoit montré en Perſe, & dont je n'avois retenu que les traits ſuivans:

Je conſacre à l'épouſe d'Arſame l'hommage que la vérité doit à la vertu. Pour parler de ſon eſprit, il faudroit en avoir autant qu'elle; mais pour parler de ſon cœur, ſon eſprit ne ſuffiroit pas, il faudroit avoir ſon ame.

Phédime diſcerne d'un coup d'œil, les différens rapports d'un objet; d'un ſeul mot, elle ſait les exprimer. Elle ſemble quelquefois ſe rappeler ce qu'elle n'a jamais appris. D'après quelques notions, il lui ſeroit aiſé de ſuivre l'hiſtoire des égaremens de l'eſprit: d'après pluſieurs exemples, elle ne ſuivroit pas celle des égaremens du cœur; le ſien eſt trop pur & trop ſimple pour les concevoir.....

Elle pourroit, ſans en rougir, contempler la ſuite des penſées & des ſentimens qui l'ont occupée pendant toute ſa vie. Sa conduite a prouvé que les vertus en ſe réuniſſant, n'en font plus qu'une; elle a prouvé auſſi qu'une telle vertu eſt le plus ſûr moyen d'acquérir l'eſtime générale, ſans exciter l'envie....

Au courage intrépide que donne l'énergie du caractère, elle joint une bonté auſſi active qu'inépuiſable; ſon ame, toujours en vie, ſemble ne reſpirer que pour le bonheur des autres.....

Elle n'a qu'une ambition, celle de plaire à ſon époux; ſi dans ſa jeuneſſe, vous aviez relevé les agrémens de ſa figure, & ces qualités, dont je n'ai donné qu'une foible idée, vous l'auriez moins flattée que ſi vous lui aviez parlé d'Arſame.....

Fin du Chapitre quatre-vingt-unième.

CHAPITRE

CHAPITRE LXXXII.

ET DERNIER.

Nouvelles entrepriſes de Philippe; bataille de Chéronée; portrait d'Alexandre.

LA Grèce s'étoit élevée au plus haut point de la gloire; il falloit qu'elle déſcendît au terme d'humiliation fixé par cette deſtinée qui agite ſans ceſſe la balance des empires. Le déclin, annoncé depuis long-temps, fut très marqué pendant mon ſéjour en Perſe, & très rapide quelques années après. Je cours au dénouement de cette grande révolution; j'abrégerai le récit des faits, & me contenterai quelquefois d'extraire le journal de mon voyage.

SOUS L'ARCHONTE NICOMAQUE.

La 4me année de la 109me. Olympiade.

(Depuis le 30 Juin de l'an 341, juſqu'au 10 Juillet de l'an 340 avant J. C.)

Philippe avoit formé de nouveau le deſſein de s'emparer de l'île d'Eubée par ſes intrigues, & de la ville de Mégare par les armes des Béotiens ſes alliés. Maître de ces deux poſtes, il l'eût été bientôt d'Athènes. Phocion a fait une ſeconde expédition en Eubée, & en a chaſſé les tyrans établis par Philippe; il a marché enſuite au ſecours des Mégariens, a fait échouer les projets des Béotiens, & mis la place hors d'inſulte.

Si Philippe pouvoit aſſujettir les villes Grecques qui bornent ſes états du côté de l'Helleſpont & de la Propontide, il diſpoſeroit du commerce des blés que les Athéniens tirent du Pont-Euxin, & qui ſont abſolument néceſſaires à leur ſubſiſtance. Dans cette vue il avoit attaqué la forte place de Périnthe. Les aſſiégés ont fait une réſiſtance digne des plus grands éloges. Ils attendoient du ſecours de la part du roi de Perſe; ils en ont reçu de la part des Byzantins. Philippe, irrité contre ces derniers, a levé le ſiège de Périnthe, & s'eſt placé ſous les murs de Byzance, qui tout de ſuite a fait partir des députés pour Athènes. Ils ont obtenu des vaiſſeaux & des ſoldats commandés par Charès.

SOUS L'ARCHONTE THÉOPHRASTE.

La 1re. année de la 110me. Olympiade.

(Depuis le 19 *Juillet de l'an* 340 *juſqu'au* 8 *Juillet de l'an* 339 *avant J. C.)*

La Grèce a produit de mon temps pluſieurs grands hommes, dont elle peut s'honorer, trois ſur-tout dont elle doit s'énorgueillir: Epaminondas, Timoléon & Phocion. Je ne fis qu'entrevoir les deux premiers, j'ai mieux connu le dernier. Je le voyois ſouvent dans la petite maiſon qu'il occupoit au quartier de Mélite. Je le trouvois toujours différent des autres hommes, mais toujours ſemblable à lui-même. Lorſque je me ſentois découragé à l'aſpect de tant d'injuſtices & d'horreurs qui dégradent l'humanité, j'allois reſpirer un moment auprès de lui, & je revenois plus tranquille & plus vertueux.

Le 13 *d'Antheſtérion**. J'aſſiſtois hier à la repréſentation d'une nouvelle tragédie, qui fut tout-à-coup interrompue. Celui qui jouoit le rôle de reine refuſoit de paroître parce qu'il n'avoit pas un cortège aſſez nombreux. Comme les ſpectateurs s'impatientoient, l'entrepreneur Mélanthius pouſſa l'acteur juſqu'au milieu de la ſcène, en s'écriant: *Tu me demandes pluſieurs ſuivantes, & la femme de Phocion n'en a qu'une quand elle ſe montre dans les rues d'Athènes!* Ces mots, que tout le monde entendit, furent ſuivis de ſi grands applaudiſſemens, que, ſans attendre la fin de la pièce, je courus au plus vîte chez Phocion. Je le trouvai tirant de l'eau de ſon puits, & ſa femme pétriſſant le pain du ménage. Je treſſaillis à cette vue, & racontai avec plus de chaleur ce qui venoit de ſe paſſer au théatre. Ils m'écoutèrent avec indifférence. J'aurois dû m'y attendre. Phocion étoit peu flatté des éloges des Athéniens, & ſa femme l'étoit plus des actions de ſon époux que de la juſtice qu'on leur rendoit.

Il étoit alors dégoûté de l'inconſtance du peuple, & encore plus indigné de la baſſeſſe des orateurs publics. Pendant qu'il me parloit de l'avidité des uns, de la vanité des autres, Démoſthène entra. Ils s'entretinrent de l'état actuel de la Grèce. Démoſthène vouloit déclarer la guerre à Philippe, Phocion maintenir la paix.

Ce dernier étoit perſuadé que la perte d'une bataille entraîneroit celle d'Athènes; qu'une victoire prolongeroit une guerre que les Athéniens, trop corrompus, n'étoient plus en état de ſoutenir; que, loin d'irriter Philippe & de lui fournir

* 23 Février, 339.

un

un prétexte d'entrer dans l'Attique, il falloit attendre qu'il s'épuisât en expéditions lointaines, & qu'il continuât d'exposer des jours dont le terme seroit le salut de la république.

Démosthène ne pouvoit renoncer au rôle brillant dont il s'est emparé. Depuis la dernière paix, deux hommes de génies différens, mais d'une obstination égale, se livrent un combat qui fixe les regards de la Grèce. On voit d'un côté un souverain jaloux de dominer sur toutes les nations, soumettant les unes par la force de ses armes, agitant les autres par ses émissaires, lui-même couvert de cicatrices, courant sans cesse à de nouveaux dangers, & livrant à la fortune telle partie de son corps qu'elle voudra choisir, pourvu qu'avec le reste, il puisse vivre comblé d'honneur & de gloire. D'un autre côté, c'est un simple particulier qui lutte avec effort contre l'indolence des Athéniens, contre l'aveuglement de leurs alliés, contre la jalousie de leurs orateurs; opposant la vigilance à la ruse, l'éloquence aux armées; faisant retentir la Grèce de ses cris, & l'avertissant de veiller sur les démarches du Prince, envoyant de tous côtés des ambassadeurs, des troupes, des flottes pour s'opposer à ses entreprises, & parvenu au point de se faire redouter du plus redoutable des vainqueurs.

Mais l'ambition de Démosthène, qui n'échappoit pas à Phocion, se cachoit adroitement sous les motifs qui devoient engager les Athéniens à prendre les armes, motifs que j'ai développés plus d'une fois. Ces deux orateurs les discutèrent de nouveau dans la conférence où je fus admis. Ils parlèrent l'un & l'autre avec véhémence. Démosthène toujours avec respect, Phocion quelquefois avec amertume. Comme ils ne purent s'accorder, le premier dit en s'en allant: " Les Athé-„ niens vous feront mourir dans un moment de délire; Et „ vous, répliqua le second, dans un retour de bon sens. „

Le 16 *d'Antheſtérion**. On a nommé aujourd'hui quatre députés pour l'assemblée des Amphyctions, qui doit se tenir au printemps prochain à Delphes.

Le. . . .†. Il s'est tenu ici une assemblée générale. Les Athéniens, alarmés du siège de Byzance, venoient de recevoir une lettre de Philippe qui les accusoit d'avoir enfreint plusieurs articles du traité de paix & d'alliance qu'ils signèrent il y a 7 ans. Démosthène a pris la parole; &, d'après son conseil, vainement combattu par Phocion, le peuple a ordonné de briser la colonne où se trouve inscrit ce traité, d'équiper des vaisseaux, & de se préparer à la guerre.

On avoit appris, quelques jours auparavant, que ceux de Byzance aimoient mieux se passer du secours des Athéniens,

* 26 Février 339. † Vers le même temps.

que de recevoir dans leurs murs des troupes commandées par un général auſſi déteſté que Charès. Le peuple a nommé Phocion pour le remplacer.

*Le 30 d'Elaphébolion**. Dans la dernière aſſemblée des Amphictyons, un citoyen d'Amphiſſa, capitale des Locriens Ozoles, ſituée à 60 ſtades de Delphes, vomiſſoit des injures atroces contre les Athéniens, & propoſoit de les condamner à une amende de 50 talens†, pour avoir autrefois ſuſpendu au temple des boucliers dorés, monumens de leurs victoires contre les Mèdes & les Thébains. Eſchine voulant détourner cette accuſation, fit voir que les habitans d'Amphiſſa, s'étant emparés du port de Cirrha & de la contrée voiſine, pays originairement conſacré au temple, avoient encouru la peine portée contre les ſacrilèges. Le lendemain les députés de la ligue Amphictyonique, ſuivis d'un grand nombre de Delphiens, déſcendirent dans la plaine, brûlèrent les maiſons, & comblèrent en partie le port. Ceux d'Amphiſſa, étant accourus en armes, pourſuivirent les agreſſeurs juſqu'aux portes de Delphes.

Les Amphictyons indignés, méditent une vengeance éclatante. Elle ſera prononcée dans la diète des Thermopyles, qui s'aſſemble pour l'ordinaire en automne; mais on la tiendra plutôt cette année.

On ne s'attendoit point à cette guerre. On ſoupçonne Philippe de l'avoir ſuſcitée; quelques-uns accuſent Eſchine d'avoir agi de concert avec ce Prince.

Le. . .‡. Phocion campoit ſous les murs de Byzance. Sur la réputation de ſa vertu, les magiſtrats de la ville introduiſirent ſes troupes dans la place. Leur diſcipline & leur valeur raſſurèrent les habitans, & contraignirent Philippe à lever le ſiège. Pour couvrir la honte de ſa retraite, il dit que ſa gloire le forçoit à venger une offence qu'il venoit de recevoir d'une tribu de Scythes. Mais avant de partir, il eut ſoin de renouveler la paix avec les Athéniens, qui tout de ſuite oublièrent les décrets & les préparatifs qu'ils avoient faits contre lui.

Le. . .§. On a lu dans l'aſſemblée générale deux décrets, l'un des Byzantins, l'autre de quelques villes de l'Helleſpont. Celui des premiers porte, qu'en reconnoiſſance des ſecours que ceux de Byzance & de Périnthe ont reçus des Athéniens, ils leur accordent le droit de cité dans leurs villes, la permiſſion d'y contracter des alliances & d'y acquérir des terres ou des maiſons, avec la préſéance aux ſpectacles, & pluſieurs autres

* 10 Avril 339. † 270000 livres.
‡ Vers le mois de Mai ou de Juin 339. § Vers le même temps.

privilèges.

privilèges. On doit ériger au Boſphore trois ſtatues de 16 coudées* chacune, repréſentant le peuple d'Athènes couronné par ceux de Byzance & de Périnthe. Il eſt dit dans le ſecond décret, que quatre villes de la Cherſonèſe de Thrace, protégées contre Philippe par la généroſité des Athéniens, ont réſolu de leur offrir une couronne du prix de 60 talens†, & d'élever deux autels, l'un à la reconnoiſſance, & l'autre au peuple d'Athènes.

SOUS L'ARCHONTE LYSIMACHIDE.

La 2me. année de la 110me. Olympiade.

(Depuis le 8 Juillet de l'an 339, juſqu'au 28 Juin de l'an 338 avant J. C.)

Le. . .‡. Dans la diète tenue aux Thermopyles, les Amphictyons ont ordonné de marcher contre ceux d'Amphiſſa, & ont nommé Cottyphe général de la ligue. Les Athéniens & les Thébains, qui déſapprouvent cette guerre, n'avoient point envoyé de députés à l'aſſemblée. Philippe eſt encore en Scythie, & n'en reviendra pas ſitôt; mais on préſume que du fond de ces régions éloignées, il a dirigé les opérations de la diète.

Les malheureux habitans§ d'Amphiſſa, vaincus dans un premier combat, s'étoient ſoumis à des conditions humiliantes; loin de les remplir, ils avoient, dans une ſeconde bataille, repouſſé l'armée de la ligue, & bleſſé même le général. C'étoit peu de temps avant la dernière aſſemblée des Amphictyons: elle s'eſt tenue à Delphes. Des Theſſaliens vendus à Philippe, ont fait ſi bien par leurs manœuvres, qu'elle lui a confié le ſoin de venger les outrages faits au temple de Delphes. Il dut à la premiere guerre ſacrée, d'être admis au rang des Amphictyons; celle-ci le placera pour jamais à la tête d'une confédération à laquelle on ne pourra réſiſter, ſans ſe rendre coupable d'impiété. Les Thébains ne peuvent plus lui diſputer l'entrée des Thermopyles. Ils commencent néanmoins à pénétrer ſes vues, &, comme il ſe défie de leurs intentions, il a ordonné aux peuples du Péloponèſe, qui font partie du corps Amphictyonique, de ſe réunir au mois de boédromion‖, avec leurs armes & des proviſions pour 40 jours.

Le mécontentement eſt général dans la Grèce. Sparte

* 22 de nos piés et 8 pouces.

† 324000 livres. Cette ſomme eſt ſi forte, que je ſoupçonne le texte altéré en cet endroit. ‡ Vers le mois d'Août 339.

§ Au printemps de 338. ‖ Ce mois commença le 26 Août de l'an 338.

garde un profond ſilence; Athènes eſt incertaine & tremblante, elle voudroit & n'oſe pas ſe joindre aux prétendus ſacrilèges. Dans une de ſes aſſemblées, on propoſoit de conſulter la Pythie: *Elle philippiſe*, s'eſt écrié Démoſthène; & la propoſition n'a pas paſſé.

Dans une autre, on a rapporté que la prêtreſſe interrogée, avoit répondu que tous les Athéniens étoient d'un même avis, à l'exception d'un ſeul. Les partiſans de Philippe avoient ſuggéré cet oracle, pour rendre Démoſthène odieux au peuple; celui-ci le retournoit contre Eſchyne. Pour terminer ces débats puérils, Phocion a dit: „ Cet homme que vous „ cherchez, c'eſt moi, qui n'approuve rien de ce que vous „ faites. „

*Le 25 d'Elaphébolion**. Le danger devient tous les jours plus preſſant; les alarmes croiſſent à proportion. Ces Athéniens qui, l'année dernière, réſolûrent de rompre le traité de paix qu'ils avoient avec Philippe, lui envoient des Ambaſſadeurs, pour l'engager à maintenir ce traité juſqu'au mois de Thargélion†.

Le premier de Munychion‡. On avoit envoyé de nouveaux ambaſſadeurs au roi pour le même objet. Ils ont rapporté ſa réponſe. Il n'ignore point, dit-il dans ſa lettre, que les Athéniens s'efforcent à détacher de lui les Theſſaliens, les Béotiens & les Thébains. Il veut bien cependant ſouſcrire à leur demande, & ſigner une trève; mais à condition qu'ils n'écouteront plus les funeſtes conſeils de leurs orateurs.

Le 15 de Scirophorion§. Philippe avoit paſſé les Thermopyles, & pénétré dans la Phocide. Les peuples voiſins étoient ſaiſis de frayeur; cependant, comme il proteſtoit qu'il n'en vouloit qu'aux Locriens, on commençoit à ſe raſſurer. Tout-à-coup, il eſt tombé ſur Elatée; c'eſt une de ces villes qu'il eut ſoin d'épargner en terminant la guerre des Phocéens. Il compte s'y établir, s'y fortifier; peut-être même a-t-il continué ſa route: ſi les Thébains, ſes alliés, ne l'arrêtent pas, nous le verrons dans deux jours ſous les murs d'Athènes.

La nouvelle de la priſe d'Elatée eſt arrivée aujourd'hui. Les Prytanes‖ étoient à ſouper; ils ſe lèvent auſſitôt; il s'agit de convoquer l'aſſemblée pour demain. Les uns mandent les généraux & le trompette; les autres courent à la place publique, en délogent les marchands & brûlent les boutiques.

* 27 Mars 338. † Ce mois commença le 30 Avril de l'an 338.
‡ 31 Mars. § 12 Juin 338.
‖ C'étoient cinquante Sénateurs qui logeoient au Prytanée pour veiller ſur les affaires importantes de l'état, & convoquer au beſoin l'aſſemblée générale.

La

La ville eſt pleine de tumulte: un mortel effroi glace tous les eſprits.

Le 16 *de Scirophorion**. Pendant la nuit, les généraux ont couru de tous côtés, & la trompette a retenti dans toutes les rues. Au point du jour, les Sénateurs ſe ſont aſſemblés, ſans rien conclure; le peuple les attendoit avec impatience dans la place. Les Prytanes ont annoncé la nouvelle; le courier l'a confirmée; les généraux, les orateurs étoient préſens. Le héraut s'eſt avancé & a demandé ſi quelqu'un vouloit monter à la tribune: il s'eſt fait un ſilence effrayant. Le héraut a répété pluſieurs fois les mêmes paroles. Le ſilence continuoit, & les regards ſe tournoient avec inquiétude ſur Démoſthène; il s'eſt levé: „ Si Philippe, a-t-il dit, étoit d'in-„ telligence avec les Thébains, il ſeroit déjà ſur les frontières „ de l'Attique; il ne s'eſt emparé d'une place ſi voiſine de „ leurs états, que pour réunir en ſa faveur les deux factions „ qui les diviſent, en inſpirant de la crainte à ſes ennemis. „ Pour prévenir cette réunion, Athènes doit oublier au-„ jourd'hui tous les ſujets de haine qu'elle a depuis long-„ temps contre Thèbes ſa rivale; lui montrer le péril qui la „ menace; lui montrer une armée prête à marcher à ſon ſe-„ cours; s'unir, s'il eſt poſſible, avec elle par une alliance & „ des ſermens qui garantiſſent le ſalut des deux républiques, „ & celui de la Grèce entiere.„

Enſuite il a propoſé un décret, dont voici les principaux articles. „ Après avoir imploré l'aſſiſtance des dieux protec-„ teurs d'Attique, on équipera 200 vaiſſeaux; les généraux „ conduiront les troupes à Eleuſis; des députés iront dans „ toutes les villes de la Grèce; ils ſe rendront à l'inſtant „ même chez les Thébains, pour les exhorter à défendre leur „ liberté, leur offrir des armes, des troupes, de l'argent, & leur „ repréſenter que ſi Athènes a cru juſqu'ici qu'il étoit de ſa „ gloire de leur diſputer la prééminence, elle penſe mainte-„ nant qu'il ſeroit honteux pour elle, pour les Thébains, pour „ tous les Grecs, de ſubir le joug d'une puiſſance étrangère.„

Ce décret a paſſé ſans la moindre oppoſition; on a nommé cinq députés, parmi leſquels ſont Démoſthène & l'orateur Hypéride: ils vont partir inceſſamment.

Le. . . . Nos Députés trouvèrent à Thèbes les Députés des alliés de cette ville. Ces derniers, après avoir comblé Philippe d'éloges & les Athéniens de reproches, repréſentèrent aux Thébains, qu'en reconnoiſſance des obligations qu'ils avoient à ce prince, ils devoient lui ouvrir un paſſage dans leurs états, & même tomber avec lui ſur l'Attique. On leur

* 13 Juin 338.

faiſoit

faiſoit enviſager cette alternative, ou que les dépouilles des Athéniens ſeroient tranſportées à Thèbes, ou que celles des Thébains, deviendroient le partage des Macédoniens. Ces raiſons, ces menaces furent expoſées avec beaucoup de force, par un des plus célèbres orateurs de ce ſiècle, Python de Byzance, qui parloit au nom de Philippe; mais Démoſthène répondit avec tant de ſupériorité, que les Thébains n'héſitèrent pas à recevoir dans leurs murs l'armée des Athéniens, commandée par Charès & Stratoclès*. Le projet d'unir les Athéniens avec les Thébains eſt regardé comme un trait de génie; le ſuccès comme le triomphe de l'éloquence.

Le.... En attendant des circonſtances plus favorables, Philippe prit le parti d'exécuter le décret des Amphictyons, & d'attaquer la ville d'Amphiſſa; mais, pour en approcher, il falloit forcer un défilé que défendoient Charès & Proxène, le premier avec un détachement de Thébains & d'Athéniens, le ſecond avec un corps d'auxiliaires que les Amphiſſiens venoient de prendre à leur ſolde. Après quelques vaines tentatives, Philippe fit tomber entre leurs mains une lettre, dans laquelle il marquoit à Parménion que les troubles tout-à-coup élevés dans la Thrace, exigeoient ſa préſence, & l'obligeoient de renvoyer à une autre temps le ſiège d'Amphiſſa. Ce ſtratagême réuſſit. Charès & Proxène abandonnèrent le défilé; le roi s'en ſaiſit auſſitôt, battit les Amphiſſiens, & s'empara de leur ville.

SOUS L'ARCHONTE CHARONDAS.

La 3me. année de la 110me. Olympiade.

(Depuis le 28 Juin de l'an 338 juſqu'au 17 Juillet de l'an 337 avant J. C.)

Le....† Il paroit que Philippe veut terminer la guerre; il doit nous envoyer des ambaſſadeurs. Les chefs des Thébains ont entamé des négociations avec lui, & ſont même près de conclure. Ils nous ont communiqué ſes propoſitions, & nous exhortent à les accepter. Beaucoup de gens ici opinent à ſuivre leur conſeil; mais Démoſthène, qui croit avoir humilié Philippe, voudroit l'abattre & l'écraſer.

Dans l'aſſemblée d'aujourd'hui, il s'eſt ouvertement déclaré pour la continuation de la guerre; Phocion, pour l'avis contraire. „ Quand conſeillerez-vous donc la guerre, „ lui a

* Diodore l'appelle Lyſiclès, mais Eſchine & Polyen le nomment Stratoclès. Le témoignage d'Eſchine doit faire préférer cette dernière leçon.

† Dans les premiers jours de Juillet de l'an 338.

demandé

demandé l'orateur Hypéride? Il a répondu: „ Quand je „ verrai les jeunes gens obſerver la diſcipline, les riches con- „ tribuer, les orateurs ne pas épuiſer le tréſor." Un avocat, du nombre de ceux qui paſſent leur vie à porter des accuſations aux tribunaux de juſtice, s'eſt écrié: „ Eh quoi! Phocion, „ maintenant que les Athéniens ont les armes à la main, vous „ oſez leur propoſer de les quitter. Oui, je l'oſe, a-t-il re- „ pris, ſachant très bien que j'aurai de l'autorité ſur vous „ pendant la guerre, & vous ſur moi pendant la paix." L'orateur Polyeucte a pris enſuite la parole, comme il eſt extrêmement gros, & que la chaleur étoit exceſſive, il ſuoit à groſſes gouttes, & ne pouvoit continuer ſon diſcours ſans demander à tout moment un verre d'eau. „ Athéniens, a dit „ Phocion, vous avez raiſon d'écouter de pareils orateurs, car „ cet homme, qui ne peut dire quatre mots en votre préſence „ ſans étouffer, fera ſans doute des merveilles, lorſque chargé „ de la cuiraſſe & du bouclier, il ſera près de l'ennemi." Comme Démoſthène inſiſtoit ſur l'avantage de tranſporter le théatre de la guerre dans la Béotie, loin de l'Attique; „ N'e- „ xaminons pas, a répondu Phocion, où nous donnerons la „ bataille, mais où nous la gagnerons." L'avis de Démoſthène a prévalu: au ſortir de l'aſſemblée, il eſt parti pour la Béotie.

Le ...* Démoſthène a forcé les Thébains & les Béotiens à rompre toute négociation avec Philippe. Plus d'eſpérance de paix.

Le ... Philippe s'eſt avancé à la tête de 30,000 hommes de pié, & de 2000 chevaux au moins, juſqu'à Chéronée en Béotie: il n'eſt plus qu'à 700 ſtades d'Athènes.†

Démoſthène eſt par-tout, il fait tout, il imprime un mouvement rapide aux diètes des Béotiens, aux conſeils des généraux: jamais l'éloquence n'opéra de ſi grandes choſes; elle a excité dans toutes les ames l'ardeur de l'enthouſiaſme, & la ſoif des combats. A ſa voix impérieuſe, on voit s'avancer vers la Béotie les bataillons nombreux des Achéens, des Corinthiens, des Leucadiens & de pluſieurs autres peuples. La Grèce étonnée s'eſt levée, pour ainſi dire, en piés, les yeux fixés ſur la Béotie, dans l'attente cruelle de l'évènement qui va décider de ſon ſort. Athènes paſſe à chaque inſtant par toutes les convulſions de l'eſpérance & de la terreur. Phocion eſt tranquille. Hélas! je ne ſaurois l'être; Philotas eſt à l'armée. On dit qu'elle eſt plus forte que celle de Philippe.

* Vers le même temps.

† 700 ſtades ſont 26 de nos lieues et 1150 toiſes.

La

La bataille eſt perdue. Philotas eſt mort; je n'ai plus d'amis; il n'y a plus de Grèce. Je retourne en Scythie.

Mon Journal finit ici, je n'eus pas la force de le continuer; mon deſſein étoit de partir à l'inſtant; mais je ne pus réſiſter aux prieres de la ſœur de Philotas & d'Apollodore ſon époux; je paſſai encore un an avec eux, & nous pleurâmes enſemble.

Je vais maintenant me rappeler quelques circonſtances de la bataille. Elle ſe donna le 7 du mois de métageitnion*.

Jamais les Athéniens & les Thébains ne montrèrent plus de courage. Les premiers avoient même enfoncé la phalange Macédonienne; mais leurs généraux ne ſurent pas profiter de cet avantage. Philippe qui s'en apperçut, dit froidement que les Athéniens ne ſavoient pas vaincre; & il rétablit l'ordre dans ſon armée. Il commandoit l'aile droite, Alexandre ſon fils l'aile gauche. L'un & l'autre montrèrent la plus grande valeur. Démoſthène fut des premiers à prendre la fuite. Du côté des Athéniens, plus de mille hommes périrent d'une mort glorieuſe; plus de deux mille furent priſonniers. La perte des Thébains fut à-peu-près égale.

Le roi laiſſa d'abord éclater une joie indécente. Après un repas où ſes amis, à ſon exemple, ſe livrèrent aux plus grands excès, il alla ſur le champ de bataille, n'eut pas de honte d'inſulter ces braves guerriers qu'il voyoit étendus à ſes piés, & ſe mit à déclamer, en battant la meſure, le décret que Démoſthène avoit dreſſé pour ſuſciter contre lui les peuples de la Grèce.

L'orateur Démade, quoique chargé de fers, lui dit: „ Philippe, vous jouez le rôle de Therſite, & vous pourriez „ jouer celui d'Agamemnon." Ces mots le firent rentrer en lui-même. Il jeta la couronne de fleurs qui ceignoit ſa tête, remit Démade en liberté, & rendit juſtice à la valeur des vaincus.

La ville de Thèbes qui avoit oublié ſes bienfaits, fut traitée avec plus de rigueur. Il laiſſa une garniſon dans la citadelle; quelques-uns des principaux habitans furent bannis, d'autres mis à mort. Cet exemple de ſévérité qu'il crut néceſſaire, éteignit ſa vengeance, & le vainqueur n'exerça plus que des actes de modération. On lui conſeilloit de s'aſſurer des plus fortes places de la Grèce; il dit qu'il aimoit mieux une longue réputation de clémence, que l'éclat paſſager de la domination. On vouloit qu'il ſévît du moins contre ces Athéniens qui lui avoient cauſé de ſi vives alarmes; il répondit: „ Aux dieux ne plaiſe que je détruiſe le théatre de la „ gloire, moi qui ne travaille que pour elle." Il leur permit

* Le 3 Août de l'an 338 avant J. C.

de

de retirer leurs morts, & leurs priſonniers ; ces derniers, enhardis par ſes bontés, ſe conduiſirent avec l'indiſcrétion & la légèreté qu'on reproche à leur nation. Ils demandèrent hautement leurs bagages, & ſe plaignirent des officiers Macédoniens. Philippe eut la complaiſance de ſe prêter à leurs vœux, & ne put s'empêcher de dire en riant: „ Ne ſemble-t-il „ pas que nous les ayons vaincus au jeu des oſſelets?„ Quelque temps après, & pendant que les Athéniens ſe préparoient à ſoutenir un ſiège, Alexandre vint, accompagné d'Antipater, leur offrir un traité de paix & d'alliance.

Je vis alors cet Alexandre, qui depuis a rempli la terre d'admiration & de deuil. Il avoit 18 ans, & s'étoit déjà ſignalé dans pluſieurs combats. A la bataille de Chéronée, il avoit enfoncé & mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutoit un nouvel éclat aux charmes de ſa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau & vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds & bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine & dégagée, le corps bien proportionné & fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il eſt très léger à la courſe, & très recherché dans ſa parure. Il entra dans Athènes ſur un cheval ſuperbe qu'on nommoit Bucéphale, que perſonne n'avoit pu dompter juſqu'à lui, & qui avoit coûté 13 talens*.

Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. La douleur où j'étois plongé ne me permit pas de le ſuivre de près. J'interrogeai dans la ſuite un Athénien qui avoit long-temps ſéjourné en Macédoine ; il me dit :

Ce prince joint à beaucoup d'eſprit & de talens un déſir inſatiable de s'inſtruire, & du goût pour les arts, qu'il protège ſans s'y connoître. Il a de l'agrément dans la converſation, de la douceur & de la fidélité dans le commerce de l'amitié, une grande élévation dans les ſentimens & dans les idées. La nature lui donna le germe de toutes les vertus, & Ariſtote lui en développa les principes. Mais au milieu de tant d'avantages, règne une paſſion funeſte pour lui, & peut-être pour le genre-humain; c'eſt une envie exceſſive de dominer, qui le tourmente jour & nuit. Elle s'annonce tellement dans ſes regards, dans ſon maintien, dans ſes paroles & ſes moindres actions, qu'en l'approchant on eſt comme ſaiſi de reſpect & de crainte. Il voudroit être l'unique ſouverain de l'univers, & le ſeul dépoſitaire des connoiſſanees humaines. L'ambition & toutes ces qualités brillantes qu'on admire dans Philippe, ſe retrouvent dans ſon fils, avec cette différence que chez l'un

* 70,200 livres.

elles

elles ſont mêlées avec des qualités qui les tempèrent, & que chez l'autre la fermeté dégénère en obſtination, l'amour de la gloire en phrénéſie, le courage en fureur. Car toutes ſes volontés ont l'inflexibilité du deſtin, & ſe ſoulèvent contre les obſtacles, de même qu'un torrent s'élance en mugiſſant au-deſſus d'un rocher qui s'oppoſe à ſon cours.

Philippe emploie différens moyens pour aller à ſes fins; Alexandre ne connoit que ſon épée. Philippe ne rougit pas de diſputer aux jeux Olympiques la victoire à de ſimples particuliers; Alexandre ne voudroit y trouver pour adverſaires que des rois. Il ſemble qu'un ſentiment ſecret avertit ſans ceſſe le premier qu'il n'eſt parvenu à cette haute élévation qu'à force de travaux, & le ſecond qu'il eſt né dans le ſein de la grandeur*.

Jaloux de ſon père, il voudra le ſurpaſſer; émule d'Achille, il tâchera de l'égaler. Achille eſt à ſes yeux le plus grand des héros, & Homère le plus grand des poëtes, parce qu'il a immortaliſé Achille. Pluſieurs traits de reſſemblance rapprochent Alexandre du modèle qu'il a choiſi. C'eſt la même violence dans le caractère, la même impétuoſité dans les combats, la même ſenſibilité dans l'ame. Il diſoit un jour qu'Achille fut le plus heureux des mortels, puiſqu'il eut un ami tel que Patrocle, & un panégyriſte tel qu'Homère.

La négociation d'Alexandre ne traîna pas en longueur. Les Athéniens acceptèrent la paix. Les conditions en furent très douces. Philippe leur rendit même l'île de Samos, qu'il avoit priſe quelque temps auparavant. Il exigea ſeulement que leurs députés ſe rendiſſent à la diète qu'il alloit convoquer à Corinthe, pour l'intérêt général de la Grèce.

SOUS L'ARCHONTE PHRYNICHUS.

La 4e. année de la 110me. Olympiade.

(Depuis le 17 *Juillet de l'an* 337, *juſqu'au* 7 *Juillet de l'an* 335 *avant J. C.)*

Les Lacédémoniens refuſèrent de paroître à la diète de Corinthe. Philippe s'en plaignit avec hauteur, & reçut pour toute réponſe ces mots: „ Si tu te crois plus grand après ta „ victoire, meſure ton ombre, elle n'a pas augmenté d'une „ ligne. „ Philippe irrité répliqua: „ Si j'entre dans la „ Laconie, je vous en chaſſerai tous: „ Ils lui répondirent: „ Si. „

* Voyez la comparaiſon de Philippe & d'Alexandre, dans l'excellente hiſtoire que M. Olivier de Marſeille publia du premier de ces princes en 1740.

Un

Un objet plus important l'empêcha d'effectuer ses menaces. Les députés de presque toute la Grèce étant assemblés, ce prince leur proposa d'abord d'éteindre toutes les dissentions qui jusqu'alors avoient divisé les Grecs, & d'établir un conseil permanent, chargé de veiller au maintien de la paix universelle. Ensuite il leur représenta qu'il étoit temps de venger la Grèce des outrages qu'elle avoit éprouvés autrefois de la part des Perses, & de porter la guerre dans les états du Grand Roi. Ces deux propositions furent reçues avec applaudissement, & Philippe fut élu tout d'une voix, Généralissime de l'armée des Grecs, avec les pouvoirs les plus amples; en même temps on régla le contingent des troupes que chaque ville pourroit fournir. Elles se montoient à 200,000 hommes de pié, 15000 de cavalerie, sans y comprendre les soldats de la Macédoine, & ceux des nations barbares soumises à ses lois. Après ces résolutions, il retourna dans ses états pour se préparer à cette glorieuse expédition.

Ce fut alors qu'expira la liberté de la Grèce; ce pays si fécond en grands hommes, sera pour long-temps asservi aux rois de Macédoine. Ce fut alors aussi que je m'arrachai d'Athènes, malgré les nouveaux efforts qu'on fit pour me retenir. Je revins en Scythie, dépouillé des préjugés qui m'en avoient rendu le séjour odieux. Accueilli d'une nation établie sur les bords du Boristhène, je cultive un petit bien qui avoit appartenu au sage Anacharsis, un de mes aïeux. J'y goûte le calme de la solitude, j'ajouterois toutes les douceurs de l'amitié, si le cœur pouvoit réparer ses pertes. Dans ma jeunesse je cherchai le bonheur chez les nations éclairées; dans un âge plus avancé, j'ai trouvé le repos chez un peuple qui ne connoit que les biens de la nature.

Fin du dernier chapitre.

AVERTISSEMENT

SUR

LES TABLES SUIVANTES.

J'AI penſé que ces Tables pourroient être utiles à ceux qui liront le Voyage du jeune Anacharſis, & à ceux qui ne le liront pas.

La première contient les principales époques de l'hiſtoire Grecque, juſqu'au règne d'Alexandre. Je les ai toutes diſcutées avec ſoin; &, quoique j'euſſe choiſi des guides très éclairés, je n'ai preſque jamais déféré à leurs opinions, qu'après les avoir comparées à celles des autres chronologiſtes.

J'ai donné des Tables d'approximation, pour les diſtances des lieux, & pour la valeur des monnoies d'Athènes, parce qu'il eſt ſouvent queſtion dans mon ouvrage, & de ces monnoies & de ces diſtances. Les Tables des meſures itinéraires des Romains étoient néceſſaires pour parvenir à la connoiſſance des meſures des Grecs.

Je n'ai évalué ni les meſures cubiques des anciens, ni les monnoies des différens peuples de la Grèce, parce que j'aurai rarement occaſion d'en parler & que je n'ai trouvé que des réſultats incertains.

Sur ces ſortes de matières, on n'obtient ſouvent, à force de recherches, que le droit d'avouer ſon ignorance; & je crois l'avoir acquis.

TABLE Ire.

Contenant les principales Epoques de l'Hiſtoire Grecque, depuis la fondation du Royaume d'Argos, juſqu'au règne d'Alexandre.

Je dois avertir que pour les temps antérieurs à la première Olympiade, j'ai preſque toujours ſuivi les calculs de feu M. Fréret, tels qu'ils ſont expoſés, ſoit dans ſa Défenſe de la Chronologie, ſoit dans pluſieurs de ſes Mémoires inſérés parmi ceux de l'Académie des Belles-Lettres. Quant aux temps poſtérieurs à la première Olympiade, je me ſuis communément réglé ſur les Faſtes Antiques du P. Corſini.

	ANNÉES av. J. C.
COLONIE conduite par Inachus à Argos.	1970
Phoronée ſon fils	1945
Déluge d'Ogygès dans la Béotie.	1796
Colonie de Cécrops à Athènes.	1657
Colonie de Cadmus à Thèbes.	1594
Colonie de Danaüs à Argos.	1586
Déluge de Deucalion aux environs du Parnaſſe, ou dans la partie méridionale de la Theſſalie.	1580
Commencement des arts dans la Grèce.	1547
Règne de Perſée à Argos.	1458
Fondation de Troie.	1425
Arrivée de Pélops dans la Grèce.	1423
Naiſſance d'Hercule.	1383
Naiſſance de Théſée.	1367
Expédition des Argonautes: on peut placer cette époque vers l'an.	1360
Atrée commence à régner à Olympie.	1345
Première guerre de Thèbes, entre Etéocle & Polynice, fils d'Œdipe.	1329
Guerre de Théſée contre Créon, roi de Thèbes.	1326
Seconde guerre de Thèbes, ou guerre des Epigones.	1319
Mort de Théſée.	1305
Mort d'Atrée.	1301
Priſe de Troie.	1282
Retour des Héraclides dans le Péloponèſe.	1202
Mort de Codrus, dernier roi d'Athènes.	1292
Etabliſſement des Archontes perpétuels.	Idem.
Paſſage des Ioniens dans l'Aſie mineure. Ils y fondent les villes d'Ephèſe, de Milet, de Colophon, &c.	1076
Naiſſance de Lycurgue.	926
Homère, vers l'an.	900
Rétabliſſement des jeux olympiques, par Iphitus.	884
Légiſlation de Lycurgue.	845
Sa mort.	841

HUITIEME SIECLE

AVANT JESUS-CHRIST,

Depuis l'an 800, juſqu'à l'an 700.

OLYMPIADES.		ANNÉES av. J. C.
ol. 1.	OLYMPIADE où Coroebus remporta le prix du ſtade, & qui a depuis ſervi de principale époque à la chronologie. (Chaque Olympiade eſt compoſée de quatre années. Chacune de ces années commençant à la nouvelle lune qui ſuit le ſolſtice d'été, répond à deux années juliennes, & comprend les 6 derniers mois de l'une, & les 6 premiers de la ſuivante.)	776
ol. 2. ann. 3.	Théopompe, petit fils de Charilaüs, neveu de Lycurgue, monte ſur le trône de Lacédémone	770
ol. 5. 2.	Ceux de Chalcis dans l'Eubée envoient une colonie à Naxos en Sicile . . .	758
3.	Fondation de Syracuſe & de Corcyre par les Corinthiens	757
	Fondation de Sybaris & de Crotone vers le même temps.	
ol. 7. 1.	Ceux de Naxos en Sicile établiſſent une colonie à Catane	752
	Les Archontes d'Athènes ceſſent d'être perpétuels; leur pouvoir eſt borné à dix ans.	
ol. 9. 2.	Commencement de la première guerre de Meſſine	743
ol. 14. 1.	Fin de la première guerre de Meſſine . .	724
	La double courſe du ſtade, admiſe aux jeux olympiques.	
ol. 18. 1.	Rétabliſſement de la lutte & du pentathle aux jeux olympiques	708
	Phalante, Lacédémonien, conduit une colonie à Tarente.	

SEPTIEME SIECLE
AVANT JESUS-CHRIST,
Depuis l'an 700, jusqu'à l'an 600.

OLYMPIADES.		ANNÉES av. J. C.
ol. 23, ann. 4.	COMMENCEMENT de la seconde guerre de Messine, 39 ans après la fin de la première	684
	Vers le même temps le poëte Tyrtée fleurit.	
ol. 24, 1.	Les Archontes d'Athènes deviennent annuels	683
ol. 25.	Course des chars à quatre chevaux, instituée à Olympie vers l'an	680
ol. 28, 1.	Fin de la seconde guerre de Messine, par la prise d'Ira	668
ol. 29.	Une partie des Messéniens s'établit à Zancle en Sicile. Cette ville prit dans la suite le nom de Messine	664
ol. 30, 3.	Cypsélus s'empare du trône de Corinthe, & règne 30 ans	658
	Fondation de Byzance par ceux de Mégare.	
ol. 33, 1.	Le combat du pancrace admis aux jeux olympiques	648
ol. 34, 1.	Terpandre, poëte & musicien de Lesbos, fleurit	644
ol. 35, 1.	Naissance de Thalès de Milet, chef de l'école d'Ionie	640
3.	Naissance de Solon	638
ol. 37, 1.	Le combat de la course & de la lutte pour les enfans introduit aux jeux olympiques	632
ol. 38, 1.	Mort de Cypsélus, tyran de Sicyone. Son fils Périandre lui succède	628
ol. 39, 1.	Archontat & législation de Dracon à Athènes	624
ol. 41, 1.	Pugilat des enfans établi aux jeux olympiques	616
ol. 42, 1.	Meurtre des partisans de Cylon à Athènes	612
3.	Naissance du philosophe Anaximandre de Milet	610
ol. 44, 1.	Alcée & Sapho, poëtes, fleurissent . .	604

SIXIEME SIECLE

AVANT JESUS-CHRIST,

Depuis l'an 600, juſqu'à l'an 500.

OLYMPIADES.		ANNÉES av. J. C.
ol. 45.	NAISSANCE de Pythagore vers l'an. Il mourut âgé d'environ 90 ans.	600
ann. 4.	Eclipſe de ſoleil prédite par Thalès, & ſurvenue pendant la bataille que ſe livroient Cyaxare, roi des Mèdes, & Alyattès, roi de Lydie, le 9 Juillet	597
ann. 4.	Epiménide de Crète purifie la ville d'Athènes, ſouillée par le meurtre des partiſans de Cylon	597
ol. 46, 1.	Solon dans l'aſſemblée des Amphictyons, fait prendre la réſolution de marcher contre ceux de Cyrrha, accuſés d'impiété envers le temple de Delphes . .	596
3.	Archontat & légiſlation de Solon.	
4.	Solon va en Egypte, en Cypre, en Lydie, &c.	594
ol. 47.	Arrivée du ſage Anacharſis à Athènes .	593
3.	Pittacus commence à régner à Mytilène . Il conſerve le pouvoir pendant dix ans.	592
ol. 48, 3.	Concours de muſiciens, établi aux jeux Pythiques . . . . . Ces jeux ſe célébroient à Delphes au printemps.	585
4.	Mort de Périandre. Les Corinthiens recouvrent la liberté.	
ol. 49, 4.	Première Pythiade, ſervant d'époque au calcul des années où l'on célébroit les jeux publics à Delphes	581
ol. 50, 1.	Premiers eſſais de la comédie, par Suſarion Quelques années après, Theſpis donne les premiers eſſais de la tragédie.	580
ol. 51, 2.	Anaximandre, philoſophe de l'école de Milet, devient célèbre	575
ol. 52.	Eſope floriſſoit	572
3.	Mort de Pittachus de Mytilène . . .	570
ol. 55, 1.	Piſiſtrate uſurpe le pouvoir ſouverain à Athènes , ...	560

OLYMPIADES.		ANNÉES av. J. C.
ol. 55, ann. 1.	Cyrus monte ſur le trône. Commencement de l'empire des Perſes	560
2.	Solon meurt âgé de 80 ans	559
3.	Naiſſance du Poëte Simonide	558
ol. 58, 1.	Mort du philoſophe Thalès . . . . Le poëte Théognis floriſſoit. Incendie du temple de Delphes.	548
ol. 59, 2.	Bataille de Thymbrée; Crœſus, roi de Lydie, eſt défait. Cyrus s'empare de la ville de Sardes	543
ol. 61, 1.	Theſpis donne ſon Alceſte. Prix établi pour la tragédie	536
ol. 62, 1.	Anacréon floriſſoit	532
4.	Mort de Cyrus. Son fils Cambyſe lui ſuccède	529
ol. 63, 1.	Mort de Piſiſtrate, tyran d'Athènes. Ses fils Hippias & Hipparque lui ſuccèdent	528
4.	Naiſſance du poëte Eſchile	525
ol. 64, 3.	Chœrilus, auteur tragique, floriſſoit . .	524
4.	Mort de Policrate, tyran de Samos, après 11 ans de règne	522
	Darius, fils d'Hyſtaſpe, commence à régner en Perſe	521
ol. 65, 3.	Naiſſance de Pindare	517
ol. 66, 3.	Mort d'Hipparque, tyran d'Athènes . .	514
ol. 67, 3.	Darius s'empare de Babylone, & la remet ſous l'obéiſſance des Perſes	510
	Hippias, chaſſé d'Athènes. Cliſthènes établit dix tribus à Athènes, au lieu de quatre qu'il y en avoit auparavant.	
ol. 68, 1.	Expédition de Darius contre les Scythes .	508
ol. 69, 1.	L'Ionie ſe ſoulève contre Darius. Incendie de Sardes	505

CINQUIEME SIECLE

AVANT JESUS-CHRIST,

Depuis l'an 500, juſqu'à l'an 400.

OLYMPIADES.		ANNÉES av. J. C.
ol. 70. ann. 1.	COURSE du char traîné par deux mules, introduite aux jeux olympiques, l'an	500
	Naiſſance du philoſophe Anaxagore.	
	Eſchile, âgé de 25 ans, concourt pour le prix de la tragédie, avec Pratinas & Chœrilus.	
4.	Naiſſance de Sophocle	497
ol. 71, 1.	Priſe & deſtruction de Milet par les Perſes. Phrynicus, diſciple de Theſpis, en fit le ſujet d'une tragédie. Il introduiſit les rôles de femmes ſur la ſcène . . .	496
	Naiſſance de Démocrite. Il vécut 90 ans.	
2.	Naiſſance de l'hiſtorien Hellanicus de Leſbos	495
ol. 72, 2.	Gélon, roi de Syracuſe	491
3.	Bataille de Marathon, le 29 ſeptembre, gagnée par Miltiade	490
4.	Miltiade n'ayant pas réuſſi au ſiège de Paros, eſt pourſuivi, & meurt	489
ol. 73, 1.	Chionidès, d'Athènes, donne une comédie.	488
3.	Mort de Darius, roi de Perſe. Xerxès ſon fils lui ſuccède	485
4.	Naiſſance d'Euripide	484
	Naiſſance d'Hérodote.	
ol. 74, 4.	Xerxès paſſe l'hiver à Sardes	481
	Xerxès traverſe l'Helleſpont au printemps, & y ſéjourne un mois	480
ol. 75, 1.	Combat des Thermopyles au commencement d'août. Xerxès arrive à Athenes, vers la fin de ce mois.	
	Combat de Salamine, le 20 octobre.	
	Naiſſance de l'orateur Antiphon.	

ol. 75, ann. 2.	Batailles de Platée & de Mycale, le 22 ſeptembre	479
ol. 77, 1.	Naiſſance de Thucydide	471
	Exil de Thémiſtocle.	
3.	Victoire de Cimon contre les Perſes, auprès de l'Eurymédon	470
	Eſchile & Sophocle ſe diſputent le prix de la tragédie, qui eſt décerné au ſecond .	469
	Naiſſance de Socrate.	
	Cimon tranſporte les oſſemens de Théſée à Athènes.	
ol. 78, 1.	Mort de Simonide	468
2.	Mort d'Ariſtide	467
4.	— de Xerxès. Artaxerxès Longuemain lui ſuccède, & règne 40 ans	465
ol. 79, 1.	Tremblement de terre à Lacédémone. Troiſième guerre de Meſſénie. Elle dura 10 ans	464
4.	Cimon conduit les Athéniens au ſecours des Lacédémoniens, qui, les ſoupçonnant de perfidie, les renvoient; ſource de la méſintelligence entre les deux nations. Exil de Cimon	461
ol. 80, 1.	Naiſſance d'Hippocrate	460
2.	Naiſſance de l'orateur Lyſias	459
ol. 81, 1.	Mort d'Eſchile	456
	Les Athéniens, ſous la conduite de Tolmidès, & enſuite de Périclès, ravagent les côtes de la Laconie.	
2.	Cratinus & Platon, poëtes de l'ancienne comédie	455
ol. 82, 1.	Ion donne ſes tragédies	452
	Mort de Pindare.	
3.	Trève de 5 ans entre ceux du Péloponèſe & les Athéniens, par les ſoins de Cimon, qui avoit été rappelé de ſon exil, & qui bientôt après conduiſit une armée en Chypre	450

ol. 82, ann. 4.	Cimon contraint le roi de Perſe à ſigner avec les Grecs un traité ignominieux pour ce prince	449
	Mort de Cimon.	
	— de Thémiſtocle âgé de 65 ans.	
ol. 83, 3.	Les Eubéens & les Mégariens ſe ſéparent des Athéniens, qui les ſoumettent ſous la conduite de Périclès	446
	Expiration de la trève de 5 ans entre les Lacédémoniens & les Athéniens. Nouvelle trève de 30 ans - - - - -	445
ol. 84, 1.	Méliſſus, Protagoras & Empédocle, philoſophes, floriſſoient	444
	Hérodote lit ſon hiſtoire aux jeux olympiques.	
	Périclès reſte ſans concurrens. Il ſe mêloit de l'adminiſtration depuis 25 ans; il jouit d'un pouvoir preſque abſolu pendant quinze ans encore.	
3.	Euripide, âgé de 43 ans, remporte pour la première fois le prix de la tragédie . .	442
ol. 85, 3.	Les Athéniens envoient une colonie à Amphipolis - - - - - - - - - - -	437
	Conſtruction des propylées à la citadelle d'Athènes.	
	Rétabliſſement de la comédie, interdite 3 ans auparavant.	
ol. 86, 1.	La guerre commence entre ceux de Corinthe & ceux de Corcyre - - - -	436
	Naiſſance d'Iſocrate.	
	Alors floriſſoient les philoſophes Démocrite, Empédocle, Hippocrate, Gorgias, Hippias, Prodicus, Zénon d'Elée, Parménide & Socrate.	
ol. 87, 1.	Le 27 Juin, Méton obſerva le ſolſtice d'été, & produiſit un nouveau cycle qu'il fit commencer à la nouvelle lune qui ſuivit le ſolſtice, & qui répondit au 16 Juillet - - - - - - - - - - -	432
	L'année civile concouroit auparavant avec la nouvelle lune qui ſuit le ſolſtice d'hiver. Elle commença depuis avec celle qui vient après le ſolſtice d'été. Ce fut	

	aussi à cette dernière époque, que les nouveaux Archontes entrèrent en charge.	
ol. 87, ann. 1.	Commencement de la guerre du Péloponèse au printemps de l'année - - -	431
3.	Peste d'Athènes.	430
	Eupolis commence à donner des comédies.	
	Naissance de Platon au mois de mai - -	429
4.	Mort de Périclès vers le mois d'octobre.	
ol. 88, 1.	Mort d'Anaxagore - - - - - - - -	428
2.	Les Athéniens s'emparent de Mytilène, & se divisent les terres de Lesbos - - -	427
	L'orateur Gorgias persuade aux Athéniens de secourir les Léontins en Sicile.	
3.	Les Athéniens purifient l'île de Délos - -	426
4.	Les Athéniens s'emparent de Pylos dans le Péloponèse - - - - - - - -	425
	Mort d'Artaxerxès Longuemain. Xerxès II lui succède.	
ol. 89, 1.	Bataille de Délium entre les Athéniens & les Béotiens, qui remportent la victoire. Socrate y sauve les jours au jeune Xénophon - - - - - - - - - -	424
	Mort de Xerxès II, Roi de Perse. Darius Nothus lui succède, & règne 19 ans.	
	Première représentation des Nuées d'Aristophane - - - - - - - - - -	423
2.	Incendie du temple de Junon à Argos.	
3.	Bataille d'Amphipolis, où périssent Brasidas, général de Lacédémoniens, & Cléon, général des Athéniens - - -	422
3.	Trève de 50 ans entre les Athéniens & les Lacédémoniens - - - - - - - -	421
4.	Les Athéniens, sous différens prétextes, songent à rompre la trève, & se lient avec les Argiens, les Eléens & les Mantinéens.	
ol. 91, 1.	Alcibiade remporte le prix aux jeux olympiques - - - - - - - - - -	416
	Les Athéniens s'emparent de Mélos.	
	Expédition des Athéniens en Sicile - -	415
3.	La trève de 50 ans, conclue entre les Lacédémoniens	

	cédémoniens & les Athéniens, finit par une rupture ouverte, après avoir duré 6 ans & dix mois - - - - - - - -	414
	Les Lacédémoniens s'emparent de Décélie, & la fortifient.	413
ol. 91. ann. 4.	L'armée des Athéniens eſt totalement défaite en Sicile. Nicias & Démoſthène, mis à mort au mois de ſeptembre	
ol. 92, 1.	Alcibiade quitte le parti des Lacédémoniens . - - - - - - - - - - - -	411
	Quatre cents citoyens mis à la tête du gouvernement, vers le commencement de l'année.	
2.	Les 400 ſont dépoſés, vers le mois de Juillet de la même année.	
	Exil d'Hyperbolus; ceſſation de l'oſtraciſme.	
ol. 93. 2.	Mort d'Euripide, vers l'an - - . - -	407
3.	Denys l'ancien monte ſur le trône de Syracuſe - - - - - - - - - -	406
	Mort de Sophocle.	
	Combat des Arginuſes, où la flotte des Athéniens battit celle des Lacédémoniens.	
	Lyſander remporte une victoire ſignalée ſur les Athéniens, auprès d'Ægos Potamos - - - - - - - - - - - -	406
4.	Mort de Darius Nothus. Artaxerxès Mnémon lui ſuccède.	
	Priſe d'Athènes, vers la fin d'avril de l'année - - - - - - - - - - -	404
ol. 94. 1.	Lyſander établit à Athènes 30 magiſtrats connus ſous le nom de tyrans. Leur tyrannie eſt abolie huit mois après.	
2.	La démocratie rétablie à Athènes. Archontat d'Euclide; amniſtie qui réunit tous les citoyens d'Athènes.	
4.	Expédition du jeune Cyrus - - - -	400

QUATRIEME SIECLE
AVANT JESUS-CHRIST,
Depuis l'an 400, juſqu'à la mort d'Alexandre.

OLYMPIADES.		ANNÉES av. J. C.
ol. 95, ann. 1.	MORT de Socrate, vers le mois de juin - - - - - - - - - -	399
ol. 96, 3.	Victoire de Conon ſur les Lacédémoniens, auprès de Cnide - - - - - - - -	394
	Agéſilas, roi de Lacédémone, défait les Thébains à Coronée - - - - - -	393
4.	Conon rétablit les murs du Pirée.	
ol. 97. 1.	Les Athéniens, ſous la conduite de Thraſybule, ſe rendent maîtres d'une partie de Leſbos - - - - - - - - - -	392
	Mort de Thucydide - - - - - - - -	391
ol. 98. 2.	Paix d'Antalcidas entre les Perſes & les Grecs - - - - - - - - - - - -	387
3.	Naiſſance de Démoſthène - - - - -	385
ol. 99. 1.	Naiſſance d'Ariſtote - - - - - - -	384
ol. 100, 3.	Pélopidas & les autres réfugiés de Thèbes, partent d'Athènes, & ſe rendent maîtres de la citadelle de Thèbes, dont les Lacédémoniens s'étoient emparés peu de temps auparavant - - - - - - -	378
4.	Bataille navale auprès de Naxos, où Chabrias, général des Athéniens, défait les Lacédémoniens - - - - - - - -	377
ol. 101, 2.	Eubulus, d'Athènes, auteur de pluſieurs comédies - - - - - - - - - -	376
	Timothée, général Athénien, s'empare de Corcyre, & défait les Lacédémoniens à Leucade - - - - - - - - - -	375
3.	Artaxerxès Mnémon, roi de Perſe, pacifie la Grèce. Les Lacédémoniens conſervent l'empire de la terre; les Athéniens obtiennent celui de la mer - - - -	374
	Mort d'Evagoras, roi de Chypre.	
4.	Apparition d'une comète dans l'hiver de 373 & 372 - - - - - - - - -	372

Tremblemens

Tremblemens de terre dans le Péloponèſe. Les villes d'Hélice & de Bura détruites.
ol. 102, ann. 1. Platée détruite par les Thébains.
1. Bataille de Leuctres, le 8 Juillet. Les
2. Thébains, commandés par Epaminondas, défont les Lacédémoniens commandés par le roi Cléombrote, qui eſt tué - 371
Fondation de la ville de Mégalopolis en Arcadie.
3. Mort de Jaſon, tyran de Phéres - - - 369
4. Expédition d'Epaminondas en Laconie. Fondation de la ville de Meſsène. Les Athéniens, commandés par Iphicrate, viennent au ſecours des Lacédémoniens.
Apharée, fils adoptif d'Iſocrate, commence à donner des tragédies - - - - - 368
ol. 103, 1. Eudoxe de Cnide floriſſoit
Mort de Denys l'ancien, roi de Syracuſe. Son fils, de même nom, lui ſuccède au printemps de l'année - - - - - - 367
2. Ariſtote vient s'établir à Athènes, âgé de 18 ans.
ol. 104, 1. Pélopidas attaque & défait Alexandre, tyran de Phéres, & périt lui-même dans le combat - - - - - - - - - - 364
2. Bataille de Mantinée. Mort d'Epaminondas, le 12 du mois de ſcirophorion, qui correſpond au 5 de Juillet - - - - 362
3. Mort d'Agéſilas, roi de Lacédémone.
Mort d'Artaxerxès Mnémon. Ochus lui ſuccède.
Troiſième voyage de Platon en Sicile, vers les premiers mois de l'année - - - 361
Il y paſſe 15 à 16 mois.
ol. 105, 1. Philippe monte ſur le trône de Macédoine. 360
3. Guerre ſociale. Les îles de Chio, de Rhodes, de Cos, & la ville de Byzance, ſe ſéparent des Athéniens - - - - 358
4. Expédition de Dion en Sicile, il s'embarque à Zacynthe, au mois d'août de l'an. 357

Eclipſe

OLYMPIADES.		ANNÉES av. J. C.
	Eclipſe de lune le 9 août.	
	Commencement de la guerre ſacrée - -	356
ol. 106, ann. 1.	Naiſſance d'Alexandre, vers la fin de Juillet.	
	Philippe, ſon père, couronné vainqueur aux jeux olympiques, vers le même temps.	
3.	Iphicrate & Thimothée, accuſés & privés du commandement - - - - - - -	354
	Démoſthène monte pour la première fois à la tribune aux harangues.	
4.	Mort de Mauſole, roi de Carie. Artémiſe, ſon épouſe & ſa ſœur, lui ſuccède, & règne deux ans - - - - - - - -	353
ol. 107, 4.	Les Olynthiens aſſiégés par Philippe, implorent le ſecours des Athéniens - -	349
ol. 108, 1.	Mort de Platon au mois de mai de l'an -	347
2.	Traité d'alliance & de paix entre Philippe & les Athéniens, conclu par ces derniers le 19 mars, ſigné par ce prince vers le milieu de mai - - - - - - - - -	346
	Philippe s'empare de la Phocide au mois de juin de la même année.	
ol. 109, 2.	Timoléon chaſſe de Syracuſe le roi Denys, & l'envoie à Corinthe - - - - -	343
3.	Naiſſance d'Epicure au mois de janvier -	341
	Naiſſance de Ménandre, vers le même temps.	
ol. 110, 3.	Bataille de Chéronée le 3 août - - -	338
	Mort d'Iſocrate	
4.	Mort de Timoléon - - - - - - - -	337
ol. 111, 1.	Mort de Philippe, roi de Macédoine - -	336
ol. 113, 1.	Philémon commence à donner ſes comédies - - - - - - - - - - - -	328
ol. 114, 1.	Mort d'Alexandre au commencement de -	323
	Mort de Diogène.	
	Mort d'Ariſtote - - - - - - - - -	322
	Mort de Démoſthène.	

Fin de la première Table.

TABLE

TABLE IIe.

Rapport des Meſures Romaines avec les nôtres.

IL faut connoître la valeur du pié & du mille Romain, pour connoître les meſures itinéraires des Grecs.

Notre pié de roi eſt diviſé en 12 pouces & en 144 lignes. On ſubdiviſe le total de ces lignes en 1440 parties, pour en avoir les dixièmes.

dixièmes des lignes.	pouces.	lignes.
1440	12	,,
1430	11	11
1420	11	10
1410	11	9
1400	11	8
1390	11	7
1380	11	6
1370	11	5
1360	11	4
1350	11	3
1340	11	2
1330	11	1
1320	11	,,
1315	10	11 $\frac{5}{10}$
1314	10	11 $\frac{4}{10}$
1313	10	11 $\frac{3}{10}$
1312	10	11 $\frac{2}{10}$
1311	10	11 $\frac{1}{10}$
1310	10	11
1309	10	10 $\frac{9}{10}$
1308	10	10 $\frac{8}{10}$
1307	10	10 $\frac{7}{10}$
1306	10	10 $\frac{6}{10}$
1305	10	10 $\frac{5}{10}$
1304	10	10 $\frac{4}{10}$
1303	10	10 $\frac{3}{10}$
1302	10	10 $\frac{2}{10}$
1301	10	10 $\frac{1}{10}$
1300	10	10
1299	10	9 $\frac{9}{10}$
1298	10	9 $\frac{8}{10}$
1297	10	9 $\frac{7}{10}$

dixièmes des lignes.	pouces.	lignes.
1296	10	9 $\frac{6}{10}$
1295	10	9 $\frac{5}{10}$
1294	10	9 $\frac{4}{10}$
1293	10	9 $\frac{3}{10}$
1292	10	9 $\frac{2}{10}$
1291	10	9 $\frac{1}{10}$
1290	10	9

On s'eſt partagé ſur le nombre des dixièmes de ligne qu'il faut donner au pié Romain. J'ai cru devoir lui en attribuer, avec M. d'Anville & d'autres ſavans, 1306, c'eſt-à-dire, 10 pouces, 10 lignes, $\frac{6}{10}$ de ligne.

Suivant cette évaluation, le pas Romain compoſé de 5 piés, ſera de 4 piés de roi, 6 pouces, 5 lignes.

Le mille Romain, compoſé de 1000 pas, ſera de 755 toiſes 4 piés, 8 pouces, 8 lignes. Pour éviter les fractions, je porterai avec M. d'Anville, le mille Romain à 756 toiſes.

Comme on compte communément 8 ſtades au mille Romain, nous prendrons la huitième partie de 756 toiſes, valeur de ce mille, & nous aurons pour le ſtade 94 toiſes $\frac{1}{2}$.

Les Grecs avoient diverſes eſpèces de ſtades. Il ne s'agit ici que du ſtade ordinaire, connu ſous le nom d'Olympique.

Fin de la ſeconde Table.

TABLE IIIe.

Rapport du Pié Romain avec le Pié de Roi.

piés romains.	piés de roi.	pouces.	lignes.
1	,,	10	10 $\frac{6}{10}$
2	1	9	6 $\frac{2}{10}$
3	2	8	7 $\frac{8}{10}$
4	3	7	6 $\frac{4}{10}$
5	4	6	5
6	5	5	3 $\frac{6}{10}$
7	6	4	2 $\frac{2}{10}$
8	7	3	,, $\frac{8}{10}$
9	8	1	11 $\frac{4}{10}$
10	9		10
11	9	11	8 $\frac{6}{10}$
12	10	10	7 $\frac{2}{10}$

Piés romains.	piés de roi.	pouces.	lignes.
13	11	9	5 $\frac{8}{10}$
14	12	8	4 $\frac{4}{10}$
15	13	7	3
16	14	6	1 $\frac{6}{10}$
17	15	5	$\frac{2}{10}$
18	16	3	10 $\frac{8}{10}$
19	17	2	9 $\frac{4}{10}$
20	18	1	8
21	19		6 $\frac{6}{10}$
22	19	11	5 $\frac{2}{10}$
23	20	10	3 $\frac{8}{10}$
24	21	9	2 $\frac{4}{10}$
25	22	8	1
26	23	6	11 $\frac{6}{10}$
27	24	5	10 $\frac{2}{10}$
28	25	4	8 $\frac{8}{10}$
29	26	3	7 $\frac{4}{10}$
30	27	2	6
31	28	1	4 $\frac{6}{10}$
32	29		3 $\frac{2}{10}$
33	29	11	1 $\frac{8}{10}$
34	30	10	$\frac{4}{10}$
35	31	8	11
36	32	7	9 $\frac{6}{10}$
37	33	6	8 $\frac{2}{10}$
38	34	5	6 $\frac{8}{10}$
39	35	4	5 $\frac{4}{10}$
40	36	3	4
41	37	2	2 $\frac{6}{10}$
42	38	1	1 $\frac{2}{10}$
43	38	11	11 $\frac{8}{10}$
44	39	10	10 $\frac{4}{10}$
45	40	9	9
46	41	8	7 $\frac{6}{10}$
47	42	7	6 $\frac{2}{10}$
48	43	6	4 $\frac{8}{10}$
49	44	5	3 $\frac{4}{10}$
50	45	4	2
60	54	5	
70	63	5	10
80	72	6	8
90	81	7	6
100	90	8	4
200	181	4	8

piés romains.	piés de roi.	pouces.	lignes.
300	272	1	
400	362	9	4
500	453	5	8
600	544	2	
700	634	10	4
800	725	6	8
900	816	3	
1000	906	11	4
2000	1813	10	8
3000	2720	10	
4000	3627	9	4
5000	4534	8	8
6000	5441	8	
7000	6348	7	4
8000	7255	6	8
9000	8162	6	
10000	9069	5	4
15000	13604	2	
20000	18138	10	8

Fin de la Table troiſième.

TABLE IVe.

Rapport des Pas Romains avec nos Toiſes.

J'AI dit plus haut que le pas Romain compoſé de 5 piés, pouvoit être de 4 de nos piés, 6 pouces 5 lignes. (Voyez ci-deſſus, p. 400)

pas romains.	toiſes.	piés.	pouces.	lignes.
1	„	4	6	5
2	1	3		10
3	2	1	7	3
4	3		1	8
5	3	4	8	1
6	4	3	2	6
7	5	1	8	11
8	6		3	4
9	6	4	9	9
10	7	3	4	2
11	8	1	10	7

pas romains.	toises.	piés.	pouces.	lignes.
12 - - - - -	9		5	
13 - - - - -	9	4	11	5
14 - - - - -	10	3	5	10
15 - - - - -	11	2		3
16 - - - - -	12		6	8
17 - - - - -	12	5	1	1
18 - - - - -	13	3	7	6
19 - - - - -	14	2	1	11
20 - - - - -	15		8	4
21 - - - - -	15	5	2	9
22 - - - - -	16	3	9	2
23 - - - - -	17	2	3	7
24 - - - - -	18		10	
25 - - - - -	18	5	4	5
26 - - - - -	19	3	10	10
27 - - - - -	20	2	5	3
28 - - - - -	21		11	8
29 - - - - -	21	5	6	1
30 - - - - -	22	4		6
31 - - - - -	23	2	6	11
32 - - - - -	24	1	1	4
33 - - - - -	24	5	7	9
34 - - - - -	25	4	2	2
35 - - - - -	26	2	8	7
36 - - - - -	27	1	3	
37 - - - - -	27	5	9	5
38 - - - - -	28	4	3	10
39 - - - - -	29	2	10	3
40 - - - - -	30	1	4	8
41 - - - - -	30	5	11	1
42 - - - - -	31	4	5	6
43 - - - - -	32	2	11	11
44 - - - - -	33	1	6	4
45 - - - - -	34			9
46 - - - - -	34	4	7	2
47 - - - - -	35	3	1	7
48 - - - - -	36	1	8	
49 - - - - -	37		2	5
50 - - - - -	37	4	8	10
51 - - - - -	38	3	3	3
52 - - - - -	39	1	9	8
53 - - - - -	40		4	1
54 - - - - -	40	4	10	6
55 - - - - -	41	3	4	11

pas romains.	toises.	piés.	pouces.	lignes.
60	45	2	1	
70	52	5	5	2
80	60	2	9	4
90	68		1	6
100	75	3	5	8
200	151		11	4
300	226	4	5	
400	302	1	10	8
500	377	5	4	4
600	453	2	10	
700	529		3	8
800	604	3	9	4
900	680	1	3	
1000	755	4	8	8
2000	1511	3	5	4
3000	2267	2	2	
4000	3023		10	8
5000	3778	5	7	4
10000	7557	5	2	8
20000	15115	4	5	4
30000	22673	3	8	
40000	30231	2	10	8
50000	37789	2	1	4
100000	75578	4	2	8
200000	151157	2	5	4
300000	226736		8	
400000	302314	4	10	8

Fin de la Table quatrième.

TABLE V^e.

Rapport des Milles Romains avec nos Toises.

ON a vu par la Table précédente, qu'en donnant au pas Romain 4 piés 6 pouces 5 lignes, le mille Romain contiendroit 755 toises 4 piés 8 pouces 8 lignes. Pour éviter les fractions, nous le portons, avec M. d'Anville, à 756 toises.

Il réſulte de cette addition d'un pié 3 pouces 4 lignes, faite au mille-Romain, une légère différence entre cette Table & la précédente. Ceux qui exigent une préciſion rigoureuſe, pourront

pourront consulter la 4me. Table; les autres pourront se contenter de celle-ci, qui, dans l'usage ordinaire, est plus commode.

milles romains.	toises.	milles romains.	toises.
1	756	29	21924
2	1512	30	22680
3	2268	31	23436
4	3024	32	24192
5	3780	33	24948
6	4536	34	25704
7	5292	35	26460
8	6048	36	27216
9	6804	37	27972
10	7560	38	28728
11	8316	39	29484
12	9072	40	30240
13	9828	41	30996
14	10584	42	31952
15	11340	43	32508
16	12096	44	33264
17	12852	45	34020
18	13608	46	34776
19	14364	47	35532
20	15120	48	36288
21	15876	49	37044
22	16632	50	37800
23	17388	100	75600
24	18144	200	151200
25	18900	300	266800
26	19656	400	302400
27	20412	500	378000
28	21168	1000	756000

Fin de la Table cinquième.

TABLE VIe.

Rapport du Pié Grec à notre Pié de Roi.

NOUS avons dit que notre pié est divisé en 1440 dixièmes de ligne, & que le pié romain en avoit 1306.

Le rapport du pié romain au pié grec, étant comme 24 à 25, nous aurons pour ce dernier 1360 dixièmes de ligne, &

une très légère fraction que nous négligerons: 1360 dixièmes de ligne donnent 11 pouces 4 lignes.

piés Grecs.	piés de roi.	pouces.	lignes.
1	„	11	4
2	1	10	8
3	2	10	
4	3	9	4
5	4	8	8
6	5	8	
7	6	7	4
8	7	6	8
9	8	6	
10	9	5	4
11	10	4	8
12	11	4	
13	12	3	4
14	13	2	8
15	14	2	
16	15	1	4
17	16		8
18	17		
19	17	11	4
20	18	10	8
21	19	10	
22	20	9	4
23	21	8	8
24	22	8	
25	23	7	4
26	24	6	8
27	25	6	
28	26	5	8
29	27	4	4
30	28	4	
31	29	3	4
32	30	2	8
33	31	2	
34	32	1	4
35	33		8
36	34		
37	34	11	4
38	35	10	8
39	36	10	
40	37	9	4
41	38	8	8

piés Grecs.	piés de roi.	pouces.	lignes.
42	39	8	
43	40	7	4
44	41	6	8
45	42	6	
46	43	5	4
47	44	4	8
48	45	4	
49	46	3	4
50	47	2	8
100	94	5	4
200	188	10	8
300	283	4	
400	377	9	4
500	472	2	8
600	566	8	

Suivant cette table, 600 piés grecs ne donneroient que 94 toiſes 2 piés 8 pouces, au lieu de 94 toiſes 3 piés, que nous aſſignons au ſtade. Cette légère différence vient de ce qu'à l'exemple de M. d'Anville, nous avons, pour abréger les calculs, donné quelque choſe de plus au mille romain, & quelque choſe de moins au ſtade.

Fin de la Table ſixième.

TABLE VIIe.

Rapport des Stades avec nos Toiſes, ainſi qu'avec les Milles Romains; le Stade fixé à 94 toiſes ½.

ſtades.	toiſes.	milles.	ſtades.	toiſes.	milles.
1	94 ½	⅛	12	1134	1 ½
2	189	¼	13	1228 ½	1 ⅝
3	283 ½	⅜	14	1323	1 ¾
4	378	½	15	1417 ½	1 ⅞
5	472 ½	⅝	16	1512	2
6	567	¾	17	1606 ½	2 ⅛
7	661 ½	⅞	18	1701	2 ¼
8	756	1	19	1795 ½	2 ⅜
9	850 ½	1 ⅛	20	1890	2 ½
10	945	1 ¼	21	1984 ½	2 ⅝
11	1039 ½	1 ⅜	22	2079	2 ¾

stades.	toises.	milles.	stades.	toises.	milles.
23	2173 ½	2 ⅞	500	47250	62 ½
24	2268	3	600	56700	75
25	2362 ½	3 ⅛	700	66150	87 ½
26	2457	3 ¼	800	75600	100
27	2551 ½	3 ⅜	900	85050	112 ½
28	2646	3 ½	1000	94500	125
29	2740 ½	3 ⅝	2000	189000	250
30	2835	3 ⅝	3000	283500	375
35	3307 ½	4 ⅜	4000	378000	500
40	3780	5	5000	472500	625
45	4252 ½	5 ⅝	6000	567200	750
50	4725	6 ¼	7000	661500	875
55	5197 ½	6 ⅞	8000	756000	1000
60	5670	7 ½	9000	850500	1125
65	6142 ½	7 ⅞	10000	945000	1250
70	6615	8 ¾	11000	1039500	1375
75	7087 ½	9 ⅜	12000	1134000	2500
80	7560	10	13000	1228500	1625
85	8032 ½	10 ⅝	14000	1323000	1750
90	8505	11 ¼	15000	1417500	1875
95	8977 ½	11 ⅞	16000	1512200	2000
100	9540	12 ½	17000	1606500	2125
200	18900	25	18000	1701000	2250
300	28350	37 ½	19000	1795500	2350
400	37800	50	20000	1090000	2500

Fin de la Table ſeptième.

TABLE VIIIe.

Rapport des Stades avec nos lieues de 2500 toiſes.

stades.	toiſes.	stades.	toiſes.
1	94 ½	10	945
2	189	11	1039 ½
3	283 ½	12	1134
4	378	13	1228 ½
5	472 ½	14	1323
6	567	15	1417 ½
7	661 ½	16	1512
8	756	17	1606 ½
9	850 ½	18	1701

stades.	lieues.	toises.
19	-	1795
20	-	1890
21	-	1984 ½
22	-	2079
23	-	2173 ½
24	-	2268
25	-	2362 ½
26	-	2457
27	- 1	51 ½
28	- 1	146
29	- 1	240 ½
30	- 1	335
35	- 1	807 ½
40	- 1	1280
45	- 1	1752 ½
50	- 1	2225
55	- 2	197 ½
60	- 2	670
65	- 2	1142 ½
70	- 2	1615
75	- 2	2087 ½
80	- 3	60
85	- 3	532 ½
90	- 3	1005
95	- 3	1477 ½
100	- 3	1950
110	- 4	395
120	- 4	1340
130	- 4	2285
140	- 5	730
150	- 5	1675
160	- 6	120
170	- 6	1065
180	- 6	2010
190	- 7	455
200	- 7	1400
210	- 7	2345
220	- 8	790
230	- 8	1735
240	- 9	180
250	- 9	1125
260	- 9	2070
270	- 10	515
280	- 10	1460

stades.	lieues.	toises.
290	- 10	2405
300	- 11	850
400	- 15	300
500	- 18	2250
600	- 22	1700
700	- 26	1150
800	- 30	600
900	- 34	50
1000	- 87	2000
1500	- 56	1750
2000	- 75	1500
2500	- 94	1250
3000	- 113	1000
4000	- 151	500
5000	- 189	
6000	- 226	2000
7000	- 264	1500
8000	- 302	1000
9000	- 340	500
10000	- 378	
11000	- 415	2000
12000	- 453	1500
13000	- 491	1000
14000	- 529	500
15000	- 567	
16000	- 604	2000
17000	- 642	1500
18000	- 680	1000
19000	- 718	500
20000	- 756	
25000	- 945	
30000	- 1134	
40000	- 1512	
50000	- 1890	
60000	- 2268	
70000	- 2646	
80000	- 3024	
90000	- 3402	
100000	- 3780	
110000	- 4158	
120000	- 4536	
130000	- 4914	
140000	- 5292	
150000	- 5670	

ſtades.	lieues.	ſtades.	lieues.
160000	6048	240000	9072
170000	6426	250000	9450
180000	6804	260000	9828
190000	7182	270000	90206
200000	7560	280000	10584
210000	7938	290000	10962
220000	8316	300000	11340
230000	8694	400000	15120

Fin de la Table huitième.

TABLE IXe.

Evaluation des Monnoies d'Athènes.

IL ne s'agit pas ici des monnoies d'or & de cuivre, mais ſimplement de celles d'argent. Si on avoit la valeur des dernières, on auroit bientôt celle des autres.

Le talent valoit, - - - - - - - - - 6000 drachmes.
La mine, - - - - - - - - - - - - 100 dr.
Le tétradrachme, - - - - - - - - - - 4 dr.
La drachme ſe diviſoit en ſix oboles.

On ne peut fixer d'une manière préciſe la valeur de la drachme. Tout ce qu'on peut faire, c'eſt d'en approcher. Pour y parvenir, on doit en connoître le poids & le titre.

J'ai opéré ſur les tétradrachmes, parce qu'ils ſont plus communs que les drachmes, leurs multiples & leurs ſubdiviſions.

Des gens de lettres, dont l'exactitude m'étoit connue, ont bien voulu ſe joindre à moi pour peſer une très grande quantité de ces médailles. Je me ſuis enſuite adreſſé à M. Tillet, de l'Académie des Sciences, Commiſſaire du Roi pour les eſſais & affinages des monnoies. Je ne parlerai ni de ſes lumières, ni de ſon amour pour le bien public, & de ſon zèle pour le progrès des lettres: mais je dois le remercier de la bonté qu'il a eue de faire fondre quelques tétradrachmes que j'avois reçus d'Athènes, d'en conſtater le titre, & d'en comparer la valeur avec celle de nos monnoies actuelles.

On doit diſtinguer deux ſortes de tétradrachmes; les plus anciens qui ont été frappés juſqu'au temps de Périclès, & peut-être juſque vers la fin de la guerre du Péloponèſe, & ceux

ceux qui ſont poſtérieurs à cette époque. Les uns & les autres repréſentent d'un côté la tête de Minerve, & au revers une chouette. Sur les ſeconds, la chouette eſt poſée ſur un vaſe; & l'on y voit des monogrammes ou des noms, & quelquefois, quoique rarement, les uns mêlés avec les autres.

1°. *Tétradrachmes plus anciens.* Ils ſont d'un travail plus groſſier, d'un moindre diamètre, & d'une plus grande épaiſſeur. Les revers préſentent des traces plus ou moins ſenſibles de la forme quarrée qu'on donnoit au coin dans les temps les plus anciens.

Eiſenſchmid en publia un qui peſoit, à ce qu'il dit, 333 grains; ce qui donneroit pour la drachme 83 grains un quart. Nous en avons peſé 14 ſemblables, tirés la plupart du cabinet du roi; & les mieux conſervés ne nous ont donné que 324 grains un quart. On en trouve un pareil nombre dans le recueil des médailles de villes de feu M. le docteur Hunter. Le plus fort eſt de 265 grains & demi, poids anglois, qui répondent à 323 & demi de nos grains.

Ainſi, nous avons d'un côté, un médaillon qui peſoit, ſuivant Eiſenſchmid, 333 grains, & de l'autre 28 médaillons, dont les mieux conſervés n'en donnent que 324. Si cet auteur ne s'eſt point trompé, ſi l'on découvre d'autres médaillons du même temps et du même poids, nous conviendrons que dans quelques occaſions, on les a portés à 332 ou 336 grains; mais nous ajouterons qu'en général ils n'en peſoient qu'environ 324; et comme, dans l'eſpace de 2200 ans, ils ont dû perdre quelque choſe de leur poids, nous pourrons leur attribuer 328 grains; ce qui donne pour la drachme 82 grains.

Il falloit en connoître le titre. M. Tillet a eu la complaiſance d'en paſſer à la coupelle un qui peſoit 324 grains; il a trouvé qu'il étoit à 11 deniers 20 grains de fin, et que la matière preſque pure dont il étoit compoſé, valoit intrinſéquement, au prix du tarif, 52 liv. 14 ſ. 3 den. le marc.

„ Ce tétradrachme, dit M. Tillet, valoit donc intrinſéquement 3 liv. 14 ſols, tandis que 324 grains de la valeur de nos écus, n'ont de valeur intrinſéque que 3 liv. 8 ſols.

„ Mais la valeur de l'une et de l'autre matière d'argent, conſidérée comme monnoie, et chargée des frais de fabrication, et du droit de ſeigneuriage, reçoit quelque augmentation au-delà de la matière brute; et de-là vient qu'un marc d'argent, compoſé de 8 écus de 6 liv. et de trois pièces de 12 ſols, vaut, par l'autorité du prince, dans la circulation du commerce, 49 liv. 16 ſols, c'eſt-à-dire, une liv. 7 ſols au-delà du prix d'un autre marc non monnoyé, de la matière des écus.„ Il faut avoir égard à cette augmentation, ſi l'on veut ſavoir combien

combien un pareil tétradrachme vaudroit de notre monnoie actuelle.

Il réſulte des opérations de M. Tillet, qu'un marc de tétradrachmes, dont chacun auroit 324 grains de poids, & 11 den. 20 grains de fin, vaudroit maintenant dans le commerce 54 liv. 3 ſols 9 den.; chaque tétradrachme, 3 liv· 16 ſols.; chaque drachme, 19 ſols, & le talent 5700 liv.

Si le tétradrachme pèſe 328 grains, & la drachme 82, elle aura valu 19 ſols, et environ 3 den. et le talent à-peu-près 5775 liv.

A 332 grains de poids pour le tétradrachme, la drachme peſant 83 grains, vaudroit 19 ſols et environ 6 deniers, et le talent à-peu-près 5850 liv.

A 336 grains pour le tétradrachme, à 84 pour la drachme, elle vaudroit 19 ſols 9 den., et le talent environ 5925 liv.

Enfin, donnons au tétradrachme 340 grains de poids, à la drachme 85, la valeur de la drachme ſera d'environ une liv., et celle du talent d'environ 6000 liv.

Il eſt inutile de remarquer que ſi on attribuoit un moindre poids au tétradrachme, la valeur de la drachme et du talent diminueroit dans la même proportion.

2°. *Tétradrachmes moins anciens.* Ils ont eu cours pendant 4 ou 5 ſiècles: ils ſont en beaucoup plus grand nombre que ceux de l'article précédent, et en diffèrent par la forme, le travail, les monogrammes, les noms des magiſtrats, et d'autres ſingularités que préſentent les revers, et ſur-tout par les riches ornemens dont la tête de Minerve eſt parée. Il y a même lieu de penſer que les graveurs deſſinèrent cette tête d'après la célèbre ſtatue qu'on voyoit à la citadelle d'Athènes. Pauſanias obſerve qu'entre autres ornemens, Phidias avoit repréſenté un griffon ſur chaque côté du caſque de la Déeſſe; et ce ſymbole paroit en effet ſur les tétradrachmes poſtérieurs au temps de cet artiſte, et jamais ſur les plus anciens.

Nous avons peſé plus de 160 des tétradrachmes dont je parle maintenant. Le cabinet du roi en poſsède plus de 120. Les plus forts, mais en très petit nombre, vont à 320 grains; les plus communs à 315, 314, 313, 312, 310, 306, &c. quelque choſe de plus ou de moins, ſuivant les différens degrés de leur conſervation. Il s'en trouve d'un poids fort inférieur, parce qu'on en avoit altéré la matière.

Sur plus de 90 tétradrachmes décrits avec leur poids, dans la collection des médailles de villes de M. le docteur Hunter, publiée avec beaucoup de ſoin en Angleterre, 7 à 8 pèſent au-delà de 320 de nos grains; un entre autres, qui préſente les noms de Mentor & de Moſchion, pèſe 271 trois quarts de grains

grains anglois, environ 331 de nos grains: ſingularité d'autant plus remarquable, que de cinq autres médaillons du même cabinet avec les mêmes noms, le plus fort ne pèſe qu'environ 318 de nos grains, & le plus foible, que 312, de même qu'un médaillon ſemblable du cabinet du roi. J'en avois témoigné ma ſurpriſe à M. Combe, qui a publié cet excellent recueil. Il a eu la bonté de vérifier le poids du tétradrachme dont il s'agit, & il l'a trouvé exact. Ce monument prouveroit tout au plus qu'il y eut dans le poids de la monnoie une augmentation qui n'eut pas de ſuite.

Quoique la plupart des tétradrachmes ayent été altérés par le fret & par d'autres accidens, on ne peut ſe diſpenſer de reconnoître à l'inſpection générale, que le poids des monnoies d'argent avoit éprouvé de la diminution. Fut-elle ſucceſſive? à quel point s'arrêta-t-elle? c'eſt ce qui eſt d'autant plus difficile à décider, que ſur les médaillons de même temps, on voit tantôt une uniformité de poids très frappante, & tantôt une différence qui ne l'eſt pas moins. De trois tétradrachmes qui offrent les noms de Phanoclès & d'Apollonius l'un donne 253 grains, l'autre 253 un quart, & le troiſième 253 trois quarts, poids anglois; environ 308 grains un tiers; 308 grains deux tiers, 309 grains, poids françois; tandis que neuf autres, avec les noms de Neſtor & de Mnaſéas, s'affoibliſſent inſenſiblement depuis environ 320 de nos grains, juſqu'à 310.

Outre les accidens qui ont par-tout altéré le poids des médailles anciennes, il paroit que les monétaires grecs, obligés de tailler tant de drachmes à la mine ou au talent, comme les nôtres tant de pièces de 12 ſols au marc, étoient moins attentifs qu'on ne l'eſt aujourd'hui à égaliſer le poids de chaque pièce.

Dans les recherches qui m'occupent ici, on eſt arrêté par une autre difficulté. Les tétradrachmes d'Athènes n'ont point d'époque; & je n'en connois qu'un dont on puiſſe rapporter la fabrication à un temps déterminé. Il fut frappé par ordre du tyran Ariſtion, qui en 88 avant J. C. s'étant emparé d'Athènes, au nom de Mithridate, en ſoutint le ſiège contre Sylla. Il repréſente d'un côté la tête de Minerve; de l'autre, une étoile dans un croiſſant, comme ſur les médailles de Mithridate. Autour de ce type, eſt le nom de ce prince, celui d'Athènes, & celui d'Ariſtion. Il eſt dans la collection de M. Hunter, M. Combe, à qui je m'étois adreſſé pour en avoir le poids, a bien voulu prendre la peine de s'en aſſurer, & de me marquer que le médaillon pèſe 254 grains anglois, qui équivalent à 309 & $\frac{1}{3}\frac{8}{2}$ de nos grains. Deux tétradrachmes du même cabinet, où le nom du même Ariſtion ſe

trouve

trouve joint à deux autres noms, pèſent de 313 à 314 de nos grains.

Parmi tant de variations que je ne puis pas diſcuter ici, j'ai cru devoir choiſir un terme moyen. Nous avons vu qu'avant & du temps de Périclès, la drachme étoit de 81, 82, & même 83 grains. Je ſuppoſe qu'au ſiècle ſuivant, temps où je place le voyage d'Anacharſis, elle étoit tombée à 79 grains; ce qui donne pour le tétradrachme 316 grains; je me ſuis arrêté à ce terme, parce que la plupart des tétradrachmes bien conſervés en approchent.

Il paroit qu'en diminuant le poids des tétradrachmes, on en avoit affoibli le titre. A cet égard, il n'eſt pas facile de multiplier les eſſais. M. Tillet a eu la bonté de paſſer deux tétradrachmes à la coupelle. L'un peſoit 311 grains & environ deux tiers; l'autre 310 grains, $\frac{1}{16}$ de grains. Le premier s'eſt trouvé de 11 derniers 12 grains de fin, & n'avoit en conſéquence qu'une 24me. partie d'alliage; l'autre étoit de 11 derniers 9 grains de fin.

En donnant au tétradrachme 316 grains de poids 11 den. 12 grains de fin, M. Tillet s'eſt convaincu que la drachme équivaloit à 18 ſols & un quart de denier de notre monnoie. Nous négligeons cette fraction de denier; & nous dirons qu'en ſuppoſant, ce qui eſt très vraiſemblable, ce poids et ce titre, le talent valoit 5400 liv. de notre monnoie actuelle. C'eſt d'après cette évaluation, que j'ai dreſſé la table ſuivante. Si en conſervant le même titre, on n'attribuoit au tétradrachme que 312 grains de poids, la drachme de 78 grains ne ſeroit que de 17 ſols 9 deniers, et le talent, de 5325 liv. Ainſi la diminution ou l'augmentation d'un grain de poids par drachme, diminue ou augmente de 3 den. la valeur de cette drachme, et de 75 liv. celle du talent. On ſuppoſe toujours le même titre.

Pour avoir un rapport plus exact de ces monnoies avec les nôtres, il faudroit comparer la valeur reſpective des denrées. Mais j'ai trouvé tant de variations dans celles d'Athènes, et ſi peu de ſecours dans les auteurs anciens, que j'ai abandonné ce travail. Au reſte, il ne s'agiſſoit pour la table que je donne ici, que d'une approximation générale.

Elle ſuppoſe, comme je l'ai dit, une drachme de 79 grains de poids, de 11 den. 12 grains de fin, et n'eſt relative qu'à la ſeconde eſpèce de tétradrachmes.

drachmes.			livres.	sols.
une drachme	-	-	-	18
obole, 6me. partie de la drachme				3
2 drachmes	-	-	1	16
3	-	-	2	14
4	-	-	3	12

drachmes.	livres.	sols.	drachmes.	livres.	sols.
5 -	4	10	49 -	44	2
6 -	5	8	50 -	45	
7 -	6	6	51 -	45	18
8 -	7	4	52 -	46	16
9 -	8	2	53 -	47	14
10 -	9		54 -	48	12
11 -	9	18	55 -	49	10
12 -	10	16	56 -	50	8
13 -	11	14	57 -	51	6
14 -	12	12	58 -	52	4
15 -	13	10	59 -	53	2
16 -	14	8	60 -	54	
17 -	15		61 -	54	18
18 -	16	4	62 -	55	16
19 -	17	2	63 -	56	14
20 -	18		64 -	57	12
21 -	18	18	65 -	58	10
22 -	19	16	66 -	59	8
23 -	20	14	67 -	60	6
24 -	21	12	68 -	61	4
25 -	22	10	69 -	62	2
26 -	23	8	70 -	63	
27 -	24	6	71 -	63	18
28 -	25	4	72 -	64	16
29 -	26	2	73 -	65	14
30 -	27		74 -	66	12
31 -	27	18	75 -	67	10
32 -	28	16	76 -	68	8
33 -	29	14	77 -	69	6
34 -	30	12	78 -	70	4
35 -	31	10	79 -	71	2
36 -	32	8	80 -	72	
37 -	33	6	81 -	72	18
38 -	34	4	82 -	73	16
39 -	35	2	83 -	74	14
40 -	36		84 -	75	12
41 -	36	18	85 -	76	10
42 -	37	16	86 -	77	8
43 -	38	14	87 -	78	6
44 -	39	12	88 -	79	4
45 -	40	10	89 -	80	2
46 -	41	8	90 -	81	
47 -	42	6	91 -	81	18
48 -	43	4	92 -	82	16

drachmes.		livres.	sols.	
93	-	83	14	
94	-	84	12	
95	-	85	10	
96	-	86	8	
97	-	87	6	
98	-	88	4	
99	-	89	2	liv
100 drachmes, ou 1 mine				9(
200 dr.	ou	2 mines		18
300 dr.	ou	3 mines		27(
400 dr.	ou	4 mines		36(
500 dr.	ou	5 mines		45(
600 dr.	ou	6 mines		54(
700 dr.	ou	7 mines		63(
800 dr.	ou	8 mines		720
900 dr.	ou	9 mines		81(
1000 dr.	ou	10 mines		900
2000 dr.	ou	20 mines		1800
3000 dr.	ou	30 mines		2700
4000 dr.	ou	40 mines		3600
5000 dr.	ou	50 mines		4500
6000 dr.	ou	60 mines		com-
posent le talent				

talens.			livres.
1	-	-	5400
2	-	-	10800
3	-	-	16200
4	-	-	21600
5	-	-	27000
6	-	-	32400
7	-	-	37800
8	-	-	33200
9	-	-	48600
10	-	-	54000
11	-	-	59400

talens.		livres.
12	-	64800
13	-	70200
14	-	75600
15	-	81000
16	-	86400
17	-	91800
18	-	97200
19	-	102600
20	-	108000
25	-	135000
30	-	162000
40	-	216000
50	-	270000
60	-	324000
70	-	378000
80	-	432000
90	-	486000
1000	-	540000
200	-	1080000
300	-	1620000
400	-	2160000
500	-	2700000
600	-	3240000
700	-	3780000
800	-	4320000
900	-	4800000
1000	-	5400000
2000	-	10800000
3000	-	16200000
4000	-	21600000
5000	-	27000000
6000	-	32400000
7000	-	37800000
8000	-	43200000
9000	-	48600000
10000	-	54000000

Fin de la Table neuvième.

TABLE

TABLE X^e.

Rapport des Poids Grecs avec les nôtres.

LE talent Attique peſoit 60 mines ou 6000 drachmes; la mine 100 drachmes: nous ſuppoſons toujours que la drachme peſoit 79 de nos grains. Parmi nous, le gros pèſe 72 grains; l'once, compoſée de 8 gros, pèſe 576 grains; le marc, compoſé de 8 onces, pèſe 4608 grains; la livre, compoſée de 2 marcs, pèſe 9216 grains.

drachmes.	livres.	marcs.	onces.	gros.	grains.
1	- - - - - - - - - - - -			1	7
2	- - - - - - - - - - - -			2	14
3	- - - - - - - - - - - -			3	21
4	- - - - - - - - - - - -			4	28
5	- - - - - - - - - - - -			5	35
6	- - - - - - - - - - - -			6	42
7	- - - - - - - - - - -			7	49
8	- - - - - - - - -		1	,,	56
9	- - - - - - - - -		1	1	63
10	- - - - - - - - -		1	2	70
11	- - - - - - - - -		1	4	5
12	- - - - - - - - -		1	5	12
13	- - - - - - - - -		1	6	19
14	- - - - - - - - -		1	7	26
15	- - - - - - - - -		2	,,	33
16	- - - - - - - - -		2	1	40
17	- - - - - - - - -		2	2	47
18	- - - - - - - - -		2	3	54
19	- - - - - - - - -		2	4	61
20	- - - - - - - - -		2	5	68
21	- - - - - - - - -		2	7	3
22	- - - - - - - - -		3	,,	10
23	- - - - - - - - -		3	1	17
24	- - - - - - - - -		3	2	24
25	- - - - - - - - -		3	3	31
26	- - - - - - - - -		3	4	38
27	- - - - - - - - -		3	5	45
28	- - - - - - - - -		3	6	52
29	- - - - - - - - -		3	7	59
30	- - - - - - - - -		4	,,	66
31	- - - - - - - - -		4	2	1
32	- - - - - - - - -		4	3	8

drachmes.	livres.	marcs.	onces.	gros.	grains.
33			4	4	15
34			4	5	22
35			4	6	29
36			4	7	36
37			5	,,	43
38			5	2	50
39			5	3	57
40			5	4	64
41			5	5	71
42			5	6	6
43			5	7	13
44			6	,,	20
45			6	1	27
46			6	2	34
47			6	3	41
48			6	4	48
49			6	6	55
50			6	7	62
60		1	,,	1	60
70		1	1	4	58
80		1	2	7	56
90		1	4	2	54
100 dr. ou une mine		1	5	5	52
2 mines	1	1	3	3	32
3	2	1	1	1	12
4	3	,,	6	6	64
5	4	,,	4	4	44
6	5	,,	2	2	23
7	6	,,	,,	,,	4
8	6	1	5	5	56
9	7	1	3	3	36
10	8	1	1	1	16
11	9	,,	6	6	68
12	10	,,	4	4	48
13	11	,,	2	2	28
14	12	,,	,,	,,	8
15	12	1	5	5	60
16	13	1	3	3	40
17	14	1	1	1	20
18	15	,,	6	7	,,
19	16	,,	4	4	52
20	17	,,	2	2	32
21	18	,,	,,	,,	12
22	18	1	5	5	64

mines.	livres.	marcs.	onces.	gros.	grains.
23 - - -	19	1	3	3	44
24 - - -	20	1	1	1	24
25 - - -	21	,,	6	6	4
26 - - -	22	,,	4	4	56
27 - - -	23	,,	2	2	36
28 - - -	24	,,	,,	,,	16
29 - - -	24	1	5	5	68
30 - - -	25	1	3	3	48
35 - - -	30	,,	,,	,,	20
40 - - -	34	,,	4	4	64
45 - - -	38	1	1	1	36
50 - - -	42	1	5	6	8
60 min. ou 1 tal.	51	,,	6	7	24
2 talens -	102	1	5	6	48
3 - - -	154	,,	4	6	,,
4 - - -	205	1	3	5	24
5 - - -	257	,,	2	4	48
6 - - -	308	1	1	4	,,
7 - - -	360	,,	,,	3	24
8 - - -	411	,,	7	2	48
9 - - -	462	1	6	2	,,
10 - - -	514	,,	5	1	24
20 - - -	1028	1	2	2	48
30 - - -	1542	1	7	4	,,
40 - - -	2057	,,	4	5	24
50 - - -	2571	1	1	6	48
60 - - -	3085	1	7	,,	,,
70 - - -	3600	,,	4	1	24
80 - - -	4114	1	1	2	48
90 - - -	4628	1	6	4	,,
100 - - -	5143	,,	3	5	24
500 - - -	25716	,,	2	2	48
1000 - - -	51432	,,	4	5	24
2000 - -	102864	1	1	2	48
3000 - -	154296	1	6	,,	,,
4000 - -	205279	,,	2	5	24
5000 - -	257161	,,	7	2	48
10000 - -	514322	1	6	5	24

Fin de la Table dixième.

ANALYSE CRITIQUE

DES

CARTES

DE L'ANCIENNE GRÈCE,

Dreſſées pour le Voyage du Jeune Anacharſis,

par M. Barbié Bocage.

EN géographie, quand une carte eſt copiée ou réduite d'après une autre carte, il faut avoir la bonne foi de l'avouer ; quand elle diffère eſſentiellement de toutes les cartes connues, il faut en donner l'analyſe critique. C'eſt en conſéquence de ce principe, que je vais expoſer le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible, les raiſons ſur leſquelles je me ſuis fondé dans la compoſition des cartes de l'ancienne Grèce, qui accompagnent le voyage de jeune Anacharſis.

Je ne comprendrai point, dans cette analyſe, les plans particuliers ; parce qu'ils pourroient faire chacun la matière d'un ou même de pluſieurs mémoires. J'avouerai néanmoins que ceux des batailles de Salamine & de Platée euſſent été bien imparfaits, ſi M. le Comte de la Luzerne, actuellement Miniſtre de la marine, n'eût eu la bonté de me donner ſes avis, & de lire ſes auteurs anciens, mes deſſins ſous les yeux. Je dois à M. le Comte de Choiſeul-Gouffier, Ambaſſadeur à la Porte, la communication de tout ce qu'il a fait lever dans ce pays, & je puis dire que les parties réduites d'après ſes plans, ſont les plus exactes de mes cartes. Ils ſont preſque tous de M. Foucherot, Ingénieur des ponts & chauſſées, qui m'a non-ſeulement confié ſes deſſins & journaux manuſcrits, mais qui m'a encore figuré, autant bien qu'il lui a été poſſible, les parties de ſa route qu'il n'a pas eu le temps de lever, & dont j'avois beſoin. La collection géographique des affaires étrangères, dans laquelle feu M. le Comte de Vergennes a bien

voulu me permettre de fouiller, m'a fourni quantité d'autres plans de ports & d'îles, & j'ai trouvé à la bibliothèque du Roi, ſinon le voyage entier de M. l'Abbé Fourmont, du moins des lambeaux, dont j'ai tiré tout ce qu'il étoit poſſible.

Les héritiers de feu M. d'Anville, m'ont auſſi communiqué les notes de ce fameux géographe, auquel la ſcience a tant d'obligations, & dont les erreurs mêmes ſont reſpectables, parce qu'elles n'atteſtent que le défaut des connoiſſances à l'époque où il dreſſoit ſes cartes. Enfin, j'ai trouvé dans quelques manuſcrits géographiques de feu M. Fréret, ſavant connu par ſa vaſte érudition, des extraits raiſonnés des portulans, que j'aurai lieu de citer aſſez ſouvent. Il ne me reſte plus qu'à parler d'une géographie en grec moderne, de Mélétius, Archevêque d'Athènes & natif de Joannina en Epire, compoſée ſur la fin du dernier ſiècle, & imprimée à Veniſe en un volume in folio. J'en ai tiré pluſieurs notions pour les parties ſeptentrionales de la Grèce ; mais je n'ai pu en faire uſage pour le Péloponèſe, parce que les cartes de cette preſqu'île étoient déjà gravées, lorſque j'en eus connoiſſance. Je dois encore ajouter que ſi mes cartes ſont moins imparfaites que celles qui les ont précédées, elles doivent une partie de leur mérite à l'auteur même du voyage d'Anacharſis, qui a bien voulu en diſcuter pluſieurs points eſſentiels avec moi.

Je ne comprendrai point non plus dans cette analyſe, la carte du Palus-Méotide & du Pont-Euxin, parce que le temps & les évènemens nous ayant amené beaucoup de connoiſſances, depuis qu'elle eſt dreſſée, elle auroit eu beſoin d'être refaite. Je me bornerai donc à la carte générale de la Grèce, & aux particulières de chacune de ces provinces.

Je me ſuis ſervi de toutes les obſervations aſtronomiques que j'ai pu me procurer, quand je les ai trouvées bonnes. A leur défaut j'ai fait uſage des diſtances données par les anciens & les modernes ; mais, avant tout, il faut que je rende compte des élémens de mes meſures.

Dans toutes mes cartes, j'ai pris, à l'exemple de M. d'Anville, pour échelle de comparaiſon, les lieues communes de France de 2500 toiſes, parce qu'elles m'ont paru répondre aſſez généralement aux heures de marche employées par les voyageurs dans cette contrée. Le ſtade olympique, que j'évalue ſur mes cartes à 94 toiſes 5 piés, ſe conclud de la longueur que M. le Roi aſſigne au pié grec. Quant au ſtade pythique, c'eſt celui que M. d'Anville a déjà fait connoître, & qu'il fixe à la 10me. partie du mille romain, ou aux $\frac{4}{5}$ du ſtade olympique. Je l'ai nommé *pythique*, parce qu'il m'a paru établi principalement dans le nord de la Grèce, & que,

ſelon

Selon la remarque de Spon, le ſtade qui exiſte encore à Delphes eſt plus court que celui d'Athènes. Par les meſures que l'on a de ce dernier, on voit qu'il étoit de la longueur ou à-peu-près du ſtade olympique. Il eſt vrai que Cenſorin, en comparant les ſtades qu'il appelle italique, olympique & pythique, compoſe celui-ci de 1000 piés, tandis que le premier, ſelon lui, n'eſt que de 625, & le ſecond de 600. Mais Aulu-Gelle, qui travailloit en Grèce, dit préciſément que le plus long de tous les ſtades eſt l'olympique; d'ailleurs M. d'Anville, & avant lui, Lucas Pœtus, ont déjà remarqué que Cenſorin ne diſtingue ici le ſtade italique du ſtade olympique, que faute de connoître la différence des piés qu'il emploie dans leur compoſition, & que 625 piés romains ſont égaux à 600 piés grecs olympiques. On ne ſauroit donc compter ſur la meſure du ſtade pythique de Cenſorin. Cependant ſi on prend les 1000 piés pour celle du diaule ou ſtade doublé, on aura encore pour la longueur du ſtade pythique, 500 piés, qui ſont juſte les $\frac{4}{5}$ de 625 piés romains. Quoi qu'il en ſoit, le ſtade pythique étant plus court d'$\frac{1}{5}$ que le ſtade olympique, il revient à 75 toiſes, 5 piés, 2 pouces, 4 lignes & $\frac{4}{5}$ de ligne de notre meſure, ou à 76 toiſes de compte rond, comme l'a évalué M. d'Anville.

Je me ſuis ſervi quelquefois d'un ſtade encore plus court. C'eſt celui que M. d'Anville appelle Macédonien ou Egyptien, & qu'il évalue en pluſieurs endroits depuis 50 toiſes juſqu'à 54 & même plus.

La projection de la carte générale eſt dreſſée dans l'hypothèſe de la terre aplatie, ou du moins la diminution des degrés de longitude, eſt calculée d'après la table qui ſe trouve à la fin des ſupplémens pour l'aſtronomie de M. de la Lande; car la différence de cette hypothèſe à celle de la terre ſphérique, eſt preſque inſenſible ſur l'échelle que j'ai choiſie. Les méridiens étant droits ſur ma carte, leur intervalle a été fixé ſur les tangentes des parallèles 36 & 40, & j'ai toujours compté le degré de latitude pour 57000 toiſes de compte rond, comme l'évalue la table de M. Schulze à la hauteur de 39 degrés. Il eſt inutile de dire que la courbure des parallèles a été conclue & tracée ſur chaque méridien d'après la différence de la ſécante au rayon; mais il ſera bon de prévenir que ſi ces mêmes parallèles ſont droits ſur les cartes particulières, c'eſt qu'autrement il auroit été difficile d'y tracer en tout ſens les rayons dont il ſera queſtion par la ſuite, & que d'ailleurs la courbure ne ſe ſeroit preſque pas fait ſentir. Je n'ai pas non plus marqué la longitude ſur ces cartes particulières, parce que n'ayant aucune obſervation dans ce ſens, dans toute l'étendue

de ce qu'elles repréſentent, il falloit du moins atteindre Salonique, pour les y aſſujettir.

La carte générale au contraire, eſt appuyée ſur pluſieurs obſervations de longitude & de latitude. La poſition de Conſtantinople, autrefois Bizance, eſt priſe de la Connoiſſance des temps pour 1788 ; celles de Salonique, autrefois Therme, dans le fond du golfe Thermaïque en Macédoine, Smyrne ſur la côte d'Aſie, & Candie & la Canée dans l'île de Crète, ont été obſervées en longitude & en latitude, par le P. Feuillée. M. de Chazelles a donné la latitude de Rhodes ; & des navigateurs m'ont fourni la hauteur de quelques îles de l'Archipel.

Je n'ai pu faire uſage de l'obſervation du P. Feuillée à Milos, parce qu'elle m'a paru fautive. M. d'Anville l'avoit déjà jugée telle, puiſque la longitude qu'il donne à cette île dans ſes cartes, diffère d'environ 20 minutes de la détermination du P. Feuillée. La longitude dans laquelle Milos ſe trouve ſur ma carte, eſt preſque la même que celle de M. d'Anville.

Les cartes particulières ont pour baſe, 1°. les obſervations de latitude faites par Vernon, à Athènes, Négre-pont, ou Chalcis en Eubée, & Sparte ; 2°. deux obſervations de latitude faites par M. de Chazelles, & que m'ont fournies les papiers de M. Fréret ; la première dans le port de l'île de Zanthe ou Zacynthe, la ſeconde au Sud du cap Matapan ou Ténare, directement à l'oueſt de la pointe la plus méridionale de l'île de Cythère ; 3°. la latitude de Volo, autrefois Pagaſe, au fond du golfe Pagaſétique en Theſſalie, donnée par Dapper, quoique je ne ſache d'où il l'a tirée ; 4°. celle de Corfou, d'après les tables de Riccioli & de Pimentel ; 5°. celle de Durazzo, ou Epidamme en Illyrie, ſelon la table de Philippe Lansberge ; & 6°. enfin la longitude & la latitude de Salonique, qui m'a ſervi à déterminer la longitude de toute la Grèce dans la carte générale.

Athènes, d'où je ſuis parti pour toutes mes cartes particulières, a été obſervée en latitude par Vernon, à 38 degrés 5 minutes. M. d'Anville cite une autre obſervation qui fixeroit cette ville à 38 degrés 4 minutes ſeulement ; mais ne l'ayant point trouvée parmi ſes papiers, je m'en ſuis tenu à celle de Vernon.

A la poſition d'Athènes, j'ai aſſujetti le plan de la baie & de l'île Coulouri, levé en 1781, par M. Foucherot, & que j'ai copié exactement dans mon plan du combat de Salamine. J'ai encore aſſujetti à la même poſition, une carte manuſcrite du golfe d'Engia, levée par M. le Marquis de Chabert, en 1776. Cette carte m'a donné la figure de toutes les îles de la

mer

mer Saronique, la pointe du cap Scyllæum, celle du cap Sunium, & la position même de l'Acro-corinthe. Le rayon que M. de Chabert a tiré du sommet du pic d'Egine, sur le cap Sunium, ne s'accorde pas à la vérité, avec celui que Wheler a tiré du Sunium sur le même pic ; mais aussi, la position de l'Acro-corinthe est plus méridionale, sur cette carte, que celle d'Athènes, de 4150 toises environ, ou d'un peu plus de 4 minutes de latitude, précisément comme je l'avois trouvée en 1782. C'étoit la combinaison seule des rayons tirés par Wheler, de l'Acro-corinthe sur Athènes and sur le mont Hymette, & du mont Hymette sur l'Acro-corinthe, qui m'avoit donné cette position ; car alors je ne connoissois pas la carte de M. de Chabert. Corinthe ne peut donc être par 38 degrés 14 minutes, comme l'a observée Vernon ; elle descendra au contraire, à 38 degrés 1 minute 30 secondes environ, comme elle se trouve dans mes cartes.

Corinthe ainsi fixée, j'ai assujetti à sa position une carte de l'isthme, levée géométriquement par les Vénitiens, en 1697, & que Bellin a fait graver dans sa description du golfe de Venise & de la Morée. Cette carte, levée avec soin m'a donné lieu de placer, assez exactement, le cap Olmies, quoiqu'il ne s'y trouve pas. Wheler a relevé ce cap de l'Acro-corinthe, dans l'aire de vent nord-nord-est, & Tite-Live dit qu'un temple de Junon-acréenne, bâti sur ce cap, est tout au plus à 7 milles romains de distance de Corinthe.

Entre Corinthe & Argos, les anciens comptoient 200 stades, au rapport de Strabon ; & aujourd'hui on met 8 à 9 heures par le plus court chemin, pour se rendre de Corinthe à Napolis de Romanie, ou Nauplia, qui est un peu plus loin qu'Argos. Dans mes cartes, on mesure en droite ligne 180 stades olympiques de Corinthe à Argos, & environ 7 heures un tiers, de 2500 toises chacune, entre Corinthe & Nauplia.

Argos a toujours été placée dans les cartes, assez directement au midi de Corinthe ; néanmoins la situation de la côte méridionale de l'Argolide, & en particulier la position de l'île d'Hydræa, m'a forcé de la faire beaucoup plus occidentale. La citadelle d'Argos, Nauplia ou Napoli, & Tyrinthe, aujourd'hui le vieux Napoli, sont placées d'après les rayons tirés sur ces lieux, par M. Foucherot, de deux stations différentes ; d'abord au sortir d'un défilé, qui est près de Mycènes ; & ensuite de la ville même d'Argos. De ce dernier point, M Foucherot a aussi tiré un rayon sur la partie de la côte de la Laconie, qui s'avance le plus à l'est, & cette côte ne peut aller au delà. Tous ces relèvemens ont été faits selon le nord de la bousole ; mais je les ai rétablis dans le nord du monde,

monde, en faiſant la variation de l'aiguille de 13 degrés 15 minutes vers le nord-oueſt, comme M. de Chabert l'a trouvée dans ces parages en 1776.

A la poſition de Nauplia ou Napoli, j'ai aſſujetti deux cartes manuſcrites, levées en 1735, par feu M. Verguin, ingénieur attaché à la marine. Elles m'ont fourni la côte & les îles de l'Argolide, depuis les confins de la Laconie juſqu'au cap Acra. Je ne dirai rien du mérite de ces cartes. Je me contenterai de renvoyer à M. d'Anville, qui n'en a fait uſage qu'après avoir reconnu leur exactitude. Du cap Acra & des îles Tiparenus & Ariſtera, aujourd'hui les îles de l'Eſpéci & l'Eſpéci-paulo, des rayons tirés ſur les lieux voiſins, m'ont donné les poſitions du mont Buporthmos & des îles Aperopia & Hydræa. Ces relèvemens que j'ai trouvés parmi les papiers de M. Fréret, m'ont paru être de M. Verguin, & c'eſt ce qui me les a fait employer avec confiance. Du reſte, la figure de ces mêmes îles, ainſi que celle de la côte oppoſée juſqu'au Scyllæum, ſont priſes d'une autre carte manuſcrite dreſſée par le pilote Vidal en 1735, & comparée à ce que Deſmouceaux rapporte de cette côte.

Hermione, aujourd'hui Caſtri, eſt encore fixée d'après ſa diſtance de Trézène, ou Damala. M. Fourmont dit avoir employé quatre ou cinq heures pour ſe rendre d'un de ces lieux à l'autre. L'île d'Hydræa eſt auſſi fixée par le relèvement qu'en a fait Tournefort, de ſa ſtation dans l'île de Zéa, autrefois Céos; & cette dernière eſt placée d'après ſa diſtance du cap Sunium, & d'après les rayons tirés par Wheler de ce cap, & qui s'étendent juſqu'à l'Anti-milo.

En partant d'Argos, Pline m'a donné lieu de déterminer la largeur du Péloponèſe. Il dit que d'Argos à Olympie, il y a 68 milles romains en traverſant l'Arcadie. Je les ai employés en droite ligne, parce qu'après les avoir comparés avec la route qui paſſe par Mégalopolis, j'ai vu que cette dernière s'écartoit peu de la ligne droite, & que néanmoins elle donnoit infiniment plus de diſtance. En effet, la table de Peutinger marque 12 milles d'Olympie à Melænæ, 22 de Melænæ à Mégalopolis, & 20 de là à Tégée; du moins c'eſt ainſi que je crois qu'il faut lire la table. De Tégée à Argos la diſtance manque; mais il eſt facile de la ſuppléer par la route des voyageurs. M. Foucherot compte 10 heures de marche entre Napoli de Romanie & Tripolizza, & l'on ſaura que cette dernière ville eſt près de Tégée, ſi l'on reconnoît celle-ci, avec M. l'Abbé Fourmont, dans la poſition de Palæo-Tripolizza, ou du vieux Tripolizza. On peut donc compter 87 ou 88 milles romains d'Olympie à Argos ou à Nauplia,

Nauplia, en paſſant par Mégalopolis ; ainſi la réduction à 68, en droite ligne, ſera encore très forte.

Tripolizza eſt actuellement la capitale de la Morée, ou du Péloponèſe, & la demeure d'un Pacha ou Mouhaſil, qui gouverne tout le pays ; c'eſt une ville moderne ; mais Léondari n'eſt pas l'ancienne Mégalopolis, comme M. l'Abbé Fourmont l'a fait croire juſqu'à cette heure. Léondari eſt bâtie ſur la croupe du mont Taygète, & Mégalopolis étoit dans la plaine au-delà de l'Alphée. Je croirois donc que cette dernière ville eſt aujourd'hui le lieu appellé Sinano, que M. Fourmont prend mal-à-propos, pour l'ancienne Mantinée, & dans la vaſte enceinte duquel il dit qu'il exiſte beaucoup de ruines. Léondari ſera l'ancienne Leuctres dont il eſt queſtion dans Xénophon, & qui fermoit une des entrées de la Laconie. Olympie ſubſiſte dans un petit lieu appellé aujourd'hui Miraca. Chandler & M. Foucherot y ont trouvé peu de ruines ; mais M. Fauvel qui accompagnoit d'abord M. Foucherot, a été plus heureux dans un ſecond voyage qu'il a fait en 1787, par ordre de M. le Comte de Choiſeul-Gouffier. Il a retrouvé l'hippodrome, le ſtade, le théatre & le temple de Jupiter ; en ſorte que l'on aura dans peu la meſure exacte de tous ces monumens.

Cependant pour placer Olympie ſur mes cartes, ſa diſtance d'Argos ne ſuffiſoit pas ; il falloit encore avoir ſa latitude. Elle eſt conclue de celle de Zante, ou Zacynthe, dans l'île de même nom, obſervée, comme je l'ai dit, par M. de Chazelles. Cette obſervation faite dans le port, directement à l'eſt du château, fixe la hauteur de Zante à 37 degrés 46 minutes 32 ſecondes.

La rade de Zante, depuis la ville juſqu'au cap Baſilico, le plus oriental de l'île, a été réduite d'un plan levé par M. Verguin ; & des navigateurs habiles, au rapport de Bellin, en paſſant entre ce cap & celui de Tornéſé, autrefois Chélonitès, dans le continent, ont relevé le premier au ſud-oueſt, & le ſecond au nord-eſt. La diſtance entre ces deux caps eſt différente, ſelon différens voyageurs. Je l'ai faite de dix milles d'Italie juſte, avec Teixeira.

Du cap Chélonitès, Strabon dit que l'on comptoit 280 ſtades juſqu'à l'embouchure de l'Alphée. Les portulans par pluſieurs aires de vent, donnent lieu de conclure en général le ſud-eſt-quart-ſud. J'ai donc placé les bouches de l'Alphée dans cette direction à l'égard du Chélonitès ; ſeulement je n'ai admis, dans mes cartes, qu'environ 225 ſtades olympiques en droite ligne, entre ces deux points, parce que la côte fait de grands golfes & une grande ſaillie dans cet eſpace. D'ailleurs, Chandler & M. Foucherot, qui ont fait la route par terre, de

Pyrgo

Pyrgo près des embouchures de l'Alphée à Chiarenza, autrefois Cyllène, peu loin du cap Chélonitès, ne donnent pas lieu de compter plus de 9 heures de marche, d'un de ces lieux à l'autre.

Des embouchures de l'Alphée, pour remonter à Olympie, j'ai ſuivi un petit deſſin que M. Foucherot m'a tracé de ſa route, & qui ſe trouve d'accord avec les 120 ſtades que Pauſanias compte d'Olympie à Létrins. Ce dernier lieu étoit à l'embouchure même de l'Alphée ; ainſi il faut corriger Strabon, qui ne met que 80 ſtades entre les bouches de ce fleuve & Olympie.

En reprenant du cap Baſilico dans l'île de Zante, ainſi que du Chélonitès, la plupart des portulans, Levanto & pluſieurs cartes s'accordent à marquer le ſud-ſud-eſt juſqu'à Prodano, autrefois l'île Proté, ſur les côtes de Meſſénie. C'eſt dans ce rayon juſte à l'égard du cap le plus oriental de Zante, que cette île eſt placée dans mes cartes ; néanmoins pour la diſtance, je n'ai ſuivi que celle du portulan de la Romagne, qui marque 50 milles d'Italie, parce que c'eſt la ſeule qui ait pu ſoutenir la comparaiſon des diſtances priſes par terre. Les autres ſont ou trop fortes ou trop foibles.

De Proté à Pylos de Meſſénie, aujourd'hui le vieux Navarins ou Zonchio, trois portulans marquent 10 milles. Ces milles ſont des milles grecs ; en conſéquence ils ſont réduits ſur mes cartes à 6 milles $\frac{2}{3}$ d'Italie. L'aire de vent eſt l'eſt-ſud-eſt.

A la poſition de Pylos, ſont enſuite aſſujetties deux cartes manuſcrites de M. Verguin, dont M. d'Anville s'eſt auſſi ſervi. Je ne pouvois rien ſuivre de plus exact que ces cartes ; elles m'ont conduit juſqu'au cap Gallo, autrefois Acritas, à l'entrée du golfe de Meſſénie. De-là il m'a été facile de remonter juſqu'à Coroné, aujourd'hui Coron. Cette ville eſt à plus de 160 ſtades du cap Acritas, ſelon Pauſanias ; & les voyageurs comptent, par terre, de Modon, autrefois Mothoné, à Coron, 6 heures de marche, ou 18 milles d'Italie.

De Coron, des navigateurs, ſuivant Bellin, ont relevé le cap Gros, autrefois Thyrides en Laconie, au ſud-eſt cinq degrés ſud. La variation m'a paru corrigée dans ce rayon. Ce cap n'eſt pas éloigné du Ténare, aujourd'hui cap Matapan. Pauſanias ne compte entre deux que 70 ſtades, & Bellin dit que du cap Gallo ou Acritas, il y a 30 milles ou 10 lieues marines à l'eſt-ſud-eſt juſqu'au Matapan. Cette meſure, qui eſt celle de l'ouverture du golfe de Meſſénie, eſt beaucoup plus grande ſelon les portulans ; Pline néanmoins la fait plus petite ;

tite ; c'eſt pourquoi je m'en ſuis tenu à celle de Bellin, en l'employant en droite ligne dans mes cartes.

Du Ténare il ne m'a pas été difficile de gagner le Malée. M. Verguin étant ſur ce dernier cap, a relevé le premier de deux ſtations différentes, & la réunion de ſes rayons a fixé le cap Ténare à l'égard du cap Malée. En prenant les rayons oppoſés, j'ai fixé le Malée d'après le Ténare. Tous les environs du premier ſont réduits d'une carte manuſcrite du même M. Verguin. Elle m'a donné la côte depuis le cap Malée même, aujourd'hui cap Saint-Ange, juſques & compris l'île Cervi, ainſi que celle du nord de Cérigo ou Cythère. A cette carte s'en eſt jointe une autre du mouillage Saint-Nicolas, autrefois le port Phénicien dans la même île de Cythère. Le reſte de cette île eſt pris de Coronelli, dont le rapport a été comparé à quelques autres morceaux. L'île Cervi n'étoit autrefois qu'une preſqu'île dont la pointe méridionale s'appelloit Onugnathos, ou mâchoire d'âne.

Dans l'intérieur du Péloponèſe, Lacédémone ou Sparte eſt placée d'après ſa diſtance de Mégalopolis. Pauſanias dit que de Sparte à Olympie, il y a 660 ſtades, & Tite-Live nous apprend que la route paſſoit par Mégalopolis. On a vu que la table de Peutinger compte, en deux diſtances, 34 milles romains d'Olympie à Mégalopolis. Ces 34 milles ſont 272 ſtades olympiques. En ôtant ce nombre de celui de 660, il reſte 388 ſtades pour la diſtance de Mégalopolis à Sparte. On en trouve 330 en droite ligne dans mes cartes, & Sparte y eſt placée par 37 degrés, 10 minutes de latitude, comme l'a obſervé Vernon.

Il n'en a pas été de même de Coron ; je n'ai pu porter cette ville à la hauteur obſervée par Vernon. Néanmoins la partie méridionale du Péloponèſe eſt appuyée, dans mes cartes, comme je l'ai dit, ſur une obſervation de latitude faite en mer par M. de Chazelles, au ſud du cap Ténare ou Matapan, & directement à l'oueſt de la pointe la plus méridionale de l'île de Cythère. Cette obſervation fixe la pointe de Cérigo à 36 degrés 10 minutes.

Dans la partie ſeptentrionale du Péloponèſe ; la poſition de Dymé en Achaïe, eſt déterminée par ſa diſtance d'Olympie. Pour aller d'Olympie à Elis, il y avoit deux chemins, l'un par la plaine, de 300 ſtades de longueur, & l'autre plus court par la montagne. Sur celui-ci on comptoit 12 milles, ou 96 ſtades d'Olympie à Pylos, voiſin d'Elis, & 70 ou 80 ſtades de Pylos à Elis même. Au total 166 ou 176 ſtades d'Olympie à Elis. De cette dernière ville pour aller en Achaïe, Pauſanias compte encore 157 ſtades juſqu'au paſſage du fleuve Lariſſus,

riſſus, & il ajoute, que de ce fleuve à Dymé, il y a environ 400 ſtades. Toutes ces diſtances me paroiſſent exactes, à l'exception de la dernière, qui ne peut cadrer avec les meſures priſes par mer. Paulmier s'eſt bien apperçu qu'il devoit y avoir une erreur dans ce nombre de 400 ſtades ; mais il ne l'a point corrigée. Je propoſerai de ſubſtituer dans le grec, la lettre numérale qui déſigne 40 à celle de 400 ; & alors on aura 363 ou 373 ſtades d'Olympie à Dymé. Mes cartes en donnent plus de 320 en droite ligne.

Je ne pouvois placer Dymé à une plus grande diſtance d'Olympie ; Dymé n'étoit qu'à 60 ſtades du cap Araxe, ſelon Strabon, & le portulan Vénitien ne compte que 18 milles, en droite ligne, de ce cap au Chélonitès, qui eſt déjà fixé.

M. Verguin a levé le plan d'un mouillage ſitué à l'eſt du cap Araxe, aujourd'hui le cap Papa, & qui s'étend juſqu'à Dymé. De ce mouillage, la ville de Patras, autrefois Patræ, a été obſervée, ſuivant Bellin, à l'eſt-quart-nord-eſt. La variation m'a paru corrigée dans ce rayon. Or la diſtance de Dymé à Patræ, eſt de 120 ſtades, ſelon pluſieurs auteurs anciens. Du cap Araxe à Patræ, il y a donc 180 ſtades. On en meſure, ſur mes cartes, 164 ou 165 en droite ligne.

Patræ eſt encore fixée par ſa diſtance de l'iſthme de Corinthe. Elle eſt de 720 ſtades, ſelon Agathemère, & on ne peut la ſoupçonner d'erreur, car Pline en fait compter autant. Ce dernier dit, que la longueur du golfe de Corinthe, ou de la mer de Criſſa, juſqu'à l'iſthme, eſt de 85 milles, & il ajoute que du promontoire Rhium, il y a 5 milles juſqu'à Patræ ; en tout 90 milles, qui font juſte 720 ſtades. Cette meſure s'accorde même aſſez bien avec quelques diſtances particulières données ſur la côte de l'Achaïe, par Pauſanias & la table de Peutinger. On trouve ſur mes cartes 665 ſtades en droite ligne, entre la partie de l'iſthme ſur la mer de Criſſa, où vient aboutir une muraille, & la poſition de Patræ. La réduction de la meſure itinéraire à une ligne droite, paroîtra peut-être un peu foible ; mais on n'en ſera point ſurpris, ſi l'on fait attention que la côte eſt preſque droite, & qu'elle ne fait d'autre coude que celui du cap de Sicyone. Ce cap a été relevé par Wheler, de l'Acro-corinthe dans l'aire de vent nord-oueſt-quart-nord, & de ce cap les portulans Grec & Vénitien marquent l'oueſt-quart-ſud-oueſt, & même l'oueſt-ſud-oueſt juſqu'à Patras.

En face de Patras eſt l'île de Céphalonie, autrefois Céphallénie, qui n'eſt éloignée que de 80 ſtades du cap Chélonitès dans le Péloponèſe, ſelon Strabon, & de 60 de l'île de Zante. Sa figure eſt priſe d'une carte Vénitienne, la même

dont

dont M. d'Anville s'eſt ſervi. Cette carte, qui m'a paru dreſſée avec ſoin, m'a encore fourni une partie de l'île d'Ithaque, aujourd'hui Teaki; & les ports, ſitués dans le nord de cette dernière île, ſont réduits d'un plan levé par M. Verguin.

De Céphallénie, Strabon compte encore 50 ſtades juſqu'à Leucade; mais cette diſtance eſt fautive, car les marins ne mettent pas moins de 3 lieues marines, ou 9 milles d'Italie, entre ces deux îles. C'eſt auſſi ce que j'ai employé dans ma carte, en ſuivant l'aire de vent indiquée par le portulan Vénitien, du cap le plus ſeptentrional de Céfalonie, au plus méridional de Leucade. Cette dernière île, appellée aujourd'hui Sainte-Maure, & qui ne fut pendant long-temps qu'une preſqu'île, eſt réduite d'une carte de Coronelli, dont M. d'Anville s'eſt auſſi ſervi. La côte du continent oppoſé vers Alyzie, ainſi que les îles qui ſe trouvent entre deux, ſont priſes d'un plan levé par M. Verguin.

La ville de Leucas n'étoit pas ſituée au même endroit que celle de Sainte-Maure d'aujourd'hui. On en voit les ruines à quelque diſtance au midi, ſur le bord de la mer, & dans l'endroit où l'île approche le plus de la terre-ferme. Elle avoit été bâtie par les Corinthiens ſur l'iſthme qui joignoit d'abord la preſque'île au continent; mais l'iſthme ayant été coupé, la ville ſe trouva dans l'île, & le canal prit le nom de Dioryctos. On comptoit 700 ſtades olympiques de Patræ à Leucas, au rapport de l'antiquité. Cependant on n'en trouve que 575 en droite ligne dans ma carte, parce que la navigation eſt fort embarraſſée dans cet eſpace, & que d'ailleurs, la diſtance de Naupacte à Dioryctos, ſelon la table de Peutinger, ne m'a pas permis d'en admettre davantage.

Naupacte, aujourd'hui Lépante, eſt plus orientale que Patræ. Cette ville eſt ſituée ſur la mer de Criſſa, peu loin du cap Antirrhium. De-là, la table de Peutinger donne, en pluſieurs diſtances, 78 milles romains juſqu'à Dioryctos. Les 78 milles font 624 ſtades olympiques, & j'en ai employé plus de 600 en droite ligne.

Sur cette route, on traverſoit l'Achéloüs, aujourd'hui Aſpro-potamo ou fleuve blanc. Cornelli a donné la carte d'une partie du cours de ce fleuve, qui fut dreſſée à l'occaſion d'une incurſion que firent les Vénitiens dans l'Acarnanie & dans l'Etolie en 1684. J'y ai retrouvé le paſſage de la route ancienne; mais comme l'échelle en eſt fautive, je l'ai rectifiée d'après les diſtances indiquées par M. Foucherot, qui a traverſé ce pays, & j'ai aſſujetti la carte entière à la poſition d'Œniadæ, ſituée à l'embouchure même de l'Achéloüs,

& qui

& qui étoit éloignée de 100 ſtades du cap Araxe dans le Péloponèſe.

Cette carte s'étend juſqu'aux ruines de Stratos, qui étoit bâtie ſur la rive droite du fleuve, à 200 ſtades & plus de ſon embouchure, ſelon Strabon. Cependant le même auteur dit bientôt après, que Stratos eſt à moitié chemin d'Alyzie à Anactorium, & cette dernière ville étoit ſur le golfe d'Ambracie. Paulmier a eſſayé de concilier ces deux paſſages: mais ſa ſagacité ordinaire paroît l'avoir abandonné en cet endroit; il ne dit rien de ſatisfaiſant. S'il eût fait attention à la poſition reſpective des lieux, il auroit facilement vu que le ſecond paſſage eſt corrompu, & qu'il faut y lire Ἀντίρριον, au lieu d'Ἀνακτόριον.

De Leucas, Strabon compte 240 ſtades juſqu'au temple d'Actium, à l'entrée du golfe d'Ambracie, du côté de l'Acarnanie. Cette diſtance me paroît fautive, car la table de Peutinger ne marque que 15 milles entre Dioryctos & Nicopolis, qui fut depuis bâtie par Auguſte, de l'autre côté du golfe, en Epire. Les portulans mêmes & les voyageurs ne comptent que 12 milles de la fortereſſe de Sainte-Maure, à celle de la Prévéza; & ces milles qui ne peuvent être que des milles grecs, ſont employés en droite ligne dans ma carte. Pour le giſement, j'ai ſuivi celui qu'indique Bellin.

Le golfe d'Ambracie, aujourd'hui de l'Arta, eſt réduit d'une grande carte de Coronelli. C'eſt celle dont M. d'Anville s'eſt ſervi: auſſi ai-je été obligé, comme lui, d'en corriger l'échelle, & d'aſſujettir la carte aux meſures que Polybe donne de ce golfe.

A cette latitude, la Grèce eſt reſſerrée entre deux golfes, un au couchant, celui d'Ambracie, & l'autre au levant, le golfe Maliaque; en ſorte que l'eſpace qui les ſépare, eſt regardé par Strabon comme un iſthme, dont il donne la meſure. Elle eſt de 800 ſtades depuis le fond du golfe d'Ambracie, juſqu'aux Thermopyles ſur le golfe Maliaque. Cette meſure m'a ſervi à déterminer le point des Thermopyles, qui eſt encore fixé par un autre côté. Le même auteur dit que du fond du golfe de Criſſa, il y a 508 ſtades en droite ligne, juſqu'aux Thermopyles. Ce que Strabon appelle le golfe de Criſſa, eſt la mer de Criſſa ou d'Alcyon, qui fut nommée depuis golfe de Corinthe. Il ne reconnoît point de golfe de Criſſa particulier près de Delphes, & peut-être moi même ai-je eu tort de le diſtinguer de la mer de Criſſa dans mes cartes. Enfin, le fond du golfe de Criſſa de Strabon, eſt aux environs de Pagæ de la Megaride. En prenant de cette ville ſur mes cartes, on meſure en droite ligne 470 ſtades juſqu'aux Thermopyles,

mopyles, & ſi ce nombre ne remplit pas tout-à-fait celui de Strabon, c'eſt que la combinaiſon des rayons que je citerai tout-à-l'heure, ne m'a pas permis d'en admettre davantage. La première diſtance eſt employée en droite ligne, à 12 ſtades près.

Le fond de la mer de Criſſa eſt établi, 1°. ſur la diſtance de Pagæ à Mégare ou à Niſée; 2°. ſur celle de Creuſis dans la Béotie, au cap Olmies près de Corinthe, & 3°. enfin, ſur le rayon que Wheler a tiré ſur ce même cap, du port San-Baſilio, à l'eſt de celui appelé autrefois Eutretus, & aujourd'hui Livadoſtro.

Pour l'intérieur de l'Attique, de la Béotie & de la Phocide, il ſemble d'abord qu'on doive ſuivre la carte de Wheler; mais ſi on examine avec attention, on verra bientôt qu'on ne ſauroit s'y fier. Cette carte diffère eſſentiellement du journal de ce voyageur. Les rayons indiqués par celui-ci, ne ſont plus les mêmes ſur la carte. Je ne citerai pour exemple que la poſition de Corinthe. On a vu qu'elle devoit être plus méridionale qu'Athènes, ſelon les rayons de Wheler; cependant elle ſera toujours plus ſeptentrionale ſur la carte, de quelque manière qu'on la prenne. Je ſais bien qu'on pourroit diminuer la différence de hauteur qui ſe trouve entre ces deux villes, ſur cette carte, en prenant le nord pour celui de la bouſſole; mais toujours eſt-il vrai que Corinthe ne deſcendra jamais dans ſa vraie place. Il en eſt de même des autres lieux obſervés par Vernon. Au contraire en conſervant la carte de Wheler telle qu'elle eſt, & prenant dans le nord qui y eſt tracé, la proportion entre les lieux obſervés, on voit qu'ils ſont tous, à peu de choſe près, dans les hauteurs indiquées. Wheler a donc aſſujetti ſa carte aux obſervations de Vernon? Mais pourquoi recourir aux preuves? Wheler le dit lui-même dans ſa préface. Il ne prend pas garde que ces hauteurs, la plupart mal obſervées, détruiſent l'exactitude de ſes opérations; & d'ailleurs, comment pouvoit-il placer des lieux dans leurs latitudes, ſur une carte levée à la bouſſole, & dont la variation n'étoit point corrigée? On ne peut donc faire uſage de ſa carte que par parties? Elle ſervira plutôt de mémoire que de repréſentation exacte du terrrain.

J'ai pris tous les rayons indiqués par Wheler. J'ai ſuivi l'original Anglois, parce que la traduction Françoiſe eſt ſouvent fautive. Wheler, à la vérité, n'indique que des aires de vent, qui laiſſent dans une incertitude de 11 degrés 15 minutes; mais par la combinaiſon d'un grand nombre de ces aires de vent, je ſuis parvenu à fixer quelques points aſſez exactement, & j'ai lieu de croire que j'ai rétabli ſa carte, à peu de

choſe près, comme elle étoit avant qu'il l'eût aſſujettie aux obſervations de Vernon. J'ai ſeulement corrigé dans tous ſes rayons, la variation que j'ai faite avec M. d'Anville d'un quart de vent vers le nord-oueſt.

Les plans de M. Foucherot m'avoient donné les ſommets du mont Pentélique, du mont Hymette & des monts Cérates; je ſuis parti avec Wheler de ces deux derniers, ainſi que de l'Acro-corinthe, pour fixer le Cithéron. De celui-ci & de l'Acro-corinthe, j'ai fixé l'Hélicon & même le ſommet du Parnaſſe appellé Lycorée, que Wheler a relevé juſte au nord de l'Acro-corinthe. Du Cithéron, de l'Hélicon & du Parnaſſe, j'ai fixé le mont Ptoüs dans la Béotie. De celui-ci & du Cithéron, le mont Teumeſſe près de Chalcis ou Négrepont. Du Cithéron & du mont Hymette, le Parnès. Du mont Ptoüs, pluſieurs montagnes dans l'île d'Eubée, & une prés d'Oponte, aujourd'hui Talanda. Enfin de l'Acro-corinthe, pluſieurs caps avancés dans la mer de Criſſa. Parmi toutes ces combinaiſons, la poſition de Chalcis, ou Négrepont en Eubée, s'eſt trouvée dans la latitude indiquée par Vernon; mais Delphes ni Thèbes n'ont pu s'y rencontrer.

De Turco-chorio, autrefois Elatée, Wheler a relevé le ſommet du Parnaſſe au ſud-quart-ſud-oueſt, en prenant le rayon oppoſé. J'ai fixé Elatée d'après le Parnaſſe. Turco-chorio eſt placé ſur une carte des Thermopyles, levée en 1781, par M. Foucherot, en ſorte qu'il m'a été facile d'aſſujettir cette carte aux miennes. Cette carte eſt la même que j'ai en partie copiée dans mon plan du paſſage des Thermopyles. Elle m'a conduit juſqu'à Zeitoun, & de plus elle m'a donné la pointe de l'île d'Eubée. Zeitoun eſt l'ancienne Lamia, comme le prouve une inſcription que Paul Lucas a rapportée; mais le terrain aux environs eſt preſque méconnoiſſable. Le Spherchius ne coule plus dans le même lit qu'autrefois: les marais qui exiſtoient du temps d'Hérodote, ſont actuellement terre-ferme; le golfe Maliaque ſe comble tous les jours, & enfin le détroit des Thermopyles eſt beaucoup plus large qu'il n'étoit du temps de Xerxès.

Depuis Athènes juſqu'aux Thermopyles, & même au-delà, beaucoup de diſtances qui ſont données par les auteurs anciens, m'ont paru être en ſtades pythiques, ou plus courts d'un cinquième que les ſtades olympiques. Je ne citerai ici pour exemple que celles des Thermopyles. Par leur comparaiſon avec les mêmes diſtances en meſure romaine, on verra que les ſtades dont elles ſont compoſées, ſont tous de 10 au mille.

Hérodote, en décrivant ce fameux paſſage, compte 45 ſtades

ſtades d'Anticyre ſur le Sperchius juſqu'à Trachis, & Strabon dit que le Sperchius eſt à 30 ſtades de Lamia; au total 75 ſtades de Trachis à Lamia. Mais Trachis ayant été détruite ſuivant le même Strabon, Héraclée fut bâtie à environ 6 ſtades de diſtance. Otez ces 6 ſtades de 75, il reſtera 69 pour la diſtance de Lamia à Héraclée; & Tite-Live dit préciſément, en parlant de ces deux villes, *interſunt ſeptem millia ferme paſſuum.* Le même rapport ſe trouve encore dans la diſtance d'Héraclée, au point des Thermopyles où paſſent les eaux chaudes. Cette diſtance eſt de 40 ſtades, ſelon Thucydide, & elle eſt confirmée par Strabon; cependant Pline ne la fait que de 4 milles romains.

Un rayon tiré par M. Foucherot, des Thermopyles mêmes ſur la côte de la Theſſalie qui s'avance le plus au midi, m'a donné la direction du canal qui ſépare cette province de l'Eubée. Ce canal eſt beaucoup plus long que ne le font la plupart des cartes connues; mais il eſt extrêmement étroit, car je n'ai pu employer les 80 ſtades que donne Hérodote pour la diſtance de l'Artemiſium à Aphetæ, que ſur le pié de 53 toiſes environ, chacun, comme l'a fait M. d'Anville dans ſa carte *de Græcia.* Ma longueur de ce canal eſt la même que celle de la côte d'Eubée qui le borde, & cette côte s'étend l'eſpace de 36 milles d'Italie, ſelon une carte manuſcrite de l'Archipel, dreſſée par le pilote Gautier en 1738. Sur le cap le plus ſeptentrional de l'île d'Eubée, étoit autrefois la ville de Cérinthe, dont le nom a été changé, par la mal-adreſſe des navigateurs, en celui de Caporhento.

De ce cap pluſieurs cartes marquent le nord juſqu'au Sépias, aujourd'hui le cap Saint-Georges, & celle de Gautier place ce dernier juſte au midi de la pointe de Caſſandre, autrefois le cap Poſidium dans la preſqu'île de Pallène. La diſtance du cap Poſidium au Sépias m'a paru être de 35 milles d'Italie. Gautier la fait plus forte; mais elle ne ſauroit l'être de beaucoup, car la hauteur du cap Poſidium eſt fixée par celle de Therme, aujourd'hui Salonique, dans le fond du golfe Thermaïque. Toute la côte depuis cette ville juſqu'au cap Canaſtræum, aujourd'hui Canouiſtro, eſt réduite d'une carte levée géométriquement, en 1738, par M. Leroi, ingénieur, embarqué avec M. le Marquis d'Antin. La carte de M. Leroi m'a auſſi fourni les embouchures de l'Axius, & même la côte de Theſſalie, quoique cette dernière n'y ſoit poſée qu'à l'eſtime.

Salonique a été obſervée en longitude & en latitude par le P. Feuillée. Elle eſt à 20 degrés, 48 minutes, à l'orient de Paris, & à 40 degrés, 41 minutes, 10 ſecondes, de latitude.

C'eſt cette poſition qui m'a ſervi à déterminer la longitude de la Grèce entière, dans ma carte générale.

Du reſte, le ſommet du mont Olympe en Theſſalie, eſt fixé par un rayon tiré de Salonique. La vallée de Tempé eſt figurée d'après une carte manuſcrite de M. Stuart, ſavant Anglois, qui a donné les antiquités d'Athènes ; & le fond du golfe Pagaſétique eſt déterminé, comme j'ai dit, par la hauteur de Pagaſe, aujourd'hui le château de Volo. Ce château eſt à 39 degrés, 21 minutes de latitude, ſelon Dapper. Je ne ſais d'où il a pu tirer cette obſervation, mais elle m'a paru aſſez exacte. Les îles Sciathos, Scopélos & celles qui les ſuivent, ſont priſes de la carte de Gautier, excepté celle de Scyros, qui eſt réduite du plan qu'en a donné M. le Comte de Choiſeul-Gouffier.

Sur la côte occidentale, je ſuis reſté au golfe d'Ambracie ; je vais actuellement fixer l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou. Coronelli a donné une carte aſſez détaillée de cette île ; mais l'échelle en eſt fautive. M. d'Anville l'a rectifiée en la comparant avec un plan levé par M. Verguin. J'en ai agi de même, & j'ai enſuite aſſujetti à la poſition de cette île, la côte de l'Epire, depuis Buthrotum juſqu'au cap Chimerium, & même au-delà. La plupart des portulans placent les îles Paxæ, à l'eſt & au ſud-eſt de Corfou ; néanmoins elles en ſont au midi aſſez juſte dans toutes les cartes, & c'eſt ainſi qu'on les trouve dans la mienne. La figure que je leur ai donnée eſt priſe d'une carte de van-Keulen.

De ces îles, les portulans grec & compilé marquent le ſud-quart-ſud-eſt, juſqu'au cap Sidero, le plus occidental de Céphallénie ; & Levanto dit que c'eſt en général l'aire de vent que l'on ſuit en allant de Corfou à Céfalonie. La diſtance eſt différente, ſelon différens auteurs ; mais elle eſt déterminée par la latitude de Corfou. Cette ville eſt à 39 degrés 37 minutes de latitude, ſelon les tables de Riccioli & de Pimentel, qui ſont conſtruites ſur les obſervations des navigateurs. La poſition de Corfou vérifie les 700 ſtades que les anciens comptoient de Leucas à Corcyre. Cette dernière ville n'eſt pas, à la vérité, la même que Corfou. On en voit les ruines à peu de diſtance au midi, dans une preſqu'île appelée aujourd'hui Cherſopoli ; & de cette preſqu'île à Leucas, ſur ma carte, on meſure 612 ſtades olympiques en droite ligne. La réduction eſt aſſez convenable.

De Corcyre les anciens comptoient encore 700 ſtades juſqu'aux monts Acro-cérauniens, ou même ſimplement 660, comme porte le manuſcrit d'Agathémère, quoique Tennulius ait jugé à propos de le corriger d'après le texte de Pline. Il

auroit

auroit mieux fait de corriger Pline d'après Agathémère. On meſure ſur ma carte 590 ſtades en droite ligne, entre Corcyre & la pointe des monts Acro-cérauniens, ou Cérauniens ſimplement, qui eſt aujourd'hui appellée la Linguetta. La réduction n'eſt pas trop forte ; d'ailleurs cette pointe eſt fixée par d'autres moyens.

Sa latitude eſt priſe d'une grande carte du golfe d'Oricum, aujourd'hui de la Valone, levée géométriquement en 1690, par un Ingénieur Vénitien nommé Alberghetti, & ſur laquelle la graduation paroît dériver d'une obſervation aſtronomique faite à la Valone même, quoique la carte n'en faſſe pas mention. Sa longitude eſt conclue de ſon giſement à l'égard de la pointe la plus ſeptentrionale de Corfou. Du moins Levanto dit que de l'île Saſeno, autrefois Saſo, qui eſt peu éloignée de la Linguetta, il y a 10 lieues au ſud-ſud-eſt juſqu'à Corfou. Les lieues de ce pilote ſont toujours de 4 milles d'Italie, comme l'a remarqué M. d'Anville, & en prenant le rayon oppoſé à celui de Levanto, & partant du cap Phalacrum le plus ſeptentrional de Corfou, les 10 lieues tombent juſte ſur la latitude que la carte Vénitienne aſſigna à la pointe de la Linguetta. J'ai donc lieu de croire les monts Cérauniens aſſez bien placés ſur ma carte. D'un autre côté, la poſition du cap de la Linguetta, qui eſt au midi juſte de Saſeno dans la carte Vénitienne, ſe vérifie par celle de la petite île Thoronos. Cette dernière eſt directement au midi de Saſeno, & juſte à l'oueſt du Phalacrum de Corcyre.

La carte du golfe d'Oricum, qui paroît levée avec le plus grand ſoin, m'a donné les côtes de ce golfe, celles de l'île Saſo, & même une partie du cours du fleuve Celydnus. J'ai auſſi profité d'une note gravée ſur cette carte. C'eſt une deſcription ſuccincte, mais aſſez bien faite, du pays aux environs de la Valone, l'ancienne Aulon. Elle m'a fourni les diſtances en deſcendant au midi juſqu'à Buthrotum, en face de Corcyre ; & j'en ferai encore uſage pour remonter juſqu'à Durazzo, ou Epidamne en Illyrie. Ce qui doit étonner, c'eſt qu'une carte auſſi exacte ſoit reſtée preſque inconnue juſqu'à M. d'Anville ; cela vient ſans doute, de ce que la plupart des géographes, habitués à ſe copier les uns les autres n'ont jamais penſé à reprendre la Grèce en détail, comme l'a fait M. d'Anville.

De l'île Saſeno, les portulans Grec & Compilé, Levanto & Alberghetti dans ſa note, marquent le nord direct juſqu'à Durazzo. J'ai ſuivi cette aire de vent ; & pour la diſtance, je crois qu'on peut s'en tenir à celle d'Alberghetti, qui eſt de 60 milles d'Italie. Ce n'eſt pas que les autres en diffèrent beaucoup :

beaucoup ; mais c'eſt la plus forte de toutes, & néanmoins entre deux indications différentes de la latitude de Durazzo, elle m'a forcé d'adopter la plus foible. Cette indication, comme je l'ai dit, eſt celle de la table de Philippe Lanſberge, qui place Durazzo à 41 degrés, 27 minutes. Les tables de Harris & de Riccioli, font cette ville plus ſeptentrionale. Elles en donnent la latitude à 41 degrés, 58 minutes ; mais il faudroit preſque le double de diſtance pour atteindre cette détermination.

Par tout ce que j'ai rapporté, il me ſemble que la côte occidentale de la Grèce, eſt aſſez bien fixée ; il ne s'agit plus actuellement que de ſavoir ſi la traverſée juſqu'à la côte orientale, n'aura rien changé à mes meſures. J'ai déjà déterminé la largeur de la Grèce ; d'abord dans le Péloponèſe, par la diſtance d'Argos à Olympie ; enſuite dans le milieu de la Grèce même, par celle du golfe d'Ambracie aux Thermopyles; je vais la vérifier dans la partie la plus ſeptentrionale, par la meſure de la voie Egnatienne, qui conduiſoit d'Apollonie & d'Epidamne à Theſſalonique, ou Therme, dans le fond du golfe Thermaïque, & même au-delà. A la vérité, ce chemin ne fut conſtruit que par les Romains, long-temps après l'époque du voyage d'Anacharſis ; mais toutefois ſa meſure juſqu'à Theſſalonique ſervira-t-elle à déterminer l'eſpace qui ſépare les deux mers. Cette meſure eſt donnée en milles romains.

Polybe, au rapport de Strabon, comptoit 267 milles ſur cette route, depuis Apollonie en Illyrie juſqu'à Theſſalonique. Strabon remarque enſuite que la route n'étoit pas plus longue en partant de Dyrrachium ou Epidamne, que d'Apollonie ; ainſi il ſera indifférent d'en prendre la meſure de l'une ou de l'autre de ces villes. Je la prendrai d'Epidamne, parce que c'eſt un des lieux que j'ai fixés dans cette analyſe. Les 267 milles romains, à raiſon de 756 toiſes chacun, comme les évalue M. d'Anville, font une ſomme de 201852 toiſes ; & l'on en meſure, ſur ma carte, 167200 en droite ligne, entre Epidamne & Therme. La réduction de la meſure itinéraire à la ligne droite, eſt d'environ un ſixième. Je crois qu'elle paroîtra convenable pour un pays hériſſé de montagnes, & dans lequel la route eſt obligée de traverſer pluſieurs défilés. D'ailleurs Alberghetti dit que l'on ne compte guère actuellement que 200 milles d'Italie, de Durazzo à Salonique.

Dans l'intérieur de l'Epire, on remarquera quelques détails qui ne ſe trouvent point ſur les cartes publiées précédemment. Ils ſont tirés en partie d'un voyage manuſcrit, fait de l'Arta, autrefois Ambracie, par Joannina & Gomphi à Lariſſe en Theſſalie,

Theſſalie, & en partie de la géographie grecque de Mélétius, natif de Joannina même, ville ſituée ſur le lac Achérusie. On s'étonnera peut-être, de voir ce lac très loin de la mer dans l'intérieur des terres, tandis que toutes les cartes le plaçoient à l'embouchure de l'Achéron ; cependant Scylax & Strabon, font venir l'Achéron de ce lac, bien loin de le faire tomber dedans ; & Pline eſt encore plus poſitif, lorſqu'il dit que l'Achéron, après être ſorti du lac Achéruſie, fait 36 milles de chemin pour ſe rendre à la mer. C'eſt en effet la diſtance de Joannina au port Veliki, autrefois Glycys ou le port doux. L'Achéron, dans cet eſpace, ſe perd pendant quelque temps ſous terre, ſelon Mélétius, & c'eſt, ſans doute, ce qui l'a fait prendre pour un fleuve des enfers. Le Cocyte qui ſort du même lac, en fait vraiſemblablement autant.

Je n'entrerai pas dans un auſſi grand détail ſur le reſte de ce que repréſente ma carte générale, quoique toutes les parties en aient été dreſſées ſur la même échelle que mes cartes particulières. Ma carte générale n'eſt, pour ainſi dire, que l'extrait d'un plus grand travail ; c'eſt pourquoi il ſuffira d'en indiquer les points généraux.

La figure des trois preſqu'îles de la Chalcidique & du golfe de Piérie, juſques & compris l'île de Thaſos, eſt priſe d'une carte manuſcrite du pilote Gauthier, trouvée parmi les papiers de M. Fréret. Cette carte a été aſſujettie à celle de la côte orientale du golfe Thermaïque, levée géométriquement par M. Leroi, & dont j'ai parlé. Sur cette carte de Gauthier, la preſqu'île qui renferme le mont Athos, eſt un peu plus longue que ſur une autre carte manuſcrite de l'Archipel, du même pilote, qui ſe trouve dans la collection géographique des affaires étrangères ; mais j'ai lieu de croire exact le manuſcrit que j'ai ſuivi, parce qu'il s'accorde avec les meſures que Pline & Bélon donnent de cette preſqu'île, & que d'ailleurs le ſommet du mont Athos s'eſt trouvé juſte dans le rayon que Chandler a tiré deſſus, des ruines d'Alexandria-Troas, plus anciennement Sigie, ſur la côte de l'Aſie-mineure.

L'île de Lemnos eſt placée d'après ſes diſtances du mont Athos & de l'Helleſpont, & d'après les rayons que forme l'ombre du mont Athos, en ſe projetant ſur cette île. Myrine, la principale ville de Lemnos, ne pouvoit être ſur la pointe nord-oueſt, comme on la voit ſur quelques cartes ; l'ombre du mont Athos ne parvenoit à une vache de bronze qui étoit dans la place publique de cette ville, qu'au ſolſtice d'été, ſelon le témoignage de preſque toute l'antiquité, & Bélon a remarqué que cette ombre ſe projettoit déjà ſur l'angle nord-oueſt de Lemnos, le 2 de Juin. La côte de la Thrace, depuis Thaſos

juſqu'aux

juſqu'aux embouchures de l'Hèbre, eſt tracée d'après les indications des portulans, combinées avec les itinéraires romains.

Les Dardanelles, autrefois l'Helleſpont, ont été obſervées en latitude par M. de Chazelles ; néanmoins, pour leur poſition, je me ſuis entièrement rapporté à une grande carte manuſcrite, levée dernièrement par M. Tondu, aſtronome, qui en a fixé la longitude & la latitude. Cette carte m'a fourni le golfe du Mélas, la Cherſonèſe de Thrace, & la côte d'Aſie oppoſée juſqu'à Ténédos. A celle-ci s'eſt jointe une autre carte, également manuſcrite, & levée par M. Truguet, Capitaine d'une frégate aux ordres de M. le Comte de Choiſeul-Gouffier. Elle m'a donné le reſte de la côte de la Troade, le golfe d'Adramytte juſqu'à l'entrée de celui de Cume, & toute l'île de Leſbos.

La Propontide, aujourd'hui la mer de Marmara, eſt aſſujettie, d'un côté à la poſition de Byzance ou Conſtantinople, dont la longitude & la latitude ſont tirées, comme j'ai dit, de la Connoiſſance des temps pour 1788, & de l'autre à celle des Dardanelles. Sa figure eſt priſe d'une grande carte manuſcrite, levée en 1731, par M. Bohn, Ingénieur attaché au Prince Ragozzi. Cette carte eſt la même que celle dont s'eſt ſervi M. d'Anville. Je l'ai réduite exactement, ſi ce n'eſt que j'ai cru devoir placer Cyzique plus à l'orient, d'après les diſtances données par les auteurs anciens, & même par les voyageurs modernes. Le fond du golfe d'Aſtacus & le lac qui eſt près d'Ancoré, ſont tirés d'une carte manuſcrite de M. Peiſſonel, & le Boſphore de Thrace, aujourd'hui le canal de Conſtantinople, eſt réduit du plan particulier que j'en ai donné.

A la poſition de Smyrne, qui a été obſervée en longitude & en latitude par le P. Feuillée, j'ai aſſujetti un grande carte manuſcrite d'une partie de l'Archipel, que j'avois dreſſée en 1785. Cette carte repréſente toutes les îles, au midi du parallèle de Smyrne & au nord de celui de Rhodes, ainſi que les côtes correſpondantes d'Europe & d'Aſie. Les îles y ſont placées d'après les relèvemens qu'en ont fait Tournefort & d'autres voyageurs, & leurs figures ſont priſes de différens plans, dont quelques-uns ſont manuſcrits. On trouve un grand nombre de ces plans dans Tournefort ; M. le Comte de Choiſeul-Gouffier en a donné pluſieurs, & j'ai encore tiré parti de ceux que renferment les recueils de Dapper, Boſchini, & même de Bordonné. Les plans des îles Thera & Aſtypalée, ſont manuſcrits. Ils ont été levés en 1738, par M. Leroi, & la hauteur du pôle y a été obſervée.

Pour

Pour la côte d'Aſie, le golfe Herméen, aujourd'hui de Smyrne, eſt réduit d'une carte manuſcrite, levée par le même M. Leroi, & le fond de celui de Cume eſt fixé par la poſition de Phocée. Cette ville étoit à un peu moins de 200 ſtades de Smyrne, ſelon Strabon. Il ne faut pourtant pas croire que la ville de Smyrne que l'on trouve ſur ma carte, ſoit la même que celle d'où part Strabon. Cette dernière ne fut bâtie que quelque tems après l'époque du voyage d'Anacharſis, à 20 ſtades de l'ancienne ; & c'eſt celle que l'on voit ſi floriſſante aujourd'hui. Le reſte de la côte juſqu'à la Lycie, eſt pris des cartes de M. le Comte de Choiſeul-Gouffier, auxquelles j'ai aſſujetti les routes de Chandler. Ces cartes ont auſſi été combinées avec les diſtances données par les auteurs anciens.

Dans preſque toute l'Aſie-mineure, les rivières emportent avec elles une immenſe quantité de limon, & forment des atterriſſemens à leurs embouchures. Le Scamandre dans la Troade, le Caïque près de Pergame, l'Hermus près de Smyrne, & le Cayſtre qui paſſe auprès d'Ephèſe, ont augmenté le terrain qu'ils avoient à parcourir ; mais rien n'eſt auſſi frappant qu'aux environs de Milet. Le Méandre charie tant de ſable, qu'un golfe profond, ſitué entre la ville & le fleuve, n'eſt plus qu'un lac, & que les îles Ladé & Aſtérius, placées à l'entrée de ce golfe, ne ſont plus que des terres dans la plaine.

Près de Milet eſt le cap Trogilium, d'où Strabon compte 1600 ſtades juſqu'au Sunium en Attique. On en meſure en droite ligne ſur ma carte, environ 1480.

Rhodes eſt placée à la hauteur obſervée par M. de Chazelles. Cette ville eſt par 36 degrés, 28 minutes, 30 ſecondes de latitude, & la figure que j'ai donnée à l'île eſt priſe d'une ancienne carte, corrigée par les meſures de Strabon & d'autres. La latitude de la petite île de Caſos eſt tirée de la carte réduite de l'Archipel, dreſſée au dépôt de la marine en 1738, ſur laquelle cette île eſt marquée comme obſervée. Pour l'île de Crète, elle eſt réduite de la carte générale de l'île de Candie, donnée par Boſchini, faute de mieux. Cette carte a été aſſujettie aux obſervations de longitude & de latitude faites par le P. Feuillée, à Candie & à la Canée, ainſi qu'aux diſtances données par les auteurs anciens & modernes. J'ai auſſi été obligé d'en remonter toute la partie orientale vers le nord, parce qu'elle deſcendoit trop au midi. Le cap Samonium ne doit être qu'à 60 milles romains, ou 480 ſtades olympiques, de l'île Carpathos, ſelon Pline, & le Cadiſcus à 75 milles ou 600 ſtades du Malée dans le Péloponèſe.

Il

Il ne s'agit plus actuellement que de faire mention de quelques particularités qui n'ont pu trouver place dans le cours de cette analyse, & qu'il eſt pourtant eſſentiel de connoître.

Ces cartes étant dreſſées pour le temps de la Grèce libre, je me ſuis fait une loi de n'y point faire entrer les lieux, dont la fondation ou l'exiſtence ſont poſtérieures à la bataille de Chéronée. On en trouvera cependant qui ne ſont mentionnés que dans des auteurs plus récens ; mais ils exiſtoient beaucoup auparavant, ou du moins l'époque de leur fondation eſt inconnue. J'ai placé, ſous leurs anciens noms, des villes qui ne devinrent célèbres que quelques temps après, ſous de nouveaux noms. Telles ſont Olbia & Ancoré en Bithynie, qui furent depuis appelées Nicomédie & Nicée ; Sigie dans la Troade, qui fut bientôt Alexandria-Troas ; Idrias dans la Carie, qui fut nommée Stratonicée ; Therme & Potidée dans la Macédoine, qui prirent les noms de Theſſalonique & Caſſandrie ; &c. &c.

D'autres villes changèrent d'emplacement, ſans changer de nom. Parmi celles-ci on diſtinguera Salamine, dans l'île de même nom, ſur la côte de l'Attique ; Sicyone, Orchomène & Hermione, dans le Péloponèſe ; Pharſale en Theſſalie ; Smyrne & Ephèſe en Ionie. Toutes ces villes ſont dans leur ancien emplacement ſur mes cartes. Celles de Cyzique dans la Propontide, & de Clazomènes dans l'Ionie, ne ſont que des îles, parce qu'elles ne furent jointes au continent que quelque temps après. Enfin Olynthe en Macédoine, & d'autres villes encore, ſont marquées comme détruites, parce qu'après avoir joué un grand rôle dans l'hiſtoire de la Grèce, il convenoit d'en montrer la poſition. La ville de Philippes ſur les confins de la Macédoine & de la Thrace, venoit de recevoir ce nom.

C'eſt encore pour l'époque de la bataille de Chéronée, qui ſe livra le 3 Août de l'an 338 avant Jéſus-Chriſt, que les diviſions ſont tracées ſur ma carte générale. Tout le continent de l'Aſie appartenoit alors au roi de Perſe. Philippe, père d'Alexandre, poſſédoit la Macédoine & les côtes de la Thrace, excepté la Cherſonèſe & les villes de Périnthe & de Byzance. Les îles de Thaſos & d'Halonèſe dépendoient encore de lui, & preſque toute l'Illyrie lui étoit ſoumiſe. L'Epire étoit diviſée entre pluſieurs peuples la plupart libres. Un entre autres, les Moloſſes, étoit gouverné par un roi aſſez puiſſant, qui étoit allié, mais non tributaire de Philippe. Tout le reſte étoit habité par des Grecs libres. Pluſieurs îles, cependant,

dant, reconnoiſſoient la ſouveraineté de quelques Républiques, comme les îles de Samos, Lemnos, Scyros, Imbros, & même la Cherſonèſe de Thrace, qui étoient dans une eſpèce de dépendance à l'égard de la République d'Athènes. Pour la partie de l'Aſie que ma carte renferme, elle étoit diviſée, à cette époque, en trois Satrapies, dont relevoient quantité de petits tyrans établis par le Roi de Perſe dans les villes Grecques.

Mes cartes particulières, au contraire, ont des époques toutes différentes. Elles ſont dreſſées chacune pour l'année même dans laquelle le jeune Anacharſis parcouroit les provinces qu'elles repréſentent. De-là vient que dans celle de la Phocide, toutes les villes qui furent détruites après la guerre ſacrée, y ſont marquées comme exiſtantes; & que dans celles de l'Arcadie, toutes les villes dont les habitans allèrent peupler Mégalopolis, y ſont marquées comme détruites.

Je n'ajouterai plus qu'un mot. Ce n'eſt point par erreur que j'ai écrit Péloponèſe, Cherſonèſe, Proconèſe, &c. par une ſeule *n*. En cela j'ai ſuivi l'uſage, comme je l'ai fait dans les noms de Mégare, Platée, Abdère, & tant d'autres qui ſont au pluriel dans le Grec. C'eſt encore l'uſage qui m'a fait écrire Chio, au lieu de Chios, qui eſt le vrai nom ancien.

TABLE

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

Contenues dans

LE VOYAGE D'ANACHARSIS.

Nota. Le chiffre romain indique le tome; le chiffre arabe, la page du volume.

☞ Dans le 2d Volume, la page 290 qui commence avec *parler*, & les 9 pages ſuivantes, ſont mal numérotées dans l'impreſſion. Il y a antérieurement une autre page 290 qui commence avec *mirions*. Cette page, & les 9 ſuivantes, ſont bien numérotées. Ainſi toute page dont le numéro, dans cette table, ſera précédé de *, devra ſe compter de la page 290, qui, au lieu de 300, ſe trouve encore numérotée 290, & qui commence avec *parler*. Si d'ailleurs, en cherchant le paſſage indiqué dans la table, le lecteur tombe par hazard ſur l'une des pages mal numérotées; comme il n'y trouvera pas ce paſſage, il voudra bien ſe ſouvenir qu'il doit tourner 10 pages à gauche.

A.

ABEILLES du mont Hymette; leur miel excellent. I. 6 & 219
La mère abeille. II. 356
Abradate et Panthée. Leur hiſtoire & leur mort. *ibid.* 157
Académie, jardin à un quart de lieue d'Athènes, où ſe trouvoit un gymnaſe. I. 210
Acarnanie. Les peuples qui l'habitoient, quoique d'origine différente, étoient liés par une confédération générale. II. 101
Accens, inhérens à chaque mot de la langue Grecque, formoient une eſpèce de mélodie. I. 381
Accuſateur. A Athènes, dans les délits qui intéreſſoient le gouvernement, chaque citoyen pouvoit ſe porter pour accuſateur. *ib.* 297
A qui il s'adreſſoit. Serment qu'il devoit faire. *ibid.* 298
A quelle peine il étoit expoſé. *ibid.* 299
Accuſation et procédure parmi les Athéniens. *ibid.* 297
Achaïe, province du Péloponèſe, autrefois habitée par les Ioniens. Sa poſition; nature du ſol. II. 121
Douze villes principales qui renfermoient chacune ſept à huit bourgs dans leur diſtrict. *ibid.* 124
Tremblement de terre qui détruiſit deux de ces villes. *ibid.* 124
Acharnes, bourg de l'Attique, à 60 ſtades d'Athènes. II. 353
Entouré de vignobles. *ibid.* 355
Achéens. Pendant très long-temps ne ſe mêlerent point des affaires de la Grèce. II. 122
Chacune de leurs villes avoit le droit d'envoyer des députés à l'aſſemblée ordinaire qui ſe tenoit tous les ans, & à l'extraordinaire, que les principaux magiſtrats pouvoient convoquer. *ibid.* 124
La démocratie ſe maintint chez eux. Pourquoi? *ibid.* 124

Achéloüs,

Achéloüs, fleuve. II. 101
Achéron, fleuve d'Epire. *ibid.* 95
Achille. Son temple auprès de Sparte, toujours fermé. *ibid.* 271
Acteurs. Les mêmes jouoient quelquefois dans la tragédie & dans la comédie ; peu excelloient dans les deux genres. III. 177
Souvent maltraités par le public. *ibid.* 181
Jouiſſant néanmoins de tous les privilèges du citoyen ; quelques-uns envoyés en ambaſſade. *ibid.* 181
Leurs habits aſſortis à leurs rôles. *ibid.* 182 (Voy. Théatre.)
Action dramatique doit être entière & parfaite. *ibid.* 191
Son unité. *ibid.*
Sa durée. *ibid.* 192
Eſt l'ame de la tragédie. *ibid.*
Acuſilaüs, un de plus anciens hiſtoriens. Jugement ſur ſes ouvrages. *ibid.* 97
Adminiſtration. C'eſt une grande impoſture de s'en mêler, ſans en avoir le talent. *ibid.* 116
Connoiſſances néceſſaires à celui qui en eſt chargé. I. 396
Adultère. Comment puni à Athènes. *ibid.* 308
Chez les habitans de Gortyne en Crète. III. 244
Long-temps inconnu à Sparte. II. 246
Aganippe. Fontaine conſacrée aux Muſes. *ibid.* 57
Agathon. Auteur dramatique, ami de Socrate, haſarde le premier des ſujets feints. Jugement ſur ſes pièces. III. 163
Sa belle maxime ſur les rois. *ibid.* 156
Agéſilas, roi de Lacédémone, monte ſur le trône. II. 268
Paſſe en Aſie ; bat les généraux d'Artaxerxès ; projette d'attaquer ce prince juſque dans la capitale de ſes états. I. 168
Rappelé par les magiſtrats de Sparte, & vainqueur à Coronée. *ibid.* 169
Etonné des ſuccès d'Epaminondas, ſans en être découragé. *ibid.* 176
Agé de 80 ans, il va en Egypte au ſecours de Tachos. *ibid.* 349
Se déclare enſuite pour Nectanèbe ; l'affermit ſur le trône, & meurt en Lybie. *ibid.* 350
Ses talens, ſes vertus, ſon caractère, ſon amour exceſſif pour la gloire. *ibid.* 170.
Ses vues pour l'élévation de Sparte. II. 267
Agis, roi de Lacédémone, pourſuit Alcibiade. I. 149
Aglaüs, de Pſophis, déclaré le plus heureux des hommes par l'oracle de Delphes. II. 279
Agoraclite, ſculpteur : quelques-uns de ſes ouvrages avoient paru ſous le nom de Phidias, ſon maître. III. 303.
Agriculture. (Voy. Attique)
Aides-de-camp chez les Athéniens. I. 237
Alcamène, ſculpteur. *ibid.* 156 & 158
Alcée, excellent poëte lyrique ; abrégé de ſa vie. Caractère de ſa poéſie. Il aima Sapho, & n'en fut pas aimé. *ibid.* 189
Ses chanſons de table. *ibid.* 371
Alcibiade, ſes grandes qualités. *ibid.* 142
Ses vices. *ibid.* 154
Diſciple de Socrate. *ibid.* 142. III. 117

Fait

Fait rompre la trève qui ſubſiſtoit entre Athènes & Lacédémone. I. 141
Ce que lui dit un jour Timon le miſanthrope. *ibid.* 143
Fait réſoudre la guerre contre la Sicile. *ibid.* 144
Eſt nommé général avec Nicias & Lamachus. *ibid.*
Accuſé d'impiété dans l'aſſemblée du peuple. *ibid.* 146
Ses ſuccès en Sicile. *ibid.* 147
Sommé de revenir à Athènes, ſe retire au Péloponèſe. *ibid.*
Donne des conſeils aux Lacédémoniens contre Athènes, fait déclarer en leur faveur pluſieurs villes de l'Aſie mineure. *ibid.* 149
Il ſe réconcilie avec les Athéniens, & force les Lacédémoniens à demander la paix. *ibid.* 150
Revient triomphant à Athènes. *ibid.*
Se remet en mer; ſa flotte reçoit un échec; on lui ôte le commandement. *ibid.* 151
Mis à mort par ordre du Satrape Pharnabaze. *ibid.* 152
Alexandre 1er. roi de Macédoine, pendant la guerre des Perſes avertit les Grecs, placés à la vallée de Tempé, du danger de leur poſition. *ibid.* 85
Porte de la part de Mardonius des propoſitions de paix aux Athéniens. *ibid.* 103
A Platée, il avertit ſecrétement Ariſtide du deſſein de Mardonius. *ibid.* 109.
Alexandre le Grand, âgé de 18 ans, combat avec beaucoup de valeur à la bataille de Chéronée. III. 381.
Il vient de la part de ſon pere Philippe, propoſer un traité de paix aux Athéniens. Son portrait. *ibid.*
Alexandre, tyran de Phères, ſes vices, ſes cruautés. II. 86.
Ses craintes, ſes défiances. *ibid.* 87.
Eſt tué par les frères de ſa femme Thébé. *ibid.*
Alphée, fleuve: ſa ſource; il diſparoît & reparoît par intervalles *ib.* 130.
Altis, bois ſacré auprès d'Olympie, où ſe trouvoient le temple de Jupiter, celui de Junon, d'autres beaux édifices, & une très grande quantité de ſtatues. *ibid.*
Amazones (les), vaincues par Théſée. I. 12.
Ambracie (ville & golfe d') II. 95.
Ame du monde. *ibid.* 369, 370. III. 342. & ſuiv.
Amitié. Son caractère & ſes avantages. III. 334 & ſuiv.
Les Grecs ne lui ont jamais élevé des temples. *ibid.* 253.
Ils lui conſacrèrent des autels. I. 261.
Mot d'Ariſtote ſur l'amitié. II. 417.
Mot de Pythagore ſur le même ſujet. III. 279.
Amour. Différentes acceptions qu'on donnoit à ce mot. *ibid.* 254.
Les Grecs ne lui ont jamais éléve des temples. *ibid.* 253.
La belle ſtatue de l'amour par Praxitèle. *ibid.* 29.
Amphiaraüs, devin, & un des chefs de la guerre de Thèbes. Son temple; ſes oracles. I. 15. II. 54.
Amphictyons (diète des). Ce que c'eſt. II. 75.
Serment des Amphictyons. *ibid.* 76.
Juriſdiction de cette diète. *ibid.*
Leurs jugemens contre les profanateurs du temple de Delphes, inſpirent beaucoup de terreur. *ibid.* 77. Ont

Ont établi les différens jeux qui ſe célèbrent à Delphes. I. 338
Philippe, roi de Macédoine, obtient le droit d'aſſiſter & de donner ſon ſuffrage à leur aſſemblée. III. 22
Eſt placé à la tête de leur confédération. *ibid.* 383
Amphiſſiens, battus par Philippe, qui s'empare de leur ville. *ibid.* 378
Amyclæ, ville de Laconie. II. 186
Son temple d'Apollon. *ibid.*
Deſſervi par des prêtreſſes. *ibid.* 187
Inſcriptions & décrets qu'on y voit. *ibid.*
Autre temple fort ancien auprès de celui d'Apollon. *ibid.*
Environs d'Amyclæ. *ibid.* 188
Anacharſis (l'ancien) vient en Grèce du temps de Solon ; il eſt placé au nombre des Sages. I. 44
Anacréon, poëte, né à Théos. III. 233
Caractère de ſa poéſie. I. 371
Se rend auprès de Piſiſtrate, dont il obtient l'amitié, & qu'il chante ſur ſa lyre. III. 265
Hipparque l'attire auprès de lui. I. 59
Anaxagore, diſciple de Thalès ; le premier qui enſeigna la philoſophie à Athènes. I. 156. II. 4
Emploie la cauſe intelligente pour expliquer les effets de la nature. II. 13
Accuſé d'impiété, prend la fuite. I. 128. II. 23
Anaxandride, roi de Sparte, forcé par les Ephores à prendre une ſeconde femme. II. 212
Anaxandride, auteur comique, pour ne s'être pas ſoumis à la réforme des perſonnalités dans la comédie, eſt condamné à mourir de faim. III. 169
Anaximandre, philoſophe, diſciple de Thalès. II. 4
Son opinion ſur la lumière du ſoleil. *ibid.* 22
Anaximène, philoſophe, diſciple de Thalès. *ibid.* 4
Anaximène de Lampſaque, hiſtorien. III. 102
Andocide, orateur. I. 156
Andros, à douze ſtades de Ténos, a des montagnes couvertes de verdure, des ſources très abondantes, des vallées délicieuſes. III. 294
Ses habitans ſont braves ; honorent ſpécialement Bacchus. *ibid.*
Animaux. Obſervations d'Ariſtote ſur les animaux. *ibid.* 89
Le climat influe ſur leurs mœurs. *ibid.* 89
Recherches ſur la durée de leur vie. *ibid.* 90
Mulet qui mourut à 80 ans. *ibid.* 90
Années ſolaire & lunaire. Leur longueur, déterminée par Méton. II. 29
Antalcidas, Spartiate, conclut un traité de paix entre les Grecs & Artaxerxès. I. 152, 169
Anthéla, village ou bourg célèbre par un temple de Cérès, & par l'aſſemblée des Amphictyons. II. 75
Antimaque de Colophon, auteur d'un poëme intitulé la Thébaïde ; & d'une élégie nommée la Lydienne. III. 359
Anthiocus, Arcadien, député au roi de Perſe ; ce qu'il dit à ſon retour. II. 283

Antiphon, orateur. I. 156
Antipodes (opinions des philoſophes ſur les). II. 33
Antiſthène, diſciple de Socrate, établit une école à Athènes. I. 215
Les auſtérités qu'il preſcrit à ſes diſciples les éloignent de lui. *ibid.*
Diogène devient ſon diſciple. *ibid.*
Syſtême de l'un & de l'autre pour être heureux. *ibid.*
Antres, premières demeures des habitans de la Grèce. I. 1. (Voy. Labyrinthe)
Antre de Cnoſſe. (Voy. Crète)
Antre de Corycius. Sa deſcription. I. 346
Antre de Delphes. (Voy. Delphes)
Anytus, citoyen puiſſant d'Athènes, un des accuſateurs de Socrate. III. 123 & ſuiv.
Aorne, ou *Averne*, en Epire, lac d'où s'exhalent des vapeurs peſtilentielles. II. 95
Apelle, célèbre peintre, né à Cos ou à Ephèſe. I. 158. III. 233
Apollodore d'Athènes, peintre. I. 157
Apollon. Temples qui lui étoient conſacrés. (Voy. Amyclæ, Délos, &c.)
Arcadie (voyage d') II. 271
Province, au centre du Péloponèſe, hériſſée de montagnes, entrecoupée de rivières & de ruiſſeaux. *ibid.*
Fertile en grains, en plantes & en arbres. *ibid.* 272
Contradiction dans le culte de ſes différens cantons. *ibid.* 275
Quand les ſacrifices humains y ont été abolis. *ibid.*
Arcadiens (les), n'ont jamais ſubi un joug étranger. *ibid.* 276.
La poéſie, le chant, la danſe & les fêtes, ont adouci leur caractère. *ibid.* 272
Ils ſont humains, bienfaiſans, braves. *ibid.* 273
Jaloux de la liberté. *ibid.*
Forment pluſieurs républiques confédérées. *ibid.*
Epaminondas, pour contenir les Spartiates, les engage à bâtir Mégalopolis. *ibid.* 273
Ils honorent particulièrement le dieu Pan. *ibid.* 276.
Archélaüs, roi de Macédoine, appelle à ſa cour tous ceux qui ſe diſtinguoient dans les lettres & dans les arts. Euripide, Zeuxis, & Timothée ſe rendent à ſes invitations. III. 156
Il offre vainement un aſyle à Socrate. *ibid.* 118
Archélaüs, philoſophe, diſciple de Thalès, & maître de Socrate. II. 4.
Archidamus, roi de Lacédémone, ravage l'Attique. I. 135
Archiloque, poëte lyrique de Paros. III. 301
A étendu les limites de l'art & ſervi de modèle. *ibid.*
Ses écrits licentieux & pleins de fiel. *ibid.* 302
Néobule, qu'il avoit aimée & recherchée en mariage, périt ſous les traits de ſes ſatyres. *ibid.*
Il ſe rend à Thaſos avec une colonie de Pariens, s'y fait haïr, & y montre ſa lâcheté. *ibid.*
Il eſt banni de Lacédémone ; ſes ouvrages y ſont proſcrits. *ibid.*
Couronné aux jeux olympiques. *ibid.*
Eſt tué par Callondas de Naxos. *ibid.* 303

Archontes, magiſtrats d'Athènes. Leurs fonctions. I. 287
Leurs privilèges. *ibid.* 288
Examen qu'ils ſubiſſent. *ibid.* 287
Veillent au culte public. *ibid.* 322
Perpétuels, décennaux, annuels. I. 32.
Aréopage, tribunal chargé de veiller au maintien des lois & des mœurs à Athènes. *ibid.* 48
Etabli par Cécrops. I. 4
Dépouillé de ſes privilèges, & réduit au ſilence par Périclès. *ib.* 65
Sa réputation ; Solon l'avoit chargé du maintien des mœurs. *ibid.* 293, 294
Cérémonies effrayantes qui précédent ſes jugemens. *ibid.* 295
Il revoit quelquefois les jugemens du peuple. *ibid.*
Reſpect que l'on a pour ce tribunal. *ibid.*
Note ſur un jugement ſingulier qu'il rendit. *ibid.* 293
Argent. Quelle fut parmi les Grecs, en différens temps, ſa proportion avec l'or. II. 309
Argiens (les) ſont fort braves. *ibid.* 287
Ont négligé les ſciences & cultivé les arts *ibid.*
Argolide (voyage d') *ibid.* 285
A été le berceau des Grecs. *ibid.* 286
Argonautes, premiers navigateurs, veulent s'emparer des tréſors d'Æ-tès, roi de Colchos. I. 7
Leur expédition fit connoître ce pays éloigné, & devint utile pour le commerce. *ibid.* 166
Argos. Sa ſituation, ſes divers gouvernemens. II. 286
Citadelle : temple de Minerve, ſtatue ſingulière de Jupiter. *ib.* 292
Elle avoit été conſacrée à Junon. I. 3
Ses marais deſſéchés par la chaleur du ſoleil. III. 82
Arion, muſicien de Méthymne, laiſſa des poéſies. I. 188
Inventa & perfectionna les dithyrambes. Quelques traits de ſa vie. *ibid.*
Ariſtide, regardé comme le plus juſte & le plus vertueux des Athéniens. *ibid.* 75
A la bataille de Marathon, il cède le commandement à Miltiade. *ibid.* 76
Exilé par la faction de Thémiſtocle. *ibid.* 79
Rappelé de ſon exil. *ibid.* 99
Commande les Athéniens à la bataille de Platée. *ibid.* 106
Gagne, par ſa douceur & ſa juſtice, les confédérés que la dureté de Pauſanias révoltoit. *ibid.* 114.
Les Grecs mettent leurs intérêts entre ſes mains. *ibid.* 115
Hommage que les Athéniens rendent à ſa probité. *ibid.* 121.
Réflexions ſur le ſiècle d'Ariſtide. *ibid.* 120 & ſuiv.
Citoyen d'Athènes qui donna ſon ſuffrage contre Ariſtide, parce qu'il étoit ennuyé de l'entendre appeller le juſte. *ibid.* 79. III. 251
Ariſtippe. II. 35
Idée de ſon ſyſtême & de ſa conduite. *ibid.* 36
Ariſtomaque, roi d'Arcadie, trahit les Meſſéniens. *ibid.* 172

Il eſt tué par ſes ſujets. *ibid.* 175
Ariſtocratie. (Voy. Gouvernement)
Ariſtodème, chef des Meſſéniens, immole ſa fille pour la patrie. *ib.* 167
Défend Ithome avec courage. *ibid.* 168
Se tue de déſeſpoir. *ibid.*
Ariſtogiton. (Voy. Harmodius)
Ariſtomène eſt déclaré chef des Meſſéniens. *ibid.* 169
Vainqueur des Lacédémoniens. *ibid.* 170
Bleſſé, perd l'uſage de ſes ſens. *ibid.* 173
Revenu à lui, ſe trouve ſur un tas de morts & de mourans dans un ſéjour ténébreux. *ibid.*
Comment il en ſort ; il retourne auprès des ſiens, & ſe venge des Lacédémoniens & des Corinthiens. *ibid.* 173, 174
Ne pouvant plus défendre Ira, il raſſemble les femmes, les enfans, avec une troupe de ſoldats, & arrive en Arcadie. *ibid.* 175
Il donne ſon fils à ſes fidèles compagnons, qui, ſous ſa conduite ſe rendent en Sicile. *ibid.* 176
Meurt à Rhodes. *ibid.*
Ariſtophane, poëte comique. III. 169
Compoſe contre Créon, une pièce pleine de fiel. *ibid.* 168
Traite dans des ſujets allégoriques les intérêts les plus importans de la république. *ibid.*
Joue Socrate ſur le théatre d'Athènes. *ibid.* 122
Calliſtrate & Philonide, excellens acteurs, ſecondent ſes efforts. *ibid.* 168
Il réforme la licence de ſes pièces, vers la fin de la guerre du Péloponèſe. *ibid.* 169
Son jugement ſur Eſchyle, Sophocle, Euripide. *ibid.* 157
De grands défauts & de grandes beautés dans ſes pièces. *ibid.* 219
Ariſtote, philoſophe, diſciple de Platon. I. 213
Quitte Athènes. II. 416
Ses réparties. *ibid.* 417
S'établit à Mytilène, capitale de Leſbos : il ſe charge de l'éducation d'Alexandre, fils de Philippe. III. 31
Son ouvrage ſur les différentes eſpèces de gouvernements. *ibid.* 33
Son éloge, ſa méthode, étendue de ſes projets, ſon hiſtoire générale & particulière de la nature. *ibid.* 69 & ſuiv.
Ariſtrate s'empare du pouvoir ſuprême, à Sicyone, après la mort d'Euphron. II. 118
Armes des Athéniens. Leur formes, leurs uſages. I. 235, 238
Des Lacédémoniens. II. 253
Armées des Athéniens. I. 233
Dans les derniers temps n'étoient preſque plus compoſées que de mercenaires. *ibid.* 239. (Voy. Athéniens)
Des Lacédémoniens. II. 253
Arſame, miniſtre du roi de Perſe. Ses grandes qualités. *ibid.* 406 & ſuiv. III. 370
Artaxerxès. I. 168, 169
Arts du deſſin, de la peinture, de la ſculpture. (Voy. ces mots)
Arts. Remarques ſur leur origine. II. 118, 119

En Grèce, les cauſes morales ont plus influé ſur les progrès des arts, que les cauſes phyſiques. I. 161
Artémiſe, reine d'Halicarnaſſe & de quelques îles voiſines, ſuit Xerxès dans ſon expédition. *ibid* 98
Conſeil qu'elle donne à ce prince. *ibid.*
Son tombeau à Leucade. II. 101
Artémiſe, femme de Mauſole, roi de Carie. *ibid.* 396
Sa tendreſſe pour ſon mari. *ibid.* 397
Invite les orateurs à faire l'éloge de ſon mari. *ibid.*
Lui fait conſtruire un tombeau magnifique; deſcription de ce tombeau. *ibid.*
Aſcra, patrie d'Héſiode. *ibid.* 57
Aſie, extrait d'un voyage ſur ſes côtes, & dans quelques-unes des îles voiſines. III. 223
Environ deux ſiècles après la guerre de Troie, des Ioniens, des Eoliens & des Doriens s'établiſſent ſur ſes côtes. *ibid.* 225
Elles ſont renommées pour leur richeſſe & leur beauté. *ibid.*
Aſpaſie, accuſée d'irréligion. I. 128
Maîtreſſe de Périclès, devient ſa femme. *ibid.* 153
Son éloge; les Athéniens les plus diſtingués s'aſſembloient auprès d'elle. *ibid.* 162
Aſſemblée du peuple à Athènes, quel en étoit l'objet. I. 273, 275
Comment on y opinoit. *ibid.* 276
Aſtres (cours des). Les Egyptiens & les Chaldéens en ont donné les premières notions aux Grecs. II. 27
Aſtronomie (idée générale de l'état de l'), parmi les Grecs, dans le milieu du quatrième ſiècle avant J. C. *ibid.* 28 & ſuiv.
Aſtydamas, auteur dramatique, remporte quinze fois le prix. III. 164
Son fils, de même nom, eut pour concurrens Aſclépiade, Apharée & Théodecte. *ibid.*
Aſyle (droit d'), à quels lieux accordé. I. 321
Athènes. Sa fondation. *ibid.* 5
Conſacrée à Minerve. *ibid.* 3
Deſcription ſommaire de cette ville. *ibid.* 204
Deſcription plus détaillée, *ibid.* 248
Sa citadelle. *ibid.* 260
Diviſée en dix tribus. *ibid.* 234, 258, 355
Priſe par Lyſander. *ibid.* 151
Il établit trente magiſtrats, qui en deviennent les tyrans. *ibid.*
Elle ſecoue le joug de Lacédémone, accepte le traité d'Antalcidas. *ibid.* 152
Fut moins le berceau que le ſéjour des talens. *ibid.* 162
Athéniens. Leur caractère. *ibid.* 281
Leur légereté. I. 140. III. 6
Mœurs & vie civile. I. 303 & ſuiv. *ibid.* 423 & ſuiv.
Religion; miniſtres ſacrés; crimes contre la religion. *ibid.* 314 & ſuiv.
Fêtes. *ibid.* 350 & ſuiv.
Maiſons & repas. *ibid.* 359 & ſuiv.
Education, cérémonies pour inſcrire un jeune Athénien au nombre des enfans légitimes. *ibid.* 373 & ſuiv.

Acte qui les mettoit en poſſeſſion de tous les droits de citoyen. I. 378
Athénien par adoption. *ibid.* 208
Commerce des Athéniens. II. 304.
Le port de Pirée eſt très fréquenté, & pourroit l'être davantage. *ib.*
Les lois ont mis des entraves au commerce. *ibid.*
Plus le commerce eſt floriſſant, plus on eſt forcé de multiplier les lois. *ibid.* 305
Quand ſont jugées les cauſes qui regardent le commerce. *ibid.*
L'exportation du blé de l'Attique, défendue. *ibid.*
D'où en tirent les Athéniens. *ibid.*
Ce qu'ils tirent de différens pays. *ibid.* 306
L'huile eſt la ſeule denrée que les Athèniens puiſſent exporter ſans payer des droits. *ibid.*
Ce qu'ils achetent, ce qu'ils exportent. *ibid.*
Quels étrangers peuvent trafiquer au marché public. *ibid.*
Loi contre le monopole du blé. *ibid.* 307
Finances, impoſitions des Athéniens. *ib.* 310
Droits d'entrée & de ſortie. *ibid.*
Revenus tirés des peuples tributaires. *ibid.* 311
Ménées de traitans. *ibid.* 310
Dons-gratuits. *ibid.* 311
Contributions des peuples alliés. *ibid.*
Contributions forcées. *ibid.*
Contribution pour l'entretien de la marine. *ibid.* 312
Démoſthène avoit rendu la perception de cet impôt plus facile & plus conforme à l'équité. *ibid.* 313
Loi des échanges ſur cet objet. *ibid.*
Zèle & ambition des commandans de galères. *ibid.*
Autres dépenſes volontaires ou forcées des riches. *ibid.* 314
Officiers chargés de veiller à l'adminiſtration des finances. *ibid.*
Caiſſes & receveurs des deniers publics. *ibid.*
Richeſſes des Athéniens ; leur mines d'argent leur ſont d'une grande reſſource. *ibid.* 306
Manière dont ils font valoir leur argent dans le commerce. *ib.* 307
Ont des Banquiers, leurs fonctions. *ibid.* 308
L'or étoit fort rare en Grèce avant Philippe. *ibid.* 309
D'où on le tiroit, à quoi on l'employoit. *ibid.*
Ce qui le rendit plus commun. *ibid.*
Monnoies différentes. *ibid.* 308
Drachme, didrachme, tétradrachme, obole. *ibid.* 308, 309
Généraux, on en élit tous les ans dix. I. 234
Service militaire ; à quel âge, & juſqu'à quel âge ils ſont tenus de ſervir. *ibid.* 233 & ſuiv.
Ceux qui ſont diſpenſés du ſervice. *ibid.* 234
Où ſont inſcrits les noms de ceux qui doivent faire la campagne. *ib*
Soldats ; cérémonies pour enrôler un jeune homme à la milice *ibid.* 398
Soldats oplites, ou peſamment armés. Leurs armes. *ibid.* 235
Changemens introduits par Iphicrate dans leurs armes. *ibid.*

Soldats armés à la légère. Leur deſtination. I. 235
Hiſtoire des Athéniens. Si on la termine à la bataille de Chéronée, elle ne comprend guère que 300 ans. On peut la diviſer en trois intervalles de temps, le ſiècle de Solon ou des lois; le ſiècle de Thémiſtocle & d'Ariſtide, c'eſt celui de la gloire; le ſiècle de Périclès, celui du luxe & des arts. *ibid.* 40
Ils contribuent à la priſe de Sardes. *ibid.* 73
Font pluſieurs conquêtes. *ibid.* 117
Attaquent Corinthe, Epidaure. *ibid.* 118
Battus à Tanagra, rappellent Cimon de l'exil *ibid.* 119
Rejettent un projet de Thémiſtocle, parce qu'il eſt injuſte; & quelque années après ſuivent l'avis injuſte des Samiens, parce qu'il eſt utile. *ibid.* 123
Secourent Corcyre. *ibid.* 128
Aſſiègent Potidée. *ibid.*
Vont ravager les côtes du Péloponèſe. *ibid.* 137
Maltraités par les trente magiſtrats établis par Lyſander, qui deviennent des tyrans. *ibid.* 151
Leurs démêlés avec Philippe, roi de Macédoine. Après bien des négociations, ils font un traité avec ce prince; leur craintes augmentent; ils s'uniſſent avec les Thébains, & ſont vaincus à Chéronée en Béotie. II. 395. III. 12, 376, 379, 380. (Voy. Athènes & Grèce)
Athéniennes. Leur éducation. (Voyez Education)
Leurs parures. I. 306. 360, 361
La loi ne leur permet guère de ſortir dans le jour. *ibid.* 307
Leurs occupations, leurs ameublemens, &c. *ibid.* 360, 361
Athlètes. Il y avoit en Grèce des écoles pour eux, entretenues aux dépens du public. *ibid.* 161
Serment qu'ils faiſoient avant de combattre. II. 138
Serment de leurs inſtituteurs. *ibid.*
Conditions pour être admis à combattre. *ibid.*
Règle qu'il falloit obſerver dans les combats. *ibid.*
Ceux qui étoient convaincus de mauvaiſes manœuvres, étoient punis. *ibid.* 151
Suites funeſtes de la voracité de pluſieurs d'entre eux. I. 226
Attalus, athlète, anecdote qui le concerne. III. 27
Atterriſſemens formés en diverſes contrées, par les rivières & par le mer. *ibid.* 80 & ſuiv.
Attique. Ses premiers habitans. (Voy. Cécrops)
Dédaignés par les nations farouches de la Grèce. I. 2
Se réuniſſent à Athènes. *ibid.* 5
Progrès de leur civiliſation & de leurs connoiſſances. *ibid.*
Diviſés en trois claſſes. Grand nombre d'eſclaves dans l'Attique. *ibid.* 205
Diviſés en dix tribus, au lieu de quatre. *ibid.* 64
Légère notion de ce pays. *ibid.* 205
Deſcription plus détaillée de l'Attique. II. 350 & ſuiv.
Ses champs ſéparés par des haies ou par des murailles. *ibid.* 350
De petites colonnes déſignent ceux qui ſont hypothéqués. *ibid.*

Le

Le poſſeſſeur d'un champ ne peut y faire un puits, un mur, une maiſon, qu'à une diſtance du champ voiſin, ni détourner ſur celui-ci l'eau qui l'incommode. II. 351
Agriculture de l'Attique. Les Egyptiens en ont enſeigné les principes aux Athéniens, & ceux-ci aux autres peuples de la Grèce. *ibid.* 357
Moyens que propoſoit Xénophon pour l'encourager. *ibid.* 363
Philoſophes qui ont écrit ſur ce ſujet. *ibid.* 357
Préceptes ſur l'agriculture. *ibid.* 358 & ſuiv.
Le labourage ſe fait en Attique avec des bœufs. *ibid.* 357
Culture des arbres. *ibid.* 360
Greffe. *ibid.* 361
Figuiers, grenadiers, &c. *ibid.*
Fruits de l'Attique, remarquables par leur douceur. *ibid.* 362
Différence des ſexes dans les arbres & dans les plantes. *ibid.* 361
Préceptes ſur les plantes potagères. *ibid.* 360
Préceptes pour la culture de la vigne. *ibid.* 358
Taille de la vigne ; ſes différens labours ; comment on rajeunit un cep ; méthode pour avoir des raiſins ſans pepins, pour en avoir de blancs & de noirs à un même cep, à une même grappe. *ibid.* 359
Vendanges de l'Attique ; diverſes manières de conſerver le vin. *ibid.* 352
Chanſons & danſes du preſſoir. *ibid.*
Moiſſon de l'Attique ; comment elle ſe fait. *ibid.* 351
Chanſons des moiſſonneurs ; manière de battre le grain. *ibid.*
Les travaux de la campagne ſont accompagnés dans l'Attique de fêtes & de ſacrifices. *ibid.* 352
Ce qu'un particulier d'Athènes retiroit de ſon champ. *ibid.* 355
Athéiſme. Pluſieurs auteurs anciens en ont été accuſés. III. 342, 343
Fauſſement, pour la plupart. Voyez la note ſur le même ſujet. *ibid.*
Aulide, ou plutôt *Aulis*, bourg auprès duquel la flotte d'Agamemnon fut long-temps retenue. I. 17. 197

B.

BABYLONE. Darius s'en empare après dix-neuf mois de ſiège. I. 67
Bacchus. Ses fêtes dans l'île d'Andros. III. 294
Spécialement honoré à Naxos. *ibid.* 304
A Brauron. II. 364
Dans quel temps les Athéniens célébroient les grandes Dionyſiaques qui lui étoient conſacrées. I. 233
Bacchylide, célèbre poëte lyrique. III. 299
Partagea pendant quelque temps avec Pindare la faveur du roi Hiéron. *ibid.*
Bains, publics & particuliers. I. 306

Beauté; d'où réſulte la beauté, ſoit univerſelle, ſoit individuelle. III. 236
Sentiment de Platon à ce ſujet. *ibid.* 237
Celui d'Ariſtote. *ibid.*
En Elide, prix décerné à la beauté. II. 128
Mot d'Ariſtote ſur la beauté. *ibid.* 417
Belmina, place forte; ſource de querelles entre les Spartiates & les Arcadiens. II. 271
Béotarques, chefs des Béotiens. *ibid.* 65
Béotie (voyage de). *ibid.* 53
Fertile en blés. *ibid.* 65
L'hiver y eſt très froid. *ibid.* 71
Proverbes ſur pluſieurs de ſes villes. *ibid.* 73
Grands hommes qu'elle a produits. *ibid.* 67
Béotiens (les), ſont braves. *ibid.* 65
Lois remarquables. *ibid.* 66
Ils paroiſſent lourds & ſtupides. *ibid.* 67
Leur goût pour la muſique & pour la table; leur caractère. *ib.* 71
Leur bataillon ſacré. *ibid.* 72
Témoignage que Philippe de Macédoine rend au courage de ce bataillon. *ibid.*
Bias de Priène, un des ſages de la Grèce. I. 44
Conſeil qu'il donne aux peuples de l'Ionie. III. 228
Bibliothèque d'un Athénien. Piſiſtrate avoit fait une collection de livres, & l'avoit rendue publique. II. 1
Sur quelles matières on écrivoit; copiſtes de profeſſion. *ibid.*
Diviſion de la Bibliothèque
La philoſophie. *ibid.* 2.
L'aſtronomie. *ibid* 21
La logique. *ibid.* 315
La rhétorique. *ibid.* 325
La phyſique & l'hiſtoire naturelle. III. 68
L'hiſtoire. *ibid.* 97
La poéſie. *ibid.* 353
La morale. *ibid.* 366
Blé. Les Athéniens en tiroient de l'Egypte, de la Sicile, de la Cherſonèſe Taurique, aujourd'hui Crimée, où l'on en recueilloit en très grande quantité. I. 165. II. 305
La Béotie en produit beaucoup. II. 65
De même que la Theſſalie. *ibid.* 82
Défendu aux Athéniens d'en exporter. *ibid.* 305
Défendu aux particuliers d'en acheter au-delà d'une certaine quantité. *ibid.* 307
Prix ordinaire du blé. *ibid.*
Manière de le cultiver & de le conſerver. *ibid.* 358
Bonheur. On ſe partage ſur ſa nature. III. 318
Les uns le doivent à leur caractère; les autres peuvent l'acquérir par un travail conſtant. *ibid.* 320
En quoi il devroit conſiſter. I. 393
Boſphore Cimmérien. *ibid.* 165

Boſphore de Thrace. I. 178
Brauron, bourg de l'Attique où l'on célèbre la fête de Diane. II. 364
Et celle de Bacchus. *ibid.* 364
Butin. Le droit d'en diſpoſer ou d'en faire la répartition, a toujours été regardé comme une des prérogatives du Général. I. 241
Byzance. Deſcription de cette ville. *ibid.* 179
Le peuple y a la ſouveraine autorité. Mot d'Anacharſis à Solon. *ibid.* 180
Fertilité de ſon territoire, ſa ſituation avantageuſe. *ibid.*
Byzantins (les) ſecourent Périnthe, ſont aſſiégés par Philippe, & délivrés par Phocion qui commandoit les Athéniens. Ils décernent par reconnoiſſance une ſtatue au peuple d'Athènes. III. 371, 374, 375

C.

CADMUS arrive en Béotie avec une colonie de Phéniciens. I. 1
Y introduit l'art de l'écriture. *ibid.* 5
Chaſſé du trône qu'il avoit élevé. *ibid.* 13
Cadmus de Milet, un des premiers qui aient écrit l'hiſtoire en proſe. III. 97
Cadrans des anciens. II. 30
Calendrier Grec, réglé par Méton. *ibid.* 28, 30
Callimaque conſeille la bataille de Marathon, y commande l'aîle droite
Callipide, acteur outré dans ſes geſtes, ſurnommé le *Singe*. III. 180
des Grecs. I. 76
Callippe, Athénien, devient ami de Dion, le ſuit en Sicile. II. 384
Conſpire contre lui. *ibid.*
Et malgré le plus terrible des ſermens, le fait périr. *ibid.* 385
Périt lui-même accablé de misère. *ibid.*
Cambyſe, fils de Cyrus, ſoumet pluſieurs nations de l'Afrique. I. 66
Capanée, un des chefs de la guerre de Thèbes. *ibid.* 15
Caphyes, ville de l'Arcadie ; ce qu'on y voit de remarquable. II. 281
Caractère ou *portrait des mœurs.* Ce genre étoit connu des Grecs. Grandeur d'ame peinte par Ariſtote. III. 369
Carthage. Son gouvernement incline vers l'oligarchie. *ibid.* 46
Développement du ſyſtême qu'elle a ſuivi. *ibid.* 45 & ſuiv.
Caryſte, ville d'Eubée, a beaucoup de pâturages, des carrières de marbre, & une pierre dont on fait une toile incombuſtible. I. 194
Caunus, ville de Carie. Le pays eſt fertile, mais il y règne ſouvent des fièvres. III. 238
Plaiſanteries de Stratonicus mal reçues à Caunus & à Corinthe. *ib.*
Cauſes premières (diſcours ſur les). II. 9
Cavalerie, principale force des armées Perſannes. I. 69
Cavalerie d'Athènes moins bonne que celle de Thèbes. Pourquoi. *ibid.* 244
Cavaliers d'Athènes (revue des) par les Officiers généraux. *ibid.* 238

Cécrops, originaire de Saïs, en Egypte, paroît dans l'Attique, réunit, inſtruit & police les Athéniens par des lois, jette les fondemens d'Athènes & de onze autres villes ; établit l'Aréopage. Son tombeau, ſa mémoire, ſes ſucceſſeurs. I. 2 & ſuiv.
Célibataires à Sparte, ne ſont pas reſpectés dans leur vieilleſſe comme les autres citoyens. Ils ſont expoſés à des humiliations. II. 237
Cenchrée, port de Corinthe. *ibid.* 108
Cens, état des biens de chaque citoyen. Celui que l'on exige dans l'oligarchie eſt ſi fort, que les plus riches forment ſeuls l'aſſemblée générale : ce qui eſt vicieux. On n'y a point d'égard dans certaines démocraties : c'eſt un vice plus grand encore. III. 52
Céos, île très fertile & très peuplée, où l'on honore Ariſtée, Apollon, Minerve, Bacchus. *ibid.* 295
A Ioulis, la loi permet le ſuicide aux perſonnes âgées de 60 ans. *ib.*
Les habitans ſont braves. *ibid.* 296
La ville eſt ſuperbe & a produit pluſieurs hommes célèbres. *ibid.*
Céphiſe, rivière qui coule auprès d'Athènes. I. 205
Autre rivière de même nom dans le territoire d'Eleuſis. III. 138
Cérémonies. Beauté des cérémonies religieuſes à Athènes. I. 315
—Effrayantes qui précèdent les jugemens de l'Aréopage. *ibid.* 295
—Des Béotiens dans la fête des rameaux de laurier. II. 66
—Du couronnement des vainqueurs aux jeux olympiques. *ibid.* 150
—De l'expiation quand on avoit tué quelqu'un. I. 24
—Des funérailles des perſonnes mortes en combattant pour la patrie. *ibid.* 272
Cérès. (Voy. Eleuſis)
Cerf. Durée de ſa vie. II. 276
Chabrias, Général Athénien. I. 217
Idée de ſes talens militaires. *ibid.* 352
Périt dans le port de Chio. *ibid.* 353
Chalcis, ville d'Eubée. *ibid.* 194, 195
Sa ſituation. *ibid.* 196
Chaldéens (les), les Grecs leur doivent en partie leurs notions ſur le cours des aſtres. II. 27
Chambre des comptes à Athènes. Ses fonctions. I. 288
Champs Elyſées, ſéjour du bonheur dans la religion des Grecs. *ibid.* 30
Chanſons. Les Grecs en avoient de pluſieurs eſpèces.
Chanſons de table, militaires, des vendangeurs. (Voy. Chant, & Harmodius) III. 362
Chant mêlé aux plaiſirs de la table à Athènes. I. 371
Charès, Général Athénien, vain & ſans talens. *ibid.* 352
Corrompu, avide, ne ſe ſoutenoit auprès du peuple que par les fêtes qu'il lui donnoit. III. 5.
Fait condamner à l'amende ſes collègues Timothée & Iphicrate. II. 386
Se met à la ſolde d'Artabaſe. *ibid.* 387
Les Athéniens, ſur les plaintes d'Artaxerxès, rappellent Charès & font la paix. *ibid.* 387

Envoyé ſans ſuccès aux ſecours des Olynthiens. II. 409
Eſt employé contre Philippe, & battu à Chéronée. III. 378, 380
Charondas, légiſlateur de divers peuples de Sicile. *ibid.* 58
Belles maximes miſes à la tête de ſon code. *ibid.* 59
Chars (l'uſage des) défendu dans les états de Philippe. Pourquoi? *ibid.* 23
Chaſſe. Détails ſur différentes chaſſes en Elide. II. 153, 164
Moyens imaginés par différens peuples pour prendre les animaux féroces. *ibid.* 155
Chefs & ſoldats étrangers dans les armées Athéniennes. I. 239
Chéronée, lieu célèbre par la bataille qu'y gagna Philippe. III. 379, 380
Cherſonèſe Taurique. Sa fertilité, ſon commerce. I. 165
Cherſonèſe de Thrace. Sa poſſeſſion aſſure aux Athéniens la navigation de l'Helleſpont. III. 10
Chilon, de Lacédémone, un des ſages de la Grèce. I. 44
Expira de joie, en embraſſant ſon fils, vainqueur aux jeux olympiques. II. 150
Chio. Idée de cette île. III. 223
Ses habitans prétendent qu'Homère y eſt né. *ibid.* 224
Leur puiſſance, leurs richeſſes, leur devinrent funeſtes. *ibid.*
Chœur. (Voy. Théatre.)
Chronologie. Incertitude de l'ancienne chronologie des Grecs. III. 107
Cigognes, reſpectées en Theſſalie, qu'elles avoient délivrée des ſerpens qui l'infeſtoient. II. 84
Cimon. Ses qualités. I. 116
Ses exploits. *ibid.*
Sa politique à l'égard des alliés. *ibid.* 117
Va au ſecours d'Inarus. *ibid.* 118
Eſt rappelé de l'exil par les Athéniens battus à Tanagra. *ibid.* 119
Fait ſigner une trève de cinq ans entre Lacédémone & Athènes. *ibid.*
Force Artaxerxès à demander la paix en ſuppliant. *ibid.*
Meurt en Chypre. *ibid.* 120
Comparé à Périclès. *ibid.* 125
Citoyen. Pour avoir ce titre, il ſuffiſoit à Athènes d'être fils d'un père & d'une mère qui fuſſent citoyens. *ibid.* 208
Pluſieurs ſouverains l'ont ſollicité; difficultés pour l'obtenir. *ibid.* 208
En d'autres républiques, on n'étoit citoyen que lorſqu'on deſcendoit d'une ſuite d'aïeux qui eux-mêmes l'avoient été. III. 49
Suivant Ariſtote, il ne faudroit accorder cette prérogative qu'à celui qui, libre de tout autre ſoin, ſeroit uniquement conſacré au ſervice de la partie; d'où il ſuivroit que le nom de citoyen ne conviendroit qu'imparfaitement aux enfans & aux vieillards décrépits, & nullement à ceux qui exercent des arts mécaniques. *ibid.*
Quelle eſpèce d'égalité doit régner entre les citoyens? on n'en admet

admet aucune dans l'oligarchie; celle qu'on affecte dans la démocratie, détruit toute ſubordination. III. 50
Des légiſlateurs voulurent établir l'égalité des fortunes, & ne purent réuſſir. *ibid.*
La liberté du citoyen ne conſiſte pas à faire tout ce qu'on veut, mais à n'être obligé de faire que ce qu'ordonnent les lois. *ibid.*
Clazomènes, île, tire un grand profit de ſes huiles. *ibid.* 229
Patrie d'Anaxagore. *ibid.* 233
Clazoméniens. Comment ils rétablirent leurs finances. *ibid.* 230
Cléobule, de Lindus, un des ſages de la Grèce. I. 44
Cléombrote, vaincu & tué à Leuctres. *ibid.* 174
Comment on reçut la nouvelle de cette défaite à Sparte. *ibid.* 175
Cléon, remplace Périclès mort de la peſte à Athènes. *ibid.* 140
Il pert la vie en Thrace. *ibid.* 141
Cléophante, de Corinthe, fut le premier peintre qui coloria les traits du viſage. II. 120
Cliſthène, roi de Sicyone, adoré pour ſes vertus, & redouté par ſon courage. *ibid.* 116
Vainqueur aux jeux olympiques. *ibid.*
Fait propoſer en mariage ſa fille Agariſte. *ibid.* 117
Cliſthène, d'Athènes, force Hippias d'abdiquer la tyrannie. I. 60
Raffermit la conſtitution établie par Solon. *ibid.* 61
Partage en dix tribus, les quatre qui ſubſiſtoient avant lui. *ibid.* 64
Cnide, dans la Doride, patrie de Ctéſias & d'Eudoxe. III. 234
Célèbre par le temple & la ſtatue de Vénus, & le bois ſacré qui eſt auprès de ce temple. *ibid.* 234, 235
Cocyte, fleuve de l'Epire. II. 95
Codrus, dernier roi d'Athènes, ſe dévoue à la mort pour le ſalut de ſa patrie. I. 21
Colonies grecques, établies juſque dans les mers les plus éloignées; quels furent les motifs de ces émigrations? quels étoient les rapports des colonies avec leurs métropoles? *ibid.* 181, & ſuiv. II. 115 (imprimé 215)
Etabliſſement des Grecs ſur les côtes de l'Aſie mineure, dans les cantons connus ſous les noms d'Eolide, d'Ionie & de Doride. I. 32. III. 224, 225
Leurs mœurs, leur gouvernement. III. 225, 226
Colonnes où l'on gravoit des traités d'alliance. II. 135
Autres qui diſtinguoient dans l'Attique les poſſeſſions. *ibid.* 350
Autres autour du temple d'Eſculape, à Epidaure, ſur leſquelles étoient inſcrits les noms des malades, leurs maladies, & les moyens de leurs guériſons. *ibid.* 296
Colophon, patrie de Xénophanès (liſez ainſi au lieu de Xénophante.) III. 233
Combats ſinguliers, avoient ſouvent lieu entre les Grecs & les Troyens, mais la fuite n'étoit pas honteuſe, lorſque les forces n'étoient pas égales. I. 19

Combats gymniques des Athéniens. I. 354
Scéniques. *ibid.*
Aux jeux olympiques; ordre que l'on y ſuit. II. 136
Comédie (hiſtoire de la). III. 165
Ses commencemens. *ibid.*
Les auteurs qui ſe diſtinguèrent dans ce genre. *ibid.*
Reproches faits à l'ancienne comédie, ſur-tout à celles Ariſtophane. *ibid.* 215
Eloge de ce poëte à pluſieurs autres égards. *ibid.*
Socrate n'aſſiſtoit point à la repréſentation des comédies, & la loi défendoit aux Aréopagites d'en compoſer. *ibid.* 216
Mais il voyoit avec plaiſir les pièces d'Euripide, & eſtimoit Sophocle. *ibid.* 217
Ariſtophane connut l'eſpèce de plaiſanterie qui doit plaire à tous les ſiècles. *ibid.* 219
Idée de pluſieurs ſcènes de la comédie des oiſeaux, d'Ariſtophane. *ibid.*
Le goût de la comédie ne peut naître & ſe perfectionner que chez des peuples riches & éclairés. *ibid.* 222
Comètes (ſentimens ſur les). Les anciens n'en ont pas connu le cours. II. 32
Commerce. (Voy. Athéniens, Corinthe, Rhodiens.)
Concours établis dans la Grèce pour les beaux arts. I. 159
Confédération des peuples de la Grèce dès les temps les plus anciens. Les villes de chaque province s'étoient unies par une ligue fédérative. (Voy. Diète.)
Connoiſſances apportées en Grèce par Thalès, Pythagore & autres Grecs, de leurs voyages en Egypte & en Aſie. I. 159
Contributions que les Athéniens exigeoient des villes & des îles alliées. II. 311
—Volontaires auxquelles ils ſe ſoumettoient dans les beſoins preſſans de l'état. *ibid.* 311
Convenance, une des principales qualités de l'élocution, laquelle doit varier ſuivant le caractère de celui qui parle ou de ceux dont il parle, ſuivant la nature des matières qu'il traite, & des circonſtances où il ſe trouve. *ibid.* 336
Copaïs, lac; ſa deſcription & ſa grandeur. *ibid.* 73
Canaux pour l'écoulement de ſes eaux. *ibid.*
Coquilles. Pourquoi on trouve des coquilles dans les montagnes & des poiſſons pétrifiés dans les carrières, &c. III. 80, 81.
Corax, de Syracuſe, un des premiers qui aient fait un traité de rhétorique. II. 327
Corinne, de Tanagra, prit des leçons de poéſie ſous Myrtis avec Pindare. *ibid.* 55, 68
L'emporta cinq fois ſur ce poëte. *ibid.* 71
Corinthe, ſa ſituation. *ibid.* 107
Sa grandeur. *ibid.*
Ses curioſités. *ibid.* 108
Sa citadelle. *ibid.*
Eſt l'entrepôt de l'Aſie & de l'Europe. *ibid.* 109

Pleine

. Pleine de magasins & de manufactures. II. 110
Les femmes y sont fort belles. *ibid.* 111
Les courtisanes y ruinent les étrangers. *ibid.*
Elles ne sont pas admises à la fête de Vénus, célébrée par les femmes honnêtes. *ibid.*
Variations arrivées dans son gouvernement. *ibid.* 112
Syracuse & Corcyre, colonies de Corinthe. *ib.* 115 (imprimé 215)
Corinthiens. Après l'extinction de la royauté, les Corinthiens formèrent un gouvernement qui tenoit plus de l'oligarchie que de la démocratie, puisque les affaires importantes n'étoient pas soumises à la décision de la multitude. *ibid.* 114
Phidon, un de leurs législateurs, en laissant subsister l'inégalité des fortunes, avoit tâché de déterminer le nombre des familles & des citoyens. *ibid.* 115 (imprimé 215)
Coronée, ville du Péloponèse, construite par ordre d'Epaminondas. *ibid*, 163
Corycius. (Voy. Antres.)
Cos, patrie d'Hippocrate. III. 233
Particularités de cette île. *ibid.* 254
Son temple d'Esculape. *ibid.* 254
Cotylius, montagne célèbre par un temple d'Apollon. II. 277
Cotys, roi de Thrace; son caractère, ses revenus. *ibid.* 93
Ses folies, sa cruauté, sa mort. *ibid.*
Courage (le vrai), en quoi il consiste. I. 392
Course des chevaux & des chars aux jeux olympiques. II. 140
Détails sur la course des chars. *ibid.* 140, 141
Courtisanes à Athènes, les lois les protègent. I. 309
Jeunes gens se ruinent avec elles. *ibid.*
Courtisanes de Corinthe. (Voy. Corinthe.)
Cranaus, successeur de Cécrops. I. 5
Détrôné par Amphictyon. *ibid.* 6
Cratès, auteur de comédies. III. 165
Cratinus, auteur de comédies. *ibid.*
Créophile, de Samos, accueillit Homère, & conserva ses écrits. *ib.* 263
Cresphonte, un des Héraclides, obtient la souveraineté de la Messénie. I. 21. II. 206
Cyète (île de), aujourd'hui Candie. III. 242, 247
Son heureuse position, la nature du sol, ses productions, ses ports, ses villes du temps d'Homère. *ibid.* 247, 248
Ses traditions fabuleuses. *ibid.* 243
Ses anciennes conquêtes. *ibid.* 248
Tombeau ou antre de Jupiter. *ibid.* 244
Mont Ida. *ibid.* 246. (Voy. Labyrinthe.)
Crétois (les), sont excellens archers & frondeurs. *ibid.* 248
Rhadamante & Minos leur donnèrent des lois célèbres, dont Lycurgue profita pour Sparte. *ibid.*
Pourquoi ils ont plutôt dégénéré de leurs institutions que les Spartiates. *ibid.* 249
Syncrétisme; quelle est cette loi? *ibid.* 250
Crétois qui se sont distingués dans la poésie, & dans les arts. *ibid.*

Cryptie, ou embuſcade, exercice militaire des Spartiates. II. 233
Crœſus, préſens qu'il fit au temple de Delphes. I. 333
Créſias, de Cnide, donna l'hiſtoire des Aſſyriens & des Perſes. III. 101
Cuiſine, auteurs Grecs qui en ont écrit. I. 367
Culture des terres, étoit protégée par les rois de Perſe. II. 406
Cume en Eolide; ſes habitans vertueux; ils paſſoient pour des hommes preſque ſtupides. III. 228, 229
Curie. Chaque tribu, parmi les Athéniens, ſe diviſoit en trois curies, & chaque curie en trente claſſes. I. 377
Chaque Athénien étoit inſcrit dans l'une des curies, ſoit d'abord après ſa naiſſance, ſoit à l'âge de trois ou quatre ans, rarement après la ſeptième année. *ibid.*
Cyclades (îles), pourquoi ainſi appelées. III. 292
Après avoir été ſoumiſes à différentes puiſſances, elles ſe formèrent en républiques. *ibid.*
Furent enfin aſſujetties par les Athéniens. *ibid.*
Cycle épique. Recueil qui contenoit les anciennes traditions des Grecs, & où les auteurs dramatiques puiſoient les ſujets de leurs pièces. *ibid.* 202, 356
Cycle de Méton. (Voy. Méton.)
Cydippe, prêtreſſe de Junon à Argos; ce qui arriva à ſes deux fils Biton & Cléobis. II. 290
Cyllène, le plus haute montagne de l'Arcadie. *ibid.* 280
Port de la ville d'Elis. *ibid.* 129
Cylon veut s'emparer de l'autorité à Athènes; ſes partiſans mis à mort. I. 42
Cynoſarge. (Voy. Gymnaſe.)
Cypariſſa (& non pas Cypariſſia) port. II. 162
Cypſélus, devient roi de Corinthe. *ibid.* 112
Fut d'abord cruel & enſuite très humain. *ibid.*
Cyrus élève la puiſſance des Perſes. I. 66
Sa conduite envers Panthée. II. 157
Cythère, île à l'extrémité de la Laconie. *ibid.* 182
Idée de cette île & de ſes habitans. *ibid.*
Cythnos, île Cyclade, renommée pour ſes pâturages. III. 300

D.

DAMES (jeux des), connu, ſuivant les apparences parmi les Grecs. I. 304
Damindas, Spartiate, ſa réponſe aux envoyés de Philippe. II. 249
Damon & Phintias. Leur hiſtoire. III. 332
Danaus, roi d'Argos; ſon arrivée en Grèce. I. 1
Ses deſcendans. *ibid.* 21
Danſe proprement dite, ſe mêloit non-ſeulement aux cérémonies religieuſes, mais encore aux repas. Les Athéniens regardoient comme

comme impolis ceux qui dans l'occaſion refuſoient de ſe livrer à cet exercice. I. 372
Les Theſſaliens l'eſtimoient tellement, qu'ils appliquoient les termes de cet art aux fonctions des magiſtrats & des généraux. II. 83
On donnoit auſſi le nom de danſe au jeu des acteurs, à la marche des chœurs. III. 179
Daphné, fille du Ladon, ſon aventure. II. 278
Darius, fils d'Hyſtaſpe, devient roi de Perſe. I. 66
Diviſe ſon empire en vingt ſatrapies. *ibid.* 67
Fait des lois ſages. *ibid.* 68
Etendue de ſon empire, ſes revenus. *ibid.*
Sur les avis de Démocède, fait la guerre aux Grecs. *ibid.* 70
Marche contre les Scythes. *ibid.* 71
Soumet les peuples qui habitent auprès de l'Indus. *ibid.* 72
Sa mort. *ibid.* 79
Datis reçoit ordre de Darius de détruire Athènes & Erétrie. *ib.* 74
Décence, avec quelle ſévérité on la faiſoit autrefois obſerver aux jeunes Athéniens. I. 395
Déclamation, quelles ſont les parties de la tragédie que l'on déclamoit. (Voy. Théatre.)
Décrets du Sénat & du peuple d'Athènes dans l'adminiſtration. I. 277
Dédale, de Sicyone, fameux ſculpteur, fut, à ce qu'il paroît, le premier qui détacha les bras, les mains, les jambes & les piés, dans les ſtatues. II. 120
Dégradation à Athènes. (Voy. Peines afflictives.)
Délits. Difficulté de proportionner les peines aux délits; ce que la juriſprudence d'Athènes ſtatuoit à cet égard. I. 301
Quels ſoins on mettoit à Lacédémone à l'examen des délits qui entraînoient la peine de mort. II. 222 (imprimé 22)
Délos & les Cyclades. III. 284
Idée de la ville de Délos. *ibid.* 288
Circuit & largeur de l'île; ſituation de la ville. *ibid.* 289
Ses divers gouvernemens. *ibid.*
Les tombeaux de ſes anciens habitans ont été tranſportés dans l'île de Rhénée. *ibid.*
La paix y règne toujours. *ibid.*
Temple d'Apollon, ſon antiquité, ſa deſcription. *ibid.* 286.
Autel qui paſſe pour une des merveilles du monde. *ibid.*
Autre autel où Pythagore venoit faire ſes offrandes. *ibid.* 287
Statue d'Apollon de 24 piés. Palmier de bronze. *ibid.* 287, 288
Différentes poſſeſſions appartenantes au temple. *ibid.* 310
Les fêtes de Délos revenoient tous les ans au printemps; mais à chaque quatrième année, elles ſe célébroient avec plus de magnificence. *ibid.* 285
Elles attirent un grand nombre d'étrangers. *ibid.* 288
Des députations ſolennelles, nommées Théories, y venoient des îles & de divers cantons de la Grèce. *ibid.* 306
Diverſes petites flottes les amenoient à Délos. *ibid.* 307

Les

Les proues des vaiſſeaux offroient des attributs propres à chaque nation. III. 313.
Théories des îles de Rhénée, de Mycone, de Céos, d'Andros, & de quelques autres endroits. *ibid.* 307, 308.
Celle des Athéniens, ſa magnificence. *ibid.* 308.
Celle dont fut chargé Nicias, général des Athéniens; ſon offrande, ſon ſacrifice. *ibid.* 309.
Celle des Téniens, qui, outre ſes offrandes, apportoit celle des Hyperboréens. (Voy. ce mot.) *ibid.* 312.
Frais de la théorie des Athéniens. *ibid.* 310
Chants des jeunes Déliens, & danſes des jeunes Déliennes. *ib.* 308
Ballet des Athéniens & des Déliens, pour figurer les ſinuoſités du labyrinthe de Crète. *ibid.* 309
Ballet des nautoniers; cérémonie bizarre qui le précède; ils danſent les mains liées derrière le dos. *ibid.* 311
Ces nautoniers étoient des marchands étrangers; leur trafic. *ibid.*
Prix accordé aux vainqueurs. *ibid.* 310
Les poëtes les plus diſtingués avoient compoſé des hymnes pour ces fêtes. *ibid.* 308
Après les cérémonies du temple, le ſénat de Délos donnoit un repas ſur les bords de l'Inopus, repas inſtitué par Nicias. *ib.* 310
Note ſur une inſcription relative à ces fêtes. *ib.* 310
Commerce qu'on faiſoit dans cette île. Le cuivre qu'on tiroit de ces mines, ſe convertiſſoit en vaſes élégans. *ibid.* 312
Ses habitans avoient trouvé l'art d'engraiſſer la volaille. *ibid.*
Delphes. Deſcription de cette ville. I. 329
Ses temples. *ibid.* 330
L'antre du temple d'Apollon. *ibid.* 337
Les Grecs envoyèrent des préſens au temple, après la bataille de Salamine. *ibid.* 103
Démade, orateur, ſon premier état. III. 1.
Ses bonnes & ſes mauvaiſes qualités. *ibid.* 1, 2
Note ſur un mot de cet orateur. II. 340
Ce qu'il dit à Philippe après la bataille de Chéronée. III. 380
Démarate, ce qu'il dit à Xerxès ſur ſes projets. I. 81
Démocède engage Darius à envahir la Grèce. *ibid.* 70
S'enfuit en Italie. *ibid.* 71
Démocratie. (Voy. Gouvernement)
Démocrite, d'Abdère, ceda ſes biens à ſon frère, & paſſa le reſte de ſes jours dans la retraite. II. 7
Son ſyſtème de philoſophie. *ibid.* 20
Son opinion ſur les comètes. *ibid.* 32
Sur la voie lactée. *ibid.* 33
Ses écrits, ſes découvertes, ſon éloge. III. 71
Démoſthène, orateur, diſciple de Platon. I. 213
Etat de ſon père. *ibid.*
Gagne un procès contre ſes tuteurs. *ibid.*
Note ſur les biens qu'il avoit eus de ſon père. *ibid.* 311
Fréquente l'école d'Iſée; pourquoi? il va à l'Académie. *ib.* 214

Transcrit huit fois l'hiſtoire de Thucydide, pour ſe former le ſtyle. II. 2
Sur le bruit des préparatifs immenſes du roi de Perſe, il engage les Athéniens à ſe mettre en état de défenſe. *ibid.* 390
Il fait voir que la sûreté d'Athènes dépend de l'équilibre qu'elle ſaura maintenir entre Lacédémone & Thèbes. *ibid.* 392
Peint avec les plus fortes couleurs l'indolence des Athéniens, & l'activité de Philippe. *ibid.* 394
Montre un zèle ardent pour la patrie. III. 2
Ne réuſſit pas les premières fois à la tribune, ſe corrige enſuite à force de travail. *ibid.*
Reproches qu'on lui a faits. *ibid.*
Reçoit un ſoufflet de Midias, & le fait condamner à l'amende. *ib.* 3
Il accuſe un de ſes couſins de l'avoir bleſſé; bon-mot à ce ſujet. *ib.*
Son amour-propre. *ibid.*
Eſt déconcerté devant Philippe. *ibid.* 7
Sa conduite à l'égard des ambaſſadeurs de Philippe. *ibid.* 10
Accuſe les ambaſſadeurs Athéniens de s'être vendus à ce prince. *ibid.* 14
Bon mot de Parménion à ces ambaſſadeurs. *ibid.* 15
Démoſthène engage le ſénat à voler au ſecours des Phocéens. *ibid.*
Soulève la Grèce contre Philippe. *ibid.* 373
Ménage une alliance entre les Athéniens & les Thébains. *ib.* 378
Son génie vigoureux & ſublime. *ibid.* 16
Denrées, valeur des principales à Athènes. I. 311
Denys l'ancien, roi de Syracuſe, s'entretient avec Platon, eſt offenſé de ſes réponſes, & veut le faire périr. *ibid.* 211, 212
Envoie une députation ſolennelle aux jeux olympiques, pour y réciter ſes vers. II. 144
Ses ouvrages. Sollicite baſſement des ſuffrages, & ne peut obtenir ceux de Philoxène. III. 164
Vieille femme qui prioit les dieux de ne pas ſurvivre à ce tyran. Pourquoi ? *ib.* 26
Denys le jeune, roi de Syracuſe, ſollicite Platon de venir à ſa cour. II. 44
La manière dont il le reçoit & dont il le traite enſuite. *ib.* 44, 45
Ses bonnes & ſes mauvaiſes qualités. *ibid.* 47
Conſent au départ de Platon. *ibid.* 48
Il le preſſe de revenir, & le renvoie encore. *ibid.* 48, 49, 52
Chaſſé de ſes états, il ſe ſauve en Italie. *ibid.* 378
Il remonte ſur le trône. III. 24
En eſt chaſſé par Timoléon. *ibid.* 61
Sa conduite à Corinthe. *ibid.* 62, 63
Ses entretiens avec Philippe, roi de Macédoine. *ibid.* 63
Sa fin. *ibid.*
Dés (jeu des). I. 304
Déſertion, punie de mort parmi les Athéniens. *ibid.* 239
Deſſin (l'art du), ſon origine. II. 118
Devins et Interprètes, ſuivent l'armée. I. 237, 322
Dirigent les conſciences. *ibid.* 323

Ont

Ont perpétué la superstition. I. 323
Flattent les préjugés des foibles. *ibid.*
Des femmes de la lie du peuple font le même trafic. *ibid.*
Diagoras, de Mélos, donna de bonnes lois aux Mantinéens. III. 305
Une injustice qu'il éprouva le rendit athée. *ibid.* 306
Souleva toute la Grèce contre lui. Poursuivi de ville en ville, périt dans un naufrage. *ibid.*
Diagoras, de Rhodes, expire entre les bras de ses deux fils, vainqueurs aux jeux olympiques. II. 150
Dialectes de la langue grecque. I. 33. III. 225
Dialectes dont Homère s'est servi. I. 33
Diane, ses fêtes à Délos. (Voy. Délos)
A Brauron. (Voy. Brauron)
Son temple & sa statue à Ephèse. (Voy. Ephèse)
Diette générale, assemblée à l'isthme de Corinthe, où se trouvèrent les députés de tous les peuples qui n'avoient pas voulu se soumettre à Xerxès. *ibid.* 83
Diette des Amphictyons, se tenoit au printemps à Delphes, en automne aux Thermopyles (Voy. Amphictyons). II. 76
Celle de la ligue du Péloponèse. I. 132
Celle de la Béotie, où les affaires de la nation étoient discutées dans quatre conseils différens ; les Thébains finirent par régler les opérations de la diette. II. 65
Celle des Thessaliens ; ses décrets n'obligeoient que les villes & les cantons qui les avoient souscrits. *ibid.* 81
Celle des Acarnaniens. *ibid.* 102
Celle des Etoliens étoit renommée pour le faste qu'on y étaloit, pour les jeux & les fêtes qu'on y célébroit, & pour le concours des marchands & des spectateurs. On y nommoit tous les ans les chefs qui devoient gouverner la nation. *ibid.* 102
Celle des Achéens qui s'assembloient tous les ans par députés, vers le milieu du printemps. On y nommoit des magistrats qui devoient exécuter les règlemens qu'on venoit de faire, & qui, dans un cas pressant, pouvoient indiquer une assemblée extraordinaire. *ibid.* 124
Celle de l'Elide. *ibid.* 127
Celle des Arcadiens. *ibid.* 273
Celle de quelques villes de l'Argolide. *ibid.* 291
Diette de Corinthe, où Philippe propose une paix universelle pour la Grèce, & la guerre contre les Perses. Il est élu généralissime des Grecs. III. 383
Celle des Eoliens, composée des députés de onze villes. *ibid.* 226
Celle des Ioniens, formée par les députés de douze villes. *ibid.*
Celle des Doriens, composée d'un petit nombre de députés. *ibid.*
Les décrets de ces diettes n'obligeoient pas toutes les villes du canton. *ibid.* 228
Dieu, *divin*. Diverses acceptions de ces mots, dans les auteurs anciens. *ibid.* 347
Abus auxquels elles donnoient lieu, & difficultés qui en résultent pour l'intelligence des systêmes de ces auteurs. *ibid.* 342 & suiv.

Le nom de Dieu employé par les mêmes philoſophes, tantôt au ſingulier, tantôt au pluriel, ſatisfaiſoit également le peuple & les gens éclairés. III. 344
Son exiſtence, ſon unité, ſa providence, le culte qui lui convient. (Voy. le chap. LXXIX. & les notes qui l'éclairciſſent) *ibid.* 342 & ſuiv.
Dieux, comment on les repréſentoit autrefois. *ibid.* 260
Leur naiſſance, leurs mariages, leur mort. *ibid.* 261
Diogène. Comment il prétend démontrer que la définition de l'homme donnée par Platon, eſt fauſſe. I. 214
Devient diſciple d'Antiſthène. *ibid.* 215
Syſtême de l'un & de l'autre pour être heureux. *ibid.*
Sa manière de vivre, ſon eſprit, ſon caractère. *ibid.* 216
Ses réponſes à pluſieurs queſtions. *ibid.* 426
Bons mots de Platon à ſon ſujet. *ibid.* 217, 427
Dion, ſes démêlés avec Denys le jeune, ſon beau-frère. II. 41 & ſuiv.
Ses entretiens avec Platon. *ibid.* 43
Parle avec franchiſe à Denys l'ancien. *ibid.*
Donne de bons conſeils à Denys le jeune. *ibid.*
Calomnié auprès de ce prince. *ibid.* 44, 45
Exilé par Denys. *ibid.* 46
Caractère & qualités de Dion. *ibid.* 48
Indigné des outrages qu'il reçoit de Denys, il penſe à retourner en Sicile. *ibid.* 52
Les Syracuſains ſoupirent après ſon arrivée. *ibid.* 53
Se rend d'Athènes à Zacynthe, & y trouve 3000 hommes prêts à s'embarquer. Ses exploits en Sicile. *ibid.* 344 & ſuiv.
Il penſe à réformer le gouvernement. *ibid.* 383
Son éloge. *ibid.* 382
Callipe ſon ami, conſpire contre lui, le fait périr, & périt bientôt lui-même accablé de misère. II. 384, 385
Note ſur le temps précis de l'expédition de Dion. *ibid.* 374
Dionyſiaques, ou fêtes conſacrées à Bacchus. I. 357, 358
Diphilus, poëte comique. III. 30
Diſque ou palet aux jeux olympiques. Quel eſt cet exercice? II. 149
Dithyrambes, hymnes chantés aux fêtes de Bacchus. III. 146
Licences de ce poëme, ſes écarts. *ibid.* 363 & ſuiv.
Poëtes qui ſe ſont livrés à ce genre de poéſie. *ibid.* 364
Plaiſanterie d'Ariſtophane ſur ces poëtes. *ibid.*
Divorce, permis à Athènes. I. 52.
Doctrine, conformité de pluſieurs points de doctrine entre l'école d'Athènes & celle de Pythagore : note à ce ſujet. I. 390
Doctrine ſacrée dans les myſtères de Cérès. (Voy. Eleuſis.)
Dodone ville d'Epire, ſa ſituation, ſon temple de Jupiter, ſa forêt ſacrée, ſes chênes prophétiques, ſes ſources ſingulières. II. 97
Note ſur la fontaine brûlante de Dodone. *ibid.* 98
Trois prêtreſſes annoncent les déciſions de l'oracle. *ibid.*
Comment les dieux leur dévoilent leurs ſecrets. *ibid.*
On conſulte auſſi l'oracle par le moyen des ſorts. *ibid.* 99
Réponſe de l'oracle, conſervée par les Athéniens. *ibid.*

Encens que l'on brûle au temple de Dodone. II. 99
Comment cet oracle s'établit. *ibid.* 97
Les premiers Grecs n'avoient pas d'autre oracle. I. 3
Domicilié à Athènes. Ce que c'eſt. I. 207
Dorcis, général de Sparte. Les alliés refuſent de lui obéir. I. 114
Dorus & Eolus, fils de Deucalion, roi de Theſſalie, & *Ion* ſon petit-fils, donnent leurs noms à trois grandes peuplades de la Grèce ; de là les trois principaux dialectes de la langue grecque ; chacun deſquels reçoit enſuite pluſieurs ſubdiviſions. III. 224
Dracon donne aux Athéniens des lois qui portent l'empreinte de la ſévérité de ſon caractère. I. 41
Il ſe retire dans l'île d'Egine, & y meurt. *ibid.*
Son nom eſt prononcé avec reſpect dans les tribunaux d'Athènes. *ibid.* 46
Drame (Voy. Comédie, Tragédie, Théâtre.)

E.

EACES, tyran de Samos. III. 263
Eau de mer mêlée dans la boiſſon. I. 370
Eau luſtrale, comme elle ſe faiſoit ; ſes uſages. I. 319
Eclipſes de lune & de ſoleil. Les aſtronomes Grecs ſavoient les prédire. II. 32
Eclogue, petit poëme dont l'objet eſt de peindre les douceurs de la vie paſtorale ; ce genre de poéſie prit ſon origine en Sicile, & fit peu de progrès dans la Grèce. III. 360
Ecole d'Elée. Xénophane en fut le fondateur. II. 6
Parménide, ſon diſciple, donna d'excellentes lois à Elée ſa patrie. *ibid.*
Ecole d'Ionie ; ſon fondateur ; philoſophes qui en ſont ſortis. *ibid.* 4
Ecole d'Italie, philoſophes qui en ſont ſortis. *ibid.* 5
Pourquoi elle répandit plus de lumières que celle d'Ionie. *ibid.*
Ecritaux placés à Athènes ſur les portes des maiſons, pour en annoncer la vente ou la location. I. 310
Ecriture, introduite en Béotie par Cadmus. *ibid.* 5
Matière ſur laquelle on la traçoit. II. 1
Ecuyer, officier ſubalterne qui ſuivoit par-tout l'officier général parmi les Athéniens. I. 237
Education. Tous ceux qui, parmi les Grecs, méditèrent ſur l'art de gouverner les hommes, reconnurent que le ſort des empires dépend de l'inſtitution de la jeuneſſe. III. 58, II. 227
Elle avoit pour objet de procurer au corps la force qu'il doit avoir, à l'ame la perfection dont elle eſt ſuſceptible. I. 373
On ne devoit preſcrire aux enfans, pendant les cinq premières années, aucun travail qui les appliquât. *ibid.* 377
Les plus anciens légiſlateurs les aſſujettiſſoient à une inſtitution commune. *ibid.* 378

Il faut qu'un enfant ne contracte aucune habitude que la raiſon ne puiſſe juſtifier un jour, & que les exemples, les converſations, les ſciences, les exercices du corps, tout concoure à lui faire aimer & haïr de bonne heure ce qu'il doit aimer & haïr toute ſa vie. I. 379

Chez les Athéniens elle commençoit à la naiſſance de l'enfant, & ne finiſſoit qu'à la vingtième année. *ibid.* 373

Détail ſur la manière dont on l'élevoit dans ſes premières années. *ibid.* 375, 379

Exercices du corps & de l'eſprit auxquels on l'accoutumoit enſuite. *ibid.* 379, 386. (Voy. tout le chapitre XXVI.)

Education des filles à Athènes. I. 399

Des filles Spartiates. Ce qui ſe pratique à Sparte quand l'enfant eſt né. II. 227, 234

Juſqu'à l'âge de ſept ans, il eſt laiſſé aux ſoins du père & de la mère; enſuite à ceux des magiſtrats, *ibid.* 228

Tous les enfans élevés en commun. *ibid.* 226

On leur inſpire l'amour de la patrie. *ibid.* 199

Et la ſoumiſſion aux lois. *ibid.* 203

Ils ſont très ſurveillés & très ſoumis. *ibid.* 200

Ils marchent en public en ſilence & avec gravité. *ibid.* 201

Aſſiſtent aux repas publics. *ibid.*

Ce qu'on leur apprend. *ibid.* 229

Exercices auxquels on les occupe. *ibid.* 230

Combats qu'ils ſe livrent dans le Plataniſte. *ibid.*

Coups de fouet qu'on leur donne dans une fête de Diane. *ib.* 231

Cet uſage étoit contraire aux vues de Lycurgue. *ibid.*

Il leur étoit permis d'enlever, dans la campagne, ce qui étoit à leur bienſéance. Pourquoi? *ibid.* 204

D'attaquer les Hilotes. (Voy. Cryptie.)

Education des filles à Sparte. Jeux & exercices auxquels on les accoutumoit. II. 234

Les jeunes-gens qui aſſiſtoient à ces jeux, y faiſoient ſouvent choix d'une épouſe. *ibid.* 235. (Voy. tout le chapitre XLVII.)

Egire, une des principales villes de l'Achaïe. II. 123

Ægium, ville où s'aſſembloient les états de l'Achaïe. *ibid.* 124

Egyptiens, premiers légiſlateurs des Grecs. I. 1

Firent changer de face à l'Argolide, à l'Arcadie, & aux régions voiſines. *ibid.* 1

C'eſt à eux que les Grecs doivent leurs notions ſur le cours des aſtres. II. 27.

Elaïus, mont d'Arcadie, où l'on voit la grotte de Cérès la Noire. *ibid.* 277

Elégie, eſpèce de poëme deſtiné dans ſon origine à peindre tantôt les déſaſtres d'une nation, ou les infortunes d'un grand perſonnage, tantôt la mort d'un parent, d'un ami. Dans la ſuite elle exprima les tourmens de l'amour. III. 358.

Quelle eſt l'eſpèce de vers, ou de ſtyle, qui convient à l'élégie. Quels ſont les auteurs qui s'y ſont diſtingués. *ibid.* 358

Elémens

Elémens. Obſervations ſur les quatre élémens, ſur la forme de leurs parties. III. 84, 85
Sur leurs principes de mouvement & de repos. *ibid.* 85
Propriétés eſſentielles aux élémens. *ibid.*
Empédocle en admettoit quatre. II. 14
Eleuſis, ville de l'Attique, célèbre par ſon temple, & les myſtères de Cérès qu'on y célébroit. III. 136
Situation du temple. *ibid.* 138
Ses quatre principaux miniſtres, *ibid.*
Ses prêtreſſes. *ibid.* 139
Le ſecond des Archontes préſide aux fêtes qui durent pluſieurs jours, dont le ſixième eſt le plus brillant. *ibid.*
Les grands & les petits myſtères ſe célèbrent tous les ans, les petits ſix mois avant les grands, & dans un petit temple auprès d'Athènes. *ibid.* 137, 139
Quel étoit, à Eleuſis, le lieu de la ſcène, tant pour les cérémonies, que pour les ſpectacles. *ibid.* 142
Avantage que promettoit l'initiation aux myſtères. *ibid.* 136
Quelles étoient les cérémonies de cette initiation? *ibid.* 140
Ceux qui en troubloient l'ordre, punis de mort, ou condamnés à de fortes amendes. *ibid.* 137
Doctrine ſacrée qu'on y enſeignoit. *ibid.* 143
Elide, province du Péloponèſe; ſituation de ce pays. II. 126, 127
Elis, capitale de l'Elide; ſa ſituation; comment elle s'eſt formée. *ib.*
Son port. *ibid.* 129
Emigrations, pourquoi fréquentes chez les Grecs. *ibid.* 291
Empédocle, d'Agrigente, philoſophe de l'école d'Italie; ſes talens. *ibid.* 5
Admet quatre élémens. *ibid.* 14
Son ſyſtème. III. 77
Il illuſtra ſa patrie par ſes lois, & la philoſophie par ſes écrits; ſes ouvrages. *ibid.* 76
Comment dans ſes dogmes il ſuivit Pythagore. *ibid.*
Il diſtingua dans ce monde deux principes, qui entretiennent par-tout le mouvement de la vie. *ibid.*
Quatre cauſes principales influent ſur nos actions. *ibid.* 78
Nous avons deux ames. D'où eſt emprunté le ſyſtème de la métempſychoſe. *ibid.*
Deſtinée différente des ames pures & des coupables. *ibid.*
Comment il décrit les tourmens qu'il prétend avoir éprouvés lui-même. *ibid.* 79
Enigmes, étoient en uſage parmi les Grecs. III. 364
Entendement, intelligence; ſimple perception de l'ame. I. 389
Epaminondas défend avec force les droits de Thèbes à la diette de Lacédémone. *ibid.* 173
Triomphe des Lacédémoniens à Leuctres. *ibid.* 174
Après cette victoire, il fait bâtir Meſsène. II. 180
Porte avec Pélopidas la terreur dans le Péloponèſe. I. 176
Comment il ſe défend d'avoir gardé le commandement au-delà du terme preſcrit par la loi. *ibid.* 177

Meurt vainqueur à Mantinée. I. 271
Il avoit détruit la puiſſance de Sparte. II. 256
Tombeau, trophée, qui lui ſont élevés dans la plaine de Mantinée. *ibid.* 283
Trois villes ſe diſputent à qui a donné le jour au ſoldat qui lui porta le coup mortel. *ibid.* 284
Ses vertus, ſon éloge. I. 167, 168, 172, 198, 199
Ephèse. Son temple brûlé par Héroſtrate. III. 230
Beauté de cet édifice. *ibid.*
Statue de Diane. *ibid.* 231
Note ſur ce ſujet. *ibid.*
Patrie de Parrhaſius. *ibid.* 233
Ephéſiens, ont une loi très ſage ſur la conſtruction des édifices publics. *ibid.* 232
Ephore, diſciple d'Iſocrate, ſe conſacre à l'hiſtoire, *ibid.* 102
Son caractère, *ibid.*
Jugement ſur ſes ouvrages, *ibid.* 103
Ephores, magiſtrats inſtitués à Lacédémone pour défendre le peuple en cas d'oppreſſion. II. 211
Epicharme, philoſophe ; pourquoi diſgracié par Hiéron, & haï des autres philoſophes. *ibid.* 5
Auteur de comédies, perfectionne la comédie en Sicile. III. 165
Ses pièces ſont accueillies avec tranſport par les Athéniens. *ibid.*
Auteurs qui l'imitèrent. *ibid.*
Epicure, fils de Néoclès & de Chereſtrate, naquit dans une des dernières années du ſéjour d'Anacharſis en Grèce. *ibid.* 268
Epidaure, ville d'Argolide ; ſa ſituation, ſon territoire, ſon temple d'Eſculape. II. 294, 295
Belle inſcription gravée ſur la porte de ce temple. *ibid.* 296
Sa rotonde, dans le bois ſacré, bâtie par Polyclète, décorée par Pauſias, entourée de colonnes ſur leſquelles ſont inſcrits les noms des malades qui ont été guéris, leurs maladies, & les moyens qui leur ont procuré la ſanté. *ibid.*
Son théâtre, conſtruit par le même architecte. *ibid.*
Epidauriens. Fêtes qu'ils célèbrent en l'honneur d'Eſculape. *ibid.*
Sont fort crédules. *ibid.* 298
Epiménide, de Crète, vient à Athènes. I. 44
Son ſommeil, ſon réveil. *ibid.*
Fait conſtruire à Athènes de nouveaux temples. *ibid.* 43
Change les cérémonies religieuſes. *ibid.*
Note à ſon ſujet. *ibid.*
Epire (aſpects agreables & riches campagnes de l') ; remarquable par ſes ports ; produit des chevaux fort légers à la courſe, & des vaches d'une grandeur prodigieuſe. II. 95, 96
La maiſon régnante en Epire tiroit ſon origine de Pyrrhus, fils d'Achille. Un de ces princes, élevé à Athènes, fut aſſez grand pour donner des bornes à ſon autorité. *ibid.* 96
Epopée, ou poëme épique, dans lequel on imite une action grande, circonſcrite, intéreſſante, relevée par des incidens merveilleux, & par les charmes variés de la diction. Souvent la manière de diſpoſer

diſpoſer l'action coûte plus & fait plus d'honneur au poëte que la compoſition des vers. III. 355
Pluſieurs poëtes anciens chantèrent la guerre de Troie ; d'autres, dans leurs poëmes, n'omirent aucun des exploits d'Hercule & de Théſée : ce qui eſt contre la nature de l'épopée. *ibid.* 356
L'Iliade de Pigrès. *ibid.* 360
Erétrie, ville d'Eubée ; ſon éloge ; diſpute la prééminence à la ville de Chalcis. I. 194
Erymanthe, montagne d'Arcadie, où l'on va chaſſer le ſanglier & le cerf. II. 279
On y voit le tombeau d'Alcméon. *ibid.*
Eſchine, orateur, diſciple de Platon ; ſon enfance, ſes différens états. I. 214. III. 3.
Son éloquence, ſon amour propre, ſa valeur. III. 4.
Député par les Athéniens vers Philippe. *ibid.* 6
Son récit du jeune Cimon & de Callirhoé. *ibid.* 28
Eſchine philoſophe, diſciple de Socrate. II. 38. III. 115.
Eſchyle peut-être regardé comme le père de la tragédie. III. 148
Sa vie, ſon caractère. *ibid.*
Il introduiſit pluſieurs acteurs dans ſes tragédies. *ibid.* 149.
Reproche qu'on lui fait. *ibid.*
Son éloge. *ibid.*
Examen de la manière dont il a traité les différentes parties de la tragédie. *ibid.* 150
Ses plans ſont fort ſimples. *ibid.*
Ses chœurs font partie du tout. *ibid.*
Les caractères & les mœurs de ſes perſonages ſont convenables. *ib.*
Comment il fait parler Clytemneſtre, *ibid.* 151
Il emploie dans ſes tragédies le ton de l'épopée & celui du dithyrambe. *ibid.*
Il eſt quelquefois obſcur. *ibid.* 152
Quelquefois il manque d'harmonie & de correction. *ibid.*
Son ſtyle eſt grand avec excès, & pompeux juſqu'à l'enflure. *ib.*
Il donna à ſes acteurs une chauſſure très haute, un maſque, des robes traînantes & magnifiques. III. 153
Il obtint un théâtre pourvu de machines & embelli de décorations. *ibid.*
Effroi qu'il cauſa aux ſpectateurs dans une de ſes pièces. *ibid.*
Il exerçoit très bien ſes acteurs & jouoit avec eux. *ibid.*
Son chant étoit plein de nobleſſe & de décence. *ibid.* 154
Eſt fauſſement accuſé d'avoir révélé les myſtères d'Eleuſis. *ibid.*
Fâché de voir couronner ſes rivaux, il ſe rend en Sicile, où il eſt bien accueilli par Hiéron. *ibid.*
Sa mort, ſon épitaphe, honneurs rendus à ſa mémoire. *ibid.*
Défauts que lui reproche Ariſtophane. *ibid.* 157
Note ſur le nombre de ſes tragédies. *ibid.* 164
Eſclaves. Il y en a un très grand nombre dans la Grèce ; ils ſont de deux ſortes, & font un grand objet de commerce. I. 205
Leur nombre ſurpaſſe celui des citoyens. *ibid.* 206

Leurs occupations, leurs punitions à Athènes ; il eſt défendu de les battre ; quand ils ſont affranchis, ils paſſent dans la claſſe des domiciliés. I. 206
Eſclaves des Lacédémoniens. (Voy. Hilotes.)
Eſculape ; différentes traditions ſur ſa naiſſance. II. 295
Fêtes en ſon honneur, *ibid.* 296
Paroles gravées au-deſſus de la porte de ſon temple. *ibid.*
Sa ſtatue par Thraſymède de Paros. *ibid.*
Ses prêtres employèrent l'impoſture pour s'accréditer. *ibid.* 297
Ont un ſerpent familier. *ibid.* 298
Il y en a de même dans les autres temples d'Eſculape, de Bacchus, & de quelques autres dieux. *ibid.*
(Voy. Epidaure.)
Eſprit humain (l') depuis Thalès juſqu'à Périclès, c'eſt-à-dire, en 200 ans, a plus acquis de lumières que dans tous les ſiècles antérieurs. I. 158
Etéobutades (les), famille ſacerdotale d'Athènes conſacrée au culte de Minerve. I. 209
Etolie, province de la Grèce. II. 101
Etres. Les minéraux, les végétaux, les animaux, forment les anneaux de la chaîne des êtres. III. 91
Qualités qui donnent à l'homme le rang ſuprême dans cette chaîne. *ibid.*
Eubée (île d') ; ſa ſituation, ſa fertilité. I. 193
A des eaux chaudes, eſt ſujette à des tremblemens de terre. *ibid.* 193, 194
Etoit alliée des Athéniens. *ibid.* 194
Eubulide, philoſophe, chef de l'école de Mégare, ſa manière de raiſonner. II. 105. III. 312.
Euclide, philoſophe, fondateur de l'école de Mégare. II. 104
Son déguiſement pour profiter des leçons de Socrate. *ibid.*
Sa patience, ſa douceur. *ibid.* 105
Se livre aux ſubtilités de la métaphyſique. *ibid.*
Eudoxe, aſtronome, né à Cnide, où l'on montroit la maiſon qui lui tenoit lieu d'obſervatoire. III. 234
Avoit rapporté d'Egypte en Grèce la connoiſſance du mouvement des planètes. II. 28
Eumolpides (les), famille conſidérable à Athènes conſacrée au ſacerdoce de Cérès. I. 209
Exercent une juriſdiction ſur le fait des myſtères. I. 326. III. 139
Euphaès, roi de Meſſène, excite ſes ſujets à la guerre. II. 167
Eſt tué dans une bataille. *ibid.* 168
Euphranor, peintre. I. 158
Il publia un traité ſur la ſymétrie & les couleurs. III. 236
Euphron ſe rend tyran de Sicyone ; eſt mis à mort. II. 118
Ariſtrate s'empare après lui du pouvoir ſuprême. *ibid.*
Eupolémus, d'Argos, conſtruiſit un très beau temple de Junon, à 40 ſtades de cette ville. *ibid.* 289
Polyclète le décora de ſtatues, & ſur-tout de celle de Junon. *ibid.*
Eupolis, auteur de comédies. III. 165

Eupompe fonde à Sicyone une école de peinture. II. 120
Euripe, détroit qui ſépare l'Eubée du continent; a un flux & un reflux. I. 196
Euripide, un des plus grands poëtes dramatiques. I. 156. III. 164
Il prend des leçons d'éloquence ſous Prodicus, & de Philoſophie ſous Anaxagore. III. 156
Eſt l'émule de Sophocle. *ibid.*
Les facéties l'indignent. *ibid.*
Les auteurs de comédies cherchoient à décrier ſes mœurs. *ibid.*
Sur la fin de ſes jours il ſe retire auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine. III. 156. I. 350.
Il y trouve Zeuxis, Timothée, Agathon. III. 156.
Sa réponſe aux reproches d'Archélaüs. *ibid.*
Sa mort. *ibid.*
Archélaüs lui fit élever un tombeau magnifique. *ibid.* 157
A Salamine, ſa patrie, on montroit une grotte où il avoit, dit-on, compoſé la plupart de ſes pièces. *ibid.*
Son cénotaphe à Athènes. I. 256. III. 157
Note ſur le nombre de ſes pièces. III. 164
Fut accuſé d'avoir dégradé les caractères des anciens Grecs, en repréſentant tantôt des princeſſes brûlantes d'un amour criminel, tantôt des rois tombés dans l'adverſité & couverts de haillons. *ibid.* 158
Il ſe propoſa de faire de la tragédie une école de ſageſſe, & fut regardé comme le philoſophe de la ſcène. *ibid.* 159
Il multiplia les ſentences & les maximes. *ibid.*
Et ſon éloquence dégénéra quelquefois en une vaine déclamation. *ibid.* 160
Habile à manier les affections de l'ame, il s'élève quelquefois juſqu'au ſublime. *ibid.* 159
Il fixa la langue de la tragédie; dans ſon ſtyle enchanteur, la foibleſſe de la penſée ſemble diſparoître, & le mot le plus commun s'ennoblir. *ibid.* 160
Ce n'étoit que très difficilement qu'il faiſoit des vers faciles. *ibid.*
Il employa les harmonies dont la douceur & la molleſſe s'accordoient avec le caractère de ſa poéſie. III. 160, 161
Il réuſſit rarement dans la diſpoſition ainſi que dans l'expoſition du ſujet. *ibid.* 161
Mais ſes dénouemens produiſent preſque toujours le plus grand effet. *ibid.* 163
Réponſe qu'il fit en plein théâtre aux Athéniens qui vouloient lui faire retrancher un vers dont ils étoient bleſſés. *ibid.* 210
Ses déclamations contre les femmes. *ibid.*
Sa deſcription anatomique du nom de Théſée; en note. *ib.* 211
Eurotas, fleuve de la Laconie. II. 186
Parcourt la Laconie dans toute ſon étendue. *ibid.* 189
Eſt couvert de cygnes & de roſeaux très recherchés. *ibid.*
Eurybiade, Spartiate; commandoit la flotte des Grecs à la bataille de Salamine. I. 86

Euryſthène

Euryſthène & Proclès, deſcendans d'Hercule, eurent en partage la Laconie. II. 206
Euthycrate & Laſthène, livrent Olynthe à Philippe. *ibid.* 412
Périſſent miſérablement. *ibid.* 414
Exercices pratiqués dans les gymnaſes. I. 221
Exil. (Voy. Peines afflictives.)
Expiation, quand on avoit commis un meurtre, comment elle ſe pratiquoit. I. 24

F.

FABLE. Manière de diſpoſer l'action d'un poëme. III. 355
Dans la tragédie, il y a des fables ſimples & implexes : celles-ci ſont préférables. *ibid.* 202
Fable, apologue. Socrate avoit mis quelques fables d'Eſope en vers. II. 4
Familles diſtinguées d'Athènes. Celles des Eumolpides, des Etéobutades, des Pallantides. (Voy. ces mots.)
Fatalité. Origine de ce dogme. III. 199
Dans pluſieurs tragédies de Sophole & d'Euripide, il n'influe point ſur la marche de l'action. *ibid.* 198, 199
Femmes, à Athènes, pouvoient demander le divorce. I. 308
Négligeoient l'ortographe. II. 344
Préféroient la tragédie à la comédie. III. 218 * (Voy. Athéniennes.)
Ferme. Détails d'une ferme Athénienne. II. 353
Fêtes d'Amyclæ, en l'honneur d'Hyacinthe. (Voy. Hyacinthe.)
Des Argiens, en l'honneur de Junon. (Voy. Junon.)
Des Athéniens. I. 353 & ſuiv.
Quelques-unes rappeloient les principaux traits de leur gloire. *ib.*
Enlevoient à l'induſtrie & à la campagne plus de 80 jours. *ibid.*
Deſcription des Panathénées en l'honneur de Minerve. *ibid.* 355
Des grandes Dionyſiaques en l'honneur de Bacchus. *ibid.* 357
Chaque bourg de l'Attique avoit ſes fêtes & ſes jeux particuliers. II. 352
Fêtes de Délos. (Voy. Délos)
D'Eleuſis. III. 136. (Voy. Eleuſis.)
D'Epidaure, en l'honneur d'Eſculape. II. 296
Des Hermioniens, en l'honneur de Cérès. *ibid.* 293
De Naxos, en l'honneur de Bacchus. III. 304
Des Platéens ; ordre qui s'y obſerve. II. 55, 56
De Sicyone, aux flambeaux. *ibid.* 116
Des Theſſaliens. *ibid.* 94
Fèves ; Pythagore n'en avoit pas défendu l'uſage à ſes diſciples. III. 271

* *à la 9e. & 8e. ligne en remontant du bas de la page* 218, *liſez :* Et ſur-tout des Athéniennes qui ont toujours préféré la tragedie à la comédie, *au lieu de*, et ſur-tout des Athéniens, &c.

Fictions

Fictions, partie eſſentielle de la poéſie. III. 355
Figues, excellentes à Athènes. On en tranſportoit en Perſe pour la table du roi. I. 365, 366
Celles de Naxos, également renommées. III. 304
Fleurs. Les Athéniens les cultivoient avec ſoin, & en faiſoient un grand uſage. II. 354
Fleuves & fontaines; leur origine ſuivant quelques philoſophes. III. 83
Fleuves nommés Eternels. *ibid.*
Froment de l'Attique, moins nourriſſant que celui de la Béotie, II. 357
Frontières de l'Attique, garanties par des places fortes. *ibid.* 363
Funérailles; ſpectacles qui s'y donnoient, & où ſe rendoient tous les héros. I. 24
Cérémonies des funérailles de ceux qui ſont morts en combattant pour la patrie. *ibid.* 272. (Voy. Morts.)

G.

GARDES-SCYTHES, à Athènes, veilloient à la sûreté publique. I. 310
Gélon, roi de Syracuſe, refuſe de ſe joindre aux Grecs contre Xerxès, & n'eſt pas éloigné de ſe ſoumettre à ce Prince. I. 84
Repréſenté dans un char de bronze, qui étoit à Olympie. II. 134
Généalogie. Quelques Athéniens s'en fabriquoient, quoiqu'elles ne fuſſent pas d'une grande utilité. I. 209
Génie. Il y a quatre claſſes principales de génies. III. 92
Génie de Politès; comment appaiſé à Témèſe. *ibid.* 96
Génie de Socrate. *ibid* 119
Globe. Opinions diverſes ſur l'état de notre globe, après ſa formation. III. 79
Gomphi, ville de Theſſalie, au pié du Pindus. II. 95
Gonnus, ville de Theſſalie, très importante par ſa ſituation. *ibid.* 90
Gorgias, célèbre rhéteur député à Athènes, par les habitans de Léonte. Ses brillans ſuccès à Athènes, en Theſſalie & dans toute la Grèce. On lui décerne une ſtatue dans le temple de Delphes. *ibid.* 330
Jugement qu'il porte de Platon. *ibid.* 332
Gortyne, ville de Crète; ſa ſituation. III. 244
Comment on y punit un homme convaincu d'adultère. *ibid.*
Caverne que l'on dit être le Labyrinthe. *ibid.* 245
Gortynus, rivière d'Arcadie, dont les eaux conſervent toujours la même température. II. 278
Gortys, ville d'Arcadie. *ibid.* 277
Gouvernement. Le meilleur de tous. III. 48. I. 46
Quantité d'écrivains parmi les Grecs avoient cherché à découvrir le meilleur gouvernement. II. 303
République de Platon. *ibid.* 299
Sentiment d'Ariſtote & de pluſieurs autres philoſophes. III. 31

Note

Note ſur la méthode qu'il a ſuivie. III. 33, 34
Dans la Grèce on ne trouvoit pas deux nations, pas même deux villes, qui euſſent la même forme de gouvernement. Par-tout la conſtitution inclinoit vers le deſpotiſme des grands, ou vers celui de la multitude. *ibid.* 38
Une conſtitution ſans défaut ne ſeroit peut-être pas ſuſceptible d'exécution, ou ne conviendroit pas à tous les peuples. *ibid.* 48
Deux ſortes de gouvernemens: ceux où l'utilité publique eſt comptée pour tout, tels que la monarchie tempérée, l'ariſtocratie, & la république proprement dite; & ceux où elle n'eſt comptée pour rien, tels que la tyrannie, l'oligarchie & la démocratie, qui ne ſont que des corruptions des trois premières formes de gouvernemens. *ibid.* 34
La conſtitution peut être excellente, ſoit que l'autorité ſe trouve entre les mains d'un ſeul, ſoit qu'elle ſe trouve entre les mains de pluſieurs, ſoit qu'elle réſide dans celles du peuple. *ibid.*
Principes de chaque gouvernement. Dans la monarchie, l'honneur; dans la tyrannie, la ſûreté du tyran; dans l'ariſtocratie, la vertu; dans l'oligarchie, les richeſſes; dans une république ſagement ordonnée, la liberté; dans la democratie, cette liberté, dégénére en licence. *ibid.* 46
Cauſes nombreuſes & fréquentes, qui, dans les républiques de la Grèce, ébranloient ou renverſoient la conſtitution. *ibid.* 44
Dans un bon gouvernement, doit ſe trouver une ſage diſtribution des peines & des récompenſes. I. 46
Un des meilleurs gouvernemens eſt le mixte, celui où ſe trouvent la royauté, l'ariſtocratie & la démocratie, combinées par des lois qui redreſſent la balance du pouvoir, toutes les fois qu'elle incline trop vers l'une de ces formes. III. 56
Belle loi de Solon: Dans des tems de trouble, tous les citoyens doivent ſe déclarer pour un des partis; l'objet de cette loi étoit de tirer les gens de bien d'une inaction funeſte. I. 48
Monarchie ou *Royauté* (pluſieurs eſpèces de). La plus parfaite eſt celle où le ſouverain exerce dans ſes états la même autorité qu'un père de famille dans l'intérieur de ſa maiſon. III. 35
Les philoſophes Grecs ont fait le plus grand éloge de cette conſtitution. *ibid.* 55
Ses avantages; tels que l'uniformité des principes, le ſecret des entrepriſes, la célérité dans l'exécution. *ibid.*
Quelles ſont les prérogatives du ſouverain? *ibid.* 35
Quels ſont ſes devoirs? Il faut que l'honneur ſoit le mobile de ſes entrepriſes; que l'amour de ſon peuple, & la ſûreté de l'état en ſoient le prix. *ibid.* 36
La tyrannie eſt une monarchie corrompue & dégénérée; le ſouverain n'y règne que par la crainte qu'il inſpire, & ſa ſûreté doit être l'unique objet de ſon attention. *ibid.* 36, 37.
Moyens odieux qu'ont ſouvent employés pluſieurs tyrans pour ſe maintenir. *ibid.* 37.
Ceux de Sicyone & de Corinthe conſervèrent leur autorité, en obtenant l'eſtime & la confiance des peuples, les uns par leurs talens

talens militaires, les autres par leur affabilité, d'autres par les égards qu'en certaines occaſions ils eurent pour les lois. III. 38
Ariſtocratie. ibid. 38
La meilleure, celle où l'autorité ſeroit remiſe entre les mains d'un certain nombre de magiſtrats éclairés & vertueux. *ibid.*
La vertu politique, ou l'amour du bien public en eſt le principe; & la conſtitution y eſt plus ou moins avantageuſe, ſuivant que le principe influe plus ou moins ſur le choix des magiſtrats. *ib* 38, 39
Pour l'aſſurer, il faut la tempérer de telle manière que les principaux citoyens y trouvent les avantages de l'oligarchie, & le peuple ceux de la démocratie. 39
Quand cette conſtitution eſt en danger. *ibid.* 40
L'oligarchie eſt une ariſtocratie imparfaite, dans laquelle toute l'autorité eſt confiée à un très petit nombre de gens riches. Les richeſſes y ſont préférées à tout, & le déſir d'en acquérir eſt le principe du gouvernement. *ibid.*
Précautions à prendre pour établir & maintenir la meilleure des oligarchies. *ibid.* 41
Cauſes qui la détruiſent. *ibid.* 42
République proprement dite, ſeroit le meilleur des gouvernemens. Les riches & les pauvres y trouveroient les avantages de la conſtitution qu'ils préfèrent, ſans craindre les inconvéniens de celle qu'ils rejettent. (Voy. ce qu'en a dit Ariſtote.) *ibid.* 51
Démocratie, corruption de la véritable république, ſuivant Ariſtote. Elle eſt ſujette aux mêmes révolutions que l'ariſtocratie. Elle eſt tempérée par-tout où l'on a ſoin d'écarter de l'adminiſtration une populace ignorante & inquiète. Elle eſt tyrannique par-tout où les pauvres ont trop d'influence dans les délibérations publiques. *ibid.* 43
Il eſt eſſentiel à la démocratie que les magiſtratures ne ſoient accordées que pour un temps, & que celles du moins qui ne demandent pas un certain degré de lumières ſoient données par la voie du ſort. I. 47
Ses inconvéniens & ſes dangers. I. 278, 286
Gouvernement d'Athènes, tel qu'il fut établi par Solon. Trois objets eſſentiel; l'aſſemblée de la nation, le choix des magiſtrats, & les tribunaux de juſtice. I. 46, 48
Lois civiles & criminelles. *ibid.* 48, 53, 55
Elles ne devoient conſerver leur autorité que pendant un ſiècle. *ibid.* 55, 56
Réflexions ſur la légiſlation de Solon. *ibid.* 62
En préférant le gouvernement populaire, il l'avoit tempéré de telle manière qu'on croyoit y trouver pluſieurs avantages de l'oligarchie, de l'ariſtocratie & de la démocratie. *ibid.* 63
Toute l'autorité entre les mains du peuple; mais tous ſes décrets devoient être précédés par des décrets du ſénat. *ibid.* 276, 277
Changemens faits à la conſtitution par Cliſthène. *ibid.* 64
Quel étoit le gouvernement d'Athènes du temps de Démoſthène. *ibid.* 273
Le ſénat. *ibid.*

Les

Les assemblées du peuple. I. 275
Les orateurs publics. *ibid.* 278, 279
Les magistrats, tels que les archontes, les stratèges, &c. *ibid.* 287
Les tribunaux de justice. *ibid.* 289
L'aréopage, *ibid.* 292
Gouvernement de Lacédémone. Lycurgue l'avoit tellement combiné, qu'on y voyoit l'heureux mélange de la royauté, de l'aristocratie & de la démocratie. L'autorité que prirent ensuite les Ephores fit pencher la constitution vers l'oligarchie. II. 212, 211
Les deux rois jouissoient de grands privilèges en qualité de chefs de la religion, de l'administration & des armées. *ibid.* 213
En montant sur le trône, ils pouvoient annuller les dettes contractées, soit avec leurs prédécesseurs, soit avec l'état. *ibid.*
Le sénat présidé par les deux rois, & composé de 28 sénateurs, étoit le conseil suprême de la nation. On y discutoit les hautes & importantes affaires de l'état. *ibid.* 215
Comment se faisoit l'élection des sénateurs; quels étoient leurs devoirs. *ibid.* 216
Les éphores, au nombre de cinq, étendoient leurs soins sur toutes les parties de l'administration; ils veilloient sur l'éducation de la jeunesse & sur la conduite de tous les citoyens. *ibid.* 217
Le peuple qui les élisoit, les regardoit comme ses défenseurs, et ne cessa d'augmenter leurs prérogatives. *ibid.*
Ils combattirent long-temps contre l'autorité des rois & des sénateurs, & ne cessèrent d'être leurs ennemis qu'après être devenus leurs protecteurs. *ibid.* 220, imprimé 20
Note sur leur établissement. *ibid.* 211
Assemblées de la nation: il y en avoit de deux sortes; l'une, composée uniquement de Spartiates, régloit la succession au trône, élisoit ou déposoit les magistrats, prononçoit sur des délits publics, & statuoit sur les grands objets de la religion ou de la législation. II. 220, imprimé 20
Dans l'autre, on admettoit les députés des villes de la Laconie, quelquefois ceux des peuples alliés ou des nations qui venoient implorer le secours des Lacédémoniens. On y discutoit les intérêts de la ligue du Péloponèse. *ibid.* 221
Idées générales sur la législation de Lycurgue. *ibid.* 198
Défense de ses lois, & causes de leur décadence. *ibid.* 256
Gouvernement de Crète digne d'éloges. III. 44
Il servit de modèle à Lycurgue qui adopta plusieurs de ses lois. II. 257
Pourquoi les Crétois ont plutôt dégénéré de leurs institutions que les Spartiates. III. 249
Gouvernement de Carthage; sa conformité avec ceux de Crète & de Lacédémone. *ibid.* 39, 44
Ses avantages & ses défauts. *ibid.* 45
Grèce. Sa superficie. I. 68
Son histoire, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la prise d'Athènes, l'an 404 avant J. C. (Voy. l'introduction.) Depuis cette dernière époque jusqu'à la bataille de Leuctres, en 372.

372. (Voy. le chapitre I. p. 163 & ſuiv.) Ses démêlés & ſes guerres avec Philippe, juſqu'à la bataille de Chéronée en 338. (Voy. les chapitres LXI & LXXXII.) II. 350 & ſuiv. III. 1 & ſuiv. 371 & ſuiv.

Table des principales époques de cette hiſtoire, juſqu'au règne d'Alexandre. III. 386 & ſuiv.

Griphes, nom générique qu'on donnoit parmi les Grecs, à ce que nous entendons par énigme, logrogriphe, acroſtiche, &c. III. 364, 365

Guerre des Grecs contre les Perſes, appelée quelquefois guerre Médique. I. 74 & ſuiv.

Celle du Péloponèſe. *ibid.* 128 & ſuiv.

Guerre ſociale, ſon commencement. *ibid.* 352

Sa fin. II. 387

Guerre ſacrée, du temps de Philippe. *ibid.*

Gyaros, l'une des Cyclades; petite île hériſſée de rochers. III. 295

Gymnaſes des Athéniens ſont au nombre de trois, ceux de l'Académie, du Lycée & du Cynoſarge; leur deſcription. I. 220

Exercices que l'on y pratiquoit. *ibid.* 221

Gymnaſiarque, magiſtrat qui préſide aux gymnaſes, & a ſous lui pluſieurs officiers. *ibid.* 220

Gytbium, ville forte, & port excellent dans la Laconie. II. 186

H.

HABILLEMENT des hommes & des femmes, à Athènes. I. 306

A Sparte. II. 238, 246

Habillement des femmes Thébaines. *ibid.* 72

Des acteurs. III. 182

Halicarnaſſe, patrie d'Hérodote. *ibid.* 233

Sa place publique, ornée du tombeau de Mauſole & d'autres beaux édifices. II. 397, 398

Harmodius & Ariſtogiton, ſe vengent ſur les fils de Piſiſtrate, d'un affront qu'ils avoient reçu. I. 60

Honneurs qu'on leur rend. *ibid.*

Note ſur la chanſon d'Harmodius & d'Ariſtogiton. *ibid.* 61

Hécatée de Milet, hiſtorien; un des premiers qui aient introduit, dans leurs écrits, l'uſage de la proſe. *ibid.* 159

Il parcourut l'Égypte & d'autres contrées juſqu'alors inconnues des Grecs. III. 98

Hégélochus, acteur; anecdote qui le concerne. *ibid.* 212

Héliaſtes (tribunal des), un des principaux d'Athènes. I. 283

Hélice, ville d'Achaïe, détruite par un tremblement de terre. II. 123

Hélicon, montagne de Béotie, où les Muſes étoient ſpécialement honorées. *ibid.* 58

Hellanicus de Leſbos, hiſtorien. III. 98

Helleſpont. Ses villes. I. 183

Endroit où Xerxès paſſa ce détroit avec ſon armée. I. 183
Héraclide, Syracuſain; ſon caractère comparé à celui de Dion. II. 377
Eſt nommé amiral; remporte un avantage ſur la flotte de Denys. *ibid.* 378
Héraclides (les), deſcendans d'Hercule, avoient tenté pluſieurs fois de reprendre le ſouverain pouvoir. La maiſon de Pélops (ou les Pélopides) avoit réprimé leurs efforts, & uſurpé la couronne après la mort d'Euryſthée. Témène, Creſphonte, & Ariſtodème reconnus ſouverains. I. 21
Héraclite, philoſophe d'Ephèſe, nommé le Ténébreux, vain & miſanthrope. II. 7, 8
Jugement de Socrate ſur un ouvrage d'Héraclite. *ibid.* 8
Connoiſſances aſtronomiques d'Héraclite. *ibid.* 22, 23, 24
Hérauts; leur perſonne eſt ſacrée; leurs fonctions. I. 236
Hercule, un des Argonautes, & le premier des demi-dieux. *ibid.* 7.
Ses travaux & ſes exploits. Idée que l'on doit s'en former. *ibid.* 7, 8
Hermione, ville ſituée vers l'extrémité de l'Argolide; ce qu'on y trouvoit de remarquable. II. 293
Ses fêtes de Cérès. *ibid.*
Hérodote, né à Halicarnaſſe en Carie; après avoir fait pluſieurs voyages, termina ſes jours dans une ville de la grande Grèce. Son hiſtoire univerſelle, lue dans l'aſſemblée des jeux Olympiques, & enſuite dans celle des Athéniens, y reçut des applaudiſſemens univerſels. Son éloge. III. 99, 100
Héroïques (réflexions ſur les ſiècles). I. 22
Héroïſme; ce qu'il étoit chez les Grecs, dans les premiers ſiècles. *ib.* 6
Les chefs plus jaloux de donner de grands exemples que de bons conſeils. Combats ſinguliers pendant les batailles. *ibid.* 18
La fuite étoit permiſe quand les forces n'étoient pas égales. *ibid.* 19
Aſſociations d'armes & de ſentimens, étoient fort communes entre les héros. *ibid.*
Héros. On donnoit, dans les plus anciens temps, ce nom à des rois ou à des particuliers, qui avoient rendu de grands ſervices à l'humanité, & qui par là devinrent l'objet du culte public. En quoi leur culte différoit de celui des dieux. *ibid.* 314
Héroſtrate, devenu célèbre par l'incendie du temple de Diane, à Ephèſe. III. 230
Héſiode, poëte; ſa théogonie, ſon épître à ſon frère Perſée; ſon ſtyle. II. 67
Hicétas; ſuivant ce philoſophe tout eſt en repos dans le ciel; la terre ſeule a un mouvement. *ibid.* 24
Hiérophante (l'), ce que c'eſt, ſa fonction. III. 138
Hilotes, à Sparte, tiennent le milieu entre les eſclaves & les hommes libres. II. 195
Sont traités avec rigueur, mais jouiſſent d'avantages réels. *ibid.*
Peuvent mériter d'être affranchis, & de monter au rang de citoyens. *ibid.* 196

Se ſont ſouvent révoltés. II. 196
Comment traités par les Spartiates. *ib.* 196, 197 (Voy. Cryptie.)
Hipparque, Athénien, ſuccède à Piſiſtrate. I. 59
Attire auprès de lui Anacréon & Simonide. *ibid.*
Rétablit les poëſies d'Homère dans leur pureté. *ibid.* 36
Tué par Harmodius & Ariſtogiton. *ibid.* 60
Hipparques, généraux de la cavalerie, parmi les Athéniens. *ib.* 237
Hippias, frère d'Hipparque. *ibid.* 59
Ses injuſtices. *ibid.* 60
Abdique la tyrannie; ſe retire en Perſe; périt à Marathon. *ibid.*
Hippocrate, de la famille des Aſclépiades, & fils d'Héraclide, naquit à Cos. III. 254
Il éclaira l'expérience par le raiſonnement, & rectifia la théorie par la pratique. *ibid.* 255
Mourut en Theſſalie. *ibid.*
Son éloge, ſes ouvrages. *ibid.*
Ses règles pour l'inſtitution d'un médecin. *ibid.* 256
Alla au-ſecours des Athéniens affligés de la peſte. I. 139
Hippodrome, lieu où ſe font les courſes des chevaux & des chars. *ibid.* 343
Hippomédon, un des chefs de la guerre de Thèbes. *ibid.* 15
Hiſtiée, que Darius, roi de Perſe, avoit établi gouverneur de Milet, s'étant obſtiné à garder le pont de l'Iſter, ſauve ce prince & ſon armée. *ibid.* 72
Peu de temps après, ayant excité les troubles d'Ionie, eſt mis à mort par les généraux de Darius, qui le regrette & honore ſa mémoire. *ibid.* 73
Hiſtoire naturelle; comment il faut l'étudier & la traiter. III. 87
Les productions de la nature doivent être diſtribuées en un petit nombre de claſſes. *ibid.* 88
Ces claſſes diviſées & ſubdiviſées en pluſieurs eſpèces. *ibid.*
Diviſions défectueuſes. *ibid.*
Hiſtoriens, dans quelles ſources les plus anciens hiſtoriens ont puiſé les faits. *ibid.* 97.
Ils ont adopté, ſans examen, un amas confus de vérités & d'erreurs. *ibid.*
Ceux qui leur ont ſuccédé ont un peu débrouillé ce chaos. *ib.* 98
Hérodote, Thucydide, Xénophon; caractères de ces trois hiſtoriens. *ibid.* 99, 100, 101
Homère floriſſoit quatre ſiècles après la guerre de Troie. I. 33
Poëtes qui l'avoient précédé. *ibid.* 34
Sujets de l'Iliade & de l'Odiſſée. *ibid.* 34, 35
Hiſtoire abrégée de ces deux poëmes. *ibid.*
Lycurgue enrichit ſa patrie de ces poëmes. *ibid.* 36
Solon preſcrit aux Rhapſodes de ſuivre dans leurs récits l'ordre obſervé par Homère. *ibid.*
La gloire d'Homère augmente de jour en jour; honneurs que l'on rend à ſa mémore. Son éloge. *ibid.* 37.
Homère fut accueilli par Créophile de Samos, qui nous conſerva les écrits de ce grand homme. III. 263

Note ſur les dialectes dont Homère a fait uſage. I. 33
Homérides, nom qu'on donnoit à des habitans de l'île de Chio, qui prétendoient deſcendre d'Homère. III. 224
Hommes illuſtres vers le temps de la guerre du Péloponèſe. I. 155, 156
Ceux qui ont vécu depuis la priſe de Troie juſqu'au ſiècle d'Alexandre. III. 386 & ſuiv.
Honneurs funèbres rendus à ceux qui périrent à la bataille de Platée. I. 112.
Aux mânes de Néoptolème, fils d'Achille. *ibid.* 343. (Voy. Funérailles & Morts.)
Hoſpitalité, ſes droits dans les temps héroïques. *ibid.* I. 24
Hyacinthe, fêtes & jeux en ſon honneur, où l'on chantoit l'hymne d'Apollon. II. 252
Note ſur cette fête. *ibid.*
Hymnes, poëmes lyriques en l'honneur des dieux & des athlètes. III. 362
Le ſtyle & la muſique de ces cantiques, doivent être aſſortis à leur objet. *ibid.* 363
Auteurs qui ont réuſſi dans la poéſie lyrique. *ibid.*
Hypate, ville de Theſſalie, fameuſe par ſes magiciennes. II. 77
Hypéride, orateur d'Athènes, diſciple de Platon. I. 214
Hyperboréens, peuple qui habite vers le nord de la Grèce; particularité ſur ce peuple & ſon pays. III. 312, 313

I.

ICTINUS, architecte qui fit un très beau temple d'Apollon ſur le mont Cotylius, & celui de Minerve à Athènes. II. 277
Son ouvrage ſur le parthénon. I. 264
Ida, montagne de Crète; ſa deſcription. III. 246
Idoménée, roi de Crète. I. 17
Chef de pluſieurs princes Grecs, obligés de chercher des aſyles à leur retour de Troie. *ibid.* 20
Idriéus, roi de Carie, ſucceſſeur d'Artémiſe; envoie un corps d'auxiliaires contre les rois de Chypre. II. 398
Iliſſus, torrent auprès d'Athènes. Temples que l'on voit ſur ſes bords. I. 219
Impiété (crime d'); comment étoit puni à Athènes. *ibid* 326. (Voy. Eumolpides.)
Imprimatur, étoit en uſage parmi les Grecs. III. 364
Inachus, chef de la première colonie Egyptienne qui aborda en Grèce. I. 1.
Ingratitude, étoit très ſévèrement punie chez les Perſes. III. 325
Ceux qu'ils comprenoient ſous le nom d'ingrats. *ibid.*
Inſcriptions en l'honneur des tribus qui avoient remporté le prix de la muſique & de la danſe aux fêtes d'Athènes. I. 259
Inſtitut de Pythagore. (Voy. Pythagore.)

Intermèaes ou entr' actes dans les pièces de théâtre. Le nombre n'en étoit pas fixé, & dépendoit uniquement du poëte. On n'en trouve qu'un ou deux dans certaines pièces, cinq ou ſix dans d'autres. III. 173
Ion, auteur dramatique, eſt couronné. Ses ouvrages trop ſoignés. *ibid.* 163
Ioniens, *Eoliens*, *Doriens* établis ſur les côtes de l'Aſie. *ibid.* 225
Leur confédération. *ibid.* 226
Leur commerce. *ibid.*
Crœſus les aſſujettit. *ibid.*
Cyrus les unit à la Perſe. *ibid.*
Ces républiques eſſuient depuis ce temps diverſes révolutions. *ibid.* 226, 227
Pourquoi ne purent conſerver une entière liberté. *ibid.* 228
Ioniens, établis ſur les côtes de l'Aſie mineure. I. 32
Brûlent Sardes. *ibid.* 72
Leur caractère. III. 233
Leur muſique. I. 418
Iphicrate, fils d'un cordonnier, gendre de Cotys, roi de Thrace, général Athénien. *ibid.* 218
Ses réformes, ſes ruſes de guerre. *ibid.* 235, 243, 244
Accuſé par Charès, défend ſa cauſe les armes à la main. II. 387
Sa réponſe à ceux qui lui reprochoient la violence de ſon procédé. *ibid.*
Ira, montagne d'Arcadie, où les Meſſéniens ſont aſſiégés. II. 172
Ils ſont forcés par la trahiſon d'un berger. *ibid.* 174
Irène, jeune Spartiate de vingt ans, que l'on mettoit à la tête des autres jeunes gens. Ses fonctions. *ibid.* 229. (Voy. Education des Spartiates.)
Iſocrate, orateur; principaux traits de ſa vie, ſon caractère, ſon ſtyle, ſon éloquence. I. 221 juſqu'à 225
Extrait de ſa lettre à Démonicus. I. 387
Ecrit à Philippe de Macédoine une lettre pleine de flatterie. III. 30
Ithaque, île de la mer Ionienne. II. 101

J.

JASON, un des Argonautes; ſéduit & enlève Médée, fille d'Ætès, & perd le trône de Theſſalie. I. 7
Jaſon, roi de Phères; ſes qualités. II. 84
Entretenoit un corps de 6000 hommes. *ibid.*
Gouvernoit avec douceur; étoit ami fidelle. *ibid.*
Elu chef général de la ligue Theſſalienne. *ibid.* 85
Ravage la Phocide. *ibid.*
Eſt tué à la tête de ſon armée. *ibid.*
Quels étoient ſes projets. *ibid.* 86
Son éloge. *ibid.*

Jeux de combinaiſon auxquels on exerçoit les enfans à Athènes. I. 383
—— des dames, des oſſelets, des dés & autres, en uſage parmi les Athéniens. *ibid.* 304
—— Iſthmiques. II. 107
—— Néméens; leur inſtitution. I. 15
—— Olympiques. II. 128
—— Pythiques. I. 329 & ſuiv.
Joueurs de gobelets, à Athènes. *ibid.* 373
Jouuſes de flûte, dans les repas à Athènes. *ibid.*
Jugemens, prononcés par les tribunaux d'Athènes, contre les impies. *ibid.* 326
Contre les ſacrilèges. *ibid.* 328
Contre Eſchyle, Diagoras, Protagoras, Prodicus, Anaxagore, Alcibiade, accuſés d'impiété. *ibid.* 326 & ſuiv.
Junon, ſon ſuperbe temple, à Argos, bâti par Eupolémus, décoré par Polyclète. II. 289
Ce temple deſſervi par une prêtreſſe. *ibid.* 290
Pompe de la fête de Junon, à Argos. *ibid.*
Son temple à Olympie. *ibid.* 132
Jeux qu'on y célébroit. *ibid.* 133
Son temple à Samos. III. 260
Pourquoi elle étoit repréſentée, à Samos, en habit de nôces, avec deux paons & un arbuſte à ſes piés. *ibid.* 261
Jupiter; ſa ſtatue, & ſon trône, ouvrage de Phidias, dans le temple d'Olympie. II. 131
Juſtice. Belle maxime de Solon: la juſtice doit s'exercer avec lenteur ſur les fautes des particuliers, à l'inſtant même ſur celles des gens en place. I. 55. (Voyez Tribunaux de juſtice.)

L.

LABYRINTHE de Crète; à quoi deſtiné dans ſon origine. III. 245
Lacédémone. (Voy. Sparte.)
Lacédémoniens, nom qu'on donnoit à tous les habitans de la Laconie, & plus particulièrement à ceux des campagnes & des villes de la province. Ils formoient, tous enſemble, une confédération; ceux de Sparte, placés à leur tête, avoient fini par les aſſervir. II. 194, 195. (Voy. Spartiates.)
Laconie (voyage de). *ibid.* 182
Idée de cette province. *ibid.* 188
Eſt ſujette aux tremblemens de terre. *ibid.* 189
Ladon, rivière de l'Arcadie. Ses eaux ſont très limpides. *ibid.* 278
Aventure de Daphné, ſa fille. *ibid.*
Lamachus, général des Athéniens, dans l'expédition de Sicile. I. 144, 147

Langue

Langue Grecque, a trois dialectes principaux, le Dorien, l'Eolien & l'Ionien. III. 225
Où ſe parle le Dorien. *ibid.*
Les mœurs de ceux qui le parlent, ont toujours été ſévères. *ibid.*
Antipathie entre les Doriens & les Ioniens. *ibid.*
Lariſſe, ville de Theſſalie, entourée de belles plaines. II. 89
On prétendoit que l'air y étoit devenu plus pur & plus froid. *ibid.* 89, 94
Les magiſtrats, élus par le peuple, étoient obligés de ſe livrer à ſes caprices. *ibid.* 94
On y donnoit des combats de taureaux. *ibid.*
Laſthène (Voy. Euthycrate.)
Laurium, mont de l'Attique, abondant en mines d'argent. II. 365
Lébadée, ville de Béotie, remplie de monumens. *ibid.* 59 & ſuiv.
Léchée, port de Corinthe, ſur la mer de Criſſa. *ibid.* 108
Légiſlateur; il doit regarder la morale comme la baſe de ſa politique. *ibid.* 221. (Voy. Mœurs.)
Pluſieurs légiſlateurs Grecs cherchèrent vainement à établir l'égalité des fortunes entre les citoyens d'une ville. *ibid.* 224
Léonidas va s'emparer des Thermopyles. I. 85
Son diſcours aux Ephores. *ibid.* 86
Combat funèbre de ſes compagnons avant leur départ. *ibid.*
Lettres qu'il reçoit de Xerxès, & ſes réponſes *ibid.* 90
Combat & périt aux Thermopyles, après avoir fait un grand carnage des Perſes. *ibid.* 92
Son dévouement anime les Grecs & effraie Xerxès. *ibid.* 93
Ses oſſemens ſont dépoſés dans un tombeau proche le théâtre, à Lacédémone. II. 193
Leſbos (île de); ſes productions. I. 185
Avoit une école de muſique. *ibid.* 187
Leſchée, nom qu'on donnoit à des portiques où l'on s'aſſembloit pour converſer, ou pour traiter d'affaires. *ibid.* 344
Celui de Delphes étoit enrichi des peintures de Polygnote. *ibid.*
Leucade, preſqu'île. II. 100
Saut de Leucade; remède contre les fureurs de l'amour. *ib.* 101
On y conſerve le tombeau d'Artémiſe. *ibid.*
Sapho y périt malheureuſement. *ibid.*
Leucippe, Philoſophe; ſon ſyſtème. *ibid.* 20
Leucippe, Amant de Daphné. (Voy. Daphné.)
Leucon, roi de Panticapée, ſon caractère, ſon courage. I. 165
Mot que l'on cite de lui ſur les délateurs. *ibid.*
Ouvre un port à Théodoſie; y reçoit les Athéniens, qui, par reconnoiſſance, l'admettent au nombre de leurs concitoyens. *ib.*
Leuctres, bourgade de Béotie, où Epaminondas défit les Spartiates. II. 57
Leutychidas, roi de Sparte, eſt vainqueur des Perſes auprès de Mycale en Ionie. I. 113
Libations au bon génie, & à Jupiter ſauveur, uſitées dans les feſtins. *ibid.* 373

Libon, habile architecte ; conſtruit le temple de Jupiter, à Olympie. II. 130
Linde, ancienne ville de l'île de Rhodes ; ce qu'il y avoit de remarquable. III. 242
Linus, ancien poëte & muſicien ; ſa ſtatue. II. 57
Livres, étoient rares & coûtoient fort cher, ce qui fit que les lumières ne ſe répandoient qu'avec lenteur. *ibid.* 2
Les Libraires d'Athènes ne s'aſſortiſſoient qu'en livres d'agrément, & en faiſoient des envois dans les colonies Grecques. *ib.*
Logique. Les Grecs d'Italie & de Sicile ont médité les premiers ſur l'art de penſer & de parler. *ibid.* 315
Zénon d'Elée publia le premier un eſſai de dialectique. *ibid.*
Ariſtote a fort perfectionné la méthode du raiſonnement. *ibid.*
Des catégories. *ibid.* 316
Des individus. *ibid.* 317
Des eſpèces. *ibid.*
Des genres & de la différence. *ibid.*
Du propre. *ibid.* 318
De l'accident, *ibid.* 319
De l'énonciation. *ibid.*
Du ſujet. *ibid.*
Du verbe. *ibid.*
De l'attribut. *ibid.*
Jugement : ce que c'eſt. *ibid.*
Différentes eſpèces d'énonciations. *ibid.* 320
D'où la plupart de nos erreurs tirent leur ſource. *ibid.*
Le philoſophe doit employer les expreſſions les plus uſitées, & déterminer l'idée qu'il attache à chaque mot. *ib d.* 321
Ce que c'eſt que définir ; règles d'une bonne définition. *ibid.*
De quoi elle eſt compoſée. *ibid.*
Du ſyllogiſme. *ibid.* 322
De quoi il eſt compoſé. *ibid.*
Enthymême ; ce que c'eſt. *ibid.* 323
Toute démonſtration eſt un ſyllogiſme. *ibid.* 324
Le ſyllogiſme, eſt ou démonſtratif ou dialectique, ou contentieux. *ibid.*
Uſage du ſyllogiſme. *ibid.*
On ne doit pas conclure du particulier au général ; une exception ne détruit pas la règle. *ibid.*
Utilité de la logique. *ibid.* 325
Lois. Elles doivent être claires, préciſes, générales, relatives au climat, toutes en faveur de la vertu. III. 56
Il faut qu'elles laiſſent le moins de choſes qu'il eſt poſſible à la déciſion des juges. *ibid.*
Des philoſophes penſoient que, pour éclairer l'obéiſſance des peuples, des préambules devoient expoſer les motifs & l'eſprit des lois. *ibid.* 57
Platon avoit compoſé les préambules de quelques-unes des lois de Denys, roi de Syracuſe. II. 47

Zaleucus & Charondas avoient mis à la tête de leurs codes une ſuite de maximes qu'on peut regarder comme les fondemens de la morale. III. 58, 59
Il eſt dangereux de faire de fréquens changemens aux lois. *ib.* 57
Il vaudroit mieux en avoir de mauvaiſes & les obſerver, que d'en avoir de bonnes & les enfreindre. *ibid.*
Précautions qu'on prenoit à Athènes pour en abroger quelqu'une. I. 285
Danger que couroit parmi les Locriens d'Italie celui qui propoſoit d'abolir ou de modifier une loi. III. 57.
Leur multiplicité dans un état, indice de corruption. *ibid.*
— *de Dracon*, ſi ſévères qu'elles décernoient la mort aux crimes les plus légers. I. 41
Elles furent abolies, ou du moins adoucies; mais on conſerva celles qui regardent l'homicide. *ibid.* 45, 46
— *de Solon*, relatives à la conſtitution. *ibid.* 46
Il veut établir l'eſpèce d'égalité qui, dans une république, doit ſubſiſter entre les divers ordres des citoyens. *ibid.*
Il donne l'autorité ſuprême à l'aſſemblée de la nation. *ibid.*
Il forme un ſénat pour diriger le peuple. *ibid.*
Toute déciſion du peuple devoit être précédée par un décret du ſénat. *ibid.*
Les orateurs publics ne pouvoient ſe mêler des affaires publiques, ſans avoir ſubi un examen ſur leur conduite. *ibid.* 47
A qui il déféra la puiſſance exécutrice. *ibid.*
Laiſſa au peuple le choix des magiſtrats, avec le pouvoir de leur faire rendre compte de leur adminiſtration. Ils devoient être choiſis parmi les gens riches. *ibid.*
Il diſtribua les citoyens de l'Attique en quatre claſſes. *ibid.*
Soumit les jugemens prononcés par les magiſtrats ſupérieurs à des cours de juſtice. *ibid.* 48. (Voy. Tribunaux.)
Donna une grande autorité à l'aréopage. *ibid.*
Décerna des peines contre ceux qui, dans un temps de trouble, ne ſe déclaroient pas ouvertement pour un des partis. *ibid.*
Condamna à mort tout citoyen qui tenteroit de s'emparer de l'autorité ſouveraine. *ibid.* 49
— civiles & criminelles de Solon. Il conſidéra le citoyen dans ſa perſonne, dans les obligations qu'il contracte, dans ſa conduite. *ibid.*
Lois contre l'homicide, les mêmes que celles de Dracon, *ib.* 49, 46
Contre ceux qui attentoient à leur propre vie. *ibid.* 50
Silence abſolu ſur le parricide, pour en inſpirer plus d'horreur. *ib.*
Lois pour défendre le pauvre contre la violence & l'injuſtice, *ibid.* 50, 51
Sur les ſucceſſions & les teſtamens. I. 52, 53
Sur les mariages des filles uniques. *ibid.* 52
Sur l'éducation de la jeuneſſe. *ibid.* 54
Il aſſigne des récompenſes aux vertus, & le déſhonneur aux vices, même pour les gens en place. *ibid.*

Les

Les enfans de ceux qui meurent les armes à la main doivent être élevés aux dépens du public. I. 54
Les femmes contenues dans les bornes de la modeſtie; les enfans obligés de nourrir dans leur vieilleſſe ceux dont ils ont reçu le jour; les enfans des courtiſannes diſpenſés de cette loi. *ibid.*
Les lois de Solon regardées comme des oracles par les Athéniens, comme des modèles par les autres peuples. *ibid.* 55
Réflexions ſur ſa légiſlation. *ibid.* 62 & ſuiv.
Pourquoi elle diffère de celle de Lycurgue. *ibid.*
— *de Lycurgue.* Idée générale de ſa légiſlation. II. 198
Il adopta pluſieurs lois de Minos. *ibid.* 257
Comment ſes lois ont rempli le vœu de la nature & celui de la ſociété. *ibid.* 203, 204
Profondeur de ſes vues; il dépouilla les richeſſes de leur conſidération, & l'amour de ſa jalouſie. *ibid.* 222, imprimé 22
Par quelle paſſion il détruiſit celles qui ſont le malheur des ſociétés. *ibid.* 199, 205
Pourquoi il ferma l'entrée de la Laconie aux étrangers, & défendit d'aller chez eux. *ibid.* 203, 267
Pourquoi il permit le larcin aux jeunes gens. *ibid.* 204
Défenſe de ſes lois; cauſes de leur décadence. *ib.* 256, 262, & ſuiv.
— *remarquables* chez différens peuples En Egypte, chaque particulier étoit obligé de rendre compte de ſa fortune & de ſes reſſources. I. 53
Chez les Thébains, il étoit défendu d'expoſer les enfans après leur naiſſance. II. 66
Et l'on ſoumettoit à l'amende les peintres & les ſculpteurs qui ne traitoient pas leur ſujet d'une manière décente. *ibid.*
En Theſſalie, ceux qui tuoient des cigognes ſubiſſoient la même peine que les homicides; pourquoi? *ibid.* 84
A Mytilène, Pittacus avoit décerné une double peine contre les fautes commiſes dans l'ivreſſe; pourquoi? I. 187
A Athènes, quand un homme étoit condamné à perdre la vie, on commençoit par ôter ſon nom du regiſtre des citoyens. III. 240
Luſtration; il y en avoit de deux ſortes, des perſonnes & des choſes. I. 319
Lutte (la); ordre de cet exercice aux jeux Olympiques. II. 147
Lycée, un des trois gymnaſes d'Athènes deſtinés à l'éducation de la jeuneſſe. Sa deſcription. I. 220
Lycée, montagne de l'Arcadie, d'où l'on découvre preſque tout le Péloponèſe. II. 176
Pan a un temple ſur cette montagne. *ibid.*
Lycophron, fils de Périandre, tyran de Corinthe, chaſſé & exilé par ſon père à Corcyre. *ibid.* 113
Eſt tué par les Corcyréens. *ibid.* 114
Lycophron, tyran de Phères, veut aſſujettir les Theſſaliens. Ils appellent Philippe à leur ſecours. *ibid.* 392
Lycoſure, ville au pié du mont Lycée, en Arcadie. *ibid.* 276
Traditions fabuleuſes de ſes habitans. *ibid.*

Lycurgue,

Lycurgue, orateur d'Athènes, disciple de Platon. I. 214
Lycurgue, législateur de Lacédémone, établit sa réforme environ deux siècles & demi avant Solon. *ibid.* 62
Est tuteur de son neveu. II. 206
Devenu suspect, voyage en Crète & en Asie. *ibid.* 207
Conseille au poëte Thalès d'aller s'établir à Lacédémone. *ibid.*
Est frappé des beautés des poësies d'Homère. *ibid.*
Il les avoit apportées en Grèce. I. 36
A son retour à Sparte, il songe à lui donner des lois. II. 207
Il soumet ses vues aux conseils de ses amis. *ibid.*
Blessé par un jeune homme, il le gagne par sa bonté & sa patience. *ibid.* 208
Ses lois approuvées, il dit qu'il va à Delphes; on lui promet avec serment de n'y pas toucher jusqu'à son retour. *ibid.*
La Pythie les ayant approuvées, il envoie sa réponse à Sparte, & meurt loin de sa patrie. *ibid.*
Il avoit divisé la Laconie en diverses portions, ainsi que le district de Sparte. *ibid.* 222, imprimé 22
Etendue & force de son génie. *ibid.* 221
Sparte lui consacra un temple après sa mort. *ibid.* 208 (Voy. Gouvernement & Lois.)
Lysander gagne la bataille d'Ægos-Potamos; se rend maître d'Athènes. I. 150
Ses vues pour l'élévation de Sparte. II. 267
Les sommes d'argent qu'il introduit à Lacédémone, causent la décadence des lois. *ibid.* 266
Son ambition. *ibid.* 268
Sa politique fondée sur la force & la perfidie. *ibid.* 267
Sa mort. *ibid.* 269
Son parallèle avec Agésilas. *ibid.* 269, 270
Lysias, orateur Athénien. I. 156
Lysis, Pythagoricien, instituteur d'Epaminondas. *ibid.* 168
Sa patience, sa mort & ses funérailles. III. 281

M.

MACÉDOINE. Etat de ce royaume quand Philippe monta sur le trône. I. 350
Macédoniens. Idée qu'en avoient les Grecs. *ibid.*
Magiciennes de Thessalie. II. 77
Leurs opérations. *ibid.* 78
Leurs cérémonies pour évoquer les mânes. *ibid.* 79
Magie, (la) s'étoit introduite en Grèce de très bonne heure. *ibid.* 78
Magistrats d'Athènes, archontes, généraux, receveurs, tréforiers, chambre des comptes, &c. I. 287 & suiv.
Magnès, auteur de comédie. III. 165

Maiſons des Athéniens. On en comptoit plus de dix mille, la plupart très petites, & couvertes de terraſſes. I. 359
Maiſon d'un riche Athénien. I. 360
Note ſur le plan d'une maiſon grecque. *ibid.*
Manes; évocation des manes par les magiciennes de Theſſalie. II. 80
Cérémonies uſitées pour cet effet. *ibid.*
On les évoquoit auſſi dans un antre du cap de Ténare. *ibid.* 183
Mantinée, célèbre ville d'Arcadie. Bataille qui s'y livra entre les Thébains & les Lacédémoniens. I. 270
Particularités ſur cette ville. II. 282
A un temple de Diane commun avec ceux d'Orchomène. *ibid.*
Tombeau & trophée élevé dans la plaine à Epaminondas. *ibid.* 283
Marathon, bourg de l'Attique, célèbre par la victoire de Miltiade ſur les Perſes. *ibid.* 363
Détail ſur cette victoire. I. 76, 77
Monumens élevés à Marathon en l'honneur des Grecs. *ibid.* 77
Marchandiſes diverſes, leur prix à Athènes. *ibid.* 258, 311
Note ſur ces objets. *ibid.* 311
Marché général d'Athènes étoit diviſé en pluſieurs marchés particuliers. *ibid.* 258
Mardonius, général des armées de Perſe, pacifie l'Ionie, ſe rend en Macédoine. *ibid.* 73
Fond ſur l'Attique. *ibid.* 105
Retourne en Béotie. *ibid.* 106
Idée qu'un Perſe donne de lui. *ibid.* 107
Vaincu à Platée. *ibid.* 111
Mariage, célébré à Délos, ſuivant les lois d'Athènes; cérémonies qui s'y pratiquent. III. 314
Habillement des époux & des amis qui les accompagnoient. *ibid.* 314
Divinités auxquelles on offroit des ſacrifices. *ibid.* 315
Les époux dépoſoient une treſſe de leurs cheveux. *ibid.*
Pourquoi dans les mariages on répète le nom d'Hyménéus. *ib.* 316
Flambeau nuptial. *ibid.*
Chant de l'hyménée du ſoir. *ibid.* 317
Chant de l'hyménée du matin. *ibid.*
Mariage, à Sparte. II. 236
Note ſur l'âge auquel il étoit permis de ſe marier. *ibid.*
Du choix d'une épouſe chez les Spartiates. *ibid.*
Note ſur le même ſujet. *ibid.* 235
Maſques des acteurs. (Voy. Théâtre.)
Mauſole, roi de Carie. Son ambition. II. 397
Ses fauſſes & funeſtes idées. *ibid.*
Son tombeau. *ibid.*
Méandre, fleuve qui paſſe auprès de Milet en Ionie. III. 232
Médecin. (règles pour l'inſtitution du) ſuivant Hippocrate. *ib.* 256
Quel eſt le médecin qui honore ſa profeſſion. *ibid.* 258
Médée, fille d'Æétès, roi de Colchos, ſéduite & enlevée par Jaſon. I. 7

N'étoit

N'étoit peut-être pas coupable de tous les forfaits dont on l'accuſe. I. 25. II. 108
Médon, fils de Codrus, établi archonte, ou chef perpétuel, à condition qu'il rendroit compte au peuple de ſon adminiſtration. I. 32
Mégalopolis, capitale des Arcadiens. II. 273
Signe un traité avec Archidamus. *ibid.*
Demande des lois à Platon. *ibid.* 274
Eſt ſéparée en deux parties par l'Héliſſon, & décorée d'édifices publics, de places, de temples, de ſtatues. *ibid.*
Mégare, II. 103
Fut ſoumiſe à des rois, enſuite aux Athéniens. *ibid.*
A pluſieurs belles ſtatues, & une célèbre école de philoſophie. *ibid.* 104
Chemin étroit de Mégare à l'iſthme de Corinthe. *ibid.* 126
Mégariens (les) portent leurs denrées à Athènes, & ſur-tout beaucoup de ſel. *ibid.* 103
Sont fort vains. *ibid.*
Melanippe & Cométho; leur hiſtoire. *ibid.* 126
Mélos, île fertile de la mer Egée, a beaucoup de ſoufre & d'autres minéraux. III. 305
Ses habitans furent injuſtement ſoumis par les Athéniens & tranſportés dans l'Attique. *ibid.*
Sparte força enſuite les Athéniens de les renvoyer à Mélos. *ibid.*
Ménandre, poëte; ſa naiſſance, dans une des dernières années du ſéjour d'Anacharſis en Grèce. *ibid.* 169, en note.
Ménécrate, médecin. Sa vanité ridicule. II. 145
Comment Philippe s'en moque. *ibid* 145, 146
Meſsène, capitale de la Meſſénie. Deſcription de cette ville. II. 164
Bâtie par Epaminondas après la victoire de Leuctres. *ibid.* 180
Meſſénie (voyage de la). *ibid.* 162
Meſſéniens, peuple du Péloponèſe, bannis long-temps de leur patrie par les Lacédémoniens, & rappelés par Epaminondas. Leur ancien gouvernement étoit un mélange de royauté & d'oligarchie. *ibid.* 180, 181
Leurs trois guerres contre les Lacédémoniens, décrites dans trois élégies. *ibid.* 165, 168, 177
Un corps de ces Meſſéniens, chaſſés de leur pays, s'emparèrent en Sicile de la ville de Zanclé, & lui donnèrent le nom de Meſsène, (aujourd'hui Meſſine) *ibid.* 176
Meſures grecques & romaines. Leurs rapports avec les nôtres. III. 399 & ſuiv. 405 & ſuiv.
Métempſychoſe, ou *Tranſmigration* des âmes. Dogme emprunté des Egyptiens, & qu'Empédocle embellit des fictions de la poëſie. III. 78
Pythagore & ſes premiers diſciples ne l'avoient pas admis. *ibid.* 273
Méton, aſtronome, règle le calendrier grec. II. 27
Note ſur le commencement de ſon cycle. *ibid.* 29

Longueur de l'année, tant ſolaire que lunaire, déterminée par lui. II. 28
Note à ce ſujet. *ibid.* 30
Milet, ville d'Ionie. Ce qu'il y a de remarquable. III. 232
Ses nombreuſes colonies. *ibid.*
A donné le jour aux premiers hiſtoriens, aux premiers philoſophes, à Aſpaſie. *ibid.*
Son intérieur; ſes dehors. *ibid.*
Miltiade, général des Athéniens; ſes qualités. I. 75
Son diſcours à Callimaque; conſeille la bataille de Marathon. *ibid.* 76
Meurt dans les fers. *ibid.* 78
Mimes, n'étoient dans leur origine que des farces obſcènes; ce qu'ils devinrent dans la ſuite. III. 358
Minerve, ſpécialement adorée des Athéniens. Son temple; bâti dans la citadelle, & nommé Parthénon; dimenſions de cet édifice. I. 262
Sa ſtatue, ouvrage de Phidias. *ibid.* 265
Note ſur la quantité d'or qu'on y avoit employé, & ſur la manière dont on l'avoit diſtribué. *ibid.* 266
Mines de Laurium en Attique, abondantes en argent. II. 365
Il falloit acheter de la république la permiſſion de les exploiter, *ib.*
Thémiſtocle fit deſtiner à conſtruire des vaiſſeaux le profit que l'état en retiroit. *ibid.*
Remarques ſur les mines & les exploitations. *ibid.* 366
Parallèle des ouvriers agriculteurs, & de ceux qui travaillent aux carrières, ou aux mines. *ibid.*
Miniſtres, employés dans le temple d'Apollon à Delphes, I. 337
Mœurs (les) dans une nation dépendent de celles du ſouverain. La corruption deſcend, & ne remonte pas d'une claſſe à l'autre. I. 55
Après avoir étudié la nature & l'hiſtoire des diverſes eſpèces de gouvernemens, on trouve pour dernier réſultat, que la différence des mœurs ſuffit pour détruire la meilleure des conſtitutions, pour rectifier la plus défectueuſe. III. 57
Mœurs & vie civile des Athéniens. I. 303 & ſuiv. 423 & ſuiv.
Des Spartiates. II. 237
Moloſſes, ancien peuple de la Grèce. *ibid.* 96
Un de leurs rois, élevé dans Athènes, adoucit leurs mœurs. *ib.* 97.
Monarchie. (Voy. Gouvernement.)
Mondes (pluralité des) ſuivant Pétron. *ibid.* 21
Monnoies; évaluation des monnoies d'Athènes; drachme, tétradrachme, mine, talent. III. 410 & ſuiv.
Monumens d'Athènes. Périclès, dans la vue d'occuper un peuple redoutable à ſes chefs pendant la paix, en fit élever pluſieurs. I. 159
Note ſur ce qu'ils coûtèrent. *ibid.* 160
Parmi ceux qui étoient auprès du temple d'Apollon, à Delphes, on remarquoit pluſieurs édifices, où les peuples & les particuliers avoient porté des ſommes conſidérables. *ibid.* 332.
Ceux de l'enceinte ſacrée de l'Altis à Olympie. II. 133

Morale (la) étoit autrefois un tiſſu de maximes; devint une ſcience ſous Pythagore & ſes premiers diſciples. Socrate s'attacha moins à la théorie qu'à la pratique. Théagès, Métopus & Archytas; leurs traités de morale. III. 366, 367
Les philoſophes ſe partageoient ſur certains points de morale. *ibid.* 368
Quels étoient, ſur la morale, les principes d'Ariſtote. *ibid.* 369. (Voy. le chapitre LXXXI.)
Morts. Cérémonies pour les morts. I. 227
Fêtes générales pour les morts. *ibid.* 228
Sépulture regardée comme une cérémonie ſainte. *ibid.*
Dépenſes pour les funérailles. *ibid.* 229
Punition de ceux qui n'avoient pas rendu les derniers devoirs à leurs parens. *ibid.*
Morts (les) des Grecs & des Troyens étoient brûlés dans l'intervalle qui ſéparoit les deux armées; leur mémoire étoit honorée par des larmes & des jeux funèbres. I. 18
Mothone; ſon puits remarquable. II. 163
Moutons (les) en Attique, ſont gardés par des chiens, & enveloppés d'une peau. II. 356
Plus les brebis boivent, plus elles s'engraiſſent. *ibid.*
Le ſel leur procure plus de lait. *ibid.*
Muſes; Aganippe, fontaine qui leur eſt conſacrée. II. 57
Leur bois ſacré, & monumens qu'on y voit. *ibid.*
Leurs noms, & ce qu'ils ſignifient. *ibid.* 58, 59
Leur ſéjour ſur l'Hélicon. *ibid.* 58
Muſique des Grecs. III. 399 & ſuiv.
Livres ſur la muſique (les) étoient en petit nombre. *ibid.* 400
Entretien ſur la partie technique de la muſique. *ibid.*
Acceptions différentes du mot muſique. *ibid.*
Ce qu'on diſtingue dans la muſique. *ibid.*
Les ſons. *ibid.*
Les intervalles. *ibid.* 400, 403
Les accords. *ibid.* 403
Les genres. *ibid.*
Les modes. *ibid.* 406
Manière de ſolfier. *ibid.* 407
Les notes. *ibid.* 408
Rhythme. *ibid.* 409
Entretien ſur la partie morale de la muſique. *ibid.* 411
Pourquoi elle n'opère plus les mêmes prodiges qu'autrefois. *ib.* 412
Ce qu'il faut penſer des effets de la muſique ſur pluſieurs peuples. I. 412 & 413
En violant les règles de convenance, elle entretient & fortifie la corruption. *ibid.* 422
Sur la corde nommée proſlambanomène. *ibid.* 402
Sur le nombre des tétracordes introduits dans la lyre. *ibid.* 405
Sur le nombre des notes de l'ancienne muſique. *ibid.* 408
Harmonies dorienne & phrygienne; leurs effets. *ibid.* 414
Caractère de la muſique dans ſon origine. *ibid.*

Sur

Sur une expreſſion ſingulière de Platon. I 418
Sur les effets de la muſique par Tartini. *ibid.* 415
Muſiciens (les) en multipliant les procédés de l'art, s'écartent de la nature. *ibid.* 417
Les principaux auteurs de ces innovations. *ibid.*
Les Lacédémoniens ne voulurent pas adopter la muſique de Timothée, *ibid.* 418
Mycale en Ionie ; montagne célèbre par un combat entre les Grecs & les Perſes. *ibid.* 113
Mycènes, dans l'Argolide, détruite par ceux d'Argos ; conſervoit les tombeaux d'Atrée, d'Agamemnon, d'Oreſte & d'Electre. II. 291
Ses habitans ſe réfugient en Macédoine. *ibid.*
Mycone, île à l'eſt de Délos, peu fertile, n'eſt renommée que par ſes vignes & ſes figuiers. III. 293
La rigueur du climat en rend les habitans chauves. *ibid.*
Mylaſa, ville de Carie qui avoit un riche territoire & quantité de temples. III. 237
Myronidès, général athénien, s'empare de la Phocide, & de preſque toute la Béotie. I. 119
Myrtis, femme célèbre par ſes poëſies, donna des leçons à Corinne & à Pindare. II. 68
Myſon de Chen, un des ſages de la Grèce. I. 44
Mytilène, eſt priſe, & ſes murs raſés par les Athéniens ; deſcription de cette ville. *ibid.* 185
Délivrée de ſes tyrans par Pittacus. Guerre qu'elle fit aux Athéniens. *ibid.* 187
Mytiléniens (les) défendent aux peuples qu'ils ont ſoumis d'inſtruire leurs enfans ; c'étoit pour les mieux tenir dans la dépendance. *ibid.* 373

N.

NAISSANCE d'un enfant (le jour de la), chez les Barbares, étoit un jour de deuil pour la famille. I. 374
Naiſſance diſtinguée : ſous quel rapport on la conſidéroit à Athènes. *ibid.* 209
Nature (la) ; paſſe d'un genre & d'une eſpèce à l'autre, par des gradations imperceptibles. III. 90
Naupacte, ville des Locriens-Ozoles, célèbre par un temple de Vénus. Les veuves venoient y demander un nouvel époux. II. 102
Nauſiclès, Athénien ; oblige Philippe de ſuſpendre ſes projets. *ibid.* 394
Naxos, île peu éloignée de Paros, eſt grande & très fertile. III. 303
Ses habitans ſe diſtinguèrent contre les Perſes, dans les batailles de Salamine & de Platée ; furent enfin aſſujettis par les Athéniens. *ibid.* 304

Ils

Ils adoroient Bacchus ſous pluſieurs noms. III. 304
Némée, ville fameuſe par les jeux qu'on y célébroit, & par le lion qui périt ſous la maſſue d'Hercule. II. 299
Nicias, un des premiers & des plus riches particuliers d'Athènes. I. 141
S'oppoſe vainement à la réſolution de porter la guerre en Sicile; eſt nommé général. *ibid.* 144
Sa mort. *ibid.* 149
Nil (le), fleuve d'Egypte. Les anciens croyoient que le Nil, par ſes atterriſſemens, avoit formé toute la Baſſe-Egypte. III. 81
L'hiſtorien Ephore avoit rapporté diverſes opinions ſur le débordement de ce fleuve. *ibid.* 103
Nom, donné à un Athénien après ſa naiſſance. Avec quelles cérémonies il étoit déclaré & inſcrit dans le regiſtre de la Curie. I. 375, 378.
Noms-propres uſités parmi les Grecs. III. 108
Tirés des rapports avec les animaux, & de la couleur du viſage. *ibid.* 108
Du dévouement à quelque divinité. *ibid.*
De la reconnoiſſance pour cette divinité. *ibid.*
De la deſcendance des dieux. *ibid.*
Les noms rapportés par Homère, ſont la plupart des marques de diſtinction. *ibid.* 109
Les particuliers, à qui ils étoient accordés, les ajoutoient à ceux qu'ils avoient reçus de leurs parens. *ibid.*
Ils les ont tranſmis à leurs enfans. *ibid.*
On ne trouve dans Homère preſque aucune dénomination flétriſſante. *ibid.* 110
Notables. On peut entendre ſous ce nom, tous ceux qui, parmi les Athéniens, formoient la première claſſe des citoyens. On y comprenoit tous ceux qui ſe diſtinguoient par leurs richeſſes ou par leur naiſſance, ou par leurs vertus, ou par leurs talens. I. 209
Cette claſſe n'avoit aucun privilège, & ne formoit pas un corps particulier. *ibid.*

O

ŒTA, mont ſur lequel on recueille l'hellébore. II. 77
Offrandes, faites par les rois de Lydie au temple de Delphes. I. 333
Note ſur leur poids & leur valeur. *ibid.* 330
Oiſeaux, ſont très ſenſibles aux rigueurs des ſaiſons. III. 89
Leur départ & leur retour ſont vers les équinoxes. *ibid.*
Oiſiveté, notée d'infamie par Solon. Celui qui avoit négligé de donner un métier à ſon fils, étoit privé dans ſa vieilleſſe des ſecours qu'il devoit en attendre. I. 53

Oligarchie. (Voy. Gouvernement.)
Olivier. Cécrops le tranſporte d'Egypte dans l'Attique. I. 3.
L'Attique eſt couverte d'oliviers. II. 355
On ne peut en arracher de ſon fonds que deux par an. *ibid.*
Bouquets d'oliviers diſtribués en différens cantons, & appartenant au temple de Minerve. *ibid.*
Olympe, montagne qui bornoit la Theſſalie vers le nord. Arbres, arbriſſeaux, grottes & plantes qu'on y trouve. *ibid.* 90, 91
Autre montagne de même nom, en Arcadie, appelée auſſi Lycée. *ibid.* 276
Olympie, ou Piſe, en Elide; ſa ſituation. *ibid.* 130
Ce que l'on voyoit dans cette ville, pendant les jeux qui s'y célébroient. *ibid.* 142
Jeux olympiques, inſtitués par Hercule, rétablis, après une longue interruption, par les ſoins d'Iphitus, ſouverain d'un canton de l'Elide. Ils ſe célébroient de quatre en quatre ans. C'eſt de ceux où Corébus fut couronné, que commence le calcul des olympiades. *ibid.* 128
Olynthe, ville; ſa ſituation, ſa beauté. *ibid.* 408
Priſe & détruite par Philippe. *ibid.* 412
Onomarque, chef des Phocéens; convertit en monnoie, en caſques & en épées, le tréſor ſacré de Delphes. *ibid.* 390
Eſt battu par Philippe, & périt dans le combat. *ibid.* 393
Oplite, ou homme peſamment armé, avoit un valet. I. 235, 237
Oracle de Delphes, de Dodone, de Trophonius. (Voy. ces mots.)
Orateur. L'unique devoir de l'orateur eſt d'éclairer les juges, en expoſant ſimplement le fait. II. 349
Orateurs de l'état, à Athènes. I. 276
Subiſſent un examen ſur leur conduite. *ibid.* 247
Par où ils commencent. *ibid.* 278
Doivent avoir des lumières profondes, & une conduite irréprochable. *ibid.* 278; 279
Abus qu'ils font de leurs talens. *ibid.* 280
Sont expoſés à voir attaquer leurs perſonnes ou leurs décrets. *ibid.* 282
Orchomène, ville d'Arcadie; ſa ſituation. On y faiſoit des miroirs d'une pierre noirâtre, qui ſe trouve aux environs. II. 281
Tombeau de Pénélope, ſur le chemin qui conduit de cette ville à Mantinée. *ibid.* 282
Orée, ville d'Eubée, place très forte, & dont le territoire a de bons vignobles. I. 194
Orope, ville entre l'Attique & la Béotie. II. 54
Orphée, un des Argonautes. I. 7
Ariſtote doutoit de ſon exiſtence. III. 356
Orphelins, élevés, juſqu'à 20 ans aux dépens du public, à Athènes. I. 245
Orthagoras règne avec modération à Sicyone. II. 116
Orthographe. Les femmes d'Athènes la négligeoient. *ibid.* 344.
Oſſa, mont. Arbres, arbriſſeaux, grottes & plantes qu'on y trouve. II. 90, 91

Oſtraciſme,

Oſtraciſme, exil de quelques années, prononcé par la nation contre un citoyen trop puiſſant. C'étoit quelquefois le ſeul remède qui pût ſauver l'état. III. 53

P.

PALESTRES. Athènes en avoit pluſieurs. I. 225
Exercices auxquels on s'y livroit. Régime des Athlètes. *ib.* 226
Pallantides (les), famille puiſſante d'Athènes; mécontens de Théſée. *ibid.* 9
Cherchent à s'emparer du pouvoir ſouverain, & forcent Théſée à ſe retirer. *ibid.* 12
Palus Méotide. *ibid.* 164
Pamiſus, fleuve de Meſſénie, dont les eaux ſont très pures. II. 163
Pamphile, peintre, qui a dirigé l'école de Sicyone. Il eut pour diſciples Mélanthe & Apelle. *ibid.* 121
Pan, fort honoré chez les Arcadiens, avoit un temple ſur le mont Lycée. *ibid.* 276
Panathénées; ordre ſuivi dans ces fêtes. I. 355
Pancrace, exercice compoſé de la lutte & du pugilat. II. 148
Panénus, peintre, frère de Phidias. I. 157
Panticapée, capitale des états de Leucon, dans la Cherſonèſe-Taurique. *ibid.* 164
Paradis, nom que les Perſes donnoient aux parcs ou jardins du roi & des grands de la cour. II. 405
Pariens. Des arbitres de Paros rétablirent l'ordre dans Milet. III. 300
Les Pariens s'unirent à Darius, & furent défaits à Marathon. *ib.*
Aſſiégés dans leur ville par Miltiade, ils manquèrent à la parole qu'ils lui avoient donnée de ſe rendre. *ibid.*
Reſtés dans l'alliance de Xerxès, ils demeurent dans l'inaction au port de Cythnos. *ibid.* 301
Furent enfin ſoumis par les Athéniens. *ibid.*
Leurs prêtres ſacrifient aux Grâces ſans couronnes & ſans muſique; pourquoi? *ibid.*
Parménide, ſophiſte. I. 155
Diſciple de Xénophane; donna d'excellentes lois à Elée ſa patrie. II. 6
Diviſe la terre en cinq zones. *ibid.* 34
Parnaſſe, montagne de la Phocide, ſous laquelle étoit la ville de Delphes. I. 329, 347
Paros, île fertile & puiſſante, poſſédant deux excellens ports. III. 300
Archiloque, poète lyrique, y naquit. *ibid.* 301
Fournit un marbre blanc fort renommé. *ibid.* 303
Parrhaſius d'Ephèſe, peintre. I. 156, 158
Parthénon, temple de Minerve à Athènes. *ibid.* 262
Ses proportions. Note. *ibid.* 265
Patræ, ville de l'Achaïe. II. 125

Pauſanias, général des Lacédémoniens à la bataille de Platée. I. 109
Oblige l'ennemi d'abandonner l'île de Chypre & Byzance. *ib.* 114
Ses vexations & ſa trahiſon lui font ôter le commandement & la vie. *ibid.*
Pauſias, peintre ; ſes tableaux dans la rotonde d'Eſculape, à Epidaure. II. 296
Pays connus des Grecs, vers le milieu du quatrième ſiècle avant J. C. *ibid.* 34
Pêche, différentes manières de pêcher à Samos ; la pêche du thon. III. 268
Peines afflictives chez les Athéniens. I. 301
Comment on exécutoit les criminels condamnés à la mort. *ibid.*
Contre quels coupables étoit décerné l'empriſonnement. *ib.* 302
Dans quelles occaſions l'exil étoit ordonné par la loi. *ibid.*
Les biens d'un exilé étoient confiſqués au profit du tréſor public & de quelques temples. *ibid.*
La dégradation, prononcée contre un Athénien, le privoit de la totalité ou de partie des droits de citoyen, ſuivant le délit. *ibid.*
Quand la loi n'avoit pas prononcé la peine, l'accuſé pouvoit choiſir la plus douce. *ibid.* 301
Peinture. Réflexion ſur l'origine & les progrès de cet art. II. 118, 120
Peinture en cauſtique, les progrès en ſont dûs à Polygnote, Arcéſilas & Théanor. III. 303
Pélion : bel aſpect de cette montagne. II. 88
Froid qu'il y fait ; arbres, plantes, arbuſtes qu'on y trouve. *ib.* 89
Pellène, ville d'Achaïe ; ſa ſituation. II. 122
Les temples qui ſont auprès. *ibid.*
Pélopidas ; bat en Béotie les Thébains, qui avoient ſecoué le joug des Spartiates. I. 172
Conjointement avec Epaminondas, il porte la terreur & la déſolation dans le Péloponèſe. *ibid.* 176
Choiſi pour arbitre en Macédoine ; reçu avec diſtinction à la cour de Suze. *ibid.* 177
Périt en Theſſalie. *ibid.* 178
Péloponèſe (guerre du). I. 128
Cette guerre altéra les mœurs des Athéniens. *ibid.* 154
Pénée, fleuve célèbre de Theſſalie. II. 90
Villes des environs. *ibid.*
Pénélope, femme d'Ulyſſe ; ſon tombeau. II. 282
Bruits déſavantageux qui couroient chez les Mantinéens ſur ſa fidélité. *ibid.*
Pentathle (combat du) ; en quoi il conſiſtoit. *ibid.* 149
Pentélique, mont de l'Attique, d'où l'on tiroit un fort beau marbre. *ibid.* 364
Pères ; pouvoir des pères à Athènes. I. 50
Périandre. Ses belles qualités. II. 112
Chaſſe & exile ſon fils Lycophron. *ibid.* 113
Veut en vain le rappeler & ſe venger des Corcyréens. *ibid.* 114
Périclès. I. 119.
Conſacre ſes premières années à l'étude. *ibid.* 123

Son éloquence, ſes lumières, ſa conduite politique. *ibid.* 124
Domine dans Athènes. *ibid.* 126
Fut cauſe de la trop grande autorité du peuple. *ibid.* 64
Réduit l'aréopage au ſilence en le dépouillant de ſes privilèges. *ibid.* 65
Etend par des conquêtes le domaine de la république. *ibid.* 126
Mécontentement des alliés d'Athènes. *ibid.* 127
Son diſcours au ſujet des trois ambaſſades de Lacédémone. *ibid.* 133, 134
Pour occuper le peuple, il embellit Athènes. *ibid.* 159
On lui fait un reproche de cette dépenſe; le peuple l'abſout. *ibid.* 160
Epouſe Aſpaſie, qui avoit été ſa maîtreſſe. *ibid.* 153
Meurt de la peſte, à Athènes. Mot qu'il dit avant de mourir. *ibid.* 140
Réflexion ſur ſon ſiècle. *ibid.* 152
Périctione, philoſophe Pythagoricienne; ſon traité de la ſageſſe. II. 5.
Périlaüs, groupe qui le repréſentoit avec Othryadas. *ibid.* 289
Perſe (la). Notice de ce vaſte empire. I. 68
Fertilité de ſes campagnes; induſtrie & commerce de ſes habitans. I. 68. III. 32
Les impoſitions réglées par Darius, & fixées pour toujours. I. 68
Nombre, valeur & diſcipline des troupes. *ibid.* 69
Les rois ne marchoient jamais ſans traîner à leur ſuite une immenſe quantité de combattans. *ibid.* 70
Ils jouiſſoient d'une autorité abſolue, & cimentée par le reſpect & l'amour des peuples. *ibid.*
Note ſur leurs tréſors, *ibid.* 68
Perſépolis, ville; ſes tombeaux; le palais des rois. II. 405
Ce palais ſervoit auſſi de citadelle. *ibid.*
Peſanteur. Pourquoi les corps mixtes ſont plus ou moins peſans. III. 86
Peſte (la), dans Athènes, quels en étoient les ſymptômes. I. 138
Pétron d'Hymère; ſon ſyſtême ſur la pluralité des mondes. II. 21
Peuple d'Athènes, ſon portrait. I. 281
Pharæ, ville d'Achaïe; ſes divinités. II. 125
Phébidas, Spartiate; s'empare de la citadelle de Thèbes. I. 169
Lacédémone en eſt indignée, & punit Phébidas; mais elle retient la citadelle. *ibid.* 170
Phédime, épouſe d'Arſame. Eſquiſſe de ſon portrait. III. 370
Phénéos, ville d'Arcadie. II. 280
Grand canal conſtruit très anciennement, dans la plaine voiſine, pour l'écoulement des eaux. *ibid.*
Phérécrate, auteur de comédies. III. 165
Phérécyde, philoſophe, natif de Scyros; maître de Pythagore, qui vint d'Italie recueillir ſes derniers ſoupirs. I. 159. III. 300
Phérécyde d'Athènes ou de Léros, hiſtorien. III. 98
Phidias, célèbre ſculpteur; chargé par Périclès de la direction des monumens qui devoient embellir Athènes, accuſé à tort d'avoir

ſouſtrait une partie de l'or dont il avoit enrichi la ſtatue de Minerve. I. 127
Deſcription de cette ſtatue. *ibid.* 265
Celle de Jupiter à Olympie. II. 131
Note ſur les ornemens du trône de Jupiter. *ibid.*
Phidon, légiſlateur des Corinthiens. II. 115, imprimé 215
Phigalée, ville d'Arcadie, ſur un rocher très eſcarpé. Statue à la place publique. *ibid.* 277
On y célébroit une fête où les eſclaves mangeoient avec leurs maîtres. *ibid.*
Philippe, roi de Macédoine; ſon caractère, ſes qualités, ſon aſſiduité auprès d'Epaminondas. I. 202
S'enfuit de Thèbes, ſe rend en Macédoine. *ibid.* 350
Ranime les Macédoniens, & défait Argée. *ibid.* 351
Fait un traité de paix avec Athènes. *ibid.*
S'empare d'Amphipolis & de quelques autres villes. *ibid.*
Sa conduite, ſon activité; perd un œil au ſiège de Méthonte. II. 391.
Vient au ſecours des Theſſaliens, que Lycophron, tyran de Phères, vouloit aſſujettir, & bat les Phocéens. Onomarque, leur chef, y périt. *ibid.* 392
Eſt admiré des Grecs; on ne parle que de ſes talens, de ſes vertus. *ibid.* 393
Il répare l'injuſtice que lui avoit fait commettre un ſoldat avide & ingrat. *ibid.* 393, 394
Ses projets ſuſpendus par Nauſiclès. *ibid.* 394
Divers portraits qu'on faiſoit de ce prince. *ibid.* 399 & ſuiv.
Ce qu'il dit des orateurs qui l'accablent d'injures, & de ſes ſujets qui lui diſent des vérités choquantes. *ibid.* 403
Sa modération envers deux femmes du peuple. *ibid.*
Il n'oublie pas les ſervices. *ibid.* 404
Il ôte les fers à un priſonnier qui lui donne un avis. *ibid.*
Sa douceur envers ceux qui décrioient ſa conduite. *ibid.*
Gagne & trompe les Olynthiens par des bienfaits. *ibid.* 408
Ce qu'on diſoit de ſon entrepriſe contre Olynthe. *ibid.* 410
Ses troupes défaites dans l'Eubée, par Phocion. *ibid.* 411
Prend & détruit Olynthe, par la trahiſon d'Euthycrate & de Laſthène. *ibid.* 412
Met en liberté les deux filles d'Apollophane, à la demande de Satyrus, comédien. *ibid.* 413
Trait de ſa clémence. *ibid.*
Reçoit des ambaſſadeurs des Athéniens. III. 6
Fait un traité de paix, & un autre d'alliance avec les Athéniens. *ibid.* 12
Quels en ſont les principaux articles. *ibid.*
Fait de nouvelles conquêtes en Thrace. *ibid.* 13
Obtient de l'aſſemblée des Athéniens, un décret favorable pour lui & ſa poſtérité. *ibid.* 18
Philippe fait condamner les Phocéens; leurs privilèges ſont dévolus aux rois de Macédoine. *ibid.* 20

Ruine les villes de la Phocide. III. 21
Fruit qu'il retire de cette expédition. *ibid.* 22
Défend les chars dans ſes états, pourquoi? *ibid.* 23
Fait un butin immenſe en Illyrie; règle les affaires de Theſſalie. *ibid.* 26
Prend la défenſe des Meſſéniens & des Argiens. *ibid.*
Se plaint des Athéniens. *ibid.* 27
Son jugement contre deux ſcélérats. *ibid.* 30
Reçoit d'Iſocrate une lettre pleine de flatterie. *ibid.*
Attaque Périnthe. *ibid.* 371
Les Byzantins ayant ſecouru cette place, il en lève le ſiège, & va ſe placer ſous les murs de Byzance. *ibid.*
Eſt obligé d'en lever le ſiège. *ibid.* 374
Il paſſe les Thermopyles, pénètre dans la Phocide, & tombe ſur Elatée. *ibid.* 376
La priſe de cette ville conſterne Athènes. *ibid.*
Diſcours & décret de Démoſthène à ce ſujet. *ibid.* 377
Philippe bat les Amphiſſiens, & s'empare de leur ville. *ibid.* 378
Il gagne la bataille de Chéronée, contre les Athéniens & les Thébains. *ibid.* 380
Témoigne une joie indécente. Mot de Démade; Philippe lui fait ôter ſes fers. *ibid.*
Les Athéniens acceptent la paix & l'alliance propoſée par Alexandre; les conditions en ſont douces. *ibid.* 381, 382
Philippe propoſe, à la diète de Corinthe, une paix univerſelle pour la Grèce, & la guerre contre les Perſes. *ibid.* 383
Ces deux propoſitions acceptées, il eſt élu généraliſſime de l'armée des Grecs, & retourne dans ſes états pour ſe préparer à cette guerre. *ibid.* 383
Philiſtus, banni par Denys l'ancien, revient de ſon exil, calomnie Dion & Platon. II. 46
Ecrivit les antiquités de Sicile, & la vie des deux Denys. III. 101
Philoclès, auteur dramatique; fut ſurnommé la Bile, à cauſe du ſtyle amer de ſes pièces. *ibid.* 163
Les Athéniens préférèrent une de ſes pièces à la plus belle de Sophocle. *ibid.* 164
Philocrate; divers traits ſur cet orateur. *ibid.* 2
Philomèle, chef des Phocéens; ſe fortifie à Delphes. II. 389
Prend une partie des tréſors du temple. *ibid.* 390
Il périt. *ibid.*
Philoſophes. Ils ne commencèrent à paroître dans la Grèce que vers le tems de Solon. *ibid.* 2
Leurs diverſes écoles. *ibid.* 2 & ſuiv.
Leurs différentes opinions ſur l'eſſence de la divinité, ſur l'origine de l'univers, ſur la nature de l'ame. *ibid.* 10, 11
Perſécutés à Athènes du temps de Périclès. I. 161
Phlionte, ville d'Achaïe. Ses habitans s'expoſent aux horreurs de la guerre & de la famine, plutôt que de manquer à leurs alliés. II. 121

Phocée, une des plus anciennes villes de l'Ionie; fonda les villes d'Elée en Italie, & de Marſeille dans les Gaules. III. 227
Phocéens de Grèce, donnèrent une fois une preuve frappante de leur amour pour la liberté. I. 348
Condamnés pas les Amphictyons, ils s'emparent du temple de Delphes, & donnent lieu à la guerre ſacrée. II. 387
Ils enlèvent du tréſor ſacré plus de dix mille talens. *ibid.* 354
Convertiſſent en armes les belles ſtatues de bronze qu'on voyoit autour du temple. *ibid.* 390
Philippe les ſoumet & détruit leurs villes. Ils perdent le ſuffrage qu'ils avoient dans l'Aſſemblée des Amphictyons, & ce privilège eſt dévolu aux rois de Macédoine. III. 20
Phocide, deſcription de cette province. I. 328 & ſuiv.
Phocion. Sa naiſſance, ſa probité. *ibid.* 217
Fréquente l'Académie, ſert ſous Chabrias, vit pauvre & content. *ibid.*
Défait dans l'Eubée les troupes de Philippe. II. 411
Chaſſe de cette île tous les petits tyrans que Philippe y avoit établis. II. 411. III. 371
Traits de ſa ſageſſe & de ſon humanité avant & après la bataille. II. 411
Ses belles qualités. III. 4
Empêche les Béotiens de ſe rendre maîtres de Mégare. *ibid.* 371
Anecdotes ſur Phocion. *ibid.* 372
Eſt nommé à la place de Charès, pour ſecourir les Byzantins. *ibid.* 374
Il s'oppoſe à l'avis de Démoſthène qui veut continuer la guerre; ſa réponſe aux orateurs. *ibid.* 378, 379
Phryné. Traits de cette courtiſane. *ibid.* 29
Son adreſſe pour avoir le plus bel ouvrage de Praxitèle. *ibid.*
Accuſée d'impiété; comment Hypéride gagne les Juges. *ib.* 30
Phrynichus, rival d'Eſchyle, introduit ſur la ſcène des roles de femmes. Ses ſuccès. *ibid.* 163
Employa l'eſpèce de vers qui convient le mieux au drame. *ib.* 148
Phylarques; ce que c'eſt. I. 237
Phyſique particulière des Grecs, pleine d'erreurs & d'eſprit. III. 84.
Pigrès, auteur d'une iliade en vers élégiaques. *ibid.* 360
Pindare, élève de Myrtis, célèbre par ſes odes. II. 68
Son génie, ſon enthouſiaſme. *ibid.*
Sa vie, ſon caractère. *ibid.* 70
Honneurs qu'on lui a rendus. *ibid.* 71
Pindus, mont qui ſéparoit la Theſſalie de l'Epire. II. 95
Pirée, port d'Athènes. I. 251
Pirène, fontaine de Corinthe, où Bellérophon trouva, dit-on, le cheval Pégaſe. II. 108
Piſiſtrate. Ses qualités. I. 57
Ses ruſes pour aſſervir ſa patrie. *ibid.*
Conſacre ſes jours au bien de l'état. *ibid.* 58
Fait des lois utiles. *ibid.*
Etablit une bibliothèque publique. *ibid.* 59

Traits

Traits qui prouvent l'élévation de ſon âme. I. 59
Fait rétablir le texte d'Homère dans ſa pureté. *ibid.*
Aſſigne aux ſoldats invalides une ſubſiſtance aſſurée pour le reſte de leurs jours. *ibid.* 58
Il eut ſoin de ſe revêtir des principales magiſtratures, & ce fut comme chef perpétuel d'un état démocratique, qu'il exerça un pouvoir abſolu. *ibid.* 61
Pittacus, de Mytilène, un des ſages de la Grèce. *ibid.* 44
Délivre Mytilène de ſes tyrans & de la guerre des Athéniens, y rétablit la paix, lui donne des lois, & abdique le pouvoir ſouverain, *ibid.* 187
Planètes; connoiſſance du mouvement des planètes. II. 28
Opinion des Pythagoriciens ſur l'ordre des planètes. *ibid.* 25
Plantes potagères de l'Attique. *ibid.* 360
Note ſur les melons. *ibid.*
Platée, ville auprès de laquelle fut défait Mardonius. *ibid.* 55
Fut deux fois détruite par les Thébains. *ibid.* 56
Platéens, combattirent à Marathon. I. 76
Célébroient tous les ans une fête pour perpétuer le ſouvenir de la victoire de Platée. II. 55
Platon; portrait de ce philoſophe. I. 210
Ses occupations dans ſa jeuneſſe. *ibid.* 211
Son genre de vie, ſes écrits. *ibid.* 213
Ses voyages en Sicile. II. 43, 44, 49
A ſon retour, il rend compte à Dion du peu de ſuccès de ſa négociation avec Denys. *ibid.* 52
Eſt applaudi aux jeux olympiques. *ibid.* 143
Accuſé de s'être égayé dans ſes écrits aux dépens de pluſieurs célèbres rhéteurs de ſon temps. *ibid.* 331
Sa mort, ſon teſtament. *ibid.* 414, 415
Son diſcours ſur la formation du monde. *ibid.* 368
Comment il y explique l'origine du mal. *ibid.* 373
Dans une de ſes lettres il ſemble indiquer une autre ſolution de ce problême. *ibid.* 413
Extrait de ſa république. *ibid.* 299
Table au de la condition humaine, & de la caverne où les hommes ſont comme enſevelis; deux mondes, l'un viſible, l'autre idéal. *ibid.* 297 *
Note ſur une expreſſion dont il s'eſt ſervi en parlant de la muſique. I. 418
Plongeurs renommés de Délos. III. 313
Poiſſons, ſont ſujets aux mêmes émigrations que les oiſeaux. *ibid.* 90
Polyclète, ſculpteur & architecte célèbre d'Argos. I. 158. II. 296
Remarque ſur ſes ouvrages. II. 287
Une de ſes figures fut nommée le canon ou la règle. *ibid.*
Ses ſtatues au temple de Junon à Argos. *ibid.* 289

* Cette page commence par le mot *guerriers*. Il y a une autre page 297, qui commence par le mot *eût*.—Les 10 pages après 289 ſont bien numerotées; mais les 10 autres, qui ſuivent celles-ci, ont mal-à-propos des répétitions des mêmes numeros.

Son temple d'Eſculape. II. 296
Polycrate, fils d'Eacès, tyran de Samos. III. 263
Fait mourir un de ſes frères, & exile l'autre. *ibid.* 264
Comment il ſe conduiſit après ſon élévation. *ibid.*
Il fortifia Samos & la décora de monumens. *ibid.*
Il multiplia dans ſes états les plus belles eſpèces d'animaux domeſtiques, *ibid.* 265
Il y introduiſit les délices de la table & de la volupté. *ibid.*
Un ſatrape le fit expirer dans des tourmens horribles. *ibid.* 266
Note ſur l'anneau de Polycrate. *ibid.*
Polydamas; fameux athlète; trait de ſa force prodigieuſe. II. 145
Note à ce ſujet. *ibid.*
Polygnote, de Thaſos, célèbre peintre. I. 157
Ses peintures à Delphes. *ibid.* 344
Polymnis, père d'Epaminondas, eſt chargé de la conduite du jeune Philippe, frère de Perdicas, roi de Macédoine. *ibid.* 202
Pont-Euxin. Deſcription de cette mer. *ibid.* 166
Les fleuves qui s'y jettent diminuent l'amertume de ſes eaux. *ib.*
N'eſt profonde que vers ſa partie orientale. *ibid.*
Pont de bateaux, conſtruit par ordre de Darius ſur le Boſphore de Thrace. *ibid.* 179
Autre conſtruit par ordre du même prince, ſur l'Iſter, ou Danube, pour aſſurer la retraite de ſon armée. *ibid.* 71
Autre conſtruit par ordre de Xerxès ſur l'Helleſpont. *ibid.* 80
Population. Les philoſophes & les légiſlateurs de la Grèce étoient très éloignés de favoriſer la population. *ibid.* 374
Praſies, bourg de l'Attique, dont le port, nommé Panormos, eſt sûr & commode. II. 364
Praxitèle, ſculpteur. Sa ſtatue repréſentant un ſatyre. III. 29
Autre, repréſentant l'amour. *ibid.*
Autre, placée à Cnide, & repréſentant Vénus. *ibid.* 234
Prêtres (les) forment en Egypte le premier ordre de l'état. I. 321
Ceux de la Grèce ont obtenu des honneurs; mais ils ne forment pas un corps particulier. *ibid.* 322
Dans les bourgs, un ſeul prêtre ſuffit; dans les villes conſidérables ils forment quelquefois une communauté. *ibid.* 320
Ils officient avec de riches vêtemens. *ibid.*
Prêtreſſes de Junon au temple d'Argos. II. 290
Remarque ſur pluſieurs de ces Prêtreſſes. *ibid.* (Voy. Cydippe.)
Prières, quand on les adreſſe aux dieux. I. 315
Comment on prie, comment on doit prier. *ibid.*
Prières publiques. *ibid.*
Procédures chez les Athéniens. (Voy. le chapitre XVIII.)
Proceſſions ou *Théories*, qui alloient au temple de Delphes. I. 338, 343. (Voy. Délos, pour celles qui alloient dans cette île.)
Prodicus de Céos, ſophiſte; ſon éloquence. III. 299.
Il s'attachoit au terme propre, & découvroit des diſtinctions très fines entre les mots qui paroiſſent ſynonymes. Platon s'égayoit à ſes dépens. II. 331

Accuſé

Accuſé d'avoir avancé des maximes contre la religion ; les Athéniens le condamnèrent à la mort. III. 299

Propontide, mer. Villes bâties ſur ſes bords. I. 180, 118

Protagoras, ſophiſte, diſciple de Démocrite. *ibid.* 155

Donna des lois aux Thuriens ; fut accuſé d'impiété, & banni de l'Attique. I. 326. II. 7

Proxène ; ce qu'on entendoit par ce mot. II. 53

Prudence, (la). Ariſtote la recommande comme le fondement de toutes les vertus. I. 389, 390, 391, 392

Prytane ; c'eſt le nom qu'on donnoit, en certaines républiques, au premier des magiſtrats. II. 112

A Athènes, il étoit commun aux 50 ſénateurs, qui, pendant un certain nombre de jours, veilloient ſpécialement aux intérêts de l'état. Ils logeoient au Prytanée. I. 274

Prytanée, maiſon à Athènes, où la république entretenoit non-ſeulement les 50 Prytanes, mais encore quelques citoyens qui avoient rendu des ſervices à l'état. *ibid.* 259

Pſophis, ville très ancienne, ſur les confins de l'Arcadie & de l'Elide. II. 279

Pugilat (combat du) ; en quoi il conſiſtoit. II. 147, 148

Pureté du cœur plus eſſentielle que la magnificence des offrandes. III. 112. (Voyez encore chap. LXVIII. 136 & ſuiv.

Pygmées (les), habitoient au-deſſus de l'Egypte, vers les ſources du Nil. Ils étoient noirs, très petits, & n'avoient que des cavernes pour demeures. III. 90

Pylos, ville de la Meſſénie. Ses habitans prétendoient que Neſtor y avoit régné. II. 162

Pythagore, né à Samos. III. 263

Prend des leçons de Thalès, voyage en Egypte, & en d'autres contrées, trouve à ſon retour ſa patrie opprimée par Polycrate ; va s'établir à Crotone en Italie, opère en ce canton une révolution ſurprenante dans les idées & dans les mœurs ; perſécuté ſur la fin de ſa vie ; il reçut après ſa mort des honneurs preſque divins. II. 3, 4

Les ouvrages qu'on lui attribue ſont preſque tous de ſes diſciples. III. 271

Croyoit à la divination comme Socrate, & diſoit comme Lycurgue que ſes lois étoient approuvées par l'oracle d'Apollon. *ibid.* 275

N'admettoit pas le dogme de la métempſychoſe. *ibid.* 273

Ne condamnoit pas l'uſage des fèves. *ibid.* 271

Proſcrivoit l'excès du vin & des viandes. *ibid.* 272

Pourquoi ſa philoſophie étoit entourée de ténèbres. *ibid.* 275

Ses diſciples, diſtribués en différentes claſſes, vivoient en commun ; n'étoient admis qu'après de longues épreuves. *ibid.* 276

Ils avoient des aſſociés & des affiliés. *ibid.* 277

Union intime qui régnoit entre eux. *ibid.* 279

Leurs occupations pendant la journée. *ibid.* 277

Pythagore qui en étoit adoré, les traitoit avec l'autorité d'un monarque, & la tendreſſe d'un père. *ibid.* 280

Différence de cet inſtitut avec celui des prêtres Egyptiens. III. 282
Sa décadence. *ibid.* 283
Il eſt ſorti de cette école une foule de légiſlateurs, de géomètres, d'aſtronomes & de philoſophes qui ont éclairé la Grèce. *ibid.*
Leur opinion ſur le rang des planètes. II. 25.
Ils ont cru découvrir dans les nombres, un des principes du ſyſtème muſical, & ceux de la phyſique & de la morale. *ibid.* 14
Ce que quelques-uns penſoient ſur l'ame du monde. *ibid.* 13
Note ſur une expreſſion des Pythagoriciens. I. 394
Pythie (la) de Delphes ne montoit ſur le trépié qu'une fois par mois. *ibid.* 339
Il y avoit trois Pythies qui ſervoient à tour de rôle. *ibid.* 340
Préparation pour conſulter la Pythie. *ibid.*
Tranſports dont elle étoit ſaiſie. *ibid.* 341
Fourberies des miniſtres du temple. *ibid.*
Python de Byzance, célèbre orateur, défend la cauſe de Philippe contre les Athéniens. III. 378

R.

RAISON. L'excès de la raiſon & de la vertu eſt preſque auſſi funeſte que celui des plaiſirs. III. 324
Religion (la) à Athènes. I. 314
Dominante, conſiſte toute dans l'extérieur. *ibid.* 315
Crimes contre la religion. *ibid.* 325
Les magiſtrats font punir de mort ceux qui parlent ou écrivent contre l'exiſtence des Dieux. *ibid.*
Repas, à Athènes & à l'armée; on fait deux repas par jour. Les gens riches n'en font qu'un. *ibid.* 304
Deſcription d'un grand ſouper chez un riche Athénien. *ibid.* 363
Repas publics étoient regardés par Ariſtote comme contribuant au maintien de l'union parmi les citoyens. III. 54
République. Voyez Gouvernement.
Revenus de l'état parmi les Athéniens, d'où ils provenoient. II. 310
Ceux qu'ils avoient aſſignés à l'entretien des prêtres & des temples. I. 321
Rhamnonte, ville de l'Attique; ſa ſituation; temple & ſtatue de Néméſis, par Phidias. II. 362
Rhénée, île voiſine de Délos. On y avoit tranſporté les tombeaux des Déliens. III. 293
Rhétorique, Homère le premier des orateurs & des poëtes. II. 325
La rhétorique donne aux talens des formes plus agréables. *ib.* 326
Auteurs grecs qui ont donné des préceptes ſur l'éloquence. *ibid.*
Auteurs qui ont laiſſé des modèles. *ibid.*
Les écrivains grecs pendant pluſieurs ſiècles n'ont écrit qu'en vers. *ibid.*
Le ſtyle des premiers écrivains en proſe, étoit ſans agrémens, ſans harmonie. *ibid.* 327

Corax, Syracuſain, donna le premier traité ſur la rhétorique. II. 327
Protagoras raſſembla le premier ce qu'on appelle lieux communs. *ibid.* 328
On diſtingua parmi les Grecs, trois ſortes de langages & deux eſpèces d'orateurs. *ibid.* 329
Gorgias, orateur de Léonte en Sicile, eſt fort applaudi des Athéniens, & obtient d'eux du ſecours pour ſa patrie. *ibid.* 330
Il donne dans Athènes des leçons de rhétorique. *ibid.*
Il eſt comblé de louanges; on lui élève une ſtatue à Delphes. *ibid.*
Jugement ſur Gorgias & ſur ſes diſciples. *ibid.* 331
Prodicus de Céos a une éloquence noble & ſimple. *ibid.*
Il ne faut pas juger des ſophiſtes d'après les dialogues de Platon. *ibid.* 332.
Les abus de l'éloquence occaſionnèrent une eſpèce de divorce entre la philoſophie & la rhétorique. *ibid.*
Ces deux arts ſont également utiles pour former un excellent orateur. *ibid.*
Il y a trois genres d'éloquence; le délibératif, le judiciaire, le démonſtratif. *ibid.* 333
Qualités néceſſaires à l'orateur. *ibid.*
A quoi s'étoient bornés les rhéteurs avant Ariſtote. *ibid.* 334
Réflexions lumineuſes & additions importantes d'Ariſtote ſur cet objet. *ibid.*
La convenance, la clarté, ſont deux principales qualités de l'élocution. *ibid.* 336
En quoi conſiſte la convenance. *ibid.*
Et la clarté. *ibid.*
La proſe doit s'abſtenir de la cadence affectée à la poëſie. *ib.* 337
L'éloquence du barreau diffère eſſentiellement de celle de la tribune. *ibid.*
L'orateur doit éviter la multiplicité des vers & des mots compoſés, empruntés de la poéſie, les épithètes oiſeuſes, les métaphores obſcures & tirées de loin. *ibid.* 338
Comparaiſon, métaphore, hyperbole, antithèſe; à quels ouvrages conviennent ces figures. *ibid.*
Chaque figure doit repréſenter un rapport juſte & ſenſible *ib.* 339
Expreſſions d'Euripide, de Gorgias, de Platon, juſtement condamnées. *ibid.*
Note ſur un mot de l'orateur Démade. *ibid.* 340
L'éloquence s'aſſortit au caractère de la nation. *ibid.*
Il ne faut prendre pour modèle de ſtyle, aucun orateur particulier; il faut les méditer tous. *ibid.*
Goût général des Athéniens pour les productions du génie. *ibid.* 341
Il y a parmi eux de fort mauvais écrivains, & de ſots admirateurs. *ibid.*
La ſervitude amolliroit l'éloquence; la philoſophie l'anéantiroit. *ibid.* 342

Il faut des figures même pour défendre la vérité. II. 342
L'homme n'auroit plus de proportion avec le reſte de la nature, s'il acquéroit les perfections dont on le croit ſuſceptible. *ib.* 343
Un bon ouvrage eſt celui auquel on ne peut rien ajouter, & dont on ne peut rien retrancher. *ibid.* 344
Changemens arrivés dans l'orthographe & la prononciation de la langue grecque. *ibid.*
Rhodes. Ode de Pindare ſur l'île de Rhodes. III. 239
Ancien nom de cette île. *ibid.*
Son état du temps d'Homère. *ibid.*
Quand la ville de Rhodes fut bâtie. *ibid.*
Situation & magnificence de cette ville. *ibid.*
Rhodiens. Leur induſtrie, leur commerce, leurs colonies. *ibid.* 240
Leurs lois maritimes, civiles & criminelles. *ibid.*
Leur caractère & leurs mœurs. *ibid.* 241
Ceux d'entre eux qui ſe diſtinguèrent dans les lettres. *ibid.* 242
Riches. Haine réciproque des riches & des pauvres, maladie incurable de toutes les républiques de la Grèce. II. 118. III. 262
Rivières, fontaines; où la nature a-t-elle placé leur origine? III. 83
Roi. (Voyez dans Gouvernement, les mots Royauté, Monarchie.)
Note ſur les titres de roi & de tyran. *ibid.* 34
Rois (les) de Perſe jouiſſent d'une autorité abſolue. I. 70
Reſpectés pendant leur vie, pleurés à leur mort. *ibid.*

S.

SACERDOCES. Les uns étoient attachés à des maiſons anciennes & puiſſantes, les autres étoient conférés par le peuple. I. 320, 321
Sacrifices humains étoient autrefois très fréquens. I. 318. II. 275
Note ſur la ceſſation de ces ſacrifices. II. 275
Sages de la Grèce; ils s'aſſembloient quelquefois pour ſe communiquer leurs lumières; leurs noms, Thalès, Pittacus, Bias, Cléobule, Myſon, Chilon, Solon, l'ancien Anacharſis. I. 44.
Sageſſe; parmi les philoſophes grecs, les uns ont donné ce nom à l'étude des vérités éternelles; d'autres à la ſcience des biens qui conviennent à l'homme. Dans le premier ſens, elle ne réſide que dans la contemplation; dans le ſecond, elle eſt toute en pratique, & influe ſur notre bonheur. I. 389. III. 113.
Salamine; île en face d'Eleuſis. I. 96
Fameuſe bataille navale de ce nom. *ibid.* 100
Quoique Salamine touche à l'Attique, les grains y mûriſſent plus tôt. II. 357.
Sa ſuperficie. I. 205
Samiens (les) ſont fort riches. III. 262
Spirituels, induſtrieux, actifs. *ibid.*
Découvrent l'île de Tarteſſe. *ibid.* 263
Eprouvent toutes les eſpèces de tyrannie après la mort de Polycrate. *ibid.* 266
Samos (île de). Sa deſcription. III. 259

Ses temples, ſes édifices, ſes productions. *ibid.*
Sa grotte, ſon canal. *ibid.*
Son môle. *ibid.* 260
Son temple de Junon, ſtatue de cette déeſſe, ſa deſcription. *ibid.* (Voy. Junon)
Statues dont le temple étoit entouré. *ibid.* 262
Pythagore étoit de Samos, ainſi que Rhécus & Théodore, ſculpteurs, qui ont fait d'utiles découvertes. *ibid.* 263
La terre de Samos eſt utile en médecine, & on en fait des vaſes recherchés. *ibid.*
Sapho, placée au premier rang des poëtes lyriques. I. 189
Quelques-unes de ſes maximes. *ibid.* 189
Son image empreinte ſur les monnoies de Mytilène. *ibid.* 190
Inſpire le goût des lettres aux femmes de Leſbos. *ibid.*
Elle ſe retire en Sicile, où on lui élève une ſtatue. *ibid.*
Elle aima Phaon dont elle fut abandonnée; elle tenta le ſaut de Leucade, & périt dans les flots. I. 191. II. 101
Eloge de ſes poëſies. I. 191.
Traduction de quelques ſtrophes d'une de ſes odes. *ibid.* 192
Sardaigne (l'île de), fut ſoumiſe en partie aux Carthaginois, qui défendirent aux habitans d'enſemencer leurs terres. II. 304, 305
Sardes, capitale de Lydie, brûlée par les Ioniens. I. 72
Les Athéniens avoient contribué à la priſe de cette ville. *ibid.* 73
Satire; en quoi elle diffère de la tragédie & de la comédie. III. 170
Eſchyle, Sophocle, Euripide, Achéus & Hégémon ont réuſſi dans ce genre. *ibid.*
Satyrus, excellent auteur comique, obtient de Philippe la liberté des deux filles d'Apollophane. II. 413
Saut (exercice du) aux jeux olympiques. *ibid.* 149
Saut de Leucade, où l'on alloit pour ſe guérir de l'amour. I. 191. II. 101
Scopas, ſculpteur. I. 158
Sculpture. Réflexions ſur l'origine & les progrès de cet art. II. 118, 119
Scyros; île où naquit Phérécyde. III. 300
Sel Attique, plaiſanterie fine & légère, qui réuniſſoit la décence & la liberté, que peu de gens, même parmi les Athéniens, ſavoient employer. I. 312
Sénat d'Athènes; ſe renouvelle tous les ans, s'aſſemble tous les jours, excepté les fêtes & les jours regardés comme funeſtes. I. 273, 275
Note ſur les préſidens du Sénat. *ibid.* 274
Sériphe, île remplie de montagnes eſcarpées. III. 304
Serment; de qui on l'exigeoit à Athènes. I. 292
Des Grecs, avant la bataille de Platée. *ibid.* 106
Service militaire à Athènes. Peines contre ceux qui refuſent de ſervir, qui fuient, qui trahiſſent l'état, qui déſertent. *ibid.* 239
Sicile. Révolutions arrivées dans cette île, ſous le règne du jeune Denys. Voy. les chapitres XXXIII, LX, LXI, LXIII.
On y trouve beaucoup de gens d'eſprit. II. 5.
Sicyone, a un territoire très fertile & très beau. II. 115. imprimé 215
Ses tombeaux ſont hors de la ville. *ibid.*

Sa fête aux flambeaux. II. 116
Orthagoras y régna avec modération. *ibid.*
Vertus & courage de Cliſthène. *ibid.*
Mariage de ſa fille Agariſte. *ibid.* 117
Les arts fleuriſſent à Sicyone; on y établit une nouvelle école de peinture. *ibid.* 118
Simonide, né dans l'île de Céos; mérita l'eſtime des rois, des ſages & des grands hommes de ſon temps. III. 296
Ses promptes réparties. *ibid.* 297
Poëte & philoſophe; ſes écrits pleins de pathétique. *ibid.*
Abrégé de ſa philoſophie. *ibid.* 298
Répréhenſible quelquefois dans ſes principes & dans ſa conduite. *ibid.* 299
Siphnos, une des îles Cyclades; avoit de riches mines d'or & d'argent, qui furent comblées par la mer. *ibid.* 305
Smindyride, un des plus riches & des plus voluptueux Sybarites; traits de ſa molleſſe & de ſon faſte. II. 117
Smyrne, détruite par les Lydiens. III. 229
Les habitans prétendent qu'Homère compoſa ſes ouvrages dans une grotte voiſine de leur ville. *ibid.*
Société d'Athènes, dont les membres s'aſſiſtoient mutuellement. I. 313
Autre qui s'amuſoit à recueillir les ridicules. *ibid.*
Philippe lui envoie un talent. III. 1.
Socrate; noms & profeſſion de ſon père & de ſa mère. *ibid.* 110
Fréquente les philoſophes & les ſophiſtes. *ibid.* 111
Il regardoit la connoiſſance des devoirs comme la ſeule néceſſaire à l'homme. *ibid.*
Ses principes. *ibid.*
Se charge d'inſtruire les hommes & de les conduire à la vertu par la vérité. *ibid.* 114
Il les attiroit par les charmes de ſa converſation: *ibid.* 115
Mot d'Eſchine à ce ſujet; réponſe de Socrate. *ibid.*
Ses leçons n'étoient que des entretiens familiers. *ibid.* 116
Ses maximes. *ibid.*
Ses diſciples, Alcibiade & Critias. *ibid.* 117
Son caractère, ſes mœurs, ſes vertus. *ibid.* 117, 118
Génie de Socrate. *ibid.* 119
Ce que l'on doit en penſer. *ibid.* 119, 120
Prévention contre Socrate. *ibid.* 121
Pluſieurs auteurs le jouèrent ſur le théâtre *ibid.* 122
Eſt accuſé par Mélitus, Anytus & Lycon. *ibid.* 123 & ſuiv.
Quelle fut la principale cauſe de l'accuſation contre lui. *ib.* 123, 124
Sa tranquillité pendant l'accuſation. *ibid.* 125
Sa défenſe. *ibid.* 128 & ſuiv.
Jugement contre lui. *ibid.* 130
Il reçoit avec tranquillité la ſentence de mort. *ibid.*
Se rend de lui-même à la priſon. *ibid.* 131
Y paſſe 30 jours converſant avec ſes diſciples. *ibid.*
Ils veulent le tirer de priſon. *ibid.* 132
Il prouve que leur zèle n'eſt pas conforme à ſes principes. *ibid.*

Le garde de la prison pleure en lui annonçant qu'il est temps de prendre le poison. III. 134
Il prend la coupe, & boit sans émotion. *ibid.*
Il rappelle le courage de ses amis fondant en pleurs. *ibid.* 135
Note sur les prétendus regrets que les Athéniens témoignèrent après sa mort. *ibid.*
C'est dans Xénophon plutôt que dans Platon qu'il faut étudier ses sentimens. II. 156
Il dirigea la philosophie vers l'utilité publique. III. 68
Les écrits sortis de son école sont presque tous en forme de Dialogue. II. 4
Note sur l'ironie de Socrate. III. 121
Solde des fantassins & des cavaliers Athéniens. I. 240
Solon, le plus illustre des sages de la Grèce. Son origine. *ibid.* 44
A de grands talens il joignit celui de la poësie. *ibid.*
Reproches qu'on peut lui faire. *ibid.* 45
Sa vigueur, sa constance. *ibid.*
Il expose ses lois. *ibid.* 46
En fait jurer l'observation pendant son absence ; voyage en Egypte, en Crète. *ibid.* 56
Ses lois respectées en Grèce & en Italie. *ibid.* 55.
Placées dans la citadelle, puis transportées dans le Pritanée. *ib.* 56
De son temps il se fit une révolution surprenante dans les esprits ; alors commencèrent la philosophie, l'histoire, la tragédie, la comédie. II. 2. (Voy. Gouvernement & lois de Solon.)
Sophistes, ce que c'étoit. *ibid.* 329
Il ne faut pas les juger d'après les dialogues de Platon. *ibid.* 332
Sophocle, excellent poëte dramatique. Epoque de sa naissance. III. 154
A 28 ans il concourut avec Eschyle, & fut couronné. *ibid.* 155
A l'âge de 80 ans, accusé par son fils de n'être plus en état de conduire ses affaires, comment il réfute cette accusation. *ibid.*
Caractère de ses héros. *ibid.* 158
Sa supériorité dans la conduite des pièces. *ibid.* 161
Aristophane le mettoit au-dessus d'Euripide. *ibid.* 157
Idée de son Antigone. I. 246, 247, 248
Note sur le nombre de ses pièces. III. 164
Sparte ou *Lacédémone* n'a pas de murs. II. 190
Elle est composée de 5 bourgades, séparées l'une de l'autre, & occupées chacune par l'une des 5 tribus. *ibid.*
Note sur le nombre des tribus. *ibid.*
Note sur le plan de Lacédémone. *ibid.* 191
Monumens de la grande place. *ibid.* 191, 192
Sur la plus haute colline est un temple de Minerve construit en airain. *ibid.* 192
Salles, portiques, hippodrome, platanistе. *ibid.* 193.
Maisons, petites, & grossièrement construites. *ibid.* 193, 238
Tombeaux sans ornemens, & n'annonçant aucune distinction entre les citoyens. *ibid.* 245
La ville presque entièrement détruite par d'affreux tremblemens

de terre, implore le ſecours d'Athènes contre ſes eſclaves révoltés. I. 117
Spartiates & Lacédémoniens. Nous les uniſſons parce que les anciens les ont ſouvent confondus ; les premiers étoient les habitans de la capitale, les ſeconds ceux de la province. II. 194
Pour prendre le nom de Spartiate, il falloit être né d'un père & d'une mère Spartiates ; privilèges attachés à ce titre. *ibid.* 195
Gouvernemens & Lois des Spartiates. (Voyez Gouvernement).
Leur religion & leurs fêtes. II. 249 & ſuiv.
Service militaire. *ibid.* 252 & ſuiv.
Leurs mœurs & leurs uſages. *ibid.* 237
A 20 ans ils laiſſoient croître leurs cheveux & leur barbe. *ibid.*
Leurs habits ſimples & groſſiers. *ibid.* 238
Leur régime auſtère. *ibid.*
Leur brouet noir. *ibid.* 239
Quoiqu'ils euſſent pluſieurs eſpèces de vins, ils ne s'enivroient jamais. *ibid.*
Leurs repas publics. *ibid.*
Ils ne cultivoient point les ſciences. *ibid.* 241.
Leur goût pour la muſique qui porte à la vertu. *ibid.*
Leur averſion pour la rhétorique. *ibid.*
Leur éloquence ſimple ; ils s'exprimoient avec énergie & préciſion. *ibid.* 242
Les arts de luxe leur étoient interdits. *ibid.* 244
Leſchés, ſalles où ils s'aſſembloient pour converſer. *ibid.*
Les femmes de Sparte grandes, fortes, brillantes de ſanté, & fort belles. *ibid.* 245
Leur habillement & celui des filles. *ibid.* 246
Pourquoi les filles avoient la moitié du corps découvert. *ibid.*
Les filles paroiſſoient à viſage découvert, les femmes voilées. *ibid.*
Haute idée qu'elles avoient de l'honneur & de la liberté. *ibid.* 247
Leurs mœurs s'altérèrent enſuite. *ibid* 248
A quel âge on ſe marioit à Lacédémone. *ibid.* 236
Notes ſur leurs mariages. *ibid.* 235, 236
Lacédémoniens proprement dits, formoient une confédération à la tête de laquelle ſe trouvoient les Spartiates. *ibid.* 195
Leur diète ſe tenoit toujours à Sparte. *ibid.*
Ils haïſſoient les Spartiates. *ibid.*
N'avoient pas la même éducation que ces derniers. *ibid.*
Réunis avec ceux de la capitale, ils furent long-temps reconnus pour chefs de la ligue du Péloponèſe. I. 128
Diſcours & reproches que leur fait l'ambaſſadeur de Corinthe. *ibid.* 129 & ſuiv.
Leurs guerres contre les Meſſéniens, contre les peuples voiſins. II. 165 & ſuiv. et 264
Comment juſtifiées. *ibid.* 264
Sperthias, Spartiate ; ſon dévouement pour la patrie. I. 82
Stade d'Olympie. Sa deſcription. II. 137
Celui de Delphes. I. 339

Rapport du ſtade d'Olympie avec le mille romain & notre lieue de 2500 toiſes. III. 407, 408, 409, 410
Sthénélaidas; ſon diſcours à l'aſſemblée des Lacédémoniens. I. 132
Stratèges ou généraux des Athéniens. *ibid.* 233
Ils étoient au nombre de dix, & commandoient autrefois chacun un jour; enſuite un ſeul commandoit, les autres reſtoient à Athènes. *ibid.* 234
Stratonicus, joueur de cythare. III. 223
Son caractère, ſes réparties. *ibid.* 225
Style; règles & obſervations ſur tout ce qui le concerne. II. 336
Diverſes eſpèces de ſtyle ſuivant les grammairiens. *ibid.* 337
La diction doit varier ſuivant les circonſtances. *ibid.* 336
Quels ſont les modèles de ſtyle parmi les écrivains d'Athènes. *ibid.* 341
Stymphale, montagne, ville, lac & rivière d'Arcadie. II. 280
Styx, ruiſſeau en Arcadie; traditions fabuleuſes qui le concernent. *ibid.* 279
Sunium, cap de l'Attique, ſurmonté d'un beau temple conſacré à Minerve. *ibid.* 367
Supplices en uſage à Athènes. I. 301
Exil, quand il avoit lieu. *ibid.* 302
Dégradation ou flétriſſure, de quoi elle privoit. *ibid.*
N'entraînoit pas toujours l'opprobre. *ibid.* 303
Suze, une des capitales de la Perſe. II. 405
Syagrus, Spartiate. Son diſcours à Gélon, roi de Syracuſe; réponſe de Gélon. I. 83
Sycurium, ville de Theſſalie, près du mont Oſſa, un des plus agréables ſéjours de la Grèce. II. 89
Syros, une des îles Cyclades, où naquit le philoſophe Phérécyde. III. 300

T.

TACHOS reçoit mal Agéſilas qui vient à ſon ſecours en Egypte, & lui refuſe le commandement de ſon armée. I. 348
Talécrus, Spartiate. Sa réponſe à un envoyé de Philippe. II. 249
Tanagra, ville de Béotie. Ses maiſons ornées de peintures en cauſtiques. *ibid.* 54
Ses habitans ſont hoſpitaliers, pleins de bonne foi, adonnés à l'agriculture, paſſionnés pour les combats de coqs. *ibid.* 54, 55
Tartare, ſéjour des pleurs et du déſeſpoir. I. 30
Taxiarque, un officier général à Athènes. I. 233
Ses fonctions. *ibid.* 236
Tégée, une des villes principales du Péloponèſe; ſes habitans ſe diſtinguèrent à la bataille de Platée, & dans leurs guerres contre les Mantinéens & les Lacédémoniens. II. 284
Ils avoient un ſuperbe temple conſacré à Minerve, & conſtruit par Scopas. *ibid.*

Téléfilla, Argienne qui illuſtra ſa patrie par ſes écrits, & la ſauva par ſon courage. II. 288
Témène ou *Téménus*, deſcendant d'Hercule, eut en partage l'Argolide. I. 21. II. 206
Témoins, font tout haut leurs dépoſitions à Athènes. I. 298
Tempé, vallée délicieuſe entre le mont Olympe & le mont Oſſa. II. 90 & ſuiv.
Temples, éclairciſſement ſur les temples de la Grèce. I. 262
Note ſur les colonnes intérieures des temples. *ibid.* 264
Note ſur la manière de les éclairer. *ibid.* 263
Ténare, ville & port de Laconie. II. 183
Son temple de Neptune, ſa caverne. *ibid.*
Récit des apparitions, cauſe des terreurs paniques. *ibid.* 184
Ténos, une des îles Cyclades, au nord-oueſt de Délos, a un bois ſacré, un ſuperbe temple élevé à Neptune, & entouré de pluſieurs grands édifices. III. 294
Très fertile, & arroſée par d'agréables fontaines. *ibid.*
Téos, ville de l'Ionie, patrie d'Anacréon. *ibid.* 233
Terpandre, muſicien, fut pluſieurs fois vainqueur aux jeux de la Grèce, perfectionna la lyre & la poëſie. I. 188
Terre (la). Pourquoi elle ſe ſoutient dans les airs. II. 33
Du temps d'Ariſtote, on ne connoiſſoit qu'une petite partie de ſa ſurface, & perſonne ne l'avoit parcourue en entier. *ibid.* 33
Les mathématiciens lui donnoient quatre cents mille ſtades de circonférence. *ibid.* 35
Cauſes de ſes tremblemens. III. 86
Thalès, de Milet, un des ſages de la Grèce. II. 2.
Le plus ancien des philoſophes de la Grèce. I. 158
Thaumaci, ville de Theſſalie. Sa belle ſituation. II. 80
Théano, prêtreſſe. Sa réponſe. I. 327
Théâtre d'Athènes, d'abord conſtruit en bois, enſuite en pierre. III. 170
Deſcription ſuccinte de ſes parties. I. 245 (Voyez le plan du théâtre)
Il n'étoit pas couvert ; l'avant-ſcène diviſée en deux parties. III. 171
Pouvoit contenir trente mille perſonnes. I. 246
Avec quel tumulte on s'y plaçoit. *ibid.*
Le parterre reſtoit vide, pourquoi ? III. 171
On y donnoit ſouvent des combats, ou concours de poëſie, de muſique & de danſe ; on y vit le même jour une tragédie d'Euripide, & un ſpectacle de pantins. *ibid.* 171
Y avoit-il des vaſes d'airain pour fortifier la voix ? *ibid.* 178
Il étoit embelli de décorations analogues au ſujet. *ibid.* 184
Le ſpectacle ſe diverſifioit dans le courant de la pièce. *ibid.* 185
La repréſentation des pièces exigeoit un grand nombre de machines. *ibid.* 187
Les entrepreneurs des ſpectacles n'exigèrent d'abord aucune rétribution de la part des ſpectateurs ; on leur paya enſuite une drachme par tête ; Périclès réduiſit ce prix, & pour s'attacher les pauvres, il leur fit diſtribuer à chacun deux oboles, l'une pour

pour payer ſa place, l'autre pour ſubvenir à ſes beſoins. III. 188
Hiſtoire du Théâtre des Grecs ; origine & progrès de l'art dramatique. *ibid.* 146
Fêtes où l'on donnoit des pièces. I. 246. III. 171
Comment on faiſoit concourir ces pièces. III. 171
A qui on les préſentoit ; comment on les jugeoit. *ibid.* 172
Nombre des pièces repréſentées en certaines fêtes *ibid.*
Les plus grands poëtes rempliſſoient quelquefois un rôle dans leurs pièces. *ibid.* 181
Deux ſortes d'acteurs, les uns ſpécialement chargés de ſuivre le fil de l'action, les autres compoſant le chœur. *ibid.* 173
Les femmes ne montoient pas ſur le théâtre ; des hommes ſe chargeoient de leurs rôles. *ibid.* 184, 372
Leurs habits, & les attributs qu'ils portoient quelquefois. *ib.* 182
Pourquoi avoient-ils des maſques ? *ibid.*
Note ſur les maſques. *ibid.* 183
Le chœur compoſé de 15 perſonnes dans la tragédie, de 24 dans la comédie. *ibid.* 174
Quelles étoient ſes fonctions. *ibid.*
Quelles étoient les parties qu'on déclamoit, & celles qu'on chantoit. *ibid.* 178
Note ſur le chant & ſur la déclamation de la tragédie. *ibid.* 174 & ſuiv.
Dans le chant, la voix étoit accompagnée de la flûte ; dans le déclamation, ſoutenue par une lyre. *ibid.* 178
Quels genres de muſique bannis du théâtre. *ibid.* 179
Deux eſpèces de danſes y étoient admiſes ; la danſe proprement dite, & celle qui règle les mouvemens & les diverſes inflexions du corps. *ibid.*
En quoi la tragédie grecque reſſembloit à l'opéra françois, en quoi elle en différoit. *ibid.* 187
Thébains. Leur caractère, leurs mœurs. II. 71
Leur bataillon ſacré, compoſé de 300 jeunes guerriers. *ibid.* 72
Thèbes, capitale de la Béotie ; deſcription de cette ville, ſes monumens, ſon gouvernement. *ibid.* 63
Note ſur ſon enceinte. *ibid.* 63
Autre note ſur le nombre de ſes habitans. *ibid.* 64
Séjour preſque inſupportable en hiver, très agréable en été. *ib.* 71
Thémiſtocle, commandoit le centre de l'armée athénienne à Marathon. I. 76
Flatte le peuple, & fait exiler Ariſtide. *ibid.* 78, 79
Relève le courage des Grecs contre Xerxès. *ibid.* 85
Engage les Athéniens à paſſer ſur leurs vaiſſeaux. *ibid.* 94, 95
Vainqueur à Salamine. *ibid.* 100
Reçoit de grands honneurs à Sparte. *ibid.* 103
Ainſi qu'aux jeux olympiques. II. 142.
Se rend odieux aux alliés & aux Lacédémoniens. I. 116
Eſt banni, ſe retire au Péloponèſe, & enſuite chez les Perſes. *ib.* 116
Réflexions ſur le ſiècle de Thémiſtocle. *ibid.* 120
Théopompe, diſciple d'Iſocrate, ſe conſacre à l'hiſtoire. III. 102

Son caractère, ſa vanité. III. 103, 104
Théories, députations ſolennelles des villes de la Grèce aux fêtes de Delphes, d'Olympie, de Tempé, de Délos. I. 338. II. 92, 142. III. 306, & ſuiv.
Thermopyles. Deſcription de ce défilé. I. 89.
Combat qui s'y livre. *ibid.* 90
Où ſe retirèrent les compagnons de Léonidas. II. 74
Monumens qui y furent élevés par ordre des Amphictyons. *ibid.*
Thermus, ville où s'aſſemblent les Etoliens. *ibid.* 102
Théſée, roi d'Athènes ; ſes exploits. I. 8
Monte ſur le trône ; met des bornes à ſon autorité ; change le gouvernement d'Athènes. *ibid.* 10
Et le rend démocratique. *ibid.* 10, 11
Se laſſe de faire le bonheur de ſon peuple, & court après une fauſſe gloire. *ibid.* 11
On peut le conſidérer ſous l'image d'un héros, d'un roi, d'un aventurier ; honneurs qui lui ſont décernés après ſa mort. *ib.* 13
Theſpis, en Béotie. Monumens qu'on voit parmi les ruines de cette ville. II. 57
Theſpis, poëte ; ce qui lui inſpira l'idée de ſes tragédies. III. 148
Theſſalie. Deſcription de cette province. II. 75
Fut le ſéjour des héros, & le théâtre des plus grands exploits. *ibid.* 81
Peuples qui en étoient originaires, ou qu'on y diſtinguoit au temps de ce voyage. *ibid.*
Productions du pays. *ibid.* 82
Il y avoit de fameuſes magiciennes, ſur-tout à Hypate. *ibid.* 77
Theſſaliens (les). Leur gouvernement. *ibid.* 81
Leurs forces. *ibid.* 82
Domptèrent les premiers les chevaux. *ibid.*
Avoient beaucoup d'eſclaves, en vendoient à d'autres peuples. *ib.*
Leur conduite, leur caractère. *ibid.* 83
Leur mauvaiſe éducation. *ibid.*
Leur goût pour la danſe. *ibid.*
Leur reſpect pour les cigognes. *ibid.* 84
Célèbrent une fête en mémoire du tremblement de terre qui, en donnant paſſage aux eaux du Pénée, découvrit la belle plaine de Lariſſe. *ibid.* 94
Thoricos, place forte & maritime de l'Attique. *ibid.* 365
Thraſybule, délivre Athènes. I. 152
Thucydide, beau frère de Cimon, voulant ranimer le parti des riches, eſt banni d'Athènes. *ibid.* 126
Thucydide, hiſtorien, *ibid.* 138
Se propoſe d'égaler Hérodote. *ibid.* 156
Ecrivit la guerre du Péloponèſe. III. 100
Qui fut continuée par Xénophon. *ibid.* 101
Jugement ſur ſon hiſtoire. *ibid.* 100
Thyades, femmes initiées aux myſtères de Bacchus ; leurs excès. I. 347

Thymélée

Thymélé, partie de l'avant-ſcène où le chœur ſe tenoit communément. III. 171
Timanthe, peintre. I. 158
Timocréon, athlète & poëte ; ſon épitaphe par Simonide. III. 242
Timoléon, né à Corinthe. Qualités de ſon ame. I. 230
Dans une bataille il ſauve la vie à ſon frère Timophane. *ibid.* 231
Ce frère ſe rendant, malgré ſes remontrances, le tyran de ſa patrie, il conſent qu'on le mette à mort. *ibid.* 232
Il va ſecourir les Syracuſains. III. 64
Aborde en Italie, puis en Sicile, malgré la flotte des Carthaginois. *ibid.*
Ayant forcé Denys le jeune de ſe rendre à diſcrétion, il rappelle les Syracuſains, & rend la liberté à la Sicile. *ibid.* 65
Il rectifie les lois de Syracuſe. *ibid.* 66
Il rétablit le bonheur & l'union en Sicile. *ibid.*
Il ſe réduit à l'état de ſimple particulier, & n'en eſt pas moins chéri & reſpecté des Syracuſains. *ibid.*
Ils pleurent ſa mort, lui font de magnifiques funérailles, & honorent tous les ans ſa mémoire. *ibid.* 67
Timon le miſanthrope, accuſé d'avoir haï tous les hommes ; ſa défenſe. *ibid.* 251, 252
Ce qu'il dit à Alcibiade. I. 143
Timothée général athénien, remporte de grandes victoires, réunit 75 villes à la république. II. 386
Injuſtement condamné, il ſe retire à Chalcis en Eubée. *ibid.*
Son bon-mot contre Charès qui cauſa ſa diſgrace. *ibid.*
Son caractère, ſes talens. I. 218
Tirynthe, ville de l'Argolide. Ses murs conſtruits d'énormes rochers, avoient été élevés, diſoit-on, par les cyclopes. II. 292
Ses habitans plaiſantoient ſur tout. *ibid.* 293
Titane, bourg auprès de Sicyone. II. 121
Tolmidès, ravage les côtes du Péloponèſe. I. 119
Ton de la bonne compagnie eſt fondé en partie ſur des convenances arbitraires. Il s'étoit formé aſſez tard parmi les Athéniens, où on le déſignoit par les mots d'adreſſe & de dextérité. I. 312
Tragédie. Son origine & ſes progrès parmi les Grecs. III. 148
Quel eſt ſon objet ? d'exciter la terreur & la pitié. Comment produit-elle cet effet ? en imitant une action grave, entière, & d'une certaine étendue. *ibid.* 190
L'action devroit être renfermée dans l'eſpace de temps qui s'écoule entre le lever & le coucher du ſoleil. *ibid.* 192
Parties de la tragédie relativement à ſon étendue ; le prologue ou l'expoſition ; l'épiſode ou le nœud ; l'exode ou le dénouement ; l'intermède ou l'entr'acte. *ibid.* 173.
Parties intégrantes de ce drame ; la fable, les mœurs, la diction, les penſées, la muſique. *ibid.*
L'action ſe paſſe dans un tiſſu de ſcènes, coupées par des intermèdes dont le nombre eſt laiſſé au choix du poëte. *ibid.*
L'intérêt théâtral dépend ſur-tout de la fable ou de la conſtitution du ſujet. *ibid.* 192

La

La vraiſemblance doit régner dans toutes les parties du drame. III. 193
Le héros principal ne doit pas être un ſcélérat. *ibid.* 197
Mais il faut qu'il puiſſe, en quelque façon, ſe reprocher ſon infortune. *ibid.*
Que faut-il penſer des pièces où le héros eſt coupable malgré lui. *ibid.* 198
Réflexions ſur le dogme de la fatalité. *ibid.* 199
Dans pluſieurs pièces de l'ancien théâtre, ce dogme n'influoit ni ſur les malheurs du principal perſonnage, ni ſur la marche de l'action. *ibid.* 198, 199
Variété dans les fables qui ſont ſimples ou implexes ; ces dernières ſont préférables. III. 202
Variété dans les incidens qui excitent la terreur ou la pitié. *ib.* 203
Variété dans les reconnoiſſances, dont les plus belles, nées de l'action même, produiſent une révolution ſubite dans l'état des perſonnes. *ibid.* 204
Variété dans les caractères, dont les plus connus peuvent ſe graduer de pluſieurs manières. *ibid.*
Variété dans les cataſtrophes, dont les unes ſe terminent au bonheur, les autres au malheur, & d'autres où, par une double révolution, les bons & les méchans éprouvent un changement de fortune. Les premières ne conviennent qu'à la comédie ; les ſecondes ſont préférables pour la tragédie. Des auteurs aſſignoient le premier rang aux troiſièmes. *ibid.* 204, 205
Parmi les Grecs, la tragédie s'attachoit moins au développement des paſſions qu'à leurs effets. Ils la regardoient tellement comme le récit d'une action terrible & touchante, que pluſieurs de leurs pièces ſe terminoient par ces mots : C'eſt ainſi que finit cette aventure. *ibid.* 207
Elle ne doit pas exciter une terreur trop forte. *ibid.* 195
Les Grecs ne vouloient pas qu'on enſanglantât la ſcène. *ibid.*
Note ſur le lieu de la ſcène où Ajax ſe tuoit. *ibid.* 196
Dans la tragédie, les mœurs des perſonnages doivent être bonnes, convenables, aſſorties à l'âge & à la dignité de chaque perſonnage. *ibid.* 208
Les penſées belles, les ſentimens élevés. *ibid.* 209
Les maximes amenées à propos, & conformes à la ſaine morale. *ib.*
Quel eſt le ſtyle convenable à la tragédie. *ibid.* 210
Jeux de mots, fauſſes étymologies, farces, plaiſanteries & autres défauts dans les plus belles pièces du théâtre grec. *ibid.*

Trembleurs ; ce que c'étoit à Sparte. II. 258

Tréſors des rois de Perſe. I. 68

Trézène, en Argolide ; monumens de cette ville. II. 294
Sa ſituation ; l'air y eſt mal-ſain ; ſes vins peu eſtimés ; ſes eaux d'une mauvaiſe qualité. *ibid.*

Tribunaux de Juſtice. Il y en avoit dix principaux à Athènes, tous préſidés par un ou pluſieurs Archontes. I. 289, 290
Ils jugeoient en dernier reſſort les cauſes jugées par le Sénat ou par l'aſſemblée de la nation. *ibid.* 286

Ils

Ils ne connoiſſoient que des intérêts des particuliers. I. 289
Ceux qui les compoſoient étoient au nombre d'environ ſix mille. On les choiſiſſoit tous les ans par la voie du ſort. Quelles qualités on exigeoit d'eux ? Ils recevoient du tréſor public 3 oboles (9 ſols) par ſéance. *ibid.* 289, 290
Des officiers ſubalternes parcouroient tous les ans les bourgs de l'Attique, ils y rendoient la juſtice, & renvoyoient certaines cauſes à des arbitres. *ibid.* 291
Troie (royaume & guerre de). I. 16 & ſuiv.
Trophonius (antre & oracle de). II. 60.
Note ſur les iſſues ſecrètes de l'antre. *ibid.* 59
Cérémonies qu'on obſervoit quand on conſultoit cet oracle. *ib.* 61
Troupes (levée des). Comment ſe faiſoit à Athènes. I. 233
Leurs exercices. *ibid.* 241
Note ſur le nombre des troupes que Léonidas commandoit aux Thermopyles. *ibid.* 87
Tyran, tyrannie. (Voyez Gouvernement.)
Tyrtée, poëte ; anime par ſes vers les Lacédémoniens au combat. II. 169

V.

VERS, faut-il les bannir de la proſe ? II. 337
Vertu, ſignification de ce mot dans ſon origine. III. 367
Quelles ſont les principales vertus ? *ibid.*
Toute vertu, ſelon Socrate, eſt une ſcience ; tout vice eſt une erreur. *ibid.* 113
Ariſtote place une vertu entre ces deux extrêmes. I. 390
Victimes, comment elles ſe partagent dans les ſacrifices. *ibid.* 317
Quand on a commencé d'en immoler. III. 273
Victoires des Grecs ſur les Perſes, effets qu'elles produiſirent ſur les Lacédémoniens & les Athéniens. I. 113
Ruinèrent l'ancienne conſtitution d'Athènes. *ibid.* 64
Celles de Marathon, Salamine & Platée rendent les Athéniens préſomptueux. *ibid.* 65
Vieillards (les) ſont reſpectés chez les Lacédémoniens. II. 143
Vins différens en Grèce ; leurs qualités. I. 369, 370

X.

XANTHIPPE, l'Athénien, vainqueur à Mycale. I. 113
Xanthus de Lydie, hiſtorien. III. 98
Xénocrate, diſciple de Platon. I. 213
Xénophanès, fondateur de l'école d'Élée, eut Parménide pour diſciple. II. 6
Son opinion ſur le monde qu'il croyoit éternel. *ibid.* 18
Xénophon, d'Athènes, diſciple de Socrate, entre comme volontaire dans l'armée du jeune Cyrus, eſt chargé avec quelques autres officiers de ramener les Grecs dans leur patrie. I. 230
Quelque temps après ſon retour, exilé par les Athéniens, il ſe retire à Scillonte. *ibid.*
Vient à Corinthe, & retourne à Scillonte. II. 152

Ses occupations dans cette retraite. II. 153
Caractère de son style. I. 382
C'est dans ses écrits plutôt que dans ceux de Platon qu'il faut étudier les sentimens de Socrate. II. 156
Xerxès, roi de Perse. I. 79
Veut assujettir la Grèce. *ibid.*
Jette deux ponts sur l'Hellespont. *ibid.* 80
Dévaste l'Attique, pille & brûle Athènes. *ibid.* 96
Repasse l'Hellespont dans une barque. *ibid.* 103

Z.

ZALEUCUS, legislateur des Locriens d'Italie. (Voyez Lois.)
Zénon, philosophe de l'école d'Elée, conspire contre le tyran de sa patrie, & meurt avec courage. II. 6.
Nioit le mouvement. *ibid.* 18
Zeuxis, d'Héraclée, peintre célèbre. I. 157
Sa Pénélope. *ibid.*
Son amour dans un temple de Vénus à Athènes. *ibid.* 268
Son Hélène dans un des portiques de cette ville. III. 235
Zones. Pythagore & Thalès divisèrent le ciel en 5 zones, & Parménide divisa de même la terre. II. 34
Zopyre; son zèle pour Darius. I. 67

Fin de la Table des Matières.

Fautes à Corriger.

Vol. I.—	Page 26	Ligne 41	la pernière,	*lisez* la première
——	187	—— 36	ces passions,	*lisez* ses passions
——	232	—— 15	étendîmes,	*lisez* entendîmes
——	382	—— 33	renflement,	*lisez* ronflement
——	408	—— 30	et l'on a 450,	*lisez* et l'on a 540
Vol. II. ——	84	—— 20	de qu'il a fait,	*lisez* de ce qu'il a fait
——	117	—— 1	à l'hymne,	*lisez* à l'hymen
——	170	—— 38	débris des faites,	*lisez* débris des faits
——	223	—— 53	si la roi,	*lisez* si la loi
——	248	—— 33	le l'éducation,	*lisez* de l'éducation
——	281	—18, 19	paible rivière,	*lisez* paisible rivière
——	305	—— 37	est il défendu,	*lisez* il est défendu
——	312	—— 36	Iriérarques,	*lisez* Triérarques
——	334	dernière ligne,	à pee,	*lisez* à peine
——	343	—— 30	Elles s'entendroient,	*lisez* Elles s'étendroient
Vol. III. ——	94	—— 12	ont,	*lisez* dont
——	94	—— 13	dnous,	*lisez* à nous
——	144	—— 12	D'après ces nations,	*lisez* D'après ces notions
——	192	—— 24	confirment,	*lisez* confirment
——	218	—— 2	autres tragiques,	*lisez* auteurs tragiques
——	218	—— 37	Athéniens,	*lisez* Athéniennes
——	341	—— 22	Sentimens nos actions,	*lisez* Sentimens & nos actions
——	341	—— 41	mouvement assujetti,	*lisez* mouvement est assujetti
——	351	—— 26	Quel est culte,	*lisez* Quel est le culte
——	367	——	Mhéagès,	*lisez* Théagès

Les autres fautes n'étant point essentielles, l'Editeur se dispense d'en faire mention. Voyez d'ailleurs ce qui a été dit sous *Table Générale des Matières*, p. 445 Vol. III.